

LE  
CALIFAT DE YAZID I<sup>er</sup>

100

H. LAMMENS S. J.

LE

# CALIFAT DE YAZID I<sup>er</sup>

*Etrait des MÉLANGES DE LA FACULTÉ ORIENTALE*

DE BEYROUTH



IMPRIMERIE CATHOLIQUE

BEYROUTH (SYRIE)

1921

D538.5

.L3



۱۸۱۱۹۸

اسکن شد



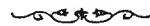
# LE CALIFAT DE YAZÏD I<sup>ER</sup>

PAR H. LAMMENS, S. J.

## I

### LES DERNIERS JOURS D'UN GRAND RÈGNE

DERNIÈRE MALADIE DE MO'ÂWIA. SON TESTAMENT POLITIQUE. COMMENT IL AURAIT JUGÉ HOSAIN FILS DE 'ALÎ, IBN ZOBAIR ET 'ABDAR-RAHMÂN FILS D'ABOÛ BARR. SON TOMBEAU A DAMAS. LA LÉGENDE SYRIENNE DE MO'ÂWIA. LE *Sofîânî*. LES « GÔLÂT » OU PARTISANS FANATIQUES DE MO'ÂWIA. RÉACTION SUNNITE. LES « EULOGIES ». COMMENT L'ORTHODOXIE A JUGÉ LE *Compagnon* MO'ÂWIA. EST-IL PERMIS DE LE MAUDIRE ? (\*)



إِذَا أَتَتْ وَفَيْتَ الشَّامِينَ لَمْ يَكُنْ إِذَا أَتَتْ إِلَّا أَنْ تُمُوتَ طَبِيبٌ

« Quand l'homme accomplit les quatre-vingts ans, l'unique remède à ses maux, c'est la mort » (1).

\* Nous conservons les mêmes indications et abréviations bibliographiques que dans nos *Etudes sur le règne de Mo'âwia*. Plusieurs ouvrages d'un même auteur se trouvant cités ici, nous préciserons désormais les titres. Pour les références aux sources manuscrites, un renvoi général devra provisoirement suffire. Parmi les conservateurs des bibliothèques, notre reconnaissance ne peut oublier les D<sup>rs</sup> Juynboll de Leiden et Moritz du Caire. Les pages suivantes reproduisent une partie du Cours, professé en 1905-06 à la Faculté Orientale de Beyrouth.

(Caire, 25 Novembre 1909).

(1) Boḥtori, *Ḥamāsa* (Cheikho), n° 1078.

Cette heure avait sonné pour Mo'âwia, amenant la vieillesse avec son cortège d'infirmités. Les documents signalent un ulcère profond, où pouvait pénétrer la sonde. Une attaque d'apoplexie aurait contourné la bouche au vieux monarque, pour le punir, affirment nos auteurs, d'avoir voulu transporter à Damas la chaire du Prophète (1).

Mo'âwia venait d'inaugurer la vingtième année de son califat, la 60<sup>e</sup> de l'hégire : celle-ci avait commencé le 13 Octobre 679. Sentant sa fin prochaine, il voulut une dernière fois monter dans la chaire de la mosquée de Damas, où il avait remporté de si beaux triomphes. Comme aux grands jours de sa puissance, lorsqu'à ce même endroit, il ouvrait solennellement les séances des *wofoud*, il s'était fait préalablement oindre la tête d'essences précieuses, maquiller le visage et entourer les yeux d'un cercle de *kohl* (2) ; moyens artificiels (3), destinés à dérober aux regards des assistants son état de faiblesse et les ravages du mal, le minant sourdement. Le Prophète en avait donné l'exemple et recommandé l'usage : en ses voyages il avait soin d'emporter son peigne, son miroir et la *مكحلة*, pinceau destiné à appliquer l'antimoine (4).

Suffoqué par l'émotion, le vieux monarque trouva seulement la force de prononcer quelques paroles d'adieu (5). La vue du calife émacié tira des larmes à toute l'assistance (6). Elle dut être très rapide la marche du

(1) Tab., *Annales*, II, 209, 1 etc.; Ibn al-Faqih, *مصتاب البلدان*, 24, 4; Šafadi, *تحفة ذوي الالباب* (ms. Paris), p. 91 b. Son embonpoint aurait fait place à une effrayante maigreur; Ġāhiz, *Bayān*, II, 176, bas. Dāhabi, *Tārīḥ*, (ms. Copenhague), 91 b *أصابه لقوة* ; قبل ان يموت... لقوة يعني بطل نصه; Ibn Ġauzi, *Tulqīḥ*, ('Asir eff. Constantinople), 22 a.

(2) Dāhabi, *تاريخ الخلفاء* (ms. Paris), p. 14 b; Ibn Ġauzi, *Montaẓam*, loc. cit. Tab., II, 200, 12, cf. *Journ. Asiat.* 1905<sup>1</sup>, 483-84.

(3) Encore usités dans l'Arabie contemporaine. Cf. Doughty, *Travels*, I, 237-38; 585, 595.

(4) *عليكم بالانكسار فإنه يجلو البصر ويثبت الشعر*. Tirmidī, *Šaḥīḥ*, I, 326; *Osd*, V, 586; I. S. *Tabuq.*, Ms. B. Kh. La légendaire Zargā'l Yamāma lui dut sa vue perçante. *Aġ.*, II, 33, en bas. Comp. Jaussen, *Arabes de Morb*, p. 34; Ibn al-Ġauzi, *Wafā'* (ms. Leiden), p. 136 etc.; Maqrīzi, *Imtā'*, III<sup>e</sup> partie (ms. Kuprulu, Constantinople). Parmi les manuscrits de Stamboul un fort petit nombre sont paginés.

(5) Comp. avec les adieux de son frère 'Otba en Egypte. *'Iqd*, II, 196 bas.

(6) Ya'qoubī, II, 284; Abou'l Maḥāsin, loc. cit.

mal, allant prochainement emporter le fondateur de la dynastie. Jusqu'à l'épuisement total de ses forces, il s'obstina à paraître en public, à donner les audiences accoutumées (1). Pour la dernière fois les Syriens voulurent contempler leur vieux souverain. Mo'âwia cherchait à se faire illusion (2); il voulait déjouer les calculs de ses ennemis. Exaspérés par la durée exceptionnelle du règne, ils escomptaient à chacune de ses maladies la fin du monarque. Jusque dans son antichambre ils venaient épier les progrès du mal (3). La douleur lui causait des évanouissements. Un jour même on le crut mort : déjà des messagers étaient partis pour porter la nouvelle dans les provinces (4). Il ne voulait pas mourir avant d'avoir revu son fils, averti par courrier spécial. Puis le vieux monarque éprouva de fréquentes absences. Promené dans son palais, il ne s'y reconnaissait plus et demandait à être ramené à la Hadrâ', au grand désespoir de sa fille Ramla, laquelle ne quitta plus son père en ces jours d'angoisse (5).

La mort de Mo'âwia surprit tout le monde, à commencer par l'héritier du trône; il ne put arriver à temps. Grâce à l'exacte surveillance, exercée sur les frontières syriennes, la nouvelle prit au dépourvu les chefs de parti (6), réfugiés au Hîgâz : Ibn Zobair et Hosain, le fils de 'Alî (7).

(1) Tab., II, 284; Abou'l Maḥâsin, *loc. cit.*

(2) Ibn al-Aṭir, *Kāmil*, IV, 3.

(3) 'Iqd, II, 174, 7 d. I.; Hoṣri, I, 51; Ġāhiz, *Bayān*, I, 172; Qotaiba, *Ma'drif*, 119, 11 : وتحدث الناس انه الموت. Ibn Ġauzi, *Al-Montazam* (ms. 'Asir eff. Constantinople), année 60 H.

(4) فركب بموتو الركبان. Abou'l Maḥâsin, *البحر الزاهر*, 148 b (ms. Paris).

(5) Cf. notre *Mo'âwia*, 285, 309; I. S. *Tabaq.* V, 111 bas.

Notice de Ramla : Ibn 'Asâkir, XIX (ms. Damas). Hind, sœur de Ramla, nous apparaît comme une épouse modèle. Mariée à 'Abdallah ibn 'Amir elle lui rend les services les plus humiliants, lui arrange les cheveux avec le peigne et le miroir, comme les Bédouines de la ġāhiliya. Un jour, comme elle lui présentait le miroir, Ibn 'Amir y découvre ses cheveux blancs et incontinent se décide à renvoyer Hind. Si les filles du calife en étaient là, à quoi devait tenir le sort des autres femmes ? Ibn 'Asâkir, XIX, notice de Hind, fille de Mo'âwia.

(6) Tab., II, 217-218. Ce sont les Qoraisites, mentionnés par 'Iqd, II, 174, 7 d. I.

(7) Ce dernier intriguait avec les Iraquains. Prévenu par Marwân ibn al-Ḥakam, son gouverneur au Hîgâz, Mo'âwia l'avait averti qu'il se tenait au courant. Dahabî, *Tārîḥ* (ms. Copenhague), p. 98 b.

Leurs agents de Damas ne réussirent pas à les avertir à temps. Il faudra une démarche maladroite du jeune gouverneur de Médine pour les informer d'un évènement, si longtemps attendu par eux.

Mo'âwia était mort à Damas au mois de Raġab (Avril 680), on ne sait au juste quel jour du mois (1). Il aurait souhaité être enterré dans un manteau, cadeau du Prophète, et voir mettre dans sa tombe d'autres reliques (2) de même provenance (3). Ce détail me paraît inspiré par le désir de faire remonter jusqu'à une si haute antiquité et consacrer par l'exemple du plus éclairé des souverains arabes le culte (4) pour la personne de Mahomet (5). De cette vénération on découvre seulement plus tard des traces certaines. Par esprit de religion, Mo'âwia abandonna une partie, peut-être la moitié de ses biens, au trésor (6). Cette disposition s'appelait la *moqâsama*. Dans le principe, c'était la part de l'impôt en nature, prélevée par l'Etat au profit du fisc (7). Toujours défiant à l'endroit de ses fonctionnaires, le calife 'Omar avait coutume d'opérer ce prélèvement sur leur avoir, à l'expiration de leur mandat. Quand un motif religieux inspirait la *moqâsama*, il amenait parfois à sacrifier la moitié de la fortune. De pieux personnages, comme Zain al-'Abidîn, petit-fils de 'Alî, s'il

(1) Tab., *Annales*, II, 198.

(2) Des rognures d'ongles. Dhahabi (ms. Copenhague) 89, 91 a. — 'Omar II fera de même. I. S. *Tabaq.*, V, 800 ; — distribuées par Mahomet à ses amis. I. S. *Tabaq.*, III<sup>4</sup>, 87, 21. Se couper les ongles aurait été un usage propre aux Arabes ; Mahomet le recommande. *Osd.*, II, 163 ; 376, 8 ; Ibn Hagar, II, 302, 7. De là, la fréquence des métaphores, tirées de cet usage. *Jqd.*, II, 196, 12 ; *Hamdsa*, 516, 1 v ; Bohtori, *Hamdsa*, 1308, 1 ; *Mo'âwia*, 69.

(3) Tab., II, 201 ; *Jqd.*, II, 4 en bas.

(4) Il est encouragé par Mahomet. Cf. Margoliouth, *Mohammed*<sup>1</sup>, p. 216. C'est du moins le point de vue traditionnel.

(5) On cite d'autres exemples de cette dévotion. Un habitant de Basra من بني سامية بن لؤي, ressemblait étonnamment à Mahomet. Mo'âwia le fit venir, le « baïsa entre les deux yeux et lui concéda deux grands domaines قطيعة قطيعة ». Ibn Gauzi, *Talqih*, (ms. 'Asir eff. Cple) 9 b.

(6) Tab., *Annales*, II, 202 ; comp. I. S. *Tabaq.*, III<sup>4</sup>, 221, 15-16. Van Vloten la fait prendre à Mo'âwia avant un pèlerinage à la Mecque, *Domination arabe*, p. 10.

(7) Cf. C. H. Becker, *Papyri Schott-Reinhardt*, p. 46.

faut en croire la Tradition (1), partageaient ainsi de temps en temps avec Allah. Un sentiment analogue paraît avoir dominé Mo'âwia à ses derniers moments.

Avant de mourir, il confia la régence de l'empire à deux de ses plus dévoués lieutenants : Dahhâk ibn Qais le Fihrite et Moslim ibn 'Oqba de la tribu de Morra ; le premier, pour lors gouverneur du goud de Damas (2), politique souple et délié, comme l'étaient tous les Qoraisites (3). Moslim incarnait en sa personne la brutale franchise, toute la rudesse des Morrites (4). L'opposition de leurs caractères, leur diversité d'origine (5) parurent sans doute à Mo'âwia offrir des garanties suffisantes pour leur fidélité à remplir cette mission délicate, les mettre à l'abri des suggestions ambitieuses, dont le Fihrite ne saura pas se garder trois ans plus tard (6). Le mourant leur dicta ses dernières recommandations, à charge de les transmettre à Yazîd (7). Nous dirons plus loin pourquoi à ce moment critique l'héritier présomptif se trouva éloigné de Damas. Voici la teneur du testament politique du premier calife omayyade :

« Aie l'œil ouvert sur les habitants du Hîgâz ; ils sont ta race ; honore-les, s'ils viennent te visiter et garde envers les autres la parole donnée. Surveille également la population de l'Iraq ; au besoin accorde-leur chaque jour la destitution de leur gouverneur (8). Préfère un changement de fonctionnaire à 100,000 glaives dégainés contre toi. Mais avant tout, aie égard aux Syriens ; qu'ils constituent ton entourage et soient les dépositaires de tes secrets. Contre les menaces de tes ennemis, tu pourras compter sur leur dévouement. Mais après la victoire, ramène-

(1) I. S. *Tabrîq.*, V, 162, 7 *بما شاء الله من وقت*. Bayâsi, *Udm*, ms. B. Kh., II, 4 b.

(2) Şafâdî, *op. cit.* p. 18.

(3) Cf. notre *Mo'âwia*, index s. v. Dahhâk ibn Qais.

(4) Cf. *Mo'âwia*, 57, 105 et index s. v. Moslim ibn 'Oqba.

(5) Moslim, nous le verrons, n'aimait pas les Qoraisites.

(6) Pendant l'interrègne entre Mo'âwia II et Marwân I.

(7) *Iql'*, II, 304. L'exposant 2 renvoie à l'édition du Caire 1293 H.

(8) A cause de ce passage tout le document a paru suspect à Aug. Müller, *Der Islam in Morgen-und Abendland*, I, 357. Il ne le trouve pas « im Geiste des Mo'âwiya ». Peut-être l'est-il trop. L'auteur de ce document connaissait bien le fils d'Aboû Sofîân.

les dans leurs foyers. Hors de chez eux, tu les exposerai à changer de caractère (1). Parmi les Qoraisites je redoute seulement pour toi trois personnalités : Hosain fils de 'Alî, 'Abdallah fils de 'Omar et 'Abdallah fils de Zobair. Quant au fils de 'Omar, ses sentiments religieux ne lui permettront de rien entreprendre contre toi (2). Hosain est un esprit léger ; pour le réduire à l'impuissance, Dieu, je l'espère, se servira de ceux qui ont assassiné son père et abandonné son frère (3). Pourtant souviens-toi de ses liens de famille avec toi, des droits que lui confère sa situation éminente et de sa parenté avec le Prophète. Non, j'en suis sûr, les gens de l'Iraq ne le laisseront pas en repos jusqu'à ce qu'ils lui aient fait prendre les armes. Si la fortune le met entre tes mains, pardonne-lui ; comme je le ferais à ta place. Le fils de Zobair est un ennemi perfide ; s'il se révolte, attends-le de pied ferme, à moins qu'il n'implore la paix. Ne la lui refuse pas alors et tente l'impossible pour épargner le sang des tiens » (4).

Ces suprêmes recommandations résument fidèlement les dispositions d'esprit de Mo'âwia à la fin de sa carrière mouvementée. Sa'îd ibn al-'Âsî et Ibn 'Amir venaient de mourir l'année précédente (5). Ibn 'Abbâs, frap-

(1) Comme le prouve l'exemple de 'Tirmâmâh, converti aux idées hârigites dans l'Iraq. *Ağ.*, X, 156. Haggâg séparait des milices iraqines les régiments syriens, cantonnés dans l'Iraq. *Iqd* II, 187, 18. Sur les motifs de la répugnance de Mo'âwia à envoyer les Syriens dans d'autres provinces de l'empire, voir *Mo'âwia*, 268.

(2) 'Omar I, invité à laisser le califat à son fils, répond : il n'a pas la force de renvoyer sa femme. I. S. *Tabaq.*, III<sup>1</sup>, 248, 24. Les 100,000 dirhems offerts par Mo'âwia à Ibn 'Omar pour lui voir reconnaître son fils Yazid sont une invention hautement invraisemblable (I. S. *Tabaq.*, VI<sup>1</sup>, 184, 16) non à cause de l'austérité du personnage, mais de son peu de valeur. Mo'âwia détestait les prodigalités inutiles (*Mo'âwia*, 223 ; Qotaiba, *Oyoûn* 380, 15). Vivant sous la dépendance de ses femmes, Ibn 'Omar était en outre le jouet de ses propres enfants. *Iqd*, I, 277, 1. Cet ensemble ne l'a pas empêché de nourrir des rêves ambitieux. A l'issue de la conférence de Adroh, il entra chez sa sœur Hafsa, la femme de Mahomet et lui dit : « Tu vois ce qui vient d'arriver, فلم يُجمل لي من الامر شي » Ibn al-A'îr, *Ġāmi' al-Cçoûl* (ms. Paris), II, 77 b. Il s'attendait donc à jouer un rôle politique important !

(3) Hasan.

(4) قومك : l'expression regarde surtout les Qoraisites. *Tab.*, II, 197-198. Variantes dans *Iqd*, II, 174.

(5) Cf. اخبار الذهب, Ms. B. Kh., I, 69.

pé de cécité (1), vivait dans la retraite, où l'avait momentanément suivi l'Omayyade Marwân, le futur successeur de Mo'âwia II. La rigoureuse surveillance, exercée sur les 'Alides du Higâz avait mis Mo'âwia au courant de leurs menées, Comme Hosain l'avait déclaré à ses partisans de là-bas, du vivant de ce monarque, il n'y avait rien à espérer pour la cause du *légitimisme* (2). Mais cette déclaration même donnait à Mo'âwia d'autant plus lieu de redouter les événements, devant suivre sa mort (3).

Aux esprits inquiets de l'Iraq, vingt années de calme, dues à la ferme intelligence de Mo'âwia et de ses lieutenants, avaient permis d'oublier le règne anarchique du malheureux 'Alî, quand leurs saïd émigraient en Mésopotamie pour y retrouver l'ordre et la tranquillité (4). Mo'âwia ne pouvait ignorer davantage les projets ambitieux d'Ibn Zobair (5). Si dans Hosain il avait ménagé le petit-fils du Prophète, tenu compte de sa parenté avec les Omayyades, il n'éprouvait pas les mêmes motifs d'épargner l'intrigant neveu de 'Aîsa (6). Cette disposition explique le ton plus dur du testament à l'endroit d'Ibn Zobair. Jamais Mo'âwia ne se fût laissé acculer à la nécessité de verser le sang du petit-fils de Mahomet (7).

De ce testament nous possédons une seconde version. Le vieux calife

(1) Nawawî 353 ; 354, 4. Mo'âwia devant 'Aqil ibn Abi Tâlib, aveugle lui-même, paraît faire allusion à la cécité d'Ibn 'Abbâs, infirmité fréquente parmi les Hâsimites. Comme pourtant elle est survenue في آخر عمره et que Ibn 'Abbâs est mort au plus tôt en 68, l'omission de son nom dans le testament de Mo'âwia pourrait signifier qu'il ne le croyait plus à craindre. Cf. 'Abdallah ibn Ibrahim, *الانفاس القدسية في بعض مناقب الحضرة*, Ms. B. Kh., p. 4.

(2) Dinawarî, 234, 19 ; 235, 1 ; 238 ; comp. Ḥoṣrî, I, 65 ; Dahabî, *op. cit.*, 98 b. Les citations de Dinawarî renvoient à *الاخبار الطوال*.

(3) *Iqd*, II, 143, 1.

(4) Comme Ġarîr ibn 'Abdallah et d'autres. Cf. I. S. *Ṭabaq*. VI, 101, 2.

(5) *Iqd*, II 142, bas. Cf. *Mo'âwia*, index, *Ibn Zobair*.

(6) *Iqd*, II. 139-41 ; *Ag.*, VIII, 108-09 ; *Mo'âwia*, 163.

(7) D'après Šafadî, *op. cit.* p. 21, avant de mourir Mo'âwia aurait également recommandé à Yazid 'Abdallah ibn Ġa'far. Sur ce personnage cf. *Mo'âwia*, index, *Ibn Ġa'far*.

y manifeste encore moins de tendresse pour Ibn Zobair (1) et défend de lui faire quartier. Aux trois-Qoraisites, capables de prétendre à sa succession, on y fait ajouter par Mo'âwia le nom de 'Abdarrahmân fils d'Aboû Bakr (2). Mais c'est pour écarter dédaigneusement ce descendant de deux générations de Şaḥâbîs — distinction extrêmement rare — (3), concurrent peu sérieux, « uniquement occupé des femmes et du plaisir (4), sans initiative personnelle, singeant ce qu'il voyait faire aux autres » (5). On ne pouvait mieux apprécier l'insignifiant personnage.

La famille du premier calife compta en son sein deux membres d'une intelligence peu commune : Aboû Bakr et sa fille (6). A l'intelligence, ce couple joignit une égale capacité d'intrigue, insinuante chez Aboû Bakr et sachant dérober le secret de sa marche ; plus affichée chez 'Aîsa, elle se fait tapageuse depuis l'avènement de 'Otmân. Avec sa sœur, 'Abdarrahmân posséda seulement en commun la légèreté de conduite (7). Tardivement rallié à l'islam, il ne manqua pas pourtant de courage (8) ; il

(1) Mo'âwia lui avait dit à Médine *الآن لم يخالف لا تزال تحب الخلاف ما بقيت*. Hanbal, VI, 311, 11. Sans y être invité Ibn Zobair venait s'installer insolemment sur le trône à côté de Mo'âwia. Voir la scène dans Ġāhiz, *Hatawân*, III, 134. haut.

(2) Aboû'lfidâ (*Hist.*, I, 197) met ces recommandations, l'an 56 H., sous forme de conversation entre Mo'âwia et Yazîd. En même temps il place dans la bouche du calife une appréciation plus honorable pour l'ainé d'Aboû Bakr ; système de l'accommodation, évitant d'offenser les « oreilles pies », devenues chatouilleuses sous les Aïyoûbites. Les premiers 'Abbâsides toléraient plus facilement des attaques de cette nature. Cf. notre mémoire sur le *Triumvirat* « Aboû Bakr, etc. »

(3) *Iqd.*, I, 206. Ibn Zobair était seulement *صحابي ابن صحابي*.

(4) Tab. II 196-97. Les Juifs de Médine émettaient la même observation sur le compte de Mahomet. I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 146, 11.

(5) *Iqd.*, I, 206. Ibn Zobair était seulement *صحابي ابن صحابي*. Bayâsî, II, p. 1, Ms. B. Kh. Ibn al-Aṭîr, *Kāmil*, IV, 3. Mo'âwia lui aurait envoyé 100,000 dirhems après son refus de reconnaître Yazîd, comme héritier présomptif, notice suspecte parce que donnée par Zobair ibn Bakkâr, *Nasab Qorais* (ms. Kuprulu, Cple), p. 93b, et qu'il mourut auparavant. On abuse de ce cliché des 100,000 dirhems. Voir plus haut la remarque au sujet d'Ibn 'Omar. On attribue à Mo'âwia les ḥadiṭ où Mahomet proteste contre l'avidité des Şaḥâbîs : voir le *mosnad* de Mo'âwia dans *Mosnad ibn Ḥomaid* (ms. St<sup>e</sup> Sophie, Cple).

(6) Cf. notre mémoire sur le *Triumvirat*, p. 117, 119, 122 etc.

(7) *فيو دعابة*, *Mandqib al-'Aṣara* Ms. B. Kh ; Maqrîzî, *op. cit.*

(8) من اشجع رجال قريش وارماهر, cf. *شذرات الذهب*, Ms. B. Kh., p. 62 ; *من الزهاد والشجعان*. *Mandqib al-'Aṣara*, loc. cit.



prit part à la conquête de Syrie et fut également l'auteur de poésies légères (1). Son petit-fils fut le fameux Ibn Abi 'Atîq (2), l'ami de 'Omar ibn Abi Rabî'a, (3), de Aḥwaṣ et de tous les poètes licenciés de Médine. Mais aux yeux de la Tradition, ces tâches disparaissent (4) devant l'insigne honneur d'avoir vu le Prophète (5) et de compter quatre ascendants Ṣaḥābīs. Comme pourtant la mort du grand-père 'Abdarrahmān est survenue au plus tard en l'an 58 de l'hégire (6) et appartient vraisemblablement à l'an 53 (7), ce nom n'a pu figurer dans le testament, dicté par Mo'āwia dans les derniers jours de sa vie. Nous avons donc affaire à une interpolation, destinée à grandir devant la postérité le nom du fils aîné d'Aboû Bakr, à renouveler les protestations de Médine contre l'usurpation des Omayyades.

Que penser de l'authenticité de la première version (8)? Appuyée sur de suffisantes références, elle se contente de prêter à Mo'āwia un langage hautement vraisemblable, reflet des préoccupations, qui ont dû le hanter à ce moment suprême. Dans ses conversations antérieures avec Yazîd, Mo'āwia a certainement abordé ces questions. Les a-t-il plus tard

(1) Aḡ., I, 25 ; Maqrîzi, *Imtd'*, III<sup>e</sup> partie. ( ms. Kuprulu, Cple ). Pour sa conversion, Zobair ibn Bakkâr, *op. cit.*, p. 93a se contente de la vague mention *قُبيل الفتح*.

(2) *كان امرأ صالحاً وكانت فيو دعابة*. Zobair ibn Bakkâr, *op. cit.*, p. 100a. Visitant 'Aîsa à l'agonie : « Comment vas-tu ? جـلـيـي الله فـداك ؟ » — « أصبحت ذاهبة » — « قال : فلا إذا » C'est-à-dire : en ce cas, je retire mon premier souhait, d'être à ta place, ta rançon. C'est-à-dire : جـلـيـي الله فـداك. Zobair ibn Bakkâr, *op. cit.*, 101a.

(3) Ou plutôt son inspirateur, puisque 'Omar *ابن أبي عتيق* « كان يذهب في نسيبه إلى أخلاق ابن أبي عتيق ». Ḡāḥiẓ, *loc. cit.*

(4) On a essayé de l'innocenter. Ḡāḥiẓ, *Hatawân*, II, 28,7 : sans le déclarer ouvertement, le spirituel auteur n'admet pas cette tentative de justification.

(5) Ainsi le prétend du moins l'auteur des *Mandqib al-'Asara* ; il se contente de l'appeler *صاحب الزراج*.

(6) Aboû'lfidâ', *Hist.*, I, 198 ; *Chroniken* ( Wüstenf. ), II, 165. Au lieu de 'Abdarrahmān, seuls ses fils apparaissent aux funérailles de 'Aîsa, morte l'an 58. I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 52, 53. 'Abdarrahmān n'était donc plus de ce monde.

(7) Qotaiba, *Ma'ārif*, 57 ; *Mandqib al-'Asara* ; *شذرات الذهب*, I, 62.

(8) Balâdori ( Ahlw. ), 170 mentionne un autre testament politique de Mo'āwia. 'Abdalmalik le fait apprendre à ses fils.

résumées par écrit ? Pour une période aussi ancienne, il est bon de se défier des documents d'une certaine étendue, surtout lorsqu'ils prétendent reproduire le texte original. Ce dernier, on peut seulement se flatter de le retrouver dans les papyrus contemporains.

Cette réserve faite, il reste avec le *Fahri* (1) à admirer l'intelligence, le sens profond, la grande expérience de l'auteur présumé, comme aussi sa connaissance des hommes. Les événements devaient pleinement réaliser ses prévisions : et l'on peut se demander si nous ne nous trouvons pas en face d'un prophétie *post eventum*, mise dans la bouche de Mo'âwia. C'est là un procédé, familier à l'ancienne historiographie arabe.

Depuis le jour, où la mort de 'Alî l'avait rendu le titulaire exclusif de l'empire arabe, le règne de Mo'âwia avait duré 19 ans, plus quelques mois (2). Nous sommes moins bien renseignés sur la longueur exacte de sa vie. Tout comme les Bédouins de nos jours, les anciens Arabes ne se préoccupaient pas de ce détail. Un petit-fils de 'Alî ignore jusqu'à l'âge de ses enfants (3). Pour celui de Mo'âwia les données varient entre 73 et 90 ans (4). Une moyenne obtenue avec ces chiffres extrêmes nous paraît suffisamment approcher de la vérité. Pour la serrer de plus près, il faudrait être en mesure de déterminer l'année exacte de son entrée comme secrétaire au service de Mahomet. A partir de cette époque on peut suivre à quelques mois près les autres étapes de sa carrière. Malheureusement ce point de repère fait défaut et nous devons nous contenter d'une évaluation approximative. Si l'on considère que, même avant la mort de 'Abdarrahmân ibn Hâlid (5), Mo'âwia passait déjà pour avoir atteint les limites

(1) P. 155, il ajoute : وقد انبئها رسداده .

(2) Tab., *Annales*, II, 198-99 parle de 3 mois ; Mas'ûdi, *Prairies*, V, 14, de 8 mois ; item *Hamis*, II, 296.

(3) Cf. I. S. *Tabag.*, V, 162, 22.

(4) Tab., *Annales*, II, 199-200 ; Damiri, I, 67. D'après une *riwâya* isolée, fournie par Bayâsi, *I'lam*, Ms. B. Kh. II, p. 4b, Mo'âwia aurait compté seulement 57 ans (sic). Cela lui ferait moins de 15 ans à son arrivée en Syrie ! Parmi les Omayyades la longévité était un fait commun ; de même parmi les Ma'zûmites. Cf. Ġâhiz, *Hatawân*, VI, 21, bas.

(5) Survenue l'an 46 de l'hégire, c. à. d. dans les premières années du règne de Mo'âwia.

ordinaires de la vie humaine (1), on admettra sans peine que le premier calife omayyade n'a pu compter moins de 80 ans (2). « Plus souverain (3) que 'Omar, il régna 20 ans sans compétiteur, sans perdre aucune des conquêtes de l'islam. Ni 'Abdalmalik, ni Mançoûr ni Hâroûn ar-Rašîd ne méritèrent cet éloge, unique dans les annales musulmanes » (4).

Mo'âwia fut enterré à Damas, dans le cimetière actuel de Bâb aş-Şağîr, comme l'atteste l'accord à peu près unanime de la tradition écrite (5).

Lorsque de nos jours le visiteur étranger s'engage, sur la foi de cette indication, dans cette forêt de stèles funéraires, une des plus anciennes nécropoles de l'islam, il éprouve d'abord une cruelle déception devant l'incohérence des renseignements, recueillis, soit aux abords du cimetière, par exemple au prétendu tombeau de Yazîd I<sup>er</sup>, soit sur l'emplacement même du champ des morts. Peu à peu pourtant les souvenirs des musulmans, interrogés par lui, semblent se fixer (6). On lui indique la direction de

(1) Puisqu'on escompte déjà sa succession. *Aj.*, XV, 13. Comp. Ibn al-Ağîr, *Kdmil*, III, 215, 10.

(2) En l'an 51 une poésie applique à Mo'âwia la qualification de *vieillard*. *Tab.*, II, 146, 15. Mais elle est fréquemment donnée aux premiers califes; nous le verrons plus tard. Cf. I. S. *Tabay.*, VI, 154, 1. Les dates, très précises données par Ibn al-Fağîh *كتاب البلدان* 109,1 etc. ne peuvent inspirer confiance. Le ms. 5051 (Paris), p. 18b le fait naître l'an 34 de la vie de Mahomet, en même temps que Mo'âd ibn Ġabal. Malheureusement la chronologie de la *Sira* demeure encore à faire. L'année de l'Éléphant fournit un mauvais synchronisme. Mahomet serait né « 50 jours — 2 mois — 20, 15, 10 ans » après cette date; autant d'hypothèses, s'il faut en croire une *Sira* abrégée (dans ms. 5051, Paris, p. 17b). Comp. Faiyôûmi, *الاخبار المرضية*, 6b (ms. 'Asîr eff., Constantinople).

(3) ... من . *انورد من*. Pour la tournure cf. Ġâhîz, *Haiawân*, I, 178, 3.

(4) Dahabî (ms. Copenhague), 90a-b. Ibn 'Omar le proclama *أخلاق الناس* que Aboû Bakr et 'Omar. « Ces deux derniers, ajouta-t-il, ont leur mérite *فصلها* ». Bayâsî, *Ulam*, II, 2b.

(5) Mas'ôûdi, *Prairies*, V, 14; *Hamis*, II, 296; Soyoûti, *Califes*, 77, 3; Ibn Bağoufa, I, 222; Ibn 'Asâkir (ms. Damas), I, 184-86; Ibn Ġobair<sup>2</sup>, 281.8. Dans le *Tanbih*, 392, Mas'ôûdi insinue pourtant que la nécropole de B. aş-Şağîr contiendrait plutôt le tombeau de Mo'âwia II; cette assertion sera discutée plus loin.

(6) A une seconde visite au cimetière de Bâb aş-Şağîr les passants m'ont indiqué sans hésiter le même emplacement. On peut donc admettre l'exactitude du renseignement.

l'angle Sud-Est, vers l'abattoir actuel (1), non loin des coupoles, abritant la place traditionnelle, où reposent Zain al-'Abidin et « les épouses du Prophète » (sic) (2). Averti dans l'intervalle, arrive le gardien du cimetière. Il mène l'étranger jusqu'auprès d'un clos carré, bâti en briques, séchées au soleil et recouvertes d'un vulgaire badigeon blanc. En pénétrant à l'intérieur d'une maisonnette en torchis, occupant le milieu du clos, on se trouve désappointé d'apercevoir une tombe dans le style des autres tombes du cimetière et, comme elles surmontée d'un turban sculpté. C'est, lui dit le gardien, la tombe de « saiydna Mo'âwia ibn Abi Sofîân » (3).

Au sommet de ce modeste monument funéraire une inscription d'une paléographie très moderne l'attribue sans hésiter au fondateur de la dynastie omayyade. Au dessous de ce texte se trouve encastree une autre pierre, plus ancienne, portant le nom d'un certain Hâlid (4). A l'orient, dans un coin de l'édicule on aperçoit plusieurs autres tombes bombées, hautes comme des taupinières, semblables à celles, rencontrées de nos jours dans les cimetières de campagne, en parcourant la Syrie musulmane. Au dire du gardien ce sont les tombes des « Banoû Omaiya » ; en réalité, comme il ressort des inscriptions, elles recouvrent des restes moins illustres. Le lieu de sépulture du grand calife, encore très visité au temps de Mas'ôudî (5), est de nos jours presque abandonné. Le gardien nous avoua, non sans quelque embarras, qu'on s'en informait rarement.

Dans cette ville de Damas, devenue « cité royale » (6) grâce à son

(1) Existe-t-il encore ?

(2) Comme Omm Hâbiba ; elle serait venue visiter son frère à Damas. Mais, d'après Ibn 'Asâkir lui-même, son tombeau doit, avec raison, être cherché à Médine. Cf. Ibn 'Asâkir, I, 186b ; même remarque pour celui de Sokaina, la petite fille de 'Alî. *Ibid.* Kotobi, *Ogoûn at-tawârîh*, II (ms. Paris), p. 90 place également le tombeau de Mo'âwia في جنب حظيرة الخيما داخل الحظيرة مآ يلي القبلة et tout près celui d'Omm Hâbiba في جنب حظيرة الخيما toujours au cimetière de Bâb as-Şağîr. Ibn Baţoufa, *loc. cit.*

(3) D'après von Kremer, *Topog. von Damaskus*, II, 20, « il n'en resterait plus trace ». De là, cette assertion a passé dans Bædeker.

(4) Ici encore la paléographie défend de penser à Hâlid, petit fils de Mo'âwia.

(5) *Loc. sup. cit.* Sur les tombeaux des Omayyades à Damas, cf. Ibn Gôbair<sup>2</sup>, 281, 16.

(6) « Civitas regalis » comme s'exprime le contemporain Arculfe, p. 276 (éd. Geyer).

premier souverain arabe, deux autres sites (1) conservent également le nom de Mo'âwia. Dans le « Hârat an-Naqqâsât », non loin de la grande mosquée, s'élève une haute coupole, appelée « soltân Mo'âwia ». Sous la voûte se dresse une modeste tombe, flanquée de deux autres tombeaux encore plus petits et désignés comme ceux des enfants d'Aboû Bakr (sic). L'enclos, renfermant la coupole de « soltân Mo'âwia », s'appelle « As-Sora-fâ ». Situé dans un enfoncement en contre-bas de la rue (2), avec laquelle il communique par un escalier, il aurait, d'après une tradition, recueillie sur place, donné asile à la dépouille des descendantes de 'Alî, emmenées à Damas, après le désastre de Karbalâ (3).

Toujours aux environs de la grande mosquée, dans un local, servant actuellement d'école musulmane, un troisième tombeau porte le nom de Mo'âwia. Mais la tradition locale, plus précise cette fois l'attribue à son homonyme et deuxième successeur, le calife-adolescent Mo'âwia II (4). Ibn 'Asâkir paraît avoir eu connaissance de ces fluctuations du souvenir populaire. Lui aussi enregistre une notice, plaçant le tombeau de l'illustre Omayyade près de la grande mosquée (5) ; mais le consciencieux historien de Damas n'hésite pas à se déclarer pour le site de Bâb as-Şaġîr (6).

Moins oublieux que ceux d'aujourd'hui, les Syriens conservèrent long-

---

(1) Cette multiplicité a dû contribuer à égarer les recherches antérieures, comme celles de von Kremer.

(2) Le site a donc une certaine antiquité, comme le prouve l'exhaussement des terrains environnants.

(3) Son invraisemblance saute aux yeux, comme on le verra plus tard, à propos de Karbalâ. Pour « Soltân Mo'âwia », il est interdit de penser aux enfants du premier successeur de Mahomet. Je connais trop peu l'histoire de Damas pour être en mesure de proposer une autre explication. Le titre de *soltân* oblige à supposer une époque postérieure à celle des Omayyades.

(4) Comp. Wellhausen (*Reich*, 88 n. 1) ; il s'agit du tombeau de Mo'âwia, fils du calife Hîšâm, à Roşâfa, auprès duquel se réfugie le poète Komait. *Aġ.*, XV 115. Comp. *ibid.*, 117, 121. La scène, se passant à Roşâfa, la circonstance de la mort récente du jeune prince ne peuvent convenir au grand Mo'âwia.

(5) Nous nous demandons si cette tradition n'a pas fourni l'occasion d'élever le monument « soltân Mo'âwia », ou de le baptiser de ce nom. Notre visite, remontant à plusieurs années, la destination actuelle de certains emplacements peut être modifiée.

(6) Cf. Vol. XVI, notice de Mo'âwia I. Comp. 1<sup>er</sup> vol., 184-86 (ms. Damas).



établie : nous n'éprouvons aucune peine à le concéder à certains écrivains musulmans (1), d'ordinaire moins difficiles en matière de ḥadîṭ.

Un petit nombre de compilations, comme celle d'Ibn 'Asâkir (2), semblent avoir gardé des fragments de cette tradition syrienne. Au lieu de « ṭaliq ibn at-ṭaliq » (3), le premier calife omaiyade s'y trouve qualifié de « oncle des croyants (4) et secrétaire de l'inspiration divine » (5). Avec la grande majorité des *rallîs*, Mo'âwia ne s'est peut-être pas converti, avant la victoire de Honnain (6). Tout en ayant adhéré à l'islam, comme régime politique, ces avisés Qoraisîtes (7) attendaient l'issue des événements. La tradition orthodoxe n'a pas su ou n'a pas voulu faire la distinction. Elle contredisait sa théorie sur la rapide diffusion de l'islam en Arabie, surtout parmi les citadins du Ḥigâz.

Ibn 'Asâkir et d'autres avec lui sont sans doute l'écho de l'école syrienne, quand ils s'efforcent (8) d'avancer la date de la conversion de Mo'âwia et de la placer antérieurement au faṭḥ (9). A ce propos le recueil

(1) Soyoutî, *Califes*, 75, 14.

(2) Ajoutez : Bayâsî, *الاعلام بالحروب الراقمة في صدر الاسلام*, Ms. B. Kh. Les califes syriens y sont traités avec équité et reçoivent même Yazid I, leur titre de calife. A moins d'indication contraire, le ms. cité d'Ibn 'Asâkir est celui de Damas, bibliothèque Zâhiriya.

(3) Mahomet, au faṭḥ, était censé avoir libéré en bloc les Qoraisîtes ; طليق , prisonnier rendu à la liberté. C'est là une des innombrables satires de détail, que les rancunes des Anṣâriens ont introduites dans les *Ṣaḥîḥ*. *Naqḍ'at Garîr*, 407, 7, d'où l'épithète fut appliquée aux musulmans du faṭḥ ( Moslim, *Ṣaḥîḥ*, I, 289) de préférence aux Omaiyyades et aux Maḥzoûmites. Cf. I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 311, 7 : Mas'oudî, *Pratrics*, V, 39 d. l., 100; *Aḡ.*, XV, 46, 3; *Mo'âwia* 6, 275; Ibn al-Aḡir, *Nihâia* (Ms. B. Kh.) s. v. طليق.

(4) En sa qualité de frère de Omm Ḥabîba, « mère des croyants ». Nawawî, *أخوات المؤمنين*, Ms. B. Kh; Ibn Ḡobair, *Raḥla*, 281, 7. Comp. le titre de *أخوات المؤمنين*, donné aux filles de Mahomet. Qaṣṭalânî, I, 67.

(5) *خال المؤمنين وكاتب وحي رب العالمين*.

(6) I. S. *Ṭabaq.*, V, 331, 21; 332, 12; 335, 17.

(7) Et parmi eux la majorité des oncles du Prophète. Au faṭḥ même il y eut, croyons-nous, peu de conversions. La *ba'i'a* fut purement politique.

(8) Ibn 'Asâkir, XVI, notice de Mo'âwia; *Ḥamis*, II, 237, 296; Qarmânî, I, 276; *Aḡ.*, XVI, 94, 9 etc; *Osd.*, IV, 385, 386; Boḥârî, *Ṣaḥîḥ*, II, 446, 5 d. l. *دول الاسلام*. Ms. B. Kh.

(9) Il s'agissait de répondre au ḥadîṭ, attribué à 'Omar, et excluant du califat les

du ḥāfiẓ damasquin accumule les ḥadīṭ et invoque le témoignage tantôt de Mo'āwia lui-même (1), tantôt d'autres compagnons du Prophète. Ne va-t-il pas jusqu'à l'égaliser en mérite aux dix « Mobaśśara » (2) ? L'auteur des *Manāqib al-'Asara* cite même un ḥadīṭ, où Mo'āwia se trouve simplement substitué à l'un des *Dix*, avec cette glose élogieuse de Mahomet : « Tout prophète possède un confident ; le mien c'est Mo'āwia لِكُلِّ نَبِيٍّ صَاحِبٌ سِرٍّ ». Il nous paraît difficile de méconnaître dans ces efforts une contre-partie à la légende, créée par l'Iraq, autour de 'Alī (3).

Nous croyons retrouver la même inspiration omayyade et syrienne dans la version, attribuant à Mo'āwia la mort du faux prophète Mosai-lima (4). L'école médinoise a fait de son mieux pour voiler les services exceptionnels (5), rendus par les Omayyades pendant la campagne syrienne. D'après le polygraphe Maqrīẓī, si peu prévenu en leur faveur : « en

---

« ṭaliq et les musulmans du fath ». Cf. I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>e</sup> 248, 10. La qualification de *مُرْتَدَّة*, celle de *مسلمة الفتح* étaient peu enviées : Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 268, 11 ; Ibn Ḥaġar, III, 28, 5 ; dans la bouche de 'Alī c'est une injure ; Dinawarī, 175, 1. La tradition au service des 'Abbāsides n'aurait-elle pas dans le même but converti 'Abbās 48 heures avant le fath ? La tardive conversion de cet ancêtre devait gêner leurs prétentions dynastiques. Toute cette histoire, sa comédie avec Abou Sofīān sentent l'apocryphe. Mais ne fallait-il pas voiler la longue obstination de l'oncle de Mahomet ? Cette considération a facilité pour les 'Abbāsides la complicité des moḥaddiṭ.

(1) Converti au *عمره القضاء* ou du moins avant le fath. Šafadī, *op. cit.*, p. 16. Dahabī (ms. Copenhague), p. 87a ; idem, *كتاب العبر* (ms. Paris), p. 14a ; Šaṭībī, *كتاب الجمان* (ms. Paris), 119b. Zubair ibn Bakkar, *Nasab*, 93a mentionne la *hiġra* de 'Abdarraḥmān fils du calife Abou Bakr en compagnie de *فتية من قريش واحبب قال ان معاوية كان منهم*. Ce dernier se trouve mentionné ici pour faire passer la conversion du premier. Les deux faits jouissent exactement du même degré de certitude. Comp. Maqdisī, *Ansab al-Qorašiyin* (ms. 'Asīr eff., Cplé). Toujours le même procédé sournois ! L'auteur de l'Aġāni, XVI, 94 finit par faire l'aven au sujet de 'Abdarraḥmān *كان اسلامه في يوم الفتح*. S'il est demeuré jusque-là à la Mecque *ولم يهاجر مع انبيو صغرا*, cela ne l'empêcha pas de combattre à Badr et à Oḥod contre le Prophète. Aġ., XIV, 94, 4.

(2) Notice de Mo'āwia. Ibn 'Asākir, XVI (ms. Damas).

(3) Cf. *Mo'āwia*, 275-76.

(4) Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 89.

(5) Très bien reconnus par Caetani dans ses *Annali* ; voir index s. v. Yazid ibn Abi Sofīān.



Syrie aucun district n'a été conquis sans avoir coûté la vie à un Omayyade » (1).

Les partis vaincus, les peuples opprimés aiment à se consoler des déceptions de l'heure présente par l'espérance d'un avenir meilleur. Pour l'assurer, ils escomptent le retour d'un héros national, d'un homme de leur sang : les Yéménites l'appellent al-Qaḥṭānī (2), les peuples de l'« Extrême Occident islamite », al-Maḡribī (3). Depuis un demi-siècle environ, Mo'āwia reposait dans sa tombe de Bāb aṣ-Ṣaḡīr, quand, autour de son souvenir s'élabora la légende du Sofīānī (4). Non seulement le Sofīānī devait appartenir à la descendance directe d'Aboû Sofīān (5), mais encore faire revivre en Syrie l'âge d'or, qu'avait inauguré la dynastie, fondée par le fils du grand chef qoraïsīte. Quand sur les cités syriennes, démantelées par leur ordre, (Balāḍorī, 126) les 'Abbāsides eurent planté leur bannière noire, de ce côté de l'Euphrate, on attendit comme prochaine l'apparition du Sofīānī, destiné à venger la Syrie (6) et à lui rendre son hégémonie perdue. Aux agitateurs il suffisait de mettre en avant ce nom prestigieux pour rallier les Syriens sous leurs drapeaux (7). Cette crainte faisait encore trembler le calife Ma'moûn et rallumait ses colères contre les tenants du parti vaincu (8).

(1) ما فُتِحَتْ بالشَّامِ ثَوْرَةٌ مِنْ كَوْنِ الشَّامِ إِلَّا وَجَدَ عِنْدَهَا رَجُلًا مِنْ بَنِي سَعِيدِ بْنِ الْعَاصِي مَيِّتًا. Maqrizi, التَّوَارِخُ وَالتَّحَاوِيرُ, p. 32.

(2) Contre le Qaḥṭānī on fait protester Mo'āwia. Ḥaṇbal, IV, 94.

(3) Cf. *Baḥr al-Anṣab*, Ms. B. Kh. ; d'autres de ces héros nationaux y sont énumérés pour le monde musulman.

(4) Selon Aboû'l Faraḡ, *Aḡ.*, XVI, 88, Ḥālid ibn Yazid n'en peut être l'auteur. D'après sa notice dans Ibn 'Asākir, V, il l'aurait mise en circulation, comme une machine de guerre contre les Marwānides.

(5) Plus spécialement à celle de Ḥālid fils de Yazid I. Recueil ms. n° 5051, p. 28a en marge (ms. Paris) « 30,000 de ses oncles de Kalb le suivront ». Sur les rapports entre les Kalbites et la dynastie omayyade, cf. *Mo'āwia*, 209-212.

(6) Il devait brûler Koufa, la rivale de la Syrie. Ibn al-Faḡīḥ, 258, 3 etc. Comp. *Aḡ.*, XVI, 88, 14 ; Ms. Paris n° 5051 *loc. cit.*

(7) *Ṭab.*, III, 53, 14 ; 1320, 6 ; 1322, 3 ; 2277, 16 etc. *Aḡ.*, XVI, 88, 16 etc ; Ibn 'Asākir, V, *loc. cit.*

(8) *Ṭab.* III, 1142. L'apparition du Sofīānī devait précéder celle du Mahdī. Cf. *Baḥr al-ansab*, Ms. B. Kh. ; ms. Paris n° 5051, *loc. cit.* Il est ainsi décrit هُوَ رَجُلٌ ضَخْمٌ الْهَامَةُ بُوْجُوهَا أَثَرُ الْجَدْرِ وَيَعْنُو نَكْتَةً بَيْضَاءَ وَيَخْرِجُ مِنْ نَاحِيَةِ دِمَشْقَ فِي وَادِي يَقَاتِلُ لَهُ وَادِي الْمَأْسِ (sic).

La popularité du grand calife et de la dynastie, fondée par lui, entretenait contre les Syriens la haine des califes de Bagdad. « Ces gens, s'écriaient-ils, ne connaissent que Mo'âwia ! » (1) Phénomène plus étonnant ! La régime de terreur, inauguré par la *dynastie bénie*, s'il réussit à effacer le nom des Omayyades, au sommet des monuments (2) élevés par eux, à détruire jusqu'à la trace de l'activité de ces constructeurs infatigables (3), ne parvint pas, même dans l'Iraq et à l'orient de l'empire, à étouffer la protestation de la reconnaissance populaire. Comme l'observe justement M. Goldziher (4), les mesures, prises par le calife Ma'moûn attestent elles-mêmes l'existence et l'intensité de ce mouvement. Pendant plusieurs siècles, le fils d'Aboû Sofîân conserva dans ces régions des partisans, fanatiquement attachés à sa mémoire, de vrais « gôlât » (5), non moins exagérés dans leur enthousiasme que les Sî'ites en faveur du fils d'Aboû Tâlib. Dans ses pérégrinations à travers les provinces musulmanes, Maqdisî, Syrien lui-même, mais d'origine persane, les rencontre un peu partout au delà du Tigre. Leur nombre, leur fidélité obstinée à une mémoire proscrite (6) finissent par altérer la sérénité du géographe, si tolérant d'ailleurs pour les déformations hétérodoxes de la doctrine qora-

(1) Maqdisî, احسن التتاسير, 293, 21.

(2) Pour la grande mosquée de Jérusalem le fait est suffisamment établi ; à Médine, Mahdî substitue son nom à celui de Walid. Baihaqî, *Mahdsin*, 344.

(3) Cf. Ibn Šaddâd, *Burq*, (ms. Leiden), 17 ; notre mémoire sur la *Balta*, 103, 110 (dans *MFO*, IV) ; Ibn Baṭṭûṭa, I, 207.

On détruit jusqu'à leurs aqueducs sur la route de la Mecque, Mas'oûdî, V, 466 ; on brise leurs chaires, Goldziher, *M. S.*, II, 42 n. 7. ; on tue leurs maulâs, *Aḡ.*, VI, 16 ; ceux qui portent des noms omaiyades, Balâdori, *Fotoûḥ*, 232. Auparavant on se montrait plus large. Un moḥaddith, Yazîd ibn Zîâd Aboû Torâb (Cf. التتق والمفترق, ms. As'ad eff. Constantinople, n° 2097), 229b réunit les noms omaiyades à la konia de 'Alî ; l'expression même d'Omayyades est proscrite ; *Kutûb al-Fâḡil*, 360 etc.

(4) *M. S.*, II, loc. cit.

(5) Comparez avec la persistance du parti des 'Oṭmâniya. Cf. *Mo'âwia*, 109-125. Ġâḥiẓ ne peut pourtant être considéré comme lui ayant appartenu. Si ce spirituel écrivain a développé leurs arguments (Cf. Qotaiba, *Moḥtalif al-ḥadîṭ*, p. 71-72), il a soutenu la thèse contraire avec le même scepticisme. Aussi Ibn Qotaiba ne l'aime-t-il pas. Cf. *Mo'âwia*, 122.

(6) إفراط في حب معاوية, Maqdisî, 365, 13, op. cit.

nique. Et cette impatience se comprend. Passe encore pour la ville de Wâsît, fondation de Ḥaġġâġ et ancien centre des troupes syriennes (1) ! Mais que les populations de la province persane du Ġibâl (2), que celle d'Ispahan, que Bagdad, la capitale 'abbâside (3) donnent dans ces excès, cela Maqdisî ne peut l'admettre !

Combien plus à l'ancienne école historique syrienne le nom de Mo'âwia a dû demeurer cher ! Aucun ne se trouve plus fréquemment cité dans les ḥadîṭ, transmis par ce canal : ici surtout il faudrait renvoyer aux notices d'Ibn 'Asâkir. Après Mo'âwia, la tradition syrienne mentionne de préférence les personnages, lui tenant de plus près ou à sa dynastie. Citons Ḥâlid ibn Yazîd, son petit-fils, Omm Ḥabîba (4) sa sœur, 'Amrou'l Aslaq, 'Abdalmalik, 'Omar II, ceux des Ṣaḥâbîs ou des faqîh, dévoués à sa famille, comme Aboû Horaira, le familier des Marwânides, Aboû'd Dardâ', Zohrî, Qabîṣa ibn Do'aib, Raġâ' ibn Ḥaiwa (5). Sans tomber dans l'exagération de Médine et de l'Iraq pour les « deux 'Omar » (6) et pour 'Alî, la reconnaissance des Syriens devait se donner jour dans leur littérature historique. Elle n'a pas pu demeurer étrangère à la renommée prodigieuse, obtenue par le ḥilm proverbial de Mo'âwia. On peut encore attribuer à l'influence de l'école syrienne d'avoir introduit dans les recueils officiels, comme celui de Boḥârî (7), nombre de ḥadîṭ, favorables au fondateur de la dynastie omaïyade.

(1) Maqdisî, 126. On y aurait refusé la sépulture au poète sî'ite Saiyd Ḥimiari. *Aġ.*, VII, 24.

(2) Maqdisî, 384, 14 ; 389, note b.

(3) » 399, 6 ; 126, 14. Dans le cycle de ḥadîṭ odieux, mis en circulation au Ḥiġâz contre les Omaïyades, on fait une exception en faveur de Mo'âwia. *Chroniken* ( *Wûstenf.* ), III, 88, 5.

(4) Si rarement citée dans le *Mosnad* d'Ibn Ḥanbal.

(5) Comp. sa notice dans Ibn 'Asâkir, VI. On y voit que Raġâ' se montrait « très syrien إِذَا عَرَفْتَهُ ». Cf. encore notice de Makḥoûl, *ibid.*, XVII. Nous aurons à les étudier sous 'Abdalmalik et Walid I. Voir toute une lignée de théologiens omaïyades, signalés dans Moslim, *Ṣaḥîḥ*, I, 397.

(6) Cf. notre mémoire sur le *Triumvirat*, p. 114. Je soupçonne l'école syrienne d'avoir grandi Aboû'd Dardâ'. Il se convertit tard et comme Ṣaḥâbî ne joua aucun rôle. La Tradition le signale habituellement à Damas. Ḥanbal, VI, 444, 452.

(7) Voir p. ex. II, 446, 5. d. l.

Les 'Ablâsides donnèrent le signal de la sévère réaction sunnite (1). Poursuivie avec zèle par les dynasties kurdes et turques (2), intéressées celles-ci à effacer jusqu'à la trace de l'ancien royaume arabe, elle a fini par triompher des dernières marques de sympathie, jusque-là accordées au Şahâbî Mo'âwia. On a essayé d'associer à cette hostilité le pieux calife omaiyade 'Omar II. Nous le verrons au contraire, non seulement convaincu de sa propre légitimité (3), mais jaloux de défendre l'honneur du fondateur de la dynastie (4). Dans sa ferveur de légitimisme omaiyade, il ne le cèdera à aucun membre de sa famille (5).

On connaît la fréquence des *eulogies* sous la plume des écrivains musulmans : formules stéréotypes, où l'islam orthodoxe prétend à la fois condenser et doser l'expression de sa vénération et de sa reconnaissance pour les représentants de sa période héroïque (6). Leur origine est ancienne : on les rencontre dans des poésies préislamites et dans des documents, appartenant au premier siècle de l'hégire. Quant à la classification des eulogies, leur affectation à des catégories spéciales, ces distinctions, cette canonisation majeure ou mineure, décernée par la *ġamâ'a* islamite, furent établies plus tard. La plus relevée de toutes, la *taşli'a* et le *tas-*

(1) Au lieu de « *manâqib* », Boḥârî, II, 466 mentionne le « *dîkr* » de Mo'âwia. Peut-être simple question de synonymie, car il emploie la même expression pour Ibn 'Abbâs. Boḥârî, II, 444, d. l. Les grands recueils de Ṭabarî, Balâḍorî etc, font preuve d'une indifférence, voisine de l'hostilité. Pour Moslim et Tirmidî, voir plus bas.

(2) L'Aïyoubite Abou'lfidâ' se montre franchement hostile à Mo'âwia. Comp. encore *Mo'dawia*, 280.

(3) I. S. *Ṭabaq.*, V, 264 ; il présidera à la baï'a, au nom de Yazîd II. *Ṭabaq.*, V, 280.

(4) En ce faisant il obéissait encore à une autre inspiration (I. S. *Ṭabaq.*, V, 283, 26), le respect, dû à un Şahâbî, le même sentiment qui l'affligeait en entendant rappeler les dissentiments de 'Alî et de 'Otmân. I. S. *Ṭabaq.*, V, 291, 15. Pour réagir, la tradition hostile lui fait préférer la victoire de Badr à toutes celles des Omayyades et condamner en bloc les califes de sa famille. I. S. *Ṭabaq.*, V, 290, 10 ; 301, 8 etc. En cette considération l'orthodoxie lui a pardonné sa qualité d'Omayyade. Le fils de 'Omar II se montre zélé pour l'honneur de Mo'âwia ; d'après lui لا يُقاس بأصحاب رسول الله أحد . Ibn al-Ḥaṭīb, *Tarih Baġdâd* (ms. Paris), p. 65b.

(5) Il souhaita même transmettre le pouvoir à ses propres enfants.

(6) Voir la dissertation classique de Goldziher, *ZDMG*, L, 97-128.

*lîm* (1), ou plutôt la réunion des deux formules se trouve réservée maintenant à l'auteur du Qoran (2). Les exceptions (3) ne font pourtant pas défaut; et l'on rencontre le *tašlia-taslîm* accordé aux Prophètes, antérieurs à Mahomet (4); l'islam ayant affecté de les considérer, comme « des fils de mères différentes (عَلَات), mais tous organes de la même révélation » (5).

Jadis on s'est montré encore plus éclectique. Pour 'Alî et ses fils, l'auteur du Kitâb al-Ağâni se contente d'ordinaire du *taslîm* ou de la

(1) La *tašlia* correspond à *صلى الله عليه* ou *عليه صلاة الله*, le *taslîm* à *عليه سلام الله* ou *صلى الله عليه وسلم*. La *tašlia* ou à la dernière partie de la formule complète *صلى الله عليه وسلم*.

(2) Cf. *Qoran*, 33, 56 : *صَلُّوا عَلَى رَسُولِ اللَّهِ*.

(3) Si, dans le cas des Prophètes, il est permis d'employer ce terme. La question se trouve ainsi résumée par le ms. anonyme n° 2007, Paris. La *tašlia* et *taslîm* pour tous les Prophètes; l'opinion contraire est qualifiée de *ضعيف*. Pour les autres que les Prophètes, *tašlia* et *taslîm* sont autorisés *جائز*, mais *disjunctive*, *عن سبيل التبعية*, par concomitance, quand leurs noms se trouvent joints à des ayant-droit, *فان كان على سبيل*, *الصلاة مختصة بالنبي والرضوان بالصحابة والرحمة*... interdit en dehors de ce cas... *الاستقلال فهو محل*. Pour ces derniers, leur droit à la *tašlia* est parfois contesté. *Ibid.*, p. 197. Voir exemples mentionnés plus loin. Citons, pour la rareté du cas, le nom de Mahomet, accompagné seulement de *tašlia*. Ibn Miskawaih, *Tağārib al-Omam*, éd. L. Caetani, 456, 3 d. l. Pour la *concomitance* (تبعية), Maqdisî, *مختصر البيرة* (ms. Paris), 18b *ذكر أزواجه عليه وعليهن الصلاة والسلام*, 18b *صلى الله على سيدنا محمد وعليه*; VII, 2 *المسيح صلى الله تعالى على سيدنا محمد وعليه*; *Ġāhiz*, *Ḥaiawān*, V, 95 *صلى الله على سيدنا محمد وعليه*; VII, 2 *صلى الله على سيدنا محمد وعليه*. Cet écrivain affecte cette forme de l'eulogie, Cf. *Ibid.*, VII, 12, 22, 67.

(4) Pour le Christ, voir *Iqd*, I, 356 et passim. Les exemples abondent pour Adam, Noé, Abraham, Moïse, David etc. Balāḡorî, (*Ahlw.*), 259; Ibn Ġobair, 253, 275, 277, 278; Qotaiba, *Ma'ārif*, 7, 8; I. S. *Ṭabaq.*, V, 338; *Iqd*, I, 23, 231, 293; II, 70. Ils sont plus rares pour les prophètes purement arabes, comme Houḍ, Ṣāliḥ etc. *Ağ.*, IV, 76, 4; *Iqd*, II, 70; Qotaiba, *Ma'ārif*, 10. Dans le *كتاب البداية والنهاية* d'Ibn Kaṭir, Ms. B. Kh., p. 19, le Christ est qualifié de *صلى الله عليه والسلام*, c'est la titulature de Mahomet. L'*Ağāni* se montre en général sévère; quand il accorde à un prophète le *taslîm-tašlia*, il aime à y joindre le nom de Mahomet. *Ağ.*, I, 8. Pour les prophètes l'eulogie plus ordinaire est *عليه السلام* ou la *tašlia* seule. Cf. Pseudo-Balḡi, II, 105; Qotaiba, *Ma'ārif*, 7-13. Mais les anciens écrivains surtout ne s'astreignent pas à une règle absolue.

(5) Boḥārî, *Ṣaḥiḥ*, II, 369. Le Qoran a d'ailleurs varié sur ce point. Tantôt il se défend d'établir des distinctions entre les Prophètes, tantôt il les énonce clairement.

*tašlia* (1), mais il lui arrive aussi de réunir les deux. D'autres fois, à la *tašlia* il s'empresse de joindre le *ḥamdu* (2), affectionné par les partisans du mari de Fâtima. Plus rarement on rencontre la *tašlia* ou le *taslīm*, accordés séparément à de simples *Ṣaḥābīs* (3). Ainsi avaient fait le Qoran (4) et l'auteur du Qoran (5). Dans les débuts de l'islam on n'y regardait pas de si près et cela pour une excellente raison : primitivement et antérieurement à la manie de la réglementation, la *tašlia* était synonyme de louange (6). Les poètes ne se gênaient pas pour accorder le *ḥamdu* à des profanes, sans relations avec le Prophète ou avec les saints de l'islam (7). Un papyrus arabe l'emploie même à propos du calife 'Abdalmalik (8), comme

(1) Parfois sous cette forme *ḥamdu* . *Aḡ.*, X, 85. *Comp.* I, 10. 'Omar I avec *ḥamdu* ; un *ṭabī'i* obtient à la fois cette formule et la *tašlia*, I. S. *Ṭabaq.*, VI, 102, 5, 8 ; 115, 1. Dans *التحفة في نظم اصول الانساب* (ms. Paris, n° 2048), p. 13b l'auteur 'alide fait suivre le nom de 'Abdallah ibn 'Abbās de *الرحمة والرضوان* .

(2) *Aḡ.*, XIX, 60 ; IV, 74, passim.

(3) *Aḡ.*, IV, 138, 8 ; Ibn Ḡauzi, *Ṣafwat aṣ-Ṣafwa*, I.

(4) 2, 252 *أولئك عليهم صلوات من ربهم*, c'est l'équivalent de la *tašlia* ou *ḥamdu* .

(5) Après avoir reçu un cadeau, il disait *صلّى على فلان*, Yahṣobi, *Ṣiṭā'* (ms. Paris), 157b. A ceux qui maudiraient les Compagnons il défendra d'accorder la *tašlia*, *Ibid.*, p. 259b. Pour un Anṣārien il emploiera la formule *صلّى الله عليك وعلى زوجتك*. Ḥanbal, III, 398.

(6) (6) *صلّى على* = *قال خير*. Boḥārī, *Ṣaḥīḥ*, E, IV, 145, 15 d.l. Moslim, *Ṣaḥīḥ*, II, 90, 3 d. l. opposé à *لعن*. Devant le cercueil de 'Omar I, les hommes *يدعون ويشترون ويصلون عليه* (ici accumulation de purs synonymes) Moslim, *Ṣaḥīḥ*, II, 232, 12. Ḥanbal, VI, 24. Dans l'origine la « prière sur les morts » se réduisit à la *tašlia*. *Comp.* Moslim, *Ṣaḥīḥ*, II, 71, d. l. *يهابرون ان يصلوا عليه*. Mahomet refuse « de prier sur les morts insolubles », c. à d. de leur accorder la formule laudative de la *tašlia*. On voit comment s'est développé le rituel funéraire de l'islam.

(7) Qotaiba, *Oyoṭn*, 252, 14 ; Balāḡori (Ahlw.), 23 ; 89 d. l. ; Ḡāḥiz, *Ḥaiawān*, III, 64, 5. On l'accorde au calife Walid I (*Aḡ.*, I, 118, 119), à un fils de 'Orwa ibn Zobair, au père de la célèbre Sokaina, *Aḡ.*, IV, 43 d. l. ; 124, 10 ; V, 143, 11. Le *Ṣaḥābī* Miswar ibn Maḥrama l'aurait même donné à Mo'āwia : *ولم اسمع الموتور بعد ذلك*. Bayāsi, *اعلام* (Ms. B. Kh.), p. 84 a. Ibn al-Ḥaṭīb, *تاريخ بغداد* (ms. de Paris), p. 65. Sur le zèle musulman de Miswar ibn Maḥrama cf. Ḥanbal, I, 319-320. Comme à Mahomet, Ibn 'Omar accordait la *tašlia* à A. Bakr et à 'Omar ; ainsi dans le *Mouatṭā'* de Mālik, avec la variante tendancieuse *ويُدعو على أبي بكر وعمر*. Yahṣobi, *loc. cit.*

(8) Cf. Karabaçek, *Papyrus Erzherzog Rainer ; Führer durch die Ausstellung*,

le font de nos jours les Bédouins après le nom d'Ibn Rašid, l'émir du Nağd (1).

Longtemps avant ces derniers on avait vu les *goşşds* ou prédicateurs populaires accorder la *taşlia* non seulement au souverain, mais encore à ses représentants dans les provinces, au grand scandale du pieux calife 'Omar II (2), empressé de flétrir cette nouveauté et encore plus de l'abolir. Sous les Omaiyyades *mécréants*, 'Omar, Il ne l'oublions pas, est l'homme providentiel, élu par Allah pour maintenir l'islam « dans la direction du salut ». Ainsi l'a décrété la Tradition. Elle lui a prêté la pénétration de son regard, habitué à découvrir partout les innovations dangereuses, les hérésies enfin, *بدء*, son zèle pour rétablir en tout lieu les coutumes louables, faire revivre la véritable *sonna*, celle du Prophète, *أحيا بو السنة* (3).

Après la *taşlia* et le *taslîm*, vient la *tardîa*, distinction accordée à tous les Şahâbîs (4), en vertu du Qoran (5). En sa qualité de *Compagnon* et de *fils de Compagnon*, un titre recherché (6) — elle revenait de droit à Mo'âwia. Jamais un écrivain musulman orthodoxe ne se hasarderait à la refuser à un Şahâbî, quelque tardive ou intéressée qu'ait pu être sa conversion. Pour couvrir toutes ces misères, la fréquentation du Maître suffit. On ajoute au besoin la formule commode : *حَسَنَ إِسْلَامُهُ*, comportant la traduction *ad libitum* : il fut ou devint bon musulman. Après tout, « Dieu sait

p. 150, n° 596. *يَا رَبِّ سَلِّمْ وَبَارِكْ عَلَى عَبْدِ الْمَلِكِ*, c'est l'équivalent de la *taşlia* ; exemple ancien et authentique !

(1) Doughty, *Travels*, II, 241.

(2) *يَلْتَفِي إِنْ أُنَاسًا مِنْ الْقَضَائِصِ قَدْ أَحْدَثُوا الصَّلَاةَ عَلَى خُلَفَائِهِمْ وَأَمْرَائِهِمْ عَدَلَ مَا يَصْلُحُونَ عَلَى النَّبِيِّ صَلَواتُهُ عَلَيْهِ وَسَلَّمَ*. *Sira* de 'Omar II (ms. Beyrouth), 130 a.

(3) Ce dernier éloge, *أحيا بو السنة*, est accordé à Mo'âwia par Ḍaḥḥāk ibn Qais. *Jqd*<sup>2</sup>, II, 304, 2 d. l.

(4) Même aux *Şahābiyydt.* Ḥanbal, VI, *mosnad* des femmes. Ibn Ġobair, 281, 4. Voir les notices des mères des croyants et le VIII<sup>e</sup> vol. I. S. *Ṭabaq.* Parfois aussi des personnages éminents, non Şahābîs, l'obtiennent, comme 'Omar II, Ḥaṣan al-Baṣrî, les fondateurs des quatre rites orthodoxes, certains *naṣîk* ; Ibn Ġobair<sup>2</sup>, 48-49. Cf. ms. 2007 Paris, texte cité plus haut.

(5) *Qorân*, 9, 101 atteste des Şahābîs que *وَرَضُوا عَنْهُ* رَضِيَ اللَّهُ عَنْهُمْ ; même formule 98, 8. C'est l'origine de la *tardîa*.

(6) Cf. Ibn Ḥaġar, II, 244.

mieux ce que cachent les cœurs », comme aime à répéter le Qoran. L'auteur du *Tamhid* résume ainsi les obligations du bon musulman envers les Ṣaḥābīs : « les aimer, appeler sur eux la miséricorde et le pardon d'en haut, s'en servir comme intermédiaires auprès de Dieu ». (1). Les haïr, les maudire, c'est s'exposer à la malédiction de Dieu, des anges et des hommes, et aux pénalités du code canonique (2).

Cela rend d'autant plus intéressant de noter les hésitations, l'embarras des écrivains, favorables aux 'Abbāsides, ou imbus des préventions, propagées par les écoles de Médine et de l'Iraq. Comme à regret ils laissent tomber de leur plume une formule laudative, même celle de رَحْمَةُ اللَّهِ (3) due à tout musulman, mort dans le giron de la *ḡamā'a*. Cette politesse, l'auteur de l'Aḡāni ne consent qu'une seule fois à l'accorder à Mo'āwia ; encore est-ce dans le récit d'une entrevue, où le calife Sofiānide a pris contre Ibn Zobair la défense de Ḥasan fils de 'Alī. Cette considération désarme momentanément le louable *si'itisme* de l'écrivain (4). D'après le célèbre imām Šāfi'ī, l'auteur d'un des quatre rites orthodoxes (5), « il faut rejeter le témoignage de quatre Ṣaḥābīs لَا تَقْبَلُ شَهَادَتَهُمْ : Mo'āwia, 'Amrou ibn al-'Aṣi, Moḡīra, et Zīād ». Comme les trois derniers furent les auxi-

(1) ان يحبهم ويترحم عليهم ويستغفر لهم ويتوكل الى الله تعالى بهم. *Tamhid*, M. B. Kh., p. 227.

(2) Cf. Aḥmad ibn Ḥaḡar, الصواعق المبرقة, p. 3-4 ; Ms. B. Kh. (*Tārīḡ*, n° 155). Ḥanbal, III, 11. D'après l'imām Mālik : accuser d'infidélité Mo'āwia et 'Amrou ibn al-'Aṣi, c'est mériter la mort. Yaḥṣobī, *Šifā'* (ms. Paris), p. 259b. Maqrizi, *Imād'*, III (ms. Kuprulu) gradue comme suit la gravité de ces malédictions : 1°) 'Aīsa ; 2°) les Ṣaḥābīs en bloc ; 3°) Aboū Bakr, 'Omar et les Mobaššara ; 4°) enfin les autres Ṣaḥābīs. Au premier siècle le Ši'ite Ḥandaq est massacré au pèlerinage pour avoir maudit les deux premiers califes. Aḡ., XI, 46.

(3) Employée par Maqrizi, *loc. sup. cit.*, Mobarrad, *Kāmil*, 96, 6 ; Damiri, *Azrāqī*, 442 ; ce dernier très hostile aux Omayyades. Ḥoṣri, I, 51, 52, 55 ; II, 199. 264, emploie indistinctement la *tarḡia* et رَحْمَةُ اللَّهِ, pour Aboū Sofiān exclusivement la dernière, Ḥoṣri, I, 29 ; on trouve la *tarḡia* après le nom de Mo'āwia chez les auteurs de اهداء الطائف, histoire mss. de Tāif, Ms. B. Kh., et de الصواعق المبرقة, Ms. B. Kh. et chez beaucoup d'autres, comme Al-Maṭari, تاريخ المدينة, Ms. B. Kh.

(4) Cf. Aḡ., VIII, 108, 5 à 1.

(5) Cf. Ibn Šiḡna, روض المناظر, Ms. B. Kh.



liaires de Mo'âwia, il n'est pas malaisé de deviner la tendance de cette notice. Cela n'a pas empêché le *Ṣaḥīḥ* de Tirmidî (I, 326) d'enregistrer non-seulement les *Munāqib* de Mo'âwia, mais encore ceux de 'Amrou' ibn al-'Aṣi (1). Dans celui de Moslim (II, 264) on peut s'édifier à la lecture des *Faḍī'il* d'Aboû Sofiân. Les écrivains de l'Andalousie, nés dans un pays, où le souvenir des Omayyades demeurerait toujours vivant, adoptent l'attitude la plus franche. Chez eux, — nommons Ibn 'Abd Rabbihi et Ibn Ġobair — le رضى الله عنه accompagne non seulement le nom de Mo'âwia, mais encore celui d'Aboû Sofiân, à la fois Ṣaḥâbî et adversaire loyal de Mahomet (2).

On pourrait faire des observations analogues sur l'emploi des titres califiens (3), d'une importance capitale dans la théorie de la *ḡamā'a* islamite. Que devenait-elle si Mo'âwia n'avait pas été calife ? Ce concept aurait dû inspirer des idées plus larges. Rares pourtant sont les écrivains, osant, comme Damîrî, accorder à Mo'âwia l'appellation de calife et d'émir des croyants. Encore parmi les Omayyades consent-il à faire cette concession uniquement en faveur du premier calife syrien et de 'Omar II. Aux yeux des autres — nous ne parlons pas des Ṣī'ites (4) — Mo'âwia est un roi, un émir, rien de plus. Certains cherchent à tout concilier en le procla-

(1) A ce dernier, Boḥārî, E, IV, 160, 2 accorde parfois la *tarḡia* ; item Ibn Ġobair<sup>2</sup>, 45 ; Ibn Ḥanbal dans son *Mosnad*, I, passim ; Bayâsî, ms. cité, I, 48a.

(2) Ainsi font le *Kutāb al-Faḍī'il*, 453, 454 ; Ibn Ġobair, 266. Dans *Iqd* p. ex., I, 145 on trouve passim les deux formules : la *tarḡia* et رضى الله عنه . Cf. Ibn Ġobair 283, 4 a. d. l. ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 158, 5 ; 172 ; même emploi des deux formules dans I. S., *Ṭabaq.*, III<sup>2</sup>, 36, 11 ; 57, 19 ; 58, 21 ; 119, 8 ; plus étonnant peut paraître l'emploi de رضى الله عنه immédiatement après les noms de 'Alî et de Mo'âwia. Ainsi fait l'auteur de الصواعق المبرقة , et Qalqasandî, I, 198, 3 a. d. l. après ceux de Mo'âwia ibn Ḥadiġ et de sa victime Moḥammad fils d'Aboû Bakr. Ibn Qotaiba, Ma'ârif, 119 accorde également la *tarḡia* à Mo'âwia, et Ġāḥiẓ, *Ḥatawāt*, I, 45 à Aboû Sofiân ; de même Moslim, *Ṣaḥīḥ*, II, 264.

(3) Comp. le beau mémoire de M. Van Berchem, *Titres califiens d'Occident*, extrait du *Journ. Asiat.*, Mars-Avril, 1907. Après la mention de معاوية بن أبي سفيان on trouve fréquemment رضى الله عنهما . Cf. Qasṭalānî, III, 65.

(4) Aḥmad چلبى , l'auteur ṣī'ite des اخبار الدول ( ms. Kuprulu, Cple ) parle avec calme de Mo'âwia et des Omayyades, le dit même converti avant son père.

mant « ḥalīfat al-waqt » (1). Heureux si, comme le Pseudo-Balḥī, ils ne le réunissent pas à son fils Yazīd dans une commune malédiction (2).

Plus équitable paraît la solution, adoptée par la majorité des Sunnites. Sans aimer Mo'āwia et sa profane dynastie, ils évitent de maudire Yazīd, de peur d'atteindre par ricochet le père, lequel fut un Ṣaḥābī (3). D'après l'auteur très orthodoxe des *Paillettes d'or* (4), Mo'āwia est « la pierre de touche pour l'amour, dû aux Ṣaḥābīs » (5). Puis il cite les paroles du célèbre Ibn Ḥanbal, le fondateur du rite, portant son nom. Sommé de déclarer, qui des deux l'emportait, ou Mo'āwia ou 'Omar II, il répondit : « La poussière de vérité, qui s'attacha au naseau de la monture de Mo'āwia, dans la compagnie du Prophète, offre plus de valeur que toute la personne de 'Omar fils de 'Abdal'azīz. Puissions-nous mourir ayant au cœur l'amour de Mo'āwia ! » (6). Moins enthousiaste, l'auteur du *Tamhīd* défend d'entrer dans l'examen des différends, ayant jadis divisé les Ṣaḥābīs ; « seul un hétérodoxe s'engage dans ces discussions » (7). Il faut surtout, ajoute-t-il, donner cette marque de déférence à Ṭalḥa, Zobair, 'Aīsa et Mo'āwia

(1) Cf. *Ḥamīs*, II, 296 ; *ذول الإسلام*, Ms. B. Kh. Cette expression, si je ne m'abuse doit à la fois constater le fait accompli, protester contre la violation du droit, marquer la continuation dans le vicariat, *ḥilāfa*, du Prophète, peut-être aussi le caractère profane (الوقت ?) de la souveraineté omaiyade. Ibn Kaṭīr, *البدایة والنهاية في التاريخ* (ms. Leiden), ouvrage si fite; fréquemment le nom de Mo'āwia porte en surcharge dans le texte un triple *لَعْنَةُ اللَّهِ*.

(2) *كتاب البدء*, II, 177. Pour faire passer la malédiction, on a perfidement associé Mo'āwia à Yazīd. Dans le *Manāqib al-'Asara* (Ms. B. Kh.) l'auteur, Aḥmad aṭ-Ṭabarī, démontre dans un chapitre spécial combien il est criminel de maudire les Ṣaḥābīs.

(3) *أینی* (Ms. B. Kh.), V, 41. *لئلا يجعل سبيلا إلى أبيه أو واحد الصحابة*.

(4) *شذرات الذهب في أخبار من ذهب* (Ms. B. Kh.). Il avait écrit quelques lignes plus haut *سار [ معاوية ] بالريّة سيرة جميلة*, I, 69.

(5) *هو الميزان في حب الصحابة*. Je comprends moins les mots suivants, où Mo'āwia est qualifié de *مفتاح الصحابة*.

(6) *Op. cit.*, I, 69 : *لثبات الحق بانف جواد معاوية بين يدي رسول الله صلعم خير من عتمر بن عبد العزيز*. Autre forme de ce ḥadīṭ : ( observez l'eulogie ! ) *أتماتنا الله على حبّه*. *أینی*, Ms. B. Kh., XI, 145. *الله صلى الله على ذاته وصفاته وسأمر خير من عتمر بن عبد العزيز وأهل بيته*. Cf. *Tamhīd* (Ms. B. Kh.), 162-64.

(7) *لا يبعث عن ذلك إلا مبتدع*.

(1) رضي الله عنهم اجمعين. Si un trait commun peut caractériser les personnages de ce groupe, ce fut, avec plus ou moins de grandeur dans l'attitude : la communauté de leur ambition.

Chez aucun de ses contemporains l'ambition ne sut mieux se faire pardonner et produire des résultats plus féconds que chez Mo'âwia (2), le plus illustre des fils d'Aboû Sofân, le père de Yazîd, dont nous allons étudier le califat.

## II

### CARACTÈRE DU NOUVEAU SOUVERAIN

POURQUOI L'ORTHODOXIE L'A JUGÉ SÈVÈREMENT ? SES QUALITÉS. GÉNÉROSITÉ CHEVALERESQUE. LES FAMILLES DE MARWÂN, DE 'OTMÂN, DE ZIÂD EN BÉNÉFICIENT. LES CHRÉTIENS, FAVORABLES A YAZÎD. FINESSE D'ESPRIT, PHYSIQUE DU NOUVEAU SOUVERAIN.

C'est une tâche ardue de tracer le portrait de Yazîd et de nous faire de son caractère une idée exacte, au moment où allait lui échoir la difficile succession de son père. Sur la prétendue tombe où, non loin du grand Mo'âwia, il repose à Damas, le passant (3) se croit, de nos jours, obligé à jeter une pierre (4). Ainsi les historiens de l'islam ont pensé faire œuvre pie en accolant à son nom les épithètes les plus outrageantes, en chargeant

(1) *Tamhid*, p. 227. Il serait intéressant de retrouver l'écrit en l'honneur de Mo'âwia, composé par le philologue iraquain Al-Moṭarriz. Flügel, *Grammat. Schulen*, p. 175.

(2) Voici comment il se dépeint lui-même *وما أنا ابنها فهي أمي* [الدنيا] وملت بها وأنا ابنها فهي أمي. *Iqd*<sup>2</sup>, II, 300, 11.

(3) Tous les Si'ites et même des Sunnites continuent à augmenter le tas de pierres, amoncelé près du cimetière de Bâb aṣ-ṣaḡîr. Voir plus haut.

(4) Sur l'habitude chez les Arabes de lapider les tombes, voir l'anthologie poétique, réunie par Ġâhîz, *Ḥaiawân*, VI, 47-48. A propos des Animaux, le très spirituel

sa mémoire des plus noirs forfaits (1). Quand il aurait possédé les éminentes qualités de l'illustre Ḥaġġāġ — et ce ne fut pas le cas — le calife, persécuteur des 'Alides, bourreau de Ḥosain, profanateur de Médine, devait être un monstre. C'eût été s'exposer à l'accusation d'infidélité que de vouloir le juger avec la calme objectivité de l'histoire. De nos jours encore, la populace musulmane de Damas a retenu du règne de Yazīd ce seul fait : « Adā ahl al-bait ; il persécuta les membres de la (sainte) Famille » (2) ! Fut-il le fils de celui qu'elle appelle encore « saiydna Mo'āwia » ? Elle l'ignore. Cela ne l'empêche pas d'ajouter après son nom abhorré : Que Dieu le maudisse !

Plus haut nous avons essayé, d'après les sources hostiles — les seules parvenues jusqu'à nous — de reconstituer la jeunesse du second calife omayyade. Pris isolément, ces faits peuvent paraître d'un médiocre intérêt et l'on s'étonnera peut-être du soin « microscopique » (3), mis à les collectionner. En nous décidant pour cette méthode, nous avons d'abord essayé de combler une lacune, laissée par nos prédécesseurs. Naturellement frappés par l'exceptionnelle gravité des événements de ce court califat, si fécond en catastrophes, pressés d'en aborder l'étude, ils s'occupent seulement de Yazīd à partir de son intronisation. L'esquisse de cette mentalité inquiète servira d'introduction naturelle aux faits qui vont suivre ; dans le prince elle permettra de deviner le souverain, de comprendre enfin comment se forma ce caractère, mélange de légèreté et de qualités très réelles.

Les auteurs musulmans ne devaient voir que la première ; leur tableau comprend surtout des ombres. Nous n'avons pas à partager les pré-

---

auteur a composé une véritable *Ḥamṣa*, ne le cédant ni à celle d'Abou Tammām ni à celle de Boḥtori. Que n'a-t-elle trouvé un éditeur plus compétent ?

(1) *Iqd*, III, 403 ; Mas'ūdī, *Prairies*, V, 157, 167 ; *WZKM*, XV, 332.

(2) A notre visite (Avril 1905) au tombeau de Yazīd, nous n'avons pu tirer autre chose des musulmans, attroupés par notre présence dans le cimetière de « Bāb aṣ-ṣaġīr ». L'ignorance, l'indifférence historiques de cette population dépassent toute idée. A Damas le souvenir des Omayyades est complètement effacé.

(3) « Mikroskopische Verwertung », l'expression est du Prof. Goldziher dans sa recension de notre *Mo'āwia*. Cf. *Deutsche Literaturzeitung*, XXX, c. 199.

jugés. Le port de la soie (1), l'amour du vin, la fréquentation des chrétiens, la tolérance et la largeur des idées, ne suffirent pas pour déconsidérer Yazîd à nos yeux ; pas même pour en faire un impie, un musulman scandaleux, comme ils ont voulu nous le présenter. Par un phénomène atavique, ce petit-fils d'Aboû Sofîân, l'habile chef de la Mecque, et de Bahdal, le grand saïyd kalbite, reproduisit surtout en sa personne les qualités et les défauts de ses ascendants nomades (2) ; il hérita de leur tournure d'esprit inquiète, de leur humeur indépendante. Ce fut un *saiyd* bédouin, égaré sur le trône des califes. Yazîd s'enivra-t-il plus fréquemment que le commun des 'Abbâsides ? Nous n'oserions l'affirmer. Mais, nature franche et primesautière, vivant à une époque et dans un milieu, plus libres de préjugés qoraniques, il ne sut pas comme les califes de Bagdad composer son attitude en public (3). Le prince profita d'ailleurs des avertissements de Ziâd et, avant son départ pour Constantinople, il avait, parmi ses distractions, renoncé à celles, capables de causer du scandale (4).

En reconstituant la jeunesse de Yazîd (5), nous n'avons pas cherché à diminuer l'impression de frivolité, qui s'en dégage. Les ennemis des Omayyades ont d'ailleurs cherché à l'exagérer. Ainsi, par Mo'âwia ils font conseiller à Yazîd de ne pas s'afficher en public, mais de couvrir ses parties de vin des ombres de la nuit. D'après Ibn al-Ġauzî, ce récit serait « l'œuvre d'un auteur 'alide ; les vers attribués alors à Mo'âwia revien-

(1) Tab., *Annales*, II, 146, 6.

(2) Quelques générations seulement l'auraient séparé des premiers Qoraisites nomades. Cf. Margoliouth, *Mohammed*, p. 6, où le texte de Ġâhiz, *Opuscula*, 62 a été interprété de travers. Bakrî, *Dict. géogr.*, 58, 8 etc. Nous ne pouvons nous arrêter ici à discuter le nomadisme des Qoraisites, dans le sens indiqué par Ġâhiz, *loc. cit.*

(3) Comp. par ex., *Iqd*, II, 249. Ma'moun avant ses *symptômes* prononce la formule يا غلمان خذوا علينا الباب واحضروا الشراب. Pour ces distractions profanes, la remarque est de Ġâhiz, *Haiawdn*, I, 138 رَأَى أَنَّ النَّبْلَ اسْتَرْجَاهُ. Aux rois et aux hommes d'état, ajoutait-il, la musique et le vin sont nécessaires وَهَلْ مِنْ جِهَانٍ وَعِلْمَةٍ مِنْ عِلْمَةٍ ; *op. cit.*, I, 138-89.

(4) Tab., *Annales*, II, 174, 18 ; 175, 13.

(5) Voir dans *Mo'âwia*, la troisième partie : *La Jeunesse du calife Yazîd I<sup>er</sup>*, 281-448.

sin (1), ma foi ! quand je possèderais des hommes de ta valeur, de quoi remplir la Ġoûṭa, je ne les échangerais pas contre le seul Yazîd ». La dernière partie, extrêmement mortifiante, de la réponse faisait clairement allusion à la médiocrité personnelle de Sa'îd (2). Yazîd assistait à la conversation. Il eut la générosité d'intercéder en faveur du maladroit 'Otmânide et son intervention lui valut, avec un cadeau de 100,000 dirhems, le gouvernement du Ĥorâsân (3).

Nous n'avons pas besoin de rappeler la confiance, témoignée par Mo'âwia à son lieutenant Ziâd (4) ; confiance méritoire, le fils de Somaiya n'ayant jamais fait mystère de son opposition à la bai'a de Yazîd (5). Quand, après la mort de Ziâd, son aîné 'Obaidallah vint supplier le souverain de lui continuer la constante faveur, accordée à son père, Mo'âwia l'accueillit avec une froideur marquée et ne put s'empêcher de lui reprocher vivement ce qu'il appelait l'ingratitude de Ziâd (6). Moins que personne Yazîd devait ignorer l'hostilité de l'illustre gouverneur (7). Mais la générosité l'emportant (8), il intervint encore et rappelant les services du défunt et ses attaches avec la dynastie, il supplia son père de ne pas démentir ce long passé. Mo'âwia fut agréablement surpris de ce renver-

(1) Yazîd.

(2) Voir ce qu'en pensaient les contemporains, Ṭab., II, 179. Comme gouverneur il garda une attitude déplorable. Balâḏiri, *Fotoûḥ*, 412.

(3) Ṭab., II, 177-78 ; Aġ., XVII, 55. Dans *Qalqaṣandî*, *Ṣoḥḥ*, I, 155-156, la chevaleresque intervention de Yazîd est bien mise en lumière.

(4) Cf. *Mo'âwia*, index, *Ziâd*. Nous comptons publier plus tard nos leçons sur ce vice-roi de l'Iraq ; complément indispensable de l'étude sur Mo'âwia.

(5) Pourtant d'après Ḍahabî, *Târîḥ*, (ms. Copenhague), 68a il serait allé à Médine, l'an 51, pour persuader à la population de reconnaître Yazîd. Cette assertion ne cadre pas avec nos autres renseignements.

(6) C. à. d. son opposition à la reconnaissance de Yazîd.

(7) Ṭab., *Annales*, II, 174, 18.

(8) Apocryphes ou non, ces traits, attestant chez le prince la répétition du même geste généreux, doivent correspondre à une impression, gardée par la Tradition. Là réside peut-être leur principale signification. Le ḥilm de Yazîd, vanté par certains textes, n'aurait donc pas été un mythe. Ibn 'Abbâs arrive à Damas faire sa cour à Mo'âwia, *وفاء*. Le jeune Yazîd va le visiter. A sa sortie, charmé par les qualités du prince, le Hâsimite s'écrie : « Parmi les Qorâisîtes, le ḥilm mourra avec les descendants de Ḥarb ! ». Bayâsî, ms. cité, II, 2b.

sement des rôles, de cette éclosion inattendue du hilm omaiyade, par lui si patiemment cultivé dans l'âme de son héritier. Du coup, sa mauvaise humeur contre l'ancien vice-roi de l'Iraq se trouva désarmée. Se tournant vers ses familiers : « Pourtant, leur dit-il, Ziâd est venu en personne pour combattre la candidature de mon fils. Yazîd le sait aussi bien que moi. Aussi ses paroles attestent-elles une maturité et une sagesse, supérieures à celles de tous les descendants d'Aboû Sofîân ». (1). Puis s'adressant à 'Obaidallah : « Neveu, lui dit-il, n'abandonne jamais ton cousin (2). Sa recommandation mérite d'être prise en sérieuse considération (3) ». Quelque temps après, 'Obaidallah était nommé au gouvernement du Horâsân, puis de Baṣra.

Devenu calife, Yazîd, malgré son médiocre penchant pour la famille de Ziâd, saura mettre l'intérêt de l'Etat au dessus de ses sentiments personnels. Non seulement il associera 'Obaidallah et ses frères à son œuvre gouvernementale (4), mais il les admettra dans son intimité (5). Nous avons donc eu raison de le dire, les leçons de modération, reçues de Mo'âwia, ne furent pas perdues. Un de ses successeurs, le calife Solaimân pourra même vanter la patiente longanimité du second des Sofîânides (6).

A cette générosité de caractère, ajoutez les goûts littéraires du nouveau souverain, sa grande libéralité (7), son horreur du faste, son affabilité pour tous ceux qui l'abordaient, avec une préférence — on l'a vu — pour les chrétiens. Sans recourir aux qualités, que lui prête complaisam-

(1) *يَا لِرَجَالِ آلِ أَبِي سَفْيَانَ لَقَدْ حَكَمُوا وَبَزَمَ يَزِيدٌ وَجَدَهُ* (1). Je ne suis pas sûr d'avoir saisi le sens et la lecture exactes de ce passage. Quand posséderons-nous une édition critique du *'Iqd* ?

(2) On est tenté de reconnaître dans cette recommandation comme une condamnation anticipée de la conduite de 'Obaidallah après Karbalâ. Sa maladresse politique lui ayant alors mérité les reproches de Yazîd, le fils de Ziâd cherchera, à l'avènement de Mo'âwia II, à travailler pour son propre compte.

(3) *'Iqd*, II, 173-74.

(4) Dinawari, *Aḥbâr*, 290.

(5) Mas'ûdi, *Prairies*, V, 157.

(6) 'Aini *عقد الجيانات*, Ms. B. Kh. XI, 140. *'Iqd*, II, 194, 7. Qalqasandî, *Ṣoḥḥ*, I, 156, 3.

(7) *Aḡ.*, XI, 42, 11 d. l.

ment l'Omayyade 'Amrou ibn Sa'îd al-Ašdaq dans un discours d'apparat (1), l'on comprendra le sens de l'éloge, formulé par Isidore de Beja (2), un auteur espagnol, presque contemporain : « Nullam unquam sibi regalis fastigii causa gloriam appetivit, sed cum omnibus civiliter vixit » et encore : « vir nimium gratissime habitus ». Les dehors peu graves du jeune prince s'alliaient d'ailleurs à la finesse politique et au soin mis par lui de s'initier, sous la direction paternelle, à la science du gouvernement (3).

Nos documents vantent le *hilm* de Yazîd. Appliqué au second des califes Sofîânides, l'éloge vise avant tout l'étendue, la maturité de l'intelligence (4), la largeur des conceptions plus encore que la longanimité et le support de l'injure (5) : qualités attestées, quoique plus rarement, chez le successeur de Mo'âwia. Rien de plus ondoyant que la signification de ce vocable, si éminemment arabe. Le Qoran lui-même nous met en garde contre les délimitations trop rigoureuses. Si, parmi les noms divins, il lui arrive de juxtaposer le *hilm* et le *'ilm*, il aime non moins fréquemment à joindre chez Allah le *hilm* au pardon et à la miséricorde (6).

Un trait de sa jeunesse atteste l'esprit éveillé du prince, l'élévation de ses sentiments, la forme originale dans laquelle il savait les draper. Il nous a été conservé par l'historiographe Al-'Otbî, un descendant de 'Otba, l'oncle paternel de Yazîd.

(1) 'Iqd, II, 194, 5 etc.

(2) Cité dans Dozy, *Musulmans d'Espagne*, I, 73. Comp. Wright, *Opuscula*, 119, 3.

(3) Cf. Tab., *Annales*, II, 70. La Tradition elle-même montre l'empereur de Byzance émerveillé de la finesse d'esprit du jeune Yazîd. 'Iqd<sup>2</sup>, II, 302, 6. Il admettra parmi ses intimes Mo'âwia, le seul fils intelligent d'Ibn Ġa'far. Aġ., XI, 71.

(4) Comp. Ġâhiz, *Ḥaiawân*, V, 73, احلام عصفير, cervelles de moineaux, (nombreuses citations poétiques) ; Aġ., VI, 166, 10 ; XIII, 152, d. l. سخيقة احلامهم.

(5) Comp. Ġâhiz, *op. cit.*, V, 36 : والحدة والجرم الاران التبرء والحدة. Ibn al-Afir, *Nihdia*, Ms. B. Kh. s. v. حلم, nombreux exemples en ce sens. Aġ., X, 88, 7 d. l.

(6) Qoran, 17, 44 ; 22, 59 et passim. حلم est accompagné promiscue de حلم, de حلم et de حلم. De même dans le Ḥadîṭ et les Commentaires. Tab., *Tafsir*, XI, 4, l. 10 حلم [ الله ] عن عقابهم ; Ḥanbal, I, 85. « Dieu trop bon, حلم, pour revenir sur le pardon ».



Mo'âwia se trouvait en compagnie de Fâhita et de Maisoûn. La Kalbite était occupée à arranger la chevelure de son fils (1) et à la fin de l'opération elle imprima sur le front de Yazîd un baiser maternel. Prise de jalousie, Fâhita lança à ce dernier cette imprécation : « Dieu maudisse les jambes noires de ta mère ! » (2). Mo'âwia intervenant alors, « Maisoûn, dit-il gravement, a le droit de se montrer plus fière de ses enfants que toi ! » Nous connaissons le fils de Fâhita, ce pauvre idiot de 'Abdallah (3). Exaspérée, la Qoraisite accusa son royal mari de réserver toutes ses préférences à Yazîd. « Eh bien ! reprit Mo'âwia, tu pourras en juger toi-même ! » Aussitôt il fit appeler 'Abdallah. « Mon enfant, lui dit-il, demande-moi tout ce que tu voudras ; tu es sûr de l'obtenir — Je désire, répondit le prince, un beau chien avec un âne — Ane toi même ! mon pauvre garçon (4) ; tu auras ton âne ! Maintenant tu peux sortir ! » Quand Yazîd, introduit à son tour, eut entendu Mo'âwia lui adresser la même invitation, il tomba à genoux ; puis redressant la tête il remercia Dieu de lui avoir conservé son père et de lui avoir inspiré ce dessein à son égard (5). « Je désirerais, continua-t-il, que vous m'aidiez à échapper aux flammes de l'enfer. Or, celui qui détient le souverain pouvoir (6) seulement trois jours (7), jouira de ce privilège (8). Je voudrais donc être nommé votre successeur. Accordez-moi encore pour l'an prochain le commandement de la *ṣa'ifa* et à mon retour la direction du pèlerinage. Veuillez aussi ajouter dix dînârs (9) à la pension de chaque Syrien, assurer un revenu fixe aux

(1) Cf. *Mo'dwia*, 327-28.

(2) سواد ساقَي أمك .

(3) Cf. *Mo'dwia*, 283, 311, 363.

(4) اي بُني أنت الحمار ( sic ).

(5) Je lis au discours direct : إراد في هذا الرأي .

(6) من ولي الأئمة .

(7) C'est une réponse aux ḥadīṭ, condamnant à l'enfer ceux qui commanderaient, fût-ce seulement à dix musulmans.

(8) Ce ḥadīṭ se trouve déjà dans Ṭab., II, 1747, lequel le met dans la bouche du calife Hišām. Pour les ḥadīṭ en sens contraire, cf. Moslim, *Ṣaḥīḥ*, II, 81-82.

(9) La *ṣa'ifu*, le *mausim*, l'augmentation de pension, c'étaient les moyens les plus efficaces d'avancer sa candidature au trône.

orphelins des clans de Gomah (1), de Sahm et de 'Adî (2); car ils sont mes halîf (3)— Accordé », répondit Mo'âwia en l'embrassant sur le front. Puis se retournant vers Fâhita, il ajouta : « Qu'en penses-tu ? — Je te prie de lui recommander 'Abdallah — C'est fait ! » répondit Mo'âwia (4).

Joli récit et inventé de toutes pièces par le bon Sofîânide 'Otbi (5), heureux de contribuer à la réhabilitation d'une mémoire, odieusement calomniée (6). A cet effet il a combiné, non sans adresse (7), nombre de données, précédemment utilisées par nous. Le prince, qui l'a inspiré, ne devait sans doute pas être aussi dénué des qualités souveraines que la Tradition hostile a essayé de le faire accroire.

Comme physique, Yazîd avait le teint basané, les yeux très noirs, les cheveux crépus, la taille forte et puissamment membrée, l'extérieur en somme agréable, malgré des traces de petite vérole (8). De son père Mo'âwia, de son aïeule Hind il avait hérité la corpulence. Ses gros doigts avaient les extrémités effilées; d'épais cheveux dominaient sa tête volumineuse. Dans cette dernière particularité, fort prisée des Arabes, ceux-ci croyaient reconnaître une heureuse disposition à l'éloquence; qualité

(1) غوماه dans le texte de l'édition égyptienne, la seule à ma disposition.

(2) Le clan du calife 'Omar. Yazîd y choisit une femme au moment de son pèlerinage. Voir Mo'âwia, p. 417.

(3) Détail intéressant; il montre comment les familles qoraisites cherchaient à se rapprocher de la dynastie.

(4) Ibn al-Ajîr, *Kāmil*, IV, 53-54.

(5) Sur 'Otbi, poète et surtout historien, (voir Ibn Hālikān, I, 661) très exploité par les anthologies et les recueils de *nawādir*.

(6) Égaré par ses préventions falides, un autre Omayyade, l'auteur de l'Aḡāni, a travaillé dans un sens opposé.

(7) Voir sa peinture d'un autre de ses ancêtres, 'Amrou ibn 'Otba, beau penseur, orateur éloquent. *Iqd*<sup>2</sup>, II, 49-50. Ḡāḥiz, *Ḥuṣūn*, V, 171, 7 attribuée à 'Otbi cette parole: أنا لا اصدق ما دام كذبي يخفي.

(8) Qarmāni, I, 277; Soyoûfi, *Califes*, 79: Abou'lhidâ, *Histoire*, II, 203; 'Aini. *عقد الجمان* (Ms. B. Kh.), XI, 46; Ibn 'Asâkir (ms. d'al-Azhar, Caire) notice de Yazîd. *Comp. شذرات الذهب*, Ms. B. Kh., p. 77. Voici le portrait de la chronique rimée *ذخيرة الاعلام*, Ms. B. Kh.

قد كان عبلاً وكثير الشعر ينظر للناس بطرف أعور

Qoḡâ'i, *Oyoûn al-Ma'arif*, (ms. 'Omoûmiya, Constantinople) le déclare شديد الادمة; *Iqd*<sup>2</sup>, II, 305.

héréditaire (1) dans la famille des Omayyades. Yazîd passera pour un des cinq meilleurs orateurs de Qorais, à partir de l'islam (2).

Fils du grand Mo'âwia, ferait-il revivre sur le trône les qualités paternelles ? L'avenir déciderait. Mais personne ne rappellerait comme lui les vers de Zohair ibn Abi Solmâ sur la puissance de l'atavisme (3).

« Leurs bonnes qualités, ils les ont héritées, comme les leur avaient transmises les pères et les pères de leurs pères.

Le bambou n'est-il pas produit par sa racine, et les palmiers peut-on les planter en dehors de leur terroir ? » (4)

Avec Nagâsî il pourra s'écrier :

« Ce qu'il y a en moi de bien et de mal, c'est l'héritage de mes pères, le fait de mes aïeux.

Eux, les ancêtres, sont la cime, je suis le rameau ; quoiqu'il arrive mon bois est leur bois ! » (5)

Avant d'aborder le récit du nouveau règne, il nous faut discuter la question de l'élection des califes, au premier siècle de l'hégire. Les Qoraisites réclamaient, nous le savons, cette dignité, comme un monopole, réservé à leur tribu. Commençons par examiner leurs prétentions.

(1) Cf. *Mo'âwia*, 62-64 ; 98-99, 343. Mahomet a la tête énorme ; comp. tous les *Sand'il*. Les auteurs insistent volontiers sur la boulimie de Mo'âwia ( Cf. *Mo'âwia*, 96, 181). Ainsi il aurait en une fois dévoré un veau rôti, fait tous les jours quatre énormes repas, à la fin fait desservir en ajoutant cette réflexion : *ما شبعْتُ ولكني ملْتُ*. Nowairi; *Nihâia* ( ms. 3451, Nouri 'Otmâni ), 265b. Autres grands mangeurs : Hağ-ğâğ et 'Abdallah, le fils de Ziâd. *Ibid.*

(2) Ibn 'Asâkir, XIII, notice de 'Amrou al-Asdaq. Bouche petite, nez pointu, autant de défauts chez les Arabes ; ils estimaient le *روح الاغداق*, la bouche largement fendue, les mâchoires fortes. Ġâhiz, *Ḥaiawân*, II, 64 ; V, 82, 1.

(3) Sujet familier aux poètes arabes. Cf. Boḥtori, *Ḥamdsa*, chap. 133.

(4) Boḥtori, *Ḥamdsa*, n° 1157.

(5) Boḥtori, *Ḥamdsa*, n° 1177.

## III

## LA SITUATION DE QORAIÏ DANS L'ARABIE PRÉISLAMITE

---

NATURE DE LA SUPÉRIORITÉ, RECONNUE AUX QORAIÏTES. SUPRÉMATIE RELIGIEUSE, ASSURÉE PAR LA POSSESSION DE LA KA'BA. SUPÉRIORITÉ INTELLECTUELLE. LEUR DIALECTE PASSAIT-IL POUR LE PLUS PUR ? ORGANISATION POLITIQUE ET SOCIALE. LA POÉSIE A LA MECQUE. ILS MANQUENT DE COURAGE. SOUS LES OMAÏYADES ON DISCUTE ENCORE L'HÉGÉMONIE DE QORAIÏ. 'AQÏL IBN 'OLLAFA. ARABES IMPATIENTS DE TOUTE AUTORITÉ : CHAQUE TRIBU SE PROCLAME LA PREMIÈRE, CHAQUE BÉDOUIN LE PREMIER DANS SA TRIBU.

---

Avant de passer à l'examen des arguments, invoqués à l'appui de ces prétentions, il sera à propos d'étudier la position des Banoû Qoraiï, antérieurement à l'islam, dans l'estime des Arabes. Ce sera le meilleur moyen de nous rendre compte jusqu'à quel point ces derniers se trouvaient préparés à subir l'hégémonie des concitoyens de Mahomet.

A première vue, rien ne serait plus facile à établir. Si nous interrogeons la tradition orthodoxe, les Arabes préislamites n'auraient manqué aucune occasion d'avouer la supériorité des Qoraiï et de les reconnaître en possession de toutes les prérogatives (1). Voici comment, en présence de Mo'âwia (2), elle imagine de faire parler l'éloquent Şa'sa'a ibn Şou-

---

(1) Wellhausen, *Ehe*, p. 453 a déjà signalé la tendance à tout attribuer à Qoraiï. Cette tendance, l'accord de la Tradition sur ce point s'expliquent par l'identité d'intérêts des grands partis politiques : Omaïyades, 'Alides, Hâsimites, en cette matière. Tous présupposent la supériorité de Qoraiï. Leur unanimité a réussi à assourdir, sans parvenir à les supprimer, les protestations en sens contraire.

(2) Le hadîf aime à le mettre en avant en cette matière. Il redevient alors le type du souverain arabe. Cf. *Mo'âwia*, 189-213.

hân (1): « Aux Qoraisites seuls appartiennent, et sans conteste, le blanc et le rouge (2), le jaune et le brun (3), le trône, la chaire (4) et la royauté jusqu'au jour de la résurrection. Pourrait-il en être autrement? Ils sont le phare de Dieu en ce monde et ses astres dans le ciel ». (5) En d'autres termes: de tout temps, les Arabes auraient reconnu la suprématie politique et religieuse de la Mecque. Voilà la thèse nettement formulée, celle-là même adoptée et soutenue par la tradition orthodoxe (6).

La dernière suprématie leur était à peu près garantie par la possession de la Ka'ba, devenue comme le sanctuaire national de l'Arabie, au moins depuis le 6<sup>e</sup> siècle. Même les Arabes chrétiens ne paraissent pas avoir échappé à cette attraction. (7) Leurs poètes continuent à rappeler les sanctuaires de la Mecque, à jurer par eux, et cela, longtemps après le

(1) Choisi à dessein, parce que non Qoraisite. I. S. *Tabaq.*, VI, 154.

(2) On se sert plus habituellement de l'expression: noir et rouge, c.-à-d. les libres et les esclaves. Le rouge désigne les Grecs, les Perses et en général les non-Arabes. Cf. Ġāḥiẓ, *Ḥatawān*, V, 101; *Opuscula*, 75; *Iqd.*, II, 87; comp. *Mo'dawia*, 427, n. 1; *Aj.*, VII, 156 bas; même remarque pour اختر; avec l'addition de انزق le sens devient nécessairement péjoratif; انزق est une injure, les bleus sont de mauvais augure. Ġāḥiẓ, *Ḥatawān*, V, 101 (nombreuses citations poétiques); *Aj.*, I, 154, 9; 158, 9. Mahomet envoyé « aux noirs et aux rouges » c.-à-d. à tous les hommes. Ġāḥiẓ, *op. cit.* V, 25, bas; VII, 24.

(3) L'or et l'argent. Ici encore l'expression: le jaune (parfois le rouge) et le blanc est plus ordinaire. Ġāḥiẓ, *Ḥatawān*, V, 101, 6; I. S. *Tabaq.*, II<sup>1</sup>, 80, 3; 81, 20; VI, 56, 4; 64, 10. Les Arabes se montrent très éclectiques dans l'emploi des noms de couleur. Ainsi الاسودات = l'eau et les dattes, الابيضات = l'eau et le lait. Le *Sawād* de l'Iraq devrait son nom à ses eaux abondantes. Cf. Ġāḥiẓ, *Ḥatawān*, V, 47-48; comp. III, 75-76. Le même auteur proclame « les blancs et les rouges » moins intelligents que les « bruns » = Arabes; *op. cit.*, III, 75, 3 d. l. Pour l'humanité, une des causes de perdition ce sont les « rouges ». الاحمر: الذهب والذعفران واللحم والخمر. *Ibid.*, 77, 1.

(4) Le *minbar* représente ici la suprématie religieuse, le califat.

(5) Mas'oudi, *Prairies*, V, 97; comp. Qalqaṣāndi, *Ṣoḥḥ*, I, 155.

(6) Voir plus bas. Les arguments se trouvent résumés dans *Iqd.*, II, 48-50. Comp. la protestation de la Médinoise contre le Prophète: « Vous avez obéi à un homme de rien (اتاري), n'appartenant ni à Morād ni à Maḡhig ». Ces deux dernières tribus sont Yéménites, donc apparentées aux Médinois. Quoiqu'en dise Ġāḥiẓ, *Ḥatawān*, V, 34, le vers proteste également contre la prétendue supériorité de Qorais et affirme celle des Yéménites.

(7) Cf. Wellhausen, *Reste*<sup>2</sup>, 73, 87.

triomphe de l'islam (1). Tout cet ensemble faisait donc, à leurs yeux, partie d'un passé, archaïque, si l'on veut, mais réel. L'illustre tribu de Ġassân aurait pris part aux pèlerinages (2) et les représentants de Bakr et de Taġlib (3) viennent renouveler leurs conventions au pied de la Ka'ba (4). Mais étant donné le peu de place, occupé par la religion dans la vie des Nomades, cette prérogative se réduisait à la direction du pèlerinage, transformée, nous l'avons vu, par les marchands mecquois en une véritable exploitation. Accompagnée de vexations de toute sorte elle a dû fréquemment soulever les protestations des pèlerins. La censure officielle des 'Abbâsides les a soigneusement élaguées dans les recueils poétiques (5), remontant à cette période (6).

La supériorité intellectuelle de Qorais était à peine moins contestée. On admirait chez eux l'habileté diplomatique (7), l'art de la parole, leurs répliques promptes et pleines d'à-propos, la pureté de leur dialecte et de leur prononciation (8). Ce dernier point semble généralement acquis et nous sommes habitués à regarder l'arabe classique, comme représentant

(1) Comme Aġṭal. Cf. son *Divan* (Šaġhâni), 78, 3-4 ; 119, 2-4 ; 184, 8 ; 204, 3 ; le 'Ibâdi 'Adi ibn Zaid, Boġtorî, *Ĥamṣa* (Cheikho) n° 337.

(2) A moins que Ġassân dans ces passages, comme il arrive fréquemment, ne désigne les Médinois. Cf. Wellhausen, *Reste*, 26-27.

(3) Chrétiens en tout ou en partie. Ils sont envoyés par le roi de Ĥira. *Aġ.*, IX, 178, bas.

(4) Ġâġiz, *Ĥaiawân*, VII, 66 ; le Qoran 14, 40 attribue cette attraction à la prière d'Abraham. Ġâġiz, *loc. cit.* nomme les tribus arabes qui ne la subissaient pas, comme Taïy et Ĥaṭ'am ; ils sont à la fois اعداء الدين والنسب c.-à-d. refusant à Qorais toute suprématie politique ou religieuse.

(5) Comme celui du ġâhili, Mo'âwia ibn Aus. A en juger par le court fragment, cité par Ġâġiz, *Opuscula*, 63, il ne devait pas être tendre pour Qorais. Cette liberté de langage a nui sans doute à la conservation de son *divan*. Comp. Ibn Doraid, *Istiqdâq* 172, 2-5.

(6) Comme il est arrivé pour le *divan* du Saiyid Ĥimiari, ce Ši'ite enragé. Cf. *Aġ.*, VII, 1-24. Le commerce mecquois est certainement intervenu pour faire de la Ka'ba, comme un sanctuaire national ; les chrétiens ont dû principalement venir à la Mecque pour affaires. Voir le beau travail de Snouck Hurgronje, *Het Mekkaansche Feest*.

(7) *Ĥamṣa*, 636, 1-2. v. Quand nous citerons celle de Boġtorî, ce sera avec l'addition de ce nom.

(8) *'Iqd*, I, 292 ; II, 48 ; 134, 4.

le triomphe du dialecte mecquois sur ses rivaux de la Péninsule. L'avenir modifiera sans doute cette manière de voir (1), il diminuera la part de Qorais dans la formation de l'idiome arabe. Le Prophète lui-même ne s'est-il pas prononcé en faveur du dialecte des Banoû Sa'd ibn Bakr, sous-tribu de Hawâzin, où il prétendait avoir été élevé ? (2)

Quoiqu'il en soit, malgré leurs prétentions aristocratiques, les nomades éprouvaient pour les Mecquois ce respect qu'inspirent aux misérables la vue d'une organisation supérieure, la possession de grandes richesses (3), acquises dans le commerce étendu de leur cité. A la Mecque seulement, les Bédouins du centre de la Péninsule retrouvaient l'image d'ailleurs très imparfaite d'un corps politique, d'une solidarité : concepts étrangers à leur mentalité et en imposant par la nouveauté. En ce fait avait consisté la signification de la bataille de Badr, le Tolbiac de l'islam. Au milieu de la confusion arabe, de la poussière des tribus et des sous-tribus, se désagrégeant sous l'action de l'anarchique liberté du désert, Mahomet devint un personnage, le jour où il infligea son premier échec au puissant syndicat des marchands qoraisites.

Mais dans cette supériorité intellectuelle, subie par eux, les Arabes refusaient de comprendre le talent poétique (4).

On pourra trouver trop absolue la division du regretté K. Vollers, découpant l'Arabie en deux grandes sections, pour attribuer de préférence la poésie à l'Orient de la Péninsule (5). Il faut pourtant en convenir : le culte intensif de la poésie, on le rencontre principalement à l'Est du

(1) Cf. Nöldeke, *Beitr. f. semit. Sprachw.*, p. 11, et *ZDMG*, t. 49, 718 : pour connaître le *فصيح* ou s'adresse non à Qorais mais aux Bédouins. K. Vollers, *Volkssprache und Schriftsprache im alten Arabien*, p. 176 et passim ; *Zeits. f. Assyriol.* IX, 217. Ġāhiz, *Ḥaiawān*, II, 54, 3 d. l., semble revendiquer encore pour les Bédouins de son temps l'emploi des cas, *ليس الاعرابي بقدره الا في الجز والنصب والرفع*.

(2) *Iqd*, II, 249 ; I. S. *Tabaq.*, I, 71, 17 ; Ibn Doraid, *Istiqdq*, 177.

(3) *Ḥamāsa*, 636, v. 1-2.

(4) Cf. *Ağ.*, I, 35, 18 ; III, 101, 3.

(5) C'est la thèse fondamentale de *Volkssprache und Schriftsprache* ; voir par ex., p. 165, 180-81.

Higâz (1). Bien minime est la part, revenant aux habitants des villes, dans ce mouvement littéraire.

Les Bédouins ne se trompaient donc pas en associant dans leur estime (2) les poètes qoraisites aux citadins (3), avec plus de raison encore que pour les habitants de Tâif (4) et de Médine. « La calme raison des Mecquois, qui en avait fait des commerçants habiles, puis des acteurs heureux sur la scène mondiale, était peu favorable à la vraie poésie » (5). Nous connaissons les noms de plusieurs poètes de Qorais (6), mais en négligeant de conserver des spécimens de leur muse, la Tradition nous autorise à en préjuger la médiocre valeur. Quand il voulut riposter aux satires de ses adversaires, Mahomet, malgré sa partialité pour ses compatriotes, s'adressa aux Anşars (7). Pas un virtuose, pas ombre de rimeur dans sa bande de Mohâgîr ! Ils se trouvaient pourtant indiqués pour répondre aux attaques, parties de la Mecque. L'incapacité poétique de Mahomet est garantie par le Qoran. 'Omar se reconnaissait incapable de composer un vers. Il dut mander Hassân ibn Tâbit pour démêler le sens d'une satire, déferée à son tribunal. Sans ce secours, il n'en aurait pu saisir la portée (8). En la personne de 'Omar ibn Abi Rabî'a (9), Qorais pour la pre-

(1) Cf. *Aj.*, I, 72, 1 : la poésie du Higâz ne supporte pas l'épreuve du Nağd, elle n'y serait pas appréciée. Là donc devaient résider les meilleurs juges. La boutade de Ġarîr ne peut avoir d'autre sens. Koţaiyr, poète du Higâz, n'est pas goûté dans l'Iraq, colonisé de préférence par les Nağdéens. *Aj.*, VIII, 28, 9.

(2) On voudrait persuader du contraire, dans *Aj.*, XXI, 173.

(3) L'Agâni, comme pour Ibn ar-Raqqâ', VIII, 179, 9 observe que c'est un poète sédentaire ; pour les autres, il insiste sur la qualité de Bédouin ou qu'il ne fréquenta les villes qu'à l'occasion des *wofôud* *وافداً*. *Aj.*, XI, 93, 5 d. l.

(4) Voir notre *Tâif, cité alpestre*.

(5) Nöldeke dans *WZKM*, XV, 290.

(6) Cf. *Mo'awia*, 341-42 Ibn Doraid, *Istiqâq*, 64, 9 ; 66, 12 ; 67, 5 d. l. ; 71, 10, 14 ; 76, 12 ; 78, 6 ; 82, 1, 13 ; 87, 9. I. S. *Tabaq*, I' 47, où l'on convient de la faiblesse des vers cités ; V, 336, 6 ; *Osd*, III, 40, 7 ; 159 bas. Flügel, *Grammat. Schulen*, p. 5 constate la même pauvreté. Poètes de Qorais, cités dans *Aj.*, III, 101, 3 etc.

(7) *Osd*, IV, 248.

(8) Cf. *Mo'awia*, 254-55, 261 ; Qotaiba. *Poesis*, 186, 189.

(9) *Aj.*, I, 35. Inutile de réfuter la légende des *Mo'allagât*, favorisée par le désir de sauver le renom de Qorais, arbitre de la poésie ! On propose à Mahomet de se servir du talent poétique de 'Alî ; il répond : « Ce n'est pas son affaire ; incapable ! ليس عنده ذلك ». *Aj.*, IV, 4, l. 11.



mière fois posséda un poète, digne de figurer dans le Parnasse arabe, déjà fort encombré. Poésie d'ailleurs peu féconde, se renfermant dans le genre érotique, incapable d'aborder l'éloge ou la satire (1) ; véritables chants de harem, dignes de l'atmosphère, saturée de volupté et de parfums, comme on la respirait alors dans les saintes cités de Médine et de la Mecque (2). Ġarîr bon juge la dépeignait d'un trait : « Poésie surchauffée du Tihâma, incapable de résister à la fraîcheur du Nağd » (3).

Outre la calvitie, fréquente parmi eux (4), et où ils prétendaient reconnaître l'indice (5) de leur hégémonie (6), depuis l'islam les Qorais s'étaient attribué une supériorité nouvelle et, à les en croire, même avant la mort de Mahomet tous auraient adhéré à la nouvelle doctrine (7). Enfin les deux sexes devant avoir leur part, la galanterie arabe concédait aux Mecquoises l'étrange prérogative de pouvoir être mères jusqu'à l'âge de 60 ans (8).

Voilà comment la Tradition s'est évertuée à exalter la prépondérance de Qorais dans l'ancienne Arabie. Le résultat, on en conviendra, ne répond

(1) Cf. *Aj.*, I, 30-97.

(2) Cf. *Mo'adin*, 370-373, 407-416.

(3) *Aj.*, I, 38, 18, 72, 1 : au lieu de *انشد* lisez *اتجد*, aller au Nağd.

(4) Comp. *Tab.*, *Annales*, I, 1335, 10, *عجائز حلم*, pour les Qorais, tombés à Badr. Qotaiba, *Oyoân*, 270. Calvitie, signalée dans les portraits des premiers califes. *Mo'adin*, si je ne m'abuse, aurait interrompu la série.

(5) « Aucun Qoraisite n'a les yeux injectés de sang *احمر عروق العينين*, sans être un saïyd courageux ». Ġâhiz, *Ḥatawîn*, V, 102, 1. Cette dernière réserve a été inspirée par les *Samâ'il*, affirmant cette particularité du Prophète *اشهد العينين*, cf. Ġâhiz, *loc. cit.*

(6) Comme chez les 'Abbâsides, la cécité devenait un signe de légitimité *صحية النسب*. Hoşri, I, 284.

(7) Assertion, fréquemment répétée dans Ibn Ḥağar. *Işâba*, p. ex. II, 26, 11 ; 62, 1 ; pourtant *ibid.*, un Qoraisite demeuré infidèle, II, 320, n° 8133 ; sans parler de plusieurs Mecquois, morts chrétiens, II, n° 8443 ; III, 7, 18, 13 : il s'agit seulement des participants qoraisites — on leur ajoute les Taqafites — au pèlerinage d'adieu. A la mort du Prophète, en masse la population mecquoise fera défection, le représentant de Médine prendra la fuite.

(8) *Aj.*, XV, 88, 2 d. l. ; Hoşri, I, 93 ; Ġâhiz. *Opuscula*, 78, 5. — La légende de Ḥadiğa, mariée à 40 ans, et mère de nombreux enfants, a dû contribuer à accréditer cette fable.

pas (1) à la grandeur de l'effort. En réalité, l'estime des Bédouins se trouvait plus circonscrite. Si nous n'avons pas fait fausse route dans l'appréciation de leur caractère, il y aurait lieu d'être surpris qu'ils se soient contentés de leur imputer l'absence d'inspiration poétique. En effet, ils en voulaient surtout à leur exclusivisme et à leurs tendances envahissantes. Tous les Arabes auraient repris pour leur propre compte ce reproche, articulé par le pseudo-prophète Mosailima, reproche reparaissant dans les élucubrations poétiques des Anšars (2). On recourait, il est vrai, à leur arbitrage, mais c'était après avoir été repoussé ailleurs (3). Les Qoraisites se montraient d'ailleurs peu empressés à remplir le rôle ingrat de *hakam* (4), les exposant à l'inimitié d'une des deux parties ; personnellement ils préféreraient aller au Yémen consulter un *kāhīn* en renom (5).

En leur qualité de citadins, les Mecquois ne pouvaient prétendre à l'estime des nomades (6), incapables de concevoir à une existence libre d'autre cadre que le désert et affectant parfois de confondre la population mêlée des villes avec les maulās, les métis. La cité des Qoraisites leur semblait le plus triste des séjours, « glacée en hiver, une fournaise en été, sans une goutte d'eau, sans gibier, sans un brin d'herbe » (7). Comme commerçants, les compatriotes de Mahomet leur paraissaient (8) dignes de tout

(1) On comprendra le الله dont Ibn Qotaiba accompagne le nom de Nağāsī. Voir plus bas.

(2) Baihaqī, *Mahāsīn*, 32, 15 ; Tab., I, 1957, 6.

(3) *Ağ.*, XV, 54. Anecdote pour faire admettre l'arbitrage qoraisite comme universellement reçu par les Arabes. Cf. O. Pröcksch, *Die Blutrache*, 54 etc.

(4) Qalqasandī, *Šubh*, I, 229-230. Les plus célèbres *hakam* de la ġāhiliya n'appartiennent pas à Qorais, comme Qoss ibn Sā'ida. *Ağ.*, XV, 41. Sur ceux de Tamim, cf. *Nağd'ul Ġarir*, 139 ; pour ceux de Nağrān et d'ailleurs voir Ibn Dorail, *Īstiqḍā*, 164, 5 ; 172, bas ; 218, 2 ; *Chroniken* (Wüstenf.), II, 135, 9 ; *Hamisa*, 98 ; Ya'qūbi, I, 299. L'institution a persévéré jusqu'à nos jours. Cf. Doughty, *Travels*, I, 145, 502-03 ; II, 133 ; *Mo'āwia*, 129, 204 ; Al. Musil, *Arabia Petraea*, III, 209, 346, 365.

(5) Voir histoire de Hind, mère de Mo'āwia. *Ağ.*, VIII, 51.

(6) Comp. réponse de 'Aqil ibn 'Ollafa à 'Abdalmalik ; *Iqd*, II, 92, bas.

(7) Ġāhiz, *Opuscula*, 61, 3-4 ; 62 d. l. ; 63, 1.

(8) Dans ce sentiment entrait le souvenir des avanies, des vexations, subies à la Mecque, et surtout de l'usure, exercée à leurs dépens. Quand un Bédouin entend le Prophète faire le portrait d'un homme insatiable, il s'écrie : « Ce doit être un Qorai-

leur mépris. Dans l'estime des Arabes, cette corporation se distinguait par sa lâcheté et par son avarice. Leurs caravanes osaient s'ébranler seulement, après avoir acheté à prix d'or la protection d'un puissant chef arabe (1). Les poètes bédouins se vantaient d'avoir percé les outres de vin, puis fendu le crâne à ces âpres trafiquants. Ils se montraient spécialement heureux de pouvoir humilier l'insolence des Qoraisites, « fiers à l'ombre de leur sanctuaire, tremblants de peur, hors du territoire sacré et couvrant de branches de palmier sauvage leurs charges pour éviter la mort, grâce à ce signalement » (2). Cinquante ans après la mort de Mahomet, le redoutable satirique Nagâsî ne pouvait assez flétrir les prétentions de ces « nains, mangeurs de pollenta (3), ne retrouvant dans leur passé aucune action glorieuse ». L'habitude des Mecquois de recourir au courage des *Ahâbîs* et d'autres mercenaires bédouins (4), de faire battre des nègres à leur place, comme on le leur reprochait (5), n'était pas faite pour les relever dans l'estime des nomades, et un quart de siècle après la révolution, opérée par le Qoran, les Arabes refusaient de reconnaître à Qorais la supériorité du nombre et du courage.

site ou un Anşârien » ! Hanbal, II, 512, 1. En revanche les poètes bédouins triomphent d'avoir trompé leurs créanciers citadins : de Médine, de Koufa. Bohtori, *Hamâsa*, chap. 171. Il leur arrive aussi de se dire victimes de l'usure. Après Mahomet elle aurait continué à prospérer à Médine, cf. I. S. *Tabaq.*, VI, 187, 9-15. On est presque tenté de l'oublier, quand on entend les poètes bédouins se vanter de violer tous leurs serments à l'égard de leurs créanciers citadins. Rien d'instructif à cet égard comme la *Hamâsa* de Bohtori. Voir les chap. 173, 174. « Je me parjure, Dieu pardonnera », n° 1425, 1430. On les croyait tenir, en les faisant jurer par le divorce : « Nos femmes ? s'écrient-ils ; elles n'ont pas de douaire ! », n° 1429. « Le parjure ? Il me délivrera de deux mégères », n° 1433, 1434. Cf. Ġâhîz, *Hatawân*, 81.

(1) Ġâhîz, *Opuscula*, loc. cit. ; *Iqd*, II, 80, 7 d. l.

(2) Ġâhîz, *Opuscula*, 63, 8-12.

(3) *Sahîna*. Qotaiba, *Poests*, 190, 8 ; Schulthess, Nagâsî, *Divan*, 471 ; Ġâhîz, *Avares*, 258. La *sahîna* était devenue un sobriquet de Qorais. *Ağ.*, XV, 29, 20 ; *Iqd*, I, 287 ; III, 123, 11 d. l. ; Balâdori (Ahlwardt), 201, 5.

(4) *Tab.*, I, 2910, 15 ; *Iql*, II, 50, haut. Sur les *Ahâbîs* cf. *Iqd*, II, 58, 4 ; I. S. *Tabaq.*, II, 47, 9 ; 70 ; V, 41, 10-20 ; Ibn Doraid, *Istiqâq*, 119, 7 ; Ya'qûbî, I, 278-79 ; Qotaiba, *Ma'ârif*, 207 ; Sprenger, *Geographie*, 114 ; Balâdori, *Ansâb* (ms. Paris), 30a.

(5) Cf. *Ağ.*, I, 20, 4-8. Comme l'observe l'auteur, le reproche était ancien : هذا شمر هجرا بو قديما .

Rien ne montre combien peu les Arabes étaient disposés à se courber sous l'hégémonie qoraisite, comme l'expérience faite par l'habile Mo'âwia, non seulement avec les indociles « *mosaiyarôûn* » de l'Iraq (1) mais encore avec les plus dévoués de ses lieutenants. Pour ces derniers, il se vit obligé de les rappeler au respect, dû à Qorais (2). Quant aux *mosaiyarôûn* ils avaient saisi comme prétexte de leur révolte une parole inconsiderée, échappée à leur jeune gouverneur omaiyade, le sympathique Sa'îd ibn al-'Âsi, prétendant que le Sawâd était le jardin de Qorais. Le cas de Manzoûr ibn Zabbân nous paraît aussi fort suggestif. Comme le montrent les vers, prononcés à cette occasion (3), le chef bédouin ne fut pas uniquement inspiré par le désir de faire respecter ses droits paternels par le fils de 'Ali, mais il se trouva heureux d'avoir pu humilier l'orgueil de Qorais ; comme un autre poète proposait de « les renvoyer à coups de sabre lécher leur *sahîna* à la Mecque » (4).

Il existe pourtant une série d'exemples encore plus éloquents. Nous les emprunterons à la première période des Marwânides, c'est-à-dire à une époque, où l'hégémonie de Qorais, étant admise sans conteste, l'opposition ne discute plus sur la réalité du privilège, mais se partage sur les titulaires qoraisites (5), appelés à en bénéficier. Ce fut l'âge d'or pour l'influence mecquoise. Les éléments persans et étrangers n'avaient pu encore prendre le dessus au sein de l'islam, et l'ancienne noblesse musulmane, en particulier celle des Anşars, décimée à la bataille de la Harra et au sac de Médine, éprouvait le besoin de se recueillir, de se faire oublier et pardonner.

Or, sous le règne de 'Abdalmalik, le plus brillant des souverains marwânides, on distinguait dans la tribu de Morra un magistrat bédouin, 'Aqîl ibn 'Ollafa, un des plus authentiques représentants de l'ancien régime arabe. Boiteux, mal fait de sa personne, d'une grossièreté et d'une rudesse

(1) Tab., *Annales*, I, 2910, 7 ; 2911.

(2) 'Iqd, I, 32. A Médine les Arabes de Syrie parlent de trancher la tête aux plus illustres Qoraisites. Mo'âwia doit intervenir. 'Iqd<sup>2</sup>, II, 304.

(3) AJ., XI, 30 ; 57, 6.

(4) Ġâhiz, *Ayares*, 258, 11 ; Mas'ôûdi, V, 71, 9.

(5) 'Alides, Zobairides, Hâsimites ou Omayyades.

repoussantes, il pensait racheter ces désavantages par sa noblesse, irréprochable « par les deux bouts » (1). Cette considération lui avait inspiré le plus fol orgueil, la morgue la plus extravagante ; il ne se reconnaissait pas d'égal, même au palais d'Al-Haḍrā'. Ne trouvant aucun gendre digne de lui, il préférerait laisser ses filles, mourir de faim et de misère, seules au fond de leur morne désert (2). Les nombreux soupirants, attirés par sa réputation de noblesse, il les accueillait à coups de sabre ; le sabre se trouvait-il trop court pour atteindre le cavalier au sommet de sa chamelle, il perçait la monture de sa lance. Les premières familles de Qorais briguaient l'honneur de devenir son gendre (3). Il daignait à peine répondre à leurs avances. Le gouverneur de Médine lui ayant également adressé une demande de mariage, 'Aqīl feignit de ne pas comprendre. « Si tu as besoin d'une jeune chamelle, accordé ! quant à ma fille, jamais ! — Mais, répliqua le noble fonctionnaire, je te comblerai de biens et de gloire. — Pour la gloire, répondit le Bédouin, mes chameaux de charge plient (4) déjà sous le faix ! Qu'y pourrais-tu ajouter ? »

A son tour le calife 'Abdalmalik se flatta de trouver dans la famille de 'Aqîl une épouse pour son fils Yazîd (5). Pour toute réponse il reçut cette méprisante fin de non-recevoir : « Débarrasse-moi donc de tes métis d'enfants ! » (6). Or la mère du prétendu métis se trouvait être une petite-fille du grand Mo'âwia (7). Aux yeux du maniaque nomade, descendre

(1) *Aṅ.*, XI, 86, 2 etc. Cf. *Mo'dwīn*, 105, 288, 303.

(2) *Ağ.*, XI, 88, 16 ; Ibn Doraïd, *Kitâb*, 175. Dans '*lqu*<sup>2</sup>', II, 91, 10 d. l. au lieu de عقیل بن علفة العری, il faut lire عقیل بن علفة العری ; même correction dans *Gâhiz*, *Huawân*, I, 79, 7 ; dans Sibî ibn al-Gauzi, *Mer'at*, II ( ms. Kuprulu, Constantinople ).

(3) *Aq.*, XI, 91. Cf. p. 86, 1-15; *Ġāhiz*, *Ḥaiwān*, IV, 10.

(4) Pour l'ostentation arabe, voir les traits réunis dans Qotaiba, *ʿOyoûn*, 318, 10; 322, 10; 17-20; *ʿIqd*, I, 242, 20. Un contemporain, Šamir ibn Diʿl Ġaušan, un des héros de Karbalâ, adressait à Allah cette prière اللهم أنك شريف وتجب الشرف وإنك تعلم. Sa notice dans Ibn ʿAsâkir, VIII. Comp. la remarque du spirituel Ġâhiz, *Ḥatawân*, V, 57 ما جئت به من جهة ما. Le héros se vante d'être frappé de la lèpre, ils vont jusqu'à s'en vanter. Cf. *Ibid.*, V, 54-55.

(5) *Aṅ.*, XI, 86, 2-17 ; 90, 3 etc.

(6) 'Iqd<sup>2</sup>, II, 91, bas ; Sibṭ Ibn Ġauzi, *Mir'at*, II (Kuprulu, Cple), 120.

(7) Tab., *Annales*, II, 1174, 5.

d'une mère citadine — fût-elle une princesse omaiyade — constituait une tache. Peut-être voulait-il faire allusion aux deux négresses, comptées parmi les aïeules des Marwânides (1) ? Ainsi le prétendaient du moins les adversaires de la dynastie. Le mariage ne put être conclu (2) que lorsque Yazîd fut monté sur le trône.

La patience des souverains de ce temps pour supporter ces insolences montre à quel point l'esprit de la gâhiliya avait survécu. Elle atteste encore mieux la rareté des alliances vraiment aristocratiques au sein du monde arabe, où tout était à créer, à commencer par les généalogies. 'Aqîl ne traitait pas mieux sa propre famille ; ses fils avaient le corps lardé de coups de sabre et de flèches, sa façon habituelle d'argumenter avec eux ! (3) La fuite et l'abandon d'un père aussi dénaturé purent seuls les soustraire à sa brutalité. Il faut se représenter au naturel ce saïyd dépeigné, courant derrière ses chameaux à la recherche des pâturages pendant les années de sécheresse, venant bruyamment traîner ses bottes éculées (4) dans la cour de la grande mosquée de Médine, mais trop fier pour accepter les dons du calife, son gendre, et aller recueillir l'héritage de sa fille, morte au palais de Damas. Lui reprochait-on d'ignorer le Qoran, il citait par à peu près deux ou trois versets et s'étonnait qu'on

(1) Ibn Doraid, *Istiqdq*, 183, 3 d. l. Le terme *عَمَّالَة* est fréquemment synonyme de maulâ, d'origine étrangère. Cf. *Iqd²*, II, 92, bas.

(2) Sur les Bédouins, gendres des Omayyades, cf. *Mo'dwta*, 312. Nommons le Kalbite Forâfiša, le père de Nâ'ila ; Manzûr ibn Zabbân ; cf. *Mo'dwta*, index. Un neveu de 'Amir ibn aṭ-Ṭofail. Ibn Ḥaḡar, *Iṣāba*, II, 343 ; Molâ'ib al-asinna, *Aj.*, I, 134. Autres beaux-pères. Ibn Doraid, *Istiqdq*, 138, 215, 327 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 243, 1 ; cf. *Istiqdq*, 240, 11. Le célèbre 'Aṣim ibn Qaïs est aussi recherché comme beau-père. Il n'avait donc pas enterré toutes ses filles ! *Aj.*, II, 151, 9-15.

(3) *Aj.*, XI, 87-88 ; 93, bas.

(4) *Aj.*, XI, 89. Il brutalise ses femmes ; on le redoutait, comme beau-père des Omayyades. *Aj.*, II, 99-100. 'Aqîl ne manquait pas pourtant d'esprit. Cf. Ġâḡiẓ, *Ḥatawân*, III, 31. Voir les vers, où un de ses fils lui reproche sa brutalité pour les siens. « Tu as mangé tes fils, comme le lézard ». Ġâḡiẓ, *Ḥatawân*, VI, 15 ; autres exemples de cette expression, *ibid.* A rapprocher de celles du Qoran, relatives à l'enterrement des filles. On peut, je crois, leur accorder la même valeur métaphorique : à moins d'admettre l'anthropophagie chez les Arabes ; accusation articulée contre plusieurs individus et tribus. Voir citations dans Ġâḡiẓ, *Ḥatawân*, I, 129.

prétendît l'astreindre à ne pas modifier le texte sacré (1). Il parlait et agissait, si comme Mahomet n'eût jamais existé (2). Témoin cette apostrophe en vers à ses adversaires.

« Ne croyez pas que l'islam ait émoussé la pointe de nos lances ; ce serait de votre part une erreur grossière ! » (3)

Si nous nous sommes attardé autour de cette figure, ce n'est pas à cause de sa valeur morale, ni pour le plaisir d'enrichir notre collection de portraits bédouins, mais bien plutôt pour constater l'échec de l'islam dans l'éducation politique des nomades. On en retrouve la preuve dans un vers du chrétien Aḥṭal, prononcé devant 'Abdalmalik :

« Si la dynastie qoraisite ne nous rend pas justice, nous nous passerons facilement de Qorais ». (4)

C'était une menace, à peine déguisée, de révolte. Le calife était habitué à supporter les saillies de son poète favori. Cette fois la violence de sa colère prouva à quel point lui déplaisaient ces incessantes explosions de l'indiscipline des Arabes (5). Le congrès de Gâbia et la victoire de Marg Râhiṭ (6) nous en fourniront des preuves nouvelles.

Si, vers le milieu de la période omaiyade, ceux-ci traitaient avec une telle désinvolture la dynastie, c'est-à-dire la puissante famille, parvenue à force d'habileté et d'intelligence à donner une réalité aux prétentions de Qorais, on éprouvera moins de peine à comprendre leurs dispositions, antérieurement à la révolution opérée par le Qoran, et combien ils étaient loin de subir sans protester l'hégémonie des compatriotes du Prophète. Il ne

(1) *Aḡ.*, XI, 89, 10 d. l. etc. ; 90, 10 d. l. Certains exégètes ont admis l'existence de synonymes dans le texte du Qoran. Cette théorie se trouve d'accord avec le ḥadīṭ des « sept rédactions احراف ». Tout va bien, aurait dit Mahomet, tant qu'on ne met pas ciel à la place d'enfer etc... Cf. Nöldeke-Schwally, *Gesch. des Qorāns*, 50-51. Le ḥadīṭ des « sept rédactions » veut rendre acceptables les variations incessantes de la pensée chez Mahomet.

(2) Comp. le jugement du célèbre Zohri, *Aḡ.*, XI, 90, 4, d. l.

(3) *Aḡ.*, XI, 92, 6.

(4) Aḥṭal, *Divan* ( Ṣalḥānī ), 11, 4.

(5) *Aḡ.*, XI, 60. Autre vers menaçant d'un Bakrite à 'Abdalmalik. Ibn Doraïd, *Istiḡḡq*, 216, 9.

(6) Cf. Boḥṭori, *Ḥamḍa*, n<sup>os</sup> 373, 376, 377.

faut jamais le perdre de vue : les Qoraisites triomphants n'ont pas manqué de remanier les anciennes traditions arabes dans le sens de leurs prétentions politiques. Quand nous voyons les Bédouins marchander leurs filles et « les céder seulement contre de riches douaires »

نِسوةٌ مناجيبٌ تُلُو في قريشٍ مهرها (1)

ils ont dû — nous pouvons le supposer — marchander également leur obéissance. Ce fut toujours le plus méritoire de leurs sacrifices.

Car on aurait tort de considérer 'Aqîl ibn 'Ollafa comme un type isolé, comme le survivant solitaire d'un autre âge, de cette gâhiliya, honnie par le Qoran. Dans la patrie de la mofâhara, la plupart des magnats, on peut l'affirmer sans crainte, lui ressemblaient, sans atteindre pourtant à la hauteur de son « gâfâ », fait de rusticité bédouine et de dédain stupide pour le reste des humains (2).

Quand les députés de Tamîm arrivèrent à Médine pour faire hommage à Mahomet, avant d'accomplir cette démarche, ils voulurent l'inviter à une solennelle mofâhara. Le résultat de cette joute déciderait de leur conversion. Dispositions (3) assurément singulières chez des néophytes (4), mais attestant la médiocre impression produite sur leurs intelligences par la théorie de la suprématie qoraisite ; même après la sorte de consécration que lui avait donnée la mission de Mahomet (5). L'attitude de Manzoûr ibn Zabbân, de 'Aqîl ibn 'Ollafa et de tant d'autres chefs et poètes (6) nous en ont fourni des exemples.

(1) *Naqâ'id al-Garir*, 538, 8. Il était honorable de se rattacher à Abou Bakr (illustration musulmane) mais à condition de tenir par la mère à Manzoûr ibn Zabbân : وانت بين أبي بكر ومنظور. *Ag.*, XIX, 11.

(2) Cf. *Mo'dwîa*, 313.

(3) Elles leur valurent un blâme dans le *Qoran*, 49, 4.

(4) Comme les présente la Tradition. En réalité, ils étaient venus pour traiter d'affaires. Ce fut le cas de la majorité des députations, citées dans le *Kutâb al-Wofôd*. La théorie traditionnelle a fait illusion sur l'étendue de la diffusion de l'islam à la mort de Mahomet ; opinion si heureusement battue en brèche par le prince Caetani.

(5) Les générations postérieures, moins arabes en devenant musulmanes, se montreront scandalisées de cette outrecuidance. Voir *Qalqasandî*, I, *Ṣoḥḥ*, 225, bas.

(6) Comp. le vers de Naḡasî (Qotaiba, *Poests*, 190, 8) :

إنَّ قُرَيْشًا والإمامة كالذي وفي طَرَفَهُ بعد أن كان اجتمعاً



Dans la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle de l'hégire, Abou Rabî'a, de la tribu de Ġanî, faisait le raisonnement suivant : « Les plus éminents des hommes sont les Arabes (1) ; parmi ces derniers le groupe de Moḍar occupe le premier rang et parmi les Moḍarites, les Qaisites ; parmi les Qaisites la primauté revient aux Ya'sor, parmi les Ya'sor aux Banoû Ġanî ; et parmi ceux-ci je suis le premier ; en définitive je demeure le plus remarquable des hommes » (2).

C'est par centaines que nous pourrions réunir de ces prétentieux sorites, où éclate toute l'ostentation, inhérente au caractère arabe. Il suffit de feuilleter les divans des poètes, avant comme après l'islam. On trouvera les plus retentissantes de ces mofâhara dans les diverses anthologies et les recueils d'*adab* et de *nawâdir* (3). L'authenticité de chacune en particulier (4) peut être mise en question. Mais leur nombre, la place considérable (5) occupée par ces joutes dans l'histoire et la littérature des Arabes reflètent l'état d'âme d'un peuple, prêtant de pareils sentiments à ses représentants les plus autorisés.

Parmi ces derniers nous pouvons sans conteste ranger Mahomet. Il n'eut garde de rompre sur ce point avec la tradition arabe. « Je suis, avait-il coutume de dire, et je le déclare sans prétention, le prince des descen-

---

« Qorais aura le droit de revendiquer l'imamat, quand les oreilles repousseront à qui on les a coupées ». — Dans Maidâni, *Proverbes*, la censure orthodoxe a remplacé Qorais par « folân ».

(1) Les *Ṣaḥīḥ* renferment généralement un chapitre sur l'excellence فضل des Arabes.

(2) Moharrad, *Kāmil*, 352.

(3) Voir par ex. Qalqaṣandī, *Ṣoḥḥ*, I, 224-234 ; *Ḥumda*, 729 ; *Iqd*, II, 54.

(4) Ġanî était une des plus modestes tribus de l'Arabie. Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, I, 176-77. « La mort des tués de Solaim et de 'Amir peut assouvir notre vengeance, mais non ceux de Ġanî », chante Aḥṭal, cité dans Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, V, 166, c.-à-d. Ġanî ne compte pas ! Avec Bāhila, Ġanî était devenu ماضٍ ويثر بها كل ماضٍ, où toute la Péninsule allait s'essuyer les pieds », *Ḥaiawān*, 176, 6 d. l. Les deux tribus étaient les ابن ذئبان et الأمر العرب, comme les qualifie le scoliaste des *Naqd'id* de Ġarīr et de Aḥṭal, (ms. 'Omoûmiya, Constantinople) Cf. Divan de Aḥṭal (éd. Ṣalḥānī), p. 513.

(5) Cf. notre *Chantre des Omiades*, p. 174-76 ; mofâhara en présence du Prophète entre les gardiens de chameaux et ceux de brebis. Tab., III, 2394.

dants d'Adam » (1). Ses propres concitoyens, même après s'être faits ses disciples, ne partageaient pas tous cet avis (2). Un jour dans un cercle de Qoraisites on émit cette réflexion, très instructive pour l'historien, soucieux de démêler la généalogie embrouillée du Prophète : « La position de Mahomet au sein de sa famille rappelle le palmier (3), s'élevant sur un tas d'ordures ». Une comparaison aussi vulgaire, attentatoire à la noblesse des Hâsimites et à la sienne propre, devait déplaire à Mahomet. Il vint à la réunion, accompagné de ses oncles 'Abbâs et Sa'd ibn Abi Waqqâs ; puis il tint ce petit discours : « Dieu en faisant les hommes m'a créé parmi les plus nobles ; puis il a partagé le genre humain en deux catégories, me plaçant dans la meilleure. Quand il forma les nations et les familles, il m'attribua constamment la part la plus avantageuse. Je puis donc me glorifier en face de tous d'avoir la famille et le père les plus nobles parmi vous ». Puis se dressant entre 'Abbâs et Sa'd : « Qu'il se lève celui qui peut présenter de tels oncles du côté paternel et maternel ! » (4)

Nous ignorons si les Qoraisites relevèrent le défi. Une considération a pu leur faciliter le silence : car tout en s'arrogant la plus belle part, le Prophète avait implicitement proclamé la suprématie de ses compatriotes.

(1) Ġāhiz, *Maḥāsīn*, 135, 12 ; Sprenger, *Mohammed*, I, 140, n. 2.

(2) Cf. *Qoran*, 43, 30.

(3) — *ان قريشا كانوا يقولون ان محمد صبيحور الصنبور النخلة تخرج من اصل النخلة الأخرى لم تخرج من أصلها* — Abou 'Obaid, *Ġarīb al-ḥadīṭ* (ms. Kuprulu), 3a ; Ibn Ġauzi, *Wafd* (ms. Leiden), 25a. *نخل محمد مثل نخلة تنبت في كبا . الكبا الكتانة*. Ce serait un proverbe courant, cité par les Qoraisites dans les questions de généalogies *فجعلوا مثل ذلك كمثل نخلة في كبرة*. *Ġāmi' al-Fawā'id* (ms. Berlin), II, 21a. C'est un essai d'atténuation.

(4) Ġāhiz, *Maḥāsīn*, 135-136 ; Baihaqi, *Maḥāsīn*, 77 ; *Iqd*, II, 249. Autres formes de ce sorite dans I. S. *Ṭabaq.*, I, 2. Tous ces ḥadīṭ paraissent avoir été influencés par le désir de faire proclamer par Mahomet la suprématie de Qorais. La plus abondante collection de ces sorites — invariablement terminés par *ولا فخر* — se lisent dans Tirmidzi, *Ṣaḥīḥ*, II, 195 ; 281-88. On les retrouve, mais moins développés, dans les *Ṣaḥīḥ* de Boḥāri et de Moslin au chap. des *Faḍā'il* et des *Mandqib*. Cf. *Iqd*<sup>2</sup>, II, 46. Ibn 'Abdalbarr an-Namari, *كتاب التصد والأمر* (ms. 'Asir eff.) ; on y cite la parole de Mahomet *قدموا قريشا ولا تتقدموها*. D'après Ibn al-Ḥaṭīb, *Tārīḥ Baġdād* (ms. Kuprulu), Sa'd ibn Abi Waqqâs serait neveu de Mo'āwia *بن أمية بن سفيان بن أمية*.

Sur ce dernier point la Tradition lui prête également des déclarations très catégoriques (1).

L'autorité de Mahomet ne parvint pas cependant — nous le savons déjà par l'argumentation du Bédouin de Ganî — à convaincre les nomades. Plusieurs siècles après, un compagnon d'armes de Noûr ad-dîn et de Şalâh ad-dîn, l'émir arabe Osâma ibn Monqid, auteur de très curieux mémoires sur les Croisades, rencontra un clan de la tribu de Taiy (2). Frappé de leur aspect misérable, il apprit qu'ils se nourrissaient de charognes et d'os, réduits en poudre. Cela ne les empêchait pas de se proclamer les plus nobles des Arabes. « Parmi nous, ajoutaient-ils, on ne trouve ni un estropié, ni un lépreux ni un aveugle » (3).

Avant comme après Mahomet, les Bédouins ne manquaient pas une occasion de s'attaquer directement aux prétentions des Mecquois. « Quand parut le Prophète, ainsi s'exprime Nagâsî, nous estimions Qorais, comme on fait d'une rognure d'ongle ». — « Que m'importe Qorais, s'écrie Farazdaq, Tamîm couvre la terre (4) » ! Bravades de poètes ! Leur répétition atteste la réalité d'un sentiment. Un Qoraisite ayant reproché à un Bakrite (5) de ne posséder, lui ni sa tribu un pouce de terrain dans la vallée de la Mecque : « C'est vrai, répondit l'Arabe ; mais les fertiles plaines de la Mésopotamie nous connaissent et l'on n'a pu encore oublier nos exploits à l'immortelle journée de Dou Qâr (6). Quant à la Mecque, le sédentaire et le nomade y sont traités sur le même pied. C'est le Qoran (7) qui l'affirme ! » Le narrateur ajoute : la réponse couvrit le Qoraisite de confusion (8). Elle rappelle celle du poète Alḥtal à une attaque de son adversaire Ġarîr (9).

(1) Cf. dans les *Şahîḥ*, *Mosnad* et *Sonan* les paragraphes مناقب قريش .

(2) Comp. comment Aboû Nawâs raille chez les Tamîmites la prétention d'être des rois. Ġâhiz, *Ḥaiuwn*, VI, 22, 2-3.

(3) *Kitâb al-ʿIṭîbâr*, éd. H. Derenbourg.

(4) *ZDMG*, LIV, 425, 4 v. , *Aḡ.*, XIX, 10.

(5) Même trait, attribué à un Taġlibite. Qotaiba, *Oyoân*, 265.

(6) Dont le patriotisme arabe de Mahomet lui-même aurait triomphé. Cf. Qalqaşandi, I, *Şobḥ*, 236, bas.

(7) Sourate 22, 25.

(8) *ʿIqd*, II, 155.

(9) Cf. *Poète royal*, p. 60. Comp. la qaşida inédite de Alḥtal dans *Machriq*, 1904,

Au moment de la mort de Mahomet, nous pouvons nous représenter l'éducation politique des Arabes, comme aussi peu avancée que le jour où leurs députés exposèrent devant Chosroès la théorie de leurs compatriotes sur la souveraineté : « Si les autres nations se soumettent à un gouvernement central ou s'abandonnent à la merci d'une dynastie, les Arabes n'admettent rien de semblable. Tous nous sommes capables d'être rois, et aucun n'acceptera de payer tribut ou de supporter une humiliation » ! (1)

Le titre de roi ! Voilà bien celui le plus fréquemment revendiqué au sein de cette société démocratique (2), où chacun entend demeurer son seul maître en attendant de pouvoir dominer ses contemporains. La poésie (3) ne s'exprime pas autrement. Après avoir vanté la modestie de ses contribuables, leur répugnance à répondre aux provocations insultantes, un rimeur termine par ce vers d'une inspiration si franchement arabe :

« Et pourtant, nous, les descendants de Má' as-samá', nous ne considérons pas le trône comme supérieur à nos mérites » (4) !

Evidemment un peuple, où le premier venu affichait d'aussi exorbitantes prétentions, un patriotisme aussi étroit, incapable de s'élever au-dessus de la conception de la tribu, un tel peuple ne pouvait être prêt à faire spontanément le sacrifice de son anarchique liberté au profit d'une caste de marchands. Aussi, quand après la mort de Mahomet, Aboû Bakr

---

480, où il ne reconnaît à Taglib d'autres égaux que Qorais ; concession s'expliquant par la position du « chantre des Omaïyades » à la cour de 'Abdalmalik. Comp. *Aj.*, XIX, 7, l. 15.

(1) *Iqd.*, II, 126. Scène apocryphe, mais dont l'inspiration a été puisée dans des documents anciens, principalement dans la poésie. La Tradition l'utilise énormément, sauf à la vilipender, à la suite du *Qoran*. Beaucoup d'anciens moḥaddith possèdent à fond les *divans* et « les journées des Arabes ». Voir leurs notices *passim* dans I.S. *Ṭuboq.*, VI. Ces réminiscences, parfois inconscientes, leur ont servi dans la rédaction des *ḥadith*.

(2) Cf. *Mo'dwia*, 192 ; Ġāḥiḡ, *Ḥaiawān*, V, 105 ; Boḥtori, *Ḥamḡsa*, n° 484.

(3) Cf. *Aj.*, XIX, 7, l. 2-7.

(4) *Ḥamḡsa*, 118-119 : تبيت الملوك على عتبها ; ainsi s'expriment les poètes saibānites en parlant de leur propre tribu. Cf. *Iqd.*, II, 54, 5. Comme le sang des rois, celui des *ašraf* arabes possédait le don de guérir la rage فيقتر لهم من دم اصبدو. Ġāḥiḡ, *Ḥaiawān*, V, 105, 1-4 ; Qotaiba, *Oyoūn*, 466 ; *Mo'dwia*, 192 ; Ġāḥiḡ, *op. cit.*, II, 3, où l'auteur réfute une explication rationaliste de ce privilège royal.

revendiqua en leur nom le pouvoir, la *ridda* fut la réponse de toute l'Arabie à ces « hommes de rien » *li'âm* ; réplique enregistrée dans les poésies contemporaines (1). Nous allons examiner les arguments invoqués par les Qoraisites pour justifier leur exclusivisme.

#### IV

#### LES DROITS DES QORAIÏTES AU CALIFAT



LE « TRIUMVIRAT » FORMÉ PAR ABOÛ BAKR. COMMENT IL EXPOSE LES DROITS DE QORAIÏ. DIMINUTION NUMÉRIQUE DES ANŞÂRS. FÉCONDITÉ DES QORAIÏTES. LE PROPHÈTE ET LE MONOPOLE QORAIÏTE, D'APRÈS LE HADÎT. PRÉTENTIONS OPPOSÉES DES ANŞÂRS. LES 'ALIDES ET L'HÉRITAGE DU PROPHÈTE. CANDIDATS DE 'OMAR APRÈS LA MORT D'ABOÛ 'OBAIDA. OPINION DES HÂRIGÎTES. LE CALIFAT ET LA « GÂMÂ'A ».

Comme nous le savons, ces prétentions n'attendirent pas la mort du Prophète pour se faire jour. Elles envenimèrent les différends, séparant déjà Mohâgîr et Anşârs. Au courant de ces dispositions, Mahomet avait évité de se prononcer. Mais sa constante partialité pour ses concitoyens contribuait à les entretenir et provoquait sans cesse les protestations des Médinois, conservées dans les poésies de Ḥassân ibn Tâbit (2). A différentes reprises, sondé au sujet de sa succession par les Hâsimites (3), il

(1) Ḥoṭai'a, *Divan*, (éd. Goldziher) XXXIV ; XLIII. Mobarrad, *Kāmil*, p. 233.

(2) Ibn Hišām, *Sira*, 884-85 et notice de Ḥassân, *Aj.*, IV, 2-16.

(3) I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 204, 1.

avait toujours répondu évasivement. A sa mort, la solution de la question s'imposait (1).

Les Anşârs se trouvaient réunis dans la *saqifa* des Banoû Sâ'ida, décidés à la trancher en leur faveur et sans consulter les Mohâgîr. Devant cette réunion hostile, nous entendrons pour la première fois développer les revendications qoraişites (2).

Ce n'est pas une tâche facile de rétablir à l'aide des renseignements, inspirés par la prévention et l'esprit de parti (3), la trame de l'improvisation, prononcée alors par Aboû Bakr, accompagné de ses deux acolytes (4), 'Omar et Aboû 'Obaïda. A notre avis, le texte conservé par le *'Iqd*, assez semblable à la rédaction, enregistrée par le *Târih al-Hamîs* (5), nous paraît un des plus intéressants, sans offrir d'ailleurs plus de garanties d'authenticité. Mélange d'habileté et de suffisance naïves, il évite d'insister sur les arguments « péremptoirs », imaginés par d'autres annalistes. A ceux-là les Anşârs n'auraient éprouvé aucune peine à répliquer victorieusement. Elle résume en revanche la question au point de vue traditionnel et la revêt d'une forme suffisamment archaïque. Que souhaiter de plus en l'occurrence?

Après avoir imposé silence à 'Omar, dont il redoutait la fougue maladroite (6), voici comment se serait exprimé le grave Aboû Bakr :

« Nous sommes les Mohâgîr, les premiers à embrasser l'islam, les plus

(1) Voir notre : *Triumvirat d'Aboû Bakr, 'Omar et Aboû 'Obaïda*. On y trouvera les principales références. MFO, IV, 113-144.

(2) Cf. I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>1</sup>, 128-29.

(3) On a fait l'impossible pour voiler la scission profonde entre Anşârs et Mohâgîr, et la terreur de ces derniers, à ce moment. Cf. notre *Triumvirat*, p. 132. Au lit de mort du Prophète, on fait dire aux 'Abbâsides : *ما ندرى ما نلقى من الناس بعدك يا رسول الله*. Ḥanbal, VI, 339, 6 d. l. Par *hommes*, comprenez les Anşârs ; on s'attendait à une réaction médinoise.

(4) Il les entraîne à sa suite, leur impose silence, etc. Le *ذو شعبة قریش* prend la direction du mouvement.

(5) Il, 168. Il reprend plusieurs arguments, attribués au poète Ḥassân, dans sa *mofâhara* avec les Tamîmites. *Ağ.*, IV, 8-9. Nos auteurs exploitent ici un fonds commun. On perdra son temps à rechercher une tradition directe.

(6) Cf. *Triumvirat*, 136 etc.

nobles par la race, habitant un pays (1) avantageusement placé, les mieux conformés (2), les plus prolifiques parmi les Arabes, les plus proches parents du Prophète. Avant vous, nous avons fait profession de l'islam et vous avons devancés dans la connaissance du Qoran. Dieu n'a-t-il pas dit (3) : « Les Mohâgîr sont les prédécesseurs, les premiers ; de même les Anşârs, qui les ont suivis dans la bonne voie » ? Les Mohâgîr, c'est nous ; vous les Anşârs, vous êtes nos frères en religion, nos coparticipants au butin, nos auxiliaires contre les ennemis communs. Vous nous avez généreusement accueillis ; que Dieu vous en récompense ! A nous les fonctions d'émir ; à vous la charge de vizir ! Jamais les Arabes ne se soumettront qu'à ce clan de Qorais. Reconnaissez donc de bon cœur ce que Dieu, dans sa bienveillance, a départi aux Mohâgîr, vos frères » ! (4) Ainsi aurait parlé le bon Aboû Bakr.

Ecrivant sous l'empire des 'Abbâsides, Tabarî devait faire tenir à Aboû Bakr un langage plus provocant, mais aussi plus maladroit, si l'on envisage les circonstances et le milieu. A cette époque les prétentions des Anşârs, réduites à l'état de souvenir, avaient cédé la place au dogme de la suprématie de Qorais, universellement reconnu, excepté par les So'outî-bites ; ces derniers, hostiles surtout à l'exclusivisme des Arabes. Arrêtons-nous un instant à l'examen des arguments, développés dans la salle des Banoû Sâ'ida.

(1) Comp. Tab., *Annales*, I, 1823, 6. *أوسطهم داراً*, expression difficile à traduire. En généalogie *أوسط* est un éloge *أوسط القبيحة أعزها*. De là on cherche à établir que *أوسط* = *أفضل* et que *أوسطى* = *أفضل*. Ce serait une erreur, ajoute Sohaili ; *Ġarib as-Siar* (ms. Kuprulu) ; en réalité on ignore le sens de *أوسطى*. Pour établir la haute noblesse de Ġadîga, on la proclame *أوسط قريش كعب*. Ibn Ġauzi, *Šufwat az-Šafwa*, I, 32a.

(2) Littéral. : les plus beaux de visage. On trouve la même affirmation dans la bouche de Mahomet. Ġanbal, I, 458.

(3) *Qoran*, 9, 101.

(4) *Iqd*<sup>2</sup>, II, 158. Ce discours se trouve partiellement reproduit, *Iqd*<sup>2</sup>, II, 249, allongé de la parole, attribuée à Mahomet, en faveur de l'imamat de Qorais. Dans sa mofâhara, Ġassân revendique pour les Anşârs la qualité de « vizirs de l'Apôtre ». *Aġ*, IV, 8, 7 d. l. On voit la source de l'élucubration oratoire, prêtée à A. Bakr, (Balâdori, *Ansdh*, 381a), Un bon devoir, composé par un mohaddîf, nourri de la lecture des an-

Nous ne pouvons nous empêcher de trouver habile l'agencement de ce plaidoyer « pro domo ». La naïveté de certains raisonnements invite à sourire, nous en convenons. Mais d'abord cette naïveté nous paraît plutôt une présomption favorable. A une époque moins primitive, plus cultivée, on insistera de préférence sur d'autres arguments moins archaïques. Ensuite, si nous ne nous abusons, les développements, choquants surtout notre goût, produisirent précisément la plus grande impression sur les Anṣāriens, que les procédés de la rhétorique occidentale eussent probablement laissés froids. Si l'habileté de l'orateur consiste à parler à son auditoire le langage, adapté à sa mentalité, Aboû Bakr, le jour de la mort de Mahomet, s'est révélé orateur et a déployé un art véritable dans la défense d'une cause, difficile à soutenir, comme toutes les causes personnelles (1).

La beauté physique (2), la noblesse des Mecquois ! Nous connaissons déjà à cet égard l'opinion des autres Arabes. Assurément ceux-ci faisaient grand cas de ces avantages (3). Dans les anciennes qaṣidas les héros, les Mécènes sont d'ordinaire beaux de visage, blancs, de longue taille (4). C'est entendu. Mais ils n'en accordaient pas le monopole à ces « métis » de la Mecque, se déconsidérant eux-mêmes par leur empressement à rechercher les alliances illustres, au sein du désert. Quant aux Médinois, quelques années auparavant, leur poète Ḥassân avait revendiqué pour eux la qualité de rois, dans une mofāḥara, tenue en présence de Mahomet (5). Si

---

ciens poètes ! Après le Qoran c'était la principale source de leur inspiration. Cf. notre *Qoran et Tradition ; comment fut composée la vie de Mahomet*, dans *Recherches de science religieuse*, Janvier 1910, p. 27-51.

(1) Il parlait pour sa tribu et enfin pour lui-même. Plus on étudiera Aboû Bakr, plus on découvrira en lui l'étoffe d'un homme habile, à condition de ne pas trop appuyer sur la remarque de la Tradition : كان فيو لين. Ibn Miskawaih, *Taḡdrib al-omam*, éd. Caetani, p. 293-94.

(2) Ḡarīr y insiste également : وجوهكم الحسان (Aḡ., I, 117) en s'adressant aux Qoraisites. Dans la célèbre mofāḥara devant Mahomet, le poète Ḥassân en aurait dit autant : اصبح الناس وجوها. Aḡ., IV, 8, 9 d. l. Ḥanbal, *loc. cit.*

(3) Comp. Qotaiba, *Poests*, 97, 4 ; Ḡāḥiẓ, *Ḥatawān*, I, 192 ; II, 2, 108 ; III, 29, 2.

(4) Cf. Aḡ., I, 8, haut. Chez Mahomet tout est blanc : aisselles, cuisses etc. Moslim, *Ṣaḥīḥ*, II, 70, chez le commun des mortels ces parties sont متغير اللون, Soyoutfi, *Ḥaṣḍ'i* (ms. Berlin) 48b.

(5) Aḡ., IV, 8, bas. De leur côté les Tamimites s'étaient qualifiés de rois. Aḡ., *loc.*



l'argument d'Aboû Bakr n'était donc pas appelé à avoir du succès, d'autre part il ne pouvait manquer dans un « discours pour la couronne ». Le rédacteur l'a senti !

Une autre considération devait produire une plus grande impression : c'est l'argument de la fécondité, si étrange pour nous ! Comme tous les peuples primitifs, les Arabes y attachaient une importance considérable (1). Ils tenaient au nombre, عدد, (2) condition, selon eux, de la supériorité. Avec raison sans doute ; la population, constituant une des premières richesses d'un pays. Dans deux écrits à allure paradoxale, où il prétend défendre la supériorité des nègres et des Turcs, le spirituel polygraphe Ġâhiz n'hésite pas à revendiquer cet avantage pour ses clients (3). Développé devant les Anṣârs, il leur rappelait douloureusement une des multiples causes d'infériorité dans la lutte d'influence avec leurs rivaux et voisins du Sud, avec les Mohâgîr, leurs « frères dans la foi » !

À la fin des biographies, consacrées par Ibn Sa'd (4) aux combattants médinois de Badr, reviennent constamment comme un lugubre refrain ces deux mots : ليس له عقب, il n'a pas laissé de postérité (5). Et cette désolante constatation s'applique non seulement à des individus, à des familles par-

---

cit. Lorsque dans sa mofâhara Ḥassân revendique pour le « qaum » de Mahomet d'être les plus nobles d'entre les Arabes, il pense d'abord à ses contribuables, puis à tous les partisans du Prophète, sans viser les Qoraisites en particulier.

(1) Preuve nouvelle que l'enterrement des filles ne fut jamais pratiqué sur une grande échelle.

(2) Les textes l'énumèrent toujours à côté de la سيادة, du بيت, شرف etc.

(3) *Opuscula*, 10, 9 ; 78,

(4) *Ṭabaqât*, 2<sup>e</sup> partie du III<sup>e</sup> volume, p. 1-152. Les textes, cités plus loin, sont d'accord avec Ibn Sa'd, d'autant plus croyable qu'il ne songe pas à systématiser, mais se contente de fournir le résidu des généalogies anṣâriennes. 'Abbâs, saïd de Solaim, se voit obligé de se retirer رهاط ذلك قلة رهط. Ġâhiz, *Ḥaiawdn*. V, 11, 1-6. Toute cette page serait à citer pour l'importance du nombre et des parents chez les anciens Arabes. Stérile, vierge ! graves injures dans les satires, quand il s'agit de la mère d'un adversaire. Voir citations dans Ġâhiz, *loc. cit.* جعلها كالغراء التي لم تلبث قط. Parmi les caractéristiques des prophètes, le *Qoran* (18, 38) signale ازواج وذرية, évidemment une nombreuse postérité !

(5) Cf. I. S. *Ṭabaq.* III<sup>2</sup>. Nous nous contenterons des exemples, fournis par les 50 premières pages : 17-18 ; 20-24 ; 26, 4, 25 ; 27-28 ; 30, 32-35 ; 36, 13 ; 37 ; 39 ;

ticulières, mais à certains clans, complètement éteints (1), avant la fin du premier siècle de l'hégire. Comme exceptions, l'on peut citer les familles du poète Ḥassân (2), de Sa'd ibn Mo'âd, du fameux Ibn al-Ġasîl, le héros de la journée d'Al-Ḥarra, d'un serviteur anṣârien du Prophète : avant sa mort il pourra compter cent descendants mâles ! Pour expliquer ce phénomène on supposera un vœu spécial de Mahomet (3). Les autres clans médinois périssent ou laissent seulement des filles (4). Faible consolation dans une société, où la femme allait de moins en moins occuper de place ! De son vivant, on croit devoir faire constater par Mahomet (5) cette diminution de ses auxiliaires médinois ; il leur avait, en guise de consolation,

43-48 ; VIII 239, 21 ; Ibn Ḥaġar, *Iṣāba*, II, 277, 6 d. l. ; III, 16. Voir la section, consacrée aux Anṣārs dans Ibn Doraïd, *Istīṣṣāq*, 259 etc. Cf. *Mo'awia*, 65.

(1) I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>2</sup>, 76 d. l. ; 88, 20 ; 89, 8 ; 100, 18. Comp. *Aġ.*, VIII, 106, 13. Dans un clan, un seul homme survit, I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>2</sup>, 91, 9. On s'empresse d'aller recueillir le ḥadīṭ auprès des Anṣār<sup>s</sup> قَبِيلَاتُ الْأَنْصَارِ. Moslim, *Ṣaḥīḥ*, II, 394. Impossible de les traiter plus ouvertement, comme quantité négligeable. Le ḥadīṭ abonde en ce genre d'ironie froide. Ḡaḥīz, *Ḥatawān*, V, 80, 6 cite la prière comique d'un qāṣṣ médinois : « اللَّهُمَّ اكْثِرْ جُرْدَانَنَا رَاقِلَ صَبَانَنَا » ! C.-à-d. plus de provisions — elles attirent les rats — et moins d'enfants pour les dévorer ». Voir autre exemple, cité *ibid.*, pour le sens de جُرْدَان. Dans cette diminution des Anṣārs, le climat insalubre de Médine a pu jouer un rôle. Cf. notre mémoire sur la *Bādīa et la Hira*, extrait de MFO, IV, 92-95. Il éprouve spécialement les Anṣâriennes ; cf. Moslim, *Ṣaḥīḥ*, II, 165-66 ; *Mo'awia*, 240-41.

(2) Et de son frère, fixé en Syrie, semble-t-il. I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>2</sup>, 63, 15. Celle de Ḥassân s'éteignit au 2<sup>d</sup> siècle H. ; Qotaiba, *Poests*, 173, 1.

(3) Nawawī, *Tahdīb*, 166 ; Ḥanbal, VI, 430 ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*, II, 257-58. Autres familles anṣâriennes nombreuses : I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>2</sup>, 23, 3 ; 130, 21 ; *Osd*, IV, 91, d. l., 125 ; 163, 10 ; 182 ; 216, 5 d. l. Onze garçons : I. S. *Ṭabaq.*, V, 53-54. D'après Qalqaṣandī, *Ṣoḥḥ*, I, 103, 3 d. l. les Anṣâriens ont laissé de nombreux groupes en Orient et en Occident ; mais il ne peut citer que les descendants de Ḥassân (sic ! ) et d'Ibn Mo'âd. Pour le premier, son information s'est trouvée en défaut.

(4) I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>2</sup> 138, 2 d. l. *Ṭab.*, III, 2339, 5. Ibn Ḥaġar, *Iṣāba*, II, 279, n° 8017. Cette prédominance des filles parmi les Anṣārs fournit à Mahomet l'occasion de régler la succession des femmes. Nawawī, *Tahdīb*, 272.

(5) *Aġ.*, VIII, 194 ; Ibn Hišām, *Sira*, 1007 ; Ḥanbal, I, 289-90 ; III, 89, 241. Il aurait alors formulé sa « waṣīya » en faveur des Anṣārs, cf. *Mo'awia*, 65, 282, Aboû Sa'ïd al-Hodri l'avait sans cesse à la bouche, sous cette forme مَرْحَبًا بِوَصِيَّةِ رَسُولِ اللَّهِ. Cf. *فرائد حديث أبي القاسم* (ms. Leiden), 2<sup>e</sup> partie ; Boḥārī, *Ṣaḥīḥ*, I, 235 ; II, 411 ; *Aġ.*, S, I, 129 ; *Iqd*, II, 146. Une autre fiche de consolation consistait à appeler les Anṣārs « les

adressé une de ces phrases, où excellait ce virtuose de la parole (1). Consolation ironique ! Elle se borne à leur prêcher la résignation, c'est-à-dire l'humble soumission à la suprématie de leurs rivaux mecquois triomphants ! Les gouvernants qoraisites n'auraient pas mieux parlé (2). Aussi bien, c'est un des exemples nombreux, où l'on découvre l'intervention de la politique dans la confection des *ḥadīṭ*.

Combien plus favorable apparaît la situation des Mohâgîr ! Chez eux nous constatons des mariages, remarquablement féconds, bénis par Allah de la bénédiction, appréciée entre toutes chez les Sémites (3), les garçons (4). Pour humilier Mahomet, ses ennemis le qualifient de *abtar*,

Qoraisites du Yémen ». *Iqd*<sup>2</sup>, II, 55, 11. N'était-ce pas encore rappeler le monopole mecquois ?

(1) *Iqd*, II, 253, 12 ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*, II, 265. « Les Anṣârs sont comme le sel dans le pain » ! Cf. Goldziher, *M. S.* II, 391-92 et Al. Musil, *Arabia Petraea*, III, 147.

(2) Cf. *Mo'dawna*, 282. On pousse le mauvais goût jusqu'à leur faire prédire par Mahomet qu'ils se verront mis de côté. Moslim, *Ṣaḥīḥ*, II, 88.

(3) Nöldeke, *Gesch. des Qorâns*, p. 73 ; comp. vers réaliste d'une Bédouine dans Ibn Doraid, *Iṣṭiqāq*, 279, 4 d. 1.

(4) Cf. I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 338, six garçons sur neuf enfants ; ailleurs, *ibid.*, 346, 24, la proportion est de six sur huit. Pour les mariages entre Mohâgîr et Anṣârs, cf. Ḥanbal, VI, 305, 6, 318, Aboû Bakr avait une femme anṣârienne, de même Ḥamza, l'oncle de Mahomet. Ḥanbal, VI, 410, haut. « L'amour des Anṣârs est un des indices de la foi ». Cf. les *Ṣaḥīḥ*, comme Moslim, I, 34. C'est par l'influence des Anṣârs que ces *ḥadīṭ* ont trouvé accès dans les recueils canoniques. Les Qorais leur ont laissé cette consolation inoffensive. La fréquence du nom de Yazid atteste encore l'estime de la fécondité. Pour les garçons, c'était l'équivalent du nom de *Omm al-banîn* chez les filles.

تسمى يزيد كي يزيد فلم يزد      فذلك المسمى فساك بالفتح

On l'appela Yazid, dans l'espoir d'un accroissement. D'accroissement point ! Ton nom est d'heureux augure. Mais on te l'a accordé à l'aurore ». Ġāḥiẓ, *Ḥaiwân*, V, 138. C'est-à-dire, si j'ai bien compris : on s'est trop pressé de l'appeler Yazid, avant d'y voir clair, comme il arrive à l'aurore. La lecture est-elle certaine ? Cette édition égyptienne du *Kitâb al-Ḥaiwân* est outrageusement criblée de fautes. Constatation regrettable ; c'est en effet, à ma connaissance, le plus important ouvrage d'un des plus spirituels écrivains de la littérature arabe et des plus ouverts. Ailleurs, le vers cité se présente sous cette forme (Ġāḥiẓ, *op. cit.*, I, 108).

دُعيت يزيد كي يزيد فلم يزد      فذلك المسمى فساك بالفتح

Aux Bédouins de notre temps, la privation de postérité mâle paraît comme le châtiment d'un péché grave. Al. Musil, *Arabia Petraea*, III, 339.

privé de postérité mâle. En cette occurrence Allah dut intervenir pour consoler le Prophète de son infortune paternelle (1). De là le nom, fréquemment donné aux filles, dès leur naissance : *omm al-banîn*, à la fois un souhait et un heureux présage ! (2). Le rêve de tout Arabe était d'être *aboû 'asara*. S'il pouvait y joindre d'être *ahou' 'asara*, posséder le même nombre de *'amm* et de *hâl*, réaliser enfin ce total fatidique de 40 parents mâles ( *Aj.*, XII, 72), un trône seul paraissait à la hauteur de ses ambitions (3). De ce jour daterait chez Marwân ibn al-Ḥakam la prétention de recueillir l'héritage politique de Mo'âwia. Pour le décourager à tout jamais, ce dernier, recourant à une mesure héroïque, aurait adopté Ziâd, (4) *إدعى زيداً* ! L'opinion publique le prétendit, du moins. Ce fut, assurément, sa réponse au chiffre de 40, dont l'avait menacé Marwân (5).

Pour en revenir à la fécondité (6) plus grande de Qorais, contentons-nous de quelques exemples, choisis dans les familles les plus en vue. 'Abdalmottalib, l'aïeul présumé de Mahomet, laissa après lui dix garçons; d'après d'autres, ils auraient été encore plus nombreux (7). Cette prédo-

(1) *Osd*, IV, 188 ; Ibn Doraid, *Istiqâq*, 71, 9 ; Ibn Hišâm, *Sira*, 261. Qoran, sourate 108. Sauda, Omm Salama, femmes de Mahomet eurent de nombreux enfants du premier lit. Tab., III, 2438.

(2) Cf. I. S. *Tabaq.*, III<sup>1</sup>, 12, 4 ; 37. *Moraṣṣa'* (Seybold) p. 37 ; Wright, *Opuscula*, 49 ; Tab., II, 386 et tables de ce dernier. Le nom était fréquent chez les Anṣârs où on le trouve porté par deux sœurs. I. S. *Tabaq.*, V, 202-04. Comp. *بني امرئ البنيين*. Tab. *Annales*, I, 1446, 2.

(3) *Ḥamāsa*, 729 ; I. S. *Tabaq.*, V, 28, 25, *Iqd*, II, 19, 12 ; 54.

(4) Cf. *شرح عقد أهل الأيمان* ; ( ms. de Damas ) Ibn 'Asâkir, passim.

(5) *Aj.*, XII, 72, 5 d. l. A Marwân, Qotaiba, *Ma'drif*, 120, assigne vingt frères.

(6) Toujours présenté comme une bénédiction d'Allah. L'Antichrist sera *عتير*. Tirmidî, *Ṣaḥîḥ*, II, 39. « Le maison sans enfants est privée de bénédiction » ( Mahomet ), *Tamyiz al-tayyib*, p. 66. L'épithète de *مذكر*, glorieuse pour une femme. Qoṭâmi, *Divan*, ( Barth ), XIX, 18 ; Aboû Zaid, *Nawâdir*, 242, « beaucoup de garçons, peu de filles ! », c'est un do'a du Prophète ; *Osd*, V, 98, 16, surtout des jumeaux, Ġâḥiz, *Ḥatawân*, V, 11, 10 ! Autres dictons de Mahomet sur les enfants. *Iqd*<sup>2</sup>, I, 278 ; le terme *فحل* est une qualification honorable, il devient synonyme d'époux ; Ġâḥiz, *Ḥatawân*, I, 181, 6 d. l. ; Tab., III, 2469, 17, comp. *هذا الفحل لا يقرء الله*, locution proverbiale, lancée par A. Sofîân à propos du mariage de sa fille avec Mahomet. Maqdisî, *Ansâb al-Qorastiyin* (ms. 'Asîr eff. Constantinople).

(7) *Aj.*, I, 8, haut ; Qalqaṣandî, *Ṣoḥḥ*, I, 215, 4 d. l. Les diverses recensions en

minance des mâles se maintint dans la famille des Hâsimites. Au début de la dynastie des 'Abbâsides, on n'en comptait pas moins de 5000 (1). Quant aux 'Alides, comme le constate Qalqasândî, ils avaient depuis longtemps rempli l'Orient et l'Occident (2), sans parler de nombreuses tribus (3), retournées à l'état nomade (4) et se rattachant aux fils de 'Alî. Omaiya, l'ancêtre de leurs rivaux, les califes syriens, put voir autour de son lit de mort une couronne de dix garçons (5). Marwân pourra se prévaloir du même avantage. Son cousin Sa'id ne saura où loger ses fils (6). 'Omar II, le calife « nâsik » mort jeune, en laissera treize (7). Avec ses trois fils, Mo'âwia formera une exception dans la série de ces princes : nous le constaterons dans la suite de ces études. Durant la peste de 'Amwâs, Hâlid ibn al-Walîd aurait perdu 40 fils (8). L'omaiyade Hâlid ibn Sa'id, un Şahâbî vétéran, compta le même nombre d'enfants, moitié filles, moitié garçons (9). Et nous nous contentons de citer les familles les

comptent 13, 10 ou 9. Pour toutes on a trouvé des noms en nombre suffisant, sauf à faire des suppressions et des contractions, comme 'Abdalka'ba, identifié par certains avec القوم. On a également fait un même personnage de النيداق et de النجل. A aucun on n'a pu assigner une postérité ; on s'en est consolé en assurant que « quatre seulement atteignirent l'islam ». Cf. la جورة 349, (Târih), Ms. B. Kh., p. 2b. Rien d'instructif comme ces jongleries.

(1) I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 203, 13 ; *Iqd.*, II, 46, 160.

(2) Qalqasândî, *Şobh.*, I, 216, 6. Voir leurs notices dans I. S. *Ṭabaq.*, V<sup>e</sup> vol.

(3) Cf. *Işṭahri*, 21-22 ; *Mo'âwia*, 147. Parmi les oncles de Mahomet : Abou Lahab, ( cf. *Qoran* ), 'Abbâs, Ḥamza, Abou Ṭâlib peuvent être considérés comme assurés. Quant aux autres, on s'est efforcé de compléter le chiffre de dix. Même remarque pour les Omayyades, où les noms de Ḥarb, Sofân, 'Amrou, 'Aṣi ont été répétés et redoublés, par l'addition de la *konu* ; cf. *Iqd.*, II, 46-47, et *Aj.*, I, 8.

(4) Même remarque pour la postérité du fils aîné d'Abou Bakr ; Mas'ouîd, *Prairies*, IV, 180-81. Dans la *Sira*, les veuves, épousées par le Prophète, ( comme Sauda, Omm Salama ), celles dont il recherche la main, ( comme Omm Hânî ), sont fréquemment représentées, comme مضية, chargées d'enfants. Cf. *Ṭab.*, III, 2465.

(5) Qalqasândî, *Şobh.*, I, 215, ou onze, *Aj.*, I, 8, bas.

(6) I. S. *Ṭabaq.*, V, 19-20.

(7) I. S. *Ṭabaq.*, V, 243 ; et pourtant, depuis son califat, il se sépare de ses femmes ( sic ! ). *Ibid.*, 293, 20.

(8) Qotaiba, *Ma'drif*, 90. Sibṭ ibn Ġauzi, *Mir'at*, II ( ms. Kuprulu, Cplé ).

(9) Sibṭ ibn Ġauzi, *op. cit.*

plus célèbres. La stérilité était en somme inconnue dans les mariages qoraisites (1).

On comprendra maintenant la portée de l'argumentation de l'adroit Aboû Bakr. Par son organe, la majorité qoraisite refusait d'accepter les conditions d'une faible minorité, de se laisser gouverner par une race, fatalement vouée à la destruction (2). La brutalité même de cette conclusion en constituait la force principale.

A cet argument, la rédaction, adoptée par le *Târih al-Ḥamīs* (II, 168) en substitue un autre d'une signification analogue. Pour en comprendre la signification il faut se rappeler les voyages incessants des Qoraisites : ces déplacements ainsi que les mœurs de la libre *ġāhiliya*, les avaient conduits à se créer des foyers plus ou moins réguliers dans les principales stations de l'Arabie, où les amenait l'intérêt de leur commerce. Le fait est attesté de Hâsim, aïeul de Mahomet (3) et aide à comprendre la naissance mystérieuse du Prophète. Voici donc comment on fait raisonner Aboû Bakr : « Nous, Mecquois, nous pouvons l'affirmer : nous descendons de tous les Arabes. Il n'existe point de tribu, à laquelle ne nous rattachent les liens du mariage. Jamais les Arabes ne reconnaîtront qu'un chef de Qorais » (4). On ne pouvait plus clairement rappeler aux Anṣâriens leur propre isolement, ainsi que les alliances et les multiples liens d'intérêts, rattachant aux Mecquois les habitants de la Péninsule (5).

(1) Citons Ibn Ḥaġar, II, 120, 2 ; III, 11, 4 d. l. *Osd*, IV, 163, 10 ; 232.

(2) Les Anṣâriens fournirent la majeure partie des victimes au martyrologe de l'islam primitif. Contentons-nous de rappeler le guet-apens de Bir Ma'ouna : 70 chefs de famille. Badr et Oḥod furent également meurtriers pour les Anṣârs. I. S. *Ṭabaq.*, II<sup>1</sup>, 30. Mais les ḥadīṭ, constatant leur diminution, doivent surtout dater de la terrible journée de la Ḥarra.

(3) *Aġ.*, XIII, 124. Même au temps d'Aboû Bakr les Anṣâriennes, femmes des Qoraisites, continuent à résider dans le hameau de leur clan. Ainsi, pendant la maladie du Prophète, A. Bakr doit aller chez les *بن الخزرج* pour visiter *ابنة خازجة*, dont c'était le jour. I. S. *Ṭabaq.*, Ms. B. Kh. 109a.

(4) Comp. *Ṭab.*, *Annales*, I, 1823, 5.

(5) Servant aux Mecquois de guides *دليل*, caravaniers, associés de commerce, touchant des droits de passage, de protection, sans compter leurs nombreux créanciers.

Mais en dépit de son incontestable habileté, toute cette argumentation présentait le tort de développer exclusivement des raisons de sentiment, de convenance. Aux droits de Médine on se contentait d'opposer les titres, infiniment plus sérieux, croyait-on, de la Mecque. Mais cette discussion même présupposait la réalité et jusqu'à un certain point la valeur des premiers. A la place de toute cette rhétorique, un mot aurait suffi. Pour le peuple d'enfants (1), qu'étaient les Anṣârs, habitués pendant plus de dix ans à prévenir les moindres volontés du Prophète, sa décision devait trancher le débat. Si Aboû Bakr ne prononça pas ce mot (2), si aucun de ses acolythes n'y fit appel, une telle décision, il faut le croire, n'existait pas (3).

Cette objection n'a pu échapper à l'attention de nos annalistes. Certains, comme Ṭabarî, présentent Aboû Bakr, invoquant sans détour une parole de Mahomet : « Les Qoraisites sont les chefs de ce régime ». « Les imâms sont de Qorais » (4), ou encore (5) : « Le pouvoir demeurera dans Qorais tant qu'il restera deux musulmans » (6).

Malgré l'insinuation et la promesse qu'on voudrait y retrouver, ces paroles — en admettant leur authenticité — conservent pourtant un certain vague, cadrant avec les dispositions flottantes, habituelles à l'esprit

---

au sein de toutes les tribus. Tout cet ensemble constituait la force des Qoraisites, et les rendait indispensables aux Bédouins. Aux conventions commerciales avec ces derniers ils ont tenu, on le comprend, à ajouter les alliances matrimoniales.

(1) Comme les appelle Margoliouth, *Mohammed*<sup>1</sup>, 427.

(2) Il n'en est pas davantage question chez Ya'qûbi, II, 137.

(3) Pour la présidence de la prière, exercée par A. Bakr, cf. notre *Triumvirat* p. 136 ; Nöldeke, *Gesch. des Qurâns*, 118-19.

(4) *Qorais* Tab., *Annales*, I, 1819, 14. *الائمة من قریش*. *Iqd*, II, 48 sans isnâd ; de même dans *Hamis*, II, 200, 1.

(5) *Hamis*, II, 244 ; Boḥârî, *Ṣaḥîḥ*, II, 382, d. l. ; Dârimî, *Mosnad* (ms. Leiden), 213b ; sous la garantie de Mo'âwia ! Cf. Boḥârî, *Ṣaḥîḥ*, E, IV, 191. Ailleurs, contre les Bakrites, c'est 'Amrou ibn al-'Âṣi, qui défend le monopole de sa tribu. Tirmidî, *Ṣaḥîḥ*, II, 36, 1-4 ; Ḥanbal, I, 438 ; II, 29, 7 ; Moslim, II, 79-80 : ḥadîṭ éminemment suspect, puisqu'il y est question des 12 califes.

(6) Depuis longtemps elle a cessé d'être vraie. On comprend l'irritation de l'ex-sultan 'Abdulḥamid contre des ḥadîṭ de ce genre. Pour tourner la difficulté, les sultans mamloûks d'Egypte avaient créé un simulacre de calife qoraisite, sous leur dépendance.

de Mahomet. Dans le but sans doute d'en préciser le sens, la Tradition a cru habile de faire intervenir Mo'âwia (1). Si, contrairement à ses habitudes, elle invoque ici le témoignage du *ṭalīq*, fils de *ṭalīq*, elle consent ce sacrifice à l'intérêt majeur de la cause. Or ce calife, d'ordinaire si tolérant pour les opinions de ses contemporains, ayant entendu mentionner devant lui un ḥadīṭ, prédisant la restauration de l'ancien royaume yéménite (2), ne put retenir l'expression de son mécontentement ; puis il affirma avoir recueilli des lèvres du Prophète cette parole : « le pouvoir appartient à Qoraiś ».

Malgré l'inspiration, clairement tendancieuse, du récit, Mo'âwia a fort bien pu tenir ce langage, si conforme au but poursuivi par sa politique. Si les prétentions étroitement légitimistes des 'Alides devaient déplaire au chef de la maison d'Omaïya, il lui importait au plus haut point de ne pas laisser mettre en question la suprématie de Qoraiś, une des bases de son autorité. Le nom de sa famille ne se confondait-il pas dans la pratique avec celui de Qoraiś ? (3) N'était-ce pas comme héritier du vieux chef de la Mecque, comme représentant de l'ancienne aristocratie qoraiśite (4), plus encore qu'à titre de vengeur de 'Oṭmân, qu'il avait recueilli le sceptre, tombé des mains inhabiles de 'Alī ?

La Tradition ne s'égare donc pas, quand elle nous le montre cherchant à découvrir dans le Qoran (5) des textes favorables à la suprématie de Qoraiś. Mais aux trois passages, cités par lui, un Anṣâr oppose, séance tenante, trois autres versets, proclamant l'infidélité et l'indignité des Mecquois ; après quoi, le controversiste médinois ajoute en forme de corol-

(1) Boḥārī, *Ṣaḥīḥ*, II, 383, n. 2 ; Dārimi, *loc. cit.*

(2) Voir plus haut, à propos du *Sofidni*.

(3) Citons seulement quelques passages, où cette synonymie est établie : Baihaqī, *Maḥṣin*, 150, 10-13 ; Ṭab., II, 516, 8 ; Aḡ., IX, 37, 2 d. l. ; X, 98, 7 d. l. ; 138, 8-9. Autres références, citées dans *Mo'âwia*, 44, 65. C'est le sens, adopté par Komait, *Ḥāṣimiydt* (éd. Horovitz), II, v. 31 et par le scoliaste, p. 39 (arabe). On appelait volontiers les Omaïyades la maison royale de Qoraiś. Voir encore les vers d'un Omaïyade dans Boḥṭori, *Ḥamṣa*, n° 1128.

(4) Il le rappelle opportunément aux factieux, comme Ibn Zobair. 'Iqd<sup>2</sup>, II, 138, bas.

(5) Comp. Baihaqī, *Maḥṣin*, 171, 8.



laire : « trois textes contre trois et je me déclare prêt à continuer » (1).

On ne pouvait mieux résumer le débat. Certes s'il existe un recueil, capable d'alimenter ces sortes de discussions contradictoires (2), nous n'en connaissons aucun comparable au livre sacré des musulmans ; véritable dictionnaire passionné de la vie de l'auteur ; où se heurtent pêle-mêle les textes, issus des circonstances les plus diverses ; où Mahomet a consigné pour toute l'éternité les haines et les espérances de sa carrière mouvementée ; où tour à tour on entend parler le patriote mecquois, fier de sa ville natale et le réformateur incompris, furieux de voir ses avances repoussées ; mais jusque dans ses colères, attentif à éviter les noms propres et à prendre des engagements de nature à compromettre l'avenir de sa politique. Ces habiletés ne vont pas sans amener des contradictions : mais Allah et la Tradition y ont mis bon ordre par la théorie du *Nâsih et du Mansôûh*.

Si nous comprenons le motif intéressé des recherches qoraniques de Mo'âwia, nous éprouvons plus de peine à justifier ses illusions à cet égard. Une conclusion peut être considérée comme absolument certaine (3) : nul ne part le Qoran ne consacre le monopole des Mecquois ; il se contente de l'ignorer. Quant aux autres sentences (4), prêtées par le hadîth à Mahomet, il faut les considérer comme controuvées et inventées pour les besoins de la cause, chaque fois qu'on l'amène à se départir de ces vagues assurances, de ces manifestations générales de sympathie que le Prophète, équilibriste consommé, s'était fait une obligation de ne jamais refuser.

Dans leur forme primitive et complète, elles paraissent avoir une signification moins précise. Ces dictons datent de l'époque de sa lutte contre

(1) *Iqd*, II, 144-145. Les trois quarts des versets qoraniques, dirigés contre les « Mo'srikoun », visent en première ligne les Mecquois, antérieurement au fath. L'absence d'ordre chronologique dans les versets ne permet pas toujours de s'en convaincre et a amené des auteurs musulmans à les appliquer aux chrétiens et aux Juifs.

(2) Il est invoqué dans la discussion par les Arabes et par leurs adversaires, les So'oubites. *Iqd*<sup>2</sup>, II, 85, 88.

(3) Voir réflexion sensée d'un 'Alide à ce propos. « Si le Prophète avait eu en vue le califat, il se serait exprimé clairement ; comme il le fit pour la prière » I. S. *Tabaq.*, V, 235, 16 etc.

(4) Par ex. Hanbal, VI, 384 : défense de maudire les Qoraisites ; *اولا ان تعاضى قريش* ; *لأخبرهم بالذي لهم عند الله عز وجل* ( Mahomet ).

la Mecque. Aboû'l Qâsim s'était contenté de constater un fait : « Dans les deux camps, observa-t-il, nous trouvons des chefs qoraisites ; les autres Arabes se rangent au gré de leurs sympathies : les musulmans avec le chef musulman, les infidèles avec le païen » (1). Rien de plus exact. L'histoire des *Maġāzi* est là pour l'attester. Ce ḥadîṭ revêt encore la forme suivante : « Dans le bien comme dans le mal, les Qorais se trouvent au premier rang » (2). Pour avoir préféré la concision, la Tradition est tombée dans l'obscurité. *Brevis esse laboro, obscurus fio* ! Obscurité voulue sans doute, dans l'intention de la Tradition et de ses inspirateurs ! En s'exprimant comme ils le prétendent, Mahomet eût soulevé contre lui les protestations de la majorité de ses adhérents. Il fut toujours trop fin politique pour s'exposer à cet inconvénient ! Il ne pouvait ignorer les dissensions et les ambitions, travaillant la jeune communauté.

Sur son lit de mort, Aboû Bakr en fit naïvement l'aveu. A cette heure suprême, où pour me servir de ses propres expressions, « l'incrédule devient croyant et le menteur véridique » (3), le Ṣiddîq regretta de n'avoir pas interrogé le Prophète sur cette grave question de la succession (4), afin de ne pas s'exposer à dépouiller les ayant droit (5). Il aurait voulu en particulier faire fixer par le Maître la part, revenant aux Anṣârs dans le gouvernement de l'islam (6). Le prudent Aboû Bakr aurait-il pu tenir ce langage, si une décision en la matière avait existé ? Scrupules bien tardifs ! Ils cadrent mal avec l'assurance, déployée au jour de la *Saġifa*.

Au courant des intrigues, ourdies autour de sa personne, Mahomet s'était à dessein enveloppé de mystère et avait largement puisé dans le tré-

(1) الناس تبهم لقريش في هذا الشأن مسلمهم ومسلمهم وكافرهم وكافرهم. Moslim, *Ṣaḥiḥ*, II, 79.

(2) الناس تبهم لقريش في الخير والشر Ou encore قريش ولاة الامر في الخير والشر. Tirmidî, *Ṣaḥiḥ*, II, 36, 4 ; Ḥanbal, III, 379, 5.

(3) *Iqd*, II, 257.

(4) Oṭmân lui avait adressé le même reproche. Cf. notre *Triumvirat*, 118-19.

(5) فلا يمتاز اهله. Barbier de Meynard traduit *ahl* par famille. Mas'oudî peut avoir à dessein choisi ici ce terme amphibologique, favorable aux prétentions 'alides, de préférence à l'expression plus claire, consignée par ex. dans *Iqd*, II, 257, 2 d. 1.

(6) Tab., I, 2141, 5-6 ; Mas'oudî, IV, 185 ; surtout Ya'qoubî, II, 156, 3.

sor de la phraséologie (1) arabe, maniée par lui avec tant de virtuosité. S'il a évité d'exalter l'ambition du groupe d'Aboû Bakr, ou les prétentions des Hâsimites (2), il ne se sentit pas la force de décourager les espérances des Anşârs. Le choix définitif de Médine, comme capitale de l'islam après le fath de la Mecque, devait fortifier leurs illusions.

Connaîtra-t-on jamais le motif de l'abandon définitif par Mahomet de sa ville natale ? Pourquoi a-t-il non-seulement défendu aux siens d'y retourner, mais veillé soigneusement à ce que leurs cendres n'y reposassent pas, s'ils venaient à y mourir ? (3) Lui-même refusa d'y acquérir un pied-à-terre et préférait recourir à l'hospitalité d'Aboû Sofîân. Quoiqu'il en soit, de telles démonstrations, survenant à ce moment de la carrière du Prophète, devaient raviver toutes les espérances des Médinois de participer au gouvernement de l'islam. Jusqu'à la fin, Mahomet crut devoir respecter cet optimisme aveugle. Alla-t-il plus loin... ? Toujours est-il que l'Anşârien Obaïy ibn Ka'b prétendit avoir reçu du Prophète des assurances en sa faveur (4). L'importance du personnage (5) rend cette assertion (6) assez vraisemblable, comme aussi la surveillance, exercée plus

(1) Cf. *Triumvirat* ; Hanbal, VI, 339, 6 d. l. Sa réponse aux plaintes des Hâsimites : انتم المستضعون بعدي . On peut y voir, si l'on veut, l'expression d'un regret pour leurs droits méconnus, comme leur manque d'intelligence et de courage. Aboû Sofîân emploiera pour eux le même qualificatif, en y ajoutant celui de *أولاد*, beaucoup plus précis.

(2) Comp. l'aveu de 'Ali lui-même, Baihaqî, *Mahdsin*, 50, 9 etc.

(3) Après le fath, il défend aux Mohâgîr de réclamer leurs maisons confisquées. Azraqî, 458. Cf. *Mo'dawia*, 30-31, 32, 35. Nous discuterons ailleurs les motifs de la conduite de Mahomet, très habile en cette décision.

(4) *Iqd*, II, 253, 4 etc.

(5) Cf. Nawawî, *Tahdîb*, 140-42 ; l. S. *Tabaq.*, III<sup>2</sup> sa notice. Il n'aurait pas paru à la *saqifa*, cf. *Iqd*, loc. cit.

(6) Je la trouve moins vraisemblable qu'il y a cinq ans, au moment où, pour mon Cours de la Faculté orientale, j'ai d'abord écrit ces lignes. Il est si difficile de se reconnaître au milieu des récits tendancieux, mis en circulation à propos du califat. Obaïy fut 'Aqabite, Badrite, Ohodite etc, obtint toutes les illustrations islamites. Cf. l. S. *Tabaq.*, III<sup>2</sup> 59-60 ; ses « Faḍā'il » dans Moslim, *Ṣaḥîḥ*, II, 252. Il aurait refusé de reconnaître A. Bakr. Ya'qûbî, II, 138 d. l. Longue notice, mais rien de neuf, dans Ibn Ǧauzî, *Ṣaḥîḥ aṣ-Ṣaḥîḥ* (Ms. B. Kh.), I, 155b-157a. Jusqu'à sa mort il souffrit de la fièvre, la fameuse fièvre de Médine.

tard sur lui par le défiant 'Omar (1). La fin de Sa'd ibn 'Obâda montrera à quels excès pouvait se porter cette défiance. En véritable Médinois, Obaïy manqua de décision au moment voulu. Lui-même Hazrağî, pouvait-il contrecarrer le chef de Hazrağ, travaillant pour son propre compte ?

Rien n'oblige à rejeter comme suspect le témoignage de 'Aîsa, prêtant à Mahomet le projet de laisser le califat à Zaid, son fils adoptif, si ce dernier lui survivait (2). Comme Nöldeke l'observe à propos d'un autre privilège, « on pouvait sans inconvénient attribuer une telle distinction à un homme dont les descendants jouèrent plus tard un rôle effacé » (3). Si ce projet, manifesté bien tardivement, fait honneur à Zaid, sa révélation ne pouvait plus compromettre Mahomet auprès des Mohâgîr. D'autre part, il montre qu'en songeant pour sa succession à un esclave kalbite, — et de quelle catégorie ! (4) — il ne réservait pas le monopole de Qorai's. Après la mort prématurée de son favori Zaid, aurait-il songé à établir ce privilège ? A notre avis, l'attitude des Anşârs dans la *saqifa* des Banoû Sâ'ida prouve le contraire.

Quand ils se réunirent sous la présidence de Sa'd ibn 'Obâda, ce fut pour régler le sort de Médine, indépendamment des Mohâgîr. Après avoir généreusement payé dans les guerres saintes le tribut du sang, après le partage avec les « Emigrés » de leurs maisons et de leurs terres, ils entendent maintenant s'indemniser de ces sacrifices. Malade, Sa'd fait prononcer son allocution par un de ses parents. Les rédacteurs de ce morceau ont cru bon d'y introduire les vers de Şorma Abou Qais sur l'insuccès des prédications de Mahomet auprès de ses compatriotes : une de ces satires, com-

(1) Il refuse de lui confier un emploi, et ajoute une explication puérile. I. S. *Tabaq.*, III<sup>2</sup>, 60, 14.

(2) I. S. *Tabaq.*, III<sup>1</sup>, 31, 12 ; Ibn Hağar, II, 47, 12.

(3) *ZDMG*, 1898, 10.

(4) Boğâri, *Târîh*, I ( ms. Knprulu, Cplé ) dans les notices de ses descendants emploie invariablement la formule *بن النمر*. Il n'y croyait donc pas ? Il appartenait au clan des *Banoû'l Madina*, des Kalbites prétendus, *والمدنية النمر غلبت عليهم* ( sic ! ), Qalqaşandi, *Nihâia*, ( ms. Paris ), 26-27. Le nom est suggestif ! Au lieu de *بنو المدنية* il faut lire *بنو مدينة*, c'était le nom, donné aux esclaves. Cf. Aḥṭal, *Divan* ( Şalḥani ) 5, 1, avec le commentaire *ibid.* et p. 405, 2<sup>e</sup> col. A son fils Osâma les Qorai'sites répugnent à donner leurs filles. Ḥanbal, VI, 413, bas.

posées beaucoup plus tard par les Anṣâriens contre les rivaux de Qoraiṣ (1). Mais, se demandèrent les Médinois, si les Mohâgîr protestent contre notre décision, que ferons-nous ? Alors nous leur proposerons de partager le pouvoir, l'établissement de deux émirs, choisis parmi les Anṣâriens et les Qoraiṣites (2). « Voilà le commencement de la débâcle ! » s'écrie Sa'd écœuré (3). Il ne se trompait pas !

Ainsi, comprenant l'impossibilité d'écarter complètement les frères qoraiṣites (4), ils rêvent d'introduire à Méline (5) l'une des plus curieuses institutions de l'ancienne Rome : celle des deux consuls (6). Chacun de ces fonctionnaires aurait eu pour mission spéciale de mettre ordre aux empiètements des Mohâgîr sur les Anṣârs et de ces derniers sur leurs frères dans la foi. Cette proposition étrange, mais éminemment arabe, montrerait à elle seule l'absence de toute décision prophétique. Si les Anṣârs en avaient eu connaissance, auraient-ils encore offert — toujours d'après la Tradition — à Aboû Bakr de le reconnaître, mais à une condition : désormais la dignité suprême serait alternativement dévolue à un membre des deux communautés musulmanes ? (7) Ils ne formulèrent aucune objection contre la personne même du père de 'Aîṣa ; ils protestèrent seulement contre son exclusivisme. Sa'd ibn 'Obâda (8), leur candidat, refusa

(1) Nous y reviendrons ailleurs, en étudiant la *Sira* du Prophète. Le discours de Sa'd a donc été composé ou remanié plus tard.

(2) *وثنّا امير ومنكر امير*.

(3) *هذا اول الوهن*. Nowairi, *Nihâia* (ms. Leiden), 7a ; le Ms. n° 3452, du même, (ms. Nodri 'Oṭmâni, Cplé).

(4) Selon leur plan primitif. Le sentiment de leur faiblesse, de leurs divisions intestines, les force à y renoncer.

(5) Nous prenons le *ḥadîṭ* pour ce qu'il vaut. L'important, c'est de constater l'impuissance de la Tradition à prouver le monopole qoraiṣite.

(6) Ce dessein se trouve clairement formulé dans *Iqd*, II, 252, 11 d. l. A cette prétention des Anṣârs, Aboû Bakr répondit probablement par la promesse, mise en sa bouche, de partager avec eux le pouvoir par moitié. Cf., I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>e</sup>, 129, 11 ; promesse promptement oubliée, si elle a jamais existé.

(7) *Ḥamfs*, II, 168-69.

(8) Refuse obstinément la bai'a. Il répond à Aboû Bakr : *أولا ما بي كسمته في هذه البيعة* : *زيرا يحجركم* [ *يحجركم* ]. Ibn Forât (ms. Paris), 4a. En somme Sa'd reprend après la mort de Mahomet le programme des *Montfiquon*, les vrais *Nationalistes* de Médine, ca-

de se soumettre et mourut, sans avoir voulu reconnaître ni Aboû Bakr ni 'Omar (1). Ceux-ci n'osèrent recourir à la violence pour le forcer à la bai'a, assurés de voir tous les Anşârs se réunir autour de lui, pour repousser cette dernière injure (2). Il se retira dans le Haurân, « auprès d'un *ğâr*, meilleur que 'Omar » (3); il y mourut, victime d'un assassinat politique. En comparant les détails, réunis sur ce fait par Ibn 'Abd Rabbih (4), en les rapprochant des meurtres, commandés par le Prophète (5), on acquiert la conviction qu'il fut tué (6) par ordre du second calife (7).

L'attitude de beaucoup d'autres musulmans confirme notre manière de voir. Si, dans le premier siècle de l'hégire, on veut rencontrer des croyants sincères, il faut aller les chercher dans les rangs des Hârigites. Or la logique implacable de ces sectaires ne cessa de protester contre le privilège, revendiqué par Qorais; et pour donner plus de poids à leur protestation ils se donnèrent des califes, choisis dans les diverses tribus arabes.

---

l'omniés, croyons-nous, par la Tradition, écho des rancunes qoraisites. Pour l'étymologie de *Mondfiq*, cf. Ġâhiz, *Ḥaiawân*, V, 86.

(1) I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>2</sup>, 145.

(2) Cf. Ibn 'Asâkir, VII, 93 (ms. de Damas).

(3) Peut-être Yazid frère de Mo'âwia, gouverneur de Syrie. Jusqu'à sa mort, Sa'd continua de faire bande à part, refusant de communiquer avec 'Omar pour la prière, le pèlerinage. Ibn Forât (ms. Paris.), 4b.; Nowairi, *Nihâia*, (ms. Leiden.) 9b.

(4) *Iqd*, II, 254 haut.

(5) Citons *Ḥamis*, I, 507; *Ṭab.*, *Annales*, I, 1441.

(6) Obaïy ibn Ka'b se montra plus prudent (*Iqd*, II, 253). Cette sagesse lui valut des égards spéciaux de 'Omar, I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>2</sup>, 60, 6, 14.

(7) La notice d'Ibn 'Asâkir, VII, 63 etc. ne renferme aucun élément permettant de conclure directement à une mort violente, sinon l'absurde donnée, répétée sous toutes les formes, que Sa'd fut tué par les *ğinn*. Comp. notre *Triumvirat*, p. 142; on y trouvera les références. Sur les grands personnages, tués ou enlevés par les *ğinn*, cf. Ġâhiz, *Ḥaiawân*, VI, 63-64. Ainsi aurait disparu Tâlib, le frère de 'Ali, après la bataille de Badr : *فلم يوجد له اثر الى يومنا هذا*, *Ḥaiawân*, II, 153; VI, 64. Parmi les clans anşâriens, loués par Mahomet, celui de Sa'd est toujours nommé en dernier lieu. Moslim, *Ṣaḥih*, II, 205, 266. C'est une revanche de la Tradition. Celle-ci fait intervenir les *ğinn* pour écarter une explication embarrassante. Tâlib n'a jamais existé : on a déduit son nom de celui d'Aboû Tâlib. Que l'on n'ait jamais retrouvé sa trace, rien d'étonnant.

Les 'Alides et les Sîites en fin de compte pensaient comme eux et aboutissaient fatalement à la même conclusion (1). Voici comment raisonnait leur interprète le plus autorisé, Komait, (2) le chantre des prétentions 'alides : Si, à l'encontre de la théorie sîite, la dignité suprême dans l'islam ne demeure pas le privilège exclusif de la famille du Prophète, elle devient le patrimoine commun de toutes les tribus arabes (3), non seulement de Moḏar, mais de Rabi'a et du Yémen et, avant tous, des Anṣârs. Ces légitimistes à outrance ignoraient donc le prétendu veto, prononcé par Mahomet contre les non-qoraïsites. Les imams de leur choix, les 'Alides, Qoraïsites pourtant, et assez rapprochés du Prophète pour connaître sa pensée intime, considéraient comme légitime qu'à leur défaut, la communauté musulmane se choisît un chef au sein de la nation arabe. L'adage : « le califat appartient à Qoraïs », est une trouvaille, due à l'ambition d'Aboû Bakr et de 'Omar. Dans un accès de sincérité, Ibn al-Ḥanafiya ne se gêna pas pour condamner les prétentions réciproques des 'Alides et des Omayyades : « Les deux familles, dit-il, se font adorer comme des idoles aux dépens d'Allah ! » (4) Pouvait-on plus clairement lâcher le privilège de Qoraïs ?

Le jour de la mort de Mahomet, Aboû Bakr révéla sa secrète pensée. On l'entendit lui, jusque-là uniquement préoccupé du Qoran et d'exercices ascétiques, ébranler du tonnerre de sa voix la salle des Banoû Sâ'ida. Irrité de la résistance, opposée par les Anṣârs, qu'il s'était trop facilement flatté de dominer, les voyant sourds aux arguments de sa captieuse rhétorique, il oublia toute mesure et démasqua ses prétentions réelles (5). Ce n'est plus le champion des droits de Qoraïs, c'est un ambitieux que nous allons entendre.

Il s'est ravisé ! En exaltant outre mesure les droits de Qoraïs, le mé-

(1) Voir le raisonnement, attribué à 'Alī, fils de Ḥosain, I. S. *Ṭabaq.*, V, 163, haut. Il est également développé par Ibn al-Ḥanafiya, *Ibid.*, V, 69, 7 etc.

(2) Cf. *Mo'awia*, index, s. v. *Komait* et l'introduction aux *Ḥāsimiyāt* du D<sup>r</sup> Horowitz. Sur sa médiocre valeur poétique, voir Ġāhiz, *Ḥatawān*, V, 55-56.

(3) *Ḥāsimiyāt*, 45-46 (éd. Horowitz). Comp. Qotaiba, *Poests*, 370, 5 etc.

(4) I. S. *Ṭabaq.*, V, 68, 22.

(5) Comp. notre *Triumvirat*, p. 138.

rite de l'ancienneté dans l'islam, des liens avec le Prophète, n'a-t-il pas dépassé le but, égaré les suffrages de ses auditeurs sur des personnalités plus sympathiques ? par ex. Sa'd ibn Abi Waqqâs, 'Alî et 'Oṭmân, oncle et beaux-fils du Prophète. A part le dernier, ils l'avaient, selon toute vraisemblance, précédé dans la profession de foi musulmane (1) : sans parler de leurs qualités personnelles, mieux appréciées des Arabes, de la situation de leurs familles respectives, beaucoup plus considérées que le clan de l'aim (2), et surtout de leur parenté avec le Prophète. La volte-face devient complète et le langage plus violent : « Qui donc, s'écrie-t-il, possède plus de droits que moi au pouvoir ? N'ai-je pas été le premier à faire l'exercice de la prière ? (3) N'ai-je pas.... N'ai-je pas.... » ? et il s'étendit sur l'énumération de ses hauts faits, accomplis en compagnie du Prophète ? » (4)

Ce langage nous semble porter les caractères d'authenticité. Il provoqua alors la réplique d'un poète anṣârien, apostrophant les partisans des triumvirs : « Nous avons tort selon vous d'acclamer Sa'd ; ce droit revenant à Aboû Bakr. Il est digne assurément ; mais combien plus 'Alî ! » (5). Aussi afin de donner le change, Aboû Bakr voulut-il saisir la main de 'Omar ou de Aboû 'Obaïda pour leur faire hommage, comme calife (6). Ce geste faisait partie de la mise en scène, combinée d'avance avec ses deux compères (7). Mais il nous paraît difficile de ne pas suspecter ici sa loyauté.

Plus tard, éprouvant le besoin de justifier sa violence, sa façon cavalière de s'arroger un pouvoir que personne ne songeait à lui offrir (8), il

(1) Cf. Nöldeke, *ZDMG*, 1898, p. 19-21.

(2) Ne remontant pas directement à Qoṣaiy. Ya'qoûbi, II, 141, 4 ; comp. *Iqd*, II, 52, 2 ; 154 bas. La prétendue dignité de l'*isnâq*, possédée par Aboû Bakr, est une invention des généalogistes Zobairites, inspirés par 'Aîsa. On s'en aperçoit aisément en feuilletant le *Nasab Qorai's* de Zobair ibn Bakkâr (ms. Kuprulu, Cple). Cf. *Triumvirat*, p. 115 sqq.

(3) Nöldeke, *ZDMG*, 1898, 19-20 a fait justice de cette assertion.

(4) I. S. *Tabaq.*, III<sup>1</sup>, 129, 3 etc. ; Qotaiba, *Ma'arif*, 56, 11.

(5) Ibn Doraïd, *Istiqâq*, 30, bas.

(6) Ya'qoûbi, II, 137 ; *Ḥamis*, II, 168.

(7) Cf. *Triumvirat*, p. 137

(8) تَأَمَّرُوا مِنْ غَيْرِ أَنْ يَسْتَخْلَفُوا. Le Saiyḍ Ḥimiari, dans *Aḡ*, VII, 9.



allèguera la crainte de la guerre civile, la nécessité d'un gouvernement fort (1). Là n'est pas la vérité : sans l'absence des principaux Omayyades (2), sans l'indécision inhérente au caractère des Médinois, sans les malheureuses divisions, séparant les deux tribus des Anşârs (3), l'ambition d'Aboû Bakr eût infailliblement déchaîné la guerre civile (4).

Si le fait d'appartenir à la cité, à la tribu de Mahomet, conférait à Qorais le droit d'accaparer sa succession, il fallait aller jusqu'au bout du raisonnement et reconnaître les prérogatives des Hâsimites. Or, pendant son califat, Aboû Bakr ne cessa de protester contre elles avec la dernière énergie (5) et trop souvent donna à sa protestation une forme, gratuitement mesquine et vexatoire. Mahomet aurait dit : « Nous autres, prophètes, nous ne laissons pas d'héritiers » (6). L'interprétation de cette parole (7) par Aboû Bakr constitue un chef d'œuvre d'habile sophistique. Il s'en autorisa pour refuser à Fâtima la succession privée de son père (8), succession considérable : à sa mort Aboû'l Qâsim se trouva être le plus gros propriétaire du Hîgâz (9). Le vrai but de ce déni de justice était de décon-

(1) Mas'ouûdi, IV, 183.

(2) Aboû Sofîân, Hâlid ibn Sa'id etc ; Ya'qoubî, II, 141, 5.

(3) Les Banoû Aus ne voulaient pas d'un calife hazrağite.

(4) Les B. Aslam paraissent avoir été convoqués par les triumvirs en vue d'une éventualité pareille. En récompense, les *Şahîh* ont enregistré leurs *Mandqib*. Moslim, *Şahîh*, II, 267. Le *ḥadiṯ* remonte à Ibn 'Omar. Tout en faisant la *bat'a*, 'Alî ne cesse de protester contre l'*istibḍâl* d'Aboû Bakr. *Ibid.*, II, 253-54.

(5) Il inventa la formule : « le califat et la prophétie ne doivent pas être accaparés par la même famille ». Cf. notre *Triumvirat*, 116.

(6) *En tant que prophètes* ; on n'hérite pas de nos privilèges spéciaux, prophétiques. Le sens est clair. A rapprocher de *ليس بعدي نبي*, Hanbal, VI, 369. Ces privilèges formeront plus tard la littérature des *Ḥaṣā'is*.

(7) *انا رجل منكم*. Je suis un homme comme vous », ne cesse de répéter Aboû'l Qâsim, en ajoutant *إلا فيما أوحى إلي*. Donc, en dehors de son caractère prophétique, il revendique tous les droits et les obligations de ses contemporains. Si la mort lui en eût laissé le loisir, il n'aurait pu manquer de disposer des grands domaines, laissés par lui. Il ne montra pas d'ailleurs beaucoup d'inclination pour le couple 'Alî - Fâtima. A. Bakr a exploité cet ensemble pour leur faire expier l'opposition à sa *bat'a*. Cf. Moslim, *Şahîh*, II, 52-55 pour l'épisode de l'héritage de Mahomet.

(8) Ya'qoubî, II, 142 ; Balâğori, *Fotoûh*, 30-32.

(9) Cf. Ibn Ġauzi, *Wafâ'* (ms. Leiden), 164a.

sidérer les 'Alides, de diminuer leurs ressources, en les empêchant d'utiliser la fortune du Prophète, et de décourager à tout jamais leurs prétentions. Ils nous paraît également difficile de méconnaître une vengeance dans l'inégalité de traitement, infligé plus tard par 'Omar aux combattants de Badr. Tandis que les Mohâgîr se voient taxés à 5000, les Anşârs doivent se contenter de 4000 dirhems (1). Serait-ce la réponse à leurs prétentions, développées dans la saqîfa des Banoû Sâ'ida ? (2).

A la mort de 'Omar la signification de la formule : « le califat appartient à Qorais » allait achever de se préciser. Les deux principaux acteurs de la grande comédie politique avaient achevé de jouer leur rôle. Leur ambition satisfaite, rien ne s'opposait plus à la manifestation de la vérité.

'Omar, nous en convenons, a dû regretter la mort de Aboû 'Obaida. Il perdait le successeur, préparé par lui de longue date (3), celui en faveur duquel il avait sacrifié le vaillant Hâlid (4) et failli compromettre la réussite de la conquête syrienne (5). En emportant son ancien associé, la peste de 'Amwâs avait dérangé les combinaisons du second calife. Mais à défaut de Aboû 'Obaida, il y a lieu d'être surpris que la Tradition le fasse songer à l'ami de ce dernier, à Mo'âd ibn Ġabal, un Anşârien (6), et de

(1) Balâğori. *op. cit.*, 453, 5 d. l. ; 455, 13. Mais comp. 445, 4 d. l.

(2) Plus tard, 'Omar céda Fadak aux Hâsimites, mais par indivis, de façon à créer la scission entre 'Ali et 'Abbâs. Il abandonnait donc la première interprétation du *نحن الانبياء لا نورث*. Cf. Ĥanbal, I, 3, 6. Pour ce qui est de la « sadaqa » du Prophète, toutes les grandes familles de Qorais, comme les Zobairites, les descendants de Talha, avaient adopté cette institution. Cf. Zobair ibn Bakkâr, *Nasab* (ms. Kuprulu) passim. D'après Moslim, *Ṣaḥîḥ*, II, 55, 2 'Omar aurait simplement cédé les domaines de Médine aux Hâsimites. En sa présence 'Abbâs adresse à 'Ali les épithètes de *الكاذب الاثيم النادر الخائن*. *Ibid.*, II, 53, 3. Ce dernier finit par dépouiller 'Abbâs. *Ibid.*

(3) Ṭab., *Annales*, I, 2776, 15 ; *Iqd.*, II, 257, 10 d. l. ; I. S. *Tabaq.*, III<sup>1</sup>, 128, 19. Cf. *Triumvirat*, 143.

(4) Par crainte de 'Omar, les parentes de Hâlid n'osent pleurer sa mort. *Iqd.*, II, 6, 6. Ici encore on met en avant la désapprobation du Prophète contre le deuil de la ġâhiliya : il s'agit de masquer une vengeance.

(5) Hâlid refusa d'abord de reconnaître Aboû 'Obaida, et l'armée syrienne se trouvait de son côté. Cf. *Triumvirat*, 141.

(6) I. S. *Tabaq.*, III<sup>2</sup> 126, 2. On voit toujours Mo'âd en bonnes relations avec les membres du triumvirat. Cf. I. S. *Tabaq.*, III<sup>2</sup>, 122, haut.

plus un Hazraǧî. Retenu en mission au Yémen, au moment de l'élection d'Aboû Bakr (1), il ne se trouva pas mêlé aux intrigues de ses contribules. L'auteur responsable de l'assassinat de Sa'd ibn 'Obâda admettait donc comme légitime une candidature non-qoraisite. Décimés dans la répression de la *ridda*, épuisés par les conquêtes musulmanes hors de l'Arabie, déconsidérés par les mesures, prises contre eux sous deux califats successifs, les Anṣârs n'étaient plus à redouter. 'Omar pouvait maintenant exprimer en leur faveur un vœu d'ailleurs stérile. Le groupe anṣârien, peu nombreux et divisé (2), manquait de chefs : ils étaient morts ou résignés à subir les conditions de leurs rivaux. Et pourtant, même à cette heure tardive, malgré les autres restrictions, rendant la concession illusoire, celle-ci attestait une véritable révolution, survenue dans les idées de 'Omar (3), en même temps que le néant du prétendu monopole, créé par Mahomet en faveur des Mohâǧir. Sur son lit de mort, 'Omar n'en fit plus mystère : si Sâlim avait été en vie, il l'aurait désigné comme successeur ! Or, à cet affranchi manquait la première condition pour obtenir l'estime des Arabes : un état civil ! (4) Dans ce pays, où il faut de toute nécessité être *fils de quelqu'un* (5), on ne savait comment l'appeler. On accolait à son nom les *nisbat* les plus discordantes : Qoraisite, Anṣârien, Perse (6). La dénomination d'*Abîhi*, n'ayant pas encore été inventée par les

(1) I. S. *Tabaq.*, III<sup>2</sup>, 122, 5 etc.

(2) Chaque famille avait un saïyd. Nawawî, 174, haut ; *Osd*, IV, 93.

(3) Comme ses prédécesseurs, le « débonnaire » 'Oṭmân continuera la politique antianṣârienne ; il fera détruire à Médine, les « oṭom », donjons, servant de centres aux grandes familles méléinoises. Ġâhiz, *Ḥawwân*, I, 37, 8. Ces hautes tours où « roucoulaient les tourterelles », *Aj.*, III, 74, faisaient l'ornement des paysages médinois.

(4) I. S. *Tabaq.*, III<sup>1</sup>, 61, 12 ; Nawawî, *Tahdîb*, 266.

(5) Comp. les *moṣḍhara*, débutant invariablement : ابن ... . L'incertitude des généalogies arabes constituait précisément la valeur de cet argument : il fallait être *fils d'un personnage connu*. Comparez, au sujet d'un moḥaddîṭ cette réflexion d'I. S. *Tabaq.*, VI, 255, 2 : « راحية كان عبدًا لا يعرف له أب » ; il fut, je crois, esclave, car je ne lui connais pas de père ». Emervillé de l'éloquence d'un jeune orateur, le calife 'Abdalmalik lui adresse la question inévitable : ابن من انت يا غلام. *Iqd*<sup>2</sup>, II, 89, bas. Ġâhiz, *Ḥawwân*, VI, 81, pour l'hémistiche du poète لا ينتسب إلى الدب ولا الدب انت لا ينتسب, le commente ainsi : ان الدب عندهم عجمي والجمي لا يتغير نسبه.

(6) Nawawî, *Tahdîb*, 266, 5.

ennemis des Omayyades, on le qualifiait tantôt de Sâlim, maulâ d'Aboû Hozafa, son ancien maître, ou plus sommairement encore : « Sâlim min aṣ-ṣâlihîn » ; Sâlim un des justes (1). Si cette dernière dénomination le recommandait à l'estime des croyants, musulmans avant d'être Arabes, elle devait plutôt repousser la fierté aristocratique des autres et réveiller tous leurs préjugés contre les esclaves. 'Omar ne pouvait l'ignorer et pourtant, à ses derniers moments, il ne craignit pas de pousser encore plus loin la palinodie. 'Alî, nous le savons, lui demeura toujours antipathique. Mais, autour de son lit de mort, il voyait des musulmans de la valeur de 'Otmân, de 'Abdarrahmân ibn 'Auf, de Sa'd ibn Abi Waqqâs, tous considérés de leurs contemporains. Ils les met de côté ; plus que cela, il attaqua la réputation (2) de ces grands Qoraisites ; il se garda de toute démarche, de nature à les mettre individuellement en évidence. A défaut de Sâlim, il désigna pour faire la prière à sa place Şohaib, un maulâ d'origine grecque (3), au grand scandale des vrais Arabes (4). C'était le signaler, pour ainsi dire, aux suffrages des musulmans. N'avait-il pas lui-même jadis développé cette considération (5) pour enlever la candidature d'Aboû Bakr ? Avec dépit, le poète arabe relève chez 'Omar ce déni de justice envers les Mohâgîr :

(1) 'Iqd, II, 88 ; 260 ; Tab., I, 2776-77 ; Nawawî, 266 ; I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>e</sup> 248, 19, 21. Ses « manâqib » dans Bohâri, *Ṣaḥîḥ*, II, 455.

(2) *كلمة طعن عليو*. 'Iqd, II, 88. 'Alî est traité par 'Omar, pour les pensions, comme un simple Badrite. Balâdîrî, *Fotoûḥ*, 449 ; 'Abbâs lui est préféré sous ce rapport et pourtant 'Omar prétend se régler d'après le degré de parenté avec Mahomet. *Ibid.*, 451, 2.

(3) Son surnom de « rouîmî », sa qualification de « aḥmar » trahissent son origine étrangère. I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>e</sup> 161, 26 ; 'Iqd, I, 292. Mahomet le déclare « grec ». Ġâhîz, *Maḥāsîn*, 164, 14. Comp. *Ṭabaq.*, III<sup>e</sup>, 162, 5. On essaie de le rattacher à la tribu de Namir ibn al-Qâsiṭ. 'Iqd, II, 65 ; I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>e</sup>, 161, 21. Cf. *Mo'dawwâ*, 112, 413.

(4) Voir les vers cités dans 'Iqd, II, 88. Plus tard, on a essayé de transformer Şohaib en ḥalîf de Qorais. *Ṭabaq.*, V, 182, 3. Voir les reproches de 'Omar. Balâdîrî, *Ansâb*, (ms. Paris) 110b ; 111a. Il n'avait point d'enfants. Tout cela permettait de le mettre en évidence, sans exciter la jalousie. Cf. Ḥanbal, VI, 16, haut. Ibn Miskawaih, I, *Ṭağdîrîb* (éd. Caetani), 460-51. On nomme pourtant Ḥamza fils de Şohaib. Ḥanbal, *loc. cit.*, 9 d. l. ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 182. Ce dernier recueil, *loc. cit.*, en nomme deux autres. Cf. Balâdîrî, *loc. cit.*

(5) Baihaqî, *Maḥāsîn*, 50, 13.

« Eux, les guides, les chefs des prédestinés ; pourtant il n'en agréa aucun pour (présider) notre prière » !

Eût-il été vivant, Sâlim au nez fendu (1) obtenait le califat de l'univers (2) » !

Ainsi parmi les quatre candidats, auxquels 'Omar eût souhaité laisser sa succession, nous trouvons un Qoraisite, un Anşârien (3) et deux maulâs : parmi ces derniers — à eux allaient les préférences de 'Omar — Şohaib n'était pas même d'origine arabe. Une dernière fois, interrogé sur cette délicate question, le calife mourant aurait répondu catégoriquement (4) ! « Le commandement appartient aux combattants de Badr, tant qu'il en survivra un seul ; à leur défaut, à ceux de Oḥod » (5). Or, dans ces deux fameuses batailles, le nombre des Anşârs dépassa celui des Mohâgîr, sans parler des participants, étrangers aux deux cités : ḥalîf, maulâs et autres. Comme on le voit, 'Omar avait lâché le prétendu privilège de Qorais. Si la Tradition lui fait ensuite prononcer l'exclusion contre les « musulmans du fath, les *ṭaliq* et leurs descendants » (6), cette déclaration est trop conforme à son attitude constante (7) pour la croire exempte de passion.

(1) المذموم c.-à-d. esclave. Le ḥadîṭ s'est inspiré de ce vers. Voir plus bas.

(2) *Iqd*, II, 88.

(3) Mo'âd ibn Ġabal.

(4) Authentique ou non, cette tradition rend le sentiment primitif de la conscience musulmane. Elle favorise les Anşârs, de beaucoup les plus nombreux dans les grandes journées de l'islam. 'Omar avait lâché pied à Oḥod et à Jhaibar. — L'islam aurait-il débuté par être un mouvement social, comme l'a pensé le Prof. Grimme ? On serait porté à le croire, quand on considère l'importante situation d'esclaves comme Zaid, Şohaib, Bilâl, Sâlim, 'Ammâr etc., de petites gens, comme Abou 'Obaïda ; importance conservée et même grandie, après la mort du Prophète. Abou Bakr fut, croyons-nous, un *ṭaliq*, affranchi. Son père Abou Qoḥâfa était *chasse-mouches* au service de 'Abdallah ibn Ġi'ân. Ġâḥiṣ, *Ḥatwân*, III, 125, 2-10. Une sévère révision de toutes ces légendes s'impose.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>1</sup>, 248, 9 ; *Osd*, IV, 387 d. 1.

(6) I. S. *Ṭabaq.*, loc. cit. Cf. VIII, 109, 13 ; 311, 9.

(7) D'hostilité contre les Omayyades, directement visés dans ces ḥadîṭ, à allure inoffensive. Voilà pourquoi la Tradition fait l'impossible pour avancer de 24 ou 48 heures la conversion de 'Abbâs : il s'agissait d'écarter des 'Abbâsides la qualification de *ṭaliq*. Elle prend la même peine pour dissimuler la conversion de l'ainé d'Abou

Ibn 'Omar, fidèle dépositaire de la pensée paternelle, non moins austère, plus exempt peut-être que le fils de Ḥaṭṭāb d'ambitions terrestres, Ibn 'Omar se déclare disposé à reconnaître le califat d'un nègre, si l'accord se fait sur son nom (1). Il se conduira conformément à cette déclaration dans les fréquentes *bai'a*, auxquelles il prendra part (2) pendant sa longue carrière. Cette attitude lui vaudra l'animosité du partial Mas'oudî. En d'autres termes : les suffrages de la « *ġamā'a* », non la généalogie, constituent les titres d'un pouvoir légitime. C'est exactement le sens d'une parole attribuée au Prophète : « Obéissez, lors même qu'on mettrait à votre tête un esclave noir (3), aux oreilles fendues, tant qu'il maintiendra le livre de Dieu ! » (4)

Ainsi agissaient les Hârigites (5). Nous n'avons pas à nous préoccuper si le dernier ḥadīṭ n'a pas été inspiré par eux ou par les Šo'oubites. Quand il faudrait y reconnaître l'intervention de la réaction antiarabe ou antiqoraïsiste (6), ses efforts seraient demeurés stériles, si la conscience musulmane avait cru à l'existence d'une décision de Mahomet en faveur de Qoraïs ; et dans ce cas, on trouverait ce ḥadīṭ dans les recueils orthodoxes, accompagné d'une note spéciale.

---

Bakr, retardée jusqu'au fath ( voir plus haut ), de ses parents et autres enfants, frères et sœurs, demeurés païens jusqu'à cette date extrême. Aucune famille ne compte des *ṭalīq*, comme celle des Bakrites.

(1) Tab., II, 177, 4 ; Ibn al-Ağir, *Kāmil*, III, 218, 11.

(2) Après Yazīd, Marwān, il reconnaîtra 'Abdalmalik, l. S. *Ṭabaq.*, V, 170, 3.

(3) Bohārī, *Ṣaḥīḥ*, I, 181. L'incise, « même le Bé-louin » ! est à remarquer. Ḥanbal, VI, 402-403, où le ḥadīṭ revient sous les formes les plus variées. On peut y reconnaître une double tendance ; inculquer l'excellence de la *ġamā'a* ou de l'idée d'autorité, ensuite une influence šo'oubite, dirigée contre l'exclusivisme de Qoraïs, enfin la contre-ſaçon du *Qui vos audit, me audit* évangélique, très manifeste, surtout dans Moslim, *Ṣaḥīḥ*, II, 86.

(4) l. S. *Ṭabaq.*, VIII, 224, 7, 13 ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*, II, 85-86.

(5) Ils auraient déféré de préférence le commandement aux Ṣaḥābis. Ibn Ḥağar, II, 49, 2 ; à leur défaut, reconnu comme califes des esclaves. Šahrastānī, 15 ; Ġaḥīz, *Opuscula*, 32. Cf. Wellhausen, *Die religioes-Oppositionsparteten*, 1<sup>re</sup> section.

(6) Voir dans Tab., *Annales*, II, 986, 6 etc. bon argument, à la fois contre les prétentions de Qoraïs et de la Ši'a.

## V.

## LA SUCCESSION CHEZ LES OMAIYADES

ELLE PRÉSUPPOSE LES PRINCIPES ARABES :

1) NAISSANCE LIBRE. *Importance de la noblesse maternelle. Cette condition ralentit la décadence des mœurs et la déconsidération de la femme.*

2) PRINCIPE DU SÉNIORAT : *pas de calife-enfant ! Collision avec les sentiments de la nature. Bizarrie dans l'ordre de succession.*

3) PAS D'HÉRÉDITÉ EN LIGNE DIRECTE ! *Exclusion du principe dynastique, « celui de Chosroès et d'Héraclius ». Caractère électif du califat. Efforts des Omayyades pour le combiner avec l'hérédité. Comment ils y réussirent.*

Dans la question de la succession au califat, les Omayyades, dynastie éminemment arabe, ont admis en bloc les principes, réglant la transmission du pouvoir chez les Arabes (1). Ils y ont ajouté la succession dynastique et dans ce but, adopté la théorie, toute à leur avantage, du monopole qoraïsité. Nous avons vu avec quelle conviction le plus remarquable de ces souverains s'en déclara le partisan. Si elle a rencontré plus tard autant de faveur, elle leur demeure redevable de ce succès. Ici encore les 'Abbâsides (2) ont bénéficié de la remarquable activité, déployée par leurs devanciers, vainqueurs de toutes les réactions antiqoraïsites : Hârigîtes, Anşârs ou Šo'ûbîtes (3).

(1) Nous les avons étudiés, dans une série de leçons, non encore publiées.

(2) Alors on dira : سادات قریش فوق کبری و آل کبری. Ġāhiz, *Hatawān*, V, 100, 10.

(3) Pour les arguments de ces derniers, voir 'Iqd<sup>2</sup>, II, 85 ; la dissertation de Goldziher dans *M. S.*, I, 209-213 ; Eng. Mittwoch, *Die literarische Taetigkeit Hamza al-Iḥbādnī*, p. 28-33, extrait de *Mitteil. d. Sem. f. Orient. Sprachen*, XII, Abt. II. Cf. *Mo'awia*, index, s. v. Šo'ûbîtes. Ġāhiz, *Hatawān*, VII, 68, 11 les proclame presque tous incrédules. Dans sa رسالة في التائبة (é. Van Vloten, 11<sup>e</sup> Congr. oriental.), 122-23, le même auteur expose leur argumentation pour établir leur supériorité sur les Arabes.

### 1. Avant tout, le calife omaiyade devait être de naissance libre.

A l'exception peut-être de Mo'âwia (1), tous les souverains de la famille d'Omaïya profitèrent de la permission, accordée par le Qoran, d'épouser des *omm walad*. Il serait oiseux de donner ici des références ; contentons-nous de renvoyer dans Tabarî à la rubrique, « épouses et enfants », mise à la suite de chaque règne (2). En dépit de cette concession aux mœurs du milieu, ils écartèrent en principe du trône le fils de l'esclave (3). Aussi voyons-nous les princes omaiyades rechercher pour leurs héritiers l'alliance des grands aristocrates bédouins, et, à la lettre, se disputer ces beaux-pères décoratifs. Leur illustration héraldique devait rejailir sur la dynastie et lui conférer ce prestige, rare parmi les Arabes, d'une généalogie irréprochable « par les deux extrémités » (4). Fiers de leurs « *ahwâl* », les Omaiyades peuvent demander aux poètes de mêler à l'éloge du souverain celui de sa mère (5). L'auraient-ils fait si elle avait été une esclave (6), acquise au bazar de Damas, ramenée des razzias d'Anatolie ou du Ḥorasân ? (7)

(1) Voir *Mo'âwia*, 210-11 ; 309-311.

(2) On peut voir aussi dans le 5<sup>e</sup> vol. I. S. *Tabaq.*, les notices de Marwân, 'Abdalmalik, 'Omar II. 'Abdarrahmân, fils de Mo'âwia I, a pu avoir pour mère une esclave. *Omm walad*, épousée par ce calife, Qotaiba, *Ma'ârif*, 119, 10 d. l. Pour Mo'âwia I, d'autres exemples sont cités par Ġāhiz, *Ḥatawân*, VI, 154. Chez les Bédouins de l'Arabie Pétrée, les fils de l'esclave n'ont pas droit à l'héritage Cf. Musil, *Arabia Petraea*, III, 225.

(3) *Jqd*, III, 293 ; Wellhausen, *Reich*, p. 195, 225 etc.

(4) Cf. *Mo'âwia*, من كلا الطرفين, 233, 287, 300.

(5) *Aḡ.*, I, 136 haut ; *Mo'âwia*, 299-305 ; 312. Voir plus haut, 'Aqil ibn 'Ollafa.

(6) Cela leur aurait attiré la qualification de *métis*, هجين (voir plus haut), ou celle de بنتا ou ابن فرقة. Comp. *Aḡ.*, IV, 45, 1-5 ; Qotaiba, *Poesis*, 236, 5 ; *Aḡ.*, XIV, 171, 16, 23. Aussi dans les généalogies ne prend-on pas la peine de nommer les mères esclaves ; pour 'Alī, cf. Tab., *Annales*, I, 3472-73. Nous avons signalé plus haut (chap. IV) l'expression ابن مدينة.

(7) La mère du souverain ne pouvait être « une gardienne de troupeaux من غطريف » ; « قریش لم تکن ائمة براعة ثلة » ; *Jqd*, II, 139, 3 d. l. فرقة est beaucoup plus grave. Ġāhiz, *Ḥatawân*, V, 105, 9, 13, I. S. *Tabaq.*, II<sup>1</sup>, 98, 16, où le nom de la profession semble devenu nom propre.



En ce point, ils se montrèrent très supérieurs aux califes de Bagdad, à l'exception de trois, tous fils d'esclaves (1). Les 'Abbâsides suivirent en cela la tradition, établie avant eux par leurs cousins, les 'Alides. Parmi ces derniers, les unions avec les esclaves n'étaient peut-être pas beaucoup plus fréquentes que chez les Omayyades. Seulement les descendants de 'Alî, rompant avec l'usage arabe, s'accordèrent de bonne heure la permission de contracter de véritables mariages avec des affranchies (2) : exemple inouï dans les annales des califes syriens, contraire aux usages reçus dans la bonne société, et choquant les prétentions aristocratiques de l'arabisme triomphant. L'exemple des 'Alides semblait annoncer l'intention de renverser la barrière, séparant les enfants, issus de mariages libres et serviles.

Cette prétention choqua la fierté des souverains arabes (3), régnant à Damas. Une politique égoïste leur eût conseillé de fermer les yeux. Préférant écouter le sentiment national, le désir de sauvegarder le prestige, s'attachant aux noms de Qosaiy et de 'Abdmanâf, les ancêtres communs et souches de l'aristocratie mecquoise, ces princes se crurent obligés de protester contre la dérogation. Comme son prédécesseur Mo'âwia, le calife 'Abdalmalik et ses successeurs se permirent d'adresser aux 'Alides des reproches à ce sujet (4). A ces observations, 'Alî fils de Hosain, caractère d'ailleurs élevé (5), mais d'une conscience étroitement musulmane, répondit comme son père Hosain en maintenant son droit d'épouser des « maulât » à l'exemple du Prophète (6). Ce fut une des nombreuses fautes par lesquelles

(1) Cf. Ġāhiz, *Maḥḍun*, XXI, 1 etc. ; Soyoûṭi, *Califes*, 9.

(2) Cf. *Mo'âwia*, 375. Pour la fréquence des unions serviles parmi les 'Alides et Hâsimites, voir I. S. *Ṭabaq.*, V, 229-30 ; 233, 1-5 ; 242, 16-20.

(3) Voir les vers, cités par 'Abdalmalik, dans *Iḡl*, III, 293.

(4) *Iḡl*, III, 292. Cette tendance, respectable dans le principe, a dû inspirer les ḥadith, hostiles aux mères esclaves. Boḥārî, *Ṣaḥiḥ*, I, 21, 12 ; II, 120, n° 8. « La servante enfantera son maître ; signe des derniers temps ! ». Moslim, *Ṣaḥiḥ*, I, 17, bas. « Le califat sera perdu, quand les fils de l'esclave l'obtiendront ». *Hiḍna*, II, 296 d. l. Ibn al-Aṭir, *Nihâia*, ms. B. Kh. *أَنَّ قَيْدَ الْإِمَّةِ بِأَبَا*, c.-à-d. son maître.

(5) Cf. *Mo'âwia*, 166, 179, 330.

(6) I. S. *Ṭabaq.*, V, 159 ; 162, 1 etc.

les descendants du gendre inintelligent de Mahomet et ceux de ses deux successeurs (1) achevèrent de se déconsidérer. Après la mort de Ḥosain, une de ses « *omm walad* » passe à un maulâ (2) et nous donne ainsi la mesure de leur estime pour la dignité maternelle (3).

Mais malgré leur tendance à faire prévaloir des mœurs, plus conformes à l'égalité musulmane, l'esprit de la *ġāhiliya* se réveillait parfois parmi les Alides eux-mêmes et en même temps la répulsion pour les fils d'esclaves (4). Ces réveils passagers n'empêchèrent pas nombre de contemporains de s'autoriser de l'exemple des Alides (5). Dès lors apparaissent dans la littérature arabe des (6) comparaisons réalistes, dépréciant la position de la mère ; témoin le vers suivant :

« Les mères dans une famille ! Ce sont des vases, recevant un dépôt. Toute la noblesse vient des pères ! » (7)

Mais les imitateurs des Alides ne pouvaient déguiser leur embarras, quand on les interrogeait sur leurs « *aḥwāl* », question intimement connexe avec la noblesse maternelle (8). A un de ces descendants de 'Alī, soupçonné d'aspirer au califat, l'Omaïyade Hišām se contenta de rappeler

(1) Mobarrad, *Kimil*, 299-300.

(2) I. S. *Ṭabaq.*, V, 156.

(3) Dans les *nasab*, on considérait également la condition de la mère Cf. *Aḡ*, X, 90, d. 1. Or la mère-esclave ne possédait ni nom ni généalogie. Il manquait donc un des « deux-cordons de noblesse ». Quand un-Arabe du Ḥaḍramaut venait chercher femme dans les tribus du centre, il s'informe *عن خاتمتها وأصلها*. Cf. *Aḡ*, X, 90-91.

(4) *Aḡ*, IV, 106, 8-9. A moins que cette répulsion ne soit née avec l'expansion de l'arabisme ; explication aussi plausible.

(5) *Iqd*, III, 292 ; *Aḡ*, IV, 106, 9.

(6) Dans Farazdaq la noblesse suppose encore « la connaissance des deux parents » : il loue ses héros d'être « nobles de père et de mère (à l'Omaïyade Bišr ibn Marwān), *Divan* (Boucher), 86, 6 ; 141, 2 d. v. On disait encore « noble par les deux oncles » *Ġāhiz*, *Ḥurawān*, III, 60, 2.

(7) *Iqd*, III, 292.

(8) Mobarrad, *Kimil*, 299, 16. Comp. 300, où *faḥl* = *omm walad* ; *Omdat*, 242 passim, et généralement les ouvrages généalogiques énoncent ou supposent cette synonymie. Un autre synonyme, c'est *ḡāhiz*. *Ġāhiz*, *Ḥurawān*, VI, 154. Mahomet aurait préconisé au lieu de *ḡāhiz* l'emploi de *ḡāhiz*. Moslim, *Ṣaḥīḥ*, II, 197. Pour le *ḡāh* cf. *Mo'dawia*, 299-305.

l'origine de sa mère, de nature à lui inspirer des prétentions moins ambitieuses (1).

Il faut féliciter les Omayyades d'avoir adopté une attitude plus digne. Elle ralentira pendant quelque temps la décadence des mœurs et la dégradation du sexe dans la société musulmane. Elle explique également la prédilection des princes pour certains beaux-pères du désert. Nous avons déjà nommé les plus célèbres de ces chefs, de la sorte distingués par le souverain : Manzoûr ibn Zabbân (2) et 'Aqîl ibn 'Ollafa. A leurs yeux, la valeur de ces alliances bédouines venait précisément de l'authenticité de la généalogie maternelle (3). A ce titre, ils les préféraient aux unions avec les familles aristocratiques de la Mecque, centre presque cosmopolite, où, dans des temps encore rapprochés, on avait trop peu veillé à conserver la pureté de la race et l'austérité des mœurs.

Les Omayyades ne commirent pas cette erreur. Dans les détails, concernant la famille des souverains syriens, quand la mère d'un membre de famille régnante est une esclave, on croit inutile de consigner son nom : seul l'anonymat peut convenir à une *omm walad*. Ses enfants (4), quoique frères du souverain, vivent dans l'obscurité, à l'ombre du trône, loin du maniement des affaires. Parmi les descendants de Yazîd I, issus d'unions serviles, aucun n'arrive à percer ; les poètes n'osent les mentionner. Bien différente apparaît la condition des autres enfants du calife : non seulement Hâlid et sa mère, mais son frère, l'obscur 'Abdallah, sont chantés, et la voix des bardes (5) vient attester la persistance de l'ancien idéal

(1) *Iqd*, II, 147, 13 ; III, 42 ; Mas'oudî, *Prairies*, V, 463 ; I. S. *Tabaq.*, V, 238, 21 etc.

(2) Cf. *Mo'dwa*, 295, 411. Ibn Zobair lui abandonne l'éducation de ses fils ; il leur confie la garde de ses chameaux. Zobair ibn Bakkâr, *Nasab*, (ms. Kuprulu) 4b. On vante les épouses illustres d'Ibn Zobair. Balâjori (*Ahlw.*), 77.

(3) Ils lui reconnaissaient aussi l'avantage de renforcer le caractère arabe de la dynastie, un des articles fondamentaux du programme politique de ce qu'on a appelé « das arabische Reich ».

(4) Voir p. ex. *Tab.*, II, 429, 11. En revanche, les épouses libres du souverain sont nommées, alors même qu'elles lui ont seulement donné des filles.

(5) Ils chantent les mères de 'Abjalmalik, de ses fils Walid, Yazid, de son frère Bisr. Aḥṭal, *Divan*, (Salhani) 204, 4 ; *Tab.*, II, 1173, 17 ; Farazdaq, *Divan*, 130, 11 ;

arabe. La fidélité des califes syriens à ce principe éclate d'autant plus que parmi les princes, nés de mères esclaves, on en rencontra plusieurs hors pair ; et cela à une époque, où la dynastie en danger éprouvait le plus grand besoin de leurs talents.

Comme les historiens en conviennent, parmi les nombreux fils de 'Abdalmalik (1), aucun ne fut plus accompli que Maslama (2). Intelligent, énergique, capitaine habile et courageux (3), il possédait tous les avantages, hormis de descendre d'une mère libre. Aussi se vit-il à jamais exclu du trône, occupé successivement par quatre de ses frères, moins heureusement doués (4). Après leur mort, il ne fut pas même question de lui ; on lui préféra son cousin, le futur calife 'Omar II et cela en dépit de l'estime, témoignée à Maslama par tous les Omayyades et des craintes, inspirées par l'austérité et les manies réformatrices du nouveau souverain. 'Abbās, fils aîné de Walid I, à peine moins accompli que Maslama, se vit écarté du trône pour la même raison (5). A la moindre occasion, on lui rappelle l'origine de sa mère (6). Le dernier de sa dynastie, Marwān II, ne déploya pas des qualités moins brillantes. Mais pour expliquer les médiocres sympathies des Syriens pour sa personne, il faut certainement admettre sa naissance d'une mère esclave (7).

D'après Mas'oudī, en excluant du trône des princes de la valeur de Maslama, les Omayyades auraient cédé à une crainte superstitieuse : leur

185, 3 ; 220, 2. A propos de Maslama, vers contre les *omni walad* et leurs fils, Balāquri, Ahlwardt, 222-23.

(1) Il en compte seize. I. S. *Tabaq.*, V, 165-66.

(2) *Iqd*, II, 151 ; III, 294, Dinawari, 334.

(3) Qotaiba, *Oyoūn*, 211, 16, *Aḡ*, XIII, 55, 10 ; 157 bas ; XVIII, 140 ; Becker, *Zeits. f. Assyr.*, XV, 15, n. 6 ; *Iqd*, I, 152, 189 bas ; 190 bas.

(4) Voir à ce sujet observation de Maslama à Hišām. Ġāhiz, *Bayān*, I, 210, 5.

(5) Cf. *Ibn 'Asākir*, VIII, sa notice ; idole de son père, ce dernier pense à ses autres fils en vue de sa succession.

(6) *Iqd*<sup>2</sup>, II, 142.

(7) Cf. *Ḥamāsa*, 303, l. 13. Marwān II était *أرق* (voir plus haut). Ġāhiz, *Ḥaiawān*, V, 101, 9 etc. ; de même 'Abbās fils de Walid I. *Ibid.* Même cas dans les branches collatérales des Omayyades. 'Anbasa ibn Sa'id est dédaigné par ses ennemis, parce que fils d'une esclave. Ġāhiz, *Ḥaiawān*, II, 129 bas. L'estime de Ḥaġġāġ pour 'Anbasa atteste sa valeur personnelle.

dynastie disparaîtrait sous le règne d'un prince issu d'une mère esclave (1). Ecrivant sous les 'Abbâsides, tous fils d'esclaves, à une époque où l'islam et la suprématie des races étrangères avaient fini par triompher des prétentions aristocratiques des Arabes (2), l'auteur des *Prairies d'or* devait de préférence s'attacher à une explication à la fois mystique et moins honorable pour des rivaux abhorrés. Nous savons à quoi nous en tenir sur ce sujet. L'exemple de Marwân I nous montrerait au besoin le peu de considération, entourant les épouses esclaves au sein de la dynastie syrienne. Ce prince n'hésita pas à céder à un de ses maulâs une *omm walad* avec les enfants qu'elle lui avait donnés (3). Quand les 'Abbâsides auront fait prévaloir des mœurs différentes, les habitants du désert seront les premiers à s'en formaliser. On verra alors des Bédouines, dans leur « tarqîs » (4), faire briller à leur progéniture la perspective du trône. Si, devant elles, on s'étonne de ces rêves ambitieux, elles répondent : « Pourquoi pas ? Notre calife n'est-il pas le fils d'une esclave ? » (5)

Un jour viendra pourtant, où la dynastie syrienne épuisée, affaiblie par des luttes intestines, se départira de la sévérité des anciens principes. Elle n'aura pas à s'en féliciter. La première exception, faite en faveur de Yazîd III, fut désastreuse (6). Pour la dernière, les qualités personnelles peu ordinaires de Marwân II ne l'empêchèrent pas d'assister à la ruine de sa maison.

(1) Mas'ouîdi, *Tunbih*, 323. Cf. *Iqd*, III, 293, 2 d. l.

(2) Voir l'exposé de ces prétentions dans *Iqd*, II, 88-92. L'exagération chauvine de ce programme est postérieure aux grandes conquêtes arabes.

(3) *Aj.*, IX, 36, 17.

(4) Vers ou prose rimée pour bercer ou faire danser les enfants. Cf. notre *Chantre*, p. 13. Nombreux spécimens dans *Iqd*, I, 278 ; *Hizna*, IV, 14 ; Ibn al-Faqîh, 119, 17-18 ; Ibn Dornid, *Istiqâq*, 44, 7-8 ; 75, 9 ; coutume blâmée par Ġāhîz, *Ḥaiawân*, I, 139 ; II, 110, 5 d. l. Comp. *ZDMG*, XLVI, p. 475 ; *WZKM*, 1888, p. 164 ; 1905, p. 283 ; Abou Zaid, *Nawâdir*, (éd. Šarṭūni), 92, 93.

(5) Commentaire de Ḥoṭai'a (Goldziher), *ZDMG*, 1892, p. 475-76.

(6) Mas'ouîdi, *Prairies*, VI, 31-32 : *أَوَّلُ مَنْ وَبَّى هَذَا الْأَمْرَ وَأَقَامَهُ وَكَتَبَ*. Voir les vers d'un poète contemporain, prémunissant les Omayyades contre leurs luttes fratricides. *Aj.*, XIV, 129 haut. Comp. Boḥtorî, *Ḥamâsa*, n° 1323, v. 6-7.

## 2. Le principe du séniorat.

Au moment où Ṭalḥa et Zobair partaient pour livrer la bataille du Chameau, l'Omayyade Sa'īd ibn al-'Asi leur demanda si, vengeurs du sang de 'Oṭmān, comme ils le proclamaient, ils entendaient maintenir le califat dans la postérité du calife martyr. Voici la réponse de ces deux ambitieux : « A Dieu ne plaise ! Pourrions-nous oublier les vieillards parmi les Mohâgîr, pour confier le pouvoir à des orphelins ? » (1) Cette réponse, malgré son manque de franchise, rendait merveilleusement le sentiment des Arabes sur une des premières conditions, requises dans le représentant de l'autorité : *la maturité de l'âge* ! (2)

(3). Voilà le concept arabe pour la transmission du pouvoir. Contre les jeunes souverains on fait protester le Prophète : « Plus que la peste, fuyez le gouvernement des enfants إِمَارَةُ الصِّبْيَانِ » (4). Et précisant sa pensée, il aurait ajouté : « De jeunes Qoraisites perdront ma nation » (5). Au congrès de Gâbia, les Syriens, assemblés pour se donner un chef, parleront comme le Prophète : « Pas de calife enfant ! » (6) Parmi les jeunes, les répugnances des Arabes visaient avant tout les premiers-nés. Quand on se rappelle les unions précoces en Arabie, les mères de dix ans, on comprendra pourquoi, en ce pays, on a jugé les premiers-nés incapables, de par leur faiblesse physique, de gouverner une nation d'hommes, comme les fils du désert. Sur ce point, Mo'âwia partageait l'opinion de ses sujets (7).

Ce fut le principal obstacle, rencontré par Mo'âwia dans ses efforts

(1) Ibn al-Aṭir, *Kāmil*, III, 88.

(2) Cf. *Mo'âwia*, 7.

(3) I. Hišām, *Sira*, 75, 115 ; I. S. Ṭabaq., VI, 119, 3 ; Boḥārī, *Ṣaḥīḥ*, II, 374 ; comp. commentaire de Qaṣṭalānī, III, 51 ; *Mo'âwia*, 7.

(4) *Ṣaḥīḥ al-Ṣaḥīḥ*, d'Ibn Ḡauzī (Ms. B. Kh.), I, 168.

(5) Ḥanbal, II, 324 bas, 328.

(6) Ṭab., *Annales*, II, 469, 473.

(7) Ḡāḥiẓ, *Ḥaiawān*, V, 168, 2 d. l. ; Qotaibz, *Oyoûn*, 453 ; *Mo'âwia*, 323 ; *Additions*. Même chez les animaux, les *كبر* sont les plus faibles : Ḡāḥiẓ, *op. cit.*, II, 79, 12, pas nés viables ; on redoute que le premier-né soit un mâle. *Ibid*, III, 54.

pour faire reconnaître Yazîd, un prince d'environ 25 ans (1). Cette prétention provoqua la surprise des Arabes.

« La souveraineté sur les hommes, sache-le, c'est une montée ; longue en est l'ascension » ! (Ġāhiz, *Ḥaiawân*, III, 24, 6 d. l. ).

وإن سيادة الاقوام فاعلم لها صداء مطبها طويل

Avec leurs poètes, c'était proclamer comme la nécessité d'un noviciat, noviciat supposant l'expérience de la vie ! Ceux de Syrie avaient déjà prévu l'ouverture de la succession de leur souverain ; ils avaient même, nous le savons, prononcé le nom du fils du Ḥālid, pour lors dans toute la force de l'âge. Marwân ne se gêna pas pour exprimer sa réprobation contre la candidature de Yazîd, et reprocher à son royal cousin de leur imposer la souveraineté d'un enfant, au détriment de ses pairs parmi les Banoû Omaiya (2).

A cette époque, les 'Alides professeront les mêmes principes. A la mort de Ḥasan, la direction politique de la Šî'a, symbolisée par l'héritage de la *ṣadāqa* de 'Alî, passera non à ses enfants, mais à Ḥosain, son frère. 'Alî n'avait-il pas, parmi les signes des derniers temps, signalé celui de voir le commandement confié aux mains des enfants ? (3) Cette légende tendancieuse (4) visait directement le mode de succession, constaté chez les Sofîânides, où nous voyons le jeune Yazîd, remplacé par Mo'âwia II, à peine adolescent.

Quand on étudie la transmission du califat dans la dynastie omaiyade, on est frappé de constater les embarras, causés par le principe du séniorat, ce principe contre nature, inspirant les plus étranges dispositions, au dé-

(1) Age approximatif de Yazîd au moment où son père s'ouvrit pour la première fois de son dessein. On le fait naître l'an 24 ou 26, la même année que 'Abdalmalik. Ibn Ġauzi, *Montaẓam*, II, 87b (ms. 'Asîr eff. Constantinople).

(2) Mas'oudî, *Prairies*, V, 72, 9. *Mo'âwia*, 6 etc.

(3) Ya'qoubî, II, 247. d. l.

(4) A tout le moins postérieure aux Sofîânides. Le Prophète avait imposé de jeunes *émirs*, comme Zaid et son fils Osâma et s'était plaint amèrement des résistances, rencontrées alors. D'autre part, comment Zaid a-t-il pu épouser Omm Aïman, la gouvernante abyssine du petit Mahomet ? Elle devait avoir plus du triple de son âge. Il faut ou la rajeunir ou vieillir le mari. Cf. *Mo'âwia*, 413, n. 7.

triment des héritiers directs et parfois aussi de la paix publique ! Si nous voyons certains de ces califes s'y conformer, la mort dans l'âme (1), il n'en demeure pas moins vrai que le séniorat, entrant en collision avec les plus légitimes affections, ouvrit une source perpétuelle de conflits. Sa malice se vit aggravée encore par l'institution du harem, entourant le souverain (2) d'autant de compétiteurs à craindre, qu'il comptait de frères, parfois même de parents (3). A Médine, sous le califat de Yazîd, Marwân quoique rentré dans la vie privée, devra à son âge d'être considéré comme le chef effectif des Omayyades du Higâz et éclipsera totalement le gouverneur omayyade envoyé de Damas (4). Plus tard, après la bataille de Marǧ Râhiṭ, il devra à la même considération d'être acclamé calife par les Syriens, au détriment des enfants de Yazîd. Pour s'attacher les Kalbites, Marwân simulera l'intention de laisser après lui le califat à Hâlid, l'aîné des jeunes princes (5), résolution promptement oubliée, mais confirmant l'attachement des Arabes pour le séniorat, autant que leur dévouement aux Sofîânides. L'anomalie, créée par le principe, amènera, au sein de certaines dynasties musulmanes, l'introduction de coutumes barbares, que couvrira la raison d'état. Le souverain se décidera d'ordinaire à enfermer ses frères, quand il ne recourra pas à des mesures moins justifiables.

Avant de mourir, Marwân avait ainsi réglé l'ordre de succession : après 'Abdalmalik, le pouvoir devait passer à 'Abdal'azîz, le second de ses fils, à l'exclusion des propres enfants de 'Abdalmalik. Cette disposition troubla la première partie du règne de ce calife, tremblant à la pensée des désordres que causerait la lutte de « deux béliers » se disputant le pou-

(1) Ibn Doraïd, *İstiṣṣāq*, 101-102: regrets de Walid I, en considérant le bas-âge de ses enfants.

(2) Voir plus haut : détails sur les familles nombreuses, chez les Omayyades. Un fils de Walid I pourra sortir, entouré d'une escorte de 60 cavaliers, tous ses fils : il portera le surnom honorable de *فحل بني امية*. Aboû Sofîân l'avait donné au Prophète, en apprenant qu'il était devenu son beau-fils. Comp. I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 203, 15 ; Ibn Ǧauzi, *Montaẓam*, ( ms. 'Omoûmiya ), année 66.

(3) 'Amrou ibn Sa'îd et Hâlid ibn Yazîd ne cessèrent d'intriguer contre 'Abdal-malik. I. S. *Ṭabaq.*, V, 168, 10-12.

(4) *Ṭab.*, *Annales*, II, 405, 20.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, V, 28 bas ; 29, 2, 15 ; 168, 12.



voir (1), quand il viendrait à disparaître. Par ses partisans, ses poètes, par des théologiens, gagnés par lui, le souverain s'était efforcé de préparer l'opinion à un coup d'état, pressenti par tous ses sujets. Il venait de se décider à changer l'ordre de succession, réglé par son père, lorsque la mort de 'Abdal'azîz le délivra de la nécessité de commettre un parjure et d'apprendre à ses successeurs comment on tournait ses plus saints engagements (2). Un tel exemple ne pouvait passer inaperçu. Walîd tenta d'enlever à son frère Solaimân le bénéfice du testament paternel, au profit de ses propres enfants (3). Solaimân essaiera, lui aussi, d'exclure les fils de 'Atika de la succession califale, en faveur de son aîné Aïyoûb. Yazîd II, pressé de désigner son remplaçant, n'osa penser à son fils, âgé seulement de onze ans. Il se décida à nommer son frère Hisâm, auquel devait succéder Walîd, fils de Yazîd II (4).

Ces exemples montrent à quel point il fallait tenir compte des préjugés des Arabes. Ils ne pardonnèrent pas à Walîd II d'avoir désigné pour le califat ses deux fils, encore en bas âge, au préjudice d'autres Omayyades, oncles des jeunes princes (5). Ainsi s'expliquent les bizarreries dans l'ordre de succession, la surprenante irrégularité (6) dans la suite de ces califes. Le tableau suivant permettra de s'en rendre compte. Des numéros d'ordre, placés avant chaque nom, indiquent la suite chronologique des souverains omayyades.

(1) I. S. *Tabaq.*, V, 174.

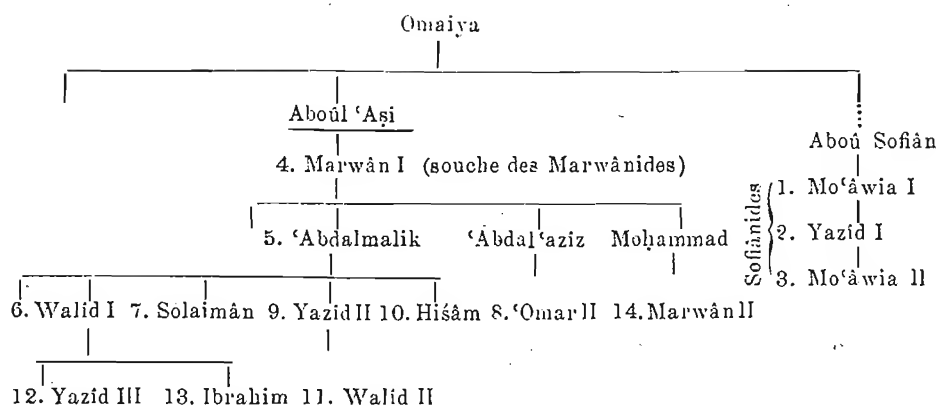
(2) *Ağ.*, VI, 103. Cf. Von Kremer, *Herrschende Ideen*, p. 407. Ces califes, en mourant, répéteront le vers : « Mes fils sont jeunes, hélas صِبْيَانٌ ; heureux qui compte des héritiers formés, رَبِّ بَنِينَ ! » (Ġāhiz *Ḥatawān*, I, 49) c.-à-d. nés au ربيع , au printemps et non à l'été de l'existence. Cf. Aboû Zaid, *Nawādir*, 87.

(3) I. S. *Tabaq.*, V, 173, 22.

(4) *Iqd.*, I, 174.

(5) *Tab.*, II, 1776, 12 ; *Ağ.*, VI, 135, 5 ; 136.

(6) Il n'aurait pas dépendu de 'Omar II de la compliquer encore, en laissant sa succession à son frère aîné Aboû Bakr *ان عمر كان قد رضى للخلافة بعده فسقي السمر فمات ما*. Ibn 'Asâkir, *Histoire de Damas* (ms. Paris), 89-90.



Sans parler de la faiblesse de Mo'âwia II, le calife-enfant aurait-il pu, s'il n'était mort prématurément, se maintenir sur le trône de ses ancêtres ? Il nous paraît permis d'en douter.

### 3. Exclusion de l'hérédité en ligne directe.

Comme l'a observé Wellhausen (1) : « D'après le droit arabe (2), la transmission du pouvoir pouvait demeurer (3) au sein d'une race ou d'une tribu ; mais non dans la même famille et passer de père en fils. Selon l'islam, l'autorité ne devait pas constituer une sorte de propriété humaine, sur laquelle il était loisible d'élever des prétentions héréditaires » (4).

(1) *Reich*, p. 88.

(2) A prendre dans le sens le plus large. Cf. *Mo'âwia*, 225.

(3) Comp. *أول بيت كانت فيه الرياسة والحكومة واللواء والمرباع يكون ذلك كإبراهيم عن كابر ويتوارثونه*. 'Abdalbarr an-Namari, *Kitâb al-Qaṣd* (ms. 'Aṣir eff., Constantinople). Les clans, les tribus les plus fières se vantent de ne jamais manquer de saïd, « étoile du ciel ; une étoile s'éclipse-t-elle, une autre apparaît, servant de centre aux étoiles ». D'autres poètes, conservant la même tournure, remplacent l'étoile par « la lune, brillant au fond de la nuit ». Leurs contribules, « quand on les rencontre, on se heurte à autant de saïd, comme les étoiles, guidant le voyageur ». Ces citations, et autres dans Ġāhiz, *Ḥaiawân*, III, 29-30, attestent l'idée de la souveraineté, demeurant dans un groupe, mais non pas jusqu'à passer de père en fils. Comp. Boḥtorî, *Ḥamāsa*, n° 1158.

(4) La théorie fut développée plus tard. Mais elle cadrerait trop avec la mentalité arabe — et le *Qoran* en est un des produits les plus authentiques — pour ne pas s'imposer de bonne heure. Ce recueil se contente de répéter : « la souveraineté, *molk*, appartient à Dieu ». *Qoran*, 2, 106 ; 64, 1 ; 67, 1 ; 3, 191 ; 5, 18, 40, 120 ; 22, 56 ; 23, 116 ; 25, 2, 26. A cette formule se réduit la théorie qoranique sur l'origine du pouvoir.

Aussi l'acte du grand Mo'âwia, rompant avec cette coutume, aurait-il causé un véritable scandale. Les théoriciens postérieurs ont du moins essayé de lui donner cette signification. Chez les contemporains, il provoqua surtout de la surprise et déranger les calculs intéressés des certaines ambitions. Nous leur devons les déclamations contre le *molk* des Omayyades (1).

Nous l'avons vu plus haut, en constatant avec quelle persévérance la Tradition lui reproche d'avoir transformé en *molk* le pouvoir essentiellement électif ( *şourâ* ) de l'islam (2). Si, chez les Syriens, le sentiment de la discipline, la reconnaissance pour le vieux souverain continrent les murmures, la surprise subsista. A ces anciens sujets de Byzance et des Ġassânides, on n'avait pas inutilement lu les versets du Qoran (3) et développé les théories de la théocratie musulmane sur le « soltân Allah ». Chez les autres Arabes, l'opposition se manifesta bruyamment.

Elle ne s'inspirait pas uniquement des rancunes sî'ites, hârigites ou médinoises, mais encore de la crainte de se voir désormais, comme chez les « A'âgim », abandonné à la discrétion d'une famille. Hoţai'a (4) avait déjà protesté contre la possibilité de voir le califat se perpétuer dans la race d'Aboû Bakr. Dans le 'Omân lointain, en apprenant l'élection de ce dernier, on demeura persuadé que tous les Qoraïsites devaient se croire prophètes, pour avoir osé confisquer à leur profit la succession de Mahomet. En présence de la prétention de Mo'âwia, proposant de reconnaître Yazîd, comme héritier présomptif, le poète 'Abdarrahmân ibn Hammâm as-Saloûlî (5) donna à sa protestation une forme encore plus violente :

(1) Cf. *Mo'âwia*, chap. X.

(2) On fait préconiser par Mahomet la *şourâ* comme l'idéal pour son peuple. Tirmidî, *Şahîh*, II, 43 6 d. 1.

(3) *Qoran* 42, 36 *وَأَمْرُهُمْ شُورَىٰ بَيْنَهُمْ* est extrêmement vague. Il doit désigner les musulmans pieux « vivant entre eux sur le pied d'égalité, sans ambition, comme des frères ». En ces derniers temps, il a été fréquemment cité pour établir combien le régime constitutionnel est conforme à l'esprit du Qoran.

(4) *Divan*, XXXIV, XLIII, éd. Goldziher.

(5) Si la *nisbat* « Saloûlî » d'un ms. de Mas'ôûdi doit être maintenue, il serait le frère de 'Abdallah ibn Hammâm, partisan dévoué de Mo'âwia ( *Mas'ôûdi* V, 126 ; 154-56 ; *Hamdsa*, 507 ) comme il ressort également de ses vers à la louange de Ziâd, *Tab.*, *Annales*, II, 89. Ces données ne cadrent pas avec la virulence de cette sortie. Dans

« On nous présenterait Ramla ou Hind (1) ; nous la proclamerions prince des croyants !

« Quand Chosroès meurt, un autre Chosroès prend sa place, venant après trois monarques, se succédant sans interruption.

« Quelle misère ! Si nous avions du cœur ! (2) Mais jamais nous ne redeviendrons ce que nous fûmes !

« Sinon on vous renverrait à coups de sabre lécher votre *sahîna* (3) à la Mecque (4) !

« La peur nous fait trembler ; nous boirions sans nous désaltérer tout le sang des Omayyades !

« Vos sujets ont perdu la tête (ô fils d'Omaiya !) : et vous n'avez qu'à faire la chasse à des lièvres, pris en défaut ! (5). »

Chosroès, César ! Chez les Arabes ces noms, nous l'avons dit, symbolisaient l'arbitraire. Parfois leurs poètes y substituaient celui de Kolaib, le tout-puissant chef de Rabî'a (6). Témoin cette apostrophe d'un Hârigite à Mo'awia :

« Tu as marché sur les traces de Kolaib au milieu des siens. Ah ! si nous avions un brave de la trempe de Gassâs ! »

قد يمرت ميمير كليب في عثيرة لو كان فيهم غلام مثل جاسر (7)

L'énergie et l'habileté de Mo'awia dénouèrent ce faisceau de résis-

Ġāḥiẓ, *Avares*, 258, 10, le vers 4<sup>e</sup> est attribué à 'Abdallāh ibn Hammām ; cela augmente encore nos incertitudes sur la paternité de cette satire. Cf. *Mo'awia*, 121, 265. Autres vers de 'Abd[allāh] ibn Hammām *Aḡ.*, XIV, 120-21.

(1) Filles de Mo'awia, voir plus haut, p. 3.

(2) Littéralement : du nez. Cf. Ġāḥiẓ, *Ḥatawān*, III, 95, 1 etc.

(3) La version française rend ainsi ce vers : « Qu'on vous frappe donc, afin que vous reveniez à la Mecque en léchant votre maître irrité ». Pour la *sahîna*, voir Ġāḥiẓ, *Avares*, p. 258, et plus haut.

(4) Remarquez l'allusion blessante au monopole qoraïsîte. Chez les anciens Arabes le nom de Chosroès évoque l'idée de l'absolutisme. Sous Mo'awia, un poète, retenu dans une garnison lointaine, proteste ainsi : ... اجمرتنا اجمار كسرى جنوده. Ġāḥiẓ, *Ḥatawān*, V, 42, 6 d. l. *Idem*, رسالة في النابتة, 117 (11<sup>e</sup> Congrès des orientalistes, section « Islam »).

(5) Mas'ūdī, *Prairies*, V, 71.

(6) Ġāḥiẓ, *Ḥatawān*, I, 155-56, citations poétiques.

(7) Ġāḥiẓ, *Ḥatawān*, I, 157, 6 d. l.

tances. Celles, rencontrées au sein de sa famille, ne furent pas les moins redoutables. En prévision, il avait fait jouer tous les ressorts de sa politique, pour ne pas trop mettre en évidence des hommes de la valeur de Sa'îd ibn al-'Asi et de Marwân. Au dire de Mas'ôûdî, s'il parvint à apaiser ce dernier, ce fut en lui promettant la succession après Yazîd (1). Si cette assurance a été donnée, la jeunesse de Yazîd la rendait assez illusoire. Comme on n'en retrouve ailleurs aucune trace, que Marwân n'y fit jamais allusion, on peut la considérer comme une des nombreuses inventions du partial Mas'ôûdî, au détriment des Omayyades. Cette antipathie des Arabes contre l'hérédité en ligne directe (2) contribuera à donner un caractère très spécial d'acuité au conflit, déjà créé par le principe du séniorat. Pas de souverains enfants ! — diront les Nomades, et ils ajouteront : pas de succession dynastique !

Lorsque sur les pressantes instances de Mo'âwia, Marwân, alors gouverneur de Médine, proposera pour la première fois d'acclamer la candidature du jeune Yazîd, cette proposition soulèvera un violent tumulte (3) à la mosquée. Un des nombreux prétendants, fixés au Hîgâz, 'Abdarrahmân, fils d'Aboû Bakr, s'écriera : « Vous voulez marcher sur les traces de Chosroès et d'Héraclius. Quand un Chosroès, un César viennent à mourir, un autre Chosroès, un autre César leur succèdent ! » (4) Cette exclamation préjugait une question de fait, non de droit. Même sous le Bas-Empire, le pouvoir impérial demeura en principe électif : en réalité, les empereurs chrétiens, à l'imitation de leurs prédécesseurs, cherchèrent et réussirent

(1) Mas'ôûdî, V, 73. Ailleurs on lui fait prodiguer les assurances de cette nature. Ainsi, il aurait promis le trône après lui à Hasan et à Hosain, fils de 'Ali. Pourquoi ces 'Alides ne se sont-ils jamais prévalus de cette promesse ? Marwân fit comme les 'Alides après la mort des derniers Sofîânides : il oublia de faire valoir un droit aussi problématique. Dahabî, *Kitâb al-'ibâr* (ms. Paris), 10 a.

(2) Le calife 'Otmân s'irrite contre une insinuation en ce sens. Mas'ôûdî, *Pratres*, IV, 275, 5.

(3) Assaut d'injures entre Marwân et 'Abdarrahmân et 'Aîsa, enfants d'Aboû Bakr ; très édifiant pour établir le caractère primitif de la mosquée. *Aj.*, XVI, 94.

(4) *Aj.*, XVI, 94. C'est le motif, indiqué plus haut par le poète, chez qui la Tradition est sans doute allée le chercher. L'ancienne poésie est une de ses sources d'information : on ne saurait trop s'en convaincre.



libres de tout engagement et ne songent pas un instant à la candidature de ses enfants : la durée de leur bai'a venait d'expirer ! Chacun reprenait la liberté de ses mouvements, l'élection (1) déciderait.

L'art de Mo'âwia consista, tout en ayant l'air de respecter le caractère électif du califat, à présider en personne au choix de son successeur. Il voulait pouvoir diriger l'élection, se flattant bien de la rendre conforme à ses désirs. C'était une importante innovation. Wellhausen et avant lui les auteurs arabes (2) la constatent : « Jamais on n'avait entendu parler d'une reconnaissance anticipée ». Le concept d'un héritier présomptif était étranger à la mentalité arabe. Dans des cas exceptionnels, on accordait pourtant au chef de prendre de son vivant des dispositions, relatives à la transmission du pouvoir. Les commandants des armées musulmanes ne cessèrent d'user de cette faculté, et à la veille d'une bataille, ils ne manquaient pas de désigner ceux de leurs frères d'armes (3) chargés de les remplacer, s'ils venaient à succomber. Si ces dispositions ne devaient pas nécessairement profiter au fils du chef, d'autre part aucune ne visait son exclusion. Mo'âwia n'en demandait pas davantage ; sa politique se chargea du reste.

Il commença par élargir la concession, arrachée par l'instinct de la conservation à l'indiscipline arabe. Le privilège était réservé à un général en campagne. S'agissait-il d'un saïyd ou chef d'état, l'usage se trouvait limité à ses derniers moments. Ainsi avaient agi Aboû Bakr et 'Omar. Mo'âwia alla plus loin. Chef de l'islam, cette grande armée perpétuellement en campagne, il voulut la prémunir contre le danger de demeurer sans général. Lui-même, avancé en âge, exposé aux embûches de

(1) الامر شورى . Tab., III, 2333, 21.

(2) Reich, p. 88 ; Mas'ôûdi, Soyoufî, Qalqasândi etc. في حال الصحة, observe ce dernier.

(3) Voir p. ex. Mas'ôûdi, *Prairies*, IV, 235. Deux, exceptionnellement trois. Tab., *Annales*, II, 495,5 etc ; 556,7 ; *Ağ.*, VI, 4, 1 ; Ibn Haldoun, *Histoire*, III, 24. On en nomme même quatre. Balâğori (*Ahlw.*), 128, 4. Pour la bataille de Mou'ta, Mahomet avait d'avance désigné deux chefs, chargés de remplacer Zaid en cas de nécessité ; du moins la Tradition l'a supposé. Cela lui permettait de glorifier Ga'far le Volant, complètement inconnu par ailleurs.

ses ennemis, — les attentats hârigites (1) pouvaient se reproduire, — il résolut de ne pas attendre ses derniers moments (2) pour régler l'importante question de la succession !

Ce fut, nous le répétons, la grande préoccupation de la seconde partie de son règne. Elle en fut également, hâtons-nous de l'ajouter, une des inspirations les plus heureuses et les plus favorables au repos de l'empire. En réduisant à une simple formalité l'intervention du corps électoral, prié de reconnaître et de sanctionner le fait accompli, il ferma, au sein d'une race aussi indisciplinée, la porte aux troubles, accompagnement obligé de ces périodes de transition. S'il ne put faire prévaloir définitivement l'hérédité directe, son exemple permit (3) du moins à ses successeurs de régler, de leur vivant et au moment opportun, l'ordre de succession et d'enlever ainsi aux interrègnes leur caractère critique (4).

## VI

### RECONNAISSANCE DE YAZID COMME HÉRITIER

#### PRÉSUMPTIF.

---

CARACTÈRE ET IMPORTANCE DE LA « BAI'A ». OBSTACLES A LA RECONNAISSANCE DE YAZÎD : L'OPPOSITION DES CHEFS DE FACTION ; LA JEUNESSE DE L'HÉRITIER. ON NE VEUT PAS SE LIER D'AVANCE ET DU VIVANT DU SOUVERAIN.

QUAND ET COMMENT MO'ÂWIA FIT RECONNAÎTRE YAZÎD.

---

Nous pouvons maintenant aborder l'étude de la *bai'a* de Yazîd et

---

(1) Cf. Mo'âwia, 141.

(2) « Tu crains pour ton successeur ! » lui avait dit un de ses conseillers omaïyades. 'Iqd<sup>2</sup>, II, 141. Au lit de mort, 'Alî aurait désigné comme successeur son fils Ḥasan. Maqdisî, *Ansâb al-Qoraṣiyn*, (ms 'Asîr eff.).

(3) Il sera désormais invoqué par les poètes Omaïyades. *Aj.*, VI, 152, 5-6. Cf. Mo'âwia, 189.

(4) L'événement lui donna raison. La succession de Yazîd aura lieu sans se-



mesurer le degré d'habileté, déployée en cette occurrence par Mo'âwia.

La « bai'a » ou « mobâia'a » signifie primitivement un contrat, un acte de vente, ensuite toute autre transaction ou convention entre plusieurs personnes. De là est venu le sens d'hommage à un individu ou à une communauté. Ainsi Mahomet établit, par l'entremise de la *bai'a*, un lien engageant les premiers croyants envers sa personne et envers l'islam.

L'importance, par lui attachée à cette cérémonie, grandit encore, le jour où il se sentit la vocation de chef d'état. A partir de ce moment, il en fit une condition indispensable à l'islam (1), surtout à l'égard des Bédouins, toujours volages et insaisissables. C'était au point de rendre pour eux obligatoire le séjour à Médine, où il pouvait constamment les avoir sous la main (2). Il prendra soin de faire renouveler la *bai'a* dans les circonstances critiques de sa vie, comme à Hodaibiya (3).

Après lui, la *bai'a* a désigné l'acte d'inauguration, la reconnaissance officielle des califes. Dans toutes ces circonstances, le lien, créé par la *bai'a*, était purement personnel : on s'engageait envers celui qui recevait la *bai'a*, sans se lier vis-à-vis de ses successeurs (4) ; lui mort, on redevenait libre. De là, l'étonnement des Arabes à la mort de Mahomet, en apprenant les prétentions d'Aboû Bakr à leur sujétion :

« Nous avons obéi à l'envoyé de Dieu, en vue de sa veracité ; mais

---

cousse. « Avant les Omayyades, m'écrit le prince Caetani, les califes ont eu très peu de vraie autorité : les généraux ont fait ce qu'ils voulaient sur les frontières. 'Omar a fait de l'équilibre tout le temps. De Médine on ne pouvait pas gouverner l'empire... Le califat naquit comme une institution provisoire, Il ne devint définitif que sous les Omayyades, par l'effet de l'habile politique de Mo'âwia, qui institua le droit héréditaire. 'Omar sera amené à multiplier la convocation des « prières générales » et à avouer que لا خير في امر أئمة عن غير شورى. Ibn Gauzi, *Montazam*, II (ms. 'Asir eff.).

(1) Cf. Concordance du Qoran, s. v. باء.

(2) Cf. notre mémoire sur la Bâdia, extrait de *MFO*, IV, p. 92-94. Voir le livre sur la *bai'a* dans Nasâ'i, *Sunan* (ms. Nûri 'Otmâni, Cple). Il aurait exigé une sorte de *bai'a* des femmes, où elles s'engageaient à observer la loi morale. *Qoran* 60, 12. Cette cérémonie a été mal comprise par la Tradition et embellie par elle de détails enfantins. Cf. Hanbal, VI, 409 haut ; Moslîm, *Ṣaḥîḥ*, II, 93.

(3) C'était attester la fragilité de ce lien.

(4) Cf. vers de Mâlik ibn Nowaira, *Aḡ.*, XLV, 69, 10. Les révoltés s'excusent sur la *bai'a* les liant envers le chef des factieux. I. S. *Ṭabaq.*, VI, 185, 19.

nous ne comprenons pas la royauté d'Aboû Bakr (1). »

Quel que fut le but ou l'importance de l'engagement, en signe d'acceptation, on se frappait mutuellement dans la main (2); c'était une sorte de serment, obligeant les contractants. Quant au lien, créé par la bai'a envers le chef de la communauté musulmane, la Tradition en avait fait le signe, la condition essentielle de la catholicité islamique. « Mourir sans la bai'a, aurait dit le Prophète, c'est accepter de mourir comme un païen » (3). L'accord, sur ce point, de la théologie musulmane avec les divers régimes ayant assumé le gouvernement de l'islam, a favorisé l'éclosion de toute une littérature de ḥadîth en ce sens. Il serait oiseux de s'attacher à reconstituer cette anthologie tendancieuse : elle vaut surtout pour l'époque de sa formation.

L'arbitraire des deux premiers califes, en annulant les droits présumés des Anṣârs et des « Ṣaḥâbîs », leur empressement à se charger seuls de choisir le chef de la communauté musulmane, avaient débarrassé Mo'âwia d'un grave souci : celui d'établir le privilège exclusif de Qoraiṣ. Deux autres élections consécutives, celle de 'Oṭmân et de 'Alî, étaient venues le corroborer. A partir de ce moment date le triomphe de ce monopole. Quand le Yéménite Aṣ'aṭ ibn Qais fit nommer Aboû Moûsâ, Yéménite comme lui, à la conférence de Aḍroḥ (4), on peut lui prêter l'arrière-pensée de remettre sur le tapis le privilège mecquois. Toutes les candidatures, discutées à Aḍroḥ furent exclusivement qoraiṣites (5). Il ne fut pas, même en passant, question des Anṣârs, qualifiés, semble-t-il, pour élever des prétentions de ce genre. En facilitant le triomphe de Mo'âwia et l'avènement des Omayyades, la décision des arbitres mit à la tête de l'islam la puissante tribu, et, avec les descendants d'Omaiya,

(1) Tab., II, 2364 d. l; Ḥoṭai'a, *Divan* (éd. Goldziher), XXXIV, 5-6.

(2) Toucher la main était depuis longtemps une marque de vassalité en Orient. Cf. *Rev. arch.*, 1905<sup>1</sup>, 165. La main intervient dans les serments, de là يمين = dextre, serment. On se donne la main مصافحة ; vient ensuite le تماسك, se toucher mutuellement. Cf. Wellhausen, *Reste*, 186. On fait remarquer que dans la bai'a des femmes Mahomet se dispense de la مصافحة ; (Ḥanbal, VI, 375, 454) la pudeur du Prophète lui fit écarter ce geste, d'ailleurs requis.

(3) I. S. *Ṭabaq.*, V, 107, 8 ; Moslim, *Ṣaḥîḥ*, II, 89.

(4) Cf. *Mo'âwia*, 125-140.

(5) Comme celles d'Ibn 'Omar, de 'Abdallah, le fils de 'Amrou ibn al-'Aṣi etc.

ses plus influents et plus intelligents représentants. Entre leurs mains, on pouvait le supposer, le privilège ne périliterait pas.

Mais il fallait compter avec d'autres oppositions, avant de voir triompher la candidature de Yazîd. Il s'agissait d'obtenir le désistement des grandes familles qoraïsites : avant tout des 'Alides, puis des Hâsimites, formant déjà bande à part ; celui des descendants des anciens califes, Aboû Bakr et 'Omar, enfin du fils de Zobair (1). Ce résultat obtenu, Mo'âwia ne pouvait pas encore se croire au bout de sa tâche. La pléthore d'hommes remarquables, constatée alors parmi les Banoû Omaiya, ne formait pas le moindre obstacle. Marwân, Sa'id, Ibn 'Amir non seulement se jugeaient de taille à gouverner le califat, mais ils en affichaient la prétention ; exemple suivi par les fils du calife 'Otmân. Nous savons combien cette situation préoccupait le fils d'Aboû Sofiân et comment il s'était appliqué à discipliner leur activité, ou du moins à décourager leurs visées ambitieuses. Ses efforts aboutirent seulement à un demi succès : les prétendants omaiyades se résignèrent à attendre ! Ils escomptèrent la mort du trop puissant cousin. « Au torrent, ils voulurent laisser le temps d'arrêter sa course : *وَالسَّيْلُ حَتَّى يَسْتَقِرَّ مَجِيْلٌ* » (2).

Un obstacle d'une autre nature provenait de la personne même de Yazîd ; non pas de ses goûts profanes : les Syriens ne songeaient pas à s'en scandaliser, et leur adhésion était précieuse. En dépit de leurs clameurs bruyantes, des protestations, élevées au nom de la religion, les autres Arabes, ceux de l'Iraq et du Hîgâz, s'en seraient également accommodés.

Dans la conscience islamite, l'idée de la justice de Dieu s'est plus profondément imprimée que celle de sa sainteté (3). Nulle part dans le Qoran on ne trouve l'équivalent de l'exhortation évangélique : *Estote perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est*. Il ne consacre pas non plus l'existence d'une classe spéciale. Sous ce rapport, l'islam se montre parmi les religions une des moins sacerdotales. L'exemple du Prophète, un bel exem-

(1) Cf. *Mo'âwia*, 282. A Ibn 'Omar on fait avouer qu'il aurait accepté le califat, à condition d'être choisi à l'unanimité ; voir sa notice dans I. S. *Tabaqat*, IV<sup>e</sup>, passim.

(2) Bohtorî, *Hamâsa*, n° 1271, v. 3.

(3) Nöldeke, *Orient. Skizz.*, p. 67 ; Wellhausen, *Reich*, p. 6.

ple, *أُسوة حسنة*, affirme Allah (*Qoran* 33, 21) — mais combien humain ! — avait contribué à lui élargir les idées, à ne pas hisser trop haut l'idéal de perfection morale. De là chez le représentant d'Allah ici-bas, chez l'imâm, chef de file, — son nom l'indique, et non guide spirituel (1), — la perfection morale de l'individu, la sainteté personnelle ne sont pas en cause ou viennent seulement au second rang. Comme le montrent la carrière si mouvementée de 'Aîsa, du groupe Talha—Zobair, le *curriculum vitae* peu édifiant de Hasan fils de 'Alî, de 'Abdallah ibn Gâ'far, l'ami et le patron des musiciens (2), les musulmans du grand siècle poussaient loin la tolérance en ce genre. Leur attention se concentrait exclusivement sur la légitimité, sur la valeur des titres présentés : ceux-ci sont-ils en règle, ils dispensent le porteur de tout autre examen.

Mais, Syriens ou Iraquains, les Arabes ne comprenaient pas la nécessité de se lier d'avance à un prince de 25 ans et de renoncer en sa faveur au bénéfice de la *soûrâ*. Comme pour les *qâ'id* de la *gâhiliya*, à la veille d'affronter la chance d'une bataille, comme chez Aboû Bakr et 'Omar au lit de mort, ils auraient pu admettre une restriction à leur libre choix. La situation exceptionnelle pouvait justifier ces mesures. Mais, en pleine santé, Mo'âwia prétendait imposer son candidat ! Sous les Marwânides on verra reparaître les mêmes répugnances. Le pieux Ibn el-Mosaiyab se déclarera disposé à la bai'a, mais non pas à reconnaître l'héritier d'un calife vivant (3). Les Syriens en particulier, dévoués à leur calife, voulaient le voir respectueux de leurs privilèges, permettre à leurs suffrages de se porter sur le plus digne parmi les Qoraisites, fût-il étranger à la famille de Omaiya ! On l'a vu dans le cas de 'Abdarrahmân ibn Hâlid. Comment Mo'âwia allait-il s'y prendre pour tourner toutes ces difficultés, pour rompre ce faisceau de résistances ouvertes ou cachées ? Voyons d'abord la version adoptée par la *Vulgate* : nous discuterons ensuite la valeur de ses assertions.

---

(1) La partie pontificale de l'imâmat se développera plus tard, avec l'évolution progressive de l'islam. Mais même après cette évolution, l'habitude aura été contractée et l'on ne songera qu'à la légitimité de l'imâm.

(2) Cf. *Mo'âwia*, 176-79 et notre *Triumvirat*, 119 etc.

(3) Qotaiba, *Ma'ârif*, 152 haut.

Que Mo'âwia ait, dès la première moitié de son règne, songé à s'assurer un successeur dans la personne de Yazîd (1), nous n'éprouvons aucune peine à l'accorder ! A sa place, tout autre père eût agi comme lui, et Mo'âwia, nous l'avons vu, était un père aimant. Dans ce but il a pu accepter l'offre des bons offices de l'habile Moğira ibn Šo'ba, se chargeant de gagner les notables de l'Iraq. Mais il se garda de rien précipiter. « Une fois tiré, le lait ne retourne plus à la mamelle », disait la sagesse arabe,

وكيف يردُّ الدُّبُّ في الضَّرْعِ حَابِلُهُ (2)

Rien ne cadre mieux avec le caractère et la politique du vieux monarque. Ziâd aurait, semble-t-il, montré peu d'enthousiasme pour le projet de son illustre frère. A ce moment de sa brillante carrière, peut-être nourrissait-il secrètement le désir de monter plus haut. L'insistance du puissant vice-roi de l'Orient à réclamer le gouvernement du Hîgâz et la direction du «mausim», semble l'indiquer. Mo'âwia n'en prit pas ombrage : il avait son plan et s'entendait merveilleusement à découvrir des auxiliaires inconscients. Rassuré du côté de l'Orient, croyant pouvoir compter sur le dévouement de la Syrie, irrévocablement liée à la cause omaiyade, avant tout des Kalbites, *alḥwâl* de Yazîd, et formant la masse de la population arabe indigène, Mo'âwia aurait alors tourné tous ses efforts vers Médine, résidence de la grandesse islamite et théâtre de toutes les précédentes élections califales. Il s'y rendit donc à la tête de 1000 cavaliers et moitié par persuasion, moitié par crainte, extorqua le consentement des chefs de l'opposition (3). En d'autres termes, il y aurait eu alors à Médine un simulacre de bai'a.

Ce dernier trait nous paraît absolument controuvé, non seulement comme contraire au ḥilm et à la politique habituelle de Mo'âwia, très sceptique sur l'efficacité de la force ; mais parce que nous le trouvons inconciliable avec la situation réelle, constatée à sa mort. Comme le

(1) Cf. *Ḥamîs*, II, 297, dès avant la mort de Ḥasan, fils de 'Alî.

(2) Boḥtorî, *Ḥamîsa*, n° 1301, v. 3.

(3) En cette occurrence, Mo'âwia apporta avec lui son « minbar » de Syrie ; le détail est à retenir pour déterminer la rôle de la chaire dans l'islam primitif. Cf. Ya'qûbî, II, 264, 6 d. 1 ; Azraqî, 333, 4.

montre son testament, les grands chefs médinois persistent dans leur opposition ; et le calife descend dans la tombe, en léguant à son successeur cette situation, pleine de menaces. Elle n'eût pas attristé ses derniers moments, s'il avait pu lui donner la solution, inventée par des traditions postérieures (1), et ignorée par Ṭabarî, Mas'oudî et Ya'qoubî. Ce dernier (2) le dit expressément : « Mo'âwia s'efforça de gagner les sympathies de la noblesse du Ḥigâz, mais il ne la contraignit pas à reconnaître Yazîd ». Ces écrivains ne soufflent mot de ce pèlerinage guerrier de Mo'âwia. Et pourtant, pour les deux derniers surtout, quelle belle occasion de faire ressortir l'intolérance du grand Omayyade ! Ils ont contribué à mettre en circulation tant d'autres légendes d'origine šî'ite ! Si celle-ci eût existé de leur temps, auraient-ils résisté au plaisir de l'enregistrer ?

Les données suivantes nous paraissent certaines. Après la mort de Ziâd, au plus tard vers l'an 56/675, Mo'âwia aurait rendu publique son intention de faire reconnaître Yazîd (3). A ce moment, sans doute, le souverain et son fils se servirent de l'entremise des poètes pour sonder et préparer l'opinion publique (4). Comme de nos jours, l'intervention de la presse était indispensable ; la poésie la remplaçait alors (5). Dans les provinces, tout spécialement à Médine, grâce à l'énergie de Marwân, on paraît s'être résigné ; à l'exception pourtant des personnages de Médine, nommés plus haut et se renfermant dans une réserve hostile. Enfin l'an 59/678 (6) ou, au plus tard, au début de l'année suivante (7), sentant sa fin

(1) Comme *Iqd²*, II, 203. La nature même de ce recueil le porte à collectionner les traits dramatiques.

(2) Ya'qoubî, II, 171, 3 d. l. Pour le très 'alide Ya'qoubî, il s'agit avant tout de montrer Ḥosain, libre de tout engagement, de tout compromis avec les usurpateurs omaiyades. Comp. Dahabî, *Tarih*, ( ms. Copenhague ), 68-69 ; d'après ce long récit, dès l'an 51, Mo'âwia aurait adroitement compromis les fils de Zobair et des deux premiers califes et fait croire que secrètement ils avaient reconnu Yazîd ; mais il n'est pas question de violence employée.

(3) Ṭab., *Annales*, II, 173 etc ; 175, 15.

(4) *Aj.*, XVIII, 71-72 ; Qotaiba, *Poests*, 347, 13.

(5) Cf. *Mo'awia*, 253-54, 333-34.

(6) Mas'oudî, *Pratrics*, V, 69.

(7) Ṭab., II, 196.

prochaine, Mo'âwia résolut de tenir ce qu'on pourrait appeler les états-généraux de cette époque.

Il provoqua l'envoi à Damas de députations, composées de notables anṣâriens et iraqains, les deux classes, parmi ses sujets, dont l'adhésion lui était la plus précieuse. Avec les Syriens, ils pouvaient passer comme représentant l'islam tout entier. Dans ces trois provinces, successivement centres de l'empire et résidence actuelle de l'aristocratie arabe, se concentrait alors toute la vie politique de l'islam. Les autres (1) ne comptaient pas ou subissaient docilement leur influence (2).

Ṭabarî, — il faut le regretter, — se contente de mentionner cette importante réunion (3). Les annalistes postérieurs se sont montrés d'autant plus empressés de suppléer à son silence et d'enregistrer les discours, prononcés à cette occasion. Tout en accordant à ces compositions oratoires la valeur qu'elles méritent, nous ne pensons pas devoir douter de la réalité de cette réunion, un des plus curieux spécimens de la vie parlementaire dans l'islam primitif. Le cadre nous paraît vrai ; le remplissage peut être mis sur le compte de nos auteurs (4). Encore, en essayant de combler la lacune, ces chroniqueurs ont-ils dû s'inspirer des traditions anciennes, dont ils ne pouvaient trouver l'analogie dans l'organisation sociale de leur époque. On voudra bien se rappeler les faibles traces, relevées par nous (5) en passant, de l'ancien parlementarisme arabe, — une question non encore étudiée jusqu'ici, — en particulier, du rôle joué par la mosquée de la « ḡamâ'a », véritable *maison des Communes*, avant de devenir édifice culturel.

Au regard de l'élection de son héritier présomptif, Mo'âwia, ne l'oublions pas, se trouvait exactement dans la situation de nos chefs d'états constitutionnels : il ne pouvait se passer de l'approbation des notables.

(1) Comme l'Egypte. Cf. Lammens, *Un gouverneur omayyade d'Egypte, Qorra ibn Šarik, d'après les papyrus arabes*, p. 5, (extrait du *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1908).

(2) L'assemblée de 60 est également mentionnée par Ibn Ġauzî (?) رسالة في جواز المن على يزيد (ms. Leiden), 6b.

(3) Ṭab., *Annales*, II, 196.

(4) Cf. *Mo'âwia*, 61, où nous avons essayé de la reconstituer. Comp. Ibn al-Aʿfr, *Kāmil*, III, 216.

(5) Voir *Mo'âwia*, 59 etc : *Le parlementarisme chez les Arabes*.

Voilà pourquoi son attitude à la réunion de Damas rappelle littéralement le *προτσύμβουλος* de Théophane (1) au milieu de ses *σύμβουλοι*. A ce point de vue, les détails, conservés par les annalistes postérieurs nous paraissent mériter plus d'attention que n'a pensé Wellhausen (2).

Comme nous l'avons dit ailleurs, les *cortès* de Damas eurent une heureuse issue, « grâce aux moyens ordinaires, employés par Mo'âwia dans les grandes circonstances. Ceux qu'il importait de gagner le plus, les chefs de la réaction irakienne et à leur tête, Aḥnaf ibn Qais, se laissèrent persuader à prix d'argent » (3).

Un seul désagrément troubla le dernier des grands succès, remportés par la sage politique de Mo'âwia. Ni Ḥosain, ni Ibn Zobair n'assistèrent au « parlement » de Damas. Leur souvenir poursuivit le grand monarque jusque sur son lit de mort. Il eut l'intuition des malheurs (4) que les deux chefs de faction allaient attirer sur la dynastie et sur le règne de son successeur. Comme l'a entrevu Ibn Ḥaldoun (5), le peuple arabe (6) aurait pris son parti des résolutions, adoptées à Damas. Il commençait à soupçonner les avantages du concept, fort nouveau encore, de la *ḡamā'a* ou de l'unité politique, allant se substituer à l'ancienne anarchie. L'ambition de deux Qoraisites, venant se mettre à la traverse de la sagesse populaire, l'empêchera de donner les résultats espérés.

(1) Au calife de Bagdad, le « Livre des Cérémonies » donne le titre de « *προτσύμβουλος* des Agarènes ». Cf. Rambaud, *L'empire grec au Xe siècle, Constantin Porphyrogénète*, p. 406. On voit d'où provient la titulature, employée par Théophane. Dans les papyrus arabo-grecs d'Égypte, le gouverneur arabe d'Égypte est qualifié de *σύμβουλος*. Pourquoi nos jeunes Byzantinistes ne nous donnent-ils pas une étude sur l'organisation du Bas-Empire au moment de la conquête arabe ?

(2) Reich, p. 89. Comp. un autre *wafd*, dans *Iqd²*, II, 50, 5 etc.

(3) Cf. *Mo'âwia*, 61.

(4) Comme le lui déclare son cousin, Sa'îd ibn al-'Aṣi, *Iqd²*, II, 141.

(5) *Prolegomènes*, éd. Quatremère, I, 378 ; passage sévèrement jugé par M. Hartmann dans *Islamische Orient*, II, 517.

(6) A l'exception des Ḥarîgites. Cf. Ḡāḥiz, *Ḥatawāt*, I, 157 bas.



## VII

## DÉBUTS DU CALIFAT DE YAZID.

---

SON ABSENCE A LA MORT DE MO'ÂWIA. INTRONISATION, PREMIÈRES MESURES. 'ABDALLAH FILS DE 'AMROU IBN AL-'ÂSÎ. LA «BAI'A» REFUSÉE PAR HOSAIN ET IBN ZOB AIR : LEUR FUITE A LA MECQUE.

---

Yazîd, on s'en souvient, se trouva absent de Damas, à la mort de son père. Lorsque la maladie du vieux souverain prit une tournure grave, on expédia des courriers pour hâter le retour de l'héritier du trône (1). La mort marcha plus vite que la poste officielle. Quand Yazîd entra à Damas, Mo'âwia reposait déjà dans sa tombe près de Bâb aş-Şağîr.

Où se trouvait donc le fils de Mo'âwia, quel motif avait pu l'éloigner de la capitale à un moment aussi critique ? D'après certains annalistes, la fâcheuse nouvelle l'aurait surpris dans le pays de Ḥomş, à Ḥowwârîn (2), ou même à Jérusalem (3). Mais, à moins d'admettre que Mo'âwia ait été emporté par un coup soudain — et nous avons montré le contraire (4) —

---

(1) Tab., *Annales*, II, 203, 1. D'après *Ağ.*, XVI, 34, 6, la lettre, apportée par le courrier, annonçait la mort de Mo'âwia. *Iqd.*, II, 309. Cf. Dinawari, ( indication renvoyant, comme toujours, à *الاخبار الطوال*, éd. Girgas) 239, 9. Pour Ġâhîz, *Ḥatawân* et *Animaux* désignent le même recueil.

(2) Mas'ôûdi, V, 155 ; Tab., II, 203, 14 ; Bayâsi, *I'âm*, II, 2a, 4b.

(3) Qarmâni, I, 279 ; Damîri, I, 67 ; puis à la dernière ligne il le dit à Ḥomş ; Dahabî, *كتاب العبر* ( ms. ) 14-15 ; Şâtîbi, 120b.

(4) Cf. Mas'ôûdi, V, 119 ; Dinawari, 239, 9 ; 240, lequel fait assister Yazîd aux derniers moments de son père. Abou' l Maḥâsin, *البحر الزاخر* ( ms. Paris ), 148 le dit pour lors *في البرية*, c.-à-d. dans la région de Ḥomş et de Ḥowwârîn.

on ne conçoit ni l'indifférence, ni les retards du prince. Nous ne pouvons attacher une véritable importance aux renseignements topographiques, donnés quelques lignes plus haut. L'indication de Ḥomṣ et de Ḥowwârîn se borne à rappeler la région de la bâdia favorite (1) de Yazîd (2). Celle de Jérusalem paraît plus énigmatique. Mais, conservée par des chroniqueurs de basse époque et sans garantie d'autorités, elle perd considérablement de sa valeur. Ces auteurs ont pu se rappeler la réunion de Jérusalem, où, peu avant sa nomination définitive, Mo'âwia s'était fait proclamer calife par les troupes de Syrie (3).

Plus on se familiarise avec la personnalité de Yazîd, plus on découvre chez lui un caractère bien différent du portrait traditionnel, une activité parfois désordonnée, mais réelle ; on le voit tel, enfin, que devait être un jeune prince, formé sous les yeux de l'énergique Mo'âwia. Nous aurons l'occasion de nous en convaincre par la suite. Depuis le siège de Constantinople, il avait pris goût à la vie des camps. Plus haut, nous avons vu le chroniqueur omaïyade 'Otîbî, s'inspirant de cette donnée, lui faire demander à son père le commandement des *ṣâifa* ou expéditions estivales en Romanie. Le *Kutûb al-Ağâni* (4) confirme cette induction et nous fournit en même temps la solution de la difficulté. Yazîd se trouvait à la tête d'une *ṣâifa*, dirigée contre l'empire grec. La mort de Mo'âwia, devant être placée au mois d'avril, l'absence du prince ne pouvait donc remonter à une date ancienne.

A cette époque, la longue arête dorsale de l'Amanus, avec ses ramifications abritant des populations belliqueuses, formait pratiquement la frontière entre les deux états. Cela éloignait Yazîd au delà des Pyles syriennes ou du col de Bailân, si toutefois il n'avait pas franchi les Pyles tauriques (5). A cette distance de Damas, il n'a pu, on le conçoit, malgré toute sa diligence, arriver à temps (6). Quand il parvint au pied du palais

(1) Cf. notre mémoire sur la *Bâdia*, et *Mo'âwia*, 326, 379.

(2) On y suppose sa présence chaque fois qu'on ne peut la prouver ailleurs.

(3) Cf. l'index de *Mo'âwia*, s. v. *Jérusalem*.

(4) *Ag.*, XVI, 34, 6 ; cf. XIII, 112 *Aḥṭal*, *Divan*, 95, 7.

(5) Voir *Mo'âwia* : première invasion des *Mardaites*.

(6) D'après *ʿIqd*, II, 42 il serait arrivé le soir de l'enterrement de Mo'âwia. Date

al-Haḍrâ', il vit les portes fermées et à l'intérieur retentissaient les lamentations de Ramlâ, la sœur du prince (1). C'était au mois de Raġab, l'an 60. Cette année, le mois avait commencé le 7 avril 680.

La veille de son arrivée à Damas, Daḥḥâk ibn Qais, un des deux lieutenants chargés de l'interrègne, prévint la population, réunie à la Haḍrâ' pour pleurer leur souverain (2). « Demain, dit-il, votre nouveau calife arrive ; nous irons à sa rencontre ». Tous se dirigèrent vers le « défilé de l'aigle » ثنية العقب à quelques milles au nord de la capitale. Bientôt le prince apparut au milieu de ses oncles de Kalb, accourus des extrémités de l'Emésène, de la Palmyrène et du désert de Samâwa, pour faire escorte au fils de leur « sœur » Maisoûn. Yazîd était couvert de poussière, sans épée, ni turban (3), son opulente chevelure retombant en désordre sur ses puissantes épaules (4) : il attestait par ces marques de deuil et par l'abatement de ses traits l'étendue de sa douleur. Froidement, presque avec indifférence, il accueillit les condoléances des assistants. Son oncle Ibn Baḥdal se tenait à ses côtés. Cet accueil glacial et la présence des Kalbites choquèrent leurs rivaux Qaisites, les futurs partisans de Daḥḥâk. Désignant Ibn Baḥdal : « Voilà, dirent-ils, le Bédouin qui lui a confié le souverain pouvoir » ! (5)

Longeant l'enceinte, passant devant les portes de Damas, Yazîd refusa d'y pénétrer. Il alla droit à la tombe, fraîchement creusée pour son père. Après une courte halte au cimetière de Bâb aş-Şaġîr, il se rendit à la Haḍrâ'. Trois jours il s'y tint renfermé, absorbé dans sa douleur et par

---

de l'intronisation, milieu de Raġab. Comp. celle assignée au départ de Ḥosain pour la Mecque. Tab., *Annales*, II, 216, 5 ; 220, 8. Entre Damas et Médine, les courriers les plus rapides mettaient de 10 à 12 jours ; nous y reviendrons.

(1) *Aġ.* ; XVI, 34 ; Tab., II, 203.

(2) وهو يبكون في الخضراء. Voir la notice de Daḥḥâk dans Ibn 'Asâkir, VIII.

(3) La 'imâma est déposée aux heures de détresse (Cf. *Aġ.*, XIV, 122), geste presque aussi grave que, pour la femme arabe ou musulmane, de découvrir sa chevelure. Voir plus loin.

(4) Abou'l Maḥâsin, البحر الزاخر, 148 a-b. قد كثرت شعره وشعث. Mas'ûdî., *Prairies*, V, 151, خرب شعته اغبر ; à tort, l'auteur rapporte ces détails à la cérémonie de la bat'a, où le port de la 'imâma était de rigueur et remplaçait le diadème, المعائم تيجان العرب.

(5) هو الأعرابي الذي ولّاه امرّ الناس. Abou'l Maḥâsin, *loc. cit.*

la préparation de la cérémonie de son inauguration. Il fallait laisser « aux chefs arabes, aux députés des provinces, aux commandants des circonscriptions militaires » (1) le temps d'arriver. La plupart avaient déjà été attirés à Damas par la nouvelle de la mort de Mo'âwia.

Le matin du quatrième jour fut « convoquée une prière générale » (2), formule archaïque, servant à désigner une grande réunion politique, et destinée à donner plus tard le change sur la nature réelle de la théocratie islamique, en passe d'évoluer vers une royauté héréditaire. Tous les *moqâtila*, (3), hommes d'armes — les vrais électeurs de l'empire arabe — présents dans la capitale, devaient y prendre part. Pas plus que les tributaires, les Bédouins, non inscrits sur les rôles militaires, ne possédaient le droit d'y intervenir efficacement. Revêtu de ses habits de gala, Yazîd se rendit à la mosquée, celle bâtie à côté de la basilique de S. Jean ; il monta dans le « minbar royal » (4) et s'y fit prêter par l'assistance le serment de fidélité.

A l'occasion de cette *baï'a*, les auteurs (5) placent sur les lèvres de Yazîd, en guise de *hoṭba*, un tissu de centons, déjà attribués aux califes précédents. Nous croyons superflu de reproduire cette improvisation, attestant un manque absolu d'invention. C'est un exercice oratoire, composé par l'auteur d'un recueil de *hoṭbas* califales (6), grand amateur d'antithèses, mais ayant, à défaut d'autre mérite, gardé le sentiment de la concision archaïque. D'autres lui prêtent les paroles suivantes : « Je ne vous engagerai plus dans de nouvelles expéditions maritimes, ni dans des campagnes hivernales. Mo'âwia vous distribuait vos pensions par quar-

(1) امرأۃ الاجناد non pas « chefs des fiefs militaires » comme porte la version de Mas'ouddi, *Prairies*, V, 151 — ces fiefs n'existaient pas encore, — mais commandants supérieurs des *ḡond*, l'équivalent arabe des *thèmes* byzantins. Leur place était marquée à la *baï'a*.

(2) نودي الصلاة جامعة.

(3) Ou, comme détaille Bayâsi, *Ilâm*, II, 14, الخراط والعرفاء والمناكب والمقاتلة.

(4) منبر الملك, Abou Tammâm, *Ḥamṣa*, 656, d. v.

(5) Comme Mas'ouddi, *Prairies*, loc. cit. : *Iqd*<sup>2</sup>, II, 173, 305 ; *Ḥamṣ* etc.

(6) Ces recueils ont existé de bonne heure. Cf. Wellhausen, *Oppositionsparteien*, p. 53, n. 3.

tiers (1). Désormais vous les toucherez en une seule fois ! » (2)

L'assistance applaudit chaleureusement cette déclaration. Elle faisait allusion aux derniers revers maritimes, ayant abouti au rappel des garnisons exposées de Cyzique et de Rhodes. Quant aux expéditions d'hiver, elles n'avaient jamais été populaires, même parmi les troupes de Syrie, tant elles entraînaient de privations. La promesse, relative aux pensions, faisait songer à l'exacte économie de Mo'âwia (3). Chez le jeune souverain, c'était de la bonne politique d'y renoncer. Pendant l'allocution, Dahhâk, l'ancien régent, se tenait au pied de la chaire, cherchant à se rapprocher de l'orateur, comme pour lui inspirer courage et l'assister au besoin. Cet empressement chez un Fibrite finit par énerver Yazîd. Jamais l'assurance ne lui avait fait défaut ; quant à l'éloquence, elle était héréditaire dans la famille d'Aboû Sofiân. Se tournant vers Dahhâk, il l'apostropha ainsi : « Eh quoi ! Dahhâk, prétends-tu enseigner l'art de la parole aux descendants de 'Abdmanâf ? » (4) Par ce rappel à l'ordre, le jeune monarque affirmait son indépendance et sa résolution de s'affranchir de toute tutelle envahissante. Il ne put manquer d'être applaudi par les Kalbites, si nombreux et si influents en Syrie. Par sa crâne attitude, par la sollicitude témoignée aux troupes métropolitaines, le fils de Maisoûn annonçait sa résolution de continuer la politique syrienne de son prédécesseur. Les espérances qu'il fit concevoir ne devaient pas être déçues. Sur ce point, il ne dévia jamais du programme, tracé dans le testament politique de Mo'âwia.

Reconnu, acclamé par les troupes de Syrie,—la grande force militaire de l'empire,—Yazîd pouvait désormais agir en souverain. Un de ses pre-

(1) التلّات, lisez التلّات, par tiers. Ces retards permettaient de recueillir les revenus du capital retenu.

(2) اجتمع لكرهه. Abou'l Maḥasin, ms. cité. Yazîd a dû accorder alors une augmentation de 100 dirhems. C'était l'usage à chaque avènement, depuis 'Oṭmân: بو التلّات dit *Tamhîd* (Ms. B. Kh.), 21 ; Mas'oudî, *Pratrics*, V, 155.

(3) Cf. notre *Mo'âwia*, 224.

(4) *Iqd*<sup>3</sup>, II, 305. Pour l'éloquence de Yazîd, cf. Ḡâḥiẓ. *Bayān*, I, 52, 10. Son oncle Yazîd et Mo'âwia seraient restés courts dans leur première allocution, *Iqd*<sup>3</sup>, II, 198.

miers actes fut de confirmer Dahhâk comme gouverneur de Damas (1). Rentré au palais (2), il accueillit les condoléances et les vœux de ses nouveaux sujets. Un poète de l'Iraq, 'Abdallah ibn Hammâm as-Salûlî (3), se fit l'organe des sentiments de tous :

« Courage, Yazîd, tu as perdu un être bien cher ; remercie la munificence de Celui qui t'accorde la souveraineté.

« Parmi les hommes, à notre connaissance, aucune perte n'est comparable à celle que tu viens de faire ; aucune situation ne rappelle la tienne.

« Te voilà établi pasteur sur toutes les créatures (4) ; à toi de les gouverner comme Dieu te gouverne !

« Dans Mo'âwia, te survivant, nous trouverons un successeur quand tu ne seras plus. Mais puissions-nous ne jamais apprendre ce malheur ! » (5)

Le dernier vers invitait sans détours le nouveau calife à suivre l'exemple, donné par son père, et à proclamer son jeune fils Mo'âwia, comme son héritier présomptif.

(1) Šafadi, *Toḥfa* (ms. Paris), p. 18.

(2) Nous suivons ici Mas'ûdî. Pour lui, comme pour ses contemporains, la cérémonie à la mosquée devait être purement religieuse. Les murs de cet édifice étaient habitués à la voix des poètes et des orateurs profanes. Mais dès le 3<sup>e</sup> siècle, on ne comprenait plus la valeur de l'expression : « prière générale ».

(3) Et non 'Abdalla ibn Hilâl, comme dans *Iqd*, loc. cit. Il reparaitra à la bai'a de Walid I ; Ġâhîz, *Bayân*, I, 153 bas ; à celle de Mo'âwia II, Mas'ûdî, *Prairies*, V, 126.

(4) Ou : راعي أهل الدين كليم, Bayâsi, *Plum*, II, 5a. Qotaiba, *Poesis*, 413 ; peut-être la leçon véritable, mais de nature à scandaliser l'orthodoxie, mal disposée en faveur de Yazid ; de là les nombreuses variantes. Comp. le vers adressé à Mohallib : أنت رأس : لأهل الدين, *Ağ*, XI, 163, 8 d., c.-à-d. tu commandes aux loyaux sujets, par opposition aux rebelles : Hârîgites et autres.

(5) Mas'ûdî, V, 154-55 ; *Kûmil*, 785 ; Ḥoşrî, I, 56, Qotaiba, *Poesis*, l. c. Le contexte montre que le dernier vers désigne Mo'âwia II ou Aboû Lailâ, comme l'appelaient les Arabes. Ḥoşrî et Ibn Qotaiba le déclarent formellement. B. de Meynard traduit ainsi :

« Mo'âwia revit pour nous dans son successeur ; sa mort t'a été annoncée ; puissions-nous ne jamais apprendre la tienne. »

Dans sa retraite du Hîgâz (1) en apprenant la mort de Mo'âwia et l'avènement de Yazîd, Ibn 'Abbâs s'était écrié : « Une montagne tout entière vient de s'effondrer au sein de l'Océan. Jamais il ne nous a insultés du haut de la chaire. (2) Ah ! le bel homme, le noble caractère ! Quelle n'était pas sa modération ! » Comme un de ses intimes s'étonnait de cet éloge : « Ah ! reprit Ibn 'Abbâs, vous ignorez la valeur de l'homme qui vient de nous quitter et celle de son successeur. Vous ne tarderez pas à être instruits » (3). Dans la bouche de l'intelligent et souple 'Abbâside, ce langage n'offre rien d'insolite. En le citant, nos auteurs prétendent insister sur une antithèse historique. Un poète arabe avait dit : « La terre est grande, mais les caractères se rapetissent ! » (4) Le règne de Yazîd allait fournir les preuves de ce rétrécissement moral, s'étendant depuis le souverain jusqu'à ses fonctionnaires. Parmi eux on n'en rencontrera aucun, pas même le fils de Ziâd, à la hauteur de la difficile situation avec laquelle ils se verront aux prises.

Les événements ne devaient pas tarder à se précipiter. La première mesure de Yazîd fut d'annoncer son intronisation aux provinces. Grâce à la prévoyance de Mo'âwia, le changement de règne se fit sans secousses. En Egypte on signale pourtant une abstention, celle de 'Abdallah fils de 'Amrou, le conquérant de ce pays. Ce personnage, une des principales autorités de la Tradition, lui est devenu cher à ce titre.

Comme elle se plaît à exalter les vertus du calife 'Omar II, égaré au sein d'une dynastie infidèle, elle aime à placer aux côtés de 'Amrou, instrument de la politique profane des princes syriens, la figure de son fils 'Abdallah, puits de science, modèle de toutes les vertus islamiques (5). Ce saint homme ne sut pas se défendre contre l'ambition, tentation la plus

(1) Dinawari, 242, 10, il se trouvait alors à la Mecque ; comp. Tab., II, 223, 1 ; I. S. *Tabaq.*, V, 73, 21.

(2) Ibn 'Asâkir, XVII, notice de Walid ibn 'Otba. Cf. notre *Mo'âwia*, 149, 180-85.

(3) Aġ., XVI, 34 ; comp. l'éloge funèbre de Mo'âwia par Ibn Zobair. Qotaiba, *Oyoûn*, 28 ; Bayâsi, *ms. cit.*, 4.

(4) Aboû Tammâm. *Ĥamdsa*, 722, d. v.

(5) I. S. *Tabaq.*, IV<sup>2</sup>, 8-13 ; Tab., *Annales*, II, 399 ; Ĥanbal, *Mosnad*, II, 209, 214, 222 ; Goldziher, *M. S.*, II, 10.

ordinaire à cette époque de vertige. Nommé lieutenant de l'Égypte par son père mourant (1), il éprouva la déception de voir casser cette nomination par Mo'âwia, peu désireux de transformer la vallée du Nil en un fief de la famille de Ibn al-'Asi (2). De ce jour date sa rancune contre les Omayyades (3). Son *Mosnad* garde des traces visibles de cette hostilité. Devenu calife, Yazîd l'aurait même empêché de répandre ses *hadîth* en Syrie (4). 'Abdallah riposta en refusant la *baï'a* au nouveau souverain. Mais devant l'attitude énergique du pouvoir, il sentit sa résistance faiblir et prêta hommage à Yazîd avec le reste des troupes égyptiennes. Plus tard on le voit reparaitre à la cour de Yazîd à l'occasion des *wofoûd* (5).

La missive, envoyée au gouverneur de Médine, présentait une particularité. A la circulaire banale, très courte d'ailleurs, comme les pièces officielles de cette époque, se trouvait jointe une feuille « pas plus grosse que l'oreille d'une souris » (6). Ce post-scriptum enjoignait au gouverneur de Médine de faire prêter le serment de fidélité en faveur du nouveau souverain. La charge se trouvait occupée par un jeune homme (7) intelligent, modéré comme l'étaient les Sofîânides, généreux jusqu'à prendre à son

(1) Kindî, *Governors of Egypt* (éd. Koenig), p. 20, l. 21.

(2) En dépit de son ascétisme — le Prophète aurait protesté contre ses jeûnes prolongés et son austérité exagérée (I. S. *Tabaq.* IV<sup>2</sup>, 8) — on le dépeint طوال احمر عظيم البطن, *ibid.*, IV<sup>2</sup>, 11, l. 20-24 ; il aurait lu le syriaque et الكتاب الاول, *ibid.*, 11, l. 28 ; 13, l. 1 ; mort en Syrie l'an 65 H., *ibid.*, 13. Au pèlerinage, ses tentes luxueuses font sensation ; on l'interroge sur l'avenir, *Tab.*, *Annales*. II, 378. Il annonce le succès de Hossain ibn 'Alî, conseille de le suivre. *Ibid.* Ce saint homme possède de riches domaines et y tient beaucoup. *Ibid.* Pour justifier son érudition, on affirme que كانت عنده كتب وقمت اليه يوم اليرموك. Abou 'Obaid, *Garib* (ms. Kuprulu), 321a. D'après cet auteur (p. 7 a), c'est à son père 'Amrou que le Prophète aurait interdit les jeûnes prolongés.

(3) *Tab.*, *Annales*, II, 178-79.

(4) Hanbal, *Mosnad*, I, 167. Il prédit la chute des Omayyades ; *Tab.*, *loc. cit.*

(5) Kindî, *Governors* (éd. Koenig), p. 34 ; Kindî, *Egyptian Cadis*, (éd. Gottheil), p. 10, 7 etc ; I. S. *Tabaq.*, IV<sup>2</sup>, 11, l. 20.

(6) *Tab.*, *Annales*, II, 216.

(7) Pourtant d'après Dinawari, 187, 7 il aurait assisté à la bataille de Şiffin ; notice invraisemblable. Comme gouverneur, il continuait à s'adonner à la boisson. *Ağ.*, II, 89.



compte les dettes des prisonniers (1), mais manquant de la qualité la plus indispensable, en ces temps troublés, aux hommes de gouvernement : l'expérience. C'était Walid ibn 'Otba, le propre cousin de Yazîd.

Dans son effarement, Walid implora le secours des lumières de Marwân. « Le šayh des Omayyades du Hîgâz » recommanda de mander Ibn Zobair et Hosain, avant que la nouvelle ne leur parvînt et de les forcer à la bai'a; en cas de refus, on leur trancherait la tête. D'Ibn 'Omar il ne fut pas alors question (2) : on le considérait comme inoffensif, et puis il était absent de Médine (3). Il ne tarda pas d'ailleurs, avec tous les habitants du Hîgâz(4), à prêter le serment de fidélité (5). Comme on le lui fera déclarer plus tard, la conscience de ce musulman timoré ne lui permettait pas de vivre sans bai'a; il craignait de s'exposer à une mort païenne; cette menace, il assurait l'avoir recueillie de la bouche du Prophète (6) !

L'énergique mesure conseillée par Marwân eût sans doute obtenu son effet. En abattant les têtes de ces fauteurs de troubles, on aurait prévenu l'effusion de flots de sang, épargné à la dynastie la tragédie de Karbalâ, la journée de la Harra, et le siège de la Mecque. Mandés chez le gouverneur (7), les deux chefs de faction promirent de prêter serment

(1) Cf. sa notice dans Ibn 'Asâkir, XVII, et notre *Mo'adwa*, 285; Tab., *Annales*, II, 210, 16.

(2) Baihaqî, *Maḥāsîn*, 57 etc.

(3) Tab., *Annales*, II, 222, 19.

(4) Mentionnons Ibn al-Ḥanaḥfiya, le fils de 'Alî. D'après Isfarainî, *At-tabṣṭr* (ms. Paris), 13a, ce serait après la mort de Hosain. D'après le récit très détaillé de Balâdori, *Ansâb*, 687b, il aurait reconnu Yazîd du vivant de Mo'âwia; voir plus bas.

(5) *Ḥamîs*, II, 297, comme Ibn 'Abbâs, Tab., *Annales*, II, 223.

(6) C'est un des motifs de la rancune, gardée par Mas'ûdî, orthodoxe teinté de šî'a, à la famille de 'Omar. Il est le seul à mentionner la négresse (saudâ) mère de ce calife. Cf. *Pratrics d'or*, IV, 295.

(7) Dans la chaleur de la discussion, Hosain aurait fait sauter la *šak* de Walid; Dahabî, *ṭarîḫ* (ms. Copenhague), 99a. Les sources anciennes ne mentionnent rien de pareil. Walid se laissera arrêter par les mêmes scrupules (Tab., II, 214, 2 etc.), exprimés auparavant par Moḡira ibn Šo'ba, et quelques semaines après la scène de Médine, par No'mân ibn Bašîr. Impossible de ne pas être frappé par cet air de famille entre nos documents : monotonie de style et de pensée. Nous aurons à y revenir. En étudiant nos pièces, on éprouve l'impression d'une officine commune, où les

publiquement le lendemain ; ils profitèrent des ombres de la nuit pour se mettre en sûreté sur le territoire sacré de la Mecque. Une nouvelle imprudence fut de ne pas les y poursuivre, pour les forcer au serment d'allégeance. Cette série de fautes amèneront toutes les catastrophes du règne de Yazîd. Le jeune Walîd eût mérité l'apostrophe du poète Taglibite, Ni'ma ibn 'Attâb :

« Tu es haut placé, sans être à la hauteur : mais nous vivons dans un siècle de révolutions :

سَمَوَاتٌ دَارٌ تَكُنْ اَعْلَى لِقَامِهَا وَلَكِنْ دَهْرُنَا دَهْرُ اِنْقِلَابٍ (1)

## VIII

### LA SITUATION DANS L'IRAQ.

HOSAIN ET LES INTRIGUES DES IRAQAINS. YAZÎD CONTINUE LA POLITIQUE DE MO'ÂWIA. NO'MÂN IBN BASÎR ET L'ASCÉTISME. ANTÉCÉDENTS DE 'OBAIDALLAH FILS DE ZIÂD. DÉMÊLÉS AVEC LES POÈTES ET LES « MOHADDIT », IBN ZABÎR ET IBN MOFARRIG.

Depuis la mort de 'Ali, ses fils n'avaient cessé de correspondre avec le gens de l'Iraq. Les Sî'ites s'adressaient de préférence à Hosain, moins compromis que son aîné, Hasan. A toutes leurs instances, sa réponse n'avait guère varié : « Du vivant de cet homme — il s'agissait de Mo'âwia — rien à faire ; mieux valait ne pas bouger, se coller contre terre, dissimuler ses sentiments. Quant à la revanche future, la consigne était

rédacteurs auraient manqué de souplesse et de faculté créatrice pour s'adapter aux situations variées. L'influence de la phraséologie qoranique doit également entrer en ligne de compte.

(1) Bohtori, *Hamdsa*, n° 1102.

d'y penser sans cesse, mais de n'en jamais parler » (1). Ces recommandations, il les avait renouvelées à la suite d'instances réitérées, venues après la mort de Hasan.

Sans en tenir compte, le fougueux Hoğr ibn 'Adî poussa à la révolte ouverte, espérant peut-être par cette action directe modifier les dispositions de Hosain. Les autres partisans ne cessèrent de travailler secrètement les populations, en vue d'un avenir meilleur. Après la mort de Mo'âwia, personne, pensaient-ils, n'hésiterait à porter son choix sur Hosain (2), Mis au courant de ces manœuvres, 'Amrou fils du calife 'Otmân (3) avertit Marwân ibn al-Hakam, alors gouverneur de Médine. Prévenu, Mo'âwia répondit de ne pas inquiéter Hosain. Personnellement il se contenta de l'admonester et continua, comme par le passé, à lui envoyer chaque année un million de dirhems, sans compter les cadeaux de toute sorte (4). C'était la politique du « ralliement, تاليف القلوب, celle de tout son règne. Le monarque n'entendait pas y renoncer sur ses vieux jours.

Devenu successeur de Marwân, le jeune Walîd ibn 'Otba essaya d'une autre tactique : il coupa toutes les communications entre Hosain et ses partisans — šî'a — de l'Iraq. Aux observations irritées du fils de 'Alî, Walîd se contenta de répondre : « Puisse notre modération à ton endroit ne pas t'attirer la juste sévérité de nos successeurs ! » (5)

Walîd avait le droit de tenir ce langage. C'est un fait digne d'être signalé. A cette époque, lorsque les annalistes iraqains nomment isolément les gouverneurs ou les hommes d'état omaïyades, — qu'ils s'appellent Moḥammad, Marwân, Walîd ou No'mân, qu'ils gouvernent Médine ou Koûfa, — rien de plus ordinaire que de les entendre vanter la pondération de

(1) اَيْكُنْ عَلَىٰ امْرِئٍ فَيَكْمُرُ حَلًا مِنْ اِحْلَاسٍ يَبْتَدُو مَا دَامَ هَذَا الرَّجُلُ حَيًّا. Balâdîrî, *Ansab*, 634, a-b; *Ibid.*, 636 a. اخفوا الشغب والصقوا بالارض واكتبوا الهوى.

(2) كَمْ يَمْدُلُ النَّاسُ بِحَدِّ اَحَدًا. Balâdîrî, *Ansab*, 636 b.

(3) On lui prête un rôle équivoque pendant la révolte de Médine; cf. Dinawari, 276.

(4) عَرُوضٌ وَهْدَايَا مِنْ كُلِّ ضَرْبٍ; Balâdîrî, *loc. cit.* Il le laisse pousser « comme le palmier, le pied dans l'eau, la cime vers le ciel, sans jamais y atteindre », *Iqd*<sup>2</sup>, II, 141.

(5) كَيْتَ رَحْمَتِنَا عَنْكَ لَا يَدْعُو جَهْلَ غَيْرِنَا إِلَيْكَ; Balâdîrî, *Ansab*, 637 a.

ces hommes, leur prédilection pour les solutions pacifiques : (1). Écoutons un témoignage peu suspect, rendu par Ibn 'Abbās à Walīd, « ce gouverneur de vingt ans, au menton lisse comme une feuille du Qoran. A peine arrivé, il ouvrit la porte des prisons et paya de sa poche les dettes des détenus. Pour nous, son regard avait la limpidité de l'eau, son langage la douceur du miel » (2).

Cela n'empêchera pas nos écrivains de se plaindre en bloc (3) de la tyrannie, de l'impiété de ces fonctionnaires. Les passions politiques fournissent l'explication de cette contradiction. Tolérants par tempérament et par raison d'état, les Omayyades n'entendaient pas voir l'esprit de révolte abuser de leur modération. Cette fermeté acheva de leur assurer la haine de tous les partisans de 'Alī.

Les plus empressés se montrèrent ceux de Koufa. Ḥosain venait de se réfugier à la Mecque. Il y reçut des lettres, « de quoi remplir deux sacoches », — c'est l'expression de nos chroniqueurs — l'adjuvant de venir en personne recevoir leur *ba'i'a* (4). Du fond de son asile, le prétendant se laissa entraîner à répondre aux missives des Iraquains. Il écrivit également aux chefs de Baṣra. Obaidallah fils de Zîād gouvernait alors cette ville. Un des chefs baṣriens les plus considérables, Mondir ibn Ġaroūd (5), soupçonna une manœuvre du gouverneur (6); il lui déféra la lettre (7). Cette démarche marque le commencement des démêlés de 'Obaidallah avec la Sī'a.

Yazīd ne tarda pas à s'en rendre compte, la partie décisive allait se jouer dans les plaines de la Babylonie. Avant tout, il chercha un homme, capable de contenir les provinces orientales.

(1) Dinawari 241, 4 d; 245; Tab., II, 218; voir plus bas notre notice de No'mân; celle de Walid, dans Ibn 'Asâkir; جواد حليم, cf. شذرات الذهب (Ms. B. Kh.), 78.

(2) Bayâsi, *I'ldm*, II, 4 b. كان وجهه ورقة من ورق المصحف فواءه لا ترك عاتية إلا أطلقه ولا غاربه إلا أدى عنه. L'extrait est emprunté à l'Omayyade 'Otbi, lequel a pu embellir les couleurs.

(3) Cf. Mas'ûdi, *Proiries*, V, 159, d. l.; I. S. *Ṭabaq.*, V, 69, 5 etc.; 135, 6.

(4) Dinawari, 242; Tab., *Annales*, II, 298-99.

(5) Cf. I. S. *Ṭabaq.*, V, 409.

(6) En même temps son beau-fils.

(7) Balâğori, *Ansâb*, 418 b; Tab., *Annales*, II, 241.

Comme au temps de Moğîra et de Ziâd, la ville de Koufa était demeurée un nid de conspirateurs sî'ites. L'œuvre de police, inaugurée par le dernier, justicier exact et intelligent, n'avait pas été poursuivie par ses successeurs. Aucun ne posséda ses talents, la fermeté de son caractère, son prestige d'homme d'état ; d'ailleurs ils ne firent que passer au palais provincial de Koufa. Yazîd venait de confirmer No'mân ibn Baśîr (1) dans la charge de gouverneur de cette ville.

Depuis la mort des grands *Mobaśsara*, on eût difficilement rencontré un musulman, possédant autant de titres au respect des contemporains. Compagnon fils de Compagnon, il prétendait être le premier-né des Anşârs depuis l'hégire. Ainsi l'affirmait du moins, à tort ou à raison, l'école de Médine (2). On n'y regardait pas de trop près, à cette époque où l'on édifiait sur la légende tant de réputations apocryphes. Son père Baśîr, 'Aqabi, *Badri*, *Ohodî* etc, avait gagné par sa valeur tous les titres de noblesse, décernés par l'islam à ses plus dévoués champions ; il mourut martyr à 'Ain at-Tamr. Quoique Anşârien, ce même Baśîr avait pour toujours rivé ses descendants à la cause du califat qoraïsîte, c'est-à-dire au parti omaiyade, indissolublement unis en ce temps-là. A la journée de la *Saqîfa*, le premier il avait saisi la main d'Aboû Bakr pour lui rendre hommage (3). Ce service d'une portée politique incalculable, le fils n'oubliera pas, à l'occasion, de le rappeler à Mo'âwia :

« Souviens-toi de la veillée des Banoû Sâ'ida, où Baśîr vous décerna le pouvoir ! » (4)

A Şiffin, No'mân figura à côté de Mo'âwia, quand l'immense majorité des *Auxiliaires* combattaient dans le camp adverse. Dévouement méritoire : car dès lors les Anşârs rêvaient à une revanche contre l'exclusivisme des Qoraïsîtes. Ces antécédents introduiront dans la carrière de No'mân un

(1) Ce nom est à rétablir dans *Iqd*<sup>3</sup>, II, 306, 18 : *وكان على الكوفة*.

(2) *أئمة أكبر سنأ مأ روى اهل المدينة*. I. S. *Tabaq.*, VI, 35.

(3) Cf. *Ag.*, XIV, 119 et notre *Triumvirat*, 137 etc. A propos du titre de 'Aqabi, remarque très intéressante de Balâlori. Pour certains, la revendication repose uniquement sur l'affirmation de leur famille, comme, d'autre part, on ne veut pas dépasser le nombre de 70, chiffre consacré : *يقتط كل فذع لرجل انه عتي رجلا ويجمه مكانه لئلا يزيدوا على السبعين* : *Ansdb*, 160a. On voit comment se sont formées les traditions.

(4) *Ag.*, XIV, 127, 8.

dualisme, des tiraillements entre les aspirations du Médinois, témoin de l'abaissement de ses contribules, et les devoirs du fonctionnaire omaïyade, enfin un manque de franchise : causes de sa perte finale. Successivement cet 'Otmânî, ennemi déclaré de 'Alî (1), comblé de bienfaits par les califes de Damas, cet Anşârien, devenu *Syrien* (2), se laissera entraîner à donner des gages, des encouragements à tous les partis antidynastiques, aux Šfrites de l'Iraq, aux révoltés de Méline, à l'anticalife Ibn Zobair, et il les poussera finalement à se révolter contre les Omaïyades.

Le jeune Yazîd fut-il le prince frivole que la Tradition nous a dépeint ? On se prend à en douter, quand on le voit, au lendemain de son intronisation, affirmer sa résolution de continuer la politique paternelle. Cette détermination témoigne en faveur de son intelligence et de sa fermeté de caractère. Héritier présomptif, il avait pu s'abandonner à des écarts, à des manifestations intempestives, gênantes pour l'œuvre de pacification, entreprise par le grand Mo'âwia. Chargé de la responsabilité du pouvoir, il sut se mettre au-dessus de ses préférences et de ses antipathies privées. A l'issue d'un long règne, après le gouvernement de son père, si personnel, malgré la douceur des formes extérieures, la tentation devait être forte pour un jeune monarque d'innover, de bouleverser l'administration de son prédécesseur (3). Si la Tradition n'a pas exagéré, nous devrions retrouver dans le second des Sofîânides une sorte de Roboam omaïyade, « délaissant les vieillards, demeurés auprès de son père Salomon sa vie durant, pour écouter les jeunes gens, ayant grandi et vécu avec lui » (4). Vers le milieu de 680, certains courtisans ont pu entretenir ces illusions : ils ne tardèrent pas à être détrompés. Les intimes du souverain le jugeaient avec plus d'équité. Quand ils souhaitaient lui voir adopter une détermination, ils se contentaient d'affirmer : « Ainsi eût agi Mo'â-

(1) *Ağ.*, XIV, 120 ; Balâđori, *Ansâb*, 637 ; I. S. *Tabaq.*, VI, 35.

(2) Dînawari, 247, 7 nomme « la Syrie sa patrie ». Sa fille déclare préférer « les jeunes Damasquins aux pousseux du Hîğâz ». Cf. *Mo'âwia*, 57.

(3) Yazîd maintient l'Anşârien Maslama ibn Moħallid, depuis 13 ans gouverneur d'Égypte ; Kindî, *Governors of Egypt* (éd. Koenig), 24-25.

(4) I *Rols*, XII, 6-8.

wia (1) ». C'était assez pour apaiser toutes les répugnances du bouillant Sofiânide.

Yazîd commença par garder les conseillers de son père : Dahhâk, Moslim, Ibn Sargôûn (2). Pour ce dernier, un ami, un commensal, un maulâ (3), comme parlent nos annalistes, nous n'avons pas le droit de lui en faire un mérite. Le cas de No'mân ibn Basîr paraît autrement significatif.

A l'occasion des Anâsariens, Yazîd était entré en conflit avec ce patron attitré des Médinois auprès des Omayyades (4). Par son poète Aḥṭal, il avait fait violemment attaquer les *Auxiliaires*, puis n'avait pas craint de se découvrir, en protégeant ouvertement le satirique chrétien (5). No'mân le savait et n'avait pas dissimulé son ressentiment. Ces souvenirs demeuraient vivants. Qu'allait faire le nouveau monarque ?

Il s'empressa d'assurer à No'mân sa faveur (6) et lui conserva son ancienne position (7). Les prétextes n'auraient pas pourtant manqué à Yazîd pour motiver une disgrâce.

Partisan déclaré de 'Oymân, ennemi de 'Alî (8), No'mân se trouvait en fort mauvais termes avec ses administrés, les Sî'ites de Koufa. Pour les punir, il leur aurait refusé l'augmentation de dix dînârs par tête, accordée

(1) Tab., II, 239 : رأيت معاوية أو نشر لك أكننت آخذًا بربايو قال نعم

(2) Cf. *Mo'awia*, 384, sqq.

(3) Le sens primitif est *ami, allié* et non *affranchi*, signification postérieure aux grandes conquêtes. Tab. . *Tafsîr*, V, 31 : الموالي العصابة هم كانوا في الجاهلية الموالي فلما دخلت الجاهلية على العرب لم يتخذوا لهم اسمًا فقال الله . . . فان لم تعلموا اباؤهم فاخوانكم في الدين ومواليكم فسيتي الموالي. Cf. *Mo'awia*, 398; Qoran 19, 5 ; 22, 13 ; 44, 41 ; 47, 11 ; Ġāhiz, *Ḥatawân*, V, 44, 7 d. ; Boḥtorî, *Ḥamāsa*, n<sup>os</sup> 566, 567, 813, 911, 921, 1314, 1315 ; 1435, 12 ; 1436 ; Qotaiba, *Oyoûn*, 271, 4 l. ; Ḥanbal *Mosnad*, II, 291, 2 ; Ibn Hišām, *Sîra*, 342, 7 ; 467, 2 ; 468, 8 ; *Iql*, I, 219 ; *Aj.*, X, 76 ; XIII, 71, 9 ; Goldziher, *M. S.*, I, 105 etc ; Qastalâni, III, 77 ; Nallino, *Sulla Costituzione*, 626 ; O. Prosksch, *Die Buttrache*, 25, n. 1 ; 34, n. 1 ; 65.

(4) Cf. sa notice dans *Aj.*, XIV, 119 etc.

(5) *Aj.*, loc. cit. : *Mo'awia*, 383, 400-01.

(6) *Aj.*, XIV, 119 : كان كريمًا عليو [معاوية] رفيقًا عنده' وعند يزيد

(7) Sans doute en souvenir de Mo'awia, pour lequel No'mân était « the right man in the right place بالكوفة النعمان رشيد ». Tab., II, 189, 3.

(8) *Aj.*, XIV, 120 ; I. S., *Tabiq.*, VI, 35 ; Balâ'lori, *Ansdb*, 637.

par Mo'âwia aux habitants de cette ville. Ce refus acheva de le rendre impopulaire. Très éloquent (1), il affectait, dans ses ḥoṭbas à la mosquée, de multiplier et d'allonger ses citations du Qoran ; il se montrait très fier de cette innovation, introduite par lui (2). L'assistance lui coupait la parole au cri de : *Augmentation, augmentation* ! On oubliait sa bonté, son amour de la paix (3). Quant à ses autres qualités, sa piété, sa science qoranique (4), on s'en faisait une arme contre ce gouverneur avare et hostile à la mémoire de 'Alî. Au nom de tous, le poète de Koufa, 'Abdallah ibn Hammâm, se chargea de l'en faire souvenir :

« Notre augmentation, ô No'mân, ne vas pas nous en frustrer ! En nous gouvernant, crains Allah et le Livre que tu cites !

« Tu portes à notre endroit le fardeau d'une responsabilité, capable d'écraser les chameaux robustes.

« Si tu sais ouvrir la porte de la poésie, qu'il ne te manque pas la seule clef de la générosité . . . !

« Tu es un personnage à la langue suave, diserte ; pourquoi cette suavité s'arrête-t-elle devant ( le mot ) : augmentation ? » (5)

Pieux musulman — on vient de le voir — No'mân est en outre qualifié de nâsik. ascète (6). Son ascétisme, à l'unisson de celui de ce temps, n'offrait rien d'austère. Il rappelait plutôt un ascète contemporain, 'Abdallah ibn 'Amrou, frais, rose, au ventre rebondi, en dépit de son âge avancé (7). L'austérité de No'mân ne put le dissuader de fréquenter les chanteuses. Chef de la députation, envoyée à Médine, son principal souci sera d'entendre la fameuse 'Azzat al-Mailâ'. L'artiste ayant refusé de se

(1) I. S. *Ṭabaq.*, VI, 35 : *من اهل الدنيا* ; *lqđ²*, II, 193.

(2) Cf. *Ağ.*, loc. cit.

(3) *Ṭab.*, *Annales*, II, 238.

(4) Pour sa valeur poétique, cf. *Ağ.*, XIV, 125 etc ; il en aurait fait montre, semble-t-il.

(5) *Ağ.* XIV, 120 : c'est en somme la répétition de la scène sous Moğira ibn Šo'ba, prédécesseur de No'mân. Les deux personnages ont dû être copiés sur le même patron.

(6) *Ṭab.*, *Annales*, II, 238.

(7) 'Abdallah devait avoir près de 80 ans. Son père 'Amrou mourut nonagénaire et entre les deux il n'y avait que douze ans de différence, ou même onze ans, d'après un *طبقات الصحابة*, attribué à Dahabî ( ms. Lâleli, Constantinople ), p. 2b.



déranger, le grand homme ira l'applaudir chez elle (1). C'était un manque absolu de dignité, le culte de la musique servant alors à recouvrir une profession moins avouable. Mais, arrivant de Syrie, « No'mân s'y était vu depuis trop longtemps privé des jouissances artistiques, rendant l'âme meilleure et l'esprit plus affiné » (2). Les études qoraniques n'empêcheront pas davantage cet épicurien de plaisanter sur les dispositions de la loi religieuse. No'mân était bien un modéré, un intellectuel, *halîm* (3), comme on les rencontrait à cette époque dans les milieux les plus orthodoxes. La haine de 'Alî, le culte du plaisir, on voit tout ce que pouvait couvrir l'étiquette de l'ascétisme au premier siècle de l'hégire (4). Nous le verrons plus loin par la vie d'autres ascètes contemporains (5).

Quoique maintenu dans son poste par le nouveau calife, No'mân n'avait pas fait mystère de ses sympathies : elles allaient « au fils de Fâtima au lieu du fils de Maisoûn » (6). Dans les derniers temps de Mo'âwia, ce gouverneur de Koûfa avait adopté la politique d'un de ses prédécesseurs, le fameux Moğfra ibn Šo'ba : celle du laisser-passer, pourvu qu'on n'en vînt pas à la révolte ouverte. Pressentant l'approche de l'orage 'alide, il sentit, comme le même Moğfra, s'éveiller en lui des scrupules et ne voulait pas avoir à tremper dans le sang des descendants du Prophète (7). Un tel homme ne pouvait convenir à une situation aussi critique. Ainsi pensèrent les partisans des Omayyades, demeurés dans l'Iraq. Ils déférèrent à Damas la faiblesse inconsciente ou affectée de leur gouverneur. Si les califes syriens, déclarèrent ces rapports, tenaient à conserver l'Iraq, il était temps d'aviser (8). A leur avis, le rappel de No'mân s'imposait.

(1) *Aj.*, II, 164 ; XIV, 121.

(2) *Aj.*, loc. cit. Comp. l'opinion de Yazîd : c'est seulement à Médine qu'on comprend la musique, *Iqd*<sup>2</sup>, I, 146, 6.

(3) *Tab.*, *Annales*, II, 238.

(4) Comp. Goldziher, *De l'ascétisme aux premiers temps de l'islam*, (*Rev. hist. des religions*, XXXVII, 277 etc).

(5) Abou Barzâ' al-Aslami, Ibn 'Omar, Ibn al-Ḥanafiya, Osâma ibn Zaid, petit-fils adoptif de Mahomet, encore un ascète ventru ; I. S. *Tabaq.*, IV<sup>1</sup>, 49-50.

(6) Baihaqî, *Mahdsin*, 60, 2 ; *Iqd*, II, 306.

(7) *Tab.*, *Annales*, II, 238-39.

(8) *Tab.*, *Annales*, II, 228 ; Balâdîrî, *Ansdb*, 417 b.

Yazîd interrogea ses principaux conseillers et avant tous, Ibn Sar-goûn, désigné à cette occasion comme son maulâ et son premier ministre (1). Ce dernier lui exhiba un diplôme, signé avant de mourir, par Mo'âwia et nommant l'émir actuel de Baṣra, 'Obaidallah fils de Ziâd, au gouvernement de Koûfa (2). C'était lui dicter la conduite à tenir. Yazîd s'empressa de ratifier, malgré son antipathie pour le nouveau titulaire (3).

Le choix était excellent. Fils de la princesse perse Margâna, une femme d'honneur, louée par la Tradition (4), 'Obaidallah vérifiait en sa personne la persuasion, commune parmi les Arabes, que les enfants les plus distingués provenaient des unions avec les races vaincues (5). Si, au dire de la Tradition (6), il dut à cette origine des défauts de prononciation, — ils ne l'empêcheront pas de devenir plus tard un orateur distingué, — il lui fut sans doute redevable de sa vive intelligence, comme il hérita de son père la décision, sa principale caractéristique. Fier de descendre d'un tel homme, il prétendait lui ressembler exclusivement et avoir échappé aux influences morales, d'ordinaire attribuées à l'oncle maternel.

« Nos qualités ! c'est l'héritage d'un père, d'un aïeul. Ainsi la bonté du rejeton provient de sa racine » (7).

Ziâd prit grand soin de son éducation, tout en lui accordant plus de li-

(1) Tab., *Annales*, II, 228, 16 ; 229, 11 ; *Iqd*, II, 310, 14 le qualifie de صاحب أمره ; cf. *Mo'âwia*, 237 etc.

(2) Tab., II, 239.

(3) Tab., II, 242, 14 ; Bayâsi, *I'ldm*, II, 9 a.

(4) Tab., II, 408, 4 : qualifié de امرأة صدق ; (cf. Ibn 'Asâkir, X, notice de 'Obaidallah) ; chez les Bédouins cette qualification n'atteste pas toujours une haute valeur ; *Aḡ*, II, 90, 12. Les auteurs hostiles, comme Mas'ûdî, V, 196, 200, affectent de l'appeler fils de Margâna. Eviter de confondre notre 'Obaidallah avec son homonyme 'Obaidallah ibn Ziâd ibn Zibiân, comme fait l'index d'*Aḡânî*, XI, 62.

(5) Ibn al-Faqih, 257, 13 ; *Iqd*, III, 274, 6, 11 ; 283, 14 ; *ZDMG*, 1891, 367. Comp. Abou Tammâm, *Hamṣa*, 766, 4 v., contre mariages entre cousins-germains.

(6) Notice de Ibn 'Asâkir.

(7) Tab., II, 241, 12 ; Boḥtorî, *Hamṣa*, n° 1176. Cf. *Mo'âwia*, 299-305.

berté que ne faisait Mo'âwia pour Yazîd (1). En compagnie de Hâriṭa ibn Badr, (2) le spirituel ami de son père, il ne dédaignait pas de vider une coupe de vin. Ziâd le savait; quoique abstème, il imposait seulement à ses enfants qu'en mangeant des grenades — c'était un euphémisme créé par Hâriṭa — ils prissent la précaution d'enlever l'écorce (3). En d'autres termes : sans condamner l'usage, il proscrivait l'abus. Bien fait de sa personne, de haute taille (4), 'Obaidallah avait, sur la recommandation de Yazîd, débuté dans la haute administration par le gouvernement du Ḥorâsân, marche lointaine, où le courage était indispensable. Le jeune fonctionnaire comptait alors 25 ans (5) environ.

Son âge ne l'empêcha pas de pousser vigoureusement et avec succès la guerre contre les populations turques de la province, et d'y payer bravement de sa personne (6). Cela lui valut, au bout de deux ans, de recevoir le gouvernement de Baṣra. Il ne renonça pas pour autant à celui du Ḥorâsân, confié par Mo'âwia à Sa'îd, fils du calife 'Otmân. Sa'îd, en mauvais termes avec les Sofiânides, avait pensé pouvoir se venger sur 'Obaidallah (7). Comme réponse probablement à ces provocations, le fils de Ziâd maintint un de ses anciens lieutenants dans cette province, en dépit de Sa'îd; situation extrêmement originale (8). Elle permet de deviner le chaos administratif, régnant en certains gouvernements, et cela, sous le plus énergique des califes.

Depuis la mort de Ziâd, les Hâriḡites de l'Iraq avaient relevé la tête.

---

(1) Mo'âwia constate avec douleur chez le jeune 'Obaidallah l'ignorance de la poésie. Voir sa notice dans Ibn 'Asâkir, X. 'Obaidallah aurait encouragé Aboû'l Aswad dans son essai de grammaire arabe. *Aḡ.*, XI, 106. Il s'intéresse aux musiciens et les écoute en secret. *Aḡ.*, V, 161.

(2) Sur ce « vaillant et noble Tamimite » cf. Wellhausen, *Oppositionsparteien*, 32-33.

(3) *Aḡ.*, XXI, 28; comp. Mas'ôûdi, V, 156-57.

(4) Ibn Rosteh, 225, 19; *Tab.*, *Annales*, II, 168, 12.

(5) Voir plus haut, p. 32. *Tab.*, II, 168, 7; Balâḡori, *Fotoûḥ*, 410, 5 d. l.

(6) *Tab.*, II, 170; Ya'qoûbi, II, 281. Il ramena avec lui une garde de 2000 Bohâriotes. *Tab.*, II, 169-70.

(7) *Tab.*, II, 179-80.

(8) *Tab.*, *Annales*, II, 173, 10, texte équivoque; mais 179-80, le fait est clairement affirmé; comp. 189, 6.

'Obaidallah n'hésita pas à prendre contre eux des mesures rigoureuses (1). Non qu'il aimât la sévérité ; mais le fils ne pouvait prétendre au prestige du père et se croyait obligé d'y suppléer par la rigueur. Très respectueux envers la mémoire de cet incomparable administrateur, quand on rappelait son nom, il versait des larmes. Ne possédant ni sa valeur ni ses talents, il ne pensait pas pouvoir autoriser chez ses intimes la liberté, tolérée chez eux par Ziâd (2). Fidèle envers ses amis (3), nous le verrons, au moment du drame de Karbalâ, c'est-à-dire à une époque où son énergie mal réglée le desservira, nous le verrons blâmer un de ses inférieurs pour avoir trahi le secret (4), confié par Moslim ibn 'Aqîl, et cela au moment même où il condamnait à mort le rebelle 'alide. En des temps moins troublés, 'Obaidallah eût offert le spectacle d'un gouverneur idéal. Ainsi, on le voit recommander à ses fonctionnaires la modération dans la levée des impôts, de peur d'accabler les populations (5).

On le vit pourtant prendre des mesures devant lesquelles avait reculé Ziâd. Quand ce dernier construisit la mosquée de Baṣra, il pria son neveu Ibn Nâfi' ibn al-Ḥârîṭ de lui vendre une maison, nécessaire pour régulariser les proportions de l'édifice (6). Comme le meunier de Sans-Souci, le musulman refusa, et Ziâd, un tyran paternel, se résigna devant cette obstination. Son fils se montra moins endurant (7). A son arrivée à Baṣra, 'Obaidallah se déclara choqué de ce manque de symétrie. Averti de l'absence du récalcitrant, en tournée d'inspection sur ses domaines, le gouver-

(1) Ṭab., II, 185, 458-59 ; Dinawari, 279. Sa sévérité resta dans les bornes de la justice. Wellhausen, *Oppositionsparteien*, 26.

(2) *Aḡ.*, XXI, 21, 15 ; 36-37 ; Ṭab., *Annales*, II, 169.

(3) Ṭab., *Annales*, II, 403. Comp. Abou Tammâm, *Ḥamâsa*, 507 et Qotaiba, 'Oyoûn, 60, où la tradition hésite entre Ziâd et 'Obaidallah.

(4) 'Iqd<sup>2</sup>, II, 307, 10. Il punit de mort un Bédouin, traître envers deux serviteurs des 'Alides, Ṭab., II, 287, 4 ; accorde la vie au Ḥârîḡite Abou Bilâl, revenu à sa prison pour garder la parole donnée, « conduite honorable pour le gouverneur et pour ce motif, corrigée plus tard » par la tradition šî'ite. Wellhausen, *Oppositionsparteien*, 26.

(5) *Aḡ.*, XXI, 39, 15.

(6) Cf. Ṭab., *Annales*, II, 436 bas.

(7) Ṭab., II, 383, 10 : كان عبيد الله لا يُصطلي بنارهم ; cf. *Aḡ.*, XIII, 36, 11 d. l. لا تعجب لا تعجب , dit le poète Ibn Zabîr.

neur en profita pour démolir sa maison et rendre à la mosquée une forme plus régulière. De retour, Ibn Nâfi' poussa les hauts cris. On l'indemnisait généreusement et on lui accorda dans le mur de l'édifice une lucarne, communiquant avec l'intérieur (1).

En homme intelligent et cultivé, 'Obaidallah savait apprécier les poètes (2).

Sur la route, le ramenant de Damas à Koufa, un des plus redoutables satiriques (3) de l'Iraq, 'Abdallah ibn Zabîr avait composé un panégyrique, extrêmement flatteur pour l'amour-propre du jeune gouverneur.

« Ma chamelle a gémi, voulant me ramener en arrière.—Va, lui ai-je crié, voici ton imâm (4), le paladin des Arabes.

« Ne crois pas que la sévérité soit un hôte ne le quittant jamais ; au moment de la colère, sa pondération (5) ne lui permet pas de châtier !

« Issu de la meilleure, de la plus noble maison que nous connaissions, de ceux dont le sang guérit (6) de la rage ! » (7)

C'était une réponse aux satires, ayant si souvent attaqué la parenté omaiyade des descendants de Ziâd. A 'Obaidallah l'histoire de sa famille rappelait des souvenirs moins agréables ; elle l'amena à se défier du « genus irritabile vatum » (8). Apprenant le départ d'un certain Ibn Mofarriğ en compagnie de son frère 'Abbâd, nommé gouverneur du Horâsân, il essaya de le détourner de cette démarche. Il escomptait d'avance les désagréments que lui vaudraient les déceptions probables du rimeur (9).

(1) Balâdori. *Fotoûh*, 348-49 ; Tab., *loc. cit.*

(2) Cf. *Ağ.*, XII, 11, 3. Il leur devait de la reconnaissance. Farazdaq l'avait placé au-dessus de Marwân ibn al-Hakam. Hell, *Farazdaq's Lobgedicht*, 17-18. Il les comble de générosités ; ainsi 'Abdallah ibn Zabîr, *Ağ.*, XIII, 38-39. Au besoin ils savent lui rappeler ses promesses, comme Abou'l Aswad Do'ali, un *Ši'ite*, *Ağ.*, XI, 106 ; ces rappels poétiques étaient toujours désagréables pour un homme en place.

(3) *Ağ.*, XIII, 33 : *أحد الهجائيين للناس المهروب شمر*.

(4) 'Obaidallah.

(5) *Hilm*, le terme n'a pu être choisi au hasard : c'était la qualité omaiyade par excellence.

(6) Sur ce privilège cf. *Mo'dwla*, 192 ; Ġâhiz, *Animaux*, V, 105.

(7) *Ağ.*, XIII, 36.

(8) La notice du même Ibn Zabîr, *Ağ.*, XIII, 33-49 en fournit la meilleure preuve.

(9) *Ağ.*, XXII, 53.

Il connaissait « les prétentions exagérées des poètes » ; il savait que « leurs soupçons, ils les transforment en certitudes et n'acceptent jamais les plus légitimes excuses (1) ». Ses prévisions se réalisèrent. Ibn Mofarrig essaya de se venger en vers, de 'Abbād, soupçonné de froideur à son égard. Le gouverneur portait une barbe majestueuse. Comme la saison était dure et l'herbe devenue rare, le poète commit un distique, où il proposait de transformer en fourrage pour les chevaux l'abondante toison du gouverneur. S'il en fût demeuré là ! Mais d'après la fâcheuse habitude, prise par les satiriques arabes (2), il enveloppa dans ses attaques toute la famille de Ziād. L'adoption de ce dernier par Mo'āwia et l'histoire de Somaiya en fournirent les principaux développements (3), avidement recueillis plus tard par la tradition des 'Abbāsides, comptant parmi leurs aïeules plus d'une Somaiya. Cette provocation força le gouverneur de l'Iraq à intervenir dans la querelle (4), après avoir tout fait pour la prévenir. Elle forme un curieux chapitre des annales de la poésie à cette époque. Nous devons la mentionner ici. Elle peint les mœurs du temps et allégera d'autant notre future étude historique du Parnasse arabe, sous la dynastie des Omayyades.

Envoyé à 'Obaidallah, le poète avait eu le temps d'avertir ses compatriotes yéménites, très influents à la cour de Damas. Ils intervinrent auprès de Mo'āwia ou de Ziād (5) et leur arrachèrent l'ordre d'épargner la-

(1) *Ağ.*, XVII, 53, 5.

(2) *Poète royal*, 21 ; *Chantre*, 64. Ibn Mofarrig fut l'aïeul du redoutable poète šī'ite Saiyid Ĥimiari. *Ağ.*, VII, 2 ; XVII, 52. 'Abbād aurait épousé Ramla, fille de Yazid I ; cf. 'Aini, *عقد الجمان* (Ms. B. Kh.) Il était le frère préféré de 'Obaidallah, *كان له صديق* (Tab., II, 392, 11). Pour comprendre cette étrange remarque, se rappeler les divisions, introduites dans les familles par l'institution du harem.

(3) On avait mis également sur le compte de Mofarrig des satires, composées par 'Abdarrahmān ibn al-Ĥakam, frère de Marwān ; *Ağ.*, XII, 75. On attribua à Ibn Mofarrig l'épopée ĥimiarite de Tobba' ; *Ağ.*, XVII, 52, 15 etc. Ce fut une période de grande activité littéraire et le commencement des grandes falsifications historiques. Dans l'Iraq, on se trouvait prêt à composer le roman historique de Karbalā, comme nous le verrons.

(4) Ibn Mofarrig mettait également en cause Aboū Sofiān et Mo'āwia ; cf. *Ağ.*, XVII, 55, 3 d.

(5) La Tradition hésite entre les deux. D'après l'auteur de l'*Ağāni* et Ibn Mofarrig lui-même, il s'agit de Yazid ; *Ağ.*, XVII, 52 ; 55, 13 ; 61, 11, 4 d. l.

vie d'Ibn Mofarrig. Voici le curieux expédient, imaginé par 'Obaidallah pour concilier son obéissance avec le désir de châtier les insolences du poète.

Après lui avoir fait prendre un laxatif violent, il le promena à travers la ville, au milieu des huées de la populace, sur un chameau, avec un porc lié à ses côtés. Les effets du drastique ne tardèrent pas à se manifester et près de lui, la truie protestait par des grognements significatifs contre les incongruités de son voisin. Celui-ci l'apostropha alors en vers, comme suit :

« Somaiya (1) se prend à crier, au contact de son compagnon ; allons, calme-toi ! la peur est un vilain défaut ! »

On le descendit enfin de sa monture pour l'introduire au bain. Quand il en sortit, on l'entendit prononcer ce vers :

« L'eau emporte les traces des indignes traitements que j'ai subis ; mes attaques pénétreront pour toujours jusqu'à la moëlle des os ! » (2)

'Obaidallah s'efforça également de réprimer les intempérances des fabricants de traditions apocryphes. Leur activité menaçait non seulement la vérité historique, mais le repos de l'état. Comme la satire, le *ḥadīṭ* devenait un instrument d'opposition politique, particulièrement dangereux, puisqu'il se couvrait du manteau de la religion. Parmi les Compagnons, survivants de Mahomet, l'Iraq n'en possédait plus qu'un nombre fort restreint. Certains avaient usurpé ce titre (3) ou étaient tombés dans l'enfance. A tous le gouverneur paraît avoir imposé la discrétion (4). Alla-t-il parfois jusqu'à manquer de respect envers les vénérables débris de l'âge héroïque ? Certains auteurs l'insinuent. Un jour, il vit entrer Aboû Barzâ' al-Aslamî. Le vieux *Ṣaḥâbî* s'habillait de laine et affectait des dehors austères, jurant avec son vigoureux embonpoint. « Voilà un Compagnon corpulent ! ان مَحْتَدِيكُم لَكَ خَدَاوَر », se contenta d'observer

(1) Désignant la truie.

(2) *Aḡ.*, XVII, 56 etc. ; Qotaiba, *Poests*, 209-211.

(3) Comme le *ṣi'ite* Solaimân ibn Ṣorad. Son nom de Solaimân ( cf. Wellhausen, *Oppositionsparteien*, 71, n. 2 ) et son âge, rendent la prétention peu vraisemblable ; la *Ṣi'a* a pu plus tard lui attribuer ce titre, comme elle l'a vieilli à dessein.

(4) *Ḥanbal*, *Mosnad*, IV, 367.

'Obaidallah (1). Aboû Barzâ se formalisa. La Tradition les mettra de nouveau en présence, au lendemain de Karbalâ. Şahâbî et mécontent, l'Aslamite fera un figurant merveilleux.

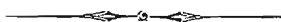
De plus graves soucis attirèrent bientôt l'attention de 'Obaidallah. Nous avons plus haut mentionné sa nomination au poste de Koûfa. Comme son père, il réunissait maintenant sous son autorité l'Iraq tout entier. Cette rare distinction avait été imposée par la gravité de l'orage, s'amoncelant au levant de l'empire. Nous allons suivre le nouveau vice-roi de l'Orient (2) dans les plaines de l'ancienne Babylonie. Nous l'y verrons déployer les qualités et aussi accuser certains défauts, signalés dans les lignes précédentes, introduction nécessaire à la carrière mouvementée de cet homme d'état de 30 ans (3) !

---

(1) I. S. *Tabaq.*, IV<sup>2</sup>, 35 ; Aboû Da'oûd, *Sonan*, 66 a ( ms. Paris ) ; remarquez Moḥammadî = Şahâbî. Comp. Ibn Sa'd ( Wellh. ). 35, 20.

(2) « *وَلَا تَنِي مَصْرَكُم وَتَغْرِكُم* », le calife m'a confié les pouvoirs civils et militaires » dira-t-il aux Koufiotes. *Tab.*, II, 242, 7.

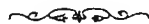
(3) 28, d'après sa notice dans Ibn 'Asâkir, X. Avertissons une fois pour toutes : nous ne garantissons aucune donnée d'âge. Les chiffres traditionnels expriment des approximations, trouvées après coup.





## IX

## 'OBAIDALLAH, VICE-ROI DE L'IRAQ.



JEUNESSE ET ÉDUCATION DE ḤOSAIN, FILS DE 'ALÎ. CARACTÈRE DE LA LUTTE ENGAGÉE PAR L'IRAQ. 'AQÎL, FRÈRE DE 'ALÎ. MOSLIM IBN 'AQÎL, ÉMISSAIRE DE ḤOSAIN EN IRAQ. 'OBAIDALLAH, GOUVERNEUR DE KOÛFA. VALEUR DES ANNALISTES IRAQAINS; ABOÛ MIḤNAF. ARRIVÉE DE 'OBAIDALLAH A KOÛFA : SES PREMIÈRES MESURES. RÉVOLTE DE MOSLIM, SA MORT.

Au point où nous ont conduits ces recherches, le second fils de 'Alî, Ḥosain a cessé d'être un inconnu pour nous. L'histoire de son frère Ḥasan, celle de ses relations avec Mo'âwia (1) et avec la Si'a de l'Iraq, nous ont permis de préjuger la valeur générale du personnage. Mais pour comprendre l'enchaînement des catastrophes prochaines, il sera à propos de remonter plus haut, de rétablir l'exactitude des faits, si étrangement défigurés par la tradition sî'ite. Du vivant de Ḥasan, il circulait déjà un nombre considérable de ḥadîṭ ἄlides, de quoi charger un chameau vigoureux. Le fils de 'Alî se montra heureux de les apprendre, se trouvant être le premier à les ignorer (2) ! Cela nous donne la mesure et la valeur de cette activité sî'ite et comment elle parvint fréquemment à s'imposer à la *Sonna*. La figure de Ḥosain, appelé par elle le dernier des grands califes

(1) Cf. notre *Mo'âwia*, index, s. v. Ḥasan.

(2) Tab., *Annales*, III, 2524, 12. En apprenant la mort de Ḥasan, la femme d'Abou Bakra s'écrit : *الحمد لله الذي اراح الناس منه*, Balâḡorî, *Ansâb*, 588a. Pour l'attitude de Mo'âwia, cf. Mas'ouḍî, *Prairies*, V, 8 : il éprouva la même sensation de soulagement.

راشدین (1), conformément à une prédiction du Prophète, se ressentit de cette activité, tenant du prodige.

Né au plus tôt la 5<sup>e</sup> année de l'hégire, Ḥosain connu à peine sa mère Fâtima. De quelle influence aurait pu être pour sa formation l'action de cette femme, aussi faible d'intelligence que de constitution physique (2), l'esprit comme perpétuellement endeuillé d'un voile de tristesse (3), sans cesse à importuner de ses plaintes et de ses larmes, le Prophète, puis le successeur de ce dernier et 'Alī, son mari ! Avec celui-ci, elle s'engageait dans de fréquentes querelles. 'Alī avait le bon sens de n'y pas répondre (4). Elle reprochait à son père de lui avoir imposé un époux déformé par l'embonpoint et par la chassie des yeux (5). Sa principale distraction consistait à faire sauter le petit Ḥosain sur ses genoux en chantant : « Mon fils ressemble au Prophète, mais non pas à 'Alī » (6). Pauvre ritournelle ! sa naïveté ne fait honneur ni à l'esprit inventif de Fâtima ni à sa tendresse conjugale. Plus on étudie la famille de Mahomet, plus ce dernier apparaît comme ayant gardé toute l'intelligence pour lui-même. Cette constatation suffit à expliquer les malheurs de ses descendants. D'après un dicton, faussement attribué au Prophète, un fils gagne le paradis aux genoux d'une mère ; pour Ḥosain, il ne pouvait espérer se former le caractère près de Fâtima (7). L'influence de 'Alī ne se montra pas plus heureuse.

Nous connaissons maintenant la nullité (8) du mari de Fâtima. Tout le monde le proclamait un esprit borné, محدود. Interrogé plus tard à

(1) Ibn Ḥaǧar, الصواعق المحرقة ( Ms. B. Kh. ), 140.

(2) Cf. *Mo'āwīa*, index, s. v. Fâtima.

(3) Comp. l'aveu de Sokaina, sa petite-fille. *Aǧ.*, XIV, 164 bas.

(4) Balāḡori, *Ansāb*, 423 a. *كان اذا اغتاضت له اكرمها من ان يجيبها بشي*.  
A l'encontre de son frère 'Aqil, il n'avait pas la répartie facile ; comp. ms. cité, 415 b ;  
au sujet de la conversion de 'Aqil recueillons un aveu sans artifice : *كان اسلامه بعد الفتح*.  
*Ibid.*, 414 a.

(5) Balāḡori, *Ansāb*, 427 a. *زوجة بني ضخم البطن اعشى العين*. Le portrait de 'Alī est complété p. 433 a-b. *كان ثقيل الميئين عظيمهما ذا بطن*. 'Alī, encore un idéal du زهد !

(6) *Iqd*, I, 277.

(7) Balāḡori, *Ansāb*, 254.

(8) Cf. *Mo'āwīa*, 144-47. Ses fils ne se gênent pas pour lui faire la leçon. I. S. *Tabaq.*, V, 39, 23.

ce sujet, Ibn Abbâs se contentait de répondre : « Vous le prétendez, vous autres (1) ». Ce 'Abbâside avait tout le premier, comme gouverneur de Baṣra, exploité l'inintelligence politique de son malheureux parent, indignement trahi par lui. Les plus modérés relevaient sa légèreté, son manque d'application et de sérieux (2). Il ne réussit jamais à imposer son autorité à ses partisans : « Seigneur, s'écriait-il découragé, je leur suis devenu à charge et eux à moi. Délivre-nous réciproquement de notre fardeau » (3). Calife, comme il traversait le bazar de Koûfa, sa bedaine servait de point de mire aux lazzis de la foule. Il ripostait de son côté : « en haut se trouve la science, en bas le garde-manger » (4) ; une platitude, d'invention vraisemblablement iraquaine !

Dans la bouche du gendre de Mahomet, la menace de recourir à la cravache de 'Omar demeura sans résultat (5). Le califat de 'Alî présente le spectacle de la plus lamentable anarchie (6). Celle-ci amena le triomphe de son rival Mo'âwia. « Pour vaincre 'Alî, assurait ce dernier, je n'ai eu ni à me fatiguer, ni à mobiliser des troupes » (7). Ḥasan continua ces traditions, pendant les six mois de son règne éphémère (8).

Ce fut le milieu où grandit Ḥosain : dès l'âge le plus tendre, il trouva la discorde installée au foyer domestique et plus tard au gouvernement de l'état. Voici comment 'Alî aurait jugé ses enfants : « Ḥasan (9) est un

(1) Balâḍori, *Ansâb*, 440 b.

(2) Balâḍori, *Ansâb*, *ibid.*, وحزلا. Nous avons adouci la traduction de دُعابة, il signifie plutôt inintelligence ; cf. I. S. *Ṭabaq.*, IV<sup>e</sup>, 139, 22 ; la Tradition essaie de donner le change en ajoutant un prétendu synonyme حزل.

(3) *Op. cit.*, 582 b وأرىهم متي وأرىهم متي ; cf. I. S. *Ṭabaq.*, V, 68.

(4) Balâḍori, *ms. cit.*, 434 a علم واستغنى طعام. Il était donc fort mangeur, comme son beau-père. Comment concilier cela avec la légende du زهد ? Sur l'ambition néfaste de 'Alî, voici le jugement d'Abou Bakra : لان اكرون ذبابا انتقل على الجيف احب الي ان ادخل فيما دخل فيه علي. Balâḍori, *ms. cit.*, 323.

(5) Balâḍori, *Ansâb*, 434 b ; 447 b حملت اليكم ذرة عمر لا ضربكم بها فتقتلوا.

(6) Cf. *Mo'âwia*, 145 etc. ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 67.

(7) Balâḍori, *Ansâb*, 540 b لقد حاربته علياً بنير جيش ولا عشاء.

(8) *Mo'âwia*, 147 etc.

(9) « Ḥasan aux 700 femmes », Goldziher, *Rev. hist. des religions*, II, 267. Généralement on lui en assigne une centaine. Cf. *Mo'âwia*, 148.

jeune prodigue, préoccupé de la table et d'exercer l'hospitalité. Quant à Hosain et à Mohammad (1), ils sont à moi et moi à eux » (2). Malheureusement pour l'avenir de sa race, la suite devait lui donner raison !

Quoi d'étonnant si nous constatons chez Hosain l'absence d'intelligence, de décision dans les circonstances les plus critiques. Avec la vaillance en moins, il rappelle bien 'Alî. Cela n'a pas empêché la Šî'a de s'enthousiasmer pour un si pauvre personnage. Elle le fait proclamer par le Prophète « le prince de la jeunesse du Paradis ». Parmi les amulettes suspendues à son cou, l'une renfermait du duvet, arraché aux ailes de l'archange Gabriel (3). La seule circonstance où Hosain paraît avoir montré de l'énergie, ce fut lorsqu'il maintint contre le jeune gouverneur de Médine, Walid ibn 'Otba, ses droits sur un domaine (4). Mais cet Omayyade paraît avoir poussé jusqu'aux dernières limites vis-à-vis de Hosain (5) la longanimité proverbiale de sa race. Elle ne corrigea pas l'incurable légèreté du fils de 'Alî (6).

En faisant appel à Hosain, les Iraqains ne s'étaient laissé guider dans leur choix ni par la valeur du personnage, ni par les titres de sa famille. Ces titres et les droits des 'Alides au califat, la Šî'a les trouvera plus tard. Ils'agissait d'un mouvement exclusivement politique : qui l'emporterait de la Syrie et de l'Iraq, pour ramener à Koûfa la caisse centrale de l'état, transportée à Damas (7). C'est peine perdue de vouloir découvrir dans cette lutte, des mobiles d'ordre religieux ou philosophique. Dans la guerre civile à la veille d'éclater, tout idéalisme doit être écarté. Elle fut allumée par les convoitises, par les vues égoïstes des chefs *orientaux*, décidés à bouleverser l'empire pour la satisfaction d'ambitions personnelles.

(1) Ibn al-Hanafîya.

(2) Balâzori, *loc. cit.*, 586 a.

(3) *Aj.* XIV, 163 ; XVI, 37. Autre miracle, I. S. *Tabaq.*, V, 107, 15.

(4) *Aj.* XVI, 68.

(5) Voir la notice de Walid ibn 'Otba, dans Ibn 'Asâkir, XVII, et les détails donnés précédemment.

(6) Qualifié de رجل خفيف par Mo'âwia, *Tab.*, *Annales*, II, 197, 19. A. Müller vante son « sens chevaleresque », il lui accorde la « nature aristocratique, *adlige Natur*, de son père ». *Der Islam*, I, 361, 362.

(7) Cf. Wellhausen, *Oppositionsparteien*, 56.

Pour engager la lutte, il leur manquait un porte-drapeau. Depuis le transfert du califat par 'Alî, de Médine à Koûfa, sa famille était censée incarner la cause de l'Iraq. Hosain se trouvait être l'aîné de sa race (1) : il lui déférèrent le périlleux honneur de ramener parmi eux le « minbar royal منبر المنك », avec les grasses pensions rayonnant de ce centre politique. Les poètes mentionnent dès lors le « califat d'Allah » (2). Pompeuse phraseologie ! Elle ne doit pas donner le change sur cette institution, demeurée profane. L'addition d'Allah ne lui confère aucun caractère spirituel, pas plus que dans d'autres expressions vulgaires à cette époque : chevaux d'Allah, trésor d'Allah, pour désigner la cavalerie et la caisse de l'état (3).

Les droits de la famille prophétique ? Ils en avaient fait litière du vivant de 'Alî. Ses plus fougueux partisans, Mâlik al Astar, 'Ammâr ibn Yâsir (4) l'avaient menacé de mort, lorsqu'il manifestait des velléités d'indépendance ; tous l'avaient abreuvé d'humiliations, comme ils traitèrent Hasan après lui. Le poignard d'un Iraquin avait immolé le père, un autre blesse le fils. Incapable de s'organiser pour affronter la lutte contre la suprématie syrienne, ils offraient à Hosain de tirer pour eux les marrons du feu. Plus avisé, Ibn 'Abbâs s'était douté de la manœuvre : vainement il avait tenté d'ouvrir les yeux à Hosain (5).

Après de longues hésitations, où toute son indécision native le ressaisit (6), le prétendant se détermina à courir l'aventure. Auparavant, il résolut de faire sonder le terrain par un homme de confiance.

On eût difficilement rencontré deux frères, aussi dissemblables que 'Alî et 'Aqîl (7). Celui-ci était spirituel, remuant, à la parole facile et incisive.

(1) الاكبر فالأكبر من ولدي : ainsi aurait décidé le testament de 'Alî ; Balâdori *Ansdb*, 583 b.

(2) A l'occasion, le calife est امين الله, même رسول الله ; Tab., *Annales*, II, 207, 1 ; 208, 16. Cf. Goldziher, *Rev. hist. des religions*, XXV, 335, 336.

(3) Voir plus bas le chapitre sur Karbalâ.

(4) Cf. *Mo'dwîa*, 220, n. 2. Le jour du meurtre de 'Otmân, à 'Alî hésitant pour la *bat'a*, 'Ammâr déclare : لَتَنْصِبَنَّ لَنَا نَفْسًا أَوْ تَكْبِدَنَّ بَكَ. Balâdori, *Ansdb*, 463 a.

(5) Cf. Dinawari, 256, 6 d. l.

(6) Dahabi, *Tarih*, (ms. Copenhague), 98 a.

(7) Cf. *Mo'dwîa*, index, s. v. 'Aqîl.

Jusqu'au dernier moment (1) il retarda son adhésion à l'islam et attendit la reddition de la Mecque. Le calife 'Omar s'était vu obligé de lui administrer 80 coups de fouet et de l'exiler à Tâif — la relégation des gens de marque — pour punir ses excès de langue (2). Pendant la guerre entre son frère et Mo'âwia, 'Aqîl se déclara pour ce dernier et combattit avec les Syriens à la journée de Şiffin, comme jadis il s'était battu contre le Prophète. Ce souvenir ne lui causait aucun remords. Le premier il en plaisantait avec les Omayyades : « N'étais-je pas, disait-il, avec vous à la bataille de Badr ? » (3) Ḥosain demanda à la famille de 'Aqîl de lui fournir un émissaire, chargé de révolutionner l'Orient.

Il distingua pour cette mission Moslim « le plus intelligent, le plus courageux des fils de 'Aqîl » (4), d'une vigueur physique peu commune. (5). La suite ne confirme pas l'exactitude de ce portrait. Il faut le dire à la décharge de Ḥosain : le prétendant n'eut pas l'embarras du choix. Sur les 'Abbâsides, aucun fonds à faire : leur chef, Ibn 'Abbâs, déconseillait l'aventure. Ibn al-Ḥanafiya défendit formellement à ses fils d'y prendre part et acheva ainsi de s'assurer l'inimitié de son frère (6). Ibn Ġa'far se souciait fort peu de renoncer à sa vie de plaisirs (7), aux fortes pensions, aux cadeaux reçus des Omayyades. Récemment encore Yazîd venait de lui octroyer un million de dirhems. Le souverain se montrait à peine moins généreux

(1) Après l'hégire, il s'empresse de vendre les maisons du Prophète, de 'Ali, de ses frères et sœurs. Balâḍorî, *Ansâb*, 226 a. 'Ali se montre indifférent à la captivité de 'Aqîl à Badr. I. S. *Ṭabaq.*, IV<sup>1</sup>, 29, 21. Ils auraient eu la même mère, *ibid.*, 28 ; cette donnée ne s'accorde pas avec l'exclamation de 'Aqîl : يَا ابْنَ أُمِّ عَلِيٍّ, *ibid.*, 29, 22 ; l'expression يَا ابْنَ أُمِّ est généralement méprisante (cf. *Mo'âwia*, 215, n. 2) excepté peut-être Qorân, 7, 150 (apostrophe de Aaron à Moïse) ; Ġâḥiẓ, *Animux*, V, 63, 5 ; Aḥṭal, *Divan*, 163, 5 ; *Tab.*, II, 899, 4 ; 1052, d. l. ; *Ağ.*, I, 146, 1 ; IV, 162, 13 (ici, plaisant) ; Ḥanbal, I, 217 ; 445 bas, (ici l'emploi semble favorable).

(2) Balâḍorî, *Ansâb*, 414 a, 416 a.

(3) *Ansâb*, 415 b ; I. S. *Ṭabaq.*, IV<sup>1</sup>, 29-30 ; Moslim, *Ṣaḥiḥ*, I, 388.

(4) *Ansâb*, 417 b ; *Iqd.*, II, 306, 4 d. l.

(5) Ainsi *كان يأخذ الرجل بيده فيرمي به فوق البيت* Bayâsi, ms. cité, II, 17 a.

(6) Dahabî, ms. cité, 100 a.

(7) Cf. *Mo'âwia*, 176 etc. *Tab.*, *Annales*, II, 190 ; Balâḍorî, *Ansâb*, 688. Du vivant de 'Ali, son fils Ḥasan et Ibn Ġa'far avaient sollicité de Mo'âwia et obtenu 100 000 dirhems. Aux observations de 'Ali ils répliquent : حرمتنا ; Dahabî, ms. cité, 90 b.

pour Ibn al-Hanafiya. Sur ce point encore, il reprenait et continuait la politique de Mo'âwia.

Moslim commença par s'égarer sur la route de l'Iraq et, dans une lettre découragée, pria son oncle de le décharger d'une mission « lui apparaissant de sinistre augure » (1). Hosain répondit en lui reprochant sa lâcheté et lui ordonna d'avancer : c'était envoyer à la mort ce timide conspirateur. A Koûfa il s'installa chez Mohtâr ibn Abi 'Obaid, destiné à une grande célébrité dans les annales de la Šî'a. Après de lui affluèrent les Šî'ites, venant par milliers jurer fidélité au nom de Hosain. Le gouverneur No'mân eut connaissance de son arrivée mais ne s'inquiéta pas de découvrir sa retraite. Alors, certains habitants de Koûfa prirent le parti d'avertir Yazîd. De ce nombre était 'Omar fils de Sa'd ibn Abi Waqqâs (2), le futur commandant de Karbalâ.

Au reçu de ces rapports, confirmés par ceux de ses agents secrets dans l'Iraq (3), le calife envoya à 'Obaidallah fils de Ziâd, avec sa nomination au poste de Koûfa, l'ordre de partir immédiatement pour cette ville : il avait « mission de s'emparer de Moslim à n'importe quel prix » (4). 'Obaidallah se mit en route après avoir laissé comme lieutenant à Baṣra son frère 'Otmân (5). En Syrie comme dans l'Iraq, on partageait la conviction que Hosain ne pouvait tarder à quitter la Mecque, où il séjournait depuis près de quatre mois (6). Il s'agissait donc pour le nouveau gouverneur de le gagner de vitesse.

Ici, il devient difficile de s'orienter à travers les récits prolixes, concernant ces événements. A tous nos annalistes on peut adresser les mêmes reproches : l'absence totale de vues d'ensemble, la tendance à dramatiser les situations, une recherche exagérée du détail pittoresque (7). Comme

(1) Tab., *Annales*, II, 227 etc. ; Balâḡori, *Ansâb*, 638 a.

(2) Tab., II, 239 ; *Ansâb*, loc. cit. ; Dinawari, 245.

(3) Dinawari, 245, 11 ; au lieu de عيان lisez عينا ou عيان ليزيد.

(4) Tab., *Annales*, II, 228. Il était donc prévenu de la présence de Moslim à Koûfa ; Wellhausen (*Oppositionsparteten*, 62, n. 1), en doute. La confusion provient de la mauvaise *rtwidy* de 'Omar ibn Šabba ; Tab., II, 243, 7.

(5) Balâḡori, *Ansâb*, 418 b.

(6) *Ansâb*, 638 a.

(7) Comp. Schwarz, *Diwan des 'Umar ibn Abi Rebi'a*, p. 1.

on le fait dire à l'un des narrateurs, leur objectif est de nous permettre d'assister aux scènes décrites, « comme si elles se passaient sous nos yeux » (1). Les longs dialogues, les allocutions se suivant sans interruption (2), développent devant nous tous les arguments, toute la rhétorique des polémistes *šī'ites* (3). On se perd dans les accessoires, « l'abondance des arbres empêche de distinguer la forêt ».

Cette attention, accordée à des détails insignifiants, (4) paraît extraordinaire chez des auteurs, en désaccord sur la date des faits principaux. Les témoins 'alides — les seuls intéressants pour nos annalistes — ayant disparu dans le désastre de Karbalâ, on y a pourvu non sans habileté, de façon à conserver dans toute son ampleur le trompe-l'œil de l'*isnâd*. A leur place, nous entendons des comparses, des témoins occasionnels, des maulâs, des esclaves, parfois des inconnus (5). Bien fin qui s'avisera de contrôler la généalogie, l'existence de ces anonymes. Les principaux acteurs ne sont jamais appelés à témoigner, encore moins les représentants, les officiers omaïyades, pas même 'Omar ibn Sa'd, utilisé d'ailleurs pour rendre plus odieux le fils de Ziâd. Nous disposons donc d'une version exclusivement iraquaine, probablement formée vers la fin du premier siècle de l'hégire. Cela suffit pour en marquer la partialité.

Parmi tous nos annalistes, M. Wellhausen s'intéresse de préférence à Aboû Miḥnaf (6). Nous croyons pourtant utile de contrôler sa version par celle de ses collègues orientaux. Si leur récit, plus morcelé, ne se développe pas avec la régularité, avec la majesté de la *riwâya* d'Aboû Miḥnaf, nous

(1) كافي حضرت, Tab., Annales, II, 227, 20 ; 280, 10.

(2) Par ex., Tab., II, 266-67.

(3) Un témoin, depuis le départ de Ḥosain de Médine jusqu'à sa mort, a retenu toutes ses paroles ; Tab., II, 314, 14. A cette verbosité, opposez la brièveté archaïque des pièces officielles de cette époque. Tab., II, 270, bas.

(4) Par ex., malentendu, causé par des particularités dialectales ; Tab., II, 297, 6-8.

(5) Cf. Tab., Annales, II, 276, II ; 327, 1, 14 ; 331, 3 ; 360, 20 ; 361, 15. Ṭirim-mâḥ (ne pas confondre avec le ḥârîgite homonyme, Aḡ., X, 156-60), on a tenu à le mettre en rapport avec Ḥosain ; le récit est combiné de façon à réserver pour l'avenir cet important témoignage. Tab., II, 302-05.

(6) *Oppositionsparteten*, 67.



avons la chance d'y découvrir des détails d'un grand intérêt en la matière. Allant à l'encontre de la thèse fondamentale, la glorification des 'Alides (1), ces détails n'ont pu être inventés.

Tous, d'ailleurs, ont puisé à une source commune : une sorte de roman historique, d'épopée en prose, où, sous le prétexte de nous apitoyer sur les malheurs des « gens de la maison », l'on se propose de faire valoir les revendications de l'Iraq. C'est la contrepartie iraquaine de la légende hîgâzienne (2) des « deux 'Omars », de celle des Tobba', ou de l'ancienne splendeur himiarite, attribuée à Ibn Mofarriġ (3). Pour allonger le récit et en rompre la monotonie, on l'a entremêlé de citations poétiques, de vers composés après coup, et attribués aux 'Alides; on a puisé dans le recueil des satires, dirigées par les Šī'ites contre la famille de Ziâd (4). L'inévitable amazone arabe n'a pas même été oubliée (5). Aux guerres contre les Hâriġites, mieux connues des vieux narrateurs, on a emprunté une manœuvre familière : les fantassins, genou en terre, recevant sur la lance en arrêt le choc de la cavalerie iraquaine (6). Cela rappelle le cycle de Pseudo-Fotoûh et du roman de 'Antar (7). Enfin, pour assaisonner l'insipide matière, on a utilisé « les miracles, les imprécations, les visions, les prédictions et autres ingrédients spirituels » (8). Si quelqu'un s'en montre prodigue, c'est Aboû Miḥnaf, sans préjudice des procédés, vulgarisés par la littérature du ḥadîṭ (9). Personne ne possède comme lui les vers, récités par les 'Alides

(1) Par ex., Moslim, se livrant sans résistance, 'Obaidallah, traitant avec humanité les survivants 'alides des Karbalâ; Ṭab., II, 281-85, version de Dohni et de 'Awâna; Abou Miḥnaf préfère les passer sous silence. Comme en convient Wellhausen, 'Awâna (cf. Ṭab., II, 239) se montre bien au courant des événements de Syrie.

(2) Cf. *Mo'awta*, 275-76.

(3) *Aġ.*, XVII, 52, 15 etc.

(4) Ṭab., II, 251-52; 356; 376, 10. Comp. *Aġ.*, V, 174, 5 etc.

(5) Ṭab., II, 336-37.

(6) Ṭab., II, 337, 7; 414, 6; 416, 6. Plus difficile à comprendre (*ibid.*, 344, 3) l'attaque de *droite* contre *droite*.

(7) Pathétique grotesque, Ṭab., II, 251-53; clichés empruntés à la *Sira*, comme le *بياض البطيوس*; *ibid.*, 338, 7.

(8) « Geistliche Ingredienzen »; Wellhausen, *Oppositionsparteien*, 70.

(9) Comme l'interrogation : « *tū as vu cela ?* » Ṭab., II, 339; archaïsmes, variantes dialectales, *ibid.*, 297; 312, 11.

en ces jours de deuil, leurs moindres répliques, jusqu'aux bons mots (1). Nous utilisons sa version en l'accompagnant, à l'occasion, de remarques critiques.

'Obaidallah venait de quitter Bašra (2), accompagné d'une petite escorte et de quelques amis, presque tous secrètement acquis au parti 'alide(3). Ce fut une véritable course au clocher, retardée par toutes sortes d'incidents, les compagnons šī'ites du gouverneur s'efforçant de retarder sa marche. 'Obaidallah ne perdit pas un instant. La dernière étape fut achevée par lui, moitié à pied, moitié sur sa mule ; il pénétra presque seul à Koûfa, le visage dissimulé sous le liṭām. La population s'attendait d'un moment à l'autre à l'arrivée de Ḥosain. Le prenant pour le fils de 'Alī, partout elle se leva sur son passage, en souhaitant heureuse arrivée au petit-fils du Prophète (4). Parvenu au pied du château, résidence fortifiée du gouverneur, il trouva les portes fermées — précaution prise par No'mân ibn Bašîr, croyant, comme ses administrés, avoir affaire à Ḥosain. Alors, enlevant le liṭām, il se fit reconnaître. « Ibn Margâna ! » s'écria la populace (5). Profitant de la stupeur générale, 'Obaidallah alla s'enfermer dans la forteresse (6). No'mân ibn Bašîr ne tarda pas à rentrer en Syrie, heureux d'échapper aux redoutables éventualités que tous entrevoyaient.

L'arrivée inopinée de 'Obaidallah avait répandu la terreur à Koûfa. Le jeune gouverneur en profita pour procéder à la cérémonie de son installation : formalité indispensable pour tout nouveau fonctionnaire. A cet

(1) Ṭab., II, 324 etc., 327.

(2) Ṭab., II, 248 ; Dinawari, 247.

(3) « Quelque dix personnes », d'après A. Miḥnaf ; « 500 hommes » d'après 'Omar ibn Šabba ; Ṭab., II, 242, 1 ; 243, 3 ; Mas'ûdî, *Pratrics*, V, 143.

(4) Ṭab., II, 241, 243 ; Mas'ûdî, *Pratrics*, V, 134.

(5) Corrigez en ce sens la traduction des *Pratrics d'or*, loc. cit. D'après Ġâḥiẓ, *Bayân*, II, 79 les chefs affectaient de se voiler d'un عبا. Comp. Ṭab., II, 368, 1 ; Ḥaġ-ġâġ agira comme 'Obaidallah ; et aussi le frère d'Ibn Zobair, Moṣ'ab, en arrivant comme gouverneur à Basra. Ṭab., II, 717. Etrange similitude ! Tous ces personnages, si différents, l'ancienne annalistique les fait fréquemment manœuvrer comme des automates. Dans *Pratrics*, V, 134, 2 على الظهر signifie non « vers l'heure de midi », mais : sur des montures.

(6) Voir l'interprétation mythologique trouvée à ces événements par M. Winckler, *MVAG*, 1901, 159-60.

effet, il fallait prendre solennellement possession du « minbar » de la grande mosquée. L'occupation du « dâr al-imâra » ne prouvait rien. A la mosquée seule avait lieu la remise officielle des pouvoirs. Le soir même (1), ou au plus tard le lendemain de son arrivée (2), le fils de Ziâd fit donc proclamer une « prière générale » — c'était la formule banale — pour inviter la population à entendre la lecture du diplôme d'investiture et à reconnaître le nouveau régent. Quand ils furent réunis, 'Obaidallah, coiffé du « turban noir » (3) des grands jours, prononça une allocution où l'on croit entendre comme un écho de la fameuse « ḥoṭba batrâ » de Ziâd (4). En l'écoutant, les Kouffites purent se demander si le grand justicier était sorti de sa tombe : on reconnaissait sa voix, sa façon d'argumentation et aussi quelque chose de ce ton impératif, bien connu des anciens Iraquins.

Ce récit ne manque pas de piquant. Par malheur, on lui reconnaît un grand air de famille avec des situations antérieures. En le rédigeant, 'Omar ibn Šabba s'est visiblement souvenu du père de 'Obaidallah (5) et de son entrée sensationnelle à Koufa. Désireux de dissimuler l'emprunt, il s'est ingénié à multiplier les incidents sur la route de Bašra à Koufa.

Comment 'Obaidallah pouvait-il ignorer la présence de Moslim en cette dernière métropole, quand depuis un mois on en avait connaissance en Syrie (6) ? Le nouveau vice-roi semble préoccupé seulement de prévenir l'arrivée de Ḥosain ; et cela, au moment où le prétendant délibérait encore

(1) D'après Ṭab., II, 244, 4.

(2) D'après Dinawari, 246-47 — et c'est peut-être la meilleure version — 'Obaidallah se serait, en arrivant à Koufa, dirigé vers la grande mosquée. Ainsi fera plus tard Ḥaġġāġ, et c'était la pratique ordinaire des nouveaux vice-rois. Mais les temps troublés peuvent avoir forcé 'Obaidallah à modifier ce programme.

(3) Ṭab., *Annales*, II, 241, 15.

(4) Ṭab., II, 241-42.

(5) Et aussi du célèbre Ḥaġġāġ. Les différents auteurs ayant raconté l'entrée de ces trois vice-rois de l'Iraq, se sont inspirés des vers de Šoḥaim ibn Woṭail ; (on les met d'ailleurs sur les lèvres de Ḥaġġāġ) : « . . . . Quand je déposerai la *'imāma*, vous me reconnaîtrez ». Ces vers ont eu une vogue prodigieuse ; cf. Bolṭori, *Ḥamāsa*, n° 23, 25, 27.

(6) Cf. Ṭab., II, 239, 5 ; 244, 7. Pour l'aller et le retour entre Damas et les métropoles de l'Iraq, nous supposons trois semaines. Autres invraisemblances, Wellhausen, *op. cit.*, 61-62.

à la Mecque, s'il accepterait l'invitation des Iraquains. Nos chroniqueurs se donnent le tort de ne s'embarasser ni des dates ni des synchronismes. Après la déconvenue de Walîd ibn 'Otba, joué par Ḥosain, Yazîd n'a pas pu s'exposer à recommencer l'expérience à Koûfa, et laisser ses représentants dans l'ignorance des événements. Il est assurément peu banal de faire prendre 'Obaidallah pour Ḥosain et de forcer ainsi le bourreau à assister à la glorification de sa future victime. Mais ni le fils de Ziâd, ni No'mân, ni les Koûfiotes ne pouvaient s'attendre pour lors à la visite du prétendant. L'imbroglio de l'arrivée à Koûfa forme un épisode comique, peu vraisemblable.

La meilleure version, celle d'Aboû Miḥnaf (1), nous paraît la suivante. Arrivé sans encombre à Koûfa, 'Obaidallah profita de ses premiers loisirs pour son installation officielle à la mosquée. Dans sa ḥoṭba, prononcée alors, il se contenta d'allusions indirectes, mais suffisamment claires, aux récents événements, évitant d'appuyer sur des noms propres. De Moslim, il ne fut pas question. L'auditoire imita cette réserve, en s'abstenant de toute manifestation prématurée. On attendait l'acceptation définitive de Ḥosain ; on voulait aussi juger le nouveau gouverneur à l'œuvre.

Voici 'Obaidallah, installé au milieu d'une ville, où Moslim a déjà recueilli 18 000 adhésions (2). Autour de lui, le fils de Ziâd peut compter sur une poignée de fidèles, et Koûfa ne renferme pas un seul Syrien (3). Comment faire face à une situation aussi désespérée ? L'aristocratie, le peuple, les moqâtila, les chrétiens arabes (4), même les Taḡlibites, établis par Mo'âwîa dans la métropole iraquaine, tous sont ouvertement ou de cœur avec les 'Alides ; d'eux, tous attendent le rétablissement de leur ancienne hégémonie politique, « molk al-'Irâq » (5). Pour commencer, il fallait découvrir la retraite et s'emparer de la personne de Moslim. Fort heureusement, 'Obaidallah avait amené avec lui plusieurs de ses maulâs, fins limiers de police. Ces hommes, généralement d'origine étrangère, aptes à tous les rôles, on les rencontre partout dans l'entourage des per-

(1) Lequel (Ṭab., II, 241) suppose pourtant qu'on attendait l'arrivée de Ḥosain.

(2) 30 000, d'après 'Iqd<sup>2</sup>, 306.

(3) Ṭab., Annales, II, 252, 7.

(4) Comme Ḥaġġâr ibn Abġar.

(5) Dinawarî, 170, 14 ; 171, 6.

sonnages politiques de cette époque (1). Un de ces émissaires, se donnant pour un Šī'ite de Syrie, porteur d'argent destiné aux 'Alides, réussit à se faire présenter à Moslim. A force de sang-froid, le jeune gouverneur finira par dompter presque seul un des plus dangeux soulèvements contre le pouvoir omaïyade. Une circonstance permettra d'en comprendre la gravité : l'émissaire 'alide avait pu occuper la mosquée pour y présider, du haut de la chaire, une réunion générale (2). Cette démarche équivalait à une prise de possession au nom de Ḥosain ; elle trahissait la position critique de 'Obaidallah, renfermé presque seul au château.

Connaissant la légèreté des Iraquains, il retint près de lui les représentants de l'aristocratie et les rendit, eux et leurs familles, responsables des événements. Au nom du calife, à tous les amis de l'ordre il annonça une augmentation de 100 dirhems sur leurs pensions ordinaires (3). C'était rétablir les dix dinârs supplémentaires, jadis accordés par Mo'âwia.

Par les 'arîf, il se fit dresser la liste des étrangers et des gens suspects. Ainsi stimulés, il les chargea du reste. La menace de supprimer les pensions, la crainte surtout de voir arriver les légions syriennes — le gouverneur les disait en marche (4) — la menace d'être expédiés en Asie-Mineure combattre avec les troupes de Damas (5), ces perspectives produisirent des effets surprenants sur ces révolutionnaires. Les conciliabules, les réunions tumultueuses cessèrent, les rues reprirent leur calme habituel.

Pour s'affirmer et répondre au meeting révolutionnaire de Moslim à la grande mosquée, 'Obaidallah profita du premier répit pour y convoquer les notables à une réunion générale (6), sous peine de mort. L'édifice fut bientôt bondé. En réponse aux conseils de ses intimes, l'engageant à ne

(1) Tab., II, 229, 4 ; 230, 20.

(2) Tab., II, 257-58 ; Dinawari, 252, 20.

(3) Balâdori, *Ansdb.* 664 b مائة مائة اعطيتهم والطاعة في اهل الكوفة اهل السلم والطاعة في اعطيتهم مائة مائة. Sans doute, l'augmentation accordée aux débuts du règne. Voir plus haut.

(4) Tab., *Annales*, II, 242, 15 ; 257, 10-15 ; Dinawari, 252, 16.

(5) Tab., II, 258, 1. Pour l'habitude d'envoyer les récalcitrants au delà des Pyles, cf. *Mo'dwa*, 1<sup>re</sup> invasion des Nardaïtes.

(6) A une prière, d'après le texte. C'était tout un, à cette époque.

pas quitter le château, il fit ranger ses gardes, sabre au clair et, en cet appareil, harangua l'assistance. L'effet de ses menaces ne tarda pas à se faire sentir (1). Tous comprirent la signification de cette liturgie guerrière, si conforme aux tendances de l'islam primitif. Sans descendre dans la rue, 'Obaidallah vit bientôt en son pouvoir Moslim, fils de 'Aqil.

A l'arrivée du nouveau gouverneur, le 'Alide avait jugé prudent de quitter la maison de Mohtâr et de venir se réfugier chez Hâni ibn 'Orwa, un des plus influents Yéménites de Koûfa (2). Ce chef l'avait accueilli bien malgré lui, au moment où, le voyant déjà dans la cour de sa demeure, il ne pouvait sans se déshonorer mettre à la porte ce suppliant, chef nominal de 18000 partisans. Sur la dénonciation du maulâ de 'Obaidallah, Hâni ayant été saisi par le gouverneur, Moslim se vit forcé de se découvrir. Sur ses 18000 adhérents, mille seulement répondirent à son appel. Le soir de ce jour il se trouva seul, errant au hasard dans les rues de Koûfa (3). Sa dernière retraite ayant été trahie par les descendants de As'at ibn Qais (4), — cette trahison assura à leur famille les malédictions de la šî'a (5) — l'infortuné fut décapité et sa tête envoyée à Yazîd.

La légende s'est emparée de cette fin tragique (6). A part l'intérêt s'attachant à la personne du jeune 'Alide, lâchement abandonné par des milliers de partisans armés qui l'avaient appelé, Moslim ne fut pas le héros qu'elle essaie de nous présenter. D'après la version la plus autorisée (7), lorsque l'infortuné se vit découvert dans la cabane où il avait

(1) Dinawari, 253; Tab., II, 260. Comme le note Bayâsi, (*Idm*, II, 14 a) la réunion était limitée aux hommes composant *الشرط والعرفاء والتأكب والمقاتلة*, c.-à-d. aux pensionnés: ceux-là seuls jouissaient des droits politiques.

(2) Tab., *Annales*, II, 229; Dinawari, 247, 8.

(3) Tab., II, 244; Balâdori, *Ansâb*, 419a-420a. On ignore la date exacte de cette journée: un jour avant ou après le départ de Hosain de la Mecque. Balâdori, *op. cit.*, 638 a; Dinawari, 256; ou le jour même, Tab., II, 271-72; Wellhausen, *Oppositions-partieten*, 64. Etant donné les divergences des indications dans les auteurs, le synchronisme entre les deux événements aura été trouvé plus tard.

(4) Cf. *Mo'awwa*, s. v. As'at.

(5) Tab., II, 261-63.

(6) Comp. Tab., II, 261-62.

(7) Nous croyons la retrouver dans Tab., II, 285 haut. Sur son manque de décision et de courage, cf. Dinawari 244, 248; ses terreurs superstitieuses, Tab., II, 237,

momentanément trouvé asile, il se livra sans résistance aux affidés de 'Obaidallah.

## X

### KARBALA.

HOSAIN PART POUR L'IRAQ ; SA RESPONSABILITÉ. ARRIVÉE À KARBALÂ.

'OMAR FILS DE SA'D IBN ABI WAQQÂS.

ŠAMIR IBN DÎ'L ĠAUSÂN. SON RÔLE À KARBALÂ.

HOSAIN REFUSE DE SOUSCRIRE AUX CONDITIONS DE 'OBAIDALLAH.



On peut comparer le règne (1) de Yazîd à un drame en trois actes avec un prologue. Le prologue, nous venons d'y assister : il remplit les quatre premiers mois du califat ; le rideau tombe sur ces vers d'Ibn Zabîr :

« Si tu ignores ce qu'est la mort, regarde au marché Hâni et le fils de 'Aqîl,

« (Regarde, ici) un héros, dont le sabre a mutilé le visage ; là-bas, un cadavre, se balançant dans l'air.

« Un ordre de l'émir a suffi : les voilà devenus la fable des passants . . . . . ! » (2).

---

7 etc. La version de 'Awâna paraît la moins défigurée par le souci de voiler une fin lamentable et concorde mieux avec le caractère peu héroïque de Moslim.

(1) On lui applique le pseudo-dicton de Mahomet *مَرَكُ الْمَالِ بَيْنَ السَّيِّئِ إِلَى السَّيِّئِ* ; Bayâsi, *Ildm*, II, 7 b. Mais, comme l'observe d'ailleurs Bayâsi, cela veut dire : pour l'homme, la plus grande mortalité a lieu entre 60 et 70 ans.

(2) Tab., *Annales*, II, 266-67 : ces vers sont cités un peu partout. Leur attribution à

Les autres parties de la tragédie s'intitulent : bataille de Karbalâ et mort de Hosain ; bataille de la Harra et sac de Médine ; enfin siège de la Ka'ba. Cette dernière catastrophe coïncidera avec la mort du calife. Voilà la sanglante unité d'un règne de trois ans !

A quelques semaines d'intervalle, Yazîd apprit à Damas la fuite de Hosain vers la Mecque et le départ de Moslim pour l'Iraq. Accusant d'incapacité son représentant au Hîgâz, il destitua Walîd ibn 'Otba, et le remplaça par le gouverneur de la Mecque, 'Amrou ibn Sa'îd, appelé à rendre célèbre le surnom de *Asdaq* (1). Avec Marwân ibn al-Ḥakam, c'était pour lors le plus décidé et le plus éloquent des Omayyades. Son intelligence très réelle s'alliait malheureusement à une grande suffisance. Nommé au mois de Ramaḍân de cette année (2), au moment où il s'apprêtait en chaire à commencer sa ḥoṭba inaugurale, il saigna du nez, رعت. « Cet homme nous apporte du sang ! » murmura un Bédouin au fond de la mosquée. L'hémorrhagie arrêtée, *Asdaq* éleva son bâton, insigne accompagnant toujours les gouverneurs ; celui de l'Omayyade se terminait par une double pointe : « Voici qui annonce la division, la guerre civile ! » observa le Bédouin.

Au mois de Doû'l Qa'da (Août 680) *Asdaq* se rendit (3) à la Mecque pour présider le pèlerinage. A Hosain ses partisans conseillèrent d'accomplir les cérémonies à part, pour n'avoir pas à rencontrer le gouverneur omayyade. « Non pas, répondit le fils de 'Alî, la prière commune est plus méritoire ». Profitant de l'absence du gouverneur, achevant en dehors de la Mecque les stations du pèlerinage, Hosain prit le chemin de l'orient, poursuivi, mais trop tard, par la cavalerie de 'Amrou (4). Tout

---

Ibn Zabîr a été contestée, probablement à cause de l'attaque contre Asmâ' ibn Ḥarîga, un des Mécènes du poète ; mais il leur arriva de se brouiller ; cf. la notice d'Ibn Zabîr : *Aḡ.*, XIII, 33 etc. ; Mas'oudî, *Pratries*, V, 141. Dans *'Iqd²*, I, 85, d. l., cet Asmâ' est devenu اسم بنت خارجة. Plus loin nous verrons Ibn Zabîr pleurer les morts de la Harra.

(1) Nous l'étudierons sous le règne de 'Abdalmalik.

(2) Tab., *Annales*, II, 222, 16 ; sa notice dans Ibn 'Asâkir, XIII, le compte parmi les plus grands orateurs de Qorais, avec Yazîd I et Ibn Zobair.

(3) Tab., *Annales*, II, 226, 6.

(4) *'Iqd²*, II, 306 ; comp. Tab., II, 277 haut ; plus difficile à concilier paraît l'ex-



comme Walîd, le très avisé Omayyade s'était laissé duper par l'apparente bonhomie du 'Alide. 'Obaidallah paierait les frais de cette négligence.

Ici encore la version d'Aboû Miḥnaf (1) paraît difficile à admettre. D'après lui, le départ prochain, les préparatifs de Ḥosain n'étaient un secret pour personne à la Mecque. Le prétendant s'en entretenait publiquement, non pas seulement avec Ibn 'Abbâs, mais avec le fils de Zobair. Il aurait même déjà pris jour. Asdaq pouvait-il l'ignorer ? Il disposait pourtant d'une police bien organisée. Malgré la légèreté de son caractère, Ḥosain n'a pu commettre cette imprudence. Ici encore Aboû Miḥnaf cède à son faible pour les discours ; il a voulu mettre en scène Ibn 'Abbâs et Ibn Zobair, faire jouer l'opposition de leur caractère et surtout amener la citation des jolis vers :

« Gentille alouette, voilà l'horizon, ouvert à tes ébats ; siffle, picore, prépare ta couvée . . . ! »

L'alouette, c'était Ibn Zobair ! Par son départ, Ḥosain lui rendait la liberté de ses mouvements et de ses intrigues. La citation faisait honneur à l'érudition littéraire d'Ibn 'Abbâs, elle magnifiait le prestige de Ḥosain au Higâz. En fallait-il davantage pour décider nos annalistes à l'insérer dans leur récit ? Nous les trouverons désormais fidèles à l'habitude d'exploiter les recueils poétiques.

'Obaidallah se préparait à recevoir Ḥosain. Sans essayer la conciliation entre les innombrables récits, groupés autour du nom de Karbalâ, nous nous efforcerons de dégager les faits principaux, de les placer dans leur jour véritable et de rétablir la physionomie des premiers acteurs, défigurée à plaisir par la traduction antiomaiyade.

C'est une tâche ardue de s'orienter à travers les 160 pages, consacrées à cet événement par le seul Ṭabarî (2). Si l'ampleur du dossier peut

plication de Dînawarî, 257 bas : la police de Asdaq atteint Ḥosain, *فجأف ان يتناقم الامر* ; Asdaq le laisse partir.

(1) Ṭab., *Annales*, II, 273-75.

(2) Ṭab., II, 227-390. Ibn al-Aṭîr se contente de le reproduire, en supprimant les *isnads*, sans chercher à fondre les notices de provenance très diverse. Sa narration renferme peu de traits nouveaux. Pour les autres auteurs cf. Wellhausen, *op. cit.*, 67. Sur l'intervention des femmes dans la légende de Karbalâ, voir Goldziher, *M. S.*, II, 297-98 ;

distraire l'attention, d'autre part l'abondance, la variété de ces documents disparates permettent fréquemment de surprendre la tendance et de retrouver le noyau primitif de la légende. L'élimination des inutilités, des contradictions, facilite l'établissement des responsabilités et ramène à ses véritables proportions un événement, démesurément grandi par l'imagination *śī'ite*. Ce n'est pas notre faute si la personnalité de Ḥosain en sort diminuée.

Au dire de Ya'qūbī (1), Yazīd aurait enjoint à son représentant dans l'Iraq de trancher la tête à Ḥosain, s'il parvenait à s'en emparer. Un pareil ordre (2), nous le verrons, ne fut jamais donné.

«Vraisemblablement, pense Wellhausen, Yazīd a été traité trop favorablement par la Tradition » (3). De cette bienveillance il ne nous a pas été donné de retrouver la trace. Avec Ḥaġġāġ, mais à un degré supérieur, le fils *maudit* de Mo'āwia forme un des épouvantails de la Tradition, même orthodoxe. Nous avons eu l'occasion de le constater et l'on achèvera de s'en convaincre par la fin de cette étude. Dans les documents historiques, transcrits par lui, le judicieux Balāḍorī se croit obligé de mutiler le texte pour l'appeler « l'émir des mécréants أمير المذمومين ». Yazīd ne put, comme son père, bénéficier du prestige, entourant la mémoire de l'organisateur génial de l'empire arabe. Son règne fut une suite ininterrompue de catastrophes, affectant toutes péniblement la conscience musulmane. La mort ne laissa pas au jeune calife le temps de les faire oublier et de racheter, comme Mo'āwia, les conflits avec la famille prophétique, avec les villes saintes, à force de *hilm* et de générosité. Pour les souverains constamment malheureux, l'opinion populaire se montre impitoyable, surtout quand les passions religieuses se surajoutent aux préjugés poli-

---

'Alī et les siens, thème d'une inépuisable fécondité dans les milieux *śī'ites* (*ibid.*, 330-32 ; pour la *mosquée du soleil*, *ibid.*, 331 ; comp. un مسجد الشمس à Médine ; Maṭari, تاريخ المدينة, (Ms. B. Kh.), 38 a.

(1) *Hist.*, II, 288, 9.

(2) A la première nouvelle du départ de Ḥosain pour Koufa, Yazīd écrit à 'Obaidallah : « Ne combats que qui te combat ; écris tous les jours ». Balāḍorī, *Ansāb*, 422 b. Le même Ya'qūbī, II, 287, fait donner par Yazīd à Walid ibn 'Oġba l'ordre de lui envoyer les têtes de Ḥosain et d'Ibn Zobair.

(3) *Oppositions partieten*, 70.

tiques. Peut-on après cela soupçonner la Tradition de partialité envers Yazîd ? (1). Le calife commanda seulement de mettre à mort les rebelles, pris les armes à la main et de respecter la personne même de Ḥosain (2). En apprenant la catastrophe, Yazîd la regrettera amèrement et reprochera à 'Obaidallah sa maladresse et sa cruauté inutile.

La principale responsabilité retombe sur la tête de Ḥosain. Si, dans sa vie privée, dans son attitude plus digne vis-à-vis des Omayyades, il s'était avantageusement distingué de son frère Ḥasan (3), les derniers jours de sa vie vont révéler en lui toute la légèreté, toute l'irrésolution (4) et l'incapacité qui avaient jusque là perdu les siens. A cette heure critique, il ne déploiera pas plus de force d'âme et de courage que Ḥasan. Il faudrait donc plutôt féliciter l'islam de la lamentable issue du drame de Karbalâ et de la victoire des Omayyades. Avec eux triomphèrent les principes d'ordre et d'une politique moins aventureuse. Ainsi en avait jugé le sage 'Aḥnaf ibn Qais. Sollicité par Ḥosain de se joindre à lui, il fit cette réponse : « Nous avons fait l'expérience de la famille de 'Alî, et chez eux nous n'avons trouvé ni le sens du gouvernement, ni l'intelligence des finances, ni la connaissance de la guerre » (5).

Les parents, les meilleurs amis du prétendant ne cessèrent, avant son départ de la Mecque, de le mettre en garde contre l'inconstance des Irakiens. Vainement ils lui rappelèrent le passé de sa famille : son père, son frère Ḥasan, tué ou blessé par eux (6). Tout fut inutile : les encouragements hypocrites d'Ibn Zobair ne lui ouvrirent pas davantage les yeux. Et pourtant, il connaissait l'ambition de cet homme et son désir d'être

(1) Excepté peut-être dans l'opposition des caractères de Yazîd et de 'Abdallah. Dans ce parallèle, ce dernier paraît avoir été noirci plus que de juste.

(2) Comme il ressort des instructions à Ḥurr ibn Yazîd, le premier chef irakien, envoyé au-devant de Ḥosain. Tab., II, 271 13 ; 299, 14.

(3) Les innombrables divorces de ce 𐤆𐤌𐤏 (voir Bâladori *Ansâb*, 588-91) lui coûtent cher ; il doit donner de fortes sommes aux femmes renvoyées. D'après Ya'qûbî, II, 293, 8, Ḥosain fut un modèle de continence.

(4) Sur cette route de l'Iraq, Ḥosain avait jadis conseillé à son père 'Alî de retourner sur ses pas. Aboû 'Obaid, *Ġarīb*, (ms. cité) 248 b.

(5) Qotaiba, *'Oyoûn*, 255.

(6) Tab., II, 272-75, 279.

débarrassé de sa présence dans le Hîgâz (1). Il partit comme s'il se rendait à une *bâdia* voisine, avec tout son harem, femmes (2) et enfants ; avec ses plus proches parents, jeunes gens amollis par les délices de Médine et n'ayant jamais manié les armes. Tête faible, croyant aux songes et aux présages, il lit de sinistres augures dans les toponymes des districts traversés. Des vieux bédouins avait déjà stigmatisé cette faiblesse, indigne surtout dans un chef :

« Marche du pas de l'homme ignorant les surprises du sort ; laisse les présages passer et repasser ! » (3).

Hosain s'avance, entraîné par une fatalité, ne se sentant pas l'énergie de s'y soustraire (4). Un tel chef devait conduire les siens aux abîmes. Comme il ne possédait pas même des chameaux pour transporter ses nombreux bagages, à une certaine distance de la Mecque, il arrêta une caravane (5), allant porter à Damas le tribut du Yémen, et inaugurant par cet acte son rôle de prétendant, s'appropriant charges et montures (6).

À quelques étapes de Koufa, Hosain apprit à la fois l'exécution de Moslim et la soumission de la cité au nouveau gouverneur 'Obaidallah. Le nom du fils de Ziâd ne lui laissait rien de bon à augurer. Il proposa de reprendre le chemin du Hîgâz. Mais les frères du malheureux Moslim (7)

(1) Tab., II, 2-4 ; Ibn al-A'îr, *Kāmil*, IV, 17. Ibn Ġa'far, ayant envoyé ses deux fils pour essayer de rappeler Hosain, celui-ci finit par les retenir avec lui. *Iqd*<sup>2</sup>, II, 306. Peut-être faut-il rapporter à cet incident le voyage d'Ibn Ġa'far (Tab., II, 280-81) s'efforçant de ramener ses fils.

(2) Une d'elles lui donna un fils sur le champ de bataille de Karbalā. Ya'qoubi, II, 291.

(3) Boḥtori, *Hamda*, n° 860, 862 et tout le chapitre 103 ; *Hamis*, II, 297 en bas ; Tab., II, 306, 318 ; il se laisse impressionner par le nom des localités iraqaines ; Tab., II, 308, 6 ; *Iqd*<sup>2</sup>, II, 307.

(4) D'après Azraqi, 361 bas, il ne voulait pas être cause de la profanation de la Mecque ; Ya'qoubi, II, 296, 4 ; c'est une thèse šī'ite.

(5) Chargée d'aromates : il les utilisera aux dernières heures de sa vie.

(6) Tab., II, 277.

(7) Baihaqi, *Mahāsīn*, 61 ; Tab., II, 281, 14 ; 292 ; Balāqori, *Ansāb*, 422 a, Moḥammad ibn As'at le prévient à son tour, فلم ياتت إلى قوله .

le forcèrent à avancer pour venger la victime : vaine bravade, mais combien arabe ! (1)

A partir de ce moment, Hôsain donna les marques de la plus complète démoralisation (2). Sur tous les chemins menant du Hîgâz à Koûfa, des postes avaient été placés ; de forts partis de cavaliers battaient la campagne, arrêtant tous les passants. L'escorte de Hôsain ne tarda pas à heurter un de ces détachements. Il fallut faire halte. Quel parti prendre avec un cortège d'enfants et de femmes, où se trouvaient à peine une cinquantaine d'hommes, en état de porter les armes ? Escomptant son prestige personnel, sa qualité de petit-fils du Prophète, Hôsain voulut haranguer (3) les moqâtila de Koûfa, parmi lesquels il reconnut plusieurs de ses correspondants. Il lui fut déclaré : « Nous avons l'ordre de ne pas te combattre ; mais de surveiller tous tes mouvements (4). Aucune violence ne te sera faite ! » Lui et les siens seraient gardés à vue, il lui était interdit de pénétrer à Koûfa, ou de retourner à la Mecque, comme Hôsain le proposa. En attendant, on allait informer 'Obaidallah et réclamer de nouvelles instructions (5).

Cette déclaration ferme et précise ne respirait pas la férocité. On n'en voulait pas à la vie du prétendant, mais seulement l'empêcher de fomenter des troubles. Depuis trois mois, il glissait entre les doigts des gouverneurs Omaiyades, Walîd ou Aêdaq ; il dépistait tous les agents, chargés de le surveiller. Ce jeu, dangereux pour la tranquillité publique, humiliant pour le pouvoir, ne pouvait se prolonger indéfiniment. A Koûfa comme à Damas on entendait y mettre un terme. C'eût été folie de rendre la liberté de ses mouvements à un prétendant, habitué à violer sa parole, comptant dans l'Iraq des milliers de partisans.

(1) Nous ne rétablirons pas l'itinéraire depuis la Mecque jusqu'à Karbalâ. A part ce dernier nom, la majorité des autres toponymes a été retrouvée après coup. Même procédé pour la chronologie ; voir plus bas.

(2) Il ne cessera d'objecter la fatalité ; Tab., III, 278, 294.

(3) Il souffrait d'un embarras de langue, à la suite d'une maladie ; Tab., II, 278, 16. Nonobstant, on le voit toujours prêt à parler ; Tab., II, 299, 300 etc.

(4) Dès lors apparaît le plan de Yazîd et de 'Obaidallah : s'assurer de sa personne, sans effusion de sang.

(5) Dinawari, 261, 263 ; Tab., II, 298-99, 303 ; Ya'qûbî, II, 290.

Atterré par cette déclaration, Hosain se prit à pleurer. Il offrit de partir comme simple soldat, aux frontières, combattre les infidèles (1), ou bien, confiant dans le caractère chevaleresque du souverain, d'aller trouver Yazîd et placer sa main dans la sienne (2), en d'autres termes faire la *bai'a* au calife omaiyade. Ces sages propositions attestaient clairement la démoralisation du prétendant. Quelques heures avant sa mort, il les fera renouveler par ses fidèles. Comme ils l'attesteront, le calife, cousin de Hosain, ne veut pas sa mort et attend des Iraquains, comme preuve de leur obéissance, de se conformer à ses intentions généreuses (3).

Après ces pourparlers, on se remit en marche, les cavaliers de Koûfa convoyant à une petite distance la colonne de Hosain ; et l'on alla camper à Karbalâ, depuis si tristement (4) célèbre dans les annales de l'islam (5). Mais avant le dénouement de la tragédie qui allait s'y jouer, dix jours devaient s'écouler (6). Comme nous le dirons plus loin, les événements ont dû se précipiter, et nous ignorons la date exacte de l'arrivée de Hosain à Karbalâ. Celle du 10 Moḥarram n'est peut-être pas mieux prouvée. Mais elle a pu suggérer aux annalistes le délai de dix jours, durée suffisante pour le développement des incidents qu'ils avaient à cœur d'exposer. Nos auteurs sacrifient tout aux détails !

La personnalité de Hosain s'y trahit de plus en plus mesquine. On le voit embarrassé de son rôle, effrayé des conséquences de son équipée, se faisant humble, suppliant qu'on le laisse aller mourir dans quelque coin ignoré. Toutes ses anciennes terreurs le reprennent ; par moments, il a des hallucinations ; des visions sinistres le hantent (7). Il demeure le regard cloué

(1) Ṭab., II, 287, 6 ; 315 ; 436 ; 'Iqd, II, 312. Certains chroniqueurs ši'ites refusent d'en convenir ; ainsi Aboû Miḥnaf, Ṭab., II, 314.

(2) Ṭab., II, 314, 1 ; Balâdori, *Ansâb*, 644 a.

(3) Ṭab., II, 331-32.

(4) Dans ce toponyme : Hosain découvre un funeste présage كرب وبلا. 'Iqd<sup>2</sup>, II, 307 ; Dinawari, 264.

(5) Voir description de ces lieux et de la fête de Hosain, dans *Zeits. für Assyriol.*, IX, 280 etc.

(6) Ṭab II, 281 ; Dinawari, 264.

(7) Ṭab., II, 305-06 ; 318 ; 323-324.

au sol, ou s'occupe de ses enfants, indifférent à tout le reste. Rien de l'attitude d'un soldat, encore moins d'un capitaine :

« Veux-tu pressentir le sort d'une tribu, sa valeur intellectuelle, regarde qui la conduit » (1).

Dans l'intervalle, arrive à Koûfa l'ordre (2) de leur couper à tous l'accès de l'Euphrate, pour essayer de les réduire par la soif (3). « Qu'on les traite, mande 'Obaidallah, comme ils ont jadis traité le pieux calife 'Oymân ! » (4) Malgré la brutalité de cet ordre, le gouverneur espérait ainsi prévenir l'effusion du sang, attitude évidemment inspirée par les instructions, venues de Damas. Sévérité salubre en somme, destinée à éteindre les ardeurs révolutionnaires ! Mais la consigne n'est pas observée. Dans l'intervalle, un petit nombre de Koûfiotes, bourrelés de remords, passent dans le camp 'alide. Ces braves opposeront la principale résistance et retarderont de quelques heures la perte du prétendant.

Dès la première annonce de l'approche du fils de 'Alî, 'Obaidallah avait préparé l'envoi de nouvelles forces pour parer à toute éventualité (5). Son premier soin fut de chercher un homme de confiance, pour les commander. Il comptait dans son entourage 'Omar (6) le fils de Sa'd ibn Abi

(1) Bohtori, *Hamasa*, 1111. Pendant la dernière mêlée, un des siens vient lui frapper sur l'épaule pour le tirer de son assoupissement ; Tab., II, 350, 13. Il se préoccupe surtout de changer d'habits ; Tab., II, 359. A la Harra, le fils du Ġasil, peu avant de mourir, tiendra à revêtir la soie ; I. S. *Tabaq.*, V, 48, 20. Le geste ne peut être indifférent ; cela produit l'impression d'une rubrique. Comme ceux de Rome, ces héros islamiques tiennent à mourir avec dignité : ils revêtent la soie, la *عباءة*, repoussent le *ثوب مدني* ; Tab., II, 364, 3 etc., 365. Enveloppés, serrés de près, comme ils l'étaient, on se demande où était leur garde-robe ?

(2) On voit nettement se dessiner la tactique qui devait, d'après les calculs de 'Obaidallah, amener Hosain à se livrer, sans recours à la violence extérieure.

(3) Tab., II, 312-313 ; Ibn al-A'tir., *Kamil*, IV, 23 ; Dinawari, 263-66.

(4) Son nom ne pouvait manquer de se présenter aux acteurs de ces luttes : Tab., II, 384, 4. On appartient au *دين علي* ou au *دين عثمان* ; (*ibid.*, 342, 7-8) c.-à-d. on est pour la suprématie de l'Iraq ou celle de la Syrie. Cf. *Mo'dwia*, 123-25 ; 145 ; 182-83 ; *Aj.*, XIII, 38, 2. Voir plus bas.

(5) Cf. Tab., II, 304-05.

(6) Voir dans I. S. *Tabaq.*, V, 22. descendants de Sa'd ibn Abi Waqqâs établis à Koûfa. 'Omar avait témoigné dans l'affaire de Hoġr ibn 'Adi ; il était donc considéré, comme appartenant à la province. Voir sa notice dans I. S. *Tabaq.*, V, 125.

Waqqâs, un des rares Qoraisites, alors fixés dans l'Iraq (1). Débarrassé de Moslim, sûr de Koufa, où régnait la terreur (2), 'Obaidallah venait, peu avant l'approche de Hosain, d'apprendre la révolte des Dailam. Pour la comprimer, il avait signé le diplôme nommant 'Omar ibn Sa'd au gouvernement de Raiy et le mettant à la tête d'une division de 4000 soldats. Avec ses hommes, 'Omar était allé camper à quelque distance, attendant d'un moment à l'autre l'ordre de partir pour la Perse (3). Comme on le voit, la nomination au poste de Raiy ne présente aucune relation avec l'affaire de Karbalâ. Mais cette constatation ne pouvait convenir aux chroniqueurs 'alides. Fils de Sa'd le *mo'tazil* (4), lui-même partisan loyal des Omayyades, (5) 'Omar devait, à ces titres, être suspect. Ensuite il avait eu le tort de témoigner dans le procès du glorieux martyr š'ite, Hoğr ibn 'Adî (6). A leurs yeux, 'Omar est un traître et le gouvernement de Raiy fut le prix du sang de Hosain (7). Pourquoi 'Obaidallah, changeant brusquement de résolution, au lieu de donner à 'Omar le signal du départ pour la Perse, voulut-il l'opposer à Hosain ? (8) Il ne paraît pas

---

(1) Dans Dinawari, 254, 1, il faut lire Qais au lieu de Qorais; il est question de gendarmes ou de simples moqâtila; rôle ne pouvant convenir à des Qoraisites. C'est d'ailleurs la leçon de Ṭabarî. La riwâya de Dohî nomme un Maḥzoûmite, comme commandant de la sorte de 'Obaidallah. Ṭab., II, 231, 14. Le poste se trouvait en réalité occupé par un Tainîmite. Cf. *ibid.*, II, 260, d. l. Dinawari, 252, 5, interprète mal à propos le *رب المدينة* à Koufa (Ṭab., II, 255, 13) par *قريش والانصار*; cf. Wellhausen, *Oppositionsparteten*, 58, n. 1 et 2.

(2) Voir dans I. S. Ṭabaq., V, 157, 4 etc., une preuve de la lâcheté et de la cupidité de la population.

(3) Ṭab., II, 308, 10 etc., Dinawari, 264; I. S. Ṭabaq., V, 125.

(4) Cf. *Mo'dwa*, 108 etc.

(5) Son frère Moḥammad prendra une part active à la révolte d'Ibn Aš'at; deux autres de ses frères, 'Amrou et 'Omair, sont tués à la bataille de la Ḥarra. I. S. Ṭabaq., V, 124, 125, 126.

(6) Le fils de Sa'd, né à Médine, portait, comme tous les 'Omar, la konia Abou Ḥafṣ; de bonne heure on fait un crime d'accueillir des ḥadiṯ, transmis par lui. Abou Šâma, *تاريخ دمشق* (ms. Berlin), p. 60 b.

(7) Voir les vers attribués à 'Omar: Ibn al-Aṭir, *Kamîl*, IV, 23; Ibn al-Faqîh, 271, 6.

(8) D'après *Iqd*<sup>2</sup>, II, 307, 10, pour le punir d'avoir trahi les secrets, confiés par Moslim.



difficile d'indiquer les motifs, ayant dicté cette détermination.

La pacification de la révolte 'alide s'imposait avant toute autre ; et à Koufa, quel chef paraissait mieux qualifié pour être opposé à Hosain ? Qoraisite, membre de la grandesse islamite, 'Omar appartenait à une famille, justement considérée, demeurée à l'écart des intrigues (1) et libre d'attaches avec le parti 'alide. Il ne pouvait s'adresser aux fils d'Ibn 'Amir : depuis Ziâd, les deux familles vivaient en mauvaise intelligence (2). A aucun prix le gouverneur de Koufa ne voulait confier cette délicate mission à un Iraquin ; tous les chefs avaient souscrit l'appel révolutionnaire à Hosain. Il opposa donc une invincible fin de non-recevoir aux instances de 'Omar lui-même (3). Mais si la combinaison agréait à 'Obaidallah, elle devait moins sourire à ce loyal soldat, désigné d'avance par sa modération et tout son passé.

Bien malgré lui, il s'était vu impliquer dans l'incident de Moslim où, il faut en convenir, il avait manqué de correction et de courage. A cette occasion, 'Obaidallah lui reprocha même d'avoir divulgué le secret des suprêmes recommandations du malheureux parent de Hosain (4). 'Omar commença donc par refuser. 'Obaidallah insista, en menaçant non-seulement de lui reprendre sa nomination au poste de Raiy, mais de brûler sa maison (5) de confisquer ses domaines de l'Iraq (6). C'était le châti-

(1) Ourdies autour de la question du califat dans les élections successives de 'Otmân et de 'Ali.

(2) Ġāhiz, *Bayân*, I, 148 bas ; *Iqd*<sup>2</sup>, III, 4 bas. Quand il apprendra la mort du calife Yazid I, 'Obaidallah, voudra se venger des fils d'Ibn 'Amir. Cf Balâdori, *Fotoûh*, 372, 7. Aussi après l'expulsion de 'Obaidallah, la population choisit un des fils d'Ibn 'Amir comme émir. *Tab.*, II, 463.

(3) *Tab.*, II, 309, 12, et passim ; Ibn al-A'îr, *Kdmil*, IV, 23.

(4) *Tab.*, II, 266 ; *Iqd.*, II, 312. Moslim se dit le parent de 'Omar ; *Tab.*, II, 265, 22, Sa'd, père de 'Omar, aurait été l'oncle maternel du Prophète. Il peut s'agir aussi de leur parenté comme Qoraisites ; comp. *ليس في القوم اقرب اليّ* ; Dinawari, 254.

(5) I. S. *Tabaq.*, V, 125.

(6) Ibn al-A'îr, *Kdmil*, IV, 24, 10-11. Hosain aurait proposé de le dédommager en lui cédant de ses *amwal* du Hîgâz ; *Tab.*, II, 314, 3. La comparaison entre ces maigres oasis et les grasses terres du Sawâd, a de quoi surprendre. Malgré l'hostilité des deux premiers califes, les 'Alides étaient demeurés grands propriétaires fonciers au Hîgâz.

réserve aux traîtres, convaincus du crime de lèse-majesté (1). La mort dans l'âme, le fils de Sa'd se vit forcé d'accepter la redoutable mission (2).

Officier au service des Omayyades, il leur avait prêté le serment de fidélité. Sous le gouvernement du débonnaire No'mân ibn Ba'sîr, voyant se former la tourmente 'alide, il avait cru devoir signaler à Yazîd la faiblesse du prédécesseur de 'Obaidallah à Koûfa (3). Après avoir épuisé tous les moyens de résistance, il ne se crut pas autorisé à la pousser plus loin : elle eût été interprétée comme un acte de révolte. En droit strict, Hôsain (4) était un rebelle, refusant seul avec Ibn Zobair d'accepter la situation reconnue par la « gamâ'a », par des Hâsimites comme Ibn al-Hanafîya et Ibn Ga'far, par un Ibn 'Abbâs, un Ibn 'Omar, imposantes personnalités, reculant devant l'idée « de briser le bâton des musulmans » (5). L'appel de la mobile population de l'Iraq et le fait de descendre de Mahomet par Fâtîma ne conféraient pas le droit de troubler le repos d'un empire électif, (6), où la majorité s'était prononcée pour le régime établi. Tout en reconnaissant la supériorité de la descendance de Hôsain sur la sienne propre, le calife Yazîd déplorera plus tard que « sa piété et sa connaissance du Qoran » ne l'aient pas amené à saisir la valeur de ces considérations, au lieu d'oublier les textes du livre sacré, prêchant la résignation et l'obéissance à l'imâm de la gamâ'a (7).

Jusqu'au dénouement de l'incident de Karbalâ, nous verrons (8) dans l'âme de 'Omar la lutte entre ces deux sentiments : la répugnance pour la besogne imposée et la conviction de remplir en définitive son devoir. Si nous

(1) Cf. Tab., II, 678, 8, 15 ; 680, 8-10 ; 784, 17 ; *Aj.*, XIII, 34, 37, 38.

(2) Tab., II, 281-82 ; 286 ; Baihaqî, *Mahâsin*, 62 ; Dinawari, 267, 271.

(3) Tab., II, 239, 9. Pour son attitude dans le procès de Ho'gr ibn 'Adi, cf. *Aj.*, XVI, 8, 3.

(4) Son père 'Ali, soupçonnant de tiédeur Garîr ibn 'Abdallah, fait brûler sa maison et son « ma'lis ». Balâdîrî, *Ansâb*, 492 a. Ce sont toujours les mêmes procédés.

(5) Tab., II, 223. Cf., II, 239-40.

(6) Avec un nombre fort restreint d'électeurs ; cf. Wellhausen, *Oppositionsparteien*, 32, n. 1.

(7) Tab., II, 380-81.

(8) Du moins dans les documents, transmis jusqu'à nous.

le voyons contester l'opportunité de la rigueur déployée par 'Obaidallah, il ne lui viendra jamais en pensée de la juger dans le sens sî'ite. A ses yeux, le fils de Ziâd se rend coupable non d'impiété, mais de sévérité inutile.

D'ailleurs, jusque-là, rien encore ne permettait de prévoir une issue sanglante à la folle équipée des 'Alides. A Koufa, même pour Moslim, Qoraisite et parent éloigné du calife, l'opinion publique n'avait pu se faire à l'idée d'une fin violente (1). A fortiori, le cas de Hosain devait entretenir de semblables illusions. Il n'était pas dans les traditions omaïyades d'étouffer dans le sang des mouvements comportant une solution moins extrême. 'Omar ne l'ignorait pas et l'événement lui eût sans doute donné raison, si on avait mieux compris les instructions venues de Damas, si surtout on ne s'était laissé surprendre par les événements (2).

Personne ne paraît avoir prévu ni l'obstination de Hosain, ni la possibilité d'une collision entre des forces si disproportionnées. Cette dernière éventualité ne fut peut-être pas même envisagée dans les conseils du vice-roi de l'Iraq : tellement on y escomptait la reddition de Hosain, pressé par les tortures de la soif et l'écrasante supériorité numérique de ses adversaires. Obstiné, et par tempérament incliné à la rigueur, le fils de Ziâd aurait encore été poussé dans cette voie par un mauvais génie (3), placé à ses côtés en ces circonstances critiques. Nous avons nommé Šamir ibn Dî'1 Ġausân ; un personnage représenté par la Tradition, comme le type de l'Arabe implacable et imparfaitement gagné aux idées musulmanes.

Dans cette galerie de portraits iraqains, celui de Šamir nous paraît un des plus déconcertants. Nous devons nous borner à signaler son attitude énigmatique, sans pouvoir en fournir une explication plausible. La Šî'a lui a voué une hostilité très marquée ; et ces préventions ont pu, j'en conviens, profiter jusqu'à un certain point à Yazîd et à 'Obaidallah. On le

(1) Tab., II, 252, 15. « Il était parent des Omaïyades », disait-on, (Tab., *passim*) ; à la guerre, les Arabes épargnaient leurs parents. Une des femmes de Hosain était nièce de Mo'âwia ; Tab., II, 387 haut. Le terrible Šamir tentera l'impossible pour sauver ses neveux.

(2) Comme il arriva à Tirimmah ; Tab., II, 305, 3-10.

(3) Tab., II, 332.

qualifie de maudit ; on le dit lépreux : détail tendancieux et en désaccord avec sa situation en évidence, et avec l'activité déployée par lui (1). On ne dédaigne pas même de recourir contre lui à l'arme du ridicule ; témoin cette prière, placée sur ses lèvres : « Seigneur, tu es noble et ami de la noblesse ; pardonne-moi, en considération de ma noblesse ! » (2) Mais, par dessus tout, il serait l'ennemi forcené de la maison de 'Alî. Au moment où 'Obaidallah s'apprêtait à souscrire aux humbles conditions de Ḥosain, en vue de prévenir l'effusion du sang, Šamir intervient pour l'en détourner. Cette démarche remet tout en question.

On entrevoit vaguement une intrigue, ourdie par le chef 'Amirite contre 'Omar (3), une compétition pour se substituer au Qoraïsîte. A point nommé, Šamir s'interposera pour forcer le fils de Sa'd dans la voie de la rigueur. Nous sommes malheureusement réduits à des conjectures (4) ; pour leur donner de la consistance, il faudrait connaître à fond les haines de famille, les intrigues locales de l'Iraq contemporain.

Pourquoi Šamir aurait-il été l'ennemi de 'Alî ? A Šifîn il combattit vaillamment pour sa cause (5). Un mariage en avait fait l'allié de 'Alî et l'oncle de plusieurs de ses enfants (6). Šamir témoigna, il est vrai, dans le procès de Ḥoġr ibn 'Adî, mais plus de 50 chefs iraqains y signèrent comme lui. A Karbalâ il fera des efforts désespérés pour sauver ses neveux, fils de 'Alî. Avant d'attaquer Ḥosain, il l'isolera de ses tentes, afin de

(1) Ibn Doraïd, *Istiqâq*, 180 ; Tab., *Annales*, II, 663, 6 ; sa notice dans Ibn 'Asâkir, vol. VIII. Comp. Wellhausen, *Oppositionsparteien*, 70. Autre Arabe atteint de lèpre, pour avoir insulté le cadavre de Ḥosain, Tab., II, 368, 14 ; de même les femmes, ayant utilisé les parfums, pillés dans les tentes 'alides ; *Iqd*<sup>2</sup>, II, 309. Autres exemples, Ibn Rosteh, *Al-A'ldq* (éd. de Goeje) 221, 18 etc. ; 222 ; Qotaiba, *Ma'arîf*, 107, 108, 195.

(2) Ibn 'Asâkir, *loc. cit.*, اللهم ائتك شريف وتجب الشرف وانتك تعلم اني شريف فاغفر لي.

(3) Comp. Tab., II, 315, 14.

(4) Tab., II, 317, 8 : 'Omar accuse Šamir d'avoir intrigué contre lui auprès de 'Obaidallah.

(5) Tab., *Annales*, I, 3305.

(6) Tab., *Annales*, II, 317 ; Ibn al-A'îr, *Kâmil*, IV, 25, 9. La sœur ou la tante de Šamir avait épousé 'Alî.

n'avoir pas à violer cet asile, sacré aux yeux des Arabes, peut-être encore pour amener Hosain à cesser toute résistance.

La version d'Aboû Miḥnaf engage gravement sa responsabilité (1) dans l'issue sanglante de la journée de Karbalâ. J'ignore pourquoi, de préférence à tant d'autres *asraf* iraqains, la Tradition l'a choisi pour jouer le rôle de bouc émissaire dans cette tragi-comédie.

Étroitement surveillé à Karbalâ, Hosain attendait la décision de 'Obaidallah, prononçant sur son sort. La réponse ne tarda pas à arriver ; elle lui enjoignait de se rendre sans conditions au vice-roi. C'était pousser à bout le prétendant, et son amour-propre pouvait difficilement accepter de se remettre à la discrétion d'un « da'î » (2) — c'est ainsi que 'Alî, un des fils de Hosain, qualifiait le descendant de Ziâd. Une dernière fois il demanda d'être mené chez son cousin Yazîd pour lui remettre sa soumission (3). Conseillé par 'Omar, 'Obaidallah allait accepter, lorsque Šamir (4) l'en détourna : « Ton ennemi se trouve dans ton territoire, à ta discrétion et tu n'en profites pas ! L'envoyer au calife, c'est d'avance lui assurer le pardon (5). Tu ne pourrais mieux afficher ta faiblesse et relever le prestige du rebelle ! » Le petit discours ne manquait pas d'à-propos. Le prédécesseur de 'Obaidallah, No'mân ibn Bašîr ne s'était-il pas vu destituer de ses fonctions, pour sa faiblesse et son imprévoyance ? Tremblant de n'avoir pas compris les intentions de Yazîd, 'Obaidallah revint à sa première décision : la reddition sans phrases ! (6)

(1) Dinawarî, *الاخبار الطويلة*, la laisse dans l'ombre ; de même Dohnî ; Tab., II, 282.

(2) Mas'ûdî, *Pratries*, V. 145 ; non pas « bâtard », comme porte la version française. Par l'adoption, Ziâd était devenu un prétendu, un faux (da'î) Qoraisite. Cf. Goldziher, *M. S.*, I, 135.

(3) *فاخدهم [ انشدهم ] الحسين ان يترده الى يزيد*. Balâdori, *Ansdh*, 644 b-648. Ici, Hosain ibn Nomair est nommé par erreur à côté de 'Omar ; confusion assez fréquente. Cf. Wellhausen, *Oppositionsparteien*, 64, n. 3.

(4) Cherchait-il à compromettre 'Obaidallah ? Dans cet incident, demeuré obscur, toutes les suppositions semblent plausibles.

(5) Baihaqî, *Maḥdsin*, 62, 11. On le savait donc à Koufa : Yazîd cherchait seulement à pardonner.

(6) Tab., II, 315-317. Aboû Miḥnaf prête à 'Obaidallah une mobilité peu vraisem-

Nous ne pensons pas devoir nier l'intervention de Šamir ; mais elle s'exerça dans un sens bien différent de celui, indiqué par Aboû Miḥnaf (1). Dans ses observations au vice-roi de l'Iraq, le 'Amirite (2) a dû lui rappeler les mécomptes de Walîd et de Ašdaq avec Ḥosain, la colère du calife contre ces gouverneurs imprévoyants. Était-il prudent de s'y exposer (3) ? « Le fils de 'Alî n'était pas plus sincère à Karbalâ que jadis à Médine et à la Mecque ; il cherchait, comme alors, à amuser le pouvoir, à gagner du temps, comme il avait amusé les jeunes collègues omaïyades, sauf à profiter de la première occasion pour s'échapper et reporter l'agitation sur un nouveau théâtre. Avec un adversaire ainsi disposé, pouvant compter sur des complicités parmi les moqâtila de Koûfa, une seule résolution s'imposait : la soumission immédiate au gouverneur de l'Iraq ! » Ce langage, convenons-en, l'histoire des derniers mois était là pour le justifier. Walîd et No'mân, dans leur retraite de Syrie, Ašdaq à Médine n'auraient pu manquer de l'approuver.

Dans l'intervalle, 'Omar à la tête de 4000 hommes était arrivé à Karbalâ (4). Ces forces devaient suffire pour écraser la poignée de partisans, groupés autour de Ḥosain. 'Obaidallah ne voulut pas s'en contenter. Bien avant les derniers ordres expédiés à 'Omar, il s'était occupé de préparer une réserve, de convoquer tous les hommes valides au camp de Noḥaila (5), non loin de Koûfa. Quand ils furent réunis, il tint à les ha-

---

blable. A la lettre de 'Omar il répond : *كتاب رجل ناصح* ; à l'opinion de Šamir : *زعم ما رأيت* ; le tout, à cinq minutes d'intervalle. Tab., II, 315, 4, 16. Cela ferait douter de son obstination antérieure.

(1) Je le soupçonne d'avoir remanié, conformément à ses préjugés, les documents trouvés par lui. Šamir lui est antipathique.

(2) Il était des B. 'Amir ibn Ša'sa'a.

(3) En donnant une preuve de faiblesse ; Tab., II, 315, 15-17.

(4) Longs discours adressés alors par Ḥosain aux Iraqains ; Tab., II, 329 : composition de date postérieure, farcie de titres, de privilèges 'alides, parfaitement inconnus à cette époque. Après son départ de Koûfa, No'mân s'était retiré « en Syrie, sa patrie ». Dinawari, 247, 7. Comme tous les partisans des Omaïyades, cet Anšârien passe pour Syrien. Cf. *Mo'awia*, 57 : de même Ḥalid ibn 'Abdallah... ibn Asid, ayant toujours résidé au Ḥigâz ; le Solaimite Ġaḥḥâf ibn Ḥokaim ; Aḥṭal, *Divan*, 26, remarques du scoliaste.

(5) Cf. Yâqoût, IV, 771. Noḥaila, camp permanent de Koûfa, comme jadis Ġâbia pour Damas.

ranguer du haut de la chaire. Il fit l'éloge de Mo'âwia, rappela sa générosité dans la dispensation des donatives (1). « A son tour, Yazîd, continua-t-il, vient de vous accorder une augmentation de cent dirhems. Que personne donc ne reste en arrière : tous, 'arîf et chefs de quartiers, commerçants et particuliers, tous au camp de Noḥaila ! » (2) A ces renseignements, Balâdorî en ajoute d'autres, permettant de calculer l'étendue de la mobilisation, ordonnée par 'Obaidallah. Si ce luxe de précautions atteste son activité, il dénote aussi une véritable nervosité, un manque de sang-froid (3). Ces dispositions du gouverneur expliquent la sévérité des conditions imposées à Ḥosain.

Au reçu de l'ultimatum, celui-ci demanda la nuit pour réfléchir. Le lendemain, — c'était le 10 Moḥarram (4), 10 Octobre 680, jour à jamais mémorable, devenu comme le Vendredi-Saint des Sî'ites, — il fit connaître son refus.

(1) إدارة الاعطيات.

(2) Balâdorî, *Ansdb*, 646 a المنكب والتجار. قد زادكم مائة في اعطياتكم فلا يبقين رجل من الفرما. Dinawari. 265, 16.

(3) Balâdorî, *op. cit.*, 646-47. On voudrait soupçonner ici notre auteur d'exagération ; mais comp. Dinawari, 266 : mesures sévères pour assurer le succès de la mobilisation ; Tab., II, 304-05 ; 335, 10.

(4) Encore une date quelconque ; Tab., II, 288, 5. On a voulu faire coïncider avec le jour de 'Aṣourâ (Tab., II, 287, 18). Le 1<sup>er</sup> Moḥarram 61 (1<sup>er</sup> Oct. 680), étant un lundi, aucun des jours de la semaine, indiqués pour la mort de Ḥosain, lundi, vendredi, samedi, ne convient pour le 10 Moḥarram ; cf. Ya'qûbî, II, 291 ; voir plus bas.

## XI

### MORT DE ḤOSAIN.



DERNIÈRE LUTTE. INACTIVITÉ DE ḤOSAIN. INTERVENTION DE ŠAMIR.  
MORT DE ḤOSAIN. LE PILLAGE. LE MOT « DÎN » AU 1<sup>er</sup> SIÈCLE. VERSION  
SYRIENNE DE KARBALÂ.

Comment expliquer cette résolution ? Ḥosain refusa-t-il de survivre à sa mort politique ? On serait amené à le croire, en le voyant obstiné à repousser tous les efforts, tentés pour le sauver malgré lui. Mais, dans cette attitude, on retrouve plus de fatalisme et d'inconscience, que de désespoir et d'héroïsme ! En se livrant à la merci de 'Obaidallah, il ne courait aucun danger de la vie. Expédié à Yazîd, il se serait vu avec les siens confiné dans quelque *bâli'a* dorée, mis dans l'impossibilité de troubler désormais le repos public. La répression omaiyade n'irait pas plus loin (1).

Ḥosain employa les premières lueurs de l'aurore à s'inonder de parfums (2). Le chargement de la caravane yéménite, pillée par lui, l'en avait abondamment pourvu. Nous connaissons déjà le goût des 'Alides pour la parfumerie. Mais ce jour-là, le geste de Ḥosain revêtait une signification plus macabre. C'était sa préparation à la mort. Ainsi finira plus tard Ibn Zobair. Serré de près par les troupes syriennes, sur le point de tomber entre leurs mains, le fils de Zobair se bourra d'aromates et de substances odoriférantes pour empêcher son cadavre d'empester (3). Les

(1) Comp. Tab., II, 436, 2 etc.

(2) Tab., II, 327.

(3) Aboû Tammâm, <sup>2</sup>/<sub>2</sub> *Ḥamdsa*, 319 bas. Exemple du fameux Mohtâr ; Tab., II, 736



compagnons de Ḥosain imitèrent leur chef. Comme lui, ils témoignèrent par cette attitude leur détermination de mourir les armes à la main ; ils brûlaient leurs vaisseaux ! Jadis, les guerriers bédouins connaissaient des démonstrations plus viriles pour traduire cette résolution : ils brisaient le fourreau de leur épée, crevaient les outres à eau et coupaient le jarret à leurs montures (1). C'était se mettre dans l'alternative de vaincre ou de mourir (2).

Alors commença la lutte suprême, si on peut appeler de ce nom une simple bagarre, une collision entre les forces gouvernementales et une poignée de rebelles. Après avoir pris des dispositions, pour empêcher d'être enveloppé par les assaillants (3), Ḥosain rentra dans son immobilité. Comme jadis le calife 'Otmân, s'étant muni, en guise d'arme, d'un Qoran (4), il laissa ses partisans se faire tuer pour lui (5). Il y aurait eu alors, d'après l'ancienne mode arabe, une série de combats singuliers, où l'avantage demeura généralement du côté des Šī'ites. Il se battirent avec l'énergie du désespoir, contre des adversaires décidés à ne pas profiter — ou plutôt embarrassés — de leur écrasante supériorité. Conformément aux ordres reçus, les soldats de 'Obaidallah cherchaient à s'assurer de la personne de Ḥosain et non à le tuer. Des archers visent les chevaux des 'Alides, pour forcer ces derniers à se rendre (Tab., II, 345, 4). Les autres manœuvres trahissent le même plan : isoler Ḥosain, l'éloigner de ses tentes, de ses partisans, afin de l'amener à composition. Chez les 'Alides on paraît l'avoir deviné ; en prévision, on avait serré les tentes et mis le feu aux broussailles derrière le campement.

en bas ; ajoutez 'Obaidallah lui-même. On reconnut son cadavre à l'odeur du musc. *Aḡ.*, XVII, 68, 3.

(1) Tirmidî, *Ṣaḥîḥ*, I, 312, 5 ; Ḡāḥiz, *Animaux*, V, 61 ; *Aḡ.*, XII, 153, 20 ; Mas-'oùdi, *Prairies*, V, 217 ; Tab., I, 3444, 15 ; *Iqd*, II, 312, 5.

(2) Pour les propensions féminines des 'Alides, cf. I. S. *Ṭabaq.*, V, 85, 15 ; Ḡāḥiz, *Baydn*, I, 186, bas. Comme le déclara Ḥosain à Yazîd I, en fait de parfumerie, il ne se connaissait pas de rivaux. *Aḡ.*, XIV, 63.

(3) Elles ont sans doute motivé dans Al-Fahrî, 160, l'éloge de ses connaissances stratégiques. Cf. Balâdori, *Ansâb*, 650.

(4) Tab., II, 327, pour se rendre inviolable.

(5) On fait porter par Ḥosain un coup de sabre, Tab., II, 358, 14 ; son inactivité, Dinawari, 268-69.

Pour toutes les péripéties de la lutte, Ḥosain trouvait dans sa mémoire des citations qoraniques appropriées (1). Une partie de la matinée venait de s'écouler dans ces luttes stériles, aboutissant seulement à décimer les compagnons de Ḥosain. 'Omar, décidé à en finir, fit entendre ce commandement significatif : « Cavaliers de Dieu (2), en avant ! »

On ne peut assez admirer la mobilité des moqâtila iraqains. Un mois auparavant, ils acclamaient le califat du petit-fils du Prophète ; ils lui avaient juré obéissance. Maintenant, leur conscience n'est pas troublée par ce cri de « ḥail Allah ! » d'ailleurs devenu comme le boute-selle dans la cavalerie arabe. (3). Sur un geste, ils s'apprêtent à percer Ḥosain de leurs lances. On les voit agir et parler avec les sentiments des plus dévoués partisans omaiyades, comme de vulgaires Syriens. Et pourtant, nous le savons par Mas'oudî (4), pas un Syrien dans les rangs de la milice de l'Iraq ! Si l'on signale un combattant Anṣârien du côté des 'Alides, on retrouve son frère auprès de 'Omar (5). Ainsi donc, même aux yeux des contemporains, la lutte ne présentait pas un caractère religieux, et son issue ne justifie pas leurs malédictions contre l'impiété des Omayyades. Ainsi pensait en définitive Ibn al-Ḥanafiya, le demi-frère de Ḥosain. Comme 'Abdallah ibn Ġa'far (6), comme la majorité des Hâsimites, il avait refusé de se joindre à la prise d'armes de ce dernier. Quand on rappelait devant lui ces

(1) Comp. Ṭab., II, 277, 5 ; 303, 343 ; *Aj.*, XVII, 68 bas. En réalité l'action a dû être promptement décidée. Mais nos auteurs avaient besoin de ces incidents, longuement développés dans le roman historique utilisé par eux.

(2) « Ḥail Allah ! » Ṭab., II, 284, 11 ; 317, d. l.

(3) Il est poussé par Ḥaġġāġ à Koufa, contre les Ḥarîġites, Ṭab., II, 919, 7 ; par Moslim ibn 'Aqil, le jour de sa révolte, Ṭab., II, 284, 11 ; par les Ḥarîġites, Ṭab., II, 949, 5 ; 1318 ; sous les 'Abbâsides, Ġâḥiẓ *Animaux*, IV, 135. On en attribue l'origine au Prophète, Mas'oudî, *Prairies*, IV, 168 ; *Osd*, II, 269 ; comp. حَيْلُ جَنْدِ اللَّهِ dans Ḥasân ibn Ṭābit (le plus ancien exemple). Ibn Hišām, *Sira*, 613, 4, 80 ; *Mo'dawia*, 88.

(4) *Prairies*, V, 144 ; Ṭab., II, 338 ; *Iqd*, II, 312, signale un Syrien. D'après Ṭab., II, 252, 7 on n'en trouvait alors qu'un seul à Koufa. On nomme un Taglibite, — était-il chrétien ? — parmi les meurtriers de Ḥosain. Ṭab., II, 367, 4.

(5) Ṭab., II, 341, 1-5. Sur l'attitude des Anṣârs, voir plus bas.

(6) Malgré lui, ses deux fils se joignirent à Ḥosain. Voir plus haut. A tous les reproches de Ḥosain, les officiers iraqains répliquent : « J'obéis à mon émir, je demeure fidèle à mon serment, بَيْعِي ». Ṭab., *passim*.

luttres fratricides, il avait coutume de dire : « Nous et nos cousins, les Omayyades, on nous traite comme des idoles, aux dépens d'Allah ! » (1)

Même après l'ordre de charger, donné par 'Omar, quelque temps encore la crainte aurait retenu les assaillants, une sorte de terreur superstitieuse. Chacun préférerait laisser à son voisin le redoutable honneur de percer Hosain (2). Autour de lui, ses partisans succombent ; lui ne bouge pas (3). Puis arrive le tour de 'Alî, son fils aîné. A la vue de ce cadavre, un instant la colère semble l'emporter dans l'âme du malheureux père ; il va, dirait-on, sauter sur ses armes. Mais il rentre bientôt dans son inaction et se défend seulement en lançant des malédictions à l'adresse des impies (4).

Comme s'il ne croyait plus à l'inviolabilité de sa personne, il prend sur les genoux un de ses enfants en bas âge (5). Serré de près par le cercle de fer formé autour de lui, il voit tomber sous ses yeux des 'Alides, petits-enfants ou cousins de 'Alî, immolés sans résistance sérieuse (6). Ce n'est plus une bataille, mais une boucherie (7). Les historiens sî'ites ont senti le besoin d'embellir cette fin lamentable ; ils présentent Hosain, combattant comme un lion et vendant chèrement sa vie (8). « Malgré tout, on conserve l'impression de l'absolue nullité du héros... ; comme un enfant, il étend la main vers la lune. Il élève les plus hautes prétentions et se refuse à rien faire... A la moindre résistance, c'en est fini ; il veut reculer, quand c'est trop tard, regarde comment ses fidèles se font tuer pour lui et s'épar-

(1) I. S. *Ṭabaq.*, V, 68. bas.

(2) *Ṭab.*, II, 359, 365 ; *Dinawari*, 269.

(3) *Ṭab.*, II, 351-55. Comp. *Ibn al-Aṭīr*, *Kāmil*, IV, 25, 11. On le blesse ; il se défend par des imprécations. *Ṭab.*, II, 359. Cette étrange inaction a pu être intentionnelle ; nous l'examinerons plus loin. Elle demeure inexplicable dans la version des annalistes iraqains.

(4) *Ṭab.*, II, 356-59 ; 361-62.

(5) *Ṭab.*, II, 360. Il avait déjà le Qoran sur ses genoux.

(6) *Ṭab.*, II, 360 : entre autres le petit enfant, imprudemment placé sur ses genoux.

(7) *Dinawari*, 269, 271 ; *Ṭab.*, II, 375, 2-6.

(8) *Al-Faḥrī*, *loc. cit.* ; *Mas'oudī*, V, 143 ; *Ya'qoubī*, II, 291 ; *Ṭab.*, II, 359 ; p. 365, il combat « comme un loup ».

gne lui-même jusqu'au bout. La mort de 'Oimân est une tragédie, celle de Ḥosain un mélodrame » (1).

Demeuré presque seul, le fils de 'Alî se contenta d'écarter les plus audacieux des assaillants ; certains s'enhardissent à lui porter des coups mal assurés et paralysés par la terreur (2). Alors Šamir intervient (3) ; il a hâte d'en finir et accuse de faiblesse le fils de Sa'd, impuissant à retenir ses larmes. Sur son ordre, la troupe se jette sur Ḥosain et il succombe, percé de 60 blessures (4).

Cette mort donna le signal d'un spectacle écoeurant. Les lâches Koûfiotes, cause première du désastre, se jettent sur les tentes 'alides. Le pillage commence ; leurs chefs donnent l'exemple ; on ne respecte pas même les femmes ; celles-ci se voient dépouillées de leurs vêtements. Averti, 'Omar chasse ignominieusement cette meute de pillards et les rappelle aux égards, dûs à des vaincus (5). Un des meurtriers de Ḥosain lui ayant présenté la tête de la victime, il le traite de fou et prend sous sa protection un autre 'Alî, un des fils survivants de Ḥosain. On s'explique moins bien l'ordre, donné par lui, de fouler aux pieds des chevaux le cadavre du fils de 'Alî (6) ; et aussi le message, envoyé aux siens à Koûfa, pour leur annoncer la victoire de Dieu « fatḥ Allah » (7). Est-ce un nouvel exemple de cette creuse phraséologie, qu'on affectait en ces temps anciens ; ou croyait-il vraiment l'Eternel intéressé dans la perte de Ḥosain ? Nous aurions alors une autre preuve de la manière dont les meilleurs, parmi les contemporains, envisagèrent la révolte 'alide.

La première explication doit sans doute obtenir la préférence. Au

(1) Wellhausen, *Oppositionsparteien*, 70-71.

(2) De là le nombre considérable de ses blessures, d'ailleurs légères ; Ṭab., II, 365.

(3) La tradition iraquaine l'a tenu en réserve pour mettre fin à cette situation.

(4) Voir le dénombrement exact dans Ṭab., II, 365-66 ; Ibn al-Aṭir, IV, 35. D'après A. Müller, *Der Islam*, I, 362, les 'Alides meurent « de la mort des héros ».

(5) Ṭab., II, 366, 67.

(6) Ṭab., II, 368 ; Mas'ûdî, V, 147 ; Ibn-Aṭir, IV, 35. La notice d'I. S. Ṭabaq., V, 125 garde le silence sur l'attitude de 'Omar en cette journée ; mais (p. 157, 3) il mentionne la défense de 'Omar de toucher au jeune 'Alî et à ses parentes.

(7) Ṭab., II, 370, 10. L'ordre de faire passer la cavalerie sur le cadavre de Ḥosain avait été donné à 'Omar par 'Obaidallah ; Ṭab., II, 316.

premier siècle de l'hégire, les mots *Allah*, *dīn* se trouvaient accolés aux objets les plus disparates. Nous avons tantôt rappelé le boute-selle, *chevaux d'Allah* ! Cet abus n'a pas médiocrement contribué à donner le change sur la nature de la primitive théocratie islamique, sur la valeur de sa terminologie piétiste, recouvrant les concepts les plus profanes. Quand 'Omar rappelle le « fath Allah », cela revient à attester une victoire gouvernementale, le triomphe du parti de l'ordre (1) sur celui de la révolution, l'insuccès final de l'échauffourée de Karbalâ. Le vocable *dīn* peut donner lieu à de non moins graves malentendus. Au cours de ces guerres civiles, nous l'entendons citer à tout propos, et entre adversaires, se reconnaissant comme disciples du Prophète (2). On appartient au *dīn* de 'Alī, de Yazīd ou de 'Otmân ; cela dépend du camp où l'on se trouve. A la bataille du Chameau, un partisan de 'Aīsa, pour échapper à la mort, se réclame du *dīn* d'Aboû Tālib. Le choix du nom pouvait être malheureux (3) ; mais l'intention ne trompa pas son adversaire (4). Les Hârigites se proclament du *dīn* d'Aboû Bilāl ou d'un autre de leurs chefs. Pour eux, c'est une façon d'affirmer leur manière d'interpréter le programme du parti, de se déclarer Hârigites modérés ou extrémistes. Leurs adversaires politiques, c'est-à-dire tous les autres musulmans, reconnaissent non-seulement leurs califes, mais leurs généraux, comme chefs du *dīn* (5). A la bataille de la Harra, le terrible Moslim, mécontent de ses soldats syriens, leur reprochera de ne savoir défendre ni leur *dīn*, ni leur imâm (6). A Karbalâ, un Iraquain a tué un pieux *qārī*. Aux observations de sa femme, sans contes-

(1) La députation envoyée à Yazīd reproduit la même formule ; Tab., II, 374, 18. Tout rebelle est *عَدُوّ الله* ; *ibid.*, 378, 2. Cf. *Mo'awia*, 193, 196. On trouve aussi *عَدَايَ الرِّحَالِ* (diminutif) ; Tab., II, 999, 2 ; 1111, 1. Comp. *شرطة الله*, police, gendarmerie d'Allah ; I. S. *Tabaq.*, V, 72, 22 ; Ibn 'Asākir, XVI, notice de Mo'awia, II, *أَمْرٌ عَسَالِ الله*, les fonctionnaires du gouvernement.

(2) Comp. Tab., II, 331, 8.

(3) Aboû Tālib étant mort païen.

(4) I. S. *Tabaq.*, V, 67, 19 ; Mobarrad, *Kamil*, 679, 12 ; Tab., II, 469, 13.

(5) Voir plus haut, inauguration de Yazīd.

(6) Tab., II, 414, 13, Ibn Zabīr célèbre les « 80 000 braves, défenseurs du *dīn* de Marwān » (*Aḡ.*, XIII, 38, 13), luttant contre l'anticalife Ibn Zobair.

ter les vertus islamiques de sa victime, il répond du ton le plus dégagé :

« Je l'ai immolé au milieu d'une troupe ne professant pas le même *dîn* que moi ; pour moi, je m'attache au fils de Ḥarb » :

(1) فَجَرُّ دَنِّهِ فِي عَضْبَةٍ لَيْسَ دِينُهُ بِدِينِي وَإِنِّي بَأْتِ حَرْبَ لِقَائِهِ

De nos jours nous dirions: ils ne partageaient pas mes opinions, ils n'étaient pas de mon bord. Après le meurtre de son rival Asdaq, 'Abdalmalik prétendra l'avoir sacrifié « par zèle pour défendre son *dîn* ; le traître n'ayant pas droit aux égards d'un sujet loyal » (Boḥtorî, *Ḥamāsa*, n° 53).

غَضَبًا وَمَخِيئَةً لَدِينِي إِنَّهُ لَيْسَ أَلَسِي سَبِيلُهُ كَالْمُخِينِ

Sans nier le caractère politique de l'assassinat, le calife (2) affirme avoir agi exclusivement dans l'intérêt de sa dynastie, ou de son *dîn*, comme il s'exprime dans la langue souple de son siècle.

A Ḥosain, ses adversaires de Karbalâ reprochent d'être sorti du *dîn* (3). A cette accusation, les annalistes postérieurs lui font opposer des protestations, véhémentes, mais portant à faux. Ḥosain et ses contemporains (4) comprenaient le terme dans un sens différent de celui adopté par Aboû Miḥnaf et consorts (5). Les soldats de 'Obaidallah ne contestèrent jamais aux 'Alides la qualité de musulmans, puisque nous les voyons se joindre à leur prière ; mais ils leur reprochaient de faire bande à part, de se séparer de la majorité (6). Au sortir de la ḡāhiliya, ces Bédouins continuaient à en parler le langage (7). Après un demi-siècle d'islam,

(1) Ṭab., II, 340, 7.

(2) Le vers précédent décrit les ruses employées pour endormir les soupçons de la victime.

(3) Ṭab., II, 342, 16 ; 377, 18.

(4) Comme Yazid, Ṭab., II, 377-78.

(5) Ceux-ci croient devoir ajouter مَلَّة. Avec l'addition de مُحَمَّد l'équivoque disparaît. Ṭab., II, 331, 8 ; 377, 17 ; 378, 1 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 157, 16.

(6) Cf. *Mo'dawia*, 61, 92 : *dîn* est fréquemment synonyme de طَاعَة = loyalisme ; I. S. *Ṭabaq.*, IV<sup>1</sup>, 111, 8. Il n'est pas sûr que أَهْل دَعْوَتِنَا (Ṭab., II, 556, 4) signifie coreligionnaires, comme pense Wellhausen, *op. cit.*, 69, n. 3 ; cf. Ṭab., *loc. cit.*, l. 6. أَهْل هَذِهِ الدَّعْوَةِ peut signifier ici, ceux qui ont la دَعْوَة, cri de guerre des Syriens ; de même Ṭab., II, 355, 13 par أَهْل دَعْوَتِنَا paraît désigner des contribuables ayant en commun la même دَعْوَة = دُعَا, شعار.

(7) Marwân ibn Ḥakam, pendant la révolte de Médine, prie Ibn 'Omar de protéger sa femme. Outré de son refus, il s'écrit : قَبِّحَ اللَّهُ هَذَا دِينًا ; Allah confonde ce *dîn* ! (Aḡ., I, 13, l. 15). L'égoïsme d'Ibn 'Omar violait le دِينُ الْعَرَبِ, les us et coutumes, re-

beaucoup — et des plus qualifiés — en étaient demeurés au concept du «*dîn* des Arabes », système agnostique, où dominaient les qualités viriles. Sous ce rapport, le célèbre Ḥaġġāġ ne cachait pas son admiration pour le *dîn* du terrible Moḥtâr : (1) ! Dans la bouche du dévoué serviteur des Omayyades, l'éloge visait l'énergie, la valeur, déployées par ce rude adversaire de la dynastie. Il était bien loin de louer les détestables théories religieuses du Taqafite !

Plus haut, nous avons déploré l'absence d'une version syrienne de ces événements. Elle a dû disparaître avec l'ancienne littérature historique de Syrie, relative à la période omayyade. Un débris semble pourtant avoir échappé. A ce titre, il mérite d'être examiné. C'est un récit très court, placé dans la bouche de l'envoyé de 'Obaidallah au calife.

Hosain fils de 'Alî est arrivé chez nous avec 17 membres de sa famille et 60 de ses partisans. Nous leur avons offert l'alternative : ou combattre ou s'abandonner à la discrétion de notre émir 'Obaidallah. Ils ont préféré la lutte. Nous les avons donc attaqués au lever du soleil et cernés de toutes parts. Quand ils sentirent la pointe de nos épées, ils cherchèrent un refuge dans les collines et les fondrières (2). Cela ne fut pas long ! Le temps d'immoler (3) un mouton, la durée d'une sieste (4) et nous eûmes raison de leur résistance. Je vous apporte leurs têtes..... ! » (5)

Quand nous ne posséderions pas cet autre son de cloche, on se demande comment l'action aurait pu se dérouler différemment : 100 contre

ligieusement observés par les Arabes. Comp. vers de Farazdaq, cité dans *Mo'dwia*, 92 ; Boḥtori, *Ḥamāsa*, n° 253, 1 ; *Aj.*, XI, 144, 8 d. l. Voir dans Goldziher, *M. S.*, I, le premier chap. «*Murawwa und Din* ». Pendant la ġāhiliya, pratiquement ces deux vocables furent synonymes. Mahomet les a nettement séparés (cf. *ibid.*, loc. cit.) ; mais la confusion subsista pendant la période de transition ; il est souvent malaisé de la dissiper. Ainsi, dans le reproche adressé aux femmes, d'être ناقصات القتل والدين (Moslim *Ṣaḥiḥ*, I, 159) je traduis *dîn* par honneur.

(1) Tab., II, 525. Ḥaġġāġ loue chez Moḥtâr les qualités que le Bélouin admire chez ses saints ; cf. *M. S.*, II, 320-22.

(2) Ici, quelques *saġ'*, qui pourraient avoir été ajoutés après coup.

(3) Et de le préparer, جزر جزر ; la leçon : خرز خرز , Dinawari, 971, est à rejeter.

(4) نومة قاتل et non نمر نائم , mauvaise variante de 'Iqd.

(5) Tab., *Annales*, II, 374-75 ; 'Iqd<sup>3</sup>, II, 308 ; Dinawari, loc. cit. ; *Tamhid*, (Ms. B. Kh.), 224.

4000 ! La cavalerie iraquaine suffisait pour envelopper cette poignée de soldats-amateurs. Mais ce laconisme ne pouvait convenir aux chroniqueurs de Koufa. Sa brutale clarté voilait mal l'effondrement de cette lamentable équipée ; elle avait le tort de laisser dans l'ombre le rôle odieux, prêté aux partisans des Omayyades. Or, comme le *ḥadīt*, la primitive annalistique de l'islam (1) doit servir au triomphe d'une thèse. La simplicité sans apprêts du récit syrien produit l'impression d'une vulgaire opération de police, d'un coup de filet prenant au dépourvu des conspirateurs, mal préparés aux attitudes héroïques. Comme sur la trame des anciens Maḡāzi (2) on a brodé des pseudo-Fotoûḥ, ainsi, de bonne heure, les descendants des *Tawwāboḥn* (3) de l'Iraq élaborèrent une littérature, destinée à glorifier les 'Alides, victimes de la tyrannie syrienne : tout le cycle des « massacres des Ṭālibites, مقاتل الطالبيين ». Le fragment le plus considérable de cette épopée śī'ite nous a été conservé par Aboû Miḡnaf (4). Entre ses développements maladroitement prolixes et *l'imperatoria brevis* du résumé transmis à Yazīd, la critique ne pourra hésiter longtemps.

---

(1) Comp. remarques de P. Schwarz, *Der Divan des 'Umar ibn Abi Reḥī'a*, 4<sup>e</sup> fasc., p. 1-2.

(2) Sur leur mince valeur cf. Goldziher, *M. S.*, II, 206.

(3) ou *Pénitents*. Pour expier leur lâche abandon de Ḥosāin, ces Iraquains, quelques années plus tard, se firent tuer en combattant les Omayyades. Moins héroïques, leurs fils composèrent des mémoires, où puisa A. Miḡnaf.

(4) Son texte servit plus tard de thème à d'autres développements, encore plus fantaisistes. Cf. Brockelmann, *Gesch. der arab. Literatur*, I, 65.



## XII

## AU LENDEMAIN DE KARBALÂ.

---

LA TÊTE DE HOSAIN. MORTS ET SURVIVANTS DE KARBALÂ. DOULEUR DE YAZÎD. ACCUEIL DES 'ALIDES À LA COUR DE DAMAS. ILS SONT RENVOYÉS À MÉDINE. RESPONSABILITÉ DE LA JOURNÉE DE KARBALÂ. ATTITUDE D'IBN AL-HANAFIYA. CHRONOLOGIE.

---

La journée de Karbalâ avait coûté la vie à 72 victimes parmi les partisans de Hosain (1) ; leurs adversaires perdirent 88 des leurs (2), tués dans des engagements partiels. Le désastre du 10 Moḥarram a laissé une trace ineffaçable dans la mémoire des Šī'ites. Les scènes de Karbalâ constituent pour eux un drame, analogue à celui de la Passion chez les chrétiens.

Entre temps, la tête de Hosain avait été portée à Koufa. Décidément, dans la répression de cette malheureuse échauffourée, 'Obaidallah devait jusqu'au bout étaler l'absence de ce sang-froid, qui l'avait si heureusement servi dans l'incident de Moslim. Il s'oublia jusqu'à insulter les restes sanglants de son ennemi et perça ses lèvres livides avec une baguette (3)

---

(1) Chiffres plus élevés dans Mas'ouđi, *Prairies*, V, 145; Barhebræus, *Dynasties* (éd. Salhani), 190.

(2) Ṭab., II, 368-69; Mas'ouđi, V, *Prairies*, 147.

(3) Ṭab., II, 370; Dīnawarī, 270. C'est le qaḍīb qui n'abandonne jamais les califes et les gouverneurs. Pour 'Obaidallah, cf. Ṭab., II, 261, 8; 284, 9; 286, 22. 'Aīnī mentionne alors une prière générale et la *خطبة ابن زياد المعروفة من خطيب معلوم* (Ms. B. Kh.), II: elle était de rigueur après les grands événements; Ṭab., II, 373, 12.

qu'il tenait en main (1). Les auteurs śīites ont trouvé plus piquant de transporter cette scène à Damas (2) et de la mettre sur le compte de Yazīd (3).

L'attitude de ce calife contraste heureusement avec celle de son représentant. Quand le courrier lui apprit la triste victoire de Karbalā, Yazīd laissa éclater toute son indignation. Des larmes mouillèrent sa paupière. A la députation iraqaine (4) chargée de lui remettre la tête de Ḥosain, il déclara : « J'attendais mieux de votre obéissance. Fallait-il donc aller jusqu'au meurtre de Ḥosain ? Dieu confonde le fils de Somaiya ! Si te j'avais eu en mon pouvoir, Ḥosain, j'aurais pardonné. Dieu te fasse miséricorde ! » Et pour attester plus vivement son déplaisir, il refusa toute gratification aux membres de la députation. Un de ceux-ci s'étant permis de traiter les 'Alides d'impies et de gens sans aveu, « liām », Yazīd ferma la bouche à l'auteur de cette incartade : « S'il existe, s'écria-t-il, un vil mécréant, c'est le fils de ta mère ! » (5).

Puis il fit garder avec honneur la tête sanglante de Ḥosain. Il s'occupa surtout avec sollicitude des survivants de la malheureuse famille, s'indigna contre l'inhumanité du gouverneur de Koufa, ayant osé les

(1) Wellhausen, *Oppositionsparteien*, 70, préfère mettre Yazīd en cause. D'abord, la Tradition n'est pas d'accord avec elle-même ; pour les reproches adressés à cette occasion, elle nomme tantôt Aboū Barzā' al-Aslami, tantôt Zaid ibn Arqam, (Tab., II, 370). Ce dernier ne quitta jamais l'Iraq ; cf. I. S. *Ṭabaq.*, VI, 10. Dans cet épisode, je crois seulement à l'authenticité du vers, cité à ce propos. Rarement nos moḥaddiṯ résistent à la tentation d'étaler leur érudition. Quant à Aboū Barzā' - المجتدي الدجارج - il habitait Baṣra, puis se rendit au Ḥorasān, où il mourut. Rien me montre qu'il ait jamais visité la Syrie ; I. S. *Ṭabaq.*, IV<sup>2</sup>, 34-35. Ibn Sa'd paraît ignorer l'épisode de la tête.

(2) Omise dans le récit du témoin syrien, Tab., II, 376, 4.

(3) Tab., II, 282, 382 ; cf. Mas'ouḍi, Ya'qoubī etc., *loc. cit.* ; Aḡ., XII, 74.

(4) C'était une mission ambitionnée : elle fournissait l'occasion d'importantes gratifications. Cf. Tab., II, 1000, 11 ; 1020, 10 ; elle vaut le شرف العطا, la pension de 2000 dirhems, sans préjudice de la صلة ou cadeau spécial ; cf. Tab., II, 375, 11 ; *Mo'dawia*, 235. On disait aussi الشرف من الديوان ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 49, 10. Ces messagers voyageaient en poste, ابردا, *ibid.*, *loc. cit.*

(5) Tab., II, 375, 376 ; *Iqd.*, II, 313.

charger de chaînes. (1) « Ah ! si j'avais été présent, soupira-t-il, j'aurais souscrit à toutes les demandes de Ḥosain ; j'aurais écarté la mort de sa tête et, pour le sauver, au besoin sacrifié la vie d'un de mes enfants ! » Le caractère indépendant et ouvert du calife ne permet pas de suspecter la sincérité de ces affirmations. Les femmes, les parentes de Yazîd (2) s'empressèrent autour des malheureuses 'Alides pour les consoler et, pendant trois jours, consacrèrent à la mémoire de Ḥosain une solennelle « manâḥa » (3) ou lamentation !

On ne pouvait plus ouvertement désavouer le passé. En cette circonstance, l'impétueux fils de Mo'âwia montra combien il avait su profiter de l'éducation paternelle (4). Dans l'audience publique où on lui présenta les parents de Ḥosain, échappés au désastre, un Syrien (5) s'enhardit jusqu'à demander au calife une des filles du prétendant. La sœur aînée de cette dernière, Zainab, s'empressa de protester. Malheureusement, elle donna à l'expression de cette protestation publique une forme violente. L'orgueil du souverain en fut choqué et il la reprit durement : « Comment, répliqua Zainab, tu es maître absolu et tu abuses de ton pouvoir pour insulter des malheureuses ! » Cette réplique méritée suffit pour calmer le fougueux Sofîânide ; il garda le silence. Le Syrien ayant réitéré sa demande : « Puisse la mort nous débarrasser bientôt de ta présence ! » lui cria le calife (6). Puis il renvoya les 'Alides à Médine, comblés de cadeaux

(1) Ce détail n'est pas prouvé. Tab., II, 283, 6 : جَهْزَهُمْ , il les équipa, leur donna le nécessaire pour le voyage. Comp. *ibid.*, I, 11 et 287, 1, pour le sens de جَهْزَ . Une légende fait passer par Alep, Šamir avec la tête de Ḥosain ; cf. M. Sobernheim, *Das Heiligtum Shaikh Muḥassin in Aleppo*, p. 1, extrait de « Mélanges Hartwig Derenbourg ».

(2) 'Atika, sa fille, lave et parfume la tête de Ḥosain. وَذَفَنَ رَأْسَ الْخَلِيفَةِ فِي حَائِطِ بَدْمَشَقْ . أما حائط القصر ولا غيره وقال قوم ذفن في القصر حفر له واعقب Balāḡori, *Ansāb*, 662 b. D'après une autre version (*ibid.*, 664 a) la tête fut enterrée,—toujours à Damas, وَبِقَالَ فِي دَارِ الْإِمَارَةِ وَيَقَالُ فِي الْقُبَّةِ [مَقْبَرَةٍ] .

(3) Tab., II, 377-78, 381 ; *Iqd*, II, 313.

(4) Les *riwāya*, attribuées aux 'Alides, se montrent d'ordinaire favorables à Yazîd ; comp. Tab., II, 377, 8 ; 381, 13.

(5) En le qualifiant de « aḥmar » rouge, la Tradition prétend insinuer l'origine étrangère de l'insolent Syrien.

(6) Tab., II, 377-78. Scène analogue avec le jeune 'Ali, fils de Ḥosain ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 157, 15 etc.

et accompagnés d'une escorte d'honneur, chargée de veiller sur eux. Aussi, les filles de la victime de Karbalâ rendirent-elles un éclatant hommage à l'attitude chevaleresque de Yazîd en ces tristes circonstances (1).

Ce fut sans doute en apprenant le mécontentement du calife, que 'Obaidallah voulut reprendre à 'Omar ibn Sa'd l'ordre écrit, cause de la mort de Ḥosain (2). Plus tard, il essaiera de rentrer en grâce et un récit nous montre 'Obaidallah à côté de Yazîd, dans les parties de plaisir dont le souverain avait perpétué la tradition (3). Ailleurs nous voyons ce dernier gardant, jusqu'à la fin, rancune des maladresses de 'Obaidallah et annonçant l'intention de lui en demander compte (4).

Un souverain doit savoir assumer la responsabilité de ses actes. Il est grotesque, comme s'expriment les poètes arabes, « de battre le taureau quand les génisses refusent de boire » (5). Yazîd se serait-il donné ce tort vis-à-vis de 'Obaidallah ? On l'a pensé (6).

De l'ensemble des faits, la responsabilité du calife dans cette déplorable aventure, passionnément exploitée par l'opposition (7), se dégage avec une netteté suffisante. Le souverain ne se trouva pas à la hauteur de la position difficile, léguée par Mo'âwia. Il se laissa surprendre par la violence de la réaction, si longtemps contenue par ce puissant génie. La soudaineté de l'éruption désarçonna le jeune monarque ; elle éclatait au lendemain des fêtes de son intronisation, à l'est et au midi de la Syrie, à Koufâ et à Médine, redoutables volcans révolutionnaires, centres d'agitation antidynastique, rarement en repos depuis l'avènement des Sofîânides. Tout, jusqu'à l'énergie, parfois brutale, de ses lieutenants se tourna contre lui. Irrité par leurs maladresses, Yazîd y ajouta le tort plus grave

(1) Tab., II, 381, 12.

(2) Tab., II, 385.

(3) Mas'ûdî, V, 156-57. Mais (Aḡ. XIV, 63) le fils de Zîâd auquel s'adressent les vers de Yazîd, est le sympathique Salm frère de 'Obaidallah ; Tab., II, 393.

(4) Tab., II, 437, 6.

(5) Cf. Boḥtorî, *Ḥamâsa*, chap. 134.

(6) Wellhausen, *op. cit.*, 70.

(7) Voir les réflexions de Yazîd à ce sujet, Ibn al-Aṭîr, *Kdmil*, IV, 39, 3 etc. Interrogé, le célèbre Ġazâlî répondit au sujet de Yazîd : « ما صحت قتلة الحسين ولا امره ولا ارضاه » : « cela n'est pas juste ; dans اخبار الدول par Aḥmad Tsalabi (ms. Kuprulu).

de les changer incessamment, surtout dans le Hîgâz : ils n'y demeurèrent jamais six mois en place. Une nomination s'imposait : celle de l'habile et ferme Marwân. Le souverain ne le comprit pas, ou ne sut pas mettre la raison d'état au-dessus de préventions personnelles (1).

A peine installé sur le trône, nous le voyons destituer Walîd ibn 'Othba. La nomination de 'Amrou'l Asdaq était excellente. N'ayant pu prévenir le départ de Hosain pour l'Iraq, Asdaq surveilla de près un autre réfugié dangereux, le fils de Zobair. Sa police, merveilleusement organisée, le tenait au courant de toutes ses manœuvres : personne ne pénétrait à la Mecque sans que le gouverneur connût son état-civil, ses antécédents, le but de son voyage (2). Yazîd se laissa circonvenir par une intrigue, ourdie par Walîd contre son remplaçant au Hîgâz. Le soupçonnant de connivence avec Ibn Zobair, il le cassa brusquement pour renvoyer Walîd à Médine.

Ajoutez à ces mutations de fonctionnaires, à une époque si troublée, les divisions des Omayyades du Hîgâz, travaillés par la jalousie et s'ingéniant à ruiner leur prestige : Sofîânides contre Marwânides et tous contre la famille de Sa'îd ibn al-'Asî. Comme sous le règne précédent, les 'Otmânides boudaient Yazîd, l'accusant d'ingratitude envers la mémoire du *calife-martyr* et se croyant au trône des titres supérieurs aux siens (3). Dans le clan des Omayyades régnait la discorde. A Yazîd il manquait l'envergure d'un Mo'âwia, capable d'imposer l'union et de faire prévaloir, à force d'habileté et de modération, les intérêts supérieurs de la dynastie. Chaque gouverneur, à son arrivée au Hîgâz, s'empressait de détruire l'œuvre et de sévir contre les amis de son prédécesseur (4). Rien ne favorisera autant le parti d'Ibn Zobair (5). Hosain n'aurait pas été le fils de

(1) Marwân avait désapprouvé le choix de Yazîd comme héritier du trône ; *Ağ.*, XII, 72-74, 76 ; XVIII, 71 ; sur son énergie comme gouverneur, *ibid.*, II, 171, XVI, 61.

(2) *Tab.*, *Annales*, II, 397, 3 ; 401, 8 ; *Dinawari*, 243, 3.

(3) *Ağ.*, XVII, 55, 16 etc.

(4) *Tab.*, *Annales*, II, 295, 2 ; 395 ; 399, 9 ; 400-01 ; *Dinawari*, 240 ; *Iqd.*, 141 bas.

(5) Marwânides et 'Otmânides y adoptèrent une attitude suspecte. Cf. *Dinawari*, 276.

l'imprévoyant 'Alî, s'il n'avait cherché à profiter de cette situation.

L'installation de Marwân à Médine eût probablement calmé les ardeurs guerrières de Ḥosain, ou bien le « šaiḥ des Banoû Omaiya » (1) aurait trouvé moyen de circonscrire l'incendie dans les limites du territoire de la Mecque. Cet ostracisme explique l'humeur frondeuse des Marwânides à propos de Karbalâ et aussi leur attitude équivoque au début de la révolte d'Ibn Zobair (2). Il ne leur déplaisait pas de voir l'ingrat et suffisant cousin, aux prises avec d'incessantes difficultés.

Ses représentants au Higâz manquèrent de prévoyance et, maladroitement, laissèrent Ḥosain partir pour l'Iraq. Pour n'avoir pas voulu le forcer dans le territoire sacré de la Mecque, Yazîd se verra plus tard contraint à autoriser la violation des villes saintes, aboutissant au sac de Médine et à l'incendie de la Ka'ba. Le jeune souverain avait fait preuve de sagesse en plaçant 'Obaidallah à Koufa ; mais il eut le tort de se reposer entièrement sur ce lieutenant, héritier de la fermeté, du dévouement, mais non de la discrétion et des autres qualités gouvernementales de Zîâd. La répression prompte, presque pacifique, de la révolte de Moslim, étouffée dans le sang d'une demi-douzaine d'agitateurs, l'avait rassuré. Il ne sut pas prévoir l'obstination du futur martyr de Karbalâ, cause principale du désastre.

Il eût suffi d'envoyer à 'Obaidallah quelques lignes, comme il l'avait fait à propos d'un poète, Ibn-Moffarrîğ : « Garde-toi de toucher à sa vie. Je te l'interdis de la manière la plus formelle et te rends responsable de sa conservation » (3). Vraisemblablement, comme l'insinue la version sy-

(1) Cf. I. S. *Ṭabaq.*, V, 27 bas ; 28, 2.

(2) *Ṭab.*, II, 397, 2 etc. ; 409, 18. « Une amitié ancienne liait Marwân à 'Alî, fils de Ḥosain ». Marwân garda toujours d'excellentes relations avec les 'Alides. Avant le départ pour l'Iraq, il prêta 600 dinars à Ḥosain ; Ibn Asakîr, XVI, notice de Marwân ; cf. I. S. *Ṭabaq.*, V, 159, 5 etc., il y est question de 4000 dinars. On ne s'entend pas sur l'âge de 'Alî, fils de Ḥosain, à l'époque de Karbalâ ; les uns le prétendent impubère, d'autres homme fait. Un an plus tard, pendant la révolte de Médine, il apparaît dans la vigueur de l'âge. Dinawari, 270, 2 ; I. S. *Ṭabaq.*, 164, 9. Je serais pour cette explication ; les partisans de la première ont voulu expliquer par là pourquoi il fut épargné à Karbalâ ; sa *maladie* alors fournit une raison suffisante.

(3) *Ağ.*, XVII, 56.

rienne donnée plus haut, la tragédie de Karbalâ, au lieu de se prolonger pendant des semaines (1) ne compta qu'un acte et se termina en une heure, à la grande surprise de tous les acteurs, sans en excepter le brutal Šamir lui même.

Le mouvement tournant (2) de la cavalerie iraquine, aboutissant à une mêlée et surtout la mort de Ḥosain : autant de coups de théâtre, où le flair des plus avisés se trouva dérouté. Dans le camp 'alide comme dans celui de 'Omar, on avait toujours rêvé d'une solution pacifique. Celui-ci voulait simplement s'assurer de la personne de Ḥosain (3) et le séparer de ses compagnons (4), tous effrayés des conséquences de leur aventure. Le fils de 'Ali, persuadé de n'avoir pas à craindre pour sa vie, décidé à ne pas combattre, comme à refuser de se rendre, crut habile de se renfermer dans ce rôle passif. Pour l'en faire sortir, les chefs iraqains ordonnèrent une manœuvre enveloppante. Elle aurait pu réussir, sans le désespoir de quelques partisans 'alides. Ces transfuges du camp de 'Omar étaient décidés à mourir. Que se passa-t-il ensuite ? Inutile de le demander aux développements légendaires de nos annalistes. Une heure après le lever du soleil, les 70 cadavres des 'Alides et de leurs amis couvraient la plaine de Karbalâ.

Du moins Yazîd s'efforça de réparer les conséquences, de consoler les victimes et de leur fournir toutes les compensations en son pouvoir. Rien n'autorise à lui attribuer la froide cruauté, imaginée par la tradition šî'ite. Pas un instant il n'oublia les recommandations de Mo'âwia au sujet des 'Alides. Quand nous l'entendons affirmer qu'il ignora la mort de Ḥosain, nous n'avons pas le droit de suspecter sa sincérité (5), confirmée par la comparaison impartiale des documents. En insistant pour pouvoir

(1) Comme dans la *riwâya* d'Abou Miḥnaf.

(2) Redouté par Ḥosain ; pour le prévenir il fait creuser une fosse, où brûlent des roseaux. Ṭab., II, 326 bas.

(3) Aveu de Ḥosain, Ṭab., II, 322, l. Šamir cherche à l'éloigner de ses tentes, *ibid.*, 362.

(4) Ils voudraient quitter Ḥosain : « mais que dira le monde ? » Ṭab., II, 322.

(5) *Iqd.*, II, 314, l. Jusqu'à la fin de sa vie, Yazid déplora la mort de Ḥosain. Ṭab., II, 436.

en personne aller porter sa soumission au pied du trône, le fils de Ḥosain obéissait (1) à la même conviction, partagée, nous l'avons vu, par le farouche Šamir (2).

Aḥṭal chanta la journée de Karbalâ avec le ton dégagé d'un fervent partisan des Omayyades et d'un chrétien, insensible aux malheurs de la famille prophétique. Comme la pièce, vraisemblablement tronquée par la censure 'Abbâside, renferme un pompeux éloge de 'Obaidallah, on peut y voir une tentative, encouragée par le fils de Ziâd, pour le réconcilier avec le calife (3). Avec raison Aḥṭal relève l'habileté, déployée par le gouverneur de Koûfa pour étouffer la révolte de Moslim et de Hâni ibn 'Orwa. Puis, exaltant la journée de Karbalâ, il montre 'Obaidallah interdisant l'accès de l'Euphrate au malheureux Ḥosain (4). Il termine par ce vers audacieux :

« 'Obaidallah a écrasé un serpent : s'il lui avait laissé prendre son élan, il l'eût fait avec la rage d'une vipère altérée (5). »

Ce dernier vers rappelait au calife une de ses propres expressions. Ramené de Karbalâ, 'Omar fils de Ḥasan mangeait à la table du calife. Un jour le souverain lui dit : « Veux-tu lutter avec mon fils Ḥâlid ? ». Les deux enfants étaient du même âge. « Accepté ! répondit 'Omar ; donne-nous à tous deux une épée et nous combattons pour de bon ! » Yazîd se

(1) L'attitude humiliée de Ḥosain à Karbalâ, ses offres de soumission à Yazîd furent attestées plus tard par les Ši'ites. Tab., II, 502, 11-12. Le plus fougueux d'entre eux, Ibn al-Aštar, témoigna que seul 'Obaidallah l'empêcha d'être grâcié par Yazîd et rejette sur lui toute la responsabilité. Tab., II, 710, 17.

(2) Quand Omm Salama, la veuve de Mahomet, apprit la mort de Ḥosain, elle maudit les Iraqains qui « l'on trahi, tué » ; pas un mot de Yazîd. Ḥanbal, VI, 298 bas. Ibn Zobair parla de même ; Tab., II, 396.

(3) Aḥṭal était son favori ; cf. *Mo'âwia*, 385, 417 etc.

(4) Mort de soif, d'après Barhebræus, *Dynasties*, 190. Peu avant sa mort, il aurait couru vers l'Euphrate, pour y étancher sa soif. Dīnawarī, 269, 14. L'interdiction de l'Euphrate est donc un fait avéré, nous le savons par Aḥṭal. De lui nos mohad-dīḡ auront appris ce détail et non pas de leurs *râwī*s fictifs. Pour le 1<sup>er</sup> siècle de l'hégire, les 7/10<sup>mes</sup> de l'histoire dérivent de la poésie. De là l'importance des poètes et nos efforts pour les utiliser.

(5) Aḥṭal, *Divan* (éd. Salhani), 293.



contenta d'embrasser le jeune audacieux : « Je reconnais, la race, s'écria-t-il : un serpent (1) doit engendrer un serpent ! »

A l'attitude de Ḥosain il ne sera pas hors de propos d'opposer celle de son frère, Moḥammad ibn al-Ḥanafiya, à peine moins célèbre que les deux fils de Fâtima. Il avait déjà refusé, nous le savons, de suivre Ḥosain dans son exode à la Mecque (2) et plus tard en Iraq ; aucun de ses fils ne l'y accompagna. Cette détermination ne contribua pas à rapprocher les deux frères, déjà divisés du vivant de leur père (3). Au dire de Balâdorî, si favorable aux 'Alides dans ses *Ansâb al-Ašraf* (4), du vivant de Mo'âwia, Ibn al-Ḥanafiya aurait reconnu Yazîd comme héritier présomptif. Il demeura fidèle au serment prêté (5). A l'époque de la révolte d'Ibn Zobair, Yazîd l'invita à se rendre en Syrie : « Si Ḥosain, lui dit-il, s'est montré injuste à ton endroit, il ne m'a pas mieux traité. J'aurais tout fait pour l'arracher à la mort ». A ces paroles bienveillantes le calife joignit un demi-million de dirhems (6) ; il se plaisait à l'interroger au sujet du Qoran et sur des questions de jurisprudence. Vraiment ce Yazîd

(1) Dinawari, 272 ; Ibn al-Aṭir, *Kāmil*, IV, 38. Ce terme de serpent n'offre rien de déplaisant ; il faisait partie du répertoire poétique. Voilà pourquoi 'Abdalmalik prie Aḥṭal de ne plus le comparer aux lions et aux serpents. Qotaiba, *Poesis*, 301, 11. Dans un panégyrique, un poète compare également Ziad à un serpent, Tab., II, 89, 9 ; même comparaison pour Mo'âwia chez un poète 'alide, Dinawari, 162, 10 ; chez Aḥṭal, *Aḡ.*, XIV, 123, 6 ; Farazdaq, *Divan* (Boucher), 179 ; 180 ; 213, 5 ; Aḥṭal, *Divan*, 94, 1 ; 135, 4, 5 ; 220 ; 206, 1. Comp. commentaire de Barth sur Qotâmi, *Divan*, 32 ; Ġāḥiẓ, *Animaux*, IV, 58-60 (anthologie), 79 ; Mas'ûdî, IV, 357, 9 ; *Naqâ'id Ġarir*, 123, d. v. ; 165, 5 ; 287 ; Boḥṭori, *Ḥamâsa*, n° 555 ; Tab., II, 815, 1 ; *Aḡ.*, XIII, 34, 3. Pour l'expression شَيْطَانِيَّة اعرافها cf. Ġāḥiẓ, *Bayân*, I, 127.

(2) Seul parmi tous les 'Alides il demeura avec les siens à Médine. Dinawari, 242, 9.

(3) Cf. Mo'âwia, 166-70.

(4) Corriger en ce sens W. Sarasin, *Das Bild Alis bei den Historikern der Sunna*, p. 29, 68. L'auteur n'a pu consulter que les ouvrages imprimés de Balâdorî. Voir surtout *Ansâb*, 423 a - 455 : long panégyrique, *Faḍa'il* de 'Alî. Il se montre aussi favorable aux autres 'Alides et ouvertement hostile aux Omayyades, surtout à Yazîd, toujours امير الفاسقين.

(5) Cf. H. Banning, *Muḥammad ibn al-Ḥanafiya, ein Beitrag zur Geschichte des Islams des ersten Jahrhunderts*, recueil de notices, sans vues d'ensemble.

(6) Balâdorî, *Ansâb*, 687-88 : وعروض بمائة ألف كان يزيد يتصم إلى ابن الحنفية

se montrait « le plus chevaleresque des infidèles », comme l'avait jugé la jeune et spirituelle Sokaina, fille de Ḥosain (1).

Pendant la révolte des Médinois, Ibn al-Ḥanaḥfiya garda également une attitude correcte (2). Il n'en demeure pas moins difficile de nous faire une représentation exacte de ce personnage, devenu le Mahdī (3), presque divinisé par certaines sectes šī'ites. Comment accorder la longue notice d'Ibn Sa'd avec l'impression de franchise, laissée par la lecture des *Ansāb* de Balāḍorī ? Il y apparaît plutôt comme un des principaux patrons de la *taqiya* (4), un des conseillers de l'hypocrisie et de l'opportunisme politiques (5). Cette contradiction est, croyons-nous, seulement apparente. Chacune des deux versions se proposa de retracer un côté de la physiologie historique, si complexe, des 'Alides.

Comblé des générosités des Omayyades (6), traité par eux avec des égards, auxquels ses aînés ne l'avaient pas habitué, Ibn al-Ḥanaḥfiya n'eut pas grand mérite à persévérer dans son loyalisme. Quant à la notice d'Ibn Sa'd, elle reflète les préoccupations d'une autre époque, celle des 'Abbāsides, où les 'Alides, au prix des plus humiliantes concessions, achètent le droit de mener une existence précaire. En lui faisant donner le précepte et l'exemple de la *taqiya*, nos auteurs ont voulu montrer, justifier l'antiquité de cette pratique, comme aussi apitoyer les fidèles sur les épreuves de la famille prophétique.

Avant de reprendre la suite des événements, résumons les discussions chronologiques, relatives à la révolte de Ḥosain. Ces calculs offraient un si mince intérêt pour nos prolifiques narrateurs ! Afin de les résoudre, ils ont eu recours au procédé du synchronisme, familier aux anciens moḥaddith (7) et aux rédacteurs de la *Šīra* du Prophète (8).

(1) Ṭab., II, 381, 13.

(2) Voir plus bas. Les *غزوات الذم* (Ms. B. Kh.), p. 95 vantent sa force physique.

(3) *Iqd*<sup>2</sup>, I, 268.

(4) Encore appelée *تقية*, J. S. *Ṭabaq.*, V, 158, 14.

(5) J. S. *Ṭabaq.*, V, 70, 9, 10-15.

(6) Ici encore Yazīd continua la politique paternelle ; cf. *Mo'dawia*, 164 etc.

(7) Cf. P. Schwarz, *op. cit.*, p. 4.

(8) Nous le montrerons ailleurs, dans une étude sur la chronologie de la *Šīra*.

Le synchronisme du 10 Moḥarram a servi de point de départ : nous avons dit comment la Šī'a tenait à faire coïncider la ruine de ses espérances avec une vieille fête musulmane (1), celle de 'Asoûrâ' (2). De cette date on a déduit les autres. Le procédé adopté est des plus simples. On s'est contenté d'espacer, à des intervalles convenables, les événements antérieurs, d'escompter le temps requis pour les développements des péripéties du drame, pour les déplacements des principaux acteurs, Ḥosain, Moslim, 'Obaidallah, pour leurs voyages entre Médine, la Mecque et les métropoles de l'Iraq.

Pour ces voyages, on a fait entrer en ligne de compte les distances géographiques et les étapes du *bârid*, ou poste officielle, assurant la correspondance entre le souverain et les gouverneurs des provinces. Ces calculs attestent chez nos auteurs une réelle ingéniosité.

Le départ de Ḥosain pour Koûfa a déterminé un autre synchronisme : on l'a mis en rapport avec le jour de 'Arafa (3). C'était mettre entre cette date et le 10 Moḥarram un mois lunaire, donner aux lettres de Moslim le temps d'arriver à la Mecque, et à Ḥosain celui d'achever ses préparatifs, avant de gagner la région du Bas-Euphrate. On se décida à rattacher à cette même date la révolte de Moslim à Koûfa, sa sortie *مخرج*, comme disent nos auteurs (4). Les deux événements, la mort de Moslim et celle de Ḥosain offraient un intérêt capital pour les Šī'ites. Pour loger les autres détails, on a senti le besoin de prolonger de quatre mois le séjour de Ḥosain à la Mecque. Une dernière remarque achèvera de montrer le caractère artificiel de toute cette arithmétique. Quand les jours de la semaine sont indiqués, jamais ils ne correspondent avec les dates enregistrées par les annalistes (5). La plupart de ces dates ne peuvent résister à un contrôle sérieux (6).

(1) Cf. Wensinck, *Mohammed en de Joden te Medina*, p. 122.

(2) Tab., II, 325 bas.

(3) Tab., II, 272, 2.

(4) Tab., II, 287, 7.

(5) Wellhausen, *Oppositionsparteten*, 64, n. 1.

(6) Par ex., le 10 Ramaḍân, arrivent à Ḥosain les premières invitations des Irakiens, Tab., II, 334 ; (remarquer cette prédilection pour la première décade du mois).

Un poète avait dit :

« Dans le passé, nos pères ont semé l'inimitié ; ces pères auront toujours des fils pour la récolter (1). »

« Sur la tombe des victimes l'herbe allait pousser ; mais au fond des cœurs les haines ne mouraient plus (2). »

Yazîd et ses successeurs devaient en faire la triste expérience. L'exploitation du souvenir de Karbalâ communiquera à la Šî'a une vie nouvelle.

### XIII

#### UN ANTICALIFE.

---

IMPRESSION DE KARBALÂ SUR LES CONTEMPORAINS. ANTÉCÉDENTS D'IBN ZOBÂIR : SON ILLUSTRATION ISLAMIQUE ; SON ASCÉTISME ; ASCÉTISME ET DÉVOTION DANS L'ISLAM. LA GÉNÉROSITÉ ARABE. AVARICE D'IBN ZOBÂIR ; ELLE LUI ATTIRE L'HOSTILITÉ DES POÈTES. APRÈS KARBALÂ, IL COMMENCE À GAGNER DES PARTISANS.

---

Sans vouloir nier l'importance de la journée de Karbalâ, nous cro-

---

Mo'âwia est mort vers le milieu de Raġab, vraisemblablement dans la seconde moitié du mois (Tab., II, 198, 9). Il faut tenir compte de l'absence de Yazîd : circonstance négligée par les chronologistes de l'Iraq ; Ḥosain n'a pu atteindre la Mecque avant le 20/25 Ša'bân. Quinze jours sont insuffisants pour permettre à cette nouvelle de parvenir jusqu'à Koufa (cf Dînawarî, 243), pour provoquer une démarche des Šî'ites et donner à leurs lettres le temps d'arriver à Ḥosain.

(1) Boḥtorî *Ḥamāsa*, n° 60.

(2) Boḥtorî, *Ḥamāsa*, n° 57.

yons exagéré de lui prêter pour lors le retentissement, créé plus tard par les rancunes de la Si'a. Les contemporains y virent un épisode de la guerre civile, ouverte par l'assassinat de 'Otmân (1). Assurément la qualité, la jeunesse des victimes, parents du Prophète, ajoutèrent à l'impression ; mais personne ne se fût alors avisé d'y découvrir un sacrilège.

Hosain avait été l'agresseur ; or, d'après la sagesse arabe, commencer, c'est assumer le tort principal, البسادي اعظم. Sur les droits du fils de Fâtima, l'opinion musulmane se trouvait partagée. La Syrie les contestait énergiquement. Le Hîgâz ne s'en montrait pas convaincu ; dans les villes saintes, personne n'avait bougé pour suivre Hosain. Seul l'Iraq y croyait ; croyance intéressée, servant à masquer des visées séparatistes ! Les autres provinces ne comptaient pas, ou suivirent l'impulsion donnée par les trois premières. La Syrie c'était l'intelligence, le gouvernement, l'armée, les Qoraisites enfin (2), à l'exception des 'Alides. Si le Hîgâz gardait encore une signification, il pouvait prétendre représenter l'esprit primitif de l'islam. Quant aux Anşârs, peu suspects de partialité pour les califes syriens, ils demeurèrent spectateurs indifférents de la catastrophe ; nous le constaterons bientôt. Au fond, il ne leur déplaisait pas d'assister à l'affaiblissement des envahissants et égoïstes Qoraisites, se déchirant de leurs propres mains (3). Mais, à ces fidèles gardiens de la tradition prophétique, à ces habitants de la « maison d'émigration دار الهجرة » l'idée ne vint pas de mêler la religion à l'affaire de Karbalâ. Ils nourrissaient alors d'autres préoccupations et s'apprétaient à régler, non pas avec les seuls Omayyades, mais avec tous les Qoraisites, un long arriéré de comptes.

L'impression produite par l'échauffourée de Karbalâ n'aurait pas tardé à s'affaiblir, si une autre complication n'eût surgi, d'une portée

(1) Appelé « la porte ouverte ».

(2) Comme les Hâsimites en conviennent, ils les avaient contre eux *لكنهم مباشر*. écrit Ibn 'Abbâs à Yazid ; Ya'qûbî, II, 297, 5. Pour la médiocre importance politique de l'Egypte à cette époque, cf. notre *Qorra ibn Šarik*, p. 4 ; Goldziher, *M. S.*, II, 73.

(3) « Plus d'un Anşârien est notre ennemi », affirme Ibn 'Abbâs ; I. S. *Tabaq.*, V, 74, 9.

beaucoup plus dangeureuse. Elle allait aboutir à l'attaque des villes saintes du Higâz, à l'incendie de la Ka'ba vénérée, enfin à la création d'un califat rival. Le moment n'était pas éloigné où les Omayyades se verraient réduits à la possession de la vallée du Jourdain. Nous voulons parler de la révolte de 'Obaidallah ibn Zobair (1), première conséquence de la journée de Karbalâ.

\*  
\* \*

Quels étaient les antécédents d'un personnage (2), assez redoutable pour avoir troublé les derniers moments du grand Mo'âwia, et capable de tenir en échec quatre califes omaiyades?

Comme son nom l'indique, il était le fils de Zobair ibn al-'Awwâm, le « howwârî » de Mahomet, un des premiers convertis de l'islam et membre du groupe des « Dix Prédestinés ou *Mobaššara*. Nous connaissons déjà Zobair, comme un des principaux adversaires de 'Otmân et aussi comme un des moins glorieux héros de la bataille du Chameau. A ces titres, déjà considérables, 'Abdallah ajoutait les suivants. D'abord celui de « Compagnon fils de Compagnon » devenu rare à cette époque. L'illustration — également tout islamique — de sa famille maternelle égalait, surpassait même celle de son père. Sa mère se nommait Asmâ' (3) fille du calife Aboû-Bakr, la femme « aux deux ceintures » : appellation d'une

(1) Nous écrirons couramment Ibn Zobair au lieu d'Ibn az-Zobair ; comme on dit Ibn 'Abbâs, Ibn Ḥosain ; voir notice de ce dernier dans I. S. *Ṭabaq.*, V.

(2) Il aurait compté alors « quelque 60 ans » (*Ṭab.*, II, 224, 12), étant né vers la première année de l'hégire. Au début de l'islam, tous les événements sont mis en rapport avec le *مُهْجَرُ رَسُولِ اللَّهِ صَلَّى*. Je crois notre 'Abdallah moins âgé ; il était fort jeune à la bataille du Chameau ; sa mère ne mourut pas centenaire, comme l'affirme la Tradition, inspirée par les Zobairites.

(3) Jusqu'à la fin du 1<sup>er</sup> siècle H. on se souvenait de l'origine injurieuse de son surnom, *يُظَنُّهُ عَيْبٌ* ; Zobair ibn Bakkâr, *Nasab Qoraiš* (ms. Kuprulu), 89. Comme l'a rappelé Nöldeke, Asmâ' était la digne sœur de 'Aîsa et de 'Abdarrahmân. On la dit versée dans l'oniromancie ; durement traitée par Zobair, son mari. *Qaṣṭalânî*, I, 342 ; *Boḥârî* E, III, 219. On voit où le fils puisa cette dureté, qui contribua à le rendre antipathique.

signification équivoque (1), mais transformée par la Tradition en un titre de gloire (2). Fils de Asmâ', 'Abdallah devenait neveu de 'Aîsa et, — ce qui servit prodigieusement sa fortune, — neveu tendrement chéri de cette veuve sans enfants. De cette tendresse, elle avait donné (3) des preuves à la journée de Chameau et jusqu'à la fin de sa carrière (4). Du côté paternel, l'aïeule de 'Abdallah était la tante maternelle du Prophète. Il tenait également à Hadîga, première femme de Mahomet et tante maternelle de son père Zobair (5).

En outre 'Abdallah aurait été le premier-né des Mohâgîr à Médine. L'événement combla de joie la naissante communauté de réfugiés qoraisites, se croyant ensorcelés par les Juifs de la ville. Le Prophète prit l'enfant sur ses genoux et lui fit sucer une datte, mâchée par lui (6). La première nourriture acceptée par son estomac, — ainsi s'expriment les traditionalistes (7) — fut donc la salive de l'envoyé d'Allah.

Cet imposant ensemble de titres (8) le signalait depuis longtemps à

(1) I. S. *Tabaq.*, VIII, 182, 17 ; *Moraşsa'* (Brünnow), 224. Voir détails suspects sur son mariage avec Zobair, Mas'oudi, V, 188 ; *Iqd.*, III, 138, 6 d. l.

(2) I. S. *Tabaq.*, III<sup>1</sup>, 122, 17 ; Nawawi, 666, 3. Comp. Balâdori, *Ansâb*, 723-24, la scandaleuse histoire des « deux manteaux de 'Ausağa ».

(3) Boḥârî, *Ṣaḥîḥ*, II, 383 ; *Ağ.*, VIII, 93. Elle lui cède sa robe de soie. I. S. *Tabaq.*, VIII, 48, 4 ; 49, 20. Ibn Zobair préside à son enterrement. *Ibid.*, 52-54. Il est appelé fils de 'Aîsa. *Ibid.*, VIII, 44, 12. En sa considération, elle adopte la Konia de *Omm 'Abdallah* ; *Osd.*, V, 502, 4 : légende inspirée par le désir de glorifier Ibn Zobair et 'Aîsa, en accordant à celle-ci l'honneur d'une konia.

(4) Tendresse exploitée par les Zobairites à l'avantage de leur calife ; elle provoque les protestations de 'Omar II, انكر لتتخلون عائشة لابن الزبير, *Ağ.*, VIII, 93. Ce calife ne se montra ni plus ni moins omaiyade que ses prédécesseurs. Pour donner le change, on a élaboré toute une littérature de *Faḍâ'il*.

(5) Dinawari, 273-74.

(6) Il agit de même avec d'autres nouveaux-nés. I. S. *Tabaq.*, IV<sup>1</sup>, 79, 17 ; V, 52, 54 ; *Osd.*, III, 240, 2 a. d. l. ; 262, 10 ; il guérit avec sa salive, *Osd.*, III, 366, 2 ; *tahnik* de 'Ali, *Iqd.*, III, 47.

(7) Nawawi, *Tahḍīb*, 241-42.

(8) Enumération dans *Chroniken* (Wüstenf.), III, 80. On lui en tenait compte jusque parmi les Omayyades. Qotaiba, *Oyoûn*, 206 bas ; on y revient fréquemment. *Tab.*, II, 476, 1 etc. 'Abdalmalik, après avoir signalé ses vertus religieuses, relève son avarece. *Tab.*, II, 1177 ; *Iqd.*, II, 138. Le titre de premier-né est une légende zobairite,

l'attention du monde musulman, même à une époque reculée, où les illustrations islamites couraient la rue. Chez Ibn Zobair ils étaient relevés par des vertus appropriées : grand jeûneur, 'Abdallah consacrait de longues heures à la prière, passait des journées entières, collé à la Ka'ba. « Mon ventre, disait-il couramment, est grand comme la main (1); donc trop étroit pour contenir les biens de ce monde » (2). Il aimait à prendre les titres modestes d'ascète, de réfugié, de colombe de la Ka'ba (3). Il y joignait, comme tous ceux de sa famille (4) un courage incontestable. Un jour, après une saignée subie par le Prophète (5), le jeune 'Abdallah avait avalé le sang du Maître. De là son courage et, ajoute la Tradition, les malheurs de sa vie. De cette bravoure il donna des preuves dans la conquête de l'Afrique, sous le califat de 'Otmân. Quant à ses vertus, nous ferons bien de les mesurer à l'aune de son époque. Cette aune était fort modeste.

Nos exégètes continuent à prendre à la lettre les passages qoraniques, exaltant la pratique de l'oraison et de l'ascèse. Cette phraséologie sonore, on la serre, on la violente au point de lui faire rendre ce qu'elle ne contient pas, et que l'auteur n'entendait guère y déposer. Pour le Prophète, ce n'était pas un mince résultat d'avoir réussi à faire adopter la prière par sa communauté (6). Mais nous ne croyons pas que l'idée lui soit jamais venue de lui imposer par jour une quintuple prière (7), encore moins d'exiger

comme le prouve l'*Isnâd*. Cf. Moslim, *Ṣaḥīḥ*, II, 170 bas ; on le dit né à Qobâ. Ḥanbal, *Mosnad*, VI, 347. Le *taḥnik* — le Bédouins disent *talkin* — est encore pratiqué par eux ; cf. A. Musil, *Arabia Petraea*, III, 217.

(1) Ṭab., II, 233, 4 ; Qotaiba, *Poests*, 222, 1.

(2) Mas'oudi, V, 174. Ce détachement ne l'empêchait pas de porter ces habits de soie, interdits par le Prophète ; Ṭab., II, 851, 5.

(3) *Āḡ.*, I, 12 ; Mas'oudi, V, 165 ; Ibn al-Aḡir, IV, 52.

(4) Sur le courage des Zobairides, cf. Ġāḥiz, *Avares*, 169, 6 ; Ya'qoubi, II, 144 ; Qotaiba, *Oyoûn*, 236, 12 ; Ṭab., II, 805, 11. Ibn Zobair oppose ceux des siens tombés sur le champ de bataille, aux Marwânides, mourant dans leur lit ; *Āḡ.*, XVII, 166. Voir plus loin : Siège de la Mecque.

(5) Soyoûfi, *Califes*, 82.

(6) Les Bédouins ne prient jamais. Cf. Mobarrad, *Kāmil*, 202, 5 ; Goldziher, *M. S.*, I, premier chapitre ; II, 29-30, pour Baṣra au premier siècle.

(7) Un emprunt chrétien, d'après Ibn Ġauzi, *Wafâ'* (ms. Leiden), 15 b.



cinq lotions quotidiennes (1) de gens, ne se lavant peut-être pas cinq fois par an, excepté quand « le 'Aqîq (2) se mettait à couler ». Que dire alors des vigiles et des oraisons nocturnes ? Les allusions du Qoran à ces pratiques doivent être considérées comme des passages oratoires, comme un idéal proposé par le Maître (3). Lui-même ne put passer les deux-tiers de la nuit en prières (4).

Ces considérations acquièrent encore plus de force, quand on les applique aux abstinences physiques. Condamné par son rude climat à des privations forcées, le Bédouin ne peut comprendre le jeûne volontaire (5). En cette matière, la pensée du Prophète lui-même a évolué. Autodidacte intelligent, il lui eût fallu, en outre, une préparation spéciale à son rôle de fondateur religieux. De là son enthousiasme non dissimulé, en découvrant le monde des âmes. Ce fut pour lui une véritable révélation. Jusque dans ses emprunts aux religions antérieures se trahit sa vocation improvisée. Il adopte le terme consacré, mais sans le prendre dans sa signification ordinaire. Pour lui, le repentir n'est pas une passion de l'âme, mais un acte physique ; c'est le changement de conduite, se manifestant aux yeux de tous : l'effet a été pris pour la cause. Voilà comment Allah peut être qualifié de تائب repentant, dans le Qoran ( 24, 10 ; 49, 12 etc ).

Ainsi arriva-t-il à propos du mot *saum*, jeûne. Mahomet paraît bien l'avoir pris pour le *silence* (6). A Médine, en observant la pratique des Juifs, le Prophète aboutit à une compréhension plus exacte, mais il ne se

(1) Pour vouloir les pratiquer, Ibn 'Omar se rend insupportable aux siens ; I. S. *Tabaq.*, IV<sup>e</sup>, 125, 15.

(2) Cf. *Mo'dwia*, index, s. v. ; *Iqd*<sup>2</sup>, II, 245 ; *Ağ.*, XVII, 119, 2.

(3) Cf. la prière nocturne des moines, Bohtori, *Hamdsn*, n° 129 ; voir *Mo'dwia*, 165 ; *Aḥḥal*, *Divan*, 140, 2 ; *Iqd*<sup>2</sup>, III, 237, 9.

(4) Un autre cliché emprunté au Qoran, ce sont les marques des prostrations sur le front, interprétées matériellement par la Tradition ; *Mo'dwia*, 167, 335 ; Qoran, 25, 65 ; 32, 16 ; 33, 42 ; 48, 29 ; 73, 20, et passim.

(5) Il pratique l'abstinence en signe de deuil et pour qu'elle lui rappelle l'obligation du *ṭār* ; Goldziher, *M. S.*, I, 19.

(6) Cf. Wensink, *Mohammed en de Joden*, 120-21 ; Goldziher, *M. S.*, II, 395. Comp. le cas de Maḥrîma ibn Šorahbîl, un *Ḥāṣ*, contemporain de Yazîd (cf. *Ağ.*, XVII, 62-63, où il intercède pour Ibn Mofarrîḡ) ; son ascétisme consiste à rester silencieux pendant quatre mois. Voir sa notice dans Ibn Asâkir, XVI<sup>e</sup> vol.

soucia pas de réformer sur ce point les concepts des Compagnons. Le calife 'Omar s'y appliquera (1).

Dans les anciennes notices, deux épithètes résument d'ordinaire la vie des saints de l'islam, ils sont قوام صوم (2); en d'autres termes, ils passent le jour à jeûner, la nuit (3) à prier. D'autre part, les mêmes recueils nous montrent le Prophète protestant contre les prières nocturnes, contre les jeûnes prolongés au-delà de trois jours (4). Aussi voyons-nous ces ascètes, 'Alī, Aboū Barzā', 'Abdallah ibn 'Amrou, Sâlim fils d'Ibn 'Omar (5) conserver leur embonpoint et leurs belles couleurs. Leur peau tressaillait « au toucher de la laine, comme elle eût fait au contact d'un fagot d'épines ». Aboū Bâkīr le réprochera aux *Mobasssara*, rangés autour de son lit de mort. Pieux sybarites, se maquillant « pour plaire aux femmes », produisant l'impression de « vieux moḥannaṭ » ! Tel Ibn al-Ḥanaḥfiya; tel aussi Ibn 'Omar, sans cesse occupé à se pommader ou à s'inonder de parfums (6). Tous ascètes ! répètent à l'unisson les *Ṭabaqāt* et les *Faḍā'il* : عابد نبيك متآله On en rencontrait jusqu'à la cour des Omayyades ; rappelons un oncle de Mo'âwia et le propre fils du calife Yazīd (7).

(1) *Osd*, IV, 78.

(2) Comp. les atténuations de la Tradition : le صوم الدهر consiste à jeûner trois jours par mois ; celui du « prophète Da'oud » à jeûner un jour sur deux ; I. S. *Ṭabaq.*, IV<sup>2</sup>, 9-10. De 'Orwa, frère d'Ibn Zobair, on affirme également : صام الدهر , يسرد الصور ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 134.

(3) Les expressions قوام الصلاة , قوام sembleraient indiquer que, dans le principe, Mahomet a vu dans la prière surtout la station debout. Aussi les grands قوام du premier siècle sont-ils fréquemment représentés debout, faisant d'interminables stations auprès des colonnes de la mosquée. Comp. *Ṭab.*, II, 417, 17. Le قيام بالليل = prière nocturne, *Alḥal*, *Divan*, 140, 2 ; *Ṭab.*, II, 396, 13. Pour les اسطوانات de la mosquée de Médine, célèbres par la prière du Prophète ou des Ṣaḥābis, remarquez l'expression صلي عندها ou اليها ; الدعاء عندها مستجاب ; *Maṭari* المدينة , ms cité, 16 b, 17 a ; قيام = prière, *Iqd*<sup>2</sup>, III, 235, 1 ; قام = prier, I. S. *Ṭabaq.*, V, 226, 12 ; comp. I. 17, 20, 21, 24 ; Goldziher, *M. S.*, II, 339 ; مقام = prière, *Ṭabaq.*, IV<sup>1</sup>, 159, 18 ; V, 348, 10.

(4) Ḥanbal, *Mosnad*, V, 28 ; I. S. *Ṭabaq.*, IV<sup>2</sup>, 9-11.

(5) Voir plus haut. — *Iqd*<sup>2</sup>, II, 254, 4 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 146, 18 ; 148, 18.

(6) I. S. *Ṭabaq.*, IV<sup>1</sup>, 111-12, 117, 115 ; V, 85, 5, 15. Voir l'ingénieuse explication de Sarasin, *Das Bild Alis*, 34 : le surnom de 'Alī « Aboū Torab » ferait allusion à son embonpoint et comporterait une étymologie araméenne.

(7) *Osd*, II, 104 ; V, 314 ; *Iqd*, II, 310, 17 ; *Ṭab.*, II, 429.

Nous voilà donc à l'aise pour comprendre l'ascétisme d'Ibn Zobair. Lui aussi mérita l'épithète de *قَوَّام*. Pendant sa prière, les oiseaux venaient percher sur ses épaules, trompés par l'immobilité de son recueillement. A l'époque d'une inondation, il aurait exécuté à la nage la tournée autour de la Ka'ba, plutôt que de renoncer à cette pieuse habitude (1). Ces traits permettront de juger du reste. Sur la tête, ce pénitent se mettait des quantités de parfums précieux, valant une fortune (2). Son ascétisme—nous le verrons tantôt — se manifesta principalement par une avarice sordide.

'Alī, combattu par Zobair à la journée du Chameau, ne pouvait aimer le fils de ce dernier. Il fut donc tenu à l'écart. Sous Mo'âwia il eût volontiers joué un rôle, mais ce souverain était trop perspicace pour ne pas deviner l'hypocrisie et les desseins cachés du personnage. Nous en avons fourni les preuves précédemment. Dans sa retraite de Médine, port où venaient échouer toutes les épaves des grands naufrages politiques, asile de toutes les ambitions déçues, Ibn Zobair attendait la fin du long califat (3), se contentant de faire annuellement un voyage à Damas (4) pour y recueillir, avec les autres prétendants, les générosités du souverain, y occuper sa place à la diète de l'Empire et empêcher de se laisser oublier.

A la rigueur, son éloquence, servie par une voix de stentor, aurait pu suffire à le mettre en évidence, dans un gouvernement électif en principe et jouissant encore de certaines institutions représentatives. La *ḥoṭba* du vendredi ne constitue-t-elle pas la partie principale de la liturgie islamique ? Elle atteste jusqu'à nos jours le pouvoir de l'éloquence sur les

(1) Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, IV, 150 ; *Osd*, III, 161-62.

(2) *رَأَيْتُ عَنْ رَأْسِ ابْنِ الزُّبَيْرِ مِنَ الْمَسْكِ مَا لَوْ كَانَ لِي كَانَ رَأْسِي مَالًا* ; Qotaiba, *Oyoún*, 353 ; Sur la piété d'Ib. Zobair, comp. *Ḥamis*, II, 302, 7 etc., Ḥosain fils de 'Alī exécute chaque nuit « mille prostrations » ; Ya'qoubi, II, 293. 8.

(3) Cf. Ḡāḥiẓ, *Bayān*, I, 183, bas ; *Mo'âwia*, index, s. v. I. Zobair. Il avait épousé une fille de Manẓour ibn Zabḥān et contracté d'autres mariages illustres, utiles à sa future politique. Cf. Balāḡori (*Ahlw.*), 77.

(4) Il reçut alors une leçon de politesse de Mo'âwia. Celui-ci étant entré, I. Zobair affecta de demeurer assis. Mo'âwia cita à ce propos une parole de Mahomet : *مَنْ سَرَّمَا* ; 'Abd ibn Ḥomaid, *Mosnad*, (ms. St<sup>e</sup> Sophie, Constantinople), *mosnad* de Mo'âwia.

Arabes. Sans le comparer au calife Yazîd et à son cousin Asdaq, on reconnaissait à I. Zobair la qualité d'orateur (1). On reprochait seulement à sa parole un certain manque d'éclat et de piquant (2). On le disait également polyglotte. A en croire ses amis, il possédait tous les idiomes parlés dans l'empire arabe (3).

Parmi les prétendants, empressés à s'adjuger d'avance la succession du fils d'Aboû Sofîân, Ibn Zobair serait peut-être parvenu à percer, grâce à ces qualités. Elles le rendaient bien supérieur à Ḥosain, à Ibn 'Abbâs et à 'Abdarrahmân fils d'Aboû Bakr. Mais ce madré compère — un *dâhîa*, au dire de ses amis — (4) ne comprit pas la nécessité de la popularité ; condition essentielle de succès dans une société, demeurée en somme démocratique. A ce noble personnage, sérieux, rangé, musulman pieux et d'une rare bravoure, on pouvait adresser un reproche, capable de faire oublier toutes ces qualités : il était avare, sordidement avare ! Or l'Arabe ne pardonne pas l'avarice. Et cependant on avait oublié la froide cruauté, faisant d'Ibn Zobair le bourreau de son frère 'Amrou (5). « Comme férocité et perfidie, on eût vainement cherché son pareil » (6).

Il ne se montra pas plus tendre pour ses enfants. Il les laissa grandir dans le désert, auprès de leur aïeul maternel, Manzoûr ibn Zabbân. Celui-ci les utilisait pour paître ses chameaux et avait fini par les considérer comme ses domestiques. Ils réussirent à s'échapper. Manzoûr osa venir

(1) Soyoufi, *Califes*, 82, 2 d. l. *Ağ.*, XVII, 166, 10. Spécimens de son éloquence, *Iqd²*, II, 181-82 ; *Tab.*, II, 396, 516 ; appelé *لبيب الخطيب*, *Iqd²*, II, 182 ; *Ağ.*, XVII, 166 ; énuméré par Ibn 'Asâkir parmi les cinq premiers orateurs de Qorais.

(2) Il y manquait *طلاوة مقبولة*, *Ġâhiz Bayân*, I, 121, 15 ; *ليس فيه ملح*, dit Ḥoşri, I, 59.

(3) Soyoufi, *op. cit.*, 83, 4 : il parlait 100 langues, avec autant de ses esclaves. D'après les *شذرات الذهب* (Ms. B. Kh.), I, 91, il était *اطلس* c.-à-d. *بوجه*.

(4) Cf. *Tab.*, II, 413 ; sur *dâhîa*, cf. *Mo'dawia*, index, s. v.

(5) I. S. *Tabaq.*, V, 138 ; *Ağ.*, III, 156 ; XIII, 40 ; Boḥtorî *Hamdsa*, n° 716 (où il faut lire Ibn Zabîr, au lieu de Ibn Zobair ; comp. *Ağ.*, XIII, 40, où la pièce est attribuée au premier). Le 'Amrou du n° 713 (Boḥtorî, *Hamdsa*), est 'Amrou'l Asdaq ; celui du n° 716 est le frère d'Ibn Zobair ; le *خيطة باطل* du n° 713 est un sobriquet de Marwân, le chef des Marwânides. Comp. commentaire du P. Cheikho, *MFO*, IV, p. 192\* (Boḥtorî, *Hamdsa*, Notes crit., p. I.).

(6) Wellhausen, *op. cit.*, 81.

sommer Ibn Zobair de lui rendre ses esclaves. « Ils sont devenus grands, se contenta de répondre ce dernier, il est temps de leur enseigner le Qoran (1) ». De la part d'un père, c'était montrer un désintéressement excessif !

La générosité — on l'a dit souvent — constituerait la première, la moins contestée des qualités arabes. Nous n'y contredirons pas. Encore serait-il bon de s'entendre. Le *hilm* nous a imposé précédemment la nécessité d'une distinction ; il nous a fallu faire, dans les vertus de ce peuple, la part de l'ostentation, de la mise en scène (2), et séparer la surface de la réalité qu'elle couvre.

Si par générosité on entend la prodigalité, les largesses tapageuses, l'Arabe n'a pas son pareil sur terre. Par malheur, ce peuple fastueux semble toujours poser comme devant l'objectif d'un photographe. Ses héros, dans d'interminables dialogues avec leur âme, ne cessent de s'encourager à faire leur devoir. Rien de plus juste ! Mais pourquoi s'exagérer les dangers affrontés, ou plutôt les grossir dans l'estime de leurs contemporains ? (3) A une mentalité ainsi conformée, la douce piété, la philanthropie pure apparaissent comme des faiblesses, indignes d'un homme. Le Bédouin ne se reconnaît le droit ni de pleurer ni de s'apitoyer. Si pourtant ces passions humaines venaient à l'effleurer, il éprouvera le besoin de s'en excuser. « L'œil sec, ainsi le déclarent ses poètes, ils ont enterré les êtres les plus chers ; le roc pourrait bien éclater (4), mais leur cœur doit demeurer d'airain, comme le firmament sous lequel ils respirent ; leur âme, se fermer à la compassion, comme le sol où repose leur tente se referme sur les germes féconds des plantes printanières. L'humanité ? Des membres de la tribu de 'Odra ou des chrétiens, pouvaient seuls être accessibles à ce sentiment. Avec une pitié dédaigneuse, leurs poètes rappelaient les « lances chré-

(1) Zobair ibn Bakkâr, ms. cité, 5 a-b.

(2) افخر الأمر, comme les appelle Gâhiz, *Antmaux*, IV, 122, 9 ; comp. I. S. *Tabaq.*, V, 153, 4. Quand deux femmes arabes se trouvent en présence, même une mère et sa fille, elles en viennent à une *mofâhara* : « mon père l'emportait sur le tien » ! *Aj.*, XIV, 165.

(3) Bohtori, *Hamasa*, tout le chap. 1<sup>er</sup>.

(4) Bohtori, *Hamasa*, chap. 75, n<sup>os</sup> 644, 645, 646, 651 ; recueil inappréciable pour la psychologie du peuple arabe. L'histoire en bénéficiera également.

tiennes » (1) : hommage indirect rendu à l'influence civilisatrice de l'Evangile, mais peu fait pour hausser dans l'estime de leurs compatriotes arabes, les disciples du Christ.

On comprendra donc pourquoi la charité anonyme, discrète ne dit rien au Nomade, endurci par l'âpre existence, par le *struggle for life* constituant la loi du désert. Quel mobile porterait ce gueux (2) à soulager la misère du prochain, si un poète — cet arbitre de l'opinion (3) — n'est là pour trompéter aux quatre coins de l'Arabie la beauté de son geste bienfaisant. Il ne l'ignorait pas, le légendaire Ḥātim, si attentif à bien placer ses actes de bienfaisance. Aussi son nom s'est-il confondu avec celui de la générosité chez les Arabes. — Ces individualistes n'étaient pas préparés pour comprendre un Vincent de Paul et tant de modestes héros de la charité chrétienne, uniquement soucieux de pratiquer le conseil du Maître : « Que ta main gauche ignore le bien réalisé par ta droite ! ». Un tel langage était trop élevé pour être compris des Nomades. Après une preuve de grandeur d'âme, une noble Bédouine de la ḡāhiliya renvoie le bénéficiaire de sa générosité. « Va, lui dit-elle, et raconte parmi les Arabes ce dont tu viens d'être témoin ! » (4).

« Je suis l'esclave de mon hôte ; en ce point seulement je ressemble aux esclaves », aurait dit pompeusement Qais ibn 'Āṣim. Ḥātim ne s'exprimait pas différemment (5). A son exemple, les autres saïyd ou « aḡwād » décrivent complaisamment les dimensions des chaudières, héritées des aïeux : « hautes comme des tentes » et « où pourrait nager un éléphant » (6).

(1) Comp. Qotaiba, *Poesis*, 260, 8 etc. ; *Aḡ.*, I, 147, 16 ; 167 ; *Šo'arā' an-Naḡrāniya*, (éd. Cheikho), 190, 4 ; *M. S.*, II, 393.

(2) Comme à Aḡnaf, « la générosité lui paraît une vertu de riches » ; Ḡāḥiḡ, *Bayān*, II, 26 bas.

(3) Les poètes en ont conscience ; Aḡṭal, *Divan*, 78, 5.

(4) اذهب فأخبر العرب ما رأيت, *Divan de Ḥātim at-Taḡiy*, édit. Schulthess, 3-4. Cf. *Mo'āwīa*, 87-88, et remarque de Nöldeke ; l'exaltation de la générosité chez les Arabes « lui produit l'impression que cette vertu n'a pas dû être très fréquente ». *ZDMG*, XLIX, 711.

(5) Abou Tammām, *Ḥamāsa*, 525, 4 v. ; *Aḡ.*, XII, 150 bas ; Ḥātim *Divan*, 46, 17.

(6) Leurs plats, larges « comme des réservoirs », Ibn Doraid, *Iṣṭiqāq*, 125 d. l. ; leurs tables, Ḡāḥiḡ, *Awares*, 248, 8 ; 249, 9 ; *ZDMG*, LIV, 451 ; Qotaiba, *Poesis*, 309,

La nuit, ils recommandent à leurs serviteurs d'entretenir le feu, de l'attiser bien fort, pour le rendre visible et attirer les hôtes. Dans leurs pavillons aux larges dimensions, les hôtes s'engouffrent par centaines (1). Ces tentes « occupent dans toute sa longueur le sommet d'une éminence, dominant les hauteurs voisines ». Aucun passant ne doit en ignorer ! Leurs chiens eux-mêmes sont habitués à caresser les hôtes. Si parfois, dans les nuits glacées des hivers arabes, les chiens transis ne répondent plus au cri d'appel (2) de l'hôte égaré, en quête d'un gîte et d'un souper, le maître, lui, n'a pas le droit de dormir, pour être prêt à réparer cette négligence (3). En rappelant ces traits, le spirituel Ġâhiz ajoute malicieusement « Tout n'est pas exagéré dans ces descriptions » (4).

Mais pourquoi ces types de la générosité arabe escomptent-ils d'avance les éloges destinés à la payer ? Ces éloges viennent-ils à faire défaut, pourquoi composent-ils eux-mêmes leur propre article et entonnent-ils de leur voix la plus retentissante le dithyrambe de leur munificence ? — comme fait, entre autres Hâtîm. Son insistance sur ce point (5) choque le lecteur occidental de son divan, si apprécié des Arabes.

Nous nous reprocherions de rabaisser l'estime due à ce galant homme. Pourtant, dans une circonstance critique où le code d'honneur du désert lui imposait de défendre son client, « ġâr », il se déroba lâchement, le vouant à la mort pour sauver sa vie (6). Combien nous préférons la déclai-

14-20 ; *Ĥamāsa* d'A. Tammām, 743, 1 ; 745, 1 ; chameaux entiers servis à table ; *Aġ.*, XIII, 36, 8.

(1) Hâtîm, *Divan*, 10, 9 ; 40, 3 ; 48, 15 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 43, 18. Cf. Goldziher, *M. S.*, I, 11 ; Aġṭal, *Divan*, 160, 5 ; *Aġ.*, XIII, 36, 8.

(2) اِسْتَجَبَ : aboyer pour provoquer les aboiements des chiens et se guider dans la nuit sur le campement voisin.

(3) Aġṭal, *Divan*, 243, 6 ; 249, 4 ; 250 ; trait original : le poète offre à l'hôte ce qu'il a de meilleur, la dépouille de son fils Mâlik ; Aġṭal, 250, 5.

(4) Hâtîm, *Divan*, 27 ; 29 ; *Ĥamāsa*, d'A. Tammām, 719, d. v. ; 721, d. v. ; Ġâhiz, *Avares*, 245, 15.

(5) Il faudrait citer tout le *Divan*. Aux pp. 29-33 on verra un exemple frappant de cette générosité tapageuse. D'autres poètes développent encore cet argument : « A quoi bon thésauriser ? notre héritier dissipera ». Boĥtorî, *Ĥamāsa*, n° 1298, 1299. La fortune est faite pour être dépensée ; *Iqd²*, II, 103, 7.

(6) A. Tammām, *Ĥamāsa*, 644 bas.

ration de Zaid al-Hail : « Jamais, tant que mon bras pourra tenir une épée, l'amour de la vie ne me fera abandonner un commensal ! » (1) Enfin, gardons-nous de l'oublier : le lendemain du jour où Hâtîm se sera ruiné en fastueuses prodigalités, il montera son coursier et ira demander à la razzia les moyens de réparer les brèches, causées à sa fortune (2). Ainsi se conduit également un contemporain de Hâtîm, à peine moins célèbre, 'Orwa ibn al-Ward (3). Ces magnifiques paladins de l'ancienne Arabie n'éprouvent aucun scrupule à « exercer la générosité envers les leurs, avec le bien d'autrui » (4).

Ces contrastes, ce mélange de qualités et de défauts ne choquaient pas les Arabes ; et les traits d'égoïsme de Hâtîm, n'ayant pas laissé de traces dans son *divan*, n'ont pas fait tache sur sa réputation. Les Nomades n'ont rien compris à la belle ordonnance d'une vie uniformément réglée par les rigides lois de l'honneur. A cette race facilement illogique, les vertus pures, sans alliage de motifs intéressés, apparaissaient comme le luxe des peuples riches. Cela tenait à l'individualisme, prodigieusement exalté par la vie du désert, à une mentalité émoussée, devenue incapable de percevoir les nuances. Pour les Arabes, le brutal Qais ibn 'Āsim, l'enfouisseur de ses propres filles, est demeuré le type du *ḥilm*, de la modération, de l'intelligence pondérée. Peut-être parce qu'il n'hésitait pas à se débarrasser de bouches inutiles !

Ce peuple-estima assurément le courage. Mais cette estime n'embrassait pas toute sorte de courage : en particulier, le courage anonyme, celui du héros, mourant obscurément, victime d'une consigne, d'un devoir. Nos *Ḥamāsa* ont rempli de longs chapitres avec les cueillettes, faites dans l'œuvre poétique des vieux paladins. Leur couardise, non-seulement ils en conviennent, mais ils la poétisent, في حسن الرار. Sans détour, ils avouent

(1) Boḥtorî *Ḥamāsa*, n° 207.

(2) Cf. *Divan de Hâtîm*, Introduction, p. 10.

(3) Cf. Nöldeke, *Die Gedichte des Urwa ibn Alward*.

(4) Nöldeke, *ibid.*, p. 5. Qais ibn 'Āsim fournit un autre exemple ; lui-même indique le motif de sa générosité : فأنني اخاف ملامات الاحاديث من بعدي , *Aḡ.*, XII, 150, 3 a. d. l. ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, 729, (où les vers sont d'un anonyme) ; Hâtîm, *Divan*, LXII, 3.



avoir fui pour éviter la mort, la servitude (1). De bon cœur ils renoncent aux chants élégiaques des femmes, « à les entendre pousser sur leur tombe le cri : ne t'éloigne pas de nous, *يَا تَبَدَّ* (2) ». Ces manifestations leur rendront-elles la vie, à eux « qui l'auront sauvée aux maris de ces femmes ? » (3)

Comme nous retrouvons cette anomalie dans les plus belles vertus arabes, il y a sans doute lieu de chercher une solution commune à ce problème moral. Nous croyons la trouver dans l'évolution historique du peuple arabe : race, ayant joui d'une très ancienne civilisation ; mais, à la suite de l'appauvrissement progressif de son pays (4), lentement diminuée et retombée dans un état, voisin de la barbarie. Là où l'Arabe exalte les vertus pures, la générosité, le *hilm*, le courage chevaleresque et sans arrière-pensée (5), il faut, sans doute, le considérer, comme l'écho inconscient des plus beaux jours de son histoire. C'est le descendant des anciens patriarches de l'Arabie, riches comme Abraham, comme lui hospitaliers ; contemporains de Job et des princes de Madian, couverts d'or, eux et leurs chameaux, venant imposer leur joug aux fils d'Israël (*Juges*, VIII, 24 etc.). Ses bardes reproduisent alors des fragments de l'ancien cycle poétique, figé dans la tenace mémoire des *rdwîa* ou rhapsodes contemporains, ou bien, ils brodent sur un canevas fourni par leurs voisins, en possession d'une civilisation supérieure. Hâtîm, un Rakoûsien (6), appartenait à la grande famille chrétienne ! En dehors de ces cas, le Nomade se montre dans toute sa réalité : nature égoïste, convoitant le bien d'autrui, lent à se

(1) Bohtori, *Hamâsa*, chap. 17, 18, 19 ; n° 187, 188 ; *Iqd²*, III, 147.

(2) Une des formules de l'élégie arabe ; cf. Bohtori *ibid.*, n° 1435, 1439, 1440, 1441, et Rhodokanaki, *Hamâs's Trouergedichte* ; *M. S.*, I, 256 ; le souhait opposé s'exprime par *يَا تَبَدَّ*. *Aj.*, XVII, 68, 13.

(3) Bohtori, *ibid.*, n° 182.

(4) Changement des routes commerciales, cf. notre *République marchande de la Mecque, au premier siècle de notre ère*, dans *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1910.

(5) Par ex., Bohtori, *Hamâsa*, chap. 42, n° 337, 338 : l'auteur, 'Adi ibn Zaïd, est encore un chrétien !

(6) Cf. *Divan de Hâtîm*, Introduction, 5 ; Abou 'Obaid, *Ġarb* (ms. Kuprulu), 196a orthographe *Rokoûsiya*, avec *ḡamma* ; Ibn al-Faqîh, 77, 15. Les Rakoûsiens étaient vraisemblablement des monothélites ; voir la revue *Al-Machrtq*, VI, 574 : 777 ; 928 ; VIII, 504 ; X, 1120 ; XI, 480 ; *Mo'dwîa*, 403, n. 5.

dessaisir du siez, cœur endurci par une vie de privations et par l'âpre existence sous un ciel inclément, un gueux enfin, mais ayant gardé le souvenir de temps meilleurs.

Pour en revenir à Ibn Zobair, ce personnage ne comprit aucune des formes de la générosité, pas même la munificence tapageuse et pharisaïque, condition essentielle pour s'imposer à l'attention des Arabes. Pour surcroît de malheur, son avarice sordide se fit d'abord sentir aux poètes. Un prétendant a besoin de réclame. Partout elle se paie cher, et c'était bien le cas en Arabie, où les poètes la monopolisaient (1).

A Ibn Zobair, la pauvreté ne pouvait servir d'excuse. Quand on a étudié l'histoire des débuts de l'islam, on constate combien peu les Compagnons brillèrent par leur désintéressement, par leur détachement du monde (2). En particulier, ceux que le fondateur avait appelés ses « howwâriyoûn » ou apôtres, se distinguèrent par leurs immenses richesses. L'on se demande, sans pouvoir l'expliquer, comment le père d'Ibn Zobair avait acquis sa fortune colossale, lorsque, sous aucun calife, il ne remplit une fonction publique (3). 'Abdallah en hérita sans prendre les sentiments qu'elle aurait dû lui inspirer. C'était, d'ailleurs, un trait de famille (4), observent nos auteurs ; et parmi les Zobairides, on ne compte qu'un seul homme véritablement généreux : Moṣ'ab, le propre frère de 'Abdallah (5) ; il le fut, il est vrai, jusqu'à la prodigalité. De l'avarice d'I. Zobair on citait des traits invraisemblables et cela, même à l'époque où, parvenu au califat, il pouvait disposer des trésors de l'empire (6). Un poète, Faḍlâla ibn Šarik, l'ayant prié de lui remplacer sa chamelle fourbue, Ibn Zobair s'évertua à

(1) Boḥtori. *Al-māsa*, n° 1 : اخذني الخنك بالثمن الربيع.

(2) Comp. les reproches que leur adresse Abou Bakr mourant : *Iqd.* 254, haut ; supra, p. 188. — N. B. Nous rappelons que les renvois sont faits d'après la pagination du tirage à part.

(3) *Iqd.* II, 284-85 ; I. S. *Ṭabaq.*, III, 72, 21 ; 76, 10 ; 77, 6-11 ; Qotaiba, *O-yoûn*, 298.

(4) Fidèlement conservé dans la suite ; voir trait cité dans *Aḡ.*, XVII, 87, 1-8.

(5) *Aḡ.*, XIII, 145 ; on donne aussi cette qualification à Ḥamza, fils d'Ibn Zobair. *Tab.*, II, 751, 9 ; Nöldeke, *Delectus*, 83, 11.

(6) Voir son aventure avec Nâbiḡa Ġa'di, *Iqd.* I, 156-57 ; III, 318 ; autres traits, Qotaiba, *O-yoûn*, 421-22 ; *Aḡ.*, IV, 138 ; X, 166, 171 ; Ya'qoubi, II, 269, 4 etc.

détailler les soins à donner à la bête. « J'avais besoin d'un cadeau, répliqua Faḍlâla, et tu me donnes des conseils de vétérinaire » ! (1)

Aussi, le commentaire de la Ḥamâsa d'Aboû Tammân attribue-t-il à cette avarice la rareté des vers, composés en l'honneur d'Ibn Zobair. Les poètes ne se contentèrent pas de l'ignorer ; ils le criblèrent d'épigrammes (2) et, en lui faisant, comme on dirait de nos jours, une mauvaise presse, l'empêchèrent d'exploiter l'impopularité de Yazîd et des Omayyades.

L'avarice d'Aboû-Hobaib — comme on le surnommait dédaigneusement — évoquait sans cesse leur souvenir et celui de leur inépuisable générosité. Faḍlâla s'empressait de le constater :

« Toutes les infortunes, je le vois, laissent indifférent Aboû Hobaib. Le pays a perdu les Omayyades :

La famille de 'Âṣi, celle de Ḥarb, aussi nobles que l'étoile au front du cheval de race. » ( *Aḡ.*, I, 9 )

Un autre rimeur, ancien maulâ de Zobair, lui criait :

« Si ton ventre était grand comme la main, tu parviendrais à te rassasier et à laisser de bons reliefs aux pauvres » (3).

Le trait méchant atteignait à la fois son avidité et ses prétentions d'ascète. Cette dernière profession, l'Arabe ne la comprend ni pour lui ni pour les autres. Dans son opinion, les dirigeants doivent faire bénéficier de leur opulence de moins favorisés. Personne ne le pratiquait comme les Omayyades et leur chef, le généreux Yazîd.

Pourtant, à ce moment-là même, les événements semblaient servir à souhait les desseins d'Ibn Zobair. Son ambition n'était plus un mystère. Il avait essayé de compromettre Ḥosain, avant son départ pour Koûfa, en offrant de le reconnaître comme calife à la Mecque. Le fils de 'Alî, ayant flairé un piège, 'Abdallah s'était alors proposé lui-même pour exercer le pouvoir en son nom. Quand le départ de Ḥosain lui eut laissé le terrain

(1) *Aḡ.*, I, 9. Ibn Zobair envoie une grosse somme à sa tante 'Aîsa ; cette notice isolée a pour but la glorification de la favorite, la somme ayant été par elle distribuée en bonnes œuvres ; Baihaqî, *Maḥṣin*, 201, 8.

(2) *Ḥamâsa*, 320, haut ; Mas'oudî, *Protries*, V, 174-75 ; *Aḡ.*, XV, 61.

(3) *Aḡ.*, I, 12, 8 d. 1. ; *Ḥiznat al-Adab*, II, 100-101.

libre au Hîgâz, Ibn Zobair s'apprêta à en profiter (1)! Il comptait alors de 50 à 60 ans (2).

« Personnage d'une bravoure incontestable, mais de prétentions encore plus élevées, au manque de caractère il pensait suppléer par des rodomontades et une vanité, poussée jusqu'à l'ostentation. Cette rouerie, d'une espèce assez vulgaire, lui parut de la haute diplomatie. Se sentant en sécurité à la Mecque, il se jugea de taille à jouer au Mo'âwia et, mettant aux prises Syriens et Iraquains, à s'assurer finalement une position prédominante » (3).

La journée de Karbalâ n'avait pas raffermi l'autorité des Omayyades; elle acheva de ruiner le prestige des 'Alides. A l'exception de la Syrie, inébranlable dans son dévouement, — condition de sa suprématie, — dans le reste de l'empire, cette catastrophe, venant après 20 ans de paix profonde, surprit l'opinion, même au sein de la « ġamâ'a », où l'on avait désapprouvé l'équipée de Hosain. Elle avait surtout démontré la profonde incapacité des descendants de 'Alî et débarrassé Ibn Zobair d'un rival redouté (4). De toutes parts on interrogeait l'horizon pour découvrir l'apparition d'un chef capable et respectueux du droit. C'est l'année 62/682, que surgissent des prétendants (5), et que au pèlerinage annuel, chaque fidèle se range autour d'un imâm distinct et évite de communiquer avec les autres. L'habile restauration de Mo'âwia, travail patient de 20 années, était détruite!

Ibn Zobair devait chercher à exploiter cette disposition des esprits. Prenant un extérieur de plus en plus austère, il multiplia ses exercices de piété (6) et commença secrètement à gagner des partisans, sans rompre

(1) Tab., II, 276, 5; Aġ., I, 12, 1 etc.

(2) Tab., II, 224. Age calculé d'après le système du synchronisme. On croyait se souvenir qu'il était né peu après l'hégire.

(3) A. Müller, *Der Islam*, I, 361. Ses amis le proclamaient un *dâhî*, un politique profond; Tab., II, 431, 13. Sur sa duplicité avec les Hârîgites, avec Mohtâr, voir plus bas; avec les gouverneurs omaiyades, cf. Tab., II, 402.

(4) Tab., II, 233.

(5) Tab., II, 401-02; l'an 62 H. chevauche sur deux années chrétiennes.

(6) لبس القافري. Aġ., I, 12, 1. Sur ces étoffes du Yémen, cf. Ibn Doraid, *Istiqdâq*,

pourtant les liens fragiles qui le rattachaient encore au régime officiel. Il protestait même contre l'accusation de révolte, se proclamant un réfugié(1). Aśdaq, l'habile et énergique gouverneur du Hîgâz, avait beau observer les démarches du mystérieux personnage, l'entourer d'une surveillance constante, Ibn Zobair demeurait insaisissable et s'abstenait de toute manœuvre compromettante. Qu'aurait pu faire l'Omayyade ? Le Hîgâz, ne comptant pas parmi les provinces frontières, ٢٣, ne possédait pas de garnison. Dans ces conditions, au milieu d'une cité partiellement acquise au prétendant, avec un effectif de police insuffisant, la prudence conseillait d'attendre et d'éviter tout éclat. Nous savons comment Walîd abusa de cette situation pour desservir Aśdaq auprès du souverain (2). Avec une impardonnable légèreté, Yazîd donna dans le panneau : en destituant l'intelligent Omayyade, il se cassait l'aile, auraient dit les poètes arabes :

« Un cousin — ne l'oublie jamais — c'est l'aile de l'homme : le faucon prendra-t-il l'essor sans le secours de ses ailes ? » (3)

Quant au fils de Zobair, les intérêts du ciel paraissaient seuls le préoccuper. Dans ses entretiens, il s'indignait contre l'impiété des Omayyades, contre leurs injustices envers les Mohâgîr et les Anşârs, leur partialité pour leur propre famille. L'honnête Ibn 'Omar ne se fit jamais illusion sur la nature des motifs, inspirant le personnage. 'Alides et Hâsimites évitèrent également de se compromettre avec lui (4), sûrs de perdre au change, si le fanatique petit-fils d'Aboû Bakr, le neveu de 'Aîsa venait à renverser le régime tolérant des généreux Omayyades. La famille du Prophète entendait travailler pour son propre compte et, — Karbalâ l'avait montré, — l'heure n'était pas propice à une restauration 'alide. L'épreuve avait assagi les partisans du malheureux Hôsain.

A Ibn Zobair, la Mecque offrait un asile assuré pour abriter ses manœuvres ténébreuses. Par ailleurs, cette cité présentait de médiocres

228, 1 ; employées par Ibn 'Omar, I. S. *Tabaq.*, IV<sup>1</sup>, 129, 6 ; Mas'ouîdî, V, 160 ; *Tab.*, II, 233, 3 etc.

(1) Dinawarî, 273, 6 ; *Tab.*, II, 396 bas ; 422, 7.

(2) *Tab.*, II, 397, 399, 401.

(3) Boḥtorî, *Hamâsa*, n° 1321.

(4) Cf. *Aj.*, I, 12-13 ; Ya'qoubî, II, 294.

avantages à un prétendant au califat. Nous l'avons vu, les grandes familles (1), les puissantes influences résidaient ailleurs. 'Abdallah se mit donc en rapport avec les mécontents de Médine. Pour lui permettre d'y prendre pied, il faudra un nouveau bouleversement. Alors seulement il pourra se faire reconnaître comme calife, par la population du Hîgâz (2).

## XIV

### ANȘARS ET QORAIS.



LEUR MÉSINTELLIGENCE EST TRÈS ANCIENNE. ANȘÂRS TENUS À L'ÉCART PAR MAHOMET ET LES PREMIERS CALIFES. LEURS PROTESTATIONS. INTERVENTION DE NO'MÂN IBN BAŚÎR. DÉSABUSÉS, ILS SONT RÉSOLUS DE TRAVAILLER POUR LEUR PROPRE COMPTE, D'UTILISER L'ÉBRANLEMENT CAUSÉ PAR KARBALÂ.

Si nous en croyons la *Šîra*, les premiers essais de vie commune pour les Anșârs et les Qoraisites furent empreints de la plus touchante cordialité. Cette idylle médinoise dura dix ans, sous les regards attendris du Maître. Mais quand on a pris l'habitude de lire entre les lignes de cette *Vulgate*, on ne tarde pas à y découvrir des traits discordants, assez marqués pour répandre le trouble sur ce bel ensemble.

(1) Ainsi, parmi les Hâsîmites, les Lahabides étaient seuls demeurés à la Mecque (I. S. *Tabaq.*, V, 336) après le fath ; parmi les Omayyades, le clan des Banoû Asid, avec beaucoup de Maĥzoûmites ; I. S. *Tabaq.*, V, 328-30. En général, les convertis du fath demeurent à la Mecque ; Mahomet tenait médiocrement à voir à Médine ces adhérents douteux ; *Tabaq.*, V, 328 sqq ; 332, 19.

(2) *Tab.*, II, 425, 10 ; Mas'ouđi, V, 160.

Appelé à Médine par une fraction insignifiante de la population, Mahomet s'y vit accueilli par les défiances des autres habitants. Ce serait mal connaître les Arabes, que de supposer ceux de Yaṭrib demeurés indifférents en face de cette invasion mecquoise « et presque tous gagnés à la doctrine du Prophète, avant même son arrivée » (1). Ses partisans durent l'introduire en ville, la lance au poing. L'installation des Mohâgîr fut pénible. Aux nouveaux-arrivés on mesura l'espace, nécessaire à leur établissement (2). Des bas-fonds marécageux leur furent abandonnés, peut-être avec l'arrière-pensée de voir la terrible malaria de Yaṭrib arrêter les progrès des envahisseurs étrangers. Ceux-ci se donnèrent le tort de prendre vis-à-vis de leurs hôtes des airs indépendants et de faire sentir aux « Nabatéens (3) de Médine » la supériorité qoraïsîte. Pendant la révolte du Hîgâz, Yazîd s'inquiètera surtout (4) d'Ibn Zobair et assez peu des Anṣârs. Ceux-ci, les Mecquois n'arriveront jamais à les prendre au sérieux.

Dans l'ethnographie médinoise, la proportion de l'élément juif est fort considérable. On comptait par centaines les prosélytes, les clients d'Israël (5) au sein des Aus et des Hazrağ. L'école anṣârienne a fait de son mieux pour voiler cette situation ; elle n'a pas hésité à remanier en ce sens l'histoire préislamique de l'oasis et jusqu'à la *Sîra*, au risque de compromettre le Prophète en attribuant à cet incomparable politique d'inutiles actes de cruauté. Avec les Juifs, les Anṣâriens entendaient n'avoir rien de commun. Sur ce point, les Qoraïsîtes, — nous pouvons nommer ici Mo'âwia (6), — ne paraissent pas avoir suffisamment ménagé les suscep-

(1) Wellhausen, *Skizzen*, IV, 15.

(2) Cf. Balâḍorî, *Ansdb*, 171 b *كانت الانصار اشياء على من نزل عليهم من المهاجرين* ; plusieurs ne trouvent pas de place pour s'établir. Les développements seront donnés, avec textes à l'appui, dans un autre travail en préparation.

(3) Ou *علج*, *Ağ.*, XIII, 148, 8 ; XIV, 122, 11. L'expression était antérieure à l'islam ; *Ağ.*, XIII, 120, 6 ; Wellhausen, *Skizzen*, IV, 17.

(4) Voir les chapitres suivants.

(5) Leur *بطانة*, comme on disait. Cf. notre article des *Etudes*, 20 Oct. 1910, p. 249-50.

(6) Il traite de Juif Qais ibn Sa'd. Balâḍorî, *Ansdb*, 503 a ; *Ağ.*, XIII, 148 ; *Chan-*

tibilités ançâriennes. Dans la satire de Alhtal, composée par ordre de Yazîd, l'épithète de Juifs leur sembla une des plus intolérables. Le cas a dû se représenter.

Il fallut toute la diplomatie de l'étonnant et souple Prophète pour rompre ce faisceau de défiances et d'hostilités. Mais au prix de quelles concessions ! Combien elles coûtèrent à l'amour-propre de Mahomet ; on le devine à travers les amères et incessantes récriminations du Qoran contre les Juifs, les Monâfiqûn, « les cœurs malades » : un blâme à peine déguisé, visant la froideur des disciples médinois. Son énergie s'usa à lutter contre cette opposition vivace. La moindre occasion : l'incident des Banoû'l Moşţaliq, l'aventure de 'Aîsa, une distribution d'eau ou-de butin mettaient aux prises les frères ennemis et partageaient Médine en deux camps : Ançârs contre Mohâğîr. L'influence de Mahomet réussit peut-être à prévenir l'effusion du sang, mais non à rétablir l'entente (1). Jusqu'à sa mort, il gouverna, en s'appuyant sur le groupe qoraïsîte (2). Parmi les *Mobaşşara* on ne compte aucun Médinois, comme aucune Ançârienne dans le nombreux personnel du harem prophétique (3).

Chez ce fin politique, très éclectique dans le choix de ses compagnes, comme de ses auxiliaires, un tel exclusivisme ne peut être l'effet du hasard.

La mort de Mahomet nous a fourni l'occasion de surprendre les espérances caressées par les Ançârs (4). Les 50 années, écoulées depuis cet

tre, 42 ; comp. Wellhausen, *Skizzen*, IV, 11-15 : fusion des Juifs, antérieurement à l'islam, dans la masse arabe ; nous l'étendons à la période postislamique. Pour étudier cette situation, le plus authentique document est la *constitution*, rédigée par Mahomet ; Wellhausen, *op. cit.*, 67 etc. On y retrouve partout les Arabes de Médine judaïsés ; nous le montrerons ailleurs.

(1) L'étude des dix années du *هجرة* est à reprendre sous ce point de vue, trop négligé jusqu'ici.

(2) Cf. *Triumvirat*, 124 etc.

(3) La jalousie des Ançâriennes est une mauvaise raison. Balâdori, *Ansâb*, 302 a. Dans les *Şaḥiḥ*, et les *Sonân* le chapitre *في حب الانصار* voudrait voiler cette mésintelligence.

(4) Cf. notre *Triumvirat*, 133 etc, et ici, p. 70 etc. Mahomet les encouragea, en préférant Médine à la Mecque, comme capitale de l'islam, et en y fixant sa résidence après le fath.



événement, allaient démontrer l'inanité de ces illusions, et raviver les rancunes qui séparaient les Anşârs d'avec les Qoraisites.

Quand éclata la *ridda*, Aboû Bakr, tout en utilisant le concours des premiers, commença par leur refuser tout commandement. Il fallut leurs violentes protestations pour le faire revenir sur cette décision (1) et donner à la division anşârienne un chef, choisi en son sein. Hâlid ibn al-Walîd, le généralissime qoraisite, se montra moins conciliant et afficha brutalement la prétention d'agir sans leur concours (2). On ne pouvait plus clairement les rappeler à leur condition dépendante vis-à-vis des Mohâgîr. A la bataille de Yamâna, on peut l'affirmer, les Anşârs parurent pour la dernière fois en corps et essayèrent, comme tels, d'affirmer leur autonomie, leur droit à une vie propre, à une situation privilégiée au sein de l'islam. La tentative échoua misérablement.

Il fallut accepter de coopérer en sous-ordre à la première grande manifestation de la puissance militaire de l'islam, si on ne voulait abandonner aux rivaux qoraisites tout l'honneur de la campagne. Ceux-ci voulaient bien accepter des auxiliaires, mais non pas des égaux. A leurs yeux, les Anşârs, renonçant à toute distinction, à tout traitement de faveur, devaient fusionner avec les autres Arabes, se laisser absorber dans la masse anonyme de l'armée islamite, où seuls les compatriotes de Mahomet afficheraient leur supériorité. C'était l'établissement d'une puissance nouvelle, la nation de Mahomet, *أمة محمد*, au bénéfice de Qorais ! Conditions bien dures pour l'amour-propre et les illusions des Médinois, réduits à servir de marche-pied à l'exaltation de voisins insolents ! C'était la réponse à leurs sacrifices pour l'islam, sacrifices attestés par le Qoran (8, 73).

Six élections consécutives de califes achevèrent de consacrer cette infériorité, en mettant les Médinois sur le rang des Şahâbîs ordinaires. Comme on le voit, l'engagement pris par Aboû Bakr de choisir les Anşârs comme vizirs, avait été promptement oublié. Le troisième calife fit démo-

(1). Ya'qoubi, II, 145. On peut suivre dans le *Corpus* du ḥadîṭ la lutte entre les deux fractions de la communauté musulmane, les efforts pour glorifier les Anşârs et Médine aux dépens des Mohâgîr et de la Mecque.

(2) Ṭab., I, 1922-23 ; vers de Ḥassân dans Ibn Doraïd, *Istiqâq*, 93.

lir les *oṭm* ou tours fortifiées, la gloire des clans anṣâriens (1). C'était non seulement une humiliation, mais encore une mesure de précaution prise par le pouvoir qoraïsîte, une sorte de désarmement de la population indigène.

La participation des Anṣârs au meurtre de 'Oṭmân les avait jetés dans les bras de 'Alî. Ce changement de personnage n'améliora pas leur sort politique. En transportant à Koufa la capitale du califat, 'Alî porta à l'influence des Médinois un coup fatal. Les grandes décisions continuèrent à être prises sans leur intervention. En dépit de son dévouement, leur *dâhiâ*, Qais ibn Sa'd se vit presque traité en suspect (2), comme l'avait été son père Sa'd ibn 'Obâda (3).

Mo'âwia continua simplement la tradition qoraïsîte. La souplesse de son hîlm en rendait l'effet d'autant plus assuré; elle menait sans secousses, avec des ménagements infinis, à l'obtention du but. Lui aussi s'appliqua à faire rentrer les Anṣârs « dans les rangs », à les mettre sur le pied des autres Arabes. Une anecdote trahit clairement cette tendance (4). Son lieutenant, 'Amrou ibn al-'Âṣi, se fit l'interprète de cette politique de nivellement, où excellait l'habile Sofîânide.

Victimes d'un ostracisme aussi persévérant, désabusés sur le changement de titulaires au sein du califat qoraïsîte, les Anṣârs ne pouvaient décemment s'associer à la révolte de Ḥosain. « Ils se tinrent à distance. De Médine personne ne partit avec lui et, parmi les Ši'ites de Koufa, on les trouve à peine représentés » (5). L'équipée de Karbalâ ? Elle intéressait les Qoraïsîtes, ou encore les Iraquains et les Syriens; Médine n'avait rien à y gagner. Le califat n'y reviendrait pas, ni l'influence aux Anṣârs. Après

(1) Voir plus haut, p. 57. Sur cette rivalité, comp. Goldziher, *M. S.*, I, 93 etc; Ġâhîz, *Animaux*, I, 37, 8.

(2) Cf. Kindî, *Governors* (éd. Kœnig), 11-12.

(3) Cf. *Triumvirat*, 142. Qais garda rancune à 'Alî; Balâdîrî, *Ansâb*, 503 a.

(4) Cf. *Mo'âwia*, index, s. v. *Anṣâr*; *Ağ.*, XIV, 125.

(5) Wellhausen, *Oppositionsparteten*, 69. Le *مؤ* des Médinois (Tab., II, 226, 11; 255, 13) ne désigne pas les Anṣârs; à Karbalâ un Anṣârien, partisan de Ḥosain, improvise ce vers : ... *قد علمت كتيبة الانصار أنني* (Tab., II, 341, 2) c'-à-d. : « mes compatriotes, les Anṣârs, savent que... ». Il ne fait pas allusion à la présence d'un escadron anṣârien dans les rangs 'alides; et de fait, il n'y apparaît nulle part.

le 10 Moharram, an 61, ils se ravisèrent toutefois. Comme à Ibn Zobair, il leur parut habile d'exploiter la catastrophe. Dans les proclamations de leurs chefs, jamais il ne sera question du droit des 'Alides. Pour le faire valoir, ils n'avaient pas les mêmes motifs que les Iraquains. Koufa et Damas leur étaient odieuses aux mêmes titres : rivales de Médine, la ville du Prophète, la capitale des premiers califes, la cité des Anṣârs ! Les « deux 'Omars » ne s'étaient pas montrés tendres (1) pour eux, ni moins étroitement Qoraisites que n'importe lequel de leurs successeurs. Mais la diffusion de leur légende servirait la cause de Médine. La glorification de leur mémoire devint un moyen pour établir plus sûrement la prééminence de Médine, cœur et cerveau de l'islam ! « فضائل المدينة » : ainsi est intitulé un chapitre de nos ṣaḥīḥ. Comme Ibn Zobair en arrivera à supprimer la mention du Prophète au début de ses hoṭbas, pour ne pas exalter l'ambition des Hâsimites (2), les Médinois ignoreront le légitimisme 'alide et voudront opposer à l'exclusivisme qoraisite un programme franchement anṣârien (3).

Mais surtout il fallait se hâter. Plus ils attendraient, plus diminueraient pour eux les chances de succès. Tandis que les Mohâgîr croissaient en nombre et en richesses, ils cherchaient vainement (4) ces marques sensibles de la bénédiction divine, — si prisées par les Sémites, — dans leurs clans, menacés d'extinction (5). Cette situation ne pouvait se prolonger ; il devenait urgent d'aviser. Médine, demeurée jusqu'à la fin du règne de Mo'âwia, un centre considérable pour l'Arabie, grâce à ses

(1) Ibn 'Abbâs signale sa حدة, colère (cf. *Triumvirat* 125) : كان خيرا [خيرًا] كلمة على جدة [حدة] كانت فيو وغدة خضب [غضب] Balâdori, *Ansâb*, 440 b. Cette recension de Constantinople, œuvre d'un copiste turc, est criblée de fautes.

(2) Si toutefois l'usage était établi. Aux observations il répond : إن له (النبي) أتميل : سورة فاذا حليت عليه تطاولت اعتدله وسمت رؤسهم Balâdori, *Ansâb*, 695 b.

(3) Sans, d'ailleurs, trahir cette intention.

(4) Pourtant les Anṣârs formaient encore la majorité de la population médinoise. Ibn al-Aṭîr, *Kāmil*, IV, 45, 17.

(5) Voir p. 59. On cite toutefois, pour notre époque, un Anṣârien comptant neuf fils. I. S. *Ṭabaq.*, V, 57-58. Zaid ibn Ṭābit compte huit des siens, tués à la Ḥarra (*ibid.*, 194-96), et il en eut d'autres. Ibn al-Ġasîl en fournira un nouvel exemple.

souvenirs religieux et à la présence des familles omaïyades, maintenait péniblement cette position. D'un moment à l'autre, elle pouvait déchoir, comme Tâïf, au rang de ville de province, venant comme population et importance, bien loin après les métropoles des « goud » de Syrie et les « miṣr » de l'Iraq. Dans ce déclin de Médine, les descendants des Mohâgîr se voyaient fatalement atteints comme les Anṣârs. Médine était devenue leur patrie, ils y possédaient des palais et des domaines, dans les bonnes terres de l'oasis et dans son prolongement septentrional : le Wâdî'l Qorâ. A tous, les derniers troubles parurent l'heure providentielle pour rendre à la commune patrie son ancienne signification. Le « minbar » du Prophète, conservé dans la grande mosquée et, en réalité, le premier trône de l'islam, consacré par le prestige de Mahomet et de ses trois premiers successeurs, leur rappelait sans cesse la condition de la cité, dans le plan primitif du Fondateur de l'islam. Ce monument ne les avertissait-il pas en même temps, de ne pas s'oublier eux-mêmes et de ne pas le laisser réduire à l'état de simple relique ? Au besoin, les efforts des califes syriens pour le posséder chez eux, les auraient rappelés à la réalité.

Un ḥadîṭ fait prédire par le Prophète aux Anṣârs les dénis de justice commis à leur égard, la partialité dont ils seront victimes. En guise de consolation, Mahomet leur avait conseillé d'attendre. « Nous n'eûmes pas cette patience », ajouta plus tard un Anṣârien, en rappelant cette prophétie du Maître. Ils n'acceptèrent pas non plus le grave avertissement de Farazdaq, affirmant qu'à la suite du meurtre de 'Oṭmân, le califat avait pour toujours déserté Médine (1).

Ce crime fut le suicide politique de Médine. L'égoïsme inné des Mecquois devait fatalement s'accroître le jour où, loin de Yaṭrib, rien ne forcerait plus le pouvoir qoraïsîte de se souvenir de l'assistance, jadis prêtée par les Anṣârs aux compagnons fugitifs du Prophète. Aux peuples la reconnaissance devient pesante, comme aux individus : il suffit de les obliger pour avoir droit à leur ressentiment.

Les Anṣârs achevèrent d'en faire l'expérience, pendant le long califat de Mo'âwia. Pas un instant il ne fut question de confier à un des leurs le

(1) Boḥârî, *Ṣaḥîḥ*, II, 289 ; Ḥanbal, *Moṣnad*, III, 89 ; *Iqd*, II, 30.

gouvernement de leur cité (1). Quand les poètes bédouins s'attaquaient à leur honneur, la cour de Damas écoutait sans trop s'émouvoir, uniquement préoccupée de calmer les victimes. Seul, No'mân ibn Bašîr, jouissait d'assez de crédit auprès des Omayyades pour donner jour, devant Mo'âwia, aux rancunes accumulées depuis trente ans dans le cœur de ses contribuables. L'expression de cette colère devient instructive; elle montre comment les partis savent accommoder à leur cause les souvenirs de l'histoire. No'mân exploite le « miracle » de Badr, non comme le triomphe de l'islam, mais comme celui de Médine sur les rivaux de Qorais. Cette conception très arabe reproduit vraisemblablement l'opinion des combattants anşâriens de la fameuse journée, et il vaut la peine d'en recueillir un écho sur les lèvres d'un poète courtisan de Mo'âwia. Voici comment il apostrophe le souverain :

« Si tu n'as pas assisté à la défaite de Badr, à l'humiliation de l'orgueil de Qorais,

« Interroge à notre sujet les clans de Lo'ay, fils de Gâlib; tu le sais, et tu essaies vainement de dissimuler.

« Au jour de Badr, l'éclair de nos épées ne perça-t-il (2) pas la nuit noire du désastre, où succombèrent tes compatriotes ?

« Nous vous avons battus, dispersé vos bataillons, fait voler ensemble les bras avec les crânes.

« Qu'as-tu à démêler avec un pouvoir qui ne t'appartient pas ? Le droit et le pouvoir appartiennent à Hâsim.

« Après leur revers, le pouvoir leur reviendra ; que pourras-tu contre cette fatalité inéluctable ? » (3)

No'mân, ne l'oublions pas, était le porte-parole des Anşârs à la cour

(1) Aussi les Anşârs boudent le calife. Quand il arrive à Médine, aucun ne va à sa rencontre. « Nous n'avons pas de montures ! » — « Et vos chameaux ? » — « Nous les avons exténués à Badr ! ». Abou 'Obaid, *Ġarīb*, 324 b ; cf. *Chantre*, 38 etc.

(2) تَبَدَّرَ, cette forme n'est pas dans nos dictionnaires ; le sens n'est pas douteux ; تَبَدَّرَ contient un jeu de mots avec Badr.

(3) *Aj.*, XIV, 126 ; comp. 127. Hâsim est mentionné ici pour piquer Mo'âwia, récent vainqueur de 'Ali. Les révoltés de la Ḥarra ne le mettront plus en avant. D'autre part, les tendances anti'alides de No'mân rendent le vers suspect.

de Damas ; venait-il à négliger ce rôle, les Médinois l'accusaient de lâches complaisances, « de sommeiller » dans la défense de leur cause (1). L'explosion de sa colère permet de mesurer la profondeur des rancunes anşâriennes. Tout cela était bien dans le ton de la gâhiliya. La note islamique ne pouvant plus faire défaut, le dernier vers rappelait les privilèges religieux des Hâsimites, « guides spirituels de l'humanité » (2). Plus que jamais, parmi les Arabes, les compétitions politiques manqueront de franchise. Pour dissimuler la brutalité des convoitises profanes, l'opposition fera appel à des principes ou plutôt à des formules, puisées dans l'arsenal inépuisable du Qoran.

En réalité, au premier siècle, les contemporains connaissent seulement des guerres civiles, des luttes politiques, où la religion n'a rien à voir. « Briser le bâton des musulmans » n'est pas considéré par eux comme un acte schismatique, mais comme une protestation à main armée contre le programme de la majorité. Aux Hârigites, leurs plus violents adversaires, les Šī'ites se reconnaissent unis dans une seule foi, la *šahāda* (3). En ce sens, la Tradition a raison quand elle rassemble dans le même Paradis, vainqueurs et vaincus des guerres civiles (4).

Comme pour la révolte d'Ibn Zobair, les motifs religieux mis en avant, furent des prétextes pour légitimer à leurs propres yeux et à la connaissance du monde musulman, une levée générale de boucliers, en exécution des menaces, si longtemps proférées par leurs poètes contre les impies Omayyades (5). De la part des Anşâriens, elle constituait un acte de folie. Outre leur petit nombre, leur éloignement des affaires et du maniement des armes, l'atmosphère amollissante de Médine, leur inintelligence politique (6) — tout un ensemble de circonstances défavorables — ne pouvaient leur permettre de s'attaquer avec succès à un pouvoir aussi soli-

(1) *Aġ.*, XIV, 123, 21, 23. Voir plus haut. Comp. *Chantre*, 42.

(2) *Aġ.*, XIV, 126, d. l., avec la restriction, exprimée dans une note précédente.

(3) I. S. *Ṭabaq.*, V, 69, 24 ; 70, 8, et non *martyre*, comme traduit H. Banning, *Muḥammad ibn al-Ḥanafīya*, p. 19, 20.

(4) *Mo'dwla*, 143.

(5) Soyoûfi, *Califes*, 78, 8-13 ; *ZDMG*, LIV, 439.

(6) Cf. *Mo'dwla*, index, s. v. D'un Anşârien il est dit : ما رأيت رجلاً من الانصار احزم ولا

dement établi que celui des Sofîânides et de lutter contre une armée, organisée comme celle de Syrie. Ils n'étaient pas soldats, comme le leur rappellera quelques années plus tard (1) un de leurs gouverneurs.

On les verra néanmoins se battre avec plus de courage qu'on ne devait l'attendre de ces saints personnages, partageant leur temps entre les réunions à la « mosquée du Prophète » (2) et celles des musiciens. Ils manifesteront le désespoir de joueurs, risquant leur dernière partie et ne comptant sur aucun quartier. Ces dispositions les empêcheront malheureusement d'écouter les conseils de modération, prodigués par les Hâsimites et les Omayyades du Higâz ; elles rendront inutiles les sentiments conciliants de Yazîd. Dans le monde musulman, leur cause n'éveillera aucune sympathie. Ibn Zobair se gardera de les secourir ; et parmi les Hârigites, personne ne viendra défendre Médine, comme ils le feront bientôt pour la Mecque.

---

اجود رأيًا كأنه رجل من قيس ; on l'aurait pris pour un Arabe de Qais ! I. S. *Tabaq.*, V, 53, 1. Il formait donc une exception ! « Les Anşârs aiment à s'amuser » (parole de Mahomet), *'Iqd'*, III, 231 ; encore une satire déguisée !

(1) ما انتهم باصحاب قتال , *Tab.*, *Annales*, II, 1259, d. l.

(2) Rendez-vous général de la cité ; à l'exception du vendredi, c'étaient des réunions de société.

## XV

## RÉVOLTE DE MÉDINE.

---

UN NOUVEAU GOUVERNEUR À MÉDINE : 'OTMÂN IBN MOHAMMAD IBN ABI SOFIÂN. ENVOI À DAMAS D'UNE DÉPUTATION MÉDINOISE. SA RÉCEPTION PAR YAZÎD ; REPROCHES ÉLEVÉS CONTRE LE CALIFE. IBN AL-GASÎL POUSSE À LA RÉVOLTE. MISSION SYRIENNE AU HIGÂZ. HÂSIMITES DEMEURÉS NEUTRES. INTERVENTION D'IBN ĠA'FAR. LES MÉDINOIS PROCLAMENT LA DÉCHÉANCE DE YAZÎD ; ILS SE NOMMENT DES CHEFS ; EXPULSION DES OMAIYADES DE MÉDINE. CEUX-CI IMPIRENT YAZÎD. HUMANITÉ DU FILS DE HOSAIN.

---

Yazîd allait opérer une nouvelle modification dans la haute administration du Higâz. Walîd (1) n'avait pas mieux réussi que son prédécesseur Ašdaq : nous savons maintenant pourquoi. En Iraq, l'énergie de 'Obaidallah imposait l'ordre ; dans les autres provinces, en Arabie surtout, les ressorts du gouvernement paraissaient détendus. L'odyssée et les malheurs de Hosain, le séjour d'Ibn Zobair à la Mecque, où il bravait la puissance omaiyade, auraient suffi pour apprendre aux Arabes la disparition de Mo'âwia. De son vivant, tous les réactionnaires « se collaient contre terre, soucieux de se faire oublier », — c'était la manœuvre, conseillée par Hosain lui-même à ses partisans de l'Iraq (2). Si les Marwân et les Sa'îd avaient jadis réussi à maintenir la tranquillité en Arabie,

---

(1) Traits intimes sur sa carrière de gouverneur ; *Ağ.*, II, 80-82. Ibn 'Abbâs était son beau-père, *Ağ.*, I, 83 ; cette circonstance aurait-elle influencé le jugement sur Walîd, cité plus haut ?

(2) Voir plus haut, chap. VIII.



le prestige de ce nom n'y fut sans doute pas étranger. Le charme venait de s'évanouir, sans renforcer la puissance des gouverneurs omaïyades. Seule, la présence de garnisons aurait pu y suppléer. On n'osa pas recourir à cette mesure extrême. L'envoi de troupes métropolitaines dans les provinces était déjà un fait considérable, comme un empiètement sur les immunités locales(1). Dans les villes saintes, il eût passé pour une violation du territoire sacré, du *haram*, privilège revendiqué par Médine et la Mecque.

L'un après l'autre, les gouverneurs passent en Arabie sans y ramener le calme : Walîd, puis Asdaq, de nouveau Walîd. Quand l'échec de ce dernier parut manifeste, Yazîd lui chercha un remplaçant omaïyade. Il se détermina pour 'Otmân ibn Mohammad ibn Sofîân. On ne pouvait faire un choix plus malheureux.

'Otmân réunissait tous les défauts : jeunesse, inexpérience, indécision, manque de flair et d'application (2). Yazîd n'avait pas tardé à reconnaître son erreur dans le rappel de Asdaq. Mais il ne pouvait, sans se déjuger, le renvoyer à Médine. Mécontent de l'attitude des Marwânides, il refusa de faire appel aux talents de leur chef. Les 'Otmânides ne montraient ni plus de sympathie ni plus de capacité. Force fut à Yazîd de se rabattre sur son cousin, le fils de Moḥammad.

Le jeune gouverneur voulut profiter de la tenue ordinaire des *wofūd*. C'était, pensait-il, dégager sa responsabilité et fournir au calife l'occasion d'intervenir. La manœuvre aurait pu réussir, si les Anṣârs n'avaient été dès lors décidés à secouer le joug omaïyade. Faire partie de cette députation était une distinction ambitionnée ; elle fournissait l'avantage de recueillir les largesses d'un souverain, célèbre par sa munificence. Il appartenait au gouverneur de composer la délégation. Le choix des députés trahit les illusions de 'Otmân : pacifier d'un coup Médine et la

(1) A Koufa, 'Obaidallah s'en sert comme d'une menace. Les gouverneurs, envoyés de Syrie au Ḥorâsân, viennent faire des levées dans l'Iraq, dont relevait l'Asie centrale (Tab., II, 393), ils n'emmènent jamais de troupes syriennes.

(2) Tab., *Annales*, II, 402, 11 ; 406, 1 ; mais lui aussi كان ليّ حبّ العاليه Bayâsi, *I'Idm.*, 34 a. Quand éclatera la révolution, il s'effacera complètement ; Marwân devra se mettre en avant ; Tab., II, 406, 1.

Mecque, ramener les Anşâriens et les partisans d'Ibn Zobair. On y remarquait Mondir, le frère du prétendant et Ibn al-Gasîl, le plus en vue des Médinois. Il leur adjoignit les principaux personnages de la cité (1). Ni Ibn al-Hanafiya, ni Ibn Ġa'far n'y figuraient ; des chaînes d'or les rattachaient à la dynastie omayyade. 'Otmân ne douta pas du succès de la combinaison ; elle aboutira surtout à précipiter la révolution !

Par sa générosité, par la loyauté de son abord et la franchise de son caractère, Yazîd, pensait-il, ne pouvait manquer de les gagner. Le prince se trouvait alors dans la région de Tibériade vraisemblablement dans la ravissante station d'hiver de Şinnabra, créée par son père. Il aimait à y revenir pour demander aux bains voisins la guérison d'une affection goutteuse (2). Son fils Hâlid y retournera dans la suite.

Intelligent, brillant parleur, le cœur et la main toujours ouverts, Yazîd avait hérité de son père le charme des relations. Dans des temps moins troublés, il n'eût pas tardé à gagner tous ses sujets, comme il était déjà l'idole des Syriens. Il accueillit princièrement les Médinois, les combla de cadeaux et de gratifications pécuniaires. La cupidité de certains n'en fut pas satisfaite (3). De retour au Hîġâz, ils insistèrent sur le scandale des mœurs du prince : incestueux et musicien, chasseur effréné, vivant entouré de singes et d'une meute de chiens, aussi immondes que le vin auquel il s'adonnait (4). Remarquons-le en passant : la plupart de ces censeurs donnaient dans plusieurs des excès reprochés à Yazîd. Nous connaissons

(1) Tab., II, 402. I. S. *Tabaq.*, IV<sup>2</sup>, 23, 14 nomme par erreur Walid au lieu de 'Otmân et donne la بيعة يزيد comme motif de la députation ; une indication à retenir.

(2) Tab., II, 406, 12 ; 419, d. l. ; Dinawari, 276, 5 ; *Mo'dwa*, 380.

(3) Spécialement Ma'qil ibn Sinân. Cf. Ibn Doraïd, *Istiqâq*, 168, 13 etc., qui place le fait sous le califat de 'Otmân : (les distractions historiques ne sont pas rares chez ce philologue) ; I. S. *Tabaq.*, IV<sup>2</sup>, 23 ; Dinawari, 276, 6 ; Tab., II, 419, 12 ; 420, 2 ; *Osâ*, III, 147 bas, فَلَمْ يَتَنَعَمُوا بِمَا اخَذُوا مِنْهُ. Le texte primitif devait porter : فَلَمْ يَقْتَنُوا. Si l'on peut se fier à I. S. *Tabaq.*, IV<sup>2</sup>, 23, 14 etc., les députés auraient renouvelé leur *bat'a* entre les mains de Yazîd ; comp. l'aveu de Ma'qil (*ibid.*), أَنِّي خَرَجْتُ كَرَهَا بَبِيَّةَ هَذَا الرَّجُلِ وَقَدْ كَانَ مِنَ الْقَضَاءِ وَالْقَدَرِ خُرُوجِي إِلَيْهِ. même assertion dans la notice de Ma'qil, Ibn 'Asâkir, XVII.

(4) Tab., II, 396, 403 ; *Aġ.*, XX, 106 ; Baihaqi, *Mahâsin*, 64 ; Mas'ûdi, V, 157 ; I. S. *Tabaq.*, V, 47, 26.

déjà la passion des Médinois pour la musique. Quant au port des habits de soie — autre crime objecté au calife — les plus austères des Anşârs et des Mohâgîr du Hîgâz en étaient couverts (1). S'agissait-il de leur garde-robe, ils ne reculaient pas devant la dépense (2).

On distinguait alors à Médine un Anşârien, nommé 'Abdallah. Son père Hanzala, mort à Ohod, avait mérité le titre de « Ġasîl al-Malâ'ika », à la suite d'un singulier prodige, attesté par Mahomet. Comme, à l'aube, on sonnait le rappel des combattants, destinés à partir pour Ohod, Hanzala; réveillé en sursaut, avait sauté à bas du lit conjugal, sans prendre le temps de faire ses ablutions. Il périt sur le champ de bataille et les anges se chargèrent de suppléer la lotion rituelle (3): de là son surnom ! 'Abdallah, fils posthume de ce glorieux martyr, s'en prévalait, à défaut d'autres titres : ses biographes n'ont pas réussi à lui en découvrir. Le rôle joué par cet insignifiant personnage dans la révolution médinoise, suffirait à démontrer l'indigence de Médine en hommes de valeur. Admis, avec ses collègues médinois, à l'audience de Yazîd, il en reçut, lui et ses fils (4), près de 200 000 dirhems en espèces. Son ascétisme (5) — car c'était un nâsik (6) — ne l'empêcha pas d'accepter un aussi fort cadeau. Son intention,

(1) Par ex. l'ascète Ibn Mosayab ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 103 ; autre ascète médinois, رايب قريش ; 'Orwa, frère d'Ibn Zobair, 'Alî fils de Ḥosain, un fils d'Ibn 'Omar etc. ; ils portent des vêtements de 50 dinârs ; *Ṭabaq.*, V, 134, 149, 153-54 ; 161. Tous les compagnons s'habillent de soie, I. S. *Ṭabaq.*, III, 72, 18 ; 92 ; 239, 5 ; 'Aîsa, les filles du Prophète, I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 49, 15 ; 22, 15 ; 25, 21 ; Ḥosain à Karbalâ, *Ṭab.*, II, 359, 364, 366 ; Dinawari 269 ; le fils du Ġasîl lui-même, à la bataille de la Ḥarra, I. S. *Ṭabaq.*, V, 48, 21. Pour le vin à Médine, cf. *Mo'dawia*, 409-16 ; Qotaiba, *Poesis*, 93 ; *Aġ.*, XX, 117-20 ; Aġṭal accuse les Anşârs d'être buveurs, *Aġ.*, XIII, 148 ; cf. I. S. *Ṭabaq.*, V, 101, 26 etc., manteau de soie d'un Anşârien, *Ṭabaq.*, V, 50, 10. A Moslim ibn 'Aqil 'Obaidallah reproche de boire du vin à Médine, Bayâsi, ms. cité, II, 16 a. La femme du petit-fils d'Abou Bakr exploite à son profit — وكانت من اشراف قريش — l'industrie des chanteuses ; *Iqd.*, II, 299.

(2) Collection d'exemples ; *Iqd.*, I, 250 : tuniques de 1000 dirhems.

(3) Nawawi, *Tahdîb*, 221-222 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 47.

(4) Il en comptait onze, I. S. *Ṭabaq.*, loc. cit. ; *Ṭab.*, II, 422.

(5) Passe la nuit en prières à la mosquée ; *Aġ.*, II, 82, 9 d. l. ; sur sa fille, *Aġ.*, XIV, 65.

(6) Ibn al-Aġîr, IV, 45, 2 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 48, 1 etc. Quand la révolte fut cou-

comme il l'affirma plus tard, c'était d'en user pour la bonne cause. Mondir, le frère d'Ibn Zobair, après avoir recueilli les générosités du calife, entreprendra le voyage de l'Iraq pour toucher celles de 'Obaidallah. Les âpres descendants d'Al-'Awwâm ne méprisaient aucune source de profit. De retour à Médine, tous pousseront énergiquement à la rébellion.

Cette fois, les Anşârs se montraient déterminés à faire la révolution à leur profit (1) et à ne plus se laisser jouer par les Mohâgîr. Cet espoir leur était permis : à ce moment, on ne rencontrait à Médine aucun Qoraisite de distinction (2). Pour les Omayyades du Hîgâz, on se sentait, dès lors, décidé à les expulser. Les 'Alides et les Hâsimites se voyaient trop humiliés et affaiblis depuis Karbalâ. Quant aux Zobairides, presque tous se trouvaient à la Mecque, groupés autour de leur prétendant. Les descendants des « deux 'Omars » ne comptaient plus, nous le savons : Ibn 'Omar en était la meilleure preuve,

Profitant de cette situation, les Anşârs songèrent dès lors à proclamer calife le fils de Gasîl (3). Ce dernier, en paraissant plus tard dans le minbar de Médine, réservé au souverain ou à son représentant, affichait clairement cette prétention. Si nous y voyons également monter 'Abdallah, ibn Moţî' (4) c'est en qualité de chef des révoltés qoraisites de Médine, quand les Anşârs auront compris la nécessité de s'allier aux descendants des Mohâgîr. Dure nécessité ! Une longue expérience leur avait appris à se défier de ce concours. Seuls, pourraient-ils affronter les régiments syriens ? Ils avaient, d'autre part, intérêt à dissimuler le caractère exclusivement anşârien du mouvement révolutionnaire. Ç'eût été attirer sur lui le discrédit. Parmi les confédérés, personne ne se souvenait plus du

---

sommée, 'Abdallah établit son quartier général à la mosquée de Médine. Cette circonstance prouve non la piété de l'Anşârien — comme interprète la Tradition ; — mais le caractère mixte de l'édifice.

(1) Ibn al-Aţîr, *Kāmil*, IV, 51, 20 ; Ṭab., II, 403-04.

(2) I. S. *Ṭabaq.*, V, 108, 10. Les chefs qoraisites des révoltés sont mentionnés, *ibid.*, 127-28, tous d'illustres inconnus, même le père du grand poète 'Omar ibn Abi Rabi'a ; cf. P. Schwarz, *op. cit.*, p. 9 etc.

(3) Ṭab., II, 403, 7 ; 405, 14 ; 423, 5 ; Ibn al-Aţîr, IV, 45, 9 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 47, 20.

(4) I. S., *Ṭabaq.*, V, 48, 5 ; 108, 14.

grave avertissement de Farazdaq : « Le califat avait émigré loin de Yaṭrib pour les punir d'avoir quitté le bon chemin » (1), depuis le meurtre de 'Oṭmân.

Bien différente de cette explication mystique, la raison réelle du suicide politique de Médine résidait dans l'extension, prise par l'empire arabe. L'inhospitalière et inaccessible Arabie ne pouvait conserver le centre de ce vaste état. Si 'Alî ne l'eût déplacé, Mo'âwia n'aurait pas hésité à prendre ce parti. Conscients ou non, ils obéissaient à l'impulsion des lois, réglant le développement des sociétés humaines. Comme dans l'organisme humain, la place du cœur dans un Etat se trouve vers le centre du corps politique.

Avant d'en appeler aux armes, Yazîd voulut essayer la voie de la conciliation. Après les échecs successifs de sa politique au Hîgâz, le jeune souverain avait quelque mérite à dompter sa fougue omaiyade, وثبة أموية. Elle n'était un mystère pour personne. Quand ses meilleurs amis devaient tenter une démarche délicate auprès de lui, ils se prévenaient mutuellement : « Ne l'oublions pas, Mo'âwia n'est plus ! Chez son successeur, la violence ne prend pas ! » (2)

Il envoya à Médine une mission, présidée par No'mân ibn Baṣîr, pour calmer les esprits. La choix du négociateur attestait les intentions pacifiques du calife. No'mân était un des Anṣâriens les plus qualifiés et en même temps un des personnages les plus considérés à la cour de Damas. Accepté par les deux partis, aucun ne paraissait mieux préparé pour opérer un rapprochement. Yazîd voulut donner aux Médinois cette preuve de modération, en leur adressant un des leurs, connu pour être leur avocat auprès des califes omaiyades. « Vous ne pouvez rien contre les Syriens ! » ainsi s'exprima le négociateur (3), en homme connaissant les siens et l'organisation supérieure des armées omaiyades. Malgré son échec, la démarche atteste, du moins, la répugnance de Yazîd contre l'emploi de la

(1) *Iqd*, II, 274, 5.

(2) *Aḡ.*, XVII, 62, 8 bas.

(3) *Ṭab.*, II, 404. Les *مساجد* (*Ṭab.*, II, 405, 2) mentionnées par lui, ne sont pas des mosquées — Médine possédait seulement مسجد الرسول — mais les *masjid-maḡlis* des clans anṣâriens.

force (1). Il patienta une année entière : attente bien méritoire, pour un tempérament comme le sien.

De Médine, la mission avait ordre de se rendre à la Mecque, pour essayer de ramener Ibn Zobair à la soumission. Quoique légendaire, le développement du récit est instructif ; il peint merveilleusement l'état des esprits dans les deux camps. Nous ne résistons pas à la tentation de lui emprunter quelques traits. No'mân avait connu comme collègues dix sayid influents, Arabes depuis longtemps établis en Syrie (2). Comme ils voyaient l'Anṣârien engager des pourparlers secrets avec Ibn Zobair, ils en prirent ombrage. Un Anṣârien au Hiğâz pouvait sentir ébranlée sa fidélité à la dynastie ! Et puis, ce No'mân avait fréquemment laissé paraître son antipathie contre Yazîd. Dans ses conférences avec Ibn Zobair, n'avait-il pas déclaré que, personnellement, il le préférerait au fils de Mo'âwia, comme, d'ailleurs, ses parents, ses tantes maternelle et paternelle ? Finalement, il se serait abstenu de lui conseiller la soumission.

Brusquant la situation, un des membres de la mission syrienne, Ibn 'Idât l'As'arite, bon musulman d'ailleurs, apostropha un jour (3) Ibn Zobair : « Assez de discussions ! Tu feras mieux de méditer le sort de Hosain fils de 'Alî. Il possédait assurément des titres et une considération au sein de l'islam, bien supérieurs aux tiens ! — Hosain, répliqua 'Abdallah, a eu le tort de quitter son asile pour s'abandonner à des gens sans foi. — Il n'importe ! repartit Ibn 'Idât, si tu t'obstines, on viendra te saisir ici, au sein de la Mecque ! » Pour toute réplique. Ibn Zobair passa son arc à son interlocuteur : « Lance, lui dit-il, une flèche contre les colombes du sanctuaire (4). — A Dieu ne plaise ! dit Ibn 'Idât, que je viole la

(1) Cf. *Ağ.*, I, 12, 3 ; comp. *Dinawari*, 273, 11 ; I. S. *Tabaq.*, V, 107-08.

(2) Les noms diffèrent dans les diverses recensions.

(3) *Dinawari*, 273 bas, 274. Dans Fâkihi, *Chroniken* (Wüstenf.), Daḥḥâk ibn Qais serait ici l'interlocuteur d'Ibn Zobair. Qotaiba, *Oyoûn*, 236, 1 etc. D'après *Tab.*, II, 397, 18 on a l'impression que Ibn 'Idât aurait présidé la mission envoyée auprès de Ibn Zobair. On l'appelle 'Abd ou 'Obaidallah.

(4) 'Ağgâg jure par les colombes de la Ka'ba. Ibn Sikkîf 445, 5. Voir dans Azraqî, 371-72, à quels châtiments s'exposaient ceux qui s'attaquaient à ces volatiles ; cf. I. S. *Tabaq.*, V, 70, 23 ; *Tab.*, II, 430.

sainteté du haram. — Et voilà pourquoi, répliqua 'Abdallah, je me crois en sûreté (1). On n'osera venir me forcer au pied de la Ka'ba. — On l'osera ! » répondit le chef syrien, et l'entretien fut rompu sur cette menace (2).

Il est intéressant d'observer l'attitude des Hâsimites au cours de ces événements. Ils évitèrent de s'y mêler. Chez certains, comme 'Alî ibn Hôsain, la reconnaissance a pu dicter cette conduite ; pour d'autres, — nommons Ibn al-Hanafîya et Ibn Ġa'far, — ce fut avant tout l'intérêt. Le temps des Hâsimites n'étant pas encore venu, ils ne voyaient pas la nécessité de remplacer le généreux fils de Mo'âwia par le neveu de 'Âîsa. L'âpre famille des Zobairides ne leur permettrait pas de puiser dans le trésor public, comme le faisaient les Sofîânides. 'Alides et 'Abbâsides (3) ne pouvaient se dissimuler le caractère antiqoraïsiste de la révolution médinoise. Cela fait honneur à leur perspicacité. Un des premiers, 'Alî fils de Hôsain, s'était empressé d'écrire à Yazîd pour l'assurer de sa fidélité. Puis, ce fut le tour du fils de Ġa'far, de ce héros obscur, tombé à Moûta, victime de son obéissance aux ordres du Prophète. Une amitié, déjà ancienne, l'unissait à Yazîd.

Quand il venait faire sa cour à Mo'âwia, le Ġa'faride n'oubliait jamais d'amener avec lui des musiciens (4), ses compagnons inséparables (5). De son côté, Yazîd adorait la musique. Dépistant la surveillance de Mo'âwia, Ibn Ġa'far trouvait moyen de favoriser les entrevues de ses artistes avec le prince héritier (6). Dès lors, il devina chez lui « tous les ins-

(1) Cette conviction lui fera manquer le califat. Voir la fin du chapitre XVIII : Siège de la Mecque.

(2) *Aġ.*, I, 12 ; à la ligne 13 lisez اللحد ; Ya'qûbî, II, 293-94 ; Fâkihî, *Chroniken* (Wüstenf.), II, 23, où se trouve peut-être le noyau primitif de la légende.

(3) Cf. I. S. *Tabaq.*, V, 74, 9 ; un descendant de 'Abdalmottalib, Fa'll ibn 'Abbâs se distingua parmi les révoltés, *Tab.*, II, 413-14 ; il fit exception, I. S. *Tabaq.*, V, 159. 15. Démêlés entre Zobairides et Hâsimites, *Iqd.*, II, 137.

(4) Il était كثير الطرقات بالتغني « très versé dans l'art musical » et non « rempli de détours pour arriver à la fortune », comme porte la traduction française, Mas'oudî, *Prairies*, V, 387, 7 ; cf. *Mo'dwia*, 176 etc., 365, 442.

(5) Balâdori, *Ansâb*, 406-08.

(6) *Aġ.*, VI, 29, 30 ; VII, 103-04, 189.

tincts généreux des Manâfites et en escompter pour lui-même les bénéfices futurs » (1). L'événement devait lui donner raison.

Nature loyale, Yazîd demeura toujours fidèle à ses amis, même aux plus humbles. Aḥṭal ne le flattait pas quand il l'appelait :

« Un homme sûr, adoré de ses familiers, ne se déroband jamais, quand on réclamait son amitié ».

(2) انا ثقة لا يجتويو ثوبي ولا تاني عنه اذا ما تزودا

Voilà pourquoi l'ingratitude l'étonne et le révolte. A leur première entrevue, Yazîd, comme calife, rappela à Ibn Ga'far les souvenirs anciens; puis il s'empessa de doubler le chiffre des pensions, déjà considérables, reçues précédemment de Mo'âwia (3). Nos chroniqueurs parlent ici de millions, sans préjudice des autres cadeaux en nature. N'était-ce pas dissiper l'argent des musulmans ? On le fit remarquer au calife. Il répondit : « C'est comme si je l'avais distribué à toute la population de Médine » (4). C'était une allusion à la prodigalité d'Ibn Ga'far (5).

Sans être un « noble caractère », comme l'a généreusement qualifié son récent biographe, M. H. Banning, Ibn al-Ḥanaṭiya se souvenait lui aussi de la munificence du calife. Aux mécontents, s'efforçant de l'attirer à eux, il déclara : « Pour moi, j'entends demeurer fidèle au serment prêté à Yazîd. — Mais c'est un mécréant ; il s'adonne à la boisson ! — En avez-vous été témoins ? Pour ma part, je l'ai longuement fréquenté ; je l'ai vu s'appliquer à la prière, pratiquer le bien, s'intéresser aux questions de droit sacré (6). — Ah ! reprenaient les Médinois, Yazîd sait dissimuler, il s'est caché devant toi. — Et il s'est montré à découvert devant vous au-

(1) Voir le témoignage qu'il rend de lui à Mo'âwia ; Balâdori, *Ansâb*, 406 b ; *Aḡ.*, VII, 104, 8.

(2) Aḥṭal, *Divan*, 94. 7 ; *Chantre*. 43 ; cf. *Aḡ.*, loc. cit., et XIII 40 bas.

(3) Il en recevait annuellement 100 000 dirhems.

(4) I. Ga'far ne cessait d'emprunter ; il avait appris du Prophète : ان الله مع الدائن حتى يقضى دينه ; Dârimî (éd. lithographiée) 346, 8.

(5) فام يكن الحول يحول حتى ينقما ويستدين , Balâdori, *Ansâb*, 400 b, 401-02 ; Abou'l Maḥâsin, البحر الزاخر (ms. Paris), 192-93 ; même récit, mais délayé, dans Kotobî, 'Oyoûn, (ms. cité) ; *Iqd*<sup>3</sup>, I, 145 ; sentence cynique d'I. Ga'far, *Iqd*<sup>3</sup>, III, 268, 9 d. l.

(6) Abou'l Maḥâsin, ms. cité, 192-93.



tres!» — Toutes les instances ne parvinrent pas à le sortir de cette neutralité bienveillante (1), si utile à ses intérêts.

*Persona grata* auprès des deux partis, Ibn Ġa'far voulut utiliser son influence pour prévenir l'effusion du sang. La guerre civile dérangeait les combinaisons de cet épicurien. Il intercèdera à Damas (2) en faveur des Médinois. Yazîd borna ses exigences à demander pour ses troupes le passage libre par l'oasis de Yaṭrib, pour aller combattre Ibn Zobair. Le fils de Ġa'far trouva ces conditions acceptables ; l'obstination des chefs médinois réussit à les faire rejeter (3). Quoiqu'il en soit, aucun descendant d'Aboû Ṭâlib ne prit part à la bataille de la Ḥarra (4). Retiré à la Mecque, depuis le départ de Ḥosain, Ibn 'Abbâs, apprenant les divisions régnant à Médine, s'était empressé de prédire l'échec de la révolution. Le succès des Anṣârs lui paraissait aussi peu souhaitable que celui d'Ibn Zobair (5).

Les mécontents attendaient seulement une occasion pour se mettre en révolte ouverte. Elle leur fut fournie par l'arrivée à Médine d'Ibn Mînâ (6), l'intendant des domaines de Mo'âwia, venu pour surveiller les récoltes des terres appartenant au calife, en ce district. On l'empêcha d'accomplir sa mission (7). Puis, dans la grande mosquée — le vrai parlement de l'islam — fut organisée une scène, ne rappelant en rien la liturgie plus moderne de l'islam, mais plutôt les usages de l'ancienne ġâhiliya, comme l'a fait observer M. Goldziher : « Quand un souverain, auquel on avait prêté le serment de fidélité, était déclaré indigne du trône, dans une réunion solennelle, on avait coutume de se débarrasser d'une sandale, pour

(1) Balâḥori, *Ansâb*, 689 a ; Bayâsî, ms. cité, II, 32 b.

(2) Où il se rendit en personne, I. S. *Ṭabaq.*, V, 107, d. l. ; il y apaise la colère de Yazîd, Bayâsî, ms. cité, II, 34 a.

(3) Bayâsî, ms. cité, II, 34 b.

(4) I. S. *Ṭabaq.*, V, 107-08 ; 159, 14.

(5) Cf. I. S. *Ṭabaq.*, V, 74, 9.

(6) Ḥakam ibn Mînâ, maulâ des Omayyades, I. S. *Ṭabaq.*, V, 228-229. Comme son nom semble l'indiquer (Mînâ = Mennas), il devait être d'origine chrétienne. Sa notice (Ibn 'Asâkir, V<sup>e</sup> vol.) le dit esclave d'Ibn 'Âmir ar-Râhib, puis acheté par A. Sofîân ; il réside à Médine et à Damas ; la notice ne parle pas de ses relations avec les Omayyades ; son *wild'* suffisait !

(7) Cf. Samhoûdi (ms. Beyrouth), 37 a.

indiquer que le prince était privé de la souveraineté, comme le pied de sa chaussure » (1).

Une autre partie du costume masculin servait également à esquisser ce geste révolutionnaire : le turban, coiffure par excellence des anciens Arabes, celle des grands jours (2). Sans cet insigne, le souverain, les hommes du gouvernement ne pouvaient se montrer publiquement, dans l'exercice de leurs fonctions ; il faisait partie du costume d'apparat. « A la rigueur, observe plaisamment Ġāḥiẓ, un orateur pourrait s'exhiber tout nu, mais non pas sans 'imāma » (3). 'Obaidallah la portait en entrant à Koûfa (4). A Šifīn, au moment de commander la grande charge de cavalerie, 'Alī s'en coiffa ; Hosain l'imita dans la plaine de Karbalā. Quand Ḥaġġāġ arrive à la cour, il porte l'arc arabe en bandoulière (5) et le turban sur la tête. — A cette coiffure, on reconnaît, au sein de la foule, le saiyd de la tribu. Aussi est-il fréquemment qualifié de *مُنْتَمِر* ou de *ذو العمامة*, l'enturbanné (6).

Avant le départ d'une expédition, Mahomet l'impose en personne à ses capitaines. Ainsi fait le roi No'mān de Ḥīra, pour les députés, envoyés à la cour de Chosroès. L'héroïque Qotaiba ibn Moslim coiffe la « 'imāma des jours de détresse, *الشماتة* », quand il va engager la lutte suprême contre les troupes du calife Solaimān (7). Pour dégrader un soldat, coupable de

(1) *Abhandlungen*, I, 47 ; لا خلتك خلم الذمل, écrit à Solaimān-Qotaiba ibn Moslim, *Tab.*, II, 1285, 14. Goldziher rappelle avec raison la destitution par 'Omar de Ḥālīd ibn al-Walīd : Omar lui fait enlever la « 'imāma », *Tab.*, I, 2148, 17 ; 2149.

(2) Minutieusement le hadīṭ en règle le port, les dimensions ; voir I. S. *Ṭabaq.*, V, 132, 141, 143, 146, 150, 161.

(3) Ġāḥiẓ, *Bayān*, II, 76 ; cf. *ZDMG*, LII, 148, n. 3.

(4) Mas'ūdī, *Prairies*, V, 134, 292 ; Moḥṭār fera comme lui ; *Tab.*, II, 532.

(5) Dīnawari, 198, 8 ; Qotaiba, *Oyoūn*, 206, 4 ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 135, 12 ; 182 ; voir plus haut, p. 2 : en paraissant en public, la dernière fois, Mo'āwia porte la 'imāma ; Ya'qūbī, II, 284, 4 ; *Tab.*, II, 207, 5 ; certaines couleurs étaient réservées au saiyd, *Iqd*<sup>2</sup>, II, 152, 9 d. l. ; Asdaq affectionnait le rouge, *ibid.*, 191 bas.

(6) Qotaiba, *Oyoūn*, 273, 5 ; Ġāḥiẓ, *Animaux*, III, 25 ; *Ağ.*, XX, 129, 13 ; *بطل منتمر*, Qoṭāmī, *Divan*, IX, 9 ; *Naqā'id Ġarīr*, 249, 10 ; éloge de la 'imāma, Qotaiba, *Oyoūn*, 350 ; *اجمل من ذي العمامة*, Maīdānī, *Proverbes*, I, 166 ; on arbore le *ḥilm* comme une 'imāma, Boḥṭorī, *Ḥamāsa*, n° 1034. De là fréquemment *سيادة* = *عمامة*.

(7) *Osd*, III, 313 ; *Iqd*, I, 127, 3 ; *Tab.*, *Annales*, II, 1294, 12.

désertion, on commençait par lui enlever la *'imâma* (1). De là, la signification symbolique de ce geste dans les révoltes, dans les pronunciamientos (2) et, en général, lorsque la démocratie arabe déclarait terminé le mandat confié aux représentants de la communauté, الجماعة. Abou Moussâ s'en souvint à la conférence de Adroḥ, en proclamant la déchéance de 'Alî : « Je le destitue, s'écria-t-il, comme je dépose ce turban ». Ainsi avait agi 'Ammâr ibn Yâsir à Médine, quelques jours avant l'assassinat de 'Otmân (3). C'était déclarer la mort civile du souverain.

A trente ans de distance, les Médinois inaugurèrent par le même cérémonial, leur nouvelle levée de boucliers contre l'autorité des Omayyades. L'on vit bientôt les turbans, les sandales, les souliers, les burnous s'amonceler dans la cour de la mosquée. La masse de ces dépouilles les illusionnait sur leur faiblesse, sur leurs divisions intestines. « Trop de chefs ! s'était écrié Ibn 'Abbâs ; ils sont perdus, هلك القوم ».

La réunion eut son épilogue dans la reconnaissance d'Ibn al-Gasîl comme chef (4). On n'osait trop l'appeler calife, de peur d'indisposer les Mohâgîr de la cité (5). Pour les ménager, on s'accorda sur la formule suivante : la bai'a serait prêtée au chef anṣârien, « en vue d'amener la déposition de Yazîd ». La formule hypocrite ne satisfait pas la population non-anṣârienne de Médine.

Les Mohâgîr, Qoraisites et Bédouins, réclamèrent une part dans le commandement. Pour l'exercer, ils auraient eu, nous assure-t-on, seulement l'embarras du choix (6) : les hommes de valeur abondaient. Malheureusement, tous les noms cités à ce propos, appartiennent à des per-

(1) Ibn al-Aṭîr, *Kâmil*, IV, 158, 4 ; Tab., *Annales*, II, 1271, 12. De là le caractère humiliant du traitement, infligé par 'Omar à Hâlid.

(2) Comp. la scène dans le camp d'Ibn Aṣ'at, Tab., II, 1058, 1.

(3) Mas'ouḍî, *Prairies*, IV, 397 ; *Tamhîd* (Ms. B. Kh.), 85. Dans les réceptions, le calife porte le turban ; il l'enlève quand la réunion devient intime ; *Iqd²*, III, 42. L'enlever en public dénote une violente passion ; ainsi No'mân ibn Baṣîr devant Mo'âwia, quand il réclame le châtimeut de Aḥṭal ; *Aḡ.*, XIII, 148 ; XIV, 122.

(4) *Aḡ.*, I, 12 ; Tab., *Annales*, II, 403. 7 ; 405, 14.

(5) Parmi eux on comptait un fils de Sa'd ibn Abi Waqqâs, Tab., II, 418 ; la notice d'I. S. *Ṭabaq.*, V, 124, ne mentionne pas sa présence à la Ḥarra.

(6) I. S. *Ṭabaq.*, V, 108, 10 : وفيهم ما لا يُنت من العرب والفرس.

sonnages peu connus, presque tous originaires d'un des clans les plus obscurs de Qorais, celui de 'Adî, le clan du calife 'Omar (1). L'adjonction d'un Maḥzoûmite, le père du licencieux poète 'Omar (2), ne suffisait pas pour détruire cette impression décourageante.

Chez les Banoû 'Adî, l'élévation du fils de Ḥaṭṭâb avait, depuis sa mort (3), entretenu les visées les plus ambitieuses. Son fils, le célèbre Ibn 'Omar eût volontiers continué la dynastie des 'Omarides (4) ; mais pour ce rôle, l'envergure et l'initiative lui firent défaut. Ne voyant personne le lui offrir, il paraissait résigné à vivre dans l'obscurité. Il aurait même déconseillé à ses fils de s'engager dans l'aventure médinoise (5). A cet indolent opportuniste, la cause devait paraître bien compromise, pour lui inspirer cette sagesse.

En réalité, tous les hommes de valeur, tant Anṣâriens que Qoraisites, se trouvaient hors d'Arabie et au service des Omayyades. Dans cette promotion médinoise, le moins insignifiant des 'Adites se nommait 'Abdallah ibn Moṭî' : il obtint le commandement des révoltés qoraisites. Ma'qil ibn Sinân fut nommé, pour donner satisfaction aux Mohâgîr non-Qoraisites. Avec le fils du Gasîl, ils joueront le rôle principal. Ces combinaisons ne supprimèrent pas entre les *asrâf* les compétitions d'ambition (6). A son tour, Ibn Moṭî' paraît avoir posé sa candidature au califat. En cette qualité, on le vit paraître en chaire (7) et essayer un simulacre de bai'a. Témoin ce distique (8) d'un Bédouin, présent à la cérémonie :

(1) Comp. I. S. *Ṭabaq.*, loc. cit., 127, 128. On leur aurait confié la défense des *أرباب* de Médine. *Ṭab.*, II, 412-13.

(2) Sur ses richesses, cf. notre *République marchande de la Mecque*, p. 27.

(3) Cf. *Mo'dwîa*, 282.

(4) Cf. *Mo'dwîa*, 282 ; I. S. *Ṭabaq.*, IV<sup>1</sup>, 121 : 124-25 ; 134. A Adroḥ, Aboû Moûsâ proposa la candidature d'Ibn 'Omar, son beau-fils, d'accord avec lui.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, IV<sup>1</sup>, 134 ; Ḥanbal, *Mosnad*, II, 73, 78, 82 ; Boḥârî, *Ṣaḥîḥ*, E, IV, 188 ; Bayâsî, loc. cit., lequel le dit, pour lors, à la Mecque ; Balâḍorî, *Ansûb*, 689 a, le nomme parmi ceux qui s'efforcent de gagner à la révolution Ibn al-Ḥanaḥfiya. Il était partisan du fait accompli et toujours avec le plus fort. Cf. I. S. *Ṭabaq.*, IV<sup>1</sup>, 110.

(6) 'Awâna, en ne nommant que trois chefs médinois (*Ṭab.*, II, 413, 5), se montre mieux informé qu' A. Miḥnaf. *تأليف قريش*, I. S. *Ṭabaq.*, V, 108, 9.

(7) I. S. *Ṭabaq.*, V, 108, 15.

(8) Ġāḥiẓ *Bayḍn*, I, 41. D'après Mas'ouḍî, *Prairies*, V, 194, il aurait été impro-

« Ibn Moṭīf nous a convoqués pour l'investiture ; je suis venu à lui pour une bai'a, contre laquelle mon cœur proteste.

« Il m'a tendu sa rude main ; quand la mienne l'eut touchée, ( j'ai senti qu' ) elle n'était pas la main d'un calife. »

Le premier acte d'autorité des rebelles fut d'expulser les Omayyades, fixés dans la ville depuis la reddition de la Mecque : avec leurs maulâs et serviteurs, ils y formaient un groupe de plus de 1000 personnes, en état de porter les armes (1). D'après certains documents, la mesure n'aurait pas été appliquée aux 'Otmânides (2). De cette hypothèse invraisemblable, il m'a été impossible de relever la trace dans nos meilleures sources. Les annalistes postérieurs, en la prenant à leur compte, se sont laissé impressionner, croyons-nous, par la tension très réelle existant depuis les débuts du règne de Mo'âwia (3) entre les Sofiânides et les enfants du calife 'Otmân (4).

Réfugiés à Wâdi'l Qorâ, les expulsés envoyèrent réclamer le secours du calife. Ce dernier continuait à soigner sa goutte, quand il reçut le message. L'omaiyade, son représentant au Hîgâz, y aurait joint sa tunique déchirée (5). En attendant, Marwân sera un des premiers à bénéficier de de l'humanité de Yazîd envers les Alides, victimes de la journée de Karbalâ. Au moment de quitter Médine, il chercha un personnage influent, afin de lui confier son harem et ses enfants, trop faibles pour supporter les épreuves de l'exil (6). Sondé par lui, le pieux Ibn 'Omar refusa de rendre

---

visé le jour où Ibn Moṭīf présida à la Mecque la bai'a au nom d'Ibn Zobair ; explication peu heureuse. Dans la résidence, l'hommage était prêté directement au calife. D'ailleurs notre Bédouin s'attaque nommément aux prétentions « califales » d'Ibn Moṭīf.

(1) Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, IV, 48, 8 ; Tab., II, 406, 407.

(2) Azraqī, 139, 4 ; *Chroniken* (Wüstenf.), II, 168.

(3) Voir *Mo'âwia*, 285. Un des premiers, 'Amrou fils de 'Otmân écrit à Yazîd pour réclamer du secours. Tab., II, 405, d. l. Bayâsi dramatise l'arrivée du courrier à Damas. Comme on lui ferme la porte du calife, il menace : لأصعدن على منارة دمشق ولأصيحن , *I'Idm*, II, 34 b. Les minarets sont une création postérieure ; même remarque pour I. S. *Tabaq.*, V, 92, 6.

(4) Moslim ibn 'Oqba semble y faire allusion ; Tab., II, 407, 15.

(5) Tab., II, 406 ; détails complets dans Bayâsi, *loc. cit.* ; Baihaqī, *Muḥassin*, 64.

(6) Marwân, dans toute cette affaire, agit comme le chef naturel des Omayyades du Hîgâz ; Tab., II, 405, d. l.

ce service. Devant son inhumanité, Marwân ne put retenir cette exclamation : « Quel homme et quelles mœurs ! » (1) En revanche, 'Alî, fils de Ḥosain accueillit la famille de Marwân et lui fit prendre avec son harem la route de Ṭâif (2). Il se trouva heureux de reconnaître par là les bons procédés du calife omaiyade envers lui et les siens et de se séparer d'une révolution, en principe dirigée contre les Qoraisites, mais devant fatalement tourner au profit d'Ibn Zobair (3). L'hostilité, professée par beaucoup d'Anșâriens contre les Hâsimites, avait cessé d'être un mystère (4).

Yazîd accueillit d'assez méchante humeur la demande de secours des Omaiyaes du Ḥigâz : il les accusa de lâcheté pour n'avoir pas essayé de se défendre. Dans cet accès d'humeur chagrine entra sans doute le souvenir de la sourde opposition faite par ses parents à la politique des Sofîânides, de leurs complaisances dangereuses pour certains rebelles. Mais la générosité l'emporta bientôt, et aussi le sentiment de la solidarité, comme il le déclarera bientôt à Moslim ibn 'Oqba (5) :

« En dépit de leur déloyauté, j'ai couvert ces parents de ma protection, j'ai combattu quiconque leur faisait la guerre.

« J'ai oublié l'ingratitude, alors que le malheur leur eut courbé la tête, quand les épreuves me les ont ramenés (6).

« Ils ont pu mordre ma chair, je respecterai la leur ; — s'en prendre à ma gloire : j'établirai solidement la leur (7). »

La mort viendra se mettre à la traverse de ce généreux dessein, comme elle arrêtera brutalement les autres projets, caressés par le calife sofîânide. Impatiemment il attendait la solution de la crise arabe. Une des premières pensées de son règne avait été de retourner au Ḥigâz. Il voulait non-seulement reconnaître sur place la valeur des artistes médinois,

(1) Ṭab., II, 409 ; Aġ., I, 13, l. 15. Dozy, *Musulmans*, I, 93, 1 a fait ici un contre-sens. Il a lu امرًا au lieu de امرًا.

(2) Aġ., loc. cit. ; Ṭab., II, 409 ; Ibn al-Aġir, *Kāmil*, 49, 4.

(3) Pour comprendre le caractère pacifique et loyal de 'Alî fils de Ḥosain, voir traits, cités dans I. S. *Ṭabaq.*, V, 163-64.

(4) I. S. *Ṭabaq.*, V, 74, 9 ; amitié du fils de Ḥosain pour Marwân, *ibid.*, 159.

(5) Ṭab., II, 407, 16.

(6) Boḥtorî, *Ḥamḍa*, 1325.

(7) Boḥtorî *Ḥamḍa*, 1306, v. 3 ; comp. chap. 155.

comme il s'en était ouvert à de joyeux compagnons, dans l'entourage d'Ibn Ġa'far, mais il désirait, à l'occasion du pèlerinage, rendre pour quelque temps à Médine son titre de résidence impériale et répandre sur les villes saintes une pluie d'or (1). C'était encore une tradition, établie par Mo'âwia. Dans son estime, elle ne pouvait manquer d'assurer la pacification d'une région si profondément troublée. Cette politique n'était pas indigne d'un souverain éclairé. Voilà pourquoi elle n'a pas trouvé grâce auprès de nos chroniqueurs : ils ont préféré attribuer à Yazîd un programme, mieux en harmonie avec leurs propres préjugés ; programme de haine et de ruine !

## XVI

### L'EXPÉDITION DU HĠĠAZ.

---

DIFFICULTÉ DE TROUVER UN CHEF. MOSLIM IBN 'OQBA EST NOMMÉ ; SON PASSÉ, SES QUALITÉS. COMPOSITION DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE ; SA FORCE NUMÉRIQUE ; LE DÉPART. OMAIYADES DEMEURÉS À WÂDÎ'L QORÂ. ENTREVUE AVEC MOSLIM. MALADIE DE 'ABDALMALIK.

---

Un jour, en présence de Mo'âwia, Sa'sa'a ibn Soûhân, un des plus éloquents contemporains du calife, aurait prononcé ce jugement sur les habitants du HĠĠaz : « Très enclins à la révolte, ils sont incapables de la mener à bout » (2). Les événements se chargeraient de justifier cette appréciation prophétique. Mais, ignorant l'avenir, Yazîd dut se préoc-

---

(1) Cf. *Iqd²*, I, 146 ; *Aġ.*, VII, 104.

(2) Mas'ôûdî, *Pratries*, V, 102.

cuper d'éteindre l'incendie, menaçant de dévorer les villes saintes. Il commença par chercher un chef à la future expédition. Il voulait bien encore épargner Médine, mais à une condition : les Médinois livreraient passage à ses troupes, en marche contre Ibn Zobair (1).

A qui confier la rude mission ? Avec ses qualités guerrières, avec sa politique tenace et sans scrupule, le fils de Zobair paraissait un adversaire autrement redoutable que le léger et inintelligent Hosain. Médine et la Mecque, Qoraïsîtes et Anşârs ne pouvaient être traités avec le sang-eûne, déployé à l'égard de Koufa et des Iraqains. Au Hîgâz on ne disposait pas sur place d'un homme, comme 'Obaidallah, valant à lui seul une armée. Dans cette province, la puissance des Omayyades venait de s'effondrer lourdement. Où trouver l'homme capable de relever cette ruine, de pacifier la Péninsule, cette réserve inépuisable de l'armée arabe, « matière de l'islam, مادة الإسلام », comme l'avait surnommée le calife 'Omar ? Le général, chargé de cette tâche, devait être doublé d'un politique assez avisé pour lutter à armes égales avec Ibn Zobair. Depuis bientôt trois ans, ce maître-fourbe avait joué tous les gouverneurs envoyés au Hîgâz, usé tous les ressorts de la politique omayyade, fait avorter toutes les négociations.

Après l'issue fatale de la journée de Karbalâ et le mécontentement du souverain contre son vice-roi dans l'Iraq, Yazîd n'a pas pu songer à 'Obaidallah, comme le veut une tradition (2), désireuse avant tout de placer une réponse désobligeante pour le souverain (3), dans la bouche du fils de Ziâd. En lui confiant cette mission, on eût inutilement perdu un temps précieux et dégarni les provinces orientales, mal soumises.

Même en Syrie, les choses ne marchèrent pas d'abord au gré du calife. Celui-ci, revenu maintenant de ses préventions contre l'énergique et intelligent (4) 'Amrou'l Aşdaq, son ancien représentant au Hîgâz, vou-

(1) I. S. *Tabaq.*, V, 107-08. Celui-là l'inquiète !

(2) *Tab.*, II, 408 ; Nowairi (ms. Leiden), 231.

(3) Et aussi, de montrer l'odieux de cette expédition, en la faisant offrir au meurtrier de Hosain. A ce propos, Margâna est qualifiée de امرأة صدق. Jusque-là, son nom, comme celui de l'aïeule Somaiya, avait servi d'épouvantail aux écrivains 'alides.

(4) من رجال قريش, commé l'appelle I. S. *Tabaq.*, V, 176.



lut l'y renvoyer à la tête des forces syriennes. On ne pouvait mieux faire que de préposer — selon la formule consacrée — « à la guerre et à la prière », c'est-à-dire, muni de pleins pouvoirs, civils et militaires, le fils de Sa'id, redouté à Médine, autant que populaire en Syrie. Froissé d'avoir été sacrifié à une intrigue de cour par le calife (1), 'Amrou refusa la redoutable mission. Il ne se sentait pas, disait-il, le cœur de verser le sang des Qoraisites (2). Asdaq recommanda de s'adresser à un général, libre d'attaches de ce côté. Mais le titulaire, désigné par le calife, à la suite de ce conseil, mourut peu de jours après sa nomination (3).

Nous avons déjà eu occasion de prononcer le nom de Moslim ibn 'Oqba avec Dahhâk ibn Qais, exécuteur testamentaire des volontés de Mo'âwia et chargé de la régence jusqu'à l'arrivée de Yazîd. Ces titres suffiraient à faire son éloge. Il appartenait à cette tribu de Morra (4), dont nous connaissons déjà un représentant : le célèbre 'Aqîl ibn 'Ollafa, ce type du saïyd bédouin. Moslim va nous en fournir un spécimen (5), non moins intéressant.

Nous sommes mal renseignés sur les débuts de sa carrière publique. Hypnotisée par l'entreprise sacrilège, à laquelle le nom du Morrite demeure attaché, la Tradition ne s'est pas donné la peine d'enregistrer le détail de son *cursus honorum*. Pourtant, le personnage en valait la peine. Comme on le voit faire exclusivement cas des Syriens et bousculer les gens du Hîgâz, sans en excepter les Omayyades fixés en cette province, il a dû, — il est permis de le conjecturer — s'établir de bonne heure en Syrie ; probablement à la suite des premiers conquérants. Personnellement très

(1) I. S. *Ṭabaq.*, V, 168, 12 ; *Ṭab.*, II, 399.

(2) I. S. *Ṭabaq.*, V, 122, 127-29 ; *Ṭab.*, II, 404-05. Yazîd se plaint de rencontrer parmi les révoltés, le fils de sa tante., *Aj.*, XIII, 40 bas. Cf. I. S. *Ṭabaq.*, V, 122. Une femme de Asdaq était tante d'I. Zobair. I. S. *Ṭabaq.*, V, 177, 15.

(3) *Aj.*, I, 14 ; Ibn al-A'îr, *Kāmil*, IV, 48.

(4) Le « ḡafâ » des Morrites était devenu proverbial. Qotaiba, *'Oyoûn*, 337, 15. Moslim peut avoir contribué à accréditer cette réputation.

(5) Cf. *'Iqd'*, II, 62, où Sâlim ibn 'Oqba désigne notre Moslim. Les Morrites étaient grands mangeurs de dattes ; leurs filles recherchées par Qorais ; *Aj.*, II, 90, 100.

brave (1), il appartenait, dit la Tradition (2), à la nombreuse classe des capitaines borgnes (3) de cette période. A la bataille de Šiffin, il commanda l'infanterie de l'armée syrienne (4). Il fit une tentative malheureuse pour conquérir sur 'Alī l'oasis de Doûmat al-Ġandal (5), dont la possession importait à Mo'âwia. Ce dernier l'avait également chargé du ḥarâġ de la Palestine (6), où l'honnête Morrite négligea de s'enrichir.

Puis, nous le retrouvons parmi les membres de l'ambassade, envoyée à Médine. Il aurait, à cette occasion, dénoncé à Yazīd l'attitude suspecte de No'mân ibn Bašīr. Il apparaît surtout au lit de mort de Mo'âwia, dont il commandait la garde particulière (7). Le cas qu'en faisait ce souverain ressort d'une recommandation, faite par lui à son fils : « Si tu as des démêlés avec le Ḥigâz, contente-toi d'y envoyer le borgne de la tribu de Morra (8) ». Toujours, on le voit, la méthode de la prophétie *ex eventu*. Elle nous a déjà légué le testament du grand Sofîânide.

Dozy (9) en a fait un Bédouin mécréant, ne croyant pas à la mission de Mahomet (10). Nous le verrons au contraire, mourir pieusement, ayant

(1) Cf. Tab., II, 416. احد جبارة العرب وشياطيتها, Al-Fahri (Ahlwardt), 141, 4 d. l.

(2) Se rappeler que le borgne est de mauvais augure : ainsi l'Anti-Christ sera borgne ; Boḥārī, *Šaḥiḥ*, II, 334. Cf. *Oriental Stud.* (hommage Nöldeke), I, 433. Un borgne vient annoncer à Ḥoġr ibn 'Adī sa sentence de mort. *Aġ.*, II, 175, 1; VII, 13, 2 d. l.

(3) Citons Aboû Sofîân, Moġīra, Mâlik ibn Mišma', *Iqd.*, I, 51 ; *Aġ.*, XXI, 29, 14 et 26 ; et listes, citées dans Ibn Rosteh, 224-225 ; Qalqašandi, *Šobḥ*, I, 267 ; 'Adī ibn Ḥâtīm, *Iqd.*, II, 148 en bas ; Mohallab ibn Abī Šofra, *ZDMG.*, 1905, 591 ; plaisante histoire dans *Aġ.*, XIV, 142 : rencontre de grands personnages, tous borgnes. Baihaqī, *Maḥâsin*, 65.

(4) Tab., I, 3283 ; Dinawarī, 183, 14 ; 184, nomme Daḥḥāk ibn Qais.

(5) I. 'Asâkir, XVI<sup>e</sup> vol., notice de Mâlik ibn 'Abdallāh le Hamdânite ; il repoussa alors Moslim. Balâḏorī, *Ansâb*, 572 a.

(6) I. 'Asâkir XVI, notice de Moslim.

(7) Dinawarī, 239, 274.

(8) Tab., II, 422, 16 ; Baihaqī, *op. cit.*, 65 ; *Iqd.*, II, 316. Voici son portrait au moment de la révolte de Médine : رجل اعور اقرن ثائر الرأس كأنها يقام رجلينو من وحل اذا مشى ; Bayâsi, *l'Idm.*, II, 35 b.

(9) Cf. *Musulmans*, I, 98 ; après lui, A. Müller, *op. cit.*, I, 367.

(10) Les noms les plus odieux اقبيح sont Ḥarb et Morra ; Ḥanbal, IV, 345, 6 ; ḥa-diṭ inspiré par l'aversion des Sofîânides et de notre Moslim. Dans les auteurs, le nom est généralement changé en *Mosrif* : Ġâḥiz, *Opuscula*, 70 ; Baihaqī, *Maḥâsin*, 65 ; *Aġ.*, I, 99 et passim ; I. S. *Tabaq.*, V, 127, avec allusion à Qoran, 40, 29, 36. Voir plus loin.

sur les lèvres la formule de la foi musulmane, et surtout d'une droiture, bien supérieure à celle de beaucoup de Sî'ites d'alors. Il entendait l'islam à la façon des Arabes de Syrie, avant tout, sans préjudice de leur dévouement au souverain. Sur ce dernier point, il n'admettait pas de restriction. A ses yeux, la première qualité d'un sujet était l'obéissance la plus aveugle. Il y reviendra sans cesse dans les allocutions à ses troupes. On peut généralement les résumer ainsi : « Syriens, vous ne valez pas mieux que le reste des Arabes. Vous ne l'emportez sur eux ni par le nombre ni par la noblesse ; toute votre supériorité réside dans la soumission à vos chefs légitimes ! »

Dur pour lui même, il ne plaisantait pas avec la discipline. Au cours de la campagne du Hîgâz, nous le verrons traiter sans ménagement les généraux ses collègues, les Qoraisîtes eux-mêmes, sans en excepter les Omayyades, comme il eût fait d'un simple Bédouin. Mais ce rude personnage fera taire ses répugnances personnelles et exécutera avec une simplicité d'enfant les moindres recommandations du calife. Avec cela, modèle de loyauté, de fidélité à la foi jurée, d'une intégrité inouïe dans les annales politiques de ce temps : il mourut pauvre et légua à sa tribu le seul domaine possédé par lui (1). Quand, après sa victoire de la Harra, ses tribunes viendront le féliciter et solliciter sa générosité, il les chassera avec une honnête brutalité ; exemple trop rare dans l'histoire arabe, pour être passé sous silence (2).

Rebuté par 'Amrou'l Asdaq, Yazîd, se souvenant du conseil de Mo'âwia, jeta les yeux sur Moslim, en dépit de son âge et de ses infirmités. Il se trouvait alors en Palestine (3), à Tibériade, où il avait donné l'hospitalité à Ma'qil ibn Sinân, un des futurs chefs de la révolte de Médine.

(1) Tab., II, 415-416, 425. A Tibériade, au sortir de l'audience de Yazîd, Ma'qil ibn Sinân lui déclare sa résolution de se révolter, en le priant de ne pas le trahir. Moslim ne se croit pas le droit d'abuser de cette confiance d'un ancien ami. I. S. *Tu-baq.*, IV<sup>2</sup>, 23.

(2) *Ağ.*, XI, 145 bas.

(3) Ya'qûbî, II, 298 ; Dinawarî, 276, 5 ; Baihaqî, *Muḥāsîn*, 65, 6. Rayâsî, ms. cité, II, 42 b place la scène à Şafûriya. Au 3<sup>e</sup> siècle, certains critiques contestaient l'existence de notre Ma'qil ; cf. Goldziher, *M. S.*, II, 147.

Le chef bédouin, mécontent de l'accueil du calife, s'était exprimé librement sur le compte de ce dernier et Moslim avait juré de lui faire expier cette audace, si le sort le mettait entre ses mains. Pendant l'organisation du corps expéditionnaire, le mal du général morrite empira. C'était une maladie chronique d'entrailles (1), héréditaire dans sa famille (2). Ainsi le déclara-t-il lui-même à ses derniers moments, voulant écarter tout soupçon d'empoisonnement et prévenir des poursuites contre des innocents.

Yazîd pensait à chercher un autre général. Mais Moslim le supplia de ne pas le priver du mérite d'une aussi bonne action, de la grâce du martyr enfin (3). Pour décider le calife, il aurait raconté un songe merveilleux, lui prédisant le triomphe sur les révoltes de Médine (4). Le mal ne lui permettant pas de se tenir à cheval, il fallut (5) le hisser dans une litière. On voit, par ces détails, de quelle force était pour les Omayyades le dévouement des Syriens, disposés à de pareils sacrifices, dans l'intérêt de la dynastie. Ils montrent également comment beaucoup de contemporains, d'ailleurs musulmans sincères, envisageaient une expédition, traitée de sacrilège par la tradition postérieure.

Au premier siècle de l'hégire, on se montrait beaucoup plus tolérant. Une des victimes de la Ḥarra, Kaṭîr ibn Aflaḥ, maulâ d'Abou Aïyoûb, était apparu en songe à un de ses amis. « As-tu reçu, demanda ce dernier, la couronne des martyrs ? » — « Non pas, répondit Kaṭîr : quand les musulmans se font la guerre, leurs morts ne sont pas martyrs, mais victimes » (6). Ce ḥadîth, appartenant au cycle considérable des traditions *mo'tazila*, précise, comme il convient, le caractère politique de ces luttes intestines.

(1) الأَصْفَر, Azraqi 139, 6 ; *Chroniken* (Wüstenf.), II, 168, 6 d.

(2) Tab. II, 425, 13.

(3) Baihaqi, *Maḥāsîn*, 65 ; sur l'évolution du concept de la *ṣahāda*, cf. Goldziher, *M. S.*, II, 387.

(4) *Aḡ.*, I, 14.

(5) La Tradition l'affirme ; nous reviendrons plus loin sur cette donnée ; cf. *Aḡ.*, XI, 145 bas.

(6) فليسوا شهداء ولكنهم ضحايا ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 220, 2-10. Sur les *Mo'tazila*, cf. *Mo'd-wia*, 113-25 ; Goldziher, *M. S.*, II, 96.

Et pourtant, la préparation du corps expéditionnaire fut laborieuse (1) : les Médinois eurent le temps de s'organiser et de mettre la ville en état de défense. Ils auraient pensé à rétablir l'ancien fossé, creusé jadis par Mahomet. Les contingents furent fournis par les gonds de Syrie, où les Yéménites formaient la masse. On y voyait aussi des Arabes de Rabî'a et de Taġlib (2), ainsi que des Qaisites : ces derniers, commandés par Zofar ibn al-Hâriṭ (3), un chef destiné à devenir célèbre. La participation des Taġlibites pourrait surprendre à première vue (4). Ils étaient, pour l'immense majorité, demeurés chrétiens ; cette qualité ne paraît alors avoir causé aucune difficulté. Depuis longtemps, les Sofîânides, appréciaient leur valeur (5). Les Banoû Taġlib voulurent, eux aussi, bénéficier de l'énorme prime de cent dinârs, offerte aux volontaires. Les plus étonnés furent sans doute les Anṣârs, lorsqu'ils « les virent apparaître, la croix en tête, avec la bannière de saint Sergius », leur patron.

« رَأَوْا وَالصَّالِبَ طَائِفًا وَمَارَ سَرَجِيْسَ وَسِمَاءَ نَقْمًا (6) »

Malgré la prédominance de l'élément yéménite, les troupes syriennes ne manifestèrent aucune répugnance pour marcher contre la ville des Anṣârs, auxquels les rattachait la communauté d'origine. Evidemment, la division entre Qais et Yémen, tout en étant dès lors un fait accompli, n'avait pas encore dégénéré en hostilité ouverte ; elle n'avait certainement pas le caractère d'acuité qu'elle atteindra après Marġ Râhiṭ. Médine, il est vrai, depuis la mort de Mahomet, avait cessé d'être la patrie exclusive

(1) Baihaqî, *Maḥāsîn*, 65.

(2) Ya'qoubî, II, 299 ; Tab., II, 416, 9 ; 417, 3 ; 424 ; Mas'oudî, *Primitives*, V, 162, 164. D'après Ġāḥiṣ, *Opuscula*, 70, 17 ; 71, 1, on comptait aussi beaucoup de nègres ; cf. Balāḥori, *Ansāb*, 697 b.

(3) Mas'oudî, *Tanbih*, 304, 10. Wellhausen, *Reich*, 106 le fait combattre avec Ibn Zobair contre Yazid. Le vers de la *Ḥamḍa*, d'A. Tammām, 319, cité par Wellhausen, appartient à une pièce composée après Marġ Râhiṭ. Cf. Tab., II, 486. Il n'est pas question de révoltes qaisites sous Yazid I.

(4) Le vers de Aḥṭal, *Divan*, 50, 4 peut seulement convenir à cette expédition ; en quelle autre circonstance les Taġlibites auraient-ils pu accomplir cet exploit ? *Chantre*, 126.

(5) Cf. *Mo'dawla*, index, s. v. Taġlib.

(6) Aḥṭal, *Divan*, 309, avec commentaire du P. Salhani.

des « Auxiliaires » et les seuls Qorais y formaient une imposante minorité, même après l'expulsion des Omayyades (1). Comme l'indiquent pourtant les fortes récompenses accordées aux soldats (2), le recrutement ne se fit pas tout seul. L'Arabie, ne relevant pas des circonscriptions militaires de Syrie, c'était un service extraordinaire imposé aux moqâtila syriens. Il fallut donc, par l'appât de primes extraordinaires, recruter une armée de volontaires (3).

Quant à la force numérique du corps expéditionnaire réuni sous les ordres de Moslim, les évaluations oscillent entre 4000 et 12 000 hommes, tous dans la force de l'âge, entre 20 et 50 ans, limites admises pour le recrutement. On voulait des hommes d'élite, capables d'affronter une campagne d'été, sous le ciel brûlant du Hîgâz. Tous étaient montés sur des chevaux de choix, pourvus des meilleures armes et d'un équipement militaire complet. Un mulet, chargé des bagages, accompagnait chaque soldat, et un convoi de 1000 chameaux emportait les provisions (4).

Avant le départ, Yazîd voulut les passer en revue ; inspection minutieuse, où il s'arrêta pour examiner l'armure et l'équipement de chaque soldat. Ils les accompagna jusqu'à la frontière syrienne (5). Au moment de leur dire adieu, il prononça ces vers :

« Fais donc savoir à Aboû Bakr, lorsqu'au sortir de la nuit, l'armée débouchera sur Wâdî'l Qorâ :

« Vingt mille hommes, tous jeunes ou dans la force de l'âge ! les prendras-tu pour la troupe d'un ivrogne,

« Ou pour celle d'un homme bien éveillé, ayant chassé le sommeil ? »

On le voit, l'expédition visait surtout Ibn Zobair, ou Aboû Bakr,

(1) Et des Qoraisites, leurs partisans à Médine. Tab., II, 405, 16.

(2) Tab., II, 407.

(3) وجوه اهل الشام وفرسانهم, Tab., II, 431, 4 ; ou, comme dira Yazîd : بين كهل وفتى. Nos annalistes s'en sont inspirés pour les détails suivants : limites d'âge, etc.

(4) Les « 20 000 hommes de Yazîd sont une exagération poétique. Bayâsî, ms. cité, II, 36 b ; Mas'oudî, *Tanbih*, 305 ; Ya'qoubî, II, 298 ; Ibn al-A'îr, *Kamil*, IV, 48 ; *Iqd*<sup>2</sup>, III, 177.

(5) *Aj*, I, 39 ; Tab., II, 408 ; *Tanbih*, 304. On lui attribue, à cette occasion : (رويت), la citation de vers mécréants : Mas'oudî, V, 161, 62 ; Dinawari, 277, 5 ; Ibn Doraïd, *Isti'qdq*, 76.

comme on le désignait encore d'après sa *konia*. Pour Médine, il suffirait, croyait-on, d'une démonstration militaire. Les instructions données au général en chef, recommandaient la modération : ne recourir à la force qu'après avoir épuisé tous les moyens de conciliation (1). Comme preuve de sa sollicitude pour les soldats qui allaient combattre pour lui, le calife leur fit, par tous les courriers, expédier de la neige (2).

Nous voici, au témoignage de Mas'oudî (3), arrivés à l'événement le plus grave de cette époque, si l'on y ajoute la journée de Karbalâ. Au lieu de nous arrêter longtemps à la bataille de la Ḥarra, nous croyons plus utile d'insister sur les événements, ayant immédiatement précédé ce fait militaire : tâche ardue, avec les confusions, inconscientes ou voulues, commises par nos annalistes.

Sur une distance de plusieurs centaines de kilomètres, le Wâdî'l Qorâ égrène le chapelet de ses points d'eau, de ses étroites oasis, prolongeant dans la direction de la Syrie, la fertile dépression de Médine. Moslim y rencontra les Omaiyyades, expulsés de cette ville. L'inactivité de ces hommes et de leur suite considérable, composée d'esclaves, de maulâs (4) et de ḥalîf, aurait de quoi surprendre, si nous ignorions en quelles circonstances ils avaient dû quitter la ville sainte. On leur avait fait jurer de ne favoriser en aucune façon l'expédition syrienne, pas même par leur conseils (5). Si ce serment a été prêté — et il est permis d'en douter — il fallait d'avance s'attendre à le voir violé.

A défaut de religion, l'Arabe avait la superstition du serment. Le Qoran en témoignerait au besoin (6). Comme à toutes les formules mystérieuses, il lui attribue une vertu magique, agissant *ex opere operato*. Non-seulement le serment opère par sa composition phonique, mais par sa répétition en séries de chiffres consacrés : 25, 40, 50, 70. A l'Arabe,

(1) Le *Tanbih*, voudrait les rendre féroces, 304, 15.

(1) *Ṭab.*, II, 419 ; *Baihaqî Maḥdsin*, 67, 6.

(3) *Tanbih*, 306, 1 ; *ʿIqd*, II, 81, 14 d. l., lisez Ḥarra au lieu de *Ḥira*.

(4) Pour se faire une idée de leur nombre : après son départ pour la Syrie, le seul Aṣdaq en avait laissé 300 à Médine ; *Ṭab.*, II, 400.

(5) *Ṭab.*, II, 410.

(6) Voir ses nombreuses formules de serment. Allah ne se lasse pas d'y recourir.

être aussi souple que superstitieux, habitué à traiter Allah comme ses semblables, la superstition même a suggéré la *kaffâra* (1) et autres artifices analogues. Personne ne possède comme lui la faculté de tourner un serment, de se dégager par la ruse d'une obligation, placée sous la sauvegarde d'Allah ! Moslim allait en faire l'épreuve.

'Amrou, fils aîné du calife 'Otmân, interrogé sur la situation, s'excusa de ne pouvoir répondre, prétextant l'engagement d'honneur, pris à Médine. Son attitude irrita au plus haut point le général syrien : « Si tu n'étais, s'écria-t-il, le fils du calife martyr 'Otmân, je te ferais trancher la tête. Mais, par Dieu ! je ne tolérerai cette conduite chez aucun autre Qoraisite ! » (2) Instruit de l'accueil, connaissant les dispositions peu bienveillantes de Yazîd à son endroit, Marwân, alors le chef incontesté des Omayyades du Hîgâz, ne se sentit pas le courage d'affronter la présence de Moslim (3). Il envoya à sa place son fils 'Abdalmalik, le futur calife, qui avait juré comme les autres : « Peut-être, lui dit-il, se contentera-t-il de t'interroger ! » Le jeune homme subit l'épreuve, à l'entière satisfaction de Moslim. Ses réponses précises témoignaient d'une parfaite connaissance des hommes et des lieux. Le Morrite s'en montra ravi et se promit de suivre — comme il le fit en effet — le plan d'attaque, indiqué par lui (4). Nous donnons cette version, avec les réserves d'usage. Comme nous l'apprenons par Ibn Sa'd, Moslim, en arrivant à Wâdi 'l Qorâ, trouva 'Abdalmalik atteint de la petite vérole (5). Non-seulement cette maladie

(1) Comp. l'exemple du pieux 'Omar II, convoitant une femme qui avait juré de ne pas se remarier ; *Ağ.*, XI, 144, 9 ; comp. VIII, 103 bas.

(2) *Tab.*, II, 410, 14 etc. C'est la riwâya d'Abou Miḥnaf ; celle de 'Awâna ( *Tab.*, II, 421 ) le fait demeurer à Médine ; comp., 405, 19 etc. : tous les 'Otmânides, assiégés dans le dâr de Marwân.

(3) Craint-il de violer son serment ? Mais nous le verrons prendre une part active à la bataille de la Ḥarra.

(4) *Tab.*, II, 411-412 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 167. 'Abdalmalik aurait alors dépassé la trentaine, *Ṭabaq.*, V ; d'autres notices le font naître la même année que Yazîd. Ces dates ont été calculées d'après la méthode inverse, d'après l'âge probable de 'Abdalmalik au moment de sa mort. Pour la chronologie surtout, il n'existe pas de tradition directe.

(5) *Ṭabaq.*, V, 166-67 ; exceptionnellement grave, elle se serait prolongée jusqu'à la seconde expulsion des Omayyades, après la mort de Yazîd. Ya'qûbî, II, 304, 9.



l'empêcha de prendre part à la campagne, mais elle rend invraisemblable la longue entrevue (1), racontée par Ṭabarî. Ce n'est pas le seul point où nous aurons à relever des contradictions, dans les données transmises sur la révolte de Médine.

Comme le prouvent ces incidents, et en ceci l'exposé nous paraît acceptable, le respect de Qorais n'avait pas encore pénétré les esprits des Nomades au point de s'imposer à eux comme un dogme intangible. Impossible de montrer plus de désinvolture envers les Omayyades du Ḥigâz, que celle de ce Moslim, si dévoué par ailleurs à la cause de son souverain : conduite commandée, croyons-nous, par Yazîd. Le monarque était mécontent de l'attitude de ses parents, divisés entre eux, boudant le pouvoir, incapables de se défendre eux-mêmes et d'imposer aux rebelles le respect du pouvoir omayyade. Il ne lui déplaisait pas de leur faire sentir son ressentiment.

Quant au dévouement de Moslim et des Arabes syriens, ce n'était pas un des moindres résultats, obtenus par la persévérante politique de Mo'âwia que cette obéissance aveugle chez des hommes si peu préparés par leurs antécédents à la comprendre. La suite nous en fournira d'autres exemples. Parmi les Omayyades, plusieurs continuèrent leur route vers la Syrie. Marwân préféra accompagner le général de Yazîd ; il prendra avec lui une part active aux opérations contre Médine (2) : décision difficile à concilier avec la réalité de ses premiers scrupules ! Plus conforme à tout son passé et à l'ensemble de son caractère, nous paraît l'attitude déterminée que lui prête Ibn Sa'd (*loc. cit.*).

Ainsi, vers le milieu du 2<sup>e</sup> siècle de l'hégire, on éprouvait déjà de la peine pour mettre au point les événements, immédiatement antérieurs à

(1) Où le narrateur paraît ignorer le mal de 'Abdalmalik ; voir la notice de ce dernier dans Ibn 'Asâkir, X, ( lire *مجدور* au lieu de *مجدور* ). Aucune épidémie n'inspirait aux Arabes une plus invincible terreur ( I. S. *Ṭabaq.*, IV<sup>1</sup>, 52, 7 ). Moslim connaissait Médine ; et, de préférence aux vieux Omayyades il ne serait fait renseigner par un malade ! Ibn Doraïd *Isṭiqḍāq*, 101, 3 ; 143 ; Azraqi, 97-98.

(2) I. S. *Ṭabaq.*, V, 26-27. A la mort de Yazîd I, Ibn Zobair fait expulser les Omayyades de Médine ; ils paraissent y avoir été encore nombreux. Ṭab., II, 432 ; 467, 10 ; 467 ; 481-82. Beaucoup semblent être retournés avec Moslim et Marwân.

la bataille de la Harra. Frappés comme nous de l'inaction des Omayyades du Hîgâz, de leur séjour prolongé à Wâdi'l Qorâ, les annalistes ont accueilli l'hypothèse d'un serment, imposé aux exilés (1). Pour le reste, ils ont fait manœuvrer les membres de la famille, conformément au caractère qu'on croyait pouvoir leur prêter. 'Abdalmalik annonce déjà le plus brillant des successeurs de Mo'âwia. Les 'Otmânides sont frondeurs, presque de connivence avec les révoltés (2). En retour, ceux-ci les auraient exceptés de la proscription générale. Il resterait pourtant à indiquer les motifs de ce traitement de faveur. En moins d'un quart de siècle, les Anşârs seraient donc revenus de leurs anciennes préventions contre le calife 'Otmân; ils auraient oublié combien cruellement on leur avait fait expier leur révolte contre ce prince! Mais, s'il existait à Médine une famille fatale à la fortune de la cité, c'était avant tout celle des descendants d'Ibn 'Affân. Sans entrer dans tous ces raisonnements, les anciens annalistes ont pensé ne pouvoir mieux expliquer les brusqueries de Moslim envers ces derniers. Quant au général Morrite, nous constaterons à son endroit des travestissements encore plus étranges.

L'arrêt des Omayyades à Wâdi'l Qorâ comporte, selon nous, la même explication que leur accueil de la part de Moslim (3). En recevant leur premier message en Syrie, le prince mécontent a dû leur intimer l'ordre d'attendre à la frontière l'arrivée des secours, et de s'apprêter à réparer leur lâcheté passée. Leur présence dans les rangs des Syriens se trouvait indiquée d'avance: ils devaient leur fournir les indications stratégiques. Mais nos annalistes ont préféré les attribuer au jeune 'Abdalmalik, le plus intelligent de tous ces expulsés. Ils se sont ingéniés à rendre sensationnel le début, sur la scène de l'histoire, de ce souverain remarquable, appelé

(1) Sans se soucier de la faire cadrer avec le reste de leur narration. Ces mosaïstes de l'histoire ne se préoccupent pas de l'impression d'ensemble.

(2) Comp. Dinawari, 276; Tab., II, 421. 'Abdalmalik aurait d'abord redouté une victoire des Médinois; I. S. *Tabaq.*, V, 167, 2.

(3) D'après Dinawari, 274, 13; I. S. *Tabaq.*, V, 26 bas, les Omayyades expulsés se seraient rendus directement en Syrie. L'arrêt à Wâdi'l Qorâ a pu être suggéré par le vers de Yazîd, Dinawari, 275, 1; Mas'ûdî, V, 161. Le procédé est connu: nos moḥaddith s'inspirent de la poésie; elle constitue leurs archives, الشعر ديران العرب.

par la fortune, moins de deux ans après, à recueillir l'héritage des Sofîânides.

Sur la nature et l'importance des sources, utilisées par les vieux chroniqueurs pour la rédaction de leur récit, notre conviction est faite. La documentation directe fut des plus restreintes. Elle comprend quelques pièces de vers, puis des listes nécrologiques, conservées par les familles ansâriennes. Ibn Sa'd a consulté celles-ci pour la compilation de ses *Tabaqât*, principalement dans le 5<sup>e</sup> volume. Les survivants de la révolution médinoise ont dû fournir des souvenirs plus ou moins précis, toujours défigurés par la partialité. Les annalistes iraqains s'en servirent plus tard pour répandre une vie factice sur ce fond d'une si désolante pauvreté.

## XVII

### BATAILLE DE LA HARRA



MÉDINE; HYDROGRAPHIE DE L'OASIS. LE « HANDAQ » DU PROPHÈTE. TRAVAUX DE DÉFENSE DES MÉDINOIS. LA BATAILLE. LE « MINBAR » DES GÉNÉRAUX ARABES. MORT D'IBN AL-ĠASÎL. PILLAGE DE MÉDINE. LA BAI'A DE LA POPULATION. INCIDENTS DIVERS. NOMBRE DES VICTIMES.

---

La ville des Ansârs occupait l'angle nord-ouest d'une plaine, s'abaissant en pente douce vers le septentrion. Parallèlement à l'inclinaison du terrain, deux chaînes de montagnes fermaient le bassin médinois et drainaient de son côté l'humidité recueillie sur les flancs des hauteurs voisines.

Le meilleur moyen de défense de la ville, privée de remparts, consis-

tait dans ses palmeraies. Elles formaient un terrain coupé de jardins, enclos de murs, de chemins creux, de puits, de norias, de wâdis, au lit raviné par les trombes hivernales. Vers le nord-est, les jardins s'écartaient de l'agglomération compacte des maisons, pour livrer passage à la *Ḥarra Wāqim* ou *Ḥarra orientale* (1), poussant dans la verdoyante ceinture l'avant-garde de ses basaltes. Par endroits, la masse noire cédait la place à des bouquets d'arbres, à des lopins de terres labourées, partout où la désagrégation et l'écart des laves laissaient des espaces libres. L'activité des habitants avait contribué à élargir ces conquêtes de l'industrie humaine, à y créer des domaines agricoles ou *amwāl*, comme on disait à Médine. Vers l'orient également, s'ouvrait une perspective, large de plusieurs milles, sur les derniers contreforts des monts du Naǧd. À l'occident, les collines se rapprochaient pour serrer de près l'agglomération et la ceinture de jardins.

Le site découvert de la Ḥarra se trouvait tout indiqué pour l'emplacement du camp syrien, et, vers le nord, non loin de la dépression recueillant le surplus des eaux courantes, des espaces libres s'ouvraient aux évolutions de la cavalerie de Moslim.

Au sortir du long couloir de Wādi'l Qorā, le général de Yazīd déboucha dans l'oasis de Médine. Lorsqu'il atteignit les premières plantations de palmiers, il fit halte pour laisser reposer ses hommes. Puis, à la tête d'un fort détachement, contournant la ville, comme l'aurait conseillé 'Abdalmalik, par l'ouest et le midi, il la laissa sur la gauche pour aboutir à l'esplanade pierreuse, formée par la Ḥarra orientale (2) et y asseoir son campement. Cette rapide promenade lui avait permis d'étudier les positions de l'ennemi. Chemin faisant, il s'était vu accueilli par une pluie de flèches et de pierres, lancées par les Médinois du haut des maisons (3).

En quoi consistaient les moyens de défense opposés aux Syriens ? Il ne peut être question de véritables murailles, comme pourrait le faire

(1) Yāqūt, *Dictionnaire* 252-53. Ce fut le théâtre de la bataille, nommé bataille de la Ḥarra. Pour la topographie médinoise, voir Wellhausen, *Skizzen*, IV, 3 sqq.

(2) Ṭab., II, 411 ; Bayāsī, ms. cité, 40 a.

(3) Bayāsī ; le texte sera cité plus bas.

croire une expression de Mas'oudî (1). Parmi les auteurs, il est seul à y recourir. Mais tous parlent de retranchements, élevés par les Médinois. Ceux-ci auraient même rétabli l'ancien *ḥandaq* du Prophète, celui du mémorable siège de Médine par les *أحزاب*, ou confédérés arabes. Par malheur, cet épisode n'est pas un des plus clairs de la *Sîra*. Le Qoran n'a pas fait mention du *ḥandaq*, et sans les rares et brèves allusions, contenues dans les poésies contemporaines (2), son souvenir aurait fini par s'oblitérer. Les rédacteurs de la *Sîra* sont allés puiser à cette source. Or, avec le vague propre à la poésie arabe, la moins didactique de toutes les poésies, nous y apprenons l'existence d'un, de deux ou de plusieurs *ḥandaq*, munis de portes, ou d'issues, de *bouches* *أفواه*, comme a plus tard interprété la Tradition. Que représente cette terminologie ? On s'est évertué à lui donner une précision qu'elle ne paraît pas comporter.

Au 13<sup>e</sup> siècle de notre ère, on s'imaginait encore connaître l'emplacement de la fameuse tranchée. Au siècle suivant, on en avait perdu la trace ; certains auteurs en conviennent franchement (3). Je me demande s'il n'en était pas de même à l'époque d'Ibn Ishâq. Avec une réserve significative, le maître d'Ibn Hišâm se contente d'une mention laconique. Désireux de se montrer mieux informés, ses successeurs ont prétendu indiquer au moins une section du tracé primitif (4). L'état de nos connaissances sur l'ancienne topographie de Yatrib ne nous permet plus d'en contrôler l'exactitude. Mais personne ne parle d'une véritable circonvallation. La configuration, l'étendue du terrain, l'existence des jardins la rendaient impossible. Le Prophète ne disposait ni du temps ni des moyens méca-

(1) حيطان, Mas'oudî, *Tanbih*, 305 ; faut-il songer à une confusion avec خانط, enclos, jardin, le terme consacré à Médine ? خندقوا على المدينة, dit Ya'qoubî, II, 298, reprenant l'expression très vague d'Ibn Ishâq : ضرب الخندق على المدينة ; I. Hišâm, *Sîra*, 670 ; Tab., I, 1465 ; Maṭari, textes cités plus loin.

(2) Cf. I. Hišâm, *Sîra*, 701, 5 ; 701, 5 d. l. ; 703, 2 ; 705, 9.

(3) Al-Maṭari, *Tarih al-Madina* (ms. B. Kh.), 39 b : وقد عنا اليوم اثر الخندق ولم يبق منه شيء. Cf. Wensinck, *op. cit.*, 29.

(4) I. Hišâm, *Sîra*, 670 ; Tab., I, 1465, 1467. On le fait toucher au quartier des Hâriṭa ; leur trahison de l'an 63 pourrait avoir suggéré cette détermination ; du moins la Tradition (I. Hišâm, *Sîra*, 670) cherche à les rendre suspects dès l'époque des *أحزاب*.

niques requis pour cette gigantesque opération. Il se décida à protéger la ville sur le point le plus vulnérable : celui du nord-est, à la jonction de la Harra avec les maisons de Yaṭrib. Il s'y établit avec ses Compagnons, en prenant soin d'appuyer son campement contre la ville et l'éperon rocheux de Sal' (1). Par devant, face à l'ennemi, un fossé creusé avec levées en terre, mettait la position à l'abri d'un coup de main. Impossible d'improviser à moins de frais un véritable camp retranché ! Mahomet venait de fournir une nouvelle preuve de la souplesse de son génie, de son aptitude merveilleuse à débrouiller les situations les plus compliquées. Le succès lui donna raison.

Le réseau hydrographique du bassin médinois est formé par un complexe de plusieurs torrents. Ces wâdis, à sec pendant la majeure partie de l'année, roulent, à la suite d'hivers exceptionnellement pluvieux, des masses d'eau comparables à celles de l'Euphrate (2). De ces wâdis, le 'Aqîq et le Šazât (3) ou Qanât contournent Médine respectivement à gauche et à droite, sans y pénétrer. Nous n'avons pas à nous en préoccuper ici. Cette brève esquisse de l'hydrographie médinoise se borne à l'envisager dans ses rapports avec la défense de la cité. Seul, le cours du Boṭhân peut intéresser le problème du ḥandaq. Ce wâdi vient du midi de Médine, des hauteurs de Qobâ. Après avoir drainé, en recevant les eaux des wâdis Ranoûnâ, Ġafâf et Moḏainib (4), toute l'humidité du versant méridional, il longe la Harra orientale et pénètre en ville, pour aller, conjointement avec le

(1) Balâḏorî, ms. cité, 217 a ; I. Hišâm, *op. cit.*, *و بين والخذق بينه وبين* ; Maṭarî, *loc. cit.*, *و بين المشركين والخذق بينه وبين*. Comp. la documentation, réunie par Wensinck, *Mohammed en de Joden*, 26 etc.

(2) Comparaison employée par les auteurs à propos du 'Aqîq ; cf. *Mo'dawia*, index s. v. ; Ibn Ḥaġar, *Isāba*, II, 191 ; *Āḡ.*, XVII, 119, 2 etc.

(3) Maṭarî, ms. cité, 38 b, ne connaît pas d'autre nom. Comp. Yâqoût, I, 305 ; IV, 181.

(4) Cf. Maṭarî, ms. cité, 38 a ; le Moḏainib affluent du Boṭhân n'a rien à voir avec le Mahdoûr, affluent du Šazât, (cf. Maṭarî, *loc. cit.*) contrairement à ce que semble croire Wensinck, *op. cit.*, 21. A propos du Šazât, Maṭarî parle d'un débordement, 38 b. *حتى يصير بحرًا مَدَى البصر كأنه النيل مصر عند زيادته*. Après l'Euphrate, voici le Nil ! Après les pluies extraordinaires de cet automne, on se trouvait dans la Harra à l'abri des inondations des wâdis médinois. Voir plus loin.

'Aqîq se perdre dans le bas-fond septentrional, collecteur général des eaux médinoises.

Pour fortifier la position de son camp, le Prophète voulut utiliser tous les accidents du terrain. Le lit raviné du Boḥân formait une première ligne de défense naturelle. A l'endroit où ce wâdi côtoie la Ḥarra, parallèlement et à l'occident de son cours, il commença par creuser le ḥandaq (1). C'était forcer l'ennemi à franchir le torrent et se découvrir, en traversant ce lit encaissé, avant d'aboutir au fossé protégeant le camp retranché. Un ingénieur militaire ne pourrait désapprouver la combinaison. Celle-ci présentait pourtant un inconvénient.

Au coude, formé par le Boḥân avant de traverser la ville, le wâdi coupait le ḥandaq. Plus tard, cette coupure devint fatale aux travaux du Prophète ; elle hâta leur ruine. Gonflées par les pluies, les eaux se précipitèrent par la nouvelle issue, affouillèrent les berges de la tranchée et modifièrent leur cours aux dépens du ḥandaq. Bientôt il devint impossible de distinguer les deux tracés (2).

Au temps de Yazîd, la mémoire populaire paraît avoir conservé le souvenir de ce passé, glorieux pour l'islam. Les rebelles reprirent-ils l'œuvre de Mahomet ? Des auteurs l'affirment et des vers semblent leur donner raison (3). La discussion me paraît oiseuse en réalité. Qu'ils en aient eu conscience ou non, les Médinois se trouvèrent placés devant le problème, si heureusement résolu par Mahomet à l'époque des *Aḥzâb*. De nouveau, leur ville aurait à subir un assaut, non plus comme jadis, de hordes d'irréguliers, mais de troupes disciplinées, comme ne le furent jamais les Arabes de la gâhiliya. La topographie n'avait pas changé, excepté pourtant les

(1) Maṭarî, ms. cité, 39b : فحفره رسول الله صلعم ثاويًا من اعلى وادي بطحان غربي الوادي مم الحرة الى غربي المصلى صلى رسول الله صلعم يوم العيد ثم الى مسجد الفتح ثم الى الجبّين الصغيرين الذين في غربي الوادي . يُقال لاحدها رابح [ راتج . lis. ] والاخر جبل بني عبيد . هو على قطعة من جبل سام من جهة الغرب وغربي وادي بطحان : 31a . Comp. Wensinek, *op. cit.*, 18 etc., (à la p. 17 au lieu de حرة lisez حرة).

(2) Maṭarî, 39 b, موضع الخندق وصار مسيله موضع الخندق .

(3) Mas'ûdî, *Tanbih*, loc. sup. cit. ; Dinawarî, 275, 8. Ici encore, nos auteurs semblent s'être inspirés de la poésie.

constants développements de l'agglomération médinoise, considérablement augmentée depuis les premiers califes. Il s'agissait, comme jadis, de fortifier le point vulnérable, l'angle nord-est, regardant la Ḥarra, où s'étaient toujours concentrées les attaques, à l'époque de Oḥod comme à celle des Aḥzâb. En ce sens, ils ont pu reprendre l'œuvre du Prophète, en la perfectionnant; mais non pas, sans doute, le ḥandaq historique, détruit par les débordements du Boṭḥân, ou occupé par les jardins et par les constructions récentes.

Dans les armées omaiyades, on pratiquait l'art de fortifier les camps, emprunté aux Byzantins (1). Beaucoup de Médinois y avaient fait leur service, et pris part aux campagnes en Romanie. Pourquoi n'auraient-ils pas fait bénéficier leurs compatriotes de ces connaissances spéciales? Rien n'empêche donc d'admettre la véracité des renseignements qui nous montrent les rebelles, montant la garde sur ces retranchements improvisés, y plaçant des archers et des machines de guerre. Leurs projectiles auraient accueilli le détachement syrien, venu avec Moslim pour examiner leurs positions (2).

Une fois établi dans son camp de la Ḥarra, le général syrien ne se pressa pas d'ouvrir les opérations militaires. Conformément à ses instructions, il engagea des négociations avec les Médinois. Voici la teneur de son message aux révoltés: «L'émir des croyants vous envoie ses salutations; il vous fait dire: Vous êtes le berceau de notre famille. Craignez Dieu et écoutez la voix de l'obéissance. Vous recevrez, sous la garantie d'Allah, deux pensions par an: une en été, l'autre en hiver. Le calife s'engage à faire vendre chez vous le froment, au prix du fourrage (3)». En

(1) Camps avec portes, fossés; Tab., II, 585, 9-11; 1099, 9. Sur les développements de Médine sous les Omayyades, cf. *Mo'adwa*, 245-47.

(2) Bayâsî, Ms. cité, II, 40 a, 43 b: والناس قاموا على افواه... والرمات... خندقوما عليهم وهي كالرمات... الخنادق وقد خرسوا ولا يتكلم متكلم... من الخنادق عليها الرجال يومومعهم (sic) بالنبل والحجارة من فوق الاكطام... خندقوا الخنادق واستوتتوا منها واقاموا عليها الرجال والسلاح. Les anciens *oṭm* ayant été détruits par Oṭmân, il doit s'agir ici de blockhaus, si le vocable *أكطام* n'a pas été mis au hasard. L'emploi des termes archaïques constitue un des artifices de la Tradition, pour se donner un faux air d'antiquité.

(3) الخبث Baihaqî, *Maḥâsin*, 65, 7.



faisant ses propositions, Yazîd se montrait, on en conviendra, bon prince : il consentait à faire lui seul les frais de la réconciliation. Elles furent pourtant repoussées à l'unanimité. Moslim accorda trois jours de répit « Le calife, dit-il, ne veut pas verser votre sang. Je suis prêt à accueillir ceux qui viendront à résipiscence. Si vous acceptez, je marcherai contre le tyran impie de la Mecque. Sinon, la responsabilité retombera sur vos têtes ! » (1)

Le quatrième jour, à l'aube, Moslim prit ses dispositions de combat, après avoir adressé aux rebelles une nouvelle sommation, demeurée, comme les précédentes, sans résultat. Dans le camp de ces derniers, l'entente ne paraît pas avoir régné entre les Anşârs, les Qoraisites et les autres Mohâgîr, combattant sous trois commandants distincts (2). Aucun ne jouissait du prestige requis pour imposer son autorité.

Avant la bataille, Moslim voulut haranguer ses troupes. Comme les *imperatores* romains, les généralissimes arabes se servaient, à cet effet, d'une sorte de tribune mobile appelée *sarîr*, *korsî* ou *minbar*; ce meuble les accompagnait partout; c'était l'indice de leur commandement suprême. Au camp, seuls ils gardaient le droit d'y monter; ainsi dans les *ḡond*, il était réservé au gouverneur de figurer dans le minbar de la ḡamâ'a. A la bataille de Şifîn, Mo'âwia surveille l'action, du haut de son minbar. 'Obaidallah et plus tard Ibn As'at, Yazîd fils de Mohallab, Ḥaġġâġ, Moş'ab, frère d'Ibn Zobair(3), assis sur ce tribunal, harangueront leurs troupes. La variété de ces noms, portés par des capitaines omaïyades et des chefs de rebelles, montre la généralité de l'usage du minbar et son incorporation au cérémonial militaire. Nous en rencontrerons d'autres exemples dans la suite de ces

(1) Ṭab., II, 412, 6 etc.; Ibn al-Aṭîr, *Kdmil*, IV, 49 bas.

(2) *Iqd*, II, 316 bas; Qotaiba, *Oyoîn*, 17, d. l.

(3) Balâdori *Ansâb*, 646 a, texte cité plus haut; Dinawari, 192, 13; 193, 13; 195, 14; Ġâhîz, *Boydân*, I, 158, 12; Ṭab., II, 646, 7; 959, 3, 12; 1095, 1107, 15; (cf. Dinawari, 285, 13); I. S. *Ṭabaq.*, V, 169, 14; Ya'qûbî, II, 317, 8. On se sert indistinctement de كرسى, سرير ou منبر; cf. Glossaire de Ṭabari; *Aj.*, XIII, 165 bas; fatigué, Yazid II se fait porter en minbar par ses serviteurs. Comp. Ibn Ḥaldoûn, *Moqaddama* (Beyrouth), 226.

études. Quand les princes omaïyades (1) partaient pour le pèlerinage, ils prenaient soin d'emporter leur minbar, ou s'en faisaient dresser un dans les mosquées des lieux saints. Le calife 'Omar, à Gâbia, et les deux arbitres, à la conférence de Adroḥ, avaient siégé et parlé dans le minbar (2). C'étaient des pièces fort simples et facilement transportables (3).

Cet usage avait-il disparu des armées 'abbâsides, celles connues par Aboû Miḥnaf et 'Awâna ? On serait tenté de le croire. — La présence du *sarîr-minbar* dans le camp de Moslim n'a pas médiocrement contribué (4) à troubler les idées de nos chroniqueurs. Ils croyaient le savoir gravement indisposé, à son départ de Syrie. Ne s'expliquant pas autrement l'intervention du *sarîr* et du *korsî*, employés, dans les anciens documents, comme synonymes de *minbar* ou tribune, ils ont supposé que l'excès du mal aura forcé le général syrien à se faire porter en litière. De là la légende de Moslim, commandant en cet appareil les mouvements de ses troupes. La réalité fut moins compliquée. Pendant et après la bataille nous verrons Moslim à cheval, dirigeant les opérations militaires et y prenant une part très active (5) ; attitude convenant mieux au tempérament de ce chef énergique.

Au moment de décrire la bataille de la Harra, nous éprouvons le même embarras que pour celle de Karbalâ. Notre documentation est plus sobre et nous ne nous trouvons plus en présence des fragments d'un roman historique. La situation ne s'en dégage pas plus claire pour autant. De nouveau, Aboû Miḥnaf a éprouvé le besoin de dramatiser ; 'Awâna demeure plus naturel. Nous nous attacherons de préférence à ce dernier.

(1) Califes ou membres de leur famille, chargés de présider officiellement le *مؤتمر*, Aḡ., XIV, 78, 6 ; XIX, 40 : Ḥoṣrî, I, 68.

(2) Ya'qoubî, II, 221, d. l. ; 222 ; 264, 6 d. l. ; Azraqî, 333, 4 ; Qotaiba, 'Oyoûn, 74, 16.

(3) Cf. Ya'qoubî, II, 265, 9. Nous y reviendrons, à propos du congrès de Gâbia sous les Marwânides.

(4) 'Iqd., III, 317, 2 ; Tab., II, 415, 2 ; 417, 19 ; Yazîd aurait conféré à Moslim le titre de *أمير الأمراء* ; Dinawarî, 274, 17. H. Banning, *op. sup. cit.*, p. 92 place, — j'ignore pourquoi, — la mort d'A. Miḥnaf vers l'an 130.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, V, 48 bas ; 51, 3 ; conduit une charge de cavalerie, Bayâsî, ms. cité, II, 39 a ; Tab., II, 414 ; 415, 17 ; 417, 20, saisit le drapeau et marche en tête des siens.

Fixons d'abord la date. Si, sur ce point, l'accord s'est établi entre nos auteurs, c'est grâce, croyons-nous, au synchronisme formé par la mort de Yazîd, en connexion étroite, on le verra, avec l'issue de la campagne du Hîgâz. La bataille fut livrée le mercredi, deuxième avant-dernier jour de Doû'l Hîgga, an 63 (1). Cela correspond au 26/27 Août 683.

Sur la route de Syrie à Médine, les rebelles avaient bouché ou rendu inutilisables les puits et les points d'eau. Mais, grâce aux premières pluies de l'automne, extraordinairement abondantes cette année-là, l'armée n'eut pas à souffrir de la soif (2). Elle avait dû partir de Syrie, vers la moitié du mois de Juillet. La saison justifie l'opportune prévoyance de Yazîd, se chargeant d'approvisionner de neige ses soldats d'Arabie. Le sommet et les pentes de l'Hermon lui en offraient une provision toute voisine et les habitants de Damas exploitaient depuis longtemps ces dépôts inépuisables (3).

Les rebelles combattaient en trois corps distincts : celui des Anşârs, commandés par Ibn al-Ġasîl, celui de Qorais, conduit par Ibn Moţî', celui des autres Mohâgîr, sous les ordres de Ma'qil ibn Sinân (4). L'entente, la cohésion faisaient entièrement défaut, malgré le titre de généralissime, accordé à Ibn al-Ġasîl, comme disposant du contingent le plus considérable. Au dernier moment, ils entraînèrent à leur suite Ibn al-Ĥanafiya : en pantoufles et en manteau (5), le malheureux se vit forcé de les suivre.

(1) Tab., II, 412 ; Bayâsi, ms. cité, II, 41 a indique le 3<sup>e</sup> avant dernier-jour (comp. I. S., *Tabaq.*, V, 189, 12), peut-être pour éviter la difficulté créée par le voisinage du Ramadan. Mais ce sont des dates quelconques, calculées après coup. Voir plus bas.

(2) *Iqd'*, II, 311 ; Tab., II, 423.

(3) Tab., II, 419, 16. Ibn 'Asâkir, XVII. (notice de Ma'qil ibn Sinân), fait expédier la neige de Howwârin. Dans la tradition postérieure, ce toponyme paraît indissolublement uni au nom de Yazîd. Pour les précoces pluies d'automne, cf. *Aġ.*, XVII, 119, 2. : *أصاب الناس مطر شديد في الخريف فالت العقيق سبلا عطيا*.

(4) Tab., II, 413.

(5) *وهو في نعل ورداء*, Balâdori, *Ansâb*, 689 a. (Ici Ibn 'Omar (sic) est nommé parmi ceux qui veulent l'entraîner dans la révolte). D'après I. S. *Tabaq.*, V, 73, à l'approche de Moslim, I. H. se retire à la Mecque ; comp. *Aġ.*, I, 13 haut. Les jours suivants, ne le retrouvant plus à Médine, nos annalistes expliquent son départ, chacun à sa façon, comme nous le ferions nous-mêmes avec les documents à notre disposition.

Mais il profita de la première occasion pour aller se cacher à la Mecque. Il y précèdera de quelques heures l'arrivée des fuyards, échappés à la déroute de la Harra.

Les médinois se sentaient exténués par la fatigue des nuits précédentes, employées à veiller sur le *ḥandaq* (1). Pourtant les Anṣârs engagèrent bravement le combat. Un instant même, leur charge désespérée aurait mis le désordre dans les rangs syriens. Du haut de son *ṣarīr*, Moslim vit briller tout près de lui, les lances des *Auxiliaires*. Mais son énergique intervention rétablit bientôt l'ordre de bataille. Il força les assaillants à reculer (2).

Ainsi, les débuts de l'action auraient été favorables aux rebelles : nos annalistes s'accordent pour l'affirmer. En réalité, le corps des Anṣârs étant le plus compact, se trouva être le seul à opposer une résistance sérieuse. Sur lui se concentra l'attention de Moslim. Ayant quitté son campement de la Harra, après la dernière sommation aux Médinois, il fit dresser sa tente sur la route de Koûfa. Puis il donna à la cavalerie l'ordre d'engager le combat. Ibn al-Ġasīl la reçut, à la tête de ses fantassins, soutenus par un escadron de Qoraiṣites à cheval. Brusquement, les cavaliers syriens faisant volte-face, prirent la direction de leur camp, s'arrêtant de temps à autre pour ralentir la poursuite, en réalité pour entraîner leurs adversaires loin du *ḥandaq*, leur base d'opération. Comme les Anṣâriens approchaient du corps de bataille, ils se virent accueillis par une division syrienne commandée par Moslim en personne (3), pendant que la cavalerie manœuvrait pour les cerner. Alors s'engagea une mêlée, la seule de la journée. Serrés de près, les Anṣâriens et leurs alliés Qoraiṣites se défendirent avec l'éner-

(1) Tab., II, 412, 19 ; on pourrait interpréter en ce sens l'étrange sommeil, accablant Ibn al-Ġasīl en plein champ de bataille, *Iqd*, II, 317, 6 ; Tab., II, 423, 14 Voir plus bas.

(2) Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, IV, 50 ; Tab., II, 413, 414 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 108-09. Nous placerions ici la fuite du fameux Ḥaġġāġ, combattant dans les rangs de l'armée syrienne. L' *Aḡāni*, XVI, 42 cite à l'appui, un vers attribué à Ḥaġġāġ lui-même. La citation ne rend pas le fait plus vraisemblable. Avant le début même de sa carrière, le Taqafite se voit en butte à l'animadversion de la Tradition.

(3) Tab., II, 413, 12 : *فنهض في وجوههم* peut aussi bien se rapporter à Ibn al-Ġasīl ; c'est une des bizarreries de la syntaxe arabe ; autre exemple, Tab., II, 416, 10.

gie du désespoir. Désireux d'économiser le sang de ses soldats, Moslim fit avancer ses archers et cribler de flèches les compagnons d'Ibn al-Gasîl (1). En même temps, la cavalerie syrienne achevait sa manœuvre enveloppante. Ce fut le commencement de la débandade, à l'exception pourtant des vaillants, groupés autour du chef anşârien. Les Qoraisites furent les premiers à lâcher pied et, à leur tête, Ibn Moţî' (2) : tous allèrent rejoindre Ibn Zobair à la Mecque ; nous les y retrouverons bientôt.

Au sein des Anşârs, le clan des Banoû Hâriţa avait toujours occupé une situation à part. Ses démêlés contre les 'Abdalaşhal, les plus dévoués à l'islam parmi les Aus, ont pu lui inspirer des sentiments de modération et le tenir à l'écart des intrigues, ourdies contre le calife 'Oţmân. On comptait chez eux des 'Oîmâniya ; des mariages les unissaient à la famille des Omaiyaades (3). Cet ensemble les a rendus suspects à la tradition médinoise ; elle les accuse de trahison, dès l'époque du premier ḡandaq (4). Leur quartier, situé à l'orient de Médine, touchait à la Ḥarra, partant au camp retranché des Médinois. Les jours précédents, Marwân serait entré en pourparlers avec eux. Laissant les Anşârs aux prises avec le gros de l'armée syrienne, à la tête d'un fort détachement de cavalerie, il avait tourné Médine et traversé la ville, dégarnie de combattants. Sorti par le quartier de Banoû Hâriţa, il prit à revers les défenseurs du ḡandaq, les écrasa dans leurs retranchements, puis tomba par derrière sur les Anşârs, groupés autour de leur chef.

Ibn al-Ġasîl se fit tuer, entouré de ses fils et d'une poignée d'hommes de cœur. Auparavant, il avait accompli une dernière prière et, comme Ho-

(1) Tab., II, 413-14, 417.

(2) Tab., II, 415, 6 etc.; Ibn al-Aţîr, *Kâmil*, IV, 50, 4-5 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 108-09 ; Boḥtorî, *Ḥamṣa*, n° 190.

(3) Wellhausen, *Skizzen*, IV, 26 ; *Ağ.*, XX, 117 ; Samḥoudî, (ms. de Beyrouth), 37-38.

(4) I. Hişâm, *Sira*, 670 ; Ya'qoubî, II, 298 ; Wellhausen, *Skizzen*, IV, 6 ; *Iqd*, II, 317 ; Tab., II, 423 ; Dinawarî, 275 ; Wensinck, *op. cit.*, 75, n. 4. On parle aussi de nombreux esclaves nègres *نصرة يزيد على ابن الزبير*. Aux observations d'Ibn 'Omar ils répondent *خرجنا لنردكم عن باطلكم الى حقنا*, Balâḡorî, *Ans'ab*, 697 b.

sain à Karbalâ, revêtu des habits de soie (1). On se demande où il pouvait se les procurer à cette heure suprême. Plus difficile encore à expliquer paraît son sommeil en pleine bataille, serré de près par la cavalerie ennemie ! « Il ronflait bruyamment, appuyé sur un de ses fils », lorsque derrière lui, retentit le cri des Syriens, conduits par Marwân. Ainsi arriva-t-il à 'Alî, pendant la journée du Chameau (2). Il est malaisé de ne pas y reconnaître un souvenir du sommeil mystérieux, survenu au Prophète et à ses Compagnons pendant la bataille de Badr (3). Pour embellir la fin du dernier défenseur de l'indépendance ançârienne, l'école médinoise a voulu entourer son front mourant de l'auréole de la *sakîna*.

Témoin de l'assassinat de 'Otmân et de la lâche complicité de ses compatriotes, le poète ançârien Hassân ibn Tâbit avait fait cette prédiction :

« Bientôt on entendra retentir parmi vos demeures le cri : Vengeance pour le sang de 'Otmân ! » (4)

Ce cri, les cavaliers syriens, conduits par Marwân, mêlés aux 'Otmâniya des Banoû Hâriṭa, l'avaient poussé en tombant à grands coups de sabre sur les compagnons du Ġasîl. Après avoir, conformément aux ordres de son souverain, essayé de prévenir la catastrophe, Moslim allait se faire l'instrument de la vengeance.

Sur les traces des fuyards s'étaient élancés les Syriens vainqueurs. A leur suite, ils pénétrèrent dans Médine. Alors auraient commencé les trois jours de pillage (5), autorisés par Yazîd. Etant donné les mœurs de l'époque, on peut se figurer, pendant ce triduum d'angoisse, l'état de la malheureuse cité, abandonnée à la soldatesque victorieuse, exaspérée par

(1) Et brisé le fourreau de son épée, 'Iqd<sup>2</sup>, II, 312 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 48, 20 ; 50, 2.

(2) Ṭab., II, 423, 14 ; 'Iqd., loc. cit. ; Mas'oudî, *Prairies*, IV, 324.

(3) Cf. Qoran, 8, 11.

(4) *Divan*, 109, 4. D'après Ibn 'Omar, la Ḥarra aurait été le châtement de l'assassinat de 'Otmân, 'Iqd., II, 269, 1.

(5) Dans les recueils de ḥadîṭ revient, comme un refrain, la remarque : « Tel objet a disparu le jour de la Ḥarra ». Ḥanbal, III, 299, 314 ; Moslim, *Ṣaḥîḥ*, I, 470, 6 d. l. On l'utilise également pour expliquer la disparition de certains documents : des livres de fiqh auraient été alors détruits par les Médinois. I. S. *Ṭabaq.*, V, 133, 20.

l'obstination des Médinois. Faudrait-il ici encore taxer d'exagération les chroniqueurs hostiles aux Omayyades (1) ? Comme il arrive souvent, des innocents se virent enveloppés dans la catastrophe. Ainsi l'infortuné musicien Sâ'ib Hâtîr, dont jadis Yazîd avait apprécié le talent. Il fut tué malgré ses protestations, d'ailleurs sincères, de loyalisme. Le calife artiste regretta vivement sa mort (2). Ne lui avait-il pas promis de venir l'applaudir à Médine, pendant son prochain pèlerinage ?

Revenons à Moslim : aussi bien cette étrange figure domine ces horreurs. Wellhausen se refuse à les admettre et nous regrettons de n'avoir pas jadis imité sa réserve (3). Quand on essaie de faire la synthèse de ces événements au moyen des données traditionnelles, on ne tarde pas à s'apercevoir de leur incohérence et de leurs contradictions. Nous en avons relevé un certain nombre. Moslim ne fut pas le tyran sanguinaire (4) dépeint par la légende antiomaiyade, ou il le fut seulement dans la mesure des instructions, reçues de son souverain. Voyons si parmi celles-ci il faut maintenir l'hypothèse de trois jours de pillage, attestée par la presque unanimité de nos annalistes.

Nous ne nions pas la possibilité du sac de Médine, appuyée par tant de témoignages (5), ni des horreurs (6) qui l'ont accompagné. Rien de plus conforme aux mœurs du temps. Aucun général n'aurait eu ni la pensée ni le pouvoir de s'y opposer. La bataille de la Harra et le sac de

(1) Par ex. Ya'qoubî, II, 298, avec les additions marginales. On en trouve la quintessence dans Dozy, *Musulmans*, I, 105.

(2) *Aj.*, VII, 188, 190. Ce Sâ'ib reparait vivant, *Aj.*, IV, 159.

(3) Wellhausen, *Reich*, 98 ; comp. notre *Chantre*, 117. Yâqout, II, 253 mentionne les *ارلاد الحرّة* ; vraisemblablement une injure courante à Médine et exploitée par les annalistes hostiles. Etant donné les maigres éléments à leur disposition, leur reconstruction de la Harra paraît comme une création *ex nihilo materiae*.

(4) I. S. *Tabaq.*, V, 51, 6 ; en parcourant le champ de bataille, il rend hommage aux victimes.

(5) Ajoutez-y les vers, conservés par Ġâhîz, *Opuscula*, 70, 14-20 ; 71, 1 sur les horreurs commises par les nègres, contestées par Nöldeke, *WZKM*, XVII, 384 ; voir texte de Balâdori, cité plus haut.

(6) D'après I. S. *Tabaq.*, V, 189, 7 etc., les Syriens pensent surtout à piller. Ibn 'Asâkir (notice de Moslim ibn 'Oqba) XVI, proteste de même contre les prétendues horreurs.

la ville forment le développement trop naturel, hélas ! d'un seul et même acte.

Entre l'heure de midi, où s'acheva la déroute des Médinois et celle de minuit, les vainqueurs ont eu le temps d'assouvir leur soif de pillage (1). Mais nous ne pouvons admettre l'inaction, pendant trois jours, d'un capitaine comme Moslim. Pourquoi, comme le veut certaine tradition, se serait-il retiré dans la verdoyante vallée du 'Aqîq (2), quand tout réclamait sa présence à Médine ? On le voit, au contraire, parcourir le champ de bataille pour noter la qualité et le chiffre des morts, rédiger son rapport au calife, puis aussitôt après (3), ou au plus tard le lendemain (4), s'occuper de faire prêter le serment de fidélité. Cette cérémonie, accomplie probablement à la mosquée et certainement en présence de toute la population ne cadre pas avec l'hypothèse d'une cité livrée à l'anarchie.

Voici un détail encore plus suggestif. On connaît la passion des Médinois pour la musique. Ils n'y firent pas même trêve « pendant les jours de Moslim (5), *في أيام مسلم بن عقبة* » (6). Un jeune artiste, étant alors arrivé de la Mecque, fit courir toute la ville. « Si Dieu lui prête vie, il sera l'honneur de son pays ». Ce fut la réflexion des Médinois, si durement traités par l'implacable Morrite (7). Comment s'apitoyer sur le sort d'une population si acharnée à s'amuser ?

Quand la fureur de meurtre et de pillage fut calmée, Moslim donna l'ordre de cesser les représailles et s'occupa de faire renouveler par les

(1) D'après I. S. *Ṭabaq.*, V, 189, 7 le pillage a commencé avant la fin de la bataille. Dans *Chroniken* (Wüstenf.), II, 18, 12 etc., Fâkihi parle seulement de pillage et donne la durée de trois jours comme une opinion isolée.

(2) I. S. *Ṭabaq.*, V, 189, 12.

(3) I. S. *Ṭabaq.*, V, 51 haut ; *Ṭab.*, II, 423, 15 etc.

(4) *Ṭab.*, II, 416, 2 *بعد الوقعة بيوم*. D'après *Ṭab.*, II, 418 la *baï'a* aurait eu lieu à Qobâ' ; sans doute pour la région des 'Awâli. Des *baï'as* ont pu avoir lieu sur plusieurs points de l'oasis ; ainsi au 'Aqîq, pour le nord-ouest de l'oasis.

(5) Ou, comme on dit encore, *في ليالي فتنة زيد*, *Ṭabaq.*, V, 107.

(6) Donc pendant les trois jours « de pillage » ; car Moslim partit, peu après, pour la Mecque.

(7) *Ağ.*, I, 20, 16 etc. Le pieux Ibn Mosaiyab ne quitta pas un instant la mosquée ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 97-98.



habitants demeurés à Médine, — beaucoup étaient allés grossir à la Mecque le nombre des partisans d'Ibn Zobair, — le serment de fidélité. En cette circonstance, le général syrien a-t-il renchéri sur les instructions reçues du calife ? Irrité par l'obstination des Médinois, a-t-il ajouté à la formule ordinaire de la bai'a l'obligation pour eux de se reconnaître les esclaves de Yazîd, conquis à la pointe de son épée, ce dernier gardant la liberté de les vendre, eux et leurs biens ? Cette aggravation odieuse complète l'ensemble des charges, inventées par la Tradition pour augmenter l'horreur de la catastrophe. Si elle était prouvée, nous la mettrions sur le compte d'un excès de zèle chez Moslim (1).

D'après les récits des chroniqueurs, cette cérémonie de la bai'a aurait été fertile en incidents significatifs. Conformément au serment prononcé par lui à Tibériade, Moslim fit mettre à mort Ma'qil ibn Sinân, un des chefs révoltés (2). Nous n'admettons pas les raffinements inutiles, ajoutés par les annalistes. Eux-mêmes se sont réfutés d'avance en montrant à la même page le respect de Moslim pour les lois du désert (3), à celle surtout accordant le privilège du « giwâr » à un ennemi, dès qu'il a bu sous votre toit. En compagnie d'Ibn Sinân on avait amené un Qoraisite, gendre de Marwân. Le prisonnier, ayant refusé de se reconnaître l'esclave de Yazîd, Moslim ordonna de le décapiter. Marwân intervint alors et se précipita sur le Qoraisite pour l'arracher au bourreau. Sans se troubler, Moslim cria : « Qu'on leur tranche la tête à tous deux ! » (4)

Dans la même journée, le terrible général aurait fait arracher la moitié de la barbe à 'Amrou fils du calife 'Otmân (5). « Voilà, dit-il à ses Syriens, le mécréant, fils du bienheureux 'Otmân. Quand les Médinois l'emportent, il crie : Vive Médine ! Quand la fortune favorise la Syrie, il se proclame fils de 'Otmân ! » Il fallut l'intervention de 'Abdalmalik (6)

(1) Tab., II, 420, 9 ; 423, 16 ; Baihaqî, *Muḥdsin*, 66.

(2) Tab. II, 419-420 ; I. S. *Ṭabaq.*, IV<sup>2</sup>, 23.

(3) Tab., II, 420, 17.

(4) Tab. II, 420 ; *Iqd.*, II, 317.

(5) Ce trait supposerait sa connivence avec les révoltés. Voir plus haut. Tab., II, 421.

(6) Ce détail trahit le faussaire ; *Dinawarî*, 276. Dans la notice de ce 'Amrou, I. S. *Ṭabaq.*, V, 111, aucune allusion à cette situation.

pour l'arracher vivant d'entre ses mains. En revanche, ce justicier, si prodigue du sang des Qoraisites, dut accorder à ses soldats la vie de 'Alî, fils d'Ibn 'Abbâs. En leur qualité d'alhwâl, les nombreux Kindites de l'armée syrienne exigèrent sa mise en liberté (1). Tous ces traits sont bien dans le goût arabe ; mais, cette constatation faite, nous nous trouverions dans l'impuissance d'en garantir la valeur historique. Plus nous avançons dans l'exposé des faits, groupés autour de la bataille de la Harra et plus nous sentons augmenter notre scepticisme à l'égard des détails secondaires, et aussi notre embarras pour les faire cadrer avec d'autres données, beaucoup moins problématiques.

Nos chroniqueurs ont sans doute voulu traduire par des faits, les sentiments professés par quelques Syriens à l'égard des Qoraisites du Hîgâz, sans en excepter les membres de la famille régnante. En traitant aussi cavalièrement ces Omaiyyades médinois, Moslim obéissait-il aux instructions de Yazîd, mécontent de leur attitude équivoque pendant les événements, immédiatement antérieurs à la révolte ? L'admonestation du Morrite au fils de 'Otmân relève durement ce manque de loyalisme. Marwân lui-même n'était pas au dessus de tout reproche : il aurait presque conseillé à Ibn Zobair d'avoir à se défier des propositions, à lui transmises par la cour de Damas (2). Le jour de la Harra, il avait brillamment racheté cette défaillance. Yazîd a pu céder à la tentation de leur faire sentir par l'intermédiaire de son fidèle Moslim leur dépendance à son égard, comme en apprenant leur expulsion de Médine, son premier mouvement fut de les laisser seuls aux prises avec les révoltés.

La leçon leur profita : à la violence de la réaction, ils comprirent la communauté d'intérêts, les liant à la branche aînée. De tout son pouvoir, Marwân aida à éteindre le dangereux incendie, et cette conduite lui valut les remerciements de Yazîd (3). Au lendemain de la bataille où il avait bravement payé de sa personne et, par une habile diversion, décidé le

---

(1) Mas'ûdi, V, 164-65 ; comme les 'Abbâsides, il s'était tenu à l'écart : à quoi rime alors cette scène ?

(2) Dinawari, 276, 11 ; Ya'qûbî, II, 293. Ausei à Wâdi 'l Qorâ, redouta-t-il une entrevue avec Moslim.

(3) I. S. *Tabaq.*, V, 27, 1 etc.

succès, il nous paraît difficile de ne pas supposer de l'exagération dans la manière dont les chroniqueurs exposent l'attitude de Moslim à son égard. Mais l'inflexible rigueur du général syrien ne lui permit pas de négliger les recommandations de Yazîd à l'égard des 'Alides.

Une femme de Ḥosain avait vu piller sa maison par les soldats de Moslim : il s'empessa de lui faire restituer les objets volés. Fidèle aux promesses faites à la malheureuse famille du *martyr* de Karbalâ, reconnaissant des services rendus par son fils 'Alî à Marwân, Yazîd avait enjoint à son général de lui témoigner les plus grands égards. C'est à eux et non, comme le prétend Mas'ouîdî (1), à une intervention miraculeuse que le Ḥosainide dut d'échapper aux sévices de Moslim.

Quand il fut amené en sa présence, le pauvre 'Alide inspirait la pitié. Il se dit prêt à se déclarer (2), et pour la vie, l'esclave de Yazîd (3).

Pour plus de sûreté, il s'était fait accompagner de Marwân (4), son ami et son obligé. Ce dernier, dans l'intention de compromettre d'avance Moslim et d'assurer à son client le droit du « *giwâr* » (5), avait fait commander un rafraîchissement. Moslim comprit la manœuvre et laissa faire. Mais, quand Marwân voulut passer la coupe à 'Alî : « Arrête ! » lui cria Moslim (6). Les mains du 'Alide se prirent à trembler ; il crut sa dernière heure venue. Moslim reprit : « Tu as compté sur l'intervention de ces Omayyades. Par Dieu ! leur protection ne m'empêcherait pas de te tuer. Mais l'émir des croyants t'a recommandé à ma bienveillance. Viens

(1) Dinawarî, 277, 1 etc. ; Mas'ouîdî, *Prairies*, V, 164.

(2) On peut, sur ce point, accepter le témoignage non suspect de Ya'qoubî, II, 298, 2 d. l. Dans I. S. *Ṭabaq.*, V, 159, 16 etc. la scène a été moins dramatisée, mais Moslim y montre la même bienveillance. Ici encore le fait est localisé au 'Aqîq.

(3) De ce trait, nos annalistes auraient-ils dégagé l'obligation pour tous les habitants de faire cette déclaration ?

(4) Et de 'Abdalmalik, ajoute une *rtwôya* maladroite.

(5) *ليتهجر من مشيم*. Cf. *Das Schutzrecht der Araber*, dans *Orient. Stud.* (hommage Nöldeke) I, 294. Comp. 'Omar et Hormozân, Qotaiba 'Oyoûn, 235.

(6) Il ne voulut pas paraître avoir la main forcée par l'intervention de Marwân, et réserver au calife l'honneur de la démarche. On était alors en Ramadan : on ne s'en douterait pas, d'après la narration de nos annalistes. Comme on le voit, le 28/29 de Doul' Higga est une date quelconque.

te placer à mes côtés ! » Puis il lui accorda la vie de tous ceux pour qui il intercédait ; enfin, se rappelant les inquiétudes que son absence avait dû causer à sa famille, il fit seller son propre cheval pour le conduire chez lui (1).

Quel fut le nombre des victimes de ces journées ? Il est impossible de l'évaluer d'une façon exacte : la statistique est une science demeurée étrangère aux historiens arabes. L'important était d'exagérer les excès commis. Rien n'oblige à admettre la réalité des *trois* jours de pillage. Mais il y eut certainement des massacres en ville, à l'issue de la bataille. Il faudrait retrouver la liste des morts présentée alors, on l'assure du moins, à Yazîd (2). On pourrait la rétablir, en compulsant les recueils bibliographiques, par ex. le 5<sup>e</sup> volume des *Tabaqât* d'Ibn Sa'd. On y mentionne soigneusement les noms des victimes de la Harra, de celles surtout rappelant une illustration musulmane. Pour plusieurs de ces infortunés, le seul titre de gloire est d'avoir succombé alors (3).

D'après le partial Mas'oudî (4), les Qoraisites et les Anşars auraient perdu 700 des leurs ; pour le reste de la population, hommes, femmes, enfants, il mentionne 10 000 tués. Dans son ouvrage antérieur, les *Prairies d'or* (V, 163), il s'était contenté de mentionner 90 Qoraisites, autant d'Anşars, plus 4000 victimes : chiffres, encore empreints d'une

(1) *Tab.*, II, 420-421.

(2) *Ağ.*, VII, 190. Après la bataille, on avait coutume de rédiger un rapport pour le calife. Qotaiba *Oyoûn*, 209, 12. Dans le sien, Moslim, à l'issue de la bataille, aurait écrit à Yazid : « J'ai dit la prière de midi dans la mosquée du Prophète » ; Bayâsî, ms. cité, II, 43 b. Tout aurait donc été terminé avant midi.

(3) Ou d'avoir été simplement blessé ; comme Aiyoub ibn Başîr ibn Sa'd, lequel n'est pas un frère du célèbre No'mân ibn Başîr ibn Sa'd ; le premier était Ausite ; *I.S. Tabag.*, V, 57.

(4) *Tanbih*, 305 ; Baihaqi, *Maḥdsin*, 66, 1 nomme seulement 70 Anşars, chiffre concordant avec les indications des *Tabaqât*. Ibn al-Ğasîl périt avec huit de ses fils sur le champ de bataille. *Iqd*, II, 317. A. Müller, *op. cit.*, I, 268 garantit « 2400 Auxiliaires et 2300 Qoraisites ». Bayâsî, ms. cité, II, 40 a, parle de 700 *qorrâs* tués ; Mas'oudî, *Prairies*, V, 162 de nombreux tués Hâsimites ; quant aux deux fils d'Ibn Ğa'far, nous croyons à une confusion avec Karbalâ. La majorité des Qoraisites avait pris la fuite.

énorme exagération (1). Ils se trouvent généralement reproduits. Ibn 'Abd Rabbihi parle de 300 tués, tant Qoraisites qu'Anṣâriens et d'un chiffre beaucoup plus grand pour le reste de la population, en particulier pour les maulâs ; ceux-ci formèrent un corps spécial pendant la journée de la Ḥarra (2). Comme le silence du passionné Ya'qûbî permet de le supposer, les évaluations trouvées par lui ont paru peu impressionnantes. Le plus grand nombre des Médinois trouva son tombeau dans la tranchée, ouverte pour couvrir la ville (3) ; ils périrent sous les coups des cavaliers, commandés par Marwân.

Parmi les rebelles de Médine, Yazîd en avait désigné nommément un à la vindicte de Moslim, c'était Ishâq, fils de ce Ṭalḥa, le célèbre et fastueux ḥowwârî de Mahomet (4). Envers Mo'âwia, Ishâq s'était jadis engagé à marier sa sœur avec Yazîd. De retour à Médine, sans tenir compte de ses engagements, sans prévenir personne, Ishâq donna cette sœur à Ḥasan fils de 'Alî, « l'homme aux cent femmes ». Mo'âwia conseilla à Yazîd de dévorer cet affront gratuit. Mais quand il envoya Moslim en Arabie, le monarque lui recommanda de ne pas manquer l'insolent Ishâq. Ce dernier se déroba par la fuite au châtement mérité (5).

On n'exagérera jamais l'influence de la poésie sur l'historiographie de cette période. Ya'qûb, frère d'Ishâq, se trouvait parmi les victimes de la Ḥarra. Il était fils de la tante maternelle de Yazîd ; en apprenant sa révolte, le prince se montra vivement affecté. « Tout le monde, s'écria-t-il, se retourne contre nous, jusqu'à nos parents ». Ya'qûb était généreux (6) comme tous ceux de sa famille, et les poètes ne furent pas les derniers à bénéficier de sa prodigalité. Quand on apprit à Koufa sa mort et le désas-

(1) Comme ceux de Yâqûṭ, II, 252-53.

(2) *Iqd*, II, 317 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 209, 19.

(3) *Ṭab.*, II, 423, 13 : *مَنْ أَصِيبَ فِي الْخَنْدَقِ* pourrait aussi signifier : ceux qui furent tués au ḥandaq, écrasés dans leur fuite : *فَانْهَزَمَ النَّاسُ*. Tout ce complexe se compose de plusieurs variantes, malencontreusement soudées ensemble dans la rédaction de Ṭabarî.

(4) I. S. *Ṭabaq.*, V, 123-24.

(5) Zobair ibn Bakkâr, ms. cité, 111 b. Baṣâsî, ms. cité, II, 40 b le dit tué en ville, après la bataille.

(6) *Aḡ.*, XIII, 40 ; 41, 2 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 122-23.

tre de la Harra, le poète Ibn Zabîr se souvint de son Mécène. La carrière de Ya'qûb fournissant une matière ingrate à l'élégie, il résolut de réunir les deux catastrophes et, conformément aux traditions du Parnasse arabe, il força les couleurs :

« Nous avons appris qu'il ne survit plus que des veuves ; le sang a coulé par torrents.

« Que de mères (1) atteintes autour de Sal', d'hommes nobles et généreux, étendus sans vie !

« Jeunes héros, comme Ya'qûb fils de Ṭalḥa ; leurs palais de Rôûma et du Baqî' demeurent déserts ! »

Chez un poète, grand ami de Yazîd et partisan des Omayyades, cette fidélité à la mémoire d'un bienfaiteur n'était pas sans mérite.

Ibn Zabîr improvisa sous le coup de l'impression produite dans l'Iraq par les premières nouvelles, arrivées de Médine. Nous savons comment les annalistes se chargèrent de traduire en chiffres ses formules poétiques. Les exagérations d'Ibn Zabîr présentaient du moins sur celles de la Tradition l'avantage d'être contemporaines.

Quoiqu'il en soit, le prestige des Anṣârs ne se releva plus de ce coup formidable. Plusieurs de leurs familles y perdirent leurs derniers représentants (2). D'après Dozy, leur ville « presque déserte demeura quelque temps abandonnée aux chiens, les champs d'alentour aux bêtes fauves » (3). C'est pousser trop loin la fantaisie. Médine ne fut pas dépeuplée (4), elle perdit seulement une partie de la population anṣarienne, tombée sur le champ de bataille ou en fuite. Désormais, il n'est plus question de l'opposition collective des Anṣârs au régime omayyade. La mention individuelle de leurs descendants se fait plus rare, à partir de cette époque. Leur mal-

(1) Littér. femmes âgées, *جوارح* ; Sal' = Médine, *Aḡ.*, XIII, 40-41 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 123 ; autres élégies sur le sac de Médine, *Aḡ.*, I, 99 ; Yâqûṭ, II, 253. Dans notre *Chantre*, 164, au lieu de 'Abdallah ibn Zobair, lisez... Ibn Zabîr.

(2) Voir par ex. I. S. *Ṭabaq.*, V, 205, 7, 11.

(3) Dozy, *Musulmans*, I, 108.

(4) Cf. *Ṭab.*, II, 432. Après la Harra, têtes des victimes, expédiées à Yazîd ; réédition de la scène après Karbalâ, intervention d'un Ṣaḥâbî anonyme (*'Iqd*<sup>2</sup>, II, 312) ; c'est plus prudent !

heur ne contribua pas peu à asseoir définitivement l'hégémonie de Qorais. Assagis par l'épreuve, ils ne s'avisèrent plus de contester la suprématie des Mecquois.

Quant aux Omayyades de Médine, si l'on en excepte les descendants de 'Otmân, ils habiteront désormais la Syrie, suivis par les regrets des poètes. Témoins ces vers d'Abou'l 'Abbâs l'aveugle (1) :

« Non, jamais je n'ai vu une famille aussi éprouvée, forcée de prendre le chemin de la Syrie.

« Plus fière, plus vaillante au jour du combat, sachant mieux découvrir la retraite des malheureux ;

« Pitoyable à l'infortune, prévenant par sa sage politique les désastres menaçant l'islam.

« Quand parmi eux un saïyd disparaît, un autre prend sa place, possédant tous les secrets de l'éloquence. »

## XVIII

### SIÈGE DE LA MECQUE.

---

MALADIE ET MORT DE MOSLIM. IL EST REMPLACÉ PAR HÛŞAIN IBN NOMAIR. LES HÂRIGITES ET MOHTÂR ACCOURENT DÉFENDRE LA MECQUE. SIÈGE DE CETTE VILLE. INCENDIE DE LA KA'BA. LA NOUVELLE DE LA MORT DE YAZÎD FAIT LEVER LE SIÈGE. NÉGOCIATIONS INUTILES AVEC IBN ZOB AIR. L'ARMÉE RENTRE EN SYRIE.

---

Moslim séjourna plusieurs jours à Médine pour régler la situation de

---

(1) I. S. *Tabaq.*, V, 26-27 ; Ġâhiz, *Bayân*, I, 94. Ces vers peuvent dater de la seconde expulsion des Omayyades, après la mort de Yazid I. Voir la fin du chap. suivant.

la ville (1). Il y laissa comme gouverneur Rauḥ ibn Zinbâ' (2), un de ses principaux lieutenants, d'une fidélité éprouvée au service des Omayyades, avec une division syrienne (3) chargée de maintenir l'ordre. Tant d'émotions, de fatigues avaient fini par épuiser le Morrite, et l'on comprend le sens du reproche, adressé plus tard aux Médinois par 'Abdalmalik, de l'avoir tué. Le général se sentait dégoûté ; il se traînait avec peine (4). Non qu'il eût atteint 90 ans, comme les lui accorde généreusement une notice d'Ibn 'Asâkir (XVI<sup>e</sup> vol.) ; l'âge venait toutefois ajouter son poids à celui des fatigues physiques de cette rude campagne.

Après avoir pourvu aux affaires de Médine, Moslim s'apprêta à exécuter la seconde partie de sa mission : la réduction d'Ibn Zobair. Malade, il remonta en litière et prit, à la tête de son armée, la direction de la Mecque. Arrivé au Mošallal (5), la violence du mal l'obligea à s'arrêter. En cet endroit il reçut un étrange message. Jusque-là le représentant de Yazîd, un Maḥzoûmite, était parvenu à se maintenir à la Mecque, on devine au prix de quelles concessions. Un certain nombre d'Omayyades paraissent également être demeurés dans la ville (6) : signalons parmi eux les Banoû Asîd. Ces derniers finiront même par embrasser le parti d'Ibn Zobair (7). En apprenant l'approche de Moslim, le fonctionnaire omayyade lui fit savoir qu'il s'était vu forcé de se joindre aux partisans d'Ibn Zobair. Le général syrien lui répondit par une lettre de menaces, que seule la mort l'empêcha de mettre à exécution (8). La fin de Moslim va nous montrer comment savait mourir un dévoué serviteur des Omayyades.

(1) Cela ressort de l'intervalle entre la Ḥarra et la mort de Moslim, un mois environ ; Tab., II, 426, 11 ; 427, 1. D'autre part sa maladie au Mošallal a pu traîner.

(2) Bayâsî, ms. cité, 45 a ; Tab., II, 424 ; Mas'ûdî, *Pratres*, V, 192 ; Nowairî, *Nihâia* (ms. Leiden), 232 b.

(3) Pourtant nos sources ne donnent pas ce détail ; voir plus loin. Sur Rauḥ, cf. Ya'qûbî, II, 301, et sa notice dans Ibn 'Asâkir, VI.

(4) On le dit alors علي بن زيبر, *Aḡ.*, XI, 145, 3 d. l.

(5) Montagne dans la région de Qodaïd et de Gohfa, sépulture de Moslim ; cf. Ya'qûṭ, IV, 543, 960 ; Bayâsî, ms. cité, II, 44 a.

(6) Azraqî, 140 ; *Aḡ.*, XIII, 44, 13.

(7) Il en sera question plus tard. Voir aussi Ibn 'Asâkir, V, 238.

(8) Qotaiba, *Oyoân*, 238, 5.



Avant tout, il fallait pourvoir à la réussite de l'expédition confiée à son zèle. Membre de la tribu de Morra, Moslim appartenait au groupe des tribus arabes, se réclamant du nom de Qais et destinées à faire, quelques mois plus tard, une bruyante entrée en scène. Dans l'armée syrienne du Hîgâz, ils formaient la minorité, mais une minorité remuante, encouragée par la présence de chefs comme Moslim et Zofar ibn al-Hâriṭ. De ce dernier le poète Aḥṭal dira bientôt :

« Sa main — on la connaît — s'étend pour la bai'a ; son cœur abrite la fausseté et la trahison ! » (1)

Trois mois plus tard, Zofar se révoltera en Syrie contre les Omayyades ; pendant dix ans, il mènera contre leurs partisans une guerre d'extermination. Cette violente explosion des colères qaisites fut évidemment préparée, et dès lors la jalousie, nous l'avons vu, animait les Nomades, originaires de l'Arabie centrale, contre les fiers aḥwâl du calife. Pendant les opérations militaires contre Médine, on avait déjà pu constater les divisions, séparant le généralissime de son second, le noble saïyd (2) Ḥoṣain ibn Nomair. Le moment est venu de faire connaissance avec le futur successeur de Moslim.

Il appartenait au clan kindite des Sakoûn. Ce devait être un homme dans toute la force de l'âge, au moment où la mort de Moslim le mettait au premier rang en Arabie (3). Sa présence est mentionnée à Damas vers l'époque de Šifḥin, mais nous ignorons s'il prit part à cette bataille. Ibn 'Asâkir (4) le dit du goud de Ḥomṣ, en majorité peuplé de Yéménites. Il gouverna cet important district et commanda une expédition estivale en Romanie (5). Ce passé et le choix de Yazîd suffiraient à souligner la

(1) Aḥṭal, *Divan*, 65, 1 ; comp. notre *Chantre*, 130 sqq.

(2) Ibn Doraïd *Iṣṭiqāq*, 222, 3 d. l. Dozy (*Essai*, 178) en fait un Morrite ; A. Müller (*op. cit.*, I, 372) un Kalbite. Ḥoṣain, diminutif de « ḥiṣn », (comp. 'Ojaina ibn Ḥiṣn, célèbre dans la *Sira*), à distinguer de Ḥosain. Au lieu de Ḥimṣ nous continuons à employer Ḥomṣ, orthographe courante en Syrie, et Ibn Nomair = Ibn an-Nomair.

(3) Je le crois distinct du Rédouin, son homonyme, également un Sakoûni, homme déjà mûr, mentionné en l'an 11 H. ; Tab., *Annales*, I, 2004.

(4) Sa notice, vol. V ; certaines rivaṛât le mêlent à tort — nous l'avons dit — aux événements de Karbalâ.

(5) *Aḡ.*, XVII, 62, 9.

valeur du personnage. Sa qualité de Yéménite a pu également déterminer le calife ; en désignant deux Qaisites comme généralissimes, il eût risqué de mécontenter ses fidèles Yéménites (1) de Syrie. Au moment de prendre congé de l'armée en partance pour Médine, Yazîd avait publiquement manifesté son intention sur ce point à Moslim ; puis, comme s'il avait voulu prévenir certaines répugnances chez le Morrite, il avait renouvelé cette déclaration devant toute l'armée, au moment où Ḥoṣain défilait, à la tête du détachement de Ḥomṣ (2). La précaution pouvait n'être pas superflue. Dans l'estime de Moslim, les Yéménites de Syrie passaient comme trop humains pour la rude besogne qui les attendait en Arabie : étrange explication, dissimulant mal les jalousies qaisites !

Le général mourant réunit les principaux officiers de l'armée et leur tint ce discours : « Le prince des croyants m'a enjoint, en cas d'accident, de désigner pour mon successeur Ḥoṣain ibn Nomair. Par Dieu ! si la liberté m'eût été laissée, jamais je n'aurais adopté cette détermination. Les Yéménites ont le cœur trop sensible. Mais en face de la mort, je ne puis prendre sur moi de contrevenir aux ordres du calife ! » Puis se tournant vers Ḥoṣain : « Bât d'âne (sic), écoute mes derniers conseils. Cache soigneusement ton plan de campagne ; n'accorde jamais ta confiance à un Qoraisite (3) ; n'empêche pas les Syriens de nuire à leur ennemi ; n'attends pas plus de trois jours avant de commencer l'attaque contre le mécréant Ibn Zobair ! En trois mots : présente-toi devant la ville, engage la lutte et repars aussitôt (4) ! »

Yazîd avait pris soin de faire accompagner l'expédition par un médecin chrétien. Celui-ci insista auprès de Moslim pour lui faire accepter

(1) Leur loyalisme était proverbial ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 183 bas. Il recommande à ses fonctionnaires de ne pas le brouiller avec ses fidèles (بطانة) Yéménites, *Aḡ.*, XVII, 56, 22 ; cf. *Mo'dwa*, 50-56.

(2) Bayâsi, ms. cité.

(3) Dans Azraqî : *إِنَّ الشَّيْطَانَ فِي أَذُنِي* ; comp. Boḥârî, II, 320 : *لَا تُكَلِّمْ قُرَيْشًا إِذْ لَكَ فَتْرَةٌ فِيهَا*. Cette allocution est une composition évidemment postérieure aux guerres entre Qais et Yaman.

(4) *لَا تَكُنْ إِلَّا الرَّقِيفَ ثَمَّ الْفَتَافَ ثَمَّ الْإِنْصِرَافَ* ; Azraqî, 139 ; *Ṭab.*, II, 424-25 ; *Dinawari*, 277.

des remèdes. Le malade déclara tout inutile et plaça toute sa confiance dans sa dernière bonne action : le châtement infligé aux rebelles de Médine (1). Il se sentait perdu.

Après ces dispositions suprêmes, le moribond s'étendit sur sa couche, le calme dans l'âme. « Mon Dieu, s'écria-t-il, depuis ma profession de la foi musulmane, je ne connais aucun acte plus doux à mon cœur et plus profitable à mon salut que d'avoir combattu les Médinois ! » Son testament ne fut pas long à rédiger : il mourait pauvre. A sa tribu il laissa son domaine du Haurân et à une de ses femmes d'origine servile, tout le contenu de sa tente (2).

Moslim avait pourtant passé par les finances et par les plus hautes charges de l'empire. De simples particuliers, — nommons Ibn Zobair, Ibn 'Omar, — des ascètes, avaient eu l'adresse d'acquérir des milliers d'esclaves et d'immenses domaines ; ils s'entendaient merveilleusement à les exploiter, terres et hommes. Des taxes journalières, imposées sur ses esclaves, rapportaient de beaux revenus au fils de 'Omar (3). Moslim, au contraire, comme 'Omar ibn Ḥalda, un qâḍi de Médine et son contemporain (4), sortit de toutes ses charges plus pauvre qu'il n'y était entré. On ne peut lui refuser un sentiment très affiné de la justice. Sur son lit de mort, entendant son fils accuser sa femme de l'avoir empoisonné, il protesta contre cette calomnie : « Le mal d'entrailles dont je meurs, est héréditaire dans notre famille (5) ! »

Si nous avons insisté sur ces détails, c'est parce que nous connaissons peu de tableaux plus suggestifs que le spectacle de cette mort. Il représente au naturel la simplicité de l'islam primitif, avant les surcharges introduites par la Šī'a, les Hârigites, et surtout par le contact

(1) Bayâsi, ms. cité, II, 44 b.

(2) Comp. Boḥârî, *Ṣaḥîḥ*, II, 187, 12.

(3) *ضريبة*, redevance d'un esclave exerçant une industrie ; I. S. *Ṭabaq.*, IV<sup>1</sup>, 118, 12 ; *Mo'dwa*, index, s. v. *Ibn 'Omar* ; Aḥṭal, *Divan*, 298, 3 ; Soyôûfi, *Califes*, 83, 4.

(4) I. S. *Ṭabaq.*, V, 206.

(5) *Ṭab.*, II, 425 ; sa notice dans Ibn 'Asâkir, XVI, mentionne *البرص*, maladie infectieuse d'entrailles ; Dinawari, nomme la *ذبحة*. L'accusation du fils ne favorise pas l'hypothèse d'une maladie déjà ancienne.

avec les anciennes religions. En outre du monothéisme qoranique, les hommes de la trempe de Moslim, — l'élite de cette époque, — se soucient uniquement de l'impérialisme arabe, de la suprématie de leur race, dont le vigoureux gouvernement des Omayyades leur paraît la meilleure garantie. Ils ignorent les privilèges des familles saintes, privilèges élaborés plus tard avec des visées antidynastiques. Ces hommes ne sont ni plus ni moins dénués de piété (1) que les plus intelligents de leurs contemporains : ils appartiennent à l'islam de leur temps. On leur fait tort en prétendant les juger avec les concepts piétistes d'une époque postérieure.

En s'appuyant sur cette élite, les Omayyades ont réussi à s'imposer au génie anarchique des Arabes. Les noms seulement diffèrent : ils s'appellent 'Amrou ibn al-'Âṣi, Moḡīra, Ziad, son fils 'Obaidallah, sous les Sofiânides ; Ḥaġġāġ, Qotaiba, Ḥâlid al-Qasrî sous les Banoû Marwân. Mais tous possèdent un trait commun de ressemblance : le sentiment de leur mission, le respect de la consigne, l'aveugle obéissance aux ordres du calife, reconnu par la ġamâ'a. Les autres considérations les laissent indifférents : rien de ces scrupules de légitimisme, de ces discussions sur les droits de la famille du Prophète ou des grands Ṣaḥâbîs. A leurs yeux, Ibn Zobair est un infidèle, le calife Yazîd combat pour la religion, et les victimes de la Harra brûlent en enfer (2). Pour parler plus exactement : la Tradition a traduit en ces formules plus strictement musulmanes l'expression de leur loyalisme illimité.

Ces sentiments animaient, on peut le dire, toute l'armée syrienne. Parmi les frères d'armes de Moslim, tous auraient agi comme lui. Les réactionnaires du Hîġâz et de l'Iraq exécuteront la mémoire de Moslim ; pour eux, nous le savons, il s'appellera désormais le maudit (3) et plus communément, en déformant légèrement son nom, *Mosrif* et *Moġrim*. Dans leurs malédictions ils l'associeront à Yazîd, ils profaneront (4) sa tombe

(1) On prie dans le camp de Moslim ; Tab., II, 411, 4 ; Bayâsi, texte cité plus haut.

(2) Dinawari, 273, 10 ; Aġ., I, 99.

(3) Tab., II, 469, 11 etc. Voir plus haut nos remarques sur le sens de *dîn* à cette époque.

(4) Mas'oudî, V, 16, 162 et passim ; Ya'qoubî, II, 291 ; détails atroces dans Ba-

et en lapideront l'emplacement. Les Omayyades et leurs partisans conserveront sa mémoire ; plus tard, dans la tribune de Médine, 'Abdalmalik, dont le père avait été rudoyé par Moslim, rappellera son nom et rendra les habitants responsables de sa mort (1).

Depuis la révolte de Médine, Ibn Zobair avait cherché à nouer des intelligences en cette ville (2), sans succès d'ailleurs. Les deux partis ne pouvaient s'entendre, chacun travaillant pour son propre compte et espérant recueillir la succession des Omayyades, prématurément ouverte par leur ambition. Entre les deux villes saintes, le séjour de Mahomet et celui des premiers califes à Médine, la prétention de devenir chacune la capitale de l'empire, accentuaient encore les mésintelligences anciennes.

Mais, après le désastre de la Harra, une multitude de fugitifs affluèrent à la Mecque (3) animés comme ibn Motî', par la soif de la vengeance et par le désir d'effacer la honte de leur fuite devant l'armée syrienne. Le principal secours vint de la part des Hârigites. Ceux de l'Iraq, surveillés de près par l'implacable 'Obaidallah, ne pouvaient supporter leur inaction forcée. Ibn Zobair leur inspirait une médiocre confiance ; ils le savaient très conservateur dans le sens du privilège qoraïsité et guidé par une ambition très personnelle. Mais la ville sainte, la Ka'ba, on les disait menacées par l'impiété des Syriens. Ils accoururent les défendre, quitte à aviser ensuite. A la Mecque, ils furent rejoints par d'autres partis de Hârigites, venus de différents points de l'Arabie, et mus par le même dessein (4) ; parmi eux se trouvaient des chefs comme Ibn Azraq et Nağda. Leur valeur arrêtera longtemps les progrès des troupes omayyades.

Ibn Zobair fit l'accueil le plus empressé à ces auxiliaires inattendus ;

yâsi, ms. cité, II, 45 a. *Mosrif* et *Moğrim* sont parmi les épithètes données aux impies dans le Qoran.

(1) Ġāḥiẓ, *Avares*, II, 202, 4 ; Ya'qoubi, II, 299 ; Mas'oudi, *Prairies*, V, 284, 4.

(2) Il avait saisi avec empressement l'occasion de présider le pèlerinage (Tab., II, 422), un droit gouvernemental. Graduellement il préparait l'opinion à sa candidature.

(3) Mais non tous les habitants de Médine, comme affirme Tab., II, 425, 14 ; cf. I. S. *Tabaq.*, V, 117.

(4) Tab., II, 425, 514, 529.

il déploya à leur endroit toutes les ressources de sa cauteleuse politique. Depuis la révolte des Médinois, il n'avait cessé de gagner secrètement des partisans et de se faire prêter le serment de fidélité (1). Avec les Hâri-gites, il se conduira (2) comme si l'empire était sans chef, comme si l'on était en interrègne, en république, شورى, pour employer le style de l'époque. Il feindra même d'adopter leur devise : « Le pouvoir, la décision appartiennent à Dieu, لا إله إلا الله ». Grand admirateur de la politique de Mo'âwîa, il s'imagina pouvoir copier ce général équilibriste. Il réussit seulement à déployer sa virtuosité hypocrite. Depuis deux ans, il n'avait cessé de se jouer des 'Alides comme des Omaiyaes et de tromper leurs représentants en Arabie. Il voulut continuer le jeu avec les Hâri-gites. Une fois débarrassé du danger syrien, il se décida à jeter son masque (3) de faux Hâri-gite.

Vers le même temps, il reçut un autre auxiliaire non moins précieux, Mohtâr ibn Abi 'Obaid. Compromis — nous l'avons vu — dans la révolte de Moslim ibn 'Aqîl, il n'avait pu, malgré son habileté, échapper aux poursuites de 'Obaidallah. Il gémissait dans les prisons de Koûfa, lorsque l'intervention de son beau-frère Ibn 'Omar auprès de Yazîd l'en délivra. En lisant la lettre du pieux personnage, le calife ne put s'empêcher de sourire en pensant à la faiblesse du fils de 'Omar, incapable de résister aux larmes de sa femme, et en se figurant le dépit de 'Obaidallah obligé de relâcher son prisonnier. La présence du fils de Ziâd en-Iraq-enlevait tout espoir d'avancement pour Mohtâr. Il résolut d'aller vendre ses services à Ibn Zobair. Ces deux hommes également faux et ambitieux, finirent par s'accorder dans l'équivoque (4). La valeur de Mohtâr, son adresse à s'attacher les hommes, à leur inspirer son énergie, rendirent, pendant le siège, les meilleurs services.

A ces avantages, joignez la bravoure personnelle d'Ibn Zobair, l'unité de direction et de sentiments, animant les défenseurs de la Mecque.

(1) Tab., II, 528 ; I. S. *Tabaq.*, V, 109, 1 ; 117.

(2) Rapports antérieurs avec Nağda, Tab., II, 402 haut.

(3) I. S. *Tabaq.*, V, 119, 6, 8 ; Tab., II, 514, 515 etc.

(4) Tab., II, 520-28.

Quelques heures suffirent à Moslim pour écraser la résistance des Médinois. Bien moins nombreux, mais plus résolus, les compagnons d'Ibn Zobair arrêteront pendant deux mois l'élan des troupes syriennes (1).

Les débuts du siège furent pénibles pour le nouveau général. A la suite des pertes subies devant Médine et aussi par la nécessité d'y laisser une garnison pour soutenir Ibn Zinbâ', les effectifs syriens ne se trouvaient plus au complet. Cet affaiblissement fit traîner le siège en longueur et permit aux Zobairites de remporter quelques avantages. Nous saurons bientôt pourquoi la Syrie n'envoyait pas des renforts. Les Hârigites, Mohtâr, Ibn Zobair se distinguèrent dans toutes les rencontres (2). La Mecque était ouverte et dominée par des hauteurs. En dépit de sa valeur, ce prétendant se vit bientôt, avec les siens, renfermé dans la ville. Des machines de guerre couronnèrent les montagnes environnantes et se mirent à lancer leurs projectiles sur la place. Dans les intervalles du « bombardement », des combats sanglants où périrent trois frères d'Ibn Zobair avaient lieu dans les rues de la Mecque. Celles-ci, il fallut les emporter successivement de vive force, après une résistance acharnée (3).

Exaspérés de leurs pertes, les Syriens accablèrent la ville d'une grêle de pierres et de quartiers de roche. Bientôt, ajoute Mas'oudî, la Ka'ba elle-même leur servit de cible (4). Refoulé au centre de la cité, Ibn Zobair avait établi à la grande Mosquée son quartier-général. Dans les *miṣr*, dans les métropoles des *ḡond*, c'était une des destinations du *masḡid al-ḡamā'a*, corps de garde, bureau de recrutement, salle de délibérations; nous l'avons constaté à Koufa et à Médine pendant les révolutions. Cette affectation remontait au temps du Prophète. Dans sa pensée, la mosquée (5) devait être non une église, ni une synagogue, mais une maison

(1) I. S. *Ṭabaq.*, V, 108-09; on fait prédire par le Prophète l'expédition des Syriens; un désastre aurait englouti cette armée en marche; je me demande à quoi il est fait allusion? Ḥanbal, *Mosnad*, VI, 336-37.

(2) I. S. *Ṭabaq.*, V, 118; *Ṭab.*, II, 528; 530, 2.

(3) *Ṭab.*, II, 426-30; 530; *Iqd.*, II, 313. Un des capitaines syriens, le Fazârite Mas'ada fut grièvement blessé; I. S. *Ṭabaq.*, V, 118.

(4) *Pratries*, V, 166.

(5) Cf. *Mo'dawia*, index, s. v. Mosquée. Comp. I. S. *Ṭabaq.*, V, 183, 16: scène dans la mosquée de Damas *واهل الشام يعرضون على ديوانهم*.

commune. Seulement, dans la crise traversée par la Mecque, l'imprudence d'Ibn Zobair devait signaler ce point au tir de l'artillerie syrienne, établie sur l'Aboû Qobais et sur le Qo'aïqa'ân. Pour protéger la Ka'ba, il imagina de l'entourer d'un échafaudage en bois, recouvert de matelas et de tentures : nouvelle et plus grave imprudence ! Dans le voisinage, il installa une grande tente, sorte d'ambulance pour y soigner ses blessés, de jour en jour plus nombreux. Afin d'y atteindre leurs ennemis, les Syriens, continue Mas'oudî (1), dirigèrent sur l'édifice sacré un pluie « de feu, de bitume, des étoupes et autres matières enflammées ». On devine la suite.

Malheureusement cet auteur, — son contexte suffirait à le prouver (2), — dans le but de rejeter sur les Syriens l'incendie de la Ka'ba, a mêlé le récit du premier siège avec celui du second. On constate la même tendance chez le vieil annaliste 'Awâna, utilisé par Tabarî. Mais, comme l'a fort bien vu Wellhausen, le vers cité par lui, date en réalité du siège de la Mecque sous 'Abdalmalik (3). L'incendie, nous le savons à n'en pouvoir douter, fut causé par l'imprudence d'un Mecquois, peut-être par Ibn Zobair en personne ; du moins il en accepta plus tard la responsabilité. Il défendit même de l'éteindre, s'attendant à voir tout l'islam se lever pour venger le sanctuaire (4). On était dans les premiers jours du mois de Rabi' I, an 64, correspondant à Novembre 683 (5). A cette époque, les nuits sont froides (6) sous le ciel serein du Hîgâz. Pendant les veillées, on continua à allumer du feu dans la cour de la mosquée, transformée en corps de garde, encombrée de soldats, de malades et de chevaux. Une

(1) *Prairies*, V, 166 ; *Iqd²*, II, 313.

(2) Comme l'addition des merveilles se rapportant au second siège. Azraqî, 136-37 mêle également les deux événements.

(3) Wellhausen, *Reich*, 104 ; A. Tammâm, *Hamda*, 319, commentaire sur le 2<sup>e</sup> vers.

(4) Ya'qoubî, II, 300, 7 ; Azraqî, 136 ; Tab., II, 427 ; *Fotoûh* de Balâdori, 46 bas ; *Aj.*, III, 84-85 ; VI, 31 bas ; XXI, 164.

(5) Tab., II, 427, 528 ; le 6 de Rabi' I ne peut être un samedi, comme indique *Iqd²*, II, 313 ; il faut maintenir la date du 3 du même mois. Wâqidi, reproduit dans Bayâsî, ms. cité, II, 45-46, dégage complètement la responsabilité des Syriens.

(6) Parfois orageuses : كانت ليلة ظلماء ذات ريح شديدة صعبة ورعد و برق ; *Aj.*, III, 84 bas.



étincelle se communiqua à l'amas de combustibles, entassés autour de la Ka'ba.

Cet événement, démesurément grandi par la Tradition, causa alors moins d'émotion qu'on aurait dû s'y attendre, et cela même parmi les partisans d'Ibn Zobair, les véritables coupables. Leur chef en profita pour se donner plus tard le mérite de reconstruire l'édicule, d'après un plan très personnel (1). A cette occasion fut mis en circulation un cycle de hadîth, destinés à justifier cette modification : tous émanent de 'Aîsa, tante et patronne du prétendant mecquois.

Le malheur de la Ka'ba n'interrompit pas même le siège. Il reprit avec plus de rage ; les Syriens étant désireux de profiter de leurs avantages. Ils avaient refoulé Ibn Zobair au centre de la cité, toutes les issues demeuraient en leur pouvoir : ils comptaient bientôt en finir avec la poignée de rebelles, groupés autour de lui. Beaucoup de ces derniers avaient juré de mourir à ses côtés ; peu auparavant, il s'était fait proclamer calife (2). Avant de faire cette démarche, il avait attendu la mort d'un de ses principaux lieutenants, Moṣ'ab, le fils du *Mobaṣṣar* 'Abdarrahmân ibn 'Auf.

Le siège durait depuis deux mois, lorsqu'une nouvelle inattendue remit tout en question : Yazîd venait de succomber en Syrie. Prévenus les premiers, les assiégés s'empressèrent d'en avertir leurs adversaires (3). Ces événements changea la face de choses. Incontinent les hostilités s'arrêtèrent ; désormais la guerre demeurerait sans objet. La théorie du pouvoir suprême, comme la comprenaient les Arabes d'alors, peut seule expliquer ce coup de théâtre.

Yazîd vivant, en vertu de la bai'a, les troupes syriennes lui devaient obéissance ; elles étaient tenues de combattre pour le maintien de son

(1) Dans cette restauration zobairite, on surprend l'application de la méthode de la *liturgie* : emploi de maçons de différents pays, chacun appliquant ses procédés nationaux ; *Aḡ.*, III, 85, 3 ; 86. Comp. E. Herzfeld, *Die Genests der islamtschen Kunst* dans la revue *Der Islam*, I, 27, 105.

(2) *Ṭab.*, II, 529 ; *I. S. Ṭabaq.*, V, 119. Il a pu se contenter, dans le principe, du titre de *wālî* ; cf. *I. S. Ṭabaq.*, V, 227, 11 ; comp. l. 17.

(3) *Ṭab.* II, 430.

autorité. A la journée de la Harra elles avaient écrasé la rébellion médinoise et s'apprêtaient aujourd'hui à châtier Ibn Zobair. Le calife disparu, les Syriens se considèrent comme dégagés de leurs engagements antérieurs, du lien purement personnel de la *baï'a*, les liant vis-à-vis du monarque défunt et non envers sa dynastie. Ils se retrouvaient libres de disposer de leur dévouement. L'empire redevenait électif, le principe de la *soûrâ* reprenait toute sa valeur. D'avance, Yazîd s'était efforcé d'en faire bénéficier son fils Mo'âwia II. Mais les troupes de Ḥoşain ibn Nomair ne tenaient au jeune prince par aucun lien spécial. A l'exception peut-être des chefs principaux, — et parmi ces derniers, certains Qaïsites, par haine des Kalbites, devenus trop envahissants à leur gré, — ces troupes penchaient déjà secrètement, comme Zofar ibn al-Hârit, vers le parti d'Ibn Zobair (1). A tous, la situation critique de la dynastie permettait de prévoir les oppositions auxquelles se heurterait le jeune fils de Yazîd.

Ibn Nomair entra donc en pourparlers avec le calife de la Mecque, s'engageant à le faire reconnaître en Syrie, s'il consentait à l'y accompagner. Le prétendant s'y refusa ; à aucun prix il ne voulait quitter la Mecque. Ḥoşain n'aurait pas été Syrien, il se serait exposé à se voir désavoué par ses soldats, s'il avait accepté cette condition. C'eût été dépouiller leur patrie de son titre de province privilégiée, centre de l'empire. Dès lors la Syrie comptait des partisans secrets d'Ibn Zobair. Ceux-là même revendiqueront pour ce pays le droit de procéder le premier à la désignation d'un calife. Très franchement Ḥoşain s'en expliqua avec Ibn Zobair : « le califat ne devait pas demeurer dans le Ḥigâz » (2) ; la Syrie entendait rester province impériale.

Le Zobairite ne put se résoudre à suivre les Syriens, ne se croyant pas en sûreté hors du *haram*. « Adieu lui cria Ḥoşain, on a tort de te proclamer un politique, un homme d'état, un *dâhia* (3) ! » Sans plus tarder, il

(1) Cette considération a dû peser lourdement sur la détermination de Ḥoşain, sachant ne pouvoir compter sur le concours des Qaïsites.

(2) Tab., II, 433, 12 ; 'Iqd<sup>2</sup>, II, 313, 2 d.l.

(3) Tab., II, 413, 13.

fit sonner la retraite, après avoir accompli avec les siens la tournée rituelle autour de la Ka ba, dévastée par l'incendie.

A Médine, 'Alî, le fils de Ḥosain, les attendait avec des approvisionnements, préparés pour l'armée syrienne. Elle en avait le plus grand besoin, la mort de Yazîd ayant porté le trouble dans l'organisation de l'intendance militaire (1) de Syrie.

Parmi les vaincus de la Ḥarra, les derniers événements avaient produit une grande surexcitation ; les plus exaltés parlaient de venger leur défaite. Ibn Nomair réunit la population et l'admonesta sévèrement. Tous s'excusèrent (2) ! On parle pourtant d'actes d'hostilité, commis contre les troupes syriennes. Après quelques jours de repos, elles reprirent la direction du nord. Elles ne tardèrent pas à être suivies par les Omayyades de Médine, une seconde fois expulsés par le parti Zobairite, définitivement triomphant au Ḥigâz. Ils allaient tous retrouver en Syrie une confusion presque pareille à celle qui régnait en Arabie. Yazîd venait d'emporter dans la tombe les dernières espérances de la dynastie sofiânide.

---

(1) Tab., II, 432.

(2) Il faut placer ici la scène racontée par Mas'ûdi, *Prairies*, V, 192 et le discours de Rauḥ ibn Zinbâ' ; traduisez : « nous sommes les fils du sabre, de la peste... et tout ce que vous voudrez فما شئتم ». Ces derniers n'ont pas le sens interrogatif, comme a compris le traducteur. L'incidente, وكان في ذلك الجيش (*ibid.*) se rapporte non à la chaire du prophète, mais à Rauḥ ibn Zinbâ', gouverneur de Médine. Bayâsi, ms. cité, II, 47 b montre les Médinois venant humblement tenir les rênes des chevaux syriens.



## XIX

### UNE TRIBU ARABE SYRIENNE SOUS LES SOFIÂNIDES

LES BANOÛ GÔDÂM : LEUR GÉNÉALOGIE, SOUS-TRIBUS, LAHM ET 'ÂMILA.  
LES BANOÛ GÔDÂM ET LES BANOÛ ASAD. TERRITOIRE ET LOCALITÉS DE GÔDÂM.  
MADIANITES OU NABATÉENS ? JUDAÏSME ET CHRISTIANISME CHEZ GÔDÂM.  
PREMIERS RAPPORTS AVEC L'ISLAM. PÉRIODE DES CONQUÊTES. RELATIONS  
AVEC LES OMAIYADES.

---

Ici devrait s'arrêter notre tâche. Le drame est terminé. Brusquement le rideau s'abaisse sur l'incendie de la Ka'ba. C'est la fin d'un règne de trois ans, trois ans de désastres (1). La pièce paraît d'ailleurs bien conçue, la trame habile. Impossible d'imaginer une plus grande unité d'action. Pas un instant celle-ci n'a languì, l'intérêt est allé croissant jusqu'à la catastrophe finale.

Voilà, du moins, l'impression produite par l'étude des grandes chroniques, nos guides presque exclusifs. Dans le califat du second Sofiânide, elles n'ont voulu voir que le côté tragique. Leur principale préoccupation s'est bornée à laisser le lecteur sous l'empire de la terreur, d'une sorte de terreur religieuse. Rien ne doit venir le distraire de ces sentiments. Une constatation paraît pourtant surprenante. Dans ce drame, si bien construit, toutes les péripéties se déroulent loin du centre, presque à la périphérie de l'empire. Dans le second acte, c'est tout juste si une scène, visiblement écourtée, se passe à Damas. On ne soupçonnerait pas que cette cité fût

---

(1) cf. Ya'qûbî, *Hist.*, II, 302.

alors la capitale du califat : Koufa usurpe sa place et l'Iraq celle de la Syrie. Fréquemment les grands rôles sont tenus par des personnages de second ordre : Ibn Zobair, 'Obaidallah, les deux Moslim, Samir ibn Dîl Gaušan. Tout nous parle de l'Iraq, du Hîgâz. Le calife ? Nos dramaturges s'obstinent à le retenir derrière les coulisses. Sa présence se devine par les ordres sanglants, nécessaires pour précipiter le dénouement, provoquer la conflagration générale, où le tyran disparaîtra avec sa dynastie maudite ! Quant à la Syrie, elle les intéresse moins que le Hôrâsân et les provinces de l'Asie centrale. A leurs yeux, le califat de Yazîd fut un intermède sanglant, une orgie prolongée pendant trois ans. La vie de l'État ? Elle serait demeurée suspendue. Trois noms résument le règne extérieur de Yazîd : Karbalâ, la Harra, la Ka'ba. Nous croirions manquer à notre tâche, si nous ne nous efforcions de corriger cette colossale erreur de perspective, en d'autres termes, d'écrire une histoire du califat de Yazîd, où Yazîd figure en personne.

Dans les pages précédentes nous avons longuement exposé les faits extérieurs du califat, moins en considération de leur retentissement parmi les contemporains, que de l'importance que leur accorda la postérité. Le lecteur y a gagné un exposé d'une seule teneur, d'une unité toute factice, obtenue au détriment du personnage principal, le calife Yazîd I<sup>er</sup>. Il nous reste à combler cette importante lacune, à étudier le souverain, l'activité déployée par lui dans le gouvernement de ses vastes états, cependant qu'il se trouvait aux prises avec les plus graves difficultés. Nous achèverons de la sorte de nous édifier sur la valeur réelle du second des souverains sofiânides. Pour porter partout la conviction, nous devrions pouvoir disposer d'un dossier plus considérable. L'indifférence, l'hostilité de la postérité n'a pas laissé subsister les documents ouvertement favorables à Yazîd ; son indifférence a laissé périr les *divans* des poètes, comblés de ses bienfaits et admirateurs des qualités personnelles du souverain calomnié.

Dans la révision de ce procès, nous n'avons rien voulu négliger, pas même des fragments en apparence indifférents, égarés parmi les détails de l'histoire littéraire du premier siècle. Cet isolement, le fait de n'avoir pas été accueillis dans les chroniques officielles, leur ont permis d'échapper à

la rage de la réaction antiomaiyade. Nous avons voulu en faire notre profit.

\*  
\* \*

C'est par la façade, donnant sur le désert, que la Syrie répare les trouées, opérées dans les rangs de sa population par les guerres, les épidémies, la vie trop facile. Au moyen de cette ouverture s'établit comme un appel d'air vivifiant, un incessant échange d'éléments ethnographiques. Depuis plusieurs siècles, la Syrie orientale possédait une nombreuse population arabe (1). Ces tribus se considéraient et étaient effectivement devenues comme indigènes. Elles figuraient au premier rang des « Syriens, أهل الشام », également détestés et redoutés des Iraquains. Parmi elles, le régime omaiyade recrutait ses meilleurs soldats et ses plus dévoués partisans. Yazîd les connaissait de longue date, depuis les jours de son enfance, passée dans les régions désertiques de la Palmyrène. Des parties de chasse, les villégiatures hivernales et printanières avaient ensuite ramené le prince dans l'Emésène, dans l'Auranitide et sur les plateaux de la Pérée. Ces tribus furent les premières à attirer l'attention du souverain, décidé à poursuivre la politique syrienne de son illustre père.

Nous connaissons déjà les Banoû Kalb, ses oncles (2). Leurs chefs vivaient à la cour, auprès du calife. Nous l'avons constaté au jour de son intronisation. A son tour la grande tribu des Banoû Ġodâm s'apprêtait à provoquer son intervention. Pour comprendre la portée de l'incident, il nous faut reculer de plusieurs siècles, remonter jusqu'aux origines légendaires de la race arabe.

Nous donnons plus bas l'arbre généalogique traditionnel de Ġodâm, l'ancêtre éponyme de la tribu. Ġodâm serait, on nous l'assure, un sobriquet, dont l'interprétation demeure d'ailleurs inconnue. Il s'appelait de son vrai nom 'Amrou ibn 'Adî (3). D'après notre tableau, Ġodâm était frère de Lahm et de 'Âmila (4). Encore faut-il s'entendre sur

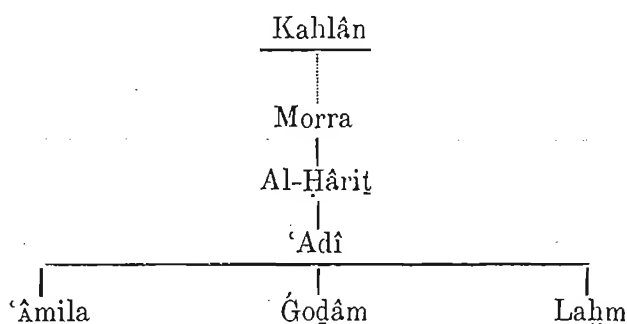
(1) De Goeje, *Mémoire sur la conquête de la Syrie*, p. 1.

(2) Cf. *Mo'dwîa*, index s. v. *Kalb*.

(3) Ibn Doraïd, *Istiqâq*, 225 ; Ya'qoubî, *Hist.*, I, 229.

(4) Ailleurs 'Âmila est présenté comme l'oncle de Ġodâm ; Tab., *Annales*, I, 225, 10.

la valeur de cette indication. Parenté réelle ou supposée, elle correspondait à un état de choses, dûment constatées, à l'époque où l'islam fit son apparition (1). Ce n'était pas la moins bonne des garanties généalogiques : la similitude d'intérêts et d'aspirations. S'unir dans la poursuite d'un même but, partager le même idéal : ce concept ne se trouve-t-il pas à la base du patriotisme, à toutes les époques de l'histoire ?



Les Banoû 'Âmila formaient une sous-division de Ġodâm. Les Banoû Lahm constituaient en réalité le rameau le plus ancien, certainement le plus illustre du groupe. Mais au point où nous ont amené les événements, sa vitalité paraissait arrêtée ; à l'encontre des B. 'Âmila, dont le nom a survécu à toutes les vicissitudes. De bonne heure, le surplus de la population lahmite s'était déversé sur les pays au Nord de la Péninsule, où elle fonda la principauté arabe de Ĥira (2). À l'apparition de l'islam, les Ġodâm avaient pratiquement absorbé leurs cousins, les Lahmites de Syrie. Absorption d'ailleurs pacifique et conclue de commun accord. Au premier siècle de l'hégire, les deux tribus sont d'ordinaire nommées ensemble.

(1) Ou même après le passage de la grande vague des premières émigrations. Comme l'observe Wellhausen, *Reich*, 17-18, les tribus réunies dans les camps militaires, *ḡond* ou *miṣr*, se trouvant en un contact plus intime que jamais, les clans isolés « se joignirent à des fractions de tribus apparentées, afin d'obtenir le bénéfice d'une consistance indispensable... Ainsi s'explique comment les grands groupements acquirent désormais une signification réelle qu'elles n'avaient jamais possédée antérieurement et peut-être ne posséderaient jamais plus dans l'Arabie proprement dite ».

(2) cf. Ibn Doraid, *Iṣṭiqāq*, 226 ; Ibn Hišām, *Sira*, 8.



Comparativement à la *nisbat* Ġodâmî, celle de Lahmî se fait rare (1). Dans les batailles islamiques, pendant la conquête de Syrie, au Yarmoûk, à Şif-fin, au cours de la campagne contre les villes saintes du Hîgâz, elles marchent sous les mêmes chefs et la même bannière (2). Lahmî s'était peu à peu réduit à la condition de qualificatif honorifique. Sa saveur archaïque, les souvenirs glorieux qu'il évoquait, produisaient bon effet dans le Gotha de la Péninsule. Mais il cesse de noter pour les Lahmites le droit à une existence séparée. Quand on les trouve mentionnés isolément, dans les pays à l'Occident de l'Euphrate, on se trompera rarement en comprenant les B. Ġodâm. Ce sont ces derniers que les chroniqueurs ont en vue.

Notre tableau généalogique attribue au groupe Ġodâm-Lahm une descendance yéménite. La théorie n'était pas acceptée partout avec la même facilité. Les oncles fortunés rencontrent toujours pléthore de neveux. Devenus une puissante unité, les Ġodâm devaient trouver, en dehors de Kahlân, des tribus, désireuses d'entrer sur le leur propre arbre généalogique. Ces tendances intéressées se donnèrent particulièrement jour, au moment où sévit la lutte entre Qais et Yémen. Ce fut la prétention, émise par les généalogistes de Moḍar (3), en particulier des Banoû Asad ibn Hozaima (4).

Vers la fin de la période sofiânide, le sectionnement de la famille arabe en trois fractions principales : Moḍar, Rabi'a, Kahlân ou Yémen avait achevé de se préciser. Les poètes y font appel comme à une doctrine reconnue. Dans ce dernier groupe, Moḍar jettera son dévolu sur les tribus qodâ'ites (5), constituant le fond de la population arabe de Syrie. Plu-

(1) Ya'qoubî, *Hist.*, I, 229, 264 ; Ibn Faqih, *Géogr.* (de Goeje) 120 ; Balâḍori, *Fotoûḥ*, 59, 136 ; Mas'oudî, *Prairies* IV, 353 ; V, 192 ; Ṭab, *Annales*, II, 468 ; Isṭahri (de Goeje), 28.

(2) Mas'oudî, *Prairies*, IV, 353, V, 192 ; Balâḍori, *Fotoûḥ* ; Ṭab., I, 2347, 2348 ; II, 468, 1783.

(3) من نساب مضر ; I. Hišâm, *Sira*, 50, 5 d. l. Les *nassiba* appartiennent toujours à un parti, dont ils servent les intérêts.

(4) Qotaiba, *Ma'qirif* (Wüstenf.) 50 ; voir plus loin les vers de 'Adî ibn ar-Riqâ' ; Baḡila se voit également tiraillée entre Moḍar et Yémen ; I. Hišâm, *Sira*, 7, 2 ; 49-50.

(5) *Aḡ.*, VII, 77-78.

sieurs tribus qodâ'ites, ayant longtemps voisiné avec les Moḍarites, il ne paraissait pas difficile d'exploiter cette situation. Compter des alliés, des parents au sein de Qodâ'a, ç'eût été le meilleur moyen de contrebalancer l'influence envahissante des Kalbites. Il s'agissait d'être les plus nombreux. Or les Yéménites gardaient une majorité écrasante, si parmi eux on continuait à compter Qodâ'a. La preuve de l'intérêt, attaché à la question, c'est qu'on la fait déjà agiter en présence de Mahomet (1). Les prétentions de Moḍar visaient surtout Ġodâm (2). On les présentait comme des Asadites. On consentait toutefois à admettre l'existence de relations anciennes entre les Banoû Ġodâm et les tribus méridionales. Mais on considérait les premiers comme des Asadites, égarés au milieu des Kaḥṭâ-nites et ayant fini par perdre le souvenir de leur origine (3) primitive.

La thèse était habile, et pour la soutenir, une ingéniosité ordinaire suffisait. Rien de plus variable en effet que le groupement des tribus au désert. On n'avait garde de s'appesantir sur la réalité des liens ethnographiques. Des présomptions, des traditions vagues la remplaçaient (4). En aucun pays, on n'a abusé, comme en Arabie, des qualificatifs de frère, de neveu. Pour leurs alliances, leurs fédérations, les Arabes ne consultaient pas leurs archives généalogiques, mais s'inspiraient des nécessités de l'heure présente. On se disait apparenté, du moment que cette fiction pouvait aider au rapprochement désiré. L'incertitude des origines familiales, l'instabilité du foyer domestique les y encourageaient. Dans l'antique Arabie, les délicates fonctions de généalogiste étaient remises, non à des chartographes, mais au *qā'if* : à lui de décider dans les cas douteux, dans les naissances d'une légitimité sujette à caution. Ces cas devaient sans doute se multiplier ; car à la Mecque nous voyons ces empiriques accablés de consultations (5).

(1) Ya'qoubî, *Hist.*, I, 229.

(2) Yâqout, *Mo'jam*, III, 706 ; efforts pour compter 'Akk parmi Moḍar. Souvent Qodâ'a et Ġodâm deviennent synonymes, surtout lorsqu'il s'agit de tribus au N. du Hîgâz ; I. S. *Ṭabaq.*, II<sup>e</sup> 95, 2.

(3) Ya'qoubî, *Hist.*, I, 229.

(4) Comp. Aḥṭal, *Divan* (éd. Salhani) 300, 1-2, et note 1 du scoliaste ; un cas analogue : le poète y réclame pour sa tribu des clans, anciens Taglibites, d'après lui.

(5) I. Hîšâm, *Sîra*, 114, 2 d. l. ; cf. Goldziher, *M. S.* II, 185.

A un moment donné de son existence préislamique, Ġodâm serait, semble-t-il, entré en rapports plus intimes avec les Banoû Asad. La nature de ce rapprochement nous est mal connue. D'accord avec les Asadites et d'autres tribus de Moḍar, Ġodâm s'était opposé à la sacrilège entreprise d'un *tobba'* ħimiarite contre la Ka'ba (1). Alléguant ce souvenir, cet accord passager, les Asadites ne cessèrent jamais de réclamer pour eux les B. Ġodâm (2). Ils maintiendront ces réclamations jusque sous Marwân II, le dernier souverain omaiyade. A l'appui de leurs prétentions, ils citaient des poésies (3) anciennes, favorables, croyaient-ils, à ces revendications.

L'auteur de l'*Aġāni* (VII, 77-78) parle ici de vers, fabriqués par Qoḍā'a (4), désireux de se rattacher au groupe yéménite. L'apocryphe poétique est le grand fléau de toute l'histoire préislamique ; en ce champ on a déployé une énorme et fatale activité. Mais on s'abuserait, en la mettant exclusivement sur le compte des généalogistes de Qoḍā'a. Quand la thèse moḍarite se voit réduite à citer des vers (5) de 'Abdalmoṭṭalib, le grand-père de Mahomet, il convient de se montrer plus réservé. Dans l'occurrence les Qoḍā'ites semblent les moins suspects, parce que sous les Omayyades, ils se trouvaient mieux que d'autres en mesure de se passer d'alliances. Leur situation parmi les Arabes de Syrie les dispensait d'aller chercher des confédérés à l'Orient du désert arabe. Abstraction faite du caractère tendancieux de la poésie arabe, ce qu'on peut déduire des vers allégués, c'est tout au plus l'existence de relations amicales, peut-être même d'un de ces *ḥilf*, alliances, si fréquentes dans l'Arabie préislamique (6)

(1) Tab., *Annales*, I, 1102, 22.

(2) Vers de Komait dans Ibn as-Sikkit, *Tahdīb al-Alfāz*, *Ansāb* (éd. Cheikho), 543 ; Balāḍori, *Ansāb*, 25 b, 21 a.

(3) Sur le valeur de cette poésie *généalogique* cf. Goldziher, *M. S.* II, 187. Au 1<sup>er</sup> siècle un qāḍi n'acceptait pas le témoignage d'un Yéménite contre Moḍar et vice versa ; Kindi, *Qāḍi* (éd. Gottheil), 39 bas.

(4) Efforts de Qoḍā'a pour se rattacher à Ma'add, *Aġ.*, XI, 160, has ; il doit s'agir de Ġodâm, à en juger d'après l'expression « entre le Tihâma et la Syrie » (Ibid.).

(5) Celui de Amrou'l Qais n'est guerre concluant, ceux de 'Abid ibn al-Abraḥ sont postérieurs à l'hégire ; Ya'qoubi, *Hist.*, I, 264.

(6) Cf. Goldziher *M. S.* I, 63 etc.

et disparaissant avec l'occasion fortuite, qui les avait provoquées. De ces *hilf* le souvenir était souvent singulièrement fugace. Pour d'illustres chefs, comme Zohair ibn abi Solmâ, on ignorait s'il était *halif* ou indigène dans sa propre tribu (1). Parfois des mariages entre *halif* venaient établir des liens plus solides. Il était de règle d'épouser la veuve du *halif*, laissée sans ressources (2). Au bout de quelques années, cette nouvelle famille était pratiquement incorporée dans la tribu (3). Nous le voyons par la terminologie du Qoran : entre le maulâ, le *halif*, le parent, la distinction finissait par devenir verbale, surtout lorsque le *halif* avait de la valeur, de la fortune, le don de la poésie ou de la parole. Dans leurs vers, Farazdaq et Ġarîr font appel à une vieille alliance entre Tamîm et Kalb (4). Vraisemblablement cette dernière tribu en avait perdu le souvenir, mais il ne pouvait lui déplaire de voir reconnaître l'importance de Kalb par les meilleurs poètes de Tamîm, la grande tribu elle aussi sollicitée par Qais.

Outre l'importance des Ġodâmites, ainsi tirillés entre Moḍar et Kah-lân, ces discussions attestent au premier siècle de l'islam, la croyance à leur origine yéménite. C'est la thèse générale, battue en brèche par une minorité moḍarite. Pour se montrer plus affirmatif, il faudrait pouvoir prendre au sérieux les listes généalogiques, dressées par les Arabes (5), ignorer la part considérable de fiction, de considérations subjectives (6) en ce travail artificiel, exécuté à l'aide de traditions incertaines et de poésies, audacieusement falsifiées. Comme le *hadîth*, cette œuvre d'ailleurs considérable sert tout au plus à préciser, à affirmer la doctrine généalogique, qu'à une époque donnée on s'efforçait de faire prévaloir. Parmi les princi-

(1) I. Hišâm, *Sira*, 66, 14 ; Ya'qoubî, *Hist.*, II, 162, 7. Comp. observation de M. Hartmann, *Zeits. f. Assyriol.*, XXVII, 44-45,

(2) I. S. *Tabaq*, V, 186, haut ; Qotaiba, *Ma'arif*, 57.

(3) cf. *Aġ.*, II, 80, 2 ; XIX, 144, 12-13.

(4) *Aġ.*, XIX, 25, 1-13.

(5) Cf. Goldziher, *M. S.* II, 177 etc.

(6) Amenant des changements fréquents. « A qui votre clan se rattache-t-il aujourd'hui, *متن التبر اليوم* », demande-t-on dans la 2<sup>e</sup> moitié du I<sup>er</sup> siècle ; cf. Kindî, *Qaḍî*, (éd. Gottheil), 24, 5.

paux intéressés, c'est-à-dire les Banoû Ġodâm, c'était la descendance sud-arabe (1). En la défendant, Ibn ar-Riqâ' (2) se fit bruyamment le porte-voix de cette tendance (3). Elle a pu être aussi peu fondée que la prétention opposée. Au plus fort de ces discussions, c'est-à-dire sous les Omayyades, l'influence, le nombre en Syrie appartenaient aux Yéménites. Désireux de jouer leur rôle en ce milieu, les B. Ġodâm devaient avoir d'excellentes raisons pour s'y faire bien venir, en se rattachant à la masse. La Syrie omayyade a toujours éprouvé de médiocres sympathies pour la cause qaisite: ربيعة بالوادي, disaient à propos de la Syrie les Rabî'a de l'Iraq. On aurait pu en dire autant des Qaisites. Politiquement ces derniers ne comptaient pas dans la Syrie des Sofîânides.

Les Ġodâm formaient d'ailleurs une grande tribu, composée « d'hommes d'action et de beaux parleurs اهل قتال وفعال » (4). Ce n'était pas l'avis de leurs envieux. A les en croire, « lorsque circulait la coupe de la gloire, elle s'éloignait de Ġodâm ».

إذا كان المدام أدير يوماً  
لحرمته تنحى عن جذامه (5)

Leur prospérité, leurs succès politiques, l'étendue et la richesse de leur territoire, tout cet ensemble leur vaudra encore d'autres attaques ; il explique également (6) les divergences d'opinion sur leur origine et le désir de se les associer.

La tribu médinoise juive de Nađîr serait sortie du milieu des Banoû Ġodâm : elle aurait gardé le nom de la montagne de Nađîr, son séjour primitif, après avoir embrassé le judaïsme. Cette opinion de Ya'qoubî et de « beaucoup d'autres auteurs arabes » (7), ne présente rien d'invraisem-

(1) Ya'qoubî, *Hist.*, I, 229.

(2) ou ar-Raqqâ', on trouve les deux orthographes : *Aġ.*, VIII, 179 fait clairement allusion à la forme *Riqd'*.

(3) Cf. Ibn Abdalbarr, *Kutâb al-Qaṣd* (ms. 'Aṣîr effendi).

(4) Mas'ôûdi, *Prairies*, IV, 238.

(5) Mas'ôûdi, *Prairies*, VI, 147.

(6) Ibn Faqîh (de Goeje), 120.

(7) Comme s'exprime Mas'ôûdi, *Tanbih* (de Goeje), 246, d. l. ; Ya'qoubî, *Hist.* II, 49. Ce dernier renseignement n'est donc pas « völlig vereinzelt » comme affirme R. Leszynsky, *Die Juden in Arabien zur Zeit Mohammeds*, p. 11.

blable. Les établissements des Ġodâm touchaient au territoire médinois. Cette tribu intelligente subira toujours l'ascendant d'une civilisation supérieure. En Syrie nous la verrons adhérer au christianisme. Rien ne nous autorise à suspecter ici une tendance, elle aurait laissé d'autres traces dans la tradition écrite. D'autre part, les Ġodâmites n'auront pas inventé eux-mêmes leurs relations généalogiques avec les juifs, si malmenés par le Qoran. Quel intérêt à se rattacher à des vaincus ? C'eût été gratuitement prêter le flanc à la satire. Ainsi dans ses controverses poétiques avec sa femme anṣârienne, Rauḥ ibn Zinbâ' ne cesse de faire allusion à l'origine juive, attribuée aux Auxiliaires de Mahomet (1).

Au milieu de l'anarchie politique de l'Arabie, du morcellement des tribus, causés par l'appauvrissement des habitants (2), par le déplacement des voies commerciales, on découvre des essais de reconstitution, de groupement. Cette réaction contre l'émiettement politique permet toujours de supposer l'existence d'intérêts communs, forçant les Bédouins à faire au bien général le sacrifice de leurs instincts séparatistes. Elle atteste ensuite la possession d'un pays, capable de sustenter des agglomérations humaines plus denses. Or, au moment où le pouvoir arabe s'implantait en Syrie, nous voyons le nom de Ġodâm servir à désigner une vaste confédération, occupant les districts, compris entre le Ḥigâz et le midi de la Syrie. Dans la *Bâdiat as-Sâm* (3), la ligne de leurs établissements coupait en diagonale les régions à l'Est de la Transjordanie ; vers le Nord, ils rencontraient un groupement, encore plus puissant, celui des Banoû Kalb (4). Du côté de l'Arabie leurs campements les plus méridionaux touchaient presque aux *ḥarra*, voisines de Médine ; ils s'éparpillaient dans le long couloir de Wâdi'l Qorâ, dans les environs de Tabouk et des palmeraies d'Aila (5). Vers le couchant ils longeaient la presqu'île du Sinâi

(1) *Aḡ.*, VIII, 139.

(2) Phénomène économique plus que géologique. Cf. Cactani, *Studi di Storia orientale*, I, 334.

(3) *Iṣṭahri*, 23 ; I. Ḥauqal, 104 (éd. de Goeje).

(4) Cf. *Mo'awia*, 281 etc. Laḥm dans le Ḥaurân ; Hamdânî, *Gazira*, 131, 5 etc.

(5) Sous Mahomet l'expédition de Tabouk aurait visé un rassemblement de Ġodâm,

et se trouvaient à cheval sur la frontière égyptienne (1). Aussi seront-ils les premiers à suivre 'Amrou ibn al-'Âsi, pénétrant dans la vallée du Nil (2).

Ils occupaient de la sorte un vaste ensemble de déserts, de steppes, renfermant des oasis et de bons pâturages : objets d'envie pour les fameuses Bédouins de l'Arabie. Ceux-ci venaient s'y réfugier en temps de sécheresse ; le voisinage de la Syrie, le bénéfice d'un climat plus humide y rendaient moins dures les conditions d'existence (3). L'ensemble du domaine de Ġodâm présentait un territoire aux limites mouvantes, selon que la tribu se trouvait ou non en mesure de les maintenir ou de les porter plus avant. Les énergiques B. Ġodâm ne manquaient pas à ce dernier devoir. Fils d'une Ġodâmite, le poète Ġamîl rend ce témoignage à ses oncles maternels (ahwâl) :

« Depuis l'Égypte et Dou'l Qorâ jusqu'à la Syrie, ils défendent leur territoire sacré et profane » (4).

La masse de la tribu se composait de Bédouins, de pasteurs nomades. Un certain nombre pourtant de Ġodâmites avaient passé à la vie sédentaire. A ceux-là on attribue les localités de 'Ammân, Ma'ân, Adroḥ, Madian, Gazza (5). Au regard de cette dernière cité, le renseignement ne peut évidemment être pris au sérieux. Pour Ma'ân, on l'a déduit du récit de la malheureuse expédition de Moûta (6), et aussi de l'histoire de Farwa ibn 'Amrou. Ce Ġodâmite, fonctionnaire byzantin, aurait, assure-t-on, résidé

---

Lahm etc. ; Balâdori, *Fotoûḥ*, 59 ; Ibn Hauqal, 104. Des éclaireurs Ġodâmites convoyèrent à distance la colonne musulmane en partance pour Moûta, dans toute la longueur du Wâdi'l Qorâ.

(1) A 'Aris ; Ya'qûbi, *Géogr.*, 330 ; Yâqûṭ, *Mo'jam*, II, 796.

(2) Cf. Caetani, *Annali*, IV, 110, 322 ; pour le territoire de Ġodâm, voir encore Hamdâni, *Ġazira* (éd. D. H. Müller), 130.

(3) *Aj.* XI, 86.

(4) من حل وحرام = l'ensemble de leur territoire ; je doute que حرام vise ici un sens spécial, (peut-être *ḥimâ* ?) ; *Aj.*, VII, 100, 2 d. l. وادي القرى = زو القرى

(5) Hamdâni, *Ġazira* (éd. D. H. Müller) 129 ; *Osḍ*, IV, 178 ; Ḥassân ibn Tâbit, *Divan* (éd. Hirschfeld) 89, 2.

(6) Il en sera question plus bas.

« à Ma'ân et dans les environs » (1). Mais on aurait tort de serrer la valeur de cette donnée. Elle doit montrer la diffusion de l'islam du vivant du Prophète et préparer les esprits à la thèse de son universalisme. Pour trouver des groupes de Ġodâm *hādīrīs* ou sédentaires, il faudra attendre l'époque des Omayyades (2). Auparavant ils n'ont habité ni possédé aucune ville proprement dite. Contentons-nous de comprendre que les dépendances, l'*hinterland* désertiques de ces localités appartenaient aux B. Ġodâm, qu'ils s'entendaient à profiter de cette situation, à exploiter les routes commerciales, traversant ces territoires et reliant le Hīgâz à la Syrie et à l'Égypte. Ces routes (3) comptaient parmi les plus anciennement mentionnées dans les annales de l'humanité et ces villes en marquaient les plus importantes stations. C'était pratiquement mettre les citadins sous leur dépendance, créer des relations, habilement exploitées par ces Bédouins retors.

Le trafic de ces régions leur devenait tributaire et se voyait dans l'obligation d'emprunter leur concours en qualité de guides, de convoyeurs, de protecteurs. A ces titres divers, ils recueillaient les taxes, perçues sur les caravanes, traversant leurs déserts, s'arrêtant auprès de leurs puits, en retour de la sécurité, du ravitaillement, et d'autres services qu'ils s'ingéniaient à rendre indispensables (4). Même pour les caravanes organisées pour le compte de puissants patrons, comme les rois de Perse, les princes de Hīra, on ne pouvait se passer d'un *hāfir* ou protecteur bédouin. C'était généralement un saiyd considérable. Il assumait la responsabilité, mais savait se faire payer, à lui et aux siens, cette sorte d'assurance commerciale (5). Dans le désert, les conditions physiques réduisent fatalement les marchands à la dévotion des nomades (6).

(1) I. Hīšām, *Sīra*, 958.

(2) Cf. *Aġ.*, VIII, 179, 9. Comp. le travail de R. Hartmann, cité plus loin.

(3) Entre le désert et la ligne des monts de la Pérée ; elles menaient jusqu'au point, où Baġra surveillait l'entrée de la Damascène et de l'Anranitide, cette dernière le grenier de l'Arabie occidentale.

(4) Cf. notre *République marchande*.

(5) Bakrī, *Mo'ġam*, 632. I. Hīšām, *Sīra*, 118, 3 ; Fraenkel, *Aram. Fremdw.*, 176 ; *Aġ.*, XIX, 75, 9.

(6) Cf. Fraenkel, *op. cit.*, p. 179.



En bordure des pays cultivés, les Godâm possédaient en pleine propriété des villages (1), des domaines exploités pour leur compte par des paysans, devenus leurs fermiers. Quant aux autres sédentaires, ils se voyaient forcés d'implorer ou d'acheter leur amitié par le paiement de taxes ou par l'abandon d'une partie des récoltes. Sur les confins de la civilisation et de la barbarie, dans la zone indécise, où le pouvoir de la société cesse d'être une protection efficace (2) pour l'individu et les groupes isolés, cette entente, cette collaboration plus ou moins forcées entre les divers éléments ethnographiques, s'imposent comme inévitables. La suprême habileté des Qoraisites fut de tourner cette situation à l'avantage de leur commerce. Il faut attirer les Bédouins de son côté, pour ne pas les avoir contre soi. Cette situation s'est perpétuée jusqu'à nos jours, dans les mêmes parages et au profit des descendants modernes des B. Godâm ; si, toutefois, comme l'affirme Qalqaşandî, les Banoû Şahr comptent Godâm parmi leurs ancêtres (3). On comprendra maintenant en quel sens les auteurs, cités plus haut, ont pu leur attribuer la possession de Gazza et des cités du limes syrien.

Une qaşîda de Hassân ibn Tâbit (4) énumère une série de localités, attribuées aux Godâmites. Outre la ville de Gazza nous y lisons les noms de Al-Ma'in, Al-Habt, Al-Marrouît etc. Malheureusement la pièce en question manque d'envoi et aucun en-tête ne vient suppléer à ce silence.

(1) Comme celui possédé dans la Balqâ' par l'Omaiyade Aboû Sofîân ; Balâdori, *Fotoûh*, 129, 6.

(2) Comp. R. Hartmann, *Das Eindringen der Araber ins Ostjordanland*, dans *Beitr. z. Kenntniss des Orients*, VIII, 150-52.

(3) Cf. Qalqaşandî, *Nihâyat al-arab* (ms. Paris) 75, 119. Il mentionne الدجيمون ويقال (sic) autre clan الدجاعة بطن من بني صخر من بني جذامر من قحطان منازلهم من حول الكركل, puis المطارة (sic) autre clan de جندار d'après Qalqaşandî. Il leur a déjà assigné les « environs de Karak » ; il les montre ailleurs occupant exactement le pays de Godâm والشام وكنيسر والشمال. D'après Qalqaşandî « Banoû Mahdi » serait le nom moderne des Godâm du Balqâ : وهر بطون. D'après Qalqaşandî « Banoû Mahdi » serait le nom moderne des Godâm du Balqâ : وهر بطون. Ces noms conservent une forte saveur chrétienne. Le جبل بني المهدي — le nom a embarrassé le Dr R. Hartmann, *Der Islam*, année 1911, p. 140, — doit signifier le pays des Banoû Şahr.

(4) *Divan*, LXXXIX, éd. Hirschfeld.

Malgré l'assertion du scoliaste (1), il reste à prouver qu'elle regarde les B. Ġoḍām. Mais le contrôle devient difficile à exercer : plusieurs de ces localités étant impossibles à identifier et ignorées par les anciens géographes. Vraisemblablement Ĥabt (2) a appartenu aux Kalbites. Marroût semble devoir être cherché au midi du Ḥiǧāz (3). Si dans la pièce de Ḥas-sân, on a pensé à Ġoḍām, c'est par suite de la mention de Gazza, — considérée par certains, à tort évidemment, comme leur appartenant, — puis de Ma'in. On a voulu y reconnaître une autre forme de Ma'ân. Cette opinion extrêmement ruineuse se trouve en effet soutenue par le scoliaste de Ḥas-sân (4). On voit à la suite de quelle série d'hypothèses croulantes, on a pu reconnaître le pays de Ġoḍām dans cette qaṣīda du chantre médinois.

La *Sīra* du Prophète signale, comme leur appartenant encore, *Dāt as-Salāsīl*, un point d'eau non identifié jusqu'ici (5). On le dit « derrière le Wādi'l Qorā وادي القرى à dix jours de Médine » (6). Ajoutez *Dāt-At-lāḥ*, également au nord du Wādi'l Qorā, mais en Syrie. Car, pour les Arabes de la Péninsule, la Syrie — on l'affirme du moins (7)—commencerait à partir du Wādi'l Qorā. Syrie et terre de Ġoḍām devenaient fréquem-

(1) Trop souvent incomplètement informé.

(2) Bakri, *Mo'ǧam*, 66, 202-03.

(3) Cf. Bakri, *index* مَزَوَات; d'après Yāqoût, *Mo'ǧam*, IV, 504. من ديار ملوك غسان. Malgré la mention de Ġoḍām dans le vers d'Abou Do'aib (Ibn Sikkit, *Tahdīb*, éd. Cheikho, 63), les localités citées n'appartiennent pas à cette tribu; cf. Bakri *Mo'ǧam*, *index*, s. v. غابة; Aḥṭal, *Divan* (éd. Griffini) 69,9 et l'*index*, où Marroût est orthographié *Marwatt*, مَزَوَات, comp. Aḥṭal (éd. Salhani) 229, note d.

(4) Bakri, *Mo'ǧam* 190, 2-6; 500; Yāqoût, *Mo'ǧam* IV, 581.

(5) بارض جذام, Bakri, *Mo'ǧam*, 779-80; pas dans Yāqoût; ils l'auraient possédé en commun avec les B. Bali; cf. Schleifer dans *Enzyk. Islām*, I, 642, 2 col.; comp. Aḥṭal, *Divan* (éd. Salhani) 148,5; de Goeje, *Mémoire sur la conquête de la Syrie*, 8.

(6) I. S. *Tabaq.*, II<sup>1</sup>, 94, d. 1; 95, 1.

(7) Je n'en suis pas persuadé. Cette doctrine géographique provient du ḥadīṭ : بعد القتالي من ارض الروم fait-on dire au Prophète après l'expédition de Tabouk : il était donc sorti de l'Arabie ! Si les juifs continuent à résider à Wādi'l Qorā, c'est parce que ce dernier point n'appartient plus au جزيرة العرب. Tout cela est artificiel. Ibn Hišām, *Sīra*, 984; Tab., I, 1604, 16. Le Ḥiǧāz c'est ما حجز بين اليمن والشام; Hamdānī, *Ǧazira*, 48, 3; 50, 23.

ment synonymes (1). Inutile d'interroger ici les géographes ; ces noms leur étant seulement connus par la *Sîra*. Ils peuvent n'avoir pas été des toponymes (2) vraiment indigènes et permanents, mais des noms de circonstance. L'école médinoise est généralement mal informée sur la géographie des districts, situés au Nord du Hîgâz. Une autre possession de Godâm, c'est la Hismâ, vastes étendues, situées au Nord de Wâdi'l Qorâ (3), entre Aila et Tabouk, terrains de pâturage, très visités de nos jours par les Bédouins (4). L'an 8 ou 10 H., un chef godâmite, après être entré en relations avec Mahomet, doit se retirer dans la Harrat ar-raġ-lâ' (5), au pays de Balqain, entre Médine et la Syrie. Cette harra devait vraisemblablement toucher au pays de Godâm. Tribu riche d'ailleurs, puisqu'un de leurs campements de la Hismâ, surpris par les hommes de Mahomet, se vit enlever en une fois 1000 chameaux, 5000 brebis, plus cent prisonniers des deux sexes (6).

On a présenté ces B. Godâm comme les descendants des Madiantes (7). Ils occupaient le territoire, assigné aux Madianites (8). Fréquemment le Prophète Šo'aib est présenté comme un Godâmite (9). Quand la députation des B. Godâm vint trouver le Prophète, il les qualifia de « gendres de Moïse. Le Messie lui-même prendrait femme parmi eux et

(1) Aġ., I, 15, 15 : « Syrie, terre de 'Akk et de Godâm ».

(2) ذات السلاسل est-il même un nom géographique ?

(3) من وراء وادي القرى ; Wâqidi (Kremer) p. 5.

(4) Toujours appelée حسي جزام ; I. Hîsâm, *Sîra*, 975 ; Abou 'Obaid, *Ġarib*, 303a ; Hamdâni, *Ġazira* (éd. D. H. Müller) 129 ; Yâqout, *Mo'ġam*, I, 212, II, 267 ; on y plaçait parfois la mystérieuse *Iram* ; cf. Yâqout, I, 212.

(5) Tab., *Annales*, I, 1740 ; 1155-56 ; Yâqout, *Mo'ġam*, II, 248.

(6) I. S. *Tabaq.*, II<sup>1</sup>, 64.

(7) Cf. *Iqd*<sup>2</sup>, II, 55 ; *ZDMG*, XXIII, 572-73.

(8) Bakri, *Mo'ġam*, 135, 159, 516 ; on y place Madian بلاد مديان غزة, Madian en Syrie et en face de Gaza » ; 517 ; on dit que Madian est du pays de Godâm et « le Prophète Šo'aib un Godâmite ».

(9) Certains auteurs ne nomment pas Godâm à propos de Šo'aib et de Madian. Ils se demandent s'il appartenait aux races éteintes داترة ; Qotaiba, *Ma'arif* (Wüst) 21 ; Mas'oudî, *Prairies*, I, 93 ; III, 301 ; *Iqd*<sup>4</sup>, II, 45, 26.

aurait des enfants » (1). Le Qoran (13, 38) ayant parmi les caractéristiques des Prophètes, indiqué celui de fonder une famille, 'Isâ se devait de vérifier cette condition « avant la résurrection » (2). Mais on se demande pourquoi on a de préférence songé ici à Ġodâm ? Il est permis de soupçonner l'intervention d'un mohaddiġ ġodâmite, heureux de polémiser contre le célibat chrétien et d'allier le Messie à la famille arabe.

Nous rencontrerons d'autres preuves de l'activité des traditionnalistes de Ġodâm, empressés à découvrir pour les leurs des titres de gloire. Leur descendance madianite me paraît une question assez oiseuse. Avec non moins de vraisemblance nous pourrions, dans les B. Ġodâm, reconnaître les successeurs des Nabatéens. Ils occupaient le même pays, celui-là même, couvert par les inscriptions nabatéennes, depuis le Haurân jusqu'à Ĥiġr dans le Ĥiġâz (3). Ils avaient hérité leurs traditions politiques, surtout leur esprit d'initiative ; comme eux grands voyageurs par terre et par mer. Quand le Şahâbî Tamîm ad-dârî, un Lahmite, aborde dans l'île de l'Antichrist, il se trouve en compagnie de Ġodâmites. Plusieurs de leurs localités sont appelées « ĥiġâziennes, syriennes, égyptiennes ». Telles Ma'ân et Wâdi'l Qorâ (4). Ces expressions pittoresques indiquent la variété de leurs relations commerciales. Comme les anciens maîtres de Pétra, les Ġodâm exploitent de leur mieux leur position géographique, leur situation d'intermédiaires entre les pays de culture et le monde barbare, prêts à trafiquer de l'union comme de la discorde des deux sociétés ; alternativement brigands et marchands. Leurs chiens passaient même pour les plus voleurs de la Péninsule (5) !

Leur langue, leur organisation sociale, leurs relations avec les tribus de l'Arabie leur permettent de s'en faire accepter en qualité de com-

(1) Bakri, *Mo'gam*, 517. Des auteurs attribuent encore à Ġodâm la حرة النار. Yâqoût, *Mo'gam*, II, 252.

(2) لا تقوم الساعة. Dans *The Cathol. Encyclopedia*, article *Madianites*, les Μααδδηνολ de Procope désignent non ces derniers, mais le groupe de Ma'add.

(3) Cf. *CIS*, II<sup>1</sup>, Inscriptions nabatéennes.

(4) Cf. Maqdisi, *Aḥsan al-taqîsim* (éd. de Goeje) 84,4.

(5) فيهم لصوية واغارة على امتعة الناس حتى ان كلابهم اضرّ كلاب ارض تدرك ما يسرق مثله الكلاب. Yâqoût, *Mo'gam*, II, 796.

patriotes. D'autre part leur vernis de christianisme, les rapports de leurs chefs avec les cités syriennes, avec le gouvernement byzantin les introduisaient dans le monde occidental. Situation complexe, où ces équilibristes se sentaient à l'aise. Quoique décidés à garder le contact avec les deux sociétés, fréquemment en lutte, ils s'arrangeront de façon à se tenir toujours du côté du plus fort.

Personnellement leurs préférences les inclinaient vers les compatriotes de la Péninsule, leurs clients et fréquemment leurs alliés. Mais ces préférences n'allaient pas à leur faire sacrifier les lucratives relations avec le gouvernement impérial, détenteur de l'*annona* et des marchés syriens et égyptiens. De là, une politique ondoyante, oscillant invariablement du côté le plus avantageux à leurs intérêts. Leurs chefs acceptent de Byzance les bâtons de commandement, la surveillance d'une section du λαίητον (1). Tout en les distinguant aux yeux des nomades, ces honneurs leur permettent d'écarter des concurrents dangereux. Ainsi avaient agi leurs voisins du nord, les Ġassânides. Ce sera leur ligne de conduite au début de l'hégire ; elle décidera de leur attitude entre le Prophète et ses ennemis qoraïsites, comme plus tard entre les Byzantins et les Arabes envahisseurs. Tout cédera devant la claire perception de leurs intérêts matériels. Sous ce rapport, ils se montreront les plus arabes de leurs compatriotes. Au point de vue religieux, ils n'afficheront pas un moindre éclectisme.

Les Juifs du Hîgâz n'auraient pas — on l'a cru longtemps — exercé de prosélytisme (2). Cette théorie a été directement inspirée par l'école médinoise : celle-ci ne reconnaît aux Juifs que des qualités passives. A tout prix les Anṣârs ont voulu voiler les progrès inquiétants du mosaïsme dans leurs rangs. Sans l'intervention énergique de Mahomet, le judaïsme était en train de conquérir Médine. Certains clans anṣâriens avaient seuls réussi à se préserver des atteintes d'une propagande, déjà fort avancée dans les autres milieux médinois. On aurait pu le supposer *a priori*, en dé-

(1) Le لايطون de Elias Nisibenus (éd. Brooks) coll. Chabot, 118.

(2) Cf. Wellhausen, *Reste*<sup>2</sup>, 230.

pit des dénégations intéressées des mohaddiṭ de Yaṭrib. Une civilisation supérieure s'impose nécessairement à sa voisine, moins armée pour la lutte (1). C'était la situation des Hébreux de Médine vis-à-vis des clans arabes de Yaṭrib, intellectuellement si peu développés (2). On s'en apercevra au moment de l'arrivée parmi eux des Mohâgîr de Qorais.

Ce fut également le cas des B. Ġodâm. Au sein de leurs clans les plus rapprochés du territoire médinois, le judaïsme avait fait des prosélytes (3). Parmi ceux du Nord, le voisinage de la Syrie, de l'Égypte, de la presqu'île du Sinaï, un centre d'attraction pour les Arabes, tout cet ensemble avait favorisé la diffusion du christianisme. On aboutit à la même constatation chez tous les Arabes, demeurant à la périphérie de la Péninsule, depuis le golfe persique jusqu'à celui de Qolzom. L'ancien fétichisme arabe n'avait pas la force de résister à la poussée de religions, fortement organisées, surtout, lorsque comme l'Évangile, elles avaient derrière elles le prestige de puissants États : un avantage refusé au judaïsme. A un degré plus ou moins avancé, ces Arabes s'étaient donc laissé pénétrer par le christianisme. Plusieurs de ces tribus poussant, comme les Ġodâm, leurs ramifications jusqu'au cœur de l'Arabie, il est permis de supposer que leur action, combinée à celle de leurs coreligionnaires du Yémen, du Yamâma, de Bahrain, aurait bientôt conquis le désert à la religion du Christ (4). Le Qoran vint se mettre à la traverse de ce mouvement civilisateur. A l'approche de l'islam, nous voyons les B. Ġodâm figurer parmi les *Mosta'riba*, tribus arabes ralliées à Byzance et au

(1) Cf. Ya'qoubi, *Hist.*, I, 298 : *وتهود قوم من الأوس والخزرج ... لمجاورتهم يهود خيبر وثريظة* ; comp. R. Leszynsky, *Die Juden in Arabien*, 33, quelques bonnes références. Nous comptons reprendre la matière.

(2) Ainsi un clan des B. Bali, réfugié à Taimâ', y adopte le judaïsme ; cf. Schleifer dans *Enzykl. Islâm*, I, 643, 2 col. La *Sira* nous montre constamment les Médinois, créanciers des Juifs (cf. I. S. *Ṭabaq.*, II<sup>1</sup>, 21-23), sans en excepter le Prophète. Les Mohâgîr de Qorais semblent s'être montrés plus adroits et avoir su mieux se défendre.

(3) Ya'qoubi, *Hist.*, I, 298.

(4) Wellhausen, *Reste*<sup>2</sup>, 231 admet le fait pour « le Nord de l'Arabie, depuis le Golfe Persique à l'Erythrée » ; comp. Caetani, *Studi*, I, 302. Une variante de Zohajr (14, 6) fait jurer ce poète par les « anṣab de Oqaiṣir », divinité honorée par Ġodâm ; cf. Wellhausen, *Reste*, 62.

christianisme (1). En faisant le détail de ces « Mosta'riba » le premier nom à se présenter sous la plume de nos chroniqueurs est généralement celui de Ġodâm. Leur christianisme devait donc être bien avéré pour avoir produit cette impression sur les annalistes du second siècle.

Christianisme d'ailleurs bien superficiel comme celui de tous leurs compatriotes ! Nulle part je n'ai rencontré la mention d'une hiérarchie chrétienne au sein de Ġodâm, comme nous la voyons parmi les Taġlibites, si tenaces dans leurs convictions. Celles de Ġodâm ne résistèrent pas longtemps à l'islam ou plutôt aux avances du nationalisme arabe, abrité sous la bannière de l'islam. Ils cèderont moins devant une doctrine nouvelle que devant les perspectives, ouvertes à leur ambition par les conquêtes arabes. Quand ils verront les grossiers Bédouins du Hîġâz culbuter les Byzantins, ils accourront prendre part à la curée. Puisque l'islam devait faciliter cette participation, ils se résigneront d'assez bonne grâce à l'embrasser, après avoir pu constater la ruine irrémédiable du christianisme (2) en Arabie.

Pourtant leurs premiers rapports avec l'islam naissant ne furent guère amicaux. Réfugié à Médine, Mahomet semble bien avoir tenté d'abord d'y transporter la prospérité commerciale de la Mecque. C'était de bonne guerre et combien fructueuse ! Puisque Allah l'avait rapproché de huit jours des marchés syriens, c'était apparemment pour le voir utiliser cet avantage. Cette politique ne pouvait sourire aux Ġodâmites. Ils en-

(1) Cf. Ibn Baṭrîq (éd. Cheikho) II, 13, 22 : Ġāhîz, *Ḥaia wa-in*, VII, 66 : Balāḍorî, *Fotoûḥ*, 135 ; Ya'qoûbî, *Hist.*, I, 208.

(2) Après beaucoup d'autres, M. R. Leszynsky (*op. cit.*, 33 et passim) oppose la ténacité des Juifs arabes à la défection de leurs compatriotes chrétiens. Cette antithèse nous paraît fallacieuse. Pour rétablir l'égalité dans la comparaison, il faudrait l'existence d'une tribu arabe juive indépendante et nomade, examiner quelle eût été son attitude au milieu de la fièvre des conquêtes arabes mondiales, quand elle aurait reçu l'invitation d'y prendre part. Cette délicate tentation a été évitée aux Juifs de l'Arabie, partout réunis en groupes compactes, à l'encontre de Kalb, de Ġodâm..... Auraient-ils résisté plus longtemps que les Taġlib, les Tanoûḥ ? En leur qualité de sédentaires, la formation religieuse chez les Juifs, était plus avancée que chez les Bédouins chrétiens de l'Arabie.

tendaient rester les intermédiaires entre la Syrie et le Higâz ; il tenaient médiocrement à voir prendre pied au Sud de leur territoire une seconde « république marchande », formée sur le patron de la république mecquoise, sous l'énergique impulsion d'organiseurs comme Aboû'l Qâsim. Etablis à Médine, les trop habiles Qoraisites leur parurent des concurrents redoutables. Qu'advierait-il s'ils parvenaient à communiquer aux indolents Médinois leurs aptitudes commerciales ? On ne s'étonnera donc pas de voir un Ġodâmite se charger d'avertir Aboû Sofîân de l'attaque, méditée par Mahomet contre sa caravane, à son retour de Syrie (1). On s'expliquera également les invectives de Ĥassân ibn Tâbit (2) contre les B. Ġodâm. L'a-t-il fait par ordre de son patron ? Cette hypothèse n'est pas exclue, mais rien aussi ne l'impose. Entre voisins, comme les Ġodâm et les Anṣârs, les points de contact devenaient fréquemment des occasions de conflit. En Arabie, le long des confins désertiques, sédentaires et nomades vécurent toujours en mauvaise intelligence. Pour les Bédouins, les palmeraies, les cultures de Médine (3) demeuraient une perpétuelle tentation : nous le savons par la *Sîra*.

Organe des Anṣârs, Ĥassân accuse leurs voisins Ġodâmites de trahison (4). C'est une des imputations les plus habituellement exploitées par la satire arabe. S'il fallait la prendre à la lettre, la Péninsule n'aurait abrité que des traîtres. Ramassant tous ces traits, le So'ûbite 'Allân composera plus tard une collection complète de *Kitâb al-Maṭâlib*, toute une littérature infamante. Aucune tribu ne sera épargnée : Ġodâm pas plus que les clans aristocratiques de Qorais (5). Une autre accusation, lancée par Ĥassân (6) contre les premiers, est celle d'immoralité, à peine

(1) Wâqidi (Kremer) 21, 13, 19 ; éd. Wellh. p. 40.

(2) *Divan* (Hirschfeld) ; certains n<sup>os</sup>, comme 26, 89, 190, 192 sont des doublets.

(3) Même situation à Ḥaibar, où les Juifs doivent s'allier avec leurs voisins de Ġaṭafân et de Solaim, alliance où le sédentaire paie pour être protégé contre d'autres brigands.

(4) Si toutefois il faut leur appliquer les n<sup>os</sup> 89 et 192 du *Divan* ; ce qui n'est nullement prouvé.

(5) Flügel, *Fihrist*, 105-06 ; *Maṭâlib* de Ġodâm, mentionnés p. 106, 13 ; comp. Goldziher, *M. S.*, I, 191-92.

(6) *Divan* (Hirschfeld), 26, 2.



moins fréquente (1). Seulement elle prend un développement particulièrement dégoûtant (2), en passant sur la lyre du chantre, « inspiré par Gabriel ».

Les B. Ġodâm paraissent avoir médiocrement cultivé les muses. 'Adî ibn ar-Riqâ' formera une exception sous les Omayyades. On peut lui adjoindre sa propre fille et le noble chef Rauḥ ibn Zinbâ' (3). Triade poétique d'une valeur assez médiocre. Si c'est peu pour une tribu aussi nombreuse, on pourra y reconnaître une nouvelle preuve de ses tendances utilitaires (4).

Au lieu de s'amuser à répondre aux satires de Ḥassân, les B. Ġodâm s'attaquèrent aux caravanes médinoises. La *Sîra* leur attribue une série de méfaits, commis au détriment de personnalités mal connues, malgré la célébrité que leur fait ce recueil. Ils dépouillèrent Daḥia ibn Ḥalîfa, l'agent commercial et politique de Mahomet, à son prétendu retour de chez Héraclius. Afin de venger l'insulte, Mahomet envoya contre eux une expédition, commandée par son favori Zaid ibn Ḥârîṭa. L'entreprise ne réussit-elle pas ? Quelques années après, ils dépouillèrent une seconde fois le même agent kalbite (5).

Dans l'intervalle, le ḥanîf Zaid ibn 'Anrou avait été tué au pays de Ġodâm. Son ami Waraqa ibn Naufal le pleura (6). A son tour, Waraqa revenait de Syrie avec l'intention de rejoindre Mahomet à Médine. Une pièce apocryphe le fait soupirer après ce bienheureux moment ; elle se termine par ce pressentiment pessimiste :

« Si je viens à périr, eh bien ! personne ne peut lutter contre le destin » (7) !

Comme Zaid, il fut tué en arrivant au pays de Ġodâm (8). Après

(1) Cf. Caetani, *Studi*, I, 331, et passim.

(2) Par ex. : *Divan*, n° 190, 2.

(3) *Aġ.*, VIII, 139 ; voir plus bas.

(4) Même constatation à la Mecque.

(5) *Ṭab.*, *Annales*, I, 1555-56 ; 1741 ; I. S. *Ṭabaq.*, II<sup>1</sup>, 63-64.

(6) I. *Hišâm Sîra*, 149.

(7) I. *Hišâm, Sîra*, 121-22.

(8) Balâḏorî, *Ansâb*, 64a ; Boḥârî, *Ṣaḥîḥ* (Krehl), II, 352.

avoir exploité le personnage de Waraqa et des hanîf précurseurs (1), la *Sîra* s'en débarrasse, au moment où ils commençaient à devenir gênants. Le poignard godâmite délivre du souci d'expliquer leur indifférence, leurs hésitations à embrasser l'islam, le credo de leurs prétendus rêves !

Pour maintenir la liberté des communications avec le Nord — question vitale pour Médine, en lutte avec la Mecque et avec les Bédouins du Nağd — le Prophète se décida à envoyer au pays de Godâm un de ses meilleurs auxiliaires, 'Amrou ibn al-'Âsi, à la fois capitaine et diplomate ! Sa mère étant originaire de ces régions (2), Mahomet nourrissait l'espoir de l'y voir plus facilement se créer des intelligences. Les B. Godâm devinèrent-ils le plan, voulurent-ils garder pour eux-mêmes l'exploitation du transit ? Ils s'opposèrent à la marche de 'Amrou. En Egypte il verra les Godâm à ses côtés ; cette fois il dut réclamer des secours à Médine. Leur arrivée, la présence des grands Şahâbîs, Abou Bakr, 'Omar, Abou 'Obaida, lui permirent seulement de se retirer en bon ordre vers le Sud (3).

Dans cette première résistance à l'islam, certains Godâmites semblent pourtant avoir fait bande à part et même négocié avec Médine (4). Au sein de puissantes tribus, surtout lorsque comme Godâm, elles couvraient une superficie considérable, l'unité d'action ne pouvait être obtenue. Dans la masse, on rencontrait toujours des individus, des minorités, poursuivant des intérêts particuliers. A certains sayyid les poètes donnaient les qualificatifs de *مُطَاعٌ، لَا يُدَانُ*, *obéis, à l'autorité incontestée* : titres ronflants ne correspondant à aucune réalité. Aux grandes tribus, l'unité de direction faisait défaut. Cette distinction devait échapper aux rédacteurs de la *Sîra*. Celle-ci n'a pas davantage soupçonné la possibilité d'un

(1) Sur les poésies, à eux attribuées, voir Schulthess, *Divan d'Omayya ibn Abi's Sall*, Introd. p. 3-4. A propos de Introd. p. 1, n. 2, je ferai observer que dans *Mo'awia*, 335, je me suis contenté de mentionner l'opinion de M. Huart, sans me déclarer en sa faveur.

(2) Bakri *Mo'gam*, 779-80.

(3) Tab., *Annales*, I, 1604-05 ; I. S. *Tabaq.*, II<sup>1</sup>, 94-95 ; Wâqidi (Wellh.), 313-14.

(4) Un de leurs chefs *جمال بن ربيعة بن زيد* se fait concéder par Mahomet *Iram* dans la *Hismâ*, *لا يحلها احد عاينهم* (Yâqout, *Mo'gam*, I, 212) ; une adroite falsification pour s'assurer la possession de la *Hismâ*.

pacte exclusivement politique avec le Prophète ou, pour parler plus exactement, avec le Maître de Médine. A ses yeux, tous les *wafd*, toutes les négociations des tribus sont des adhésions au Qoran, quand le contraire saute aux yeux, même dans le texte révisé de ces conventions.

La puissance grandissante de Mahomet n'avait pu échapper à l'attention éveillée des Ġodâmites. Certains des leurs entrevirent l'utilité d'entrer en relations avec lui ou même de se joindre à lui. On a voulu présenter Aboû Horaira comme un de ces Ġodâmites prévoyants (1). Cette assertion, d'ailleurs invraisemblable, prouve surtout combien la généalogie de cet ancêtre du hadîf est pénible à dresser. A l'époque, où l'expédition médinoise envahissait la Hismâ, un chef Ġodâmite s'était déjà entendu avec Mahomet (2). Conversion ou non, les siens refusèrent d'y souscrire. Les auteurs de cette convention durent se réfugier dans la Harra<sup>t</sup> ar-Raġlâ', pour échapper à la colère du gouvernement d'Héraclius, affirme la *Sîra* (3), plus vraisemblablement pour se soustraire au ressentiment de leurs contribuables, découvrant une trahison dans ces accords séparés.

Le Ġodâmite Farwa ibn 'Amrou (4) avait été préposé par les Impériaux aux Arabes du *limes* (5), avec résidence à Ma'ân et aux environs (6). « Il envoya au Prophète un député avec la nouvelle de sa conversion à l'islam et le cadeau d'une mule blanche ». Pour le punir, les Byzantins le mirent à mort. Histoire fabuleuse ! Les vers fabriqués à ce propos ne la rendent pas plus acceptable. L'existence de relations semblables a permis plus tard aux Ġodâmites, devenus musulmans, de mettre en circulation toute cette littérature apocryphe. Ces sécessionnistes ont pu mé-

(1) Cf. *ʿIqd*, II, 58, haut ; le contraire *Ibid.*, II, 78.

(2) I. S. *Ṭabaq.*, II<sup>1</sup>, 64.

(3) *Ṭab.*, *Annales*, I, 1740 ; comp. Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 200 : un Ṣaḥâbi de Ġodâm.

(4) I. Hišâm, *Sîra*, 958. Nom et généalogie incertains ; on trouve F. ibn 'Omaira, F. ibn Na'âma. On a voulu varier, le nom de Farwa ibn Amrou se trouvant déjà affecté à un Anšârien Badrite (cf. index I. Hišâm, *Sîra*) ; Ḥanbal, *Mosnad*, I, 207 ; Sibṭ ibn al-Ġauzi, *Mir'at* (ms. Kuprulu), III, 40 a.

(5) على من يليهم من العرب.

(6) معان وما حولها من ارض الشام. Comp. Moslim, *Ṣaḥiḥ*<sup>2</sup>, II, 81, 82.

riter les bénédictions, accordées par le Prophète à Ġodām (1). La puissante tribu a réussi à les introduire dans les collections de ḥadīṭ, en y faisant confirmer par l'autorité de Mahomet leurs origines yéménites : « الايمان يمانى حتى جبال جذام », la foi est yéménite jusqu'aux monts de Ġodām » (2). Il aurait même prédit leurs succès militaires (3). Toute cette floriture traditionnelle permet de dater ces productions, de les déclarer postérieures aux discussions soulevées autour de l'ethnographie de Ġodām (4).

A Moûta, les musulmans trouvèrent de nouveau les B. Ġodām pour leur barrer la marche vers le Nord (5). La formidable expédition de Taboûk, la plus considérable de toutes celles organisées par Mahomet, aurait eu encore pour objectif un groupe considérable de Ġodām, soutenus par leurs parents de Laḥm et de 'Āmila (6). Cette politique persévérante d'Aboû'l Qâsim devait viser un but bien déterminé. A défaut de lauriers militaires, il atteignit du moins ses adversaires dans leurs intérêts matériels. Désormais les subventions des cités maritimes de l'Erythrée : Maqna, Aila, des villes commerçantes du *limes* syrien, comme Adroḥ, Ġarbâ', seraient perçues au profit de Médine, au lieu d'aller enrichir les saïyd de Ġodām. En dépit de l'énorme déploiement de forces, attesté par la *Sīra*, pourquoi Mahomet ne dépassa-t-il pas Taboûk ? Peut-être ne voulut-il pas s'exposer à une répétition du désastre de Moûta. Les expéditions militaires dans le Nord lui avaient causé tant de déceptions ! Celle de Dât Aṭ-lāḥ (7), encore dirigée contre Ġodām, s'était terminée par une nouvelle

(1) *صلوات الله على جذام* ; I. 'Abdalbarr, *Kitāb al-qasḍ* (ms. cité) cite d'autres ḥadīṭ de cet acabit et les trouve *بإسناد ليس بالقوي* ; p. 70 a-b.

(2) *Osd*, II, 190 ; Ḥanbal, *Mosnad*, III, 224, 6 d. 1.

(3) Le père de Rauḥ ibn Zinbā', son rival Nāfi' ibn Qais ont fréquenté le Prophète (I. Doraid, *Istiqāq*, 225). Ces illustrations ont été trouvées après coup. I. 'Abdalbarr, *Isti'āb*, 188.

(4) D'après Mahomet le groupe Ġodām-Laḥm-'Āmila appartient aux Yéménites de Syrie ; Ḥanbal, *Mosnad*, I, 316.

(5) *Tab. Annales*, I, 1611 ; I. S. *Ṭabaq.*, II<sup>1</sup>, 93.

(6) Balāḍorī, *Fotoḥ*, 59 ; I. S. *Ṭabaq.*, II<sup>1</sup>, 119, 2.

(7) Wāqidi (Wellh.) 308 ; I. Hišām, *Sīra*, 983, 2 ; elle a pour objectif « le Nord du Wādi'l Qorā, au pays de Syrie », c.-à-d. le pays de Ġodām, quoique ce nom ne soit pas prononcé. Inutile d'interroger les géographes arabes : ils se contentent de trans-

humiliation : tout le détachement médinois avait été exterminé. En regard de ces échecs répétés, le succès douteux de Dât as-Salâsil offrait une mince compensation.

On prête volontiers à Mahomet l'intention de conquérir la Syrie. L'ambitieux chef de Médine a bien pu caresser l'idée de *razzier* la frontière syro-arabe, de pousser au-delà du pays de Ġodâm ses promenades militaires, en levant des contributions de guerre sur son passage. A l'époque de Tabouk — sa prudente retraite le montre — le fruit ne lui parut pas suffisamment mûr. Ses dernières instructions à Osâma ibn Zaid ne permettent guère de lui attribuer des projets de conquête. Il s'agit plutôt d'une de ces razzias foudroyantes, comme les ont toujours comprises et exécutées les Bédouins : « marcher avec la plus grande célérité, de manière à prévenir toutes les informations, surprendre à l'aube les gens de Obnâ (1), incendier, puis se retirer avec la même rapidité sans s'arrêter » (2). C'est un programme, comme le combinerait le premier *šaiḥ* bédouin venu. Il exclut clairement toute acquisition territoriale. La version de la *Sira* assigne à l'expédition un but très particulier : venger la mort du père d'Osâma. Impossible d'accumuler plus d'atténuations autour d'un fait, comme si l'on voulait d'avance exclure les conclusions exagérées. La course d'Osâma continuait la politique antérieure : au moyen de démonstrations militaires répétées, par des colonnes volantes, tenir ouverte la route de Syrie, maintenir dans le respect les tribus turbulentes de ces parages et les cités tributaires. A notre avis, Mahomet est mort avant d'avoir envisagé la possibilité d'opérations plus importantes, au Nord de la Péninsule. L'expédition d'Osâma ne peut être citée à l'appui d'une mission universelle, entrevue par Mahomet.

La répétition de ces razzias, la violation de leur territoire ne pouvaient laisser des illusions au B. Ġodâm. La formation de l'Etat médinois

---

croire les maigres indications de la *Sira*. On est surpris de constater le rôle restreint de l'*autopsie* chez ces auteurs, pour des pays comme l'Arabie.

(1) ou Yobnâ, Bakrî, *Mo'gam*, 62-63.

(2) I. S. *Ṭabaq.*, II<sup>1</sup>, 136, 10. Le tout, aller et retour, demande 40 jours ; Ya'qoubî *Hist.*, II, 142.

devait leur apparaître comme une menace pour leur indépendance. Au moment de l'invasion de la Syrie, sous Aboû Bakr, nous les trouvons rangés du côté des Byzantins, comme ils l'avaient fait à l'époque de Moûta. D'après Michel le Syrien(1), une des quatre colonnes, envoyées alors en Palestine, avait pour objectif les « Ṭaiyâyé chrétiens », c'est-à-dire avant tout les B. Ġoḏâm, la plus considérable des tribus chrétiennes, rencontrées au sortir du Ḥigâz.

Au Yarmouk, ils combattirent avec les autres *Mosta'riba* de Syrie sous les ordres de l'émir ġassânide (2). Quelques-uns pourtant se seraient trouvés dans le camp arabe. On ne nous dit pas si c'étaient les partisans des chefs, ayant précédemment conclu des accords séparés avec Mahomet. Mais les débuts de l'action n'ayant pas tourné à l'avantage des musulmans, ces partisans équivoques n'hésitèrent pas à les abandonner. Ce double jeu, si éminemment bédouin, était bien dans les traditions des B. Ġoḏâm, très attentifs — on l'a vu — à se tenir du côté des plus forts. Il semble d'ailleurs attesté par le témoignage d'un poète contemporain : ou plutôt il en a été déduit, selon la méthode constante (3) de l'annalistique arabe (4).

Au dire de l'école médinoise, les B. Ġoḏâm, conjointement avec les *Mosta'riba* auraient suivi Héraclius dans sa retraite au-delà de l'Amanus (5). Cette sécession, si elle a eu lieu, fut tout au plus le fait de groupes isolés, lesquels ne tardèrent pas à revenir. Au lendemain du Yarmouk, nous trouvons les Ġassânides paisiblement installés dans leurs anciens cantonnements et refusant fièrement le tribut, réclamé par les envahisseurs (6). Seulement il fallait laisser croire à la fuite des *Mosta'riba*, afin

(1) *Chronique* (éd. Chabot), II, 413.

(2) Balâdori, *Fotoûh*, 135.

(3) Cf. De Goeje, *Mémoire*, 114; *Yazid*, 54, 56, 57, 79, 95, 128; *Zuid ibn Abihi*, 49.

(4) Ṭab., *Annales*, I, 2348.

(5) Ṭab., I, 2437; Balâdori, *Fotoûh*, 164, ils ne sont pas mentionnés parmi les fugitifs.

(6) Ya'qoûbi, *Hist.*, II, 161. Plus tard des populations d'Anatolie ont prétendu (يعبرون) se rattacher à Ġassân; cf. Iṣṭahri, (de Goeje) 45, 2. A cette prétention on a rattaché l'exode des *Mosta'riba*.

de pouvoir revendiquer pour les Bédouins du Hîgâz la gloire exclusive de la conquête syrienne avec les importants avantages matériels, attachés à ce fait d'armes. C'est un des innombrables détails, où se manifeste la mauvaise humeur de Médine contre la Syrie. Au moment où l'on commençait à recueillir les matériaux pour la future collection des *Fotoûh* (1), les Arabes syriens se trouvaient au premier rang dans l'empire : à eux les meilleurs postes, les grasses pensions. Pour protester contre l'élévation injustifiée de ces favoris omaiyades, quoi de plus habile que de les présenter comme demeurés étrangers à cette conquête, d'avoir fui sur les pas de l'ennemi héréditaire ? C'était un nouvel abus de pouvoir des Omaiyyades, au détriment des Compagnons authentiques, des Anşârs, invariablement sacrifiés. La prétendue sécession des *Mosta'riba* (2) est une simple variante de ce thème, si fréquemment développé par l'école méliinoise. Parmi les Arabes de Syrie, les poètes du Hîgâz font à Ġodâm et à Laġm l'honneur de les distinguer comme les plus fermes soutiens du régime omaiyade. C'est eux qui, au siège de la Mecque, auraient brûlé la Ka'ba (3). Pour accabler ces renégats, toutes les insinuations étaient permises.

Après la retraite définitive des Byzantins, voici comment nous nous représentons l'attitude des B. Ġodâm. Ils se joignirent résolument à leurs compatriotes du Hîgâz et les aidèrent à changer en occupation effective l'invasion de la Syrie. Leurs recrues comblèrent les vides, causés par la guerre et la peste. Initiés à la tactique byzantine (4), à la connaissance du pays, leurs capitaines suppléèrent l'inexpérience militaire des comman-

(1) Pour les Ġassânides, nos annalistes paraissent avoir ignoré que, avant l'hégire, cette tribu avait déjà beaucoup perdu de son importance. Ne les retrouvant plus en Syrie, ils ont supposé un exode en masse.

(2) On cite parfois à l'appui Tab. *Annales*, II, 1185, 8-10 ; 1194, mais les deux versions sont fort incertaines, on hésite sur l'année, le commandement de l'expédition ; rien ne prouve qu'il s'agisse des *Mosta'riba* au lieu des *Ġard'ima* ; à la place de الجرجاني je lis الجرجاني, Tab., *loc cit.*

(3) Ibn Qais ar-Roqaiyât, *Divan*. (éd. Rhodokanakis), p. 181, scoliion ; XXXIX, 55.

(4) On l'a vu plus haut, ils servaient comme auxiliaires dans l'armée byzantine à Mou'ta et ailleurs.

dants, arrivés de la Péninsule : tels Yazîd, le frère de Mo'âwia, Ḥasana ibn Šoraḥbil, Aboû 'Obaida, formés seulement à la petite guerre du désert. La tradition ḥigâzienne a volontiers laissé dans l'ombre ces importants services. A quoi bon d'ailleurs les énumérer, puisque les Mosta'riba avaient trahi la cause nationale ? Les B. Ġoḏâm ont dû pourtant jouer un rôle prépondérant au siège mémorable de Césaréc. C'est parmi eux que Mo'âwia choisit les messagers, chargés de porter la glorieuse nouvelle à 'Omar (1). Ces missions honorables étaient toujours la récompense de services exceptionnels. Les annalistes glissent sur ces détails. Ne fallait-il pas revendiquer pour les Compagnons du Prophète toutes les gloires militaires (2) au lieu d'en laisser bénéficier des Mosta'riba, qui n'étaient pas même encore musulmans ?

La manœuvre déloyale fut obligée de se démasquer au congrès de Ġâbia, où 'Omar ébaucha l'institution du *diwân*. Pour la circonstance on avait mobilisé toute l'aristocratie musulmane de Médine. On s'efforçait de mettre un commencement d'ordre dans la confusion, causée par les conquêtes. Les B. Ġoḏâm réclamèrent leur inscription sur le rôle des pensionnés. Les Ḥigâziens prétendirent les en exclure. A leur avis, les Arabes de Syrie se trouvant dans leur propre pays ne pouvaient aspirer au titre et surtout aux avantages des Mohâgir. De leur exode prétendu, il ne fut pas fait mention. Avec raison les Ġoḏâmites se refusèrent à admettre ce raisonnement captieux. Comme on avait utilisé leurs services, comme on ne pouvait s'en passer à l'avenir, dans cette Syrie, nominale-ment soumise, où seuls des points isolés étaient occupés militairement, il fallut bien accepter de les traiter sur le pied d'égalité avec les combattants bédouins. Les traditionnalistes médinois se vengèrent plus tard de cet échec par des insinuations calomnieuses. Les Omayyades surent se montrer plus équitables. Aussi dans la lutte entre 'Alî et Mo'âwia, les B.

---

(1) Balâdori, *Fotoûḥ*, 142 ; Ya'qoubî, *Hist.*, II, 172-73 ; en route, les Ġoḏâmites se laissent devancer par un nouveau messager ; c'est une petite vengeance de la Tradition.

(2) Ġamil appelle « épées d'Allah » les B. Ġoḏâm ; Ag. VII, 100.



Ġodâm n'hésitèrent pas à embrasser le parti de leur gouverneur (1).

Pendant les années, séparant le congrès de Ġâbia de la bataille de Šifîn, débordant par dessus leurs anciennes frontières, ils avaient envahi le midi de la Palestine (2). On les trouve à Bait Ġibrîn et plus loin à Al-'Arîs, au delà de la frontière égyptienne (3). 'Amrou ibn 'Âši n'éprouva aucune peine à les entraîner sur ses pas. Ils furent les premiers Arabes à s'établir définitivement en Egypte (4) et à y recevoir des *qat'a* ou concessions territoriales. Ils se fixèrent également à Alexandrie, où, vers le 15<sup>e</sup> siècle de notre ère, on retrouvait encore leurs descendants (5). Quant à leurs frères, demeurés en Syrie, ils formaient la principale réserve de la population arabe, non seulement dans la Pétée, mais dans la Palestine cisjordanne.

Sous les prédécesseurs d'Héraclius, la dépopulation des campagnes avait déjà inquiété les empereurs byzantins. Toute leur législation s'efforce de la prévenir en rivant les paysans au sol. Les invasions perse et arabe accentuèrent encore ce mouvement de désertion. De grands districts, demeurés déserts, furent occupés par les B. Ġodâm et cela jusque dans la Galilée (6), où leurs cousins de 'Âmila ont laissé leur nom au pays. On comprendra donc pourquoi les poésies contemporaines appellent la Syrie « le pays de Laḥm et de Ġodâm » (7). Aux époques de crises politiques, quand le maintien de l'ordre public devenait une tâche malaisée, le régime omaïyade aimait à choisir parmi les Ġodâm un gouverneur pour la région de Palestine, où ce fonctionnaire pouvait compter sur l'appui de

(1) Ibn 'Asâkir, I, 136, a.

(2) Cf. Tab., *Annales*, II, 468.

(3) Ya'qûbî, *Géogr.*, 329, 8, 12 ; 330, 7.

(4) Caetani, *Annales*, IV, 572, 586, 589, 590, 591, 604, 606, 607 ; Kindî, *Qat'is* (éd. Gottheil), p. 4, l. 15.

(5) Qalqasandî, *Nihâia*, ms. Paris, 76 a, 119b.

(6) Ya'qûbî, *Géogr.* (éd. de Goeje) 327, 2 ; Aġ., VIII, 181-82 ; notre article 'Âmila dans *Encycl. de l'Islam*, I, 343, on y trouvera les références ; le calife Solaimân se fait amener « du goud du Jourdain » le poète 'Adi ibn ar-Riqâ' enchaîné (lisez جادى, non جودى). Ibn 'Asâkir (ms. Damas), XI, notice de 'Adi ibn ar-Riqâ'.

(7) Ibn Qais ar-Roqaiyât, *Divan* (éd. Rhodokanakis), XXXIX, 55 ; Aġ., I, 15, 15 ; Tab., II, 1414, 12.

ses contribules. Leur chef principal, Rauḥ ibn Zinbā' figurait parmi les premiers personnages de la cour. Dans cette distinction il faut faire entrer non seulement ses qualités personnelles, mais encore l'importance de la tribu qu'il représentait. A la suite de Rauḥ, nous avons vu Ġodām prendre part à la dernière campagne du Ḥigāz (1). Le poète contemporain Ġamīl, fils d'une Ġodāmite, qualifie ses oncles maternels, (aḥwāl), d'*épées d'Allah* (2). Cette expression peut faire allusion à leur valeur dans les guerres pour l'extension de l'empire arabe. Plus vraisemblablement le poète a en vue leur loyalisme envers le gouvernement ; Allah en était devenu la personnification suprême dans la théocratie islamique. Ḥārīṭa ibn Badr ne qualifie pas autrement son patron Zīād ibn Abīhi (3).

Jusque sous le règne du calife Maḥdī, une fraction des Tanoūḥ, fixés en Syrie, était demeurée fidèle à la religion chrétienne (4). Les Taḡlibites (5) avaient donné le même exemple de constance. Cela ne les empêchait pas de servir dans les armées musulmanes. Nous l'avons vu à l'époque de la campagne du Ḥigāz (6). On n'hésitait pas même à confier à leur valeur la défense des places frontières, menacées par l'ennemi. Leur poète Aḥṭal l'affirme : *وقد نزل الفخر السوفى* (7). Le calife 'Omar avait préposé à la collecte des *ṣadaqāt* le poète chrétien Aboū Zobaid, « le seul fonctionnaire chrétien, employé par lui », affirme l'auteur de la *Ḥizānat al-Adab* (II, 155). Il serait facile de prouver le contraire. Ainsi le peu tolérant 'Alī faisait administrer Naḡrān par un chrétien (8). Dans les débuts de la conquête, opine le prince Caetani (9), la question de religion ne se posait pas pour les Arabes chrétiens ; « la conversion à la foi nouvelle fut gra-

(1) Voir plus haut, p. 258.

(2) *Aḡ.*, VII, 100.

(3) Cf. notre *Zīād ibn Abīhi*, 51.

(4) Balāḡorī, *Fotoūḥ*, 144-45 ; Chabot dans *Journ. As.* 1900<sup>2</sup>, 286-87.

(5) Cf. notre *Chantre*, p. 3-6.

(6) Voir plus haut p. 231.

(7) Aḥṭal, *Divan* (éd. Salhani) 11, 8.

(8) *Aḡ.*, XV, 45, 2, il s'agit de la famille chrétienne des 'Abdalmadān, « gendres des 'Abbāsides ». Pour leur christianisme, voir le chap. consacré à Naḡrān.

(9) *Annali*, IV, 226-27.

duelle par la continuité des rapports amicaux et par les nombreuses unions matrimoniales » (1). A l'exception peut-être de 'Alî, les premiers califes continuèrent la politique à longue portée de Mahomet.

Il serait intéressant d'en fournir la preuve détaillée pour le cas spécial des B. Ġodâm. Par malheur nous manquons de renseignements sur la vie intérieure de la tribu à partir du congrès de Ġâbia. Dans les *ġond* de Syrie, on n'observe pas l'agitation bruyante des *mîr* de l'Iraq. Ġodâm n'eut pas de poètes, ayant occupé de leurs personnes l'opinion contemporaine et rempli de leurs démêlés la chronique littéraire, dans le genre de celle, enregistrée par l'*Aġâni*. Si quelques particularités ont échappé à la perte de l'ancienne annalistique syrienne, elles ne suffissent pas à combler cette lacune. Ces trop maigres données ne permettent pas de décider si, au temps de Yazîd, toute la tribu avait passé à l'islam. La présence des chefs à la mosquée de Damas, leur participation aux guerres musulmanes doivent être rapprochées de l'histoire de Taġlib, où nous voyons Aġtal présider des réunions à la mosquée de Koûfa (2). L'onomastique de Ġodâm nous a été trop parcimonieusement conservée pour nous permettre d'y constater la survivance de noms chrétiens ; même chez Taġlib ces noms n'abondent pas. Très intimement mêlés, comme toutes les tribus syriennes, au gouvernement de l'état, ils se trouvèrent exposés à la tentation d'adopter la religion officielle, en passe de devenir religion nationale. Pourtant des groupes isolés — ce fut le cas de Tanoûġ — ont pu continuer, jusqu'après la chute des Omayyades, à professer l'ancien culte. Ces princes furent — disons-le à leur honneur — assez tolérants pour n'en pas prendre ombrage.

---

(1) Caetani, *loc. cit.* 227.

(2) Cf. notre *Chantre*, 160.

## XX

## YAZID ET LES TRIBUS DE SYRIE

RIVALITÉ DE DEUX CHEFS DE ĠODĀM : ZINBĀ' IBN RAUH ET NĀTIL IBN QAIS. RAUH IBN ZINBĀ' ET LES SOFIĀNIDES. YAZĪD ET LE PROBLÈME GÉNÉALOGIQUE DE ĠODĀM : OPPOSITION DE NĀTIL IBN QAIS. EPILOGUE DE L'AFFAIRE D'IBN MOFARRĪĠ. INTERVENTION DES YÉMÉNITES SYRIENS AUPRÈS DE YAZĪD. SOLUTION DE L'INCIDENT. ADRESSE DE YAZĪD ; ELLE LUI VAUT LE DÉVOÛMENT DES ARABES SYRIENS.

Sous les Sofiānides, la plus arabe de toutes les dynasties islamites, être chef d'une puissante tribu, ne représentait pas un vain titre, surtout en Syrie. Ce pays créait en réalité les califes. Les *asrāf* arabes formaient le conseil, presque le parlement du souverain. Fréquemment leur intervention décida du choix des fonctionnaires, de la répartition et de l'augmentation des pensions. Etant donné l'irréductible hostilité de l'Iraq et du Ḥiġāz, le gouvernement omayyade devait fatalement s'appuyer sur la Syrie. Syrien et partisan des Omayyades devenaient synonymes. Les hauts dignitaires, originaires de la Péninsule, se disaient et finirent par se croire Syriens (1), même lorsque comme Moslim ibn 'Oqbā, ils se rattachaient aux Qaisites de l'Arabie centrale (2).

On comprendra donc l'importance, la signification du titre de *saiyd* en Syrie. Même en faisant abstraction de sa valeur personnelle, le *saiyd* représentait devant le gouvernement la puissance de sa tribu. Il pouvait être borgne, boiteux, avoir hérité de toutes les disgrâces physiques — tels Aḥnaf ibn Qais et Mālik ibn Misma' — mais quand il se fâchait, cent mille Tamīmites ou Bakrites s'emportaient, sans même s'enquérir du mo-

(1) Cf. *Mo'dawia*, 56-57 ; *index s. v. Syriens*.

(2) Voir plus haut, p. 227, 229.

tif de sa colère. Le chef incarnait ce chauvinisme de tribu, passion d'autant plus farouche qu'elle était plus restreinte dans son objet. Par ailleurs le saïyd se trouvait exposé à toutes les compétitions, à toutes les convoitises de l'ambition parmi les siens, tous persuadés d'être ses égaux. Plusieurs siècles de séjour en Syrie n'avaient pu guérir les Syro-Arabes de leurs défauts nationaux : l'envie et la cupidité ! L'islam, la prodigieuse extension de l'empire devaient plutôt irriter les égoïstes instincts de la race. On ne se disputait plus des pâturages, la possession d'un puits, d'un troupeau, mais le gouvernement de provinces, vastes comme des empires, la disposition des fonds d'état. On voit si les Arabes manquaient de motifs pour aspirer au commandement de leur tribu.

Fréquemment nous avons eu l'occasion de nommer un chef de Ġoḍām : Rauḥ ibn Zinbā'. Au sein de sa propre tribu, il comptait un rival redoutable : Nātil (1) ibn Qais. Tous deux appartenaient aux plus illustres clans de Ġoḍām. Nātil nous est le moins connu des deux. Il aurait, assure ibn 'Asākir, entendu les traditions d'Aboû Horaira. Nous voudrions connaître d'autres titres, pour justifier l'audace que nous lui verrons déployer. En revanche son père, Qais ibn Zaid, semble avoir été un grand personnage, le véritable saïyd de Ġoḍām sous Mo'āwia. Il aurait eu l'honneur de faire partie d'une députation, envoyée au Prophète (2). Pendant le premier demi-siècle de l'hégire, tous les musulmans en vue prétendent à cette distinction ou, si l'on aime mieux, leurs descendants ont jugé à propos de la leur décerner (3). La perspective fait complètement défaut à la tradition islamite (4). A la bataille de Šifḥīn, Qais commanda le contingent réuni de Ġoḍām-Laḥm. Il était admis à la cour de Damas. Nous le voyons en un temps d'épidémie accompagner la fuite de

(1) Ou Nāṭil avec ن, nos textes hésitent entre les deux leçons, toutes pouvant se justifier ; cf. *Tāğ 'Aroûs*, VIII, 136-37 ; *Iqd'*, II, 70, 9-10.

(2) ن, I. Doraid *Istiqāq*, 225, note.

(3) Cf. notre *Zidd ibn Abīhi*, 84.

(4) Celle-ci en revanche tend à refuser le titre de Ṣaḥābi aux partisans des Omayyades, même lorsque, comme les lieutenants qoraïsites de Mo'āwia, ils ont vécu dans l'entourage du Prophète.

Mo'âwia quittant sa capitale pour échapper à la peste et gagner sans doute une *bādīa* salubre au pays de Ġodâm (1), près des Mašârif, où s'élèvera plus tard le fantastique palais de Mšattâ.

La fortune était instable au sein des tribus arabes. L'autorité y passait d'une famille à une autre, sans arriver à se fixer. Quand un particulier réussissait à percer, à dépasser le niveau commun, il devenait aussitôt le point de mire des ambitions rivales. Cette vertigineuse époque des conquêtes avait vu tant de destinées extraordinaires ! Pourquoi les Arabes syriens échoueraient-ils, là où réussissaient tant de *Bohémien*s, *جالية* : ainsi ils appelaient dédaigneusement les Arabes du Hîgâz, venant chercher fortune en Syrie (2). Qais ibn Zaid trouva un compétiteur en la personne de Zinbâ' ibn Rauḥ, le père de Rauḥ, le saïyd Ġodâmite, nommé plus haut (3). Il habitait la Palestine, c'est-à-dire, croyons-nous, un district, situé au sud de cette contrée ou la Transjordanie, la *Palæstina tertia* des Romains (4). Ses relations avec le Prophète, sans être plus certaines, sont plus prolixement décrites que celles de son rival. Ce n'est pas le souci désintéressé de la vérité historique qui a attiré sur lui l'attention de nos écrivains. Mais les théoriciens postérieurs ont eu besoin de lui pour résoudre des détails de casuistique, relatifs aux eunuques et aux esclaves maltraités. Un esclave de Zinbâ', mutilé par lui, en aurait appelé à Mahomet et obtenu de lui son affranchissement, en compensation de l'injustice subie.

Soit scrupule d'exactitude, soit *syrophobie*, certains mohaddith consentent à lui accorder le privilège de la *ro'ya*, mais non de la *Ṣaḥāba* (5). En d'autres termes. Zinbâ' aurait bien vu le Prophète, mais sans l'avoir fréquenté suffisamment, pour mériter les honneurs du *Compagnonnage*.

(1) Notice de Nâtil ibn Qais dans Ibn 'Asâkir, vol. XVII (ms. Damas) : *Aḡ.*, VIII, 182 ; I. Doraid, *Istiqḍâ*, 225.

(2) Cf. *Aḡ.*, VIII, 138 ; *جالية* proprement les colons fugitifs, *φυγάδες*.

(3) I. Doraid, *loc. cit.*

(4) *Qsd*, II, 206.

(5) *Qsd*, II, 189, 206, 360 ; en revanche Moslim, *Ṣaḥiḥ*, accorde la *Ṣaḥāba* à Rauḥ son fils ; cf. *Taḡ 'Aroûs*, V, 368, généralement déclaré *ṭabī'i* ou *Ṣaḥābi* douteux ; Ġāḥiẓ, *Ḥatawāt*, I, 76 ; *Qsd*, II, 189 ; Ibn 'Abdalbarr, *Istī'dab*, 211-12.

Subtile distinction ! Elle permet à la Tradition de voiler ses rancunes et aussi de doser l'importance des innombrables personnages, qu'elle fait mouvoir dans le voisinage plus ou moins rapproché d'Aboû'l Qâsim, astres secondaires, reflétant un rayon de la lumière, émanée de ce centre lumineux. De nos jours, certains *šaiḥ* bédouins reçoivent du gouvernement ottoman des titres administratifs : *qâimmaqâm* ou même *pâsâ*. Zinbâ' aurait été distingué de la même façon par les Byzantins. Il devait sans doute répondre de la fidélité de ses contribuables devant le gouvernement impérial (1). Il n'en fallut pas tant pour le mettre en vue auprès des Arabes, à la fois égalitaires dans leurs relations mutuelles et avides de distinctions pour eux-mêmes. Le mépris stupide des nations étrangères, comme le développa l'impérialisme arabe (2), demeura inconnu à la *ğâhiliya*. Des poètes, comme Aboû Dowâb as-Sa'dî, n'hésitèrent pas à confesser l'infériorité des Arabes, comparés aux peuples voisins :

« Chosroès montra plus d'intelligence que Tamîm le jour, où il déserta le pays des lézards (3).

«Lorsqu'il établit les siens dans les pays de culture, d'arbres et de canaux aux eaux savoureuses.

« Ses descendants en devinrent les monarques ; et nous, nous sommes descendus au niveau des chiens » (4).

Fonctionnaire byzantin, Zinbâ' a pu d'abord hésiter à se joindre avec les siens aux envahisseurs du désert, après la journée du Yarmouk. On serait porté à le croire quand on rapproche ce vers, attribué au calife 'Omar.

« Si jamais en un pays, je rencontre Zinbâ' ibn Rauḥ, je lui ferai claquer les dents de repentir » (5).

Le gouvernement de Médine ne le voyait donc pas de bon œil ? Voilà

(1) كان يلي عشور الروم بالشام ; scolion du *ḥasan ibn Ṭābit*, éd. Hirschfeld, p. 79 du commentaire ; cf. A. Musil, *Quṣṣat 'Amra*, 134, 1 col.

(2) Comp. l'étude sur les « Šo'oubiya » dans Goldziher, *M. S.*, I, 147, etc.

(3) C.-à-d. l'Arabie. Sur le lézard, comme nourriture des Arabes, cf. Ġāḥiz, *Ḥaiawān*, VI, 11-42.

(4) Ġāḥiz, *Ḥaiawān*, VI, 122.

(5) I. Doraïd, *Itiqāq*, 225.

pourquoi sans doute (1) il a dû s'effacer devant l'influence grandissante de Qais ibn Zaid, rival plus souple ou plus clairvoyant.

Egalement pénibles furent les débuts dans la vie publique de Rauḥ, son fils (2). On ne contestait ni son intelligence ni son habileté. De plus il était poète, qualité rare chez les Ġoḏâmites ! Le calife Mo'âwia le redoutait et le fit arrêter. D'autres parlent d'un abus de confiance, d'une trahison (3). Le monarque allait le condamner à être battu de verges, lorsqu'il se laissa fléchir par les supplications de Rauḥ. Le détail de cette affaire est mal connu. Nous ignorons la raison des préventions de Mo'âwia contre un de ses partisans, ancien combattant de Ṣiffîn (4). Il ne tarda pas à lui rendre sa faveur ; il obligea même Moslim ibn 'Oqba à faire un important cadeau à Rauḥ (5) : mesure doublement pénible pour l'amour-propre du terrible Morrite, mal disposé envers tous les Yéménites (6). A partir de ce moment, Rauḥ devint le chef incontesté de sa tribu : situation occupée jusque-là par le père de Nâtil ibn Qais. Cette éviction amena une guerre à mort entre les deux familles ġoḏâmites.

Auprès de Yazîd, Rauḥ jouit d'une faveur encore plus marquée (7). Ce monarque l'aurait même nommé gouverneur du *ġond* de Palestine (8). Il a dû fréquemment résider dans ce gouvernement, au milieu des siens. Aussi est-il généralement qualifié de *Palestinien* فلسطيني. Pendant la der-

(1) De là peut-être encore le rôle grotesque que lui prête le ḥadîṭ avec son esclave. L'Iraq et Médine, c.-à-d. l'orthodoxie, se montrent hostiles à sa famille ; Médine, parce que Rauḥ, son fils, prit une part active à la campagne du Ḥiġâz et remplaça Moslim comme gouverneur de la cité.

(2) Ici encore les causes, indiquées dans la note précédente, ont pu intervenir.

(3) *وَلَّى مَعَاوِيَةَ . . . رَوْحَ . . . عَمَلًا فَبَلَغَهُ عَنْ خِيَانَةِ* ; Az-Zoġâġi, *Al-Amâlî* (éd. Caire, 1324, H.) p. 6 ; *Osd*, II, 189 ; I. 'Abdalbarr, *Istî'db*, 188 ; *Aġ.*, VIII, 139-40 ; Taġribardî, *No-ġoûm*, I, 227.

(4) *Osd*, II, 189. On entrevoit la tendance pour compromettre Rauḥ.

(5) *Iqd*, I, 122 bas, 177 bas.

(6) Voir plus haut, p. 260.

(7) D'après Ya'qoubî, *Hist.*, II, 381 il était القالب عليه, son favori.

(8) Sa notice dans I. 'Asâkir, VII ; d'après d'autres *riwâdyt*, citées *ibid.*, cette nomination reviendrait à 'Abdalmalik.



nière campagne du Higâz (1), il commanda le contingent de cette province : nouvelle circonstance, attestant ses relations intimes avec la Palestine, où les B. Ġodâm formaient la majorité parmi la population arabe. Précédemment Rauḥ avait fait partie de la mission, envoyée à Ibn Zobair pour l'amener à résipiscence (2). C'était trop pour son rival Nâtil ibn Qais (3). Son hostilité attendait seulement une occasion pour éclater. L'histoire intérieure des tribus se compose de luttes entre les familles principales pour se disputer la prééminence, la *siâda* ou la *riâsa*. Malencontreusement Rauḥ allait provoquer l'incident (4), où son prestige aurait pu sombrer, sans l'adresse déployée par le souverain.

La généalogie des tribus arabes se trouvait encore plus embrouillée que celle des particuliers. Eponymes, ancêtres fictifs, doublets, surnoms, *konias*, on rencontre de tout dans ces constructions généalogiques, chefs-d'œuvre d'ingéniosité du premier siècle de l'hégire. Leur caractère artificiel a cessé de faire illusion. Entre les Arabes du Midi et ceux du Centre et du Nord, la distinction était pourtant ancienne. Le groupe yéménique jouissait depuis longtemps d'une civilisation à part, produisant l'illusion d'une unité ethnique. Personne ne se serait avisé de confondre ces Méridionaux, possédant des cultes, une langue, une écriture à eux, avec les nomades du reste de la Péninsule. Mais quand on remontait vers le Nord, la tâche de l'ethnographe devenait plus ardue. Comment se reconnaître dans cette poussière de tribus, de clans, tendant de plus en plus vers le morcellement, vers l'émiettement politiques ?

Dans la masse confuse, s'agitant au Septentrion du Yémen, on pensait, aux environs de l'hégire, pouvoir distinguer certains groupes principaux : Modar, comprenant surtout les Arabes du centre, Rabî'a, ceux du Nord-Est ; Qodâ'a, répandus au Nord-Ouest, sans parler de tribus yéménites ou se croyant telles, dispersées aux quatre coins de la Péninsule.

(1) Ya'qûbî, *Hist.*, II, 299.

(2) *Aġ.*, I, 12.

(3) Par opposition contre Rauḥ, il se jettera dans le parti d'Ibn Zobair. Ya'qûbî, *Hist.*, II, 304 ; *Aġ.*, XVII, 111.

(4) Dans sa narration, l'*Aġāni* laisse clairement percer l'intention de rabaisser Rauḥ.

Pour créer ces groupements principaux et établir cette doctrine ethnographique, la communauté d'intérêts avait agi plus puissamment que les affinités du sang. A part les tribus, émigrées depuis deux ou trois siècles du Yémen, combien auraient pu justifier leur appartenance à Moḍar, à Rabi'a ou à Qoḍā'a ? Les plus favorisées citaient des poésies anciennes (1), fragments inintelligibles ou d'une authenticité douteuse. Quand ils n'existaient pas, on se chargera de fabriquer ces parchemins d'un genre nouveau : الشمر ديوان العرب (2). Longtemps encore après l'apparition de l'islam, les Arabes ne posséderont pas d'autres archives, d'autre état-civil. Dans ces conditions, il devenait facile de créer une agitation ethnographique au sein des tribus et de les persuader qu'il fallait soumettre à révision la question de leurs origines.

A l'époque où nous sommes arrivés, Ġoḍām comptait 80,000 adhérents. C'est une évaluation, donnée par leur poète attitré, 'Adī ibn ar-Riqā', partant suspecte d'exagération. A l'expédition du Ḥigāz ils fournirent plusieurs milliers de recrues, tous des volontaires. Cet effort ne paraît pas avoir créé des vides dans leurs rangs. A en juger par l'appellation de « terre de Ġoḍām » (3), donnée à la Syrie, la tribu devait être nombreuse. Par ailleurs on les savait puissants, riches, capables de se faire respecter, volontiers écoutés à la cour de Damas. Dans ces conditions, les autres Arabes, moins bien partagés, devaient éprouver la tentation de les attirer de leur côté. Les Banoū Asad se distinguèrent, on l'a vu, dans cette campagne. Moḍar ou Qaḥṭān ? A quel groupe appartenaient les contribuables de Rauḥ ? Eux-mêmes se prononçaient de préférence pour une origine yéménite. Quand leurs poètes, comme Ibn ar-Riqā', élèvent la voix, c'est pour exprimer cette opinion (4). Elle devait refléter celle de la majorité ; les poètes évitant soigneusement de heurter les idées courantes.

(1) Clan tiraillé entre Ġaṭafān et Qorais ; poètes pour et contre ; Ibn Hišām, *Sira*, 64-65.

(2) Je me contente de renvoyer aux 70 premières pages de la *Sira* d'I. Hišām. Le procédé s'y trouve appliqué presque à chaque page.

(3) Voir le chap. précédent.

(4) Cf. Ibn 'Abdalbarr, *Kuṭāb al-Qaṣd* (ms. 'Asīr eff.) p. 69.

Rauḥ a sans doute commencé par partager cette conviction. Nous le voyons fier de ses relations méridionales, propager des ḥadīṭ, favorables au Yémen (1). Il épousera une Anṣârienne, la fille de No'mân ibn Baṣīr. Nous ne savons à la suite de quels événements, il changea brusquement d'opinion (2). Pensa-t-il se rendre plus agréable aux oncles qoraïsītes, entourant les Omayyades ? Ces derniers montraient pourtant, nous le savons, une faveur marquée aux Yéménites. Rauḥ vivait en bonne intelligence avec les Kalbites. Nous le verrons, après la mort de Mo'âwia II et de concert avec Ibn Baḥdal assurer à Ġâbia la candidature des Marwânides. On ne peut donc le soupçonner d'avoir voulu lier partie avec les rares Qaisites, établis en Syrie, avec Daḥḥāk ibn Qais, avec Zofar ibn al-Ḥārīt, puisqu'il n'hésitera pas à se déclarer leur adversaire et cela au moment où tout l'empire arabe paraissait ligué contre l'hégémonie kalbite.

La prodigieuse fortune de Rauḥ devait lui attirer de puissantes inimitiés. La satire est là pour l'attester. Tous les détails, conservés sur sa carrière publique, le montrent comme un homme rangé, d'une grande droiture de caractère. Ces qualités lui assureront même le titre de *Rauḥ al-Ḥair* (3). Cet « excellent homme » ne fut pas heureux en ménage. Sa femme, l'Anṣârienne Ḥamīda, avait un détestable caractère (4) ; elle s'occupait en outre de poésie. Non moins que les haines qaisites, les vers de l'acariâtre Ḥamīda (5) ont valu une mauvaise presse à Rauḥ. On lui imputait une avarice sordide, accusation grave pour un saïyd arabe. Il aurait même refusé de rendre un dépôt d'argent, confié à sa loyauté (6). Comment les Ġodâmites, se demandaient les mauvaises langues, supportaient-ils un chef aux traits basanés, au ventre débordant, d'une lâcheté notoire ? (7)

(1) Balāḍori (Ahlw.), 254; *Osd*, II, 190. 'Iqd', II, 70, 10-11 fait allusion à des divergences au sein de Ġodām relativement à leur origine qaisite. Le texte manque de clarté.

(2) Cf. Goldziher, *M. S. I*, 97.

(3) *Aḡ.*, VIII, 140, 16.

(4) Attesté par le calife 'Abdalmalik ; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawdn*, I, 106-07.

(5) La chronique iraqaine s'en inspirera plus tard.

(6) *Aḡ.*, VIII, 140, 4-5.

(7) *Aḡ.*, VIII, 140-41.

Pour être plus sûr de le détruire dans l'opinion, on lui prêtait des réponses ridicules (1) à ces accusations. Il aurait naïvement convenu de sa lâcheté : « ne possédant qu'une seule vie, il tenait à la conserver » (2) ! Lourdemment on appuyait sur sa qualité de Ġodâmite (3). C'était l'époque, où les satiriques des tribus, en se discréditant mutuellement, préparaient à leur insu les matériaux de la littérature des *Maṭālīb*, si étendue en arabe (4). Les Šo'ûbiya l'exploiteront bientôt au détriment des conquérants. Dans cette guerre déloyale Ġodâm avait recueilli sa part. Au lieu de relever franchement le gant, ici encore Rauḥ se serait défendu maladroitement. « Si je suis Ġodâmite, répondait-il, je me trouve à la tête des miens ; ne suffit-il pas d'appartenir à l'aristocratie de sa tribu ? » (5) Ces dernières attaques devaient partir du côté des Qaisites, impatients de leur situation inférieure en Syrie. Les annalistes de l'Iraq, Madâ'inî, 'Omar ibn Sabba les ont recueillies avec satisfaction. Mais cette caricature ne peut correspondre à la réalité. Un homme distingué par Mo'âwia, Yazîd, 'Abd-almalik, n'a pu être le personnage de comédie, imaginé par l'historiographie iraquaine. Rauḥ eut le tort grave de se laisser impressionner par ces attaques. Peut-être espéra-t-il désarmer ses ennemis en se rapprochant d'eux. L'inspiration fut malheureuse.

Comme son père, Yazîd ne négligea jamais de présider les réunions hebdomadaires du Vendredi. Il y entraînait en contact plus immédiat avec ses sujets. La mosquée devait son origine, moins à l'indigente liturgie de l'islam, qu'au besoin de posséder un centre, où les conquérants pouvaient débattre leurs intérêts communs (6). C'était un théâtre à souhait pour un orateur aussi habile, un causeur brillant comme Yazîd. Après la courte prière, à la suite de la ḥoṭba officielle, fréquemment d'une teneur politique, le souverain, rentré dans sa loge privée ou *maqṣûra*, continuait la

(1) C'est le personnage que lui prête, dans les *Prairies*, Mas'ûdî, un autre écho de la tradition iraquaine.

(2) *Ağ.* VIII, 141.

(3) *Ağ.* VIII, 139, 142.

(4) Flügel, *Fihrist*, 105-06.

(5) *أجسب الرجل ان يكون في ارومة قومو Ağ.*, VIII, 141.

(6) *Comp. Ağ.*, VII, 60, 5 : مجلس بني الهجير في مسجدهم.

série des réceptions et expédiait les affaires publiques. C'était le moment choisi par les assistants pour présenter leurs requêtes, faire leur cour.

Or un jour, Yazîd venait de terminer une réunion à la mosquée de Damas et de prendre place dans la maqsoûra. Se penchant vers le souverain, Rauḥ lui dit : « Prince des croyants, inscris-nous parmi nos frères de Ma'add. Nous sommes des Ma'addites authentiques. Notre berceau ne peut pas être placé dans les roseaux de Syrie ni parmi les eaux saumâtres (1) du Yémen ». Paroles doublement imprudentes ! C'était rompre non seulement avec le Yémen, mais encore avec la Syrie, siège du califat, province privilégiée. Quant au souverain, on lui eût difficilement présenté une requête plus embarrassante. Yazîd ne se sentait aucune vocation pour le rôle ingrat de généalogiste : il y voyait surtout une source de difficultés pour son gouvernement, la certitude d'indisposer des partisans aussi dévoués que les B. Ġoḏâm et les Yéménites de Syrie. Le flair de l'homme d'Etat ne paraît pas avoir manqué au fils de Mo'âwia. Il répondit à Rauḥ : « Volontiers nous ferons droit à ta requête, mais à la condition que toute la tribu soit d'accord avec toi » (2). L'unanimité au sein d'une grande tribu ! On ne pouvait plus adroitement écarter cette grave menace de complications. Nous ne connaissons pas la réplique de Rauḥ. Elle a dû être rassurante; témoin ce distique, improvisé alors par 'Adî ibn ar-Riqâ' :

« Oui, même en l'absence des nôtres, nous ratifions le vœu de notre saiyd, Rauḥ ibn Zinbâ'.

« Il conduit 80, 000 hommes. Quoi d'étonnant si sur le nombre (3) le berger rencontre parfois de la résistance ? »

Etrange approbation, très conforme à l'esprit de la démocratie arabe, puisqu'on y réservait l'avenir et le droit des individus à être consultés ! On ne tarderait pas à le lui faire voir.

(1) زعاق du texte ne donne aucun sens. Nous lisons زعاق. Comme narrée dans l'A-ḡâni, l'anecdote demeure invraisemblable, mais il manque un récit parallèle pour permettre le contrôle. J'ai l'impression que les anciens *raûis* : Yazîdi-Aboû 'Obaida (cf. l'*isnâd*) ont combiné le leur d'après deux fragments fort obscurs et d'ailleurs contradictoires d'Ibn ar-Riqâ' ; *Aḡ.*, VIII, 182.

(2) Balâdori, *Ansab*, 21 a ; *Aḡ.*, VIII, 182.

(3) Allusion à Nâtil ibn Qais ?

Rauḥ avait compté sans l'intervention de Nâtil ibn Qais. Celui-ci voulut saisir l'occasion de porter un coup droit au prestige de son rival, le montrer devant tous les B. Ġodâm, comme reniant les traditions nationales. Il savait pouvoir compter sur son propre parti et vraisemblablement aussi sur la bienveillante neutralité du calife, personnellement ennuyé du rôle, que lui avait imposé l'intempestive démarche de Rauḥ. Plus d'un parmi les Ġodâmites — Nâtil ne pouvait l'ignorer — n'avait pu approuver l'imprudance de Rauḥ. Il attendit jusqu'au Vendredi suivant, jour de la sentence. Tout le monde se trouvait réuni à la mosquée, Rauḥ à son poste habituel au milieu des siens et le calife dans la *maqsoûra* ou loge privée, attendait le moment de monter en chaire. Soudain sur la petite place, précédant la mosquée (1), on entendit le galop d'un cheval. Puis on vit entrer Nâtil ; il pénétra jusque dans la *maqsoûra*. Au moment, où Yazîd s'appropriait à prononcer la sentence, il bondit de sa place et à haute voix : « Où donc, cria-t-il, se cache le traître, le menteur Rauḥ ibn Zinbâ' » ? On le lui montra du doigt. Alors, après l'avoir de nouveau interpellé, il se tourna vers le souverain : « Emir des croyants, dit-il, je viens d'apprendre les prétentions de cet homme ; nous les ignorons absolument et refusons d'y souscrire. Pour nous, nous descendons de Qaḥṭan ; son héritage, — avantages et charges, — nous suffit ; nous n'en désirons pas davantage » (2). Rauḥ demeura interdit et personne dans l'assemblée ne s'avisait de répondre à Nâtil.

Après sa déclaration antérieure, 'Adî ibn 'ar-Riqâ' aurait dû garder le silence. Mais les poètes arabes ne se trouvaient jamais embarrassés. Il se chargea de tirer la morale de l'incident et le fit en termes peu mesurés pour l'amour-propre de Rauḥ :

« Quelle erreur doit paraître plus excusable : l'erreur du grand jour,

(1) Jusque sous le califat de Hisâm une église, celle des monophysites, demeura contiguë ملاحقة au palais du calife ; cf. Severus ibn al-Moqaffa' (éd. Seybold) CSO (col. Chabot) 153, d. 1. Quant à la basilique S. Jean, elle se trouvait à côté de la mosquée كانت الى جانب مسجد الجامع (Ibn al-Baṭriq, éd. Cheikho, II, 39 bas) et non partagée, entre les deux confessions, comme on continue à le répéter.

(2) .يسمنا ما يسهو ويمجز عتاً ما يميز عنهم

ou celle de la nuit, quand les ténèbres étendent leur voile ?

« Qaḥṭān est notre ancêtre, nous nous réclamons de lui : la paternité de Ḥozaima remonte à Ḥindif ibn Nizār (1).

« Vendre l'ancêtre, dont nous nous réclamons, en échange d'un autre disparu, enterré ?

« Non vraiment ! Cē serait un marché de dupes. Troquer de l'or contre du plomb et une poignée d'aiguilles » !

Ce dernier vers n'était aimable ni pour Rauh ni pour les Banoū Asad. Yazîd crut devoir interrompre le poète : « Tu verses dans la satire, ô Ibn Riqā' », lui fit-il observer — Par Allah ! répondit 'Adî, entre Nâtil et Rauh, mes préférences vont au premier. J'ai plus à redouter, à espérer de lui pour moi et mon clan que de son rival (2) ».

Ainsi finit cet incident, très compromettant pour la paix intérieure en Syrie. Yazîd paraît dès l'abord s'en être rendu compte. De là sa réserve du premier moment, son insistance pour une unanimité, impossible à obtenir. Il n'a pas dû se contenter de ces conditions. Je le soupçonne volontiers d'avoir ici noué partie avec Nâtil et le poète de 'Āmila. Le premier ne demandait qu'à mettre Rauh en échec. Quant à 'Adî, Yazîd savait comment on pouvait amener les poètes à se dédire à huit jours d'intervalle. Nous avons jadis comparé les poètes arabes aux journalistes de nos jours. La facilité des palinodies : voilà un nouveau trait de ressemblance. Yazîd paraît avoir médiocrement goûté cette absence de dignité. 'Adî n'est nulle part nommé parmi les membres du cercle poétique, réunis autour du second calife sofiânide. Peut-être faut-il voir également dans cette exclusion le désir de ne pas froisser son favori Rauh ibn Zinbā' ?

L'affaire du poète Ibn Mofarriḡ (3) menaça de prendre une tournure encore plus grave. Nous avons exposé les faits plus haut. Malgré l'ambiguïté de certains *rawi*s, l'épilogue de cet incident appartient sans aucune

(1) Le poète repousse la parenté avec les B. Asad. Voici leur descendance : Ḥindif-Modrika-Ḥozaima-Asad etc. cf. Wüstenfeld, *Geneal. Tabell. J et M*.

(2) *Aḡ.*, VIII, 182-83.

(3) Voir plus haut, p.128.

doute au règne de Yazîd, lequel se vit, bien à contre-cœur chargé de cette nouvelle liquidation (1).

Le châtimement ignominieux infligé à Ibn Mofarriğ avait produit une profonde impression sur les Yéménites de Syrie (2). Un émissaire du poète — il gémissait toujours dans les prisons de la famille de Ziâd — venait d'arriver à Homs. Cette ville formait alors le centre yéménite le plus considérable de la Syrie. Hoşain ibn Nomair, le futur successeur de Moslim ibn 'Oqba au Hiğâz, la gouvernait. L'émissaire d'Ibn Mofarriğ, monté sur le rempart de l'antique cité, récita de sa plus forte voix une tirade poétique. En voici un spécimen :

« Fais donc savoir à tous les Qalbânides que les saïyd du Yémen laissent déshonorer leur ancêtre (3).

« Le Himiarite (4) est couché sur un fumier. Par votre vie (Messigneurs), voilà certes le comble de la honte !

« L'homme au vaste front (5), Ibn Nomair, étendu sur un tapis se penche vers une artiste aux grands yeux, à la voix harmonieuse.

« Allons debout ! Crions à l'émir des croyants : « nos services nous donnent auprès de vous droit à des égards spéciaux. »

« Protège nos illustrations contre le prétendu Qoraisite, descendant de Ziâd (6). Que peut-on ajouter (7) aux douleurs et à l'hostilité ? »

(1) *Ağ.*, XVII, 62.

(2) *Ağ.*, XIX, 153, 5. d. l. ; حمص وهي حميرة, Hamdâni, *Ğazira* (éd. D. H. Müller) 132, 15. Un Hoşain ibn Nomair, — Ya'qoubi, *Hist.*, II, 87, l'appelle Al-Hoşain an-Nomairi — aurait été secrétaire du Prophète; *Iğlâ*, II, 167, 13 d. l. Est-il le même que le gouverneur de Homs ? Dans ce cas il eût été plus qu'octogénaire, donnée cadrant mal avec sa vigueur, comme capitaine ! Il doit être question d'un Hoşain, appartenant à la tribu des Banoû Nomair !

(3) L'original devient ici intraduisible littéralement.

(4) Il s'agit d'Ibn Mofarriğ ; Ibn Nomair, c'est le gouverneur de Homs.

(5) Je lis اَجَبه et non اَجبة ; comp. la remarque au sujet de Hoşain وكان عظيم الجبهة, *Ağ* XVII, 62.

(6) دعي زياد ; il est دعي en tant que Qoraisite.

(7) Je lis يزيد ou يزيد au lieu de تريد.

(8) احتان = spécialement douleurs de ventre. Le terme a été choisi à dessein et rappelle le châtimement infligé à Ibn Mofarriğ ; voir plus haut, p. 129. La famille de



A Homs le retentissement de ces vers fut considérable. Incontinent Hoşain tint conseil avec les deux principaux Yéménites émésènes, Yazîd ibn Asad et Maḥrima ibn Šoraḥbîl (1). « L'émir des croyants, dit Hoşain, nous a manqué doublement ; d'abord en refusant sa haute protection à notre contribule, Ibn Mofarrig, lorsqu'il l'a implorée ; ensuite en le laissant mettre à la question, sans égard pour nos services ». — « Le traitement infligé à Ibn Mofarrig, observa Yazîd ibn Asad, serait capable d'ébranler notre fidélité à la dynastie ; mieux vaut la mort ! ». Ce langage était violent. Il le paraîtra surtout lorsqu'on saura que ce Yazîd ibn Asad (2) passait pour un saint personnage, un homme à miracles. Par un temps de sécheresse, le calife Mo'âwia présidait une *istisqâ'*, cérémonie pour obtenir la pluie, un privilège attaché à la dignité d'imâm. Le souverain fit monter Ibn Asad à côté de lui en chaire, le pria de lever les bras au ciel, espérant par son intercession obtenir la cessation de la calamité (3). Ces saints rappellent d'assez loin ceux de l'Evangile ; tous d'ailleurs sont soldats ; la douceur de l'agneau n'était pas leur fait (4).

Le troisième interlocuteur de Hoşain présentait un autre spécimen de cette sainteté islamique. Maḥrima était un ascète (5) très adonné à la prière. Il lui arrivait de demeurer quatre mois sans parler (6). A cette époque, le silence, prolongé au delà des limites ordinaires, passait pour une des marques les plus incontestables d'ascétisme (7). Auprès des Yéméni-

---

Hoşain conservera toujours son influence sous les Omayyades. Le puissant Ḥaġġâġ redoute de se voir donner comme successeur Yazîd, fils de Hoşain ; cf. Ibn 'Asâkir (ms. de Damas), notice de Hoşain ibn Nomair.

(1) ou Ibn 'Abdarrahmân dans la notice d'Ibn 'Asâkir.

(2) Je l'identifie à Yazîd ibn Aswad al-Ġorašî (الحريسي dans le ms. c.) cf. Ibn Ġauzî, *Šafwat* [ou *Šifat*, le ms. c. porte les deux orthographes], aṣ-*Šafwa* (ms. B. Kh.), VI, 42 a.

(3) Ibn Ġauzî, *loc. cit.*

(4) Cf. Goldziher *Vorlesungen über den Islam*, 139-58.

(5) *تائب*. Voir plus loin 'Oqba ibn Nâfi', sabreur infatigable et thaumaturge ; cf. Ibn Abi Dinâr, *Al-Mou'nis*, 27 et etc... *ربي ناس...* ces expressions reviennent comme un refrain dans la notice de ce saint homme. Sous la ġâhiliya, les Qoraïs connaissent aussi le *تائب* ; I. S. *Ṭabaq.*, II<sup>e</sup>, 70, 13.

(6) Notice de Maḥrima ibn Šoraḥbîl dans I. 'Asâkir, XVI<sup>e</sup> vol., ms. Damas.

(7) I. S. *Ṭabaq.*, VI, 212, 9 ; comp. plus haut, p. 187.

tes il jouissait d'une autorité incontestée. Tout comme leurs ancêtres, les premiers musulmans montrèrent toujours un faible pour les formes extérieures du monachisme (1). Maḥrīma s'empessa d'intervenir dans la discussion pour l'empêcher de dévier : « Attention, mes bons amis, s'écria-t-il, du calme, de la réflexion (اعتدال)! Mo'āwīa est mort. Chez son successeur la violence ne réussit pas ; il faut descendre jusqu'à la prière ». Ces paroles le montrent suffisamment, le jeune souverain avait su s'imposer aux fiers Yéménites de Syrie. Tous résolurent de partir pour Damas. L'émissaire d'Ibn Mofarriḡ les y avait précédés.

A une réunion du Vendredi, debout sur les degrés de la mosquée de Damas, il avait récité les vers, qui avaient occasionné tant d'émotion à Ḥoms. Elles n'en causèrent pas moins parmi les Yéménites de Damas : ils délibérèrent sur le parti à prendre, lorsque survint la députation de Ḥoms. Admis en présence du souverain, Ḥosain prit la parole pour exalter son dévouement et celui des siens à la dynastie, dévouement attesté en cent occasions. « Prince, continua-t-il, nous ne pouvons admettre le traitement infligé à notre contribule. Nous taire serait nous couvrir de honte. A nous de venger notre poète ! ». Ibn Asad ajouta : « Vos fidèles Yéménites (بغاياك) se sont émus de l'affront, infligé à tous par 'Obaidallah. Dieu sait à quelles extrémités leur indignation peut se porter. La prudence conseille d'éteindre ce commencement d'incendie ». Ces paroles contenaient une menace à peine déguisée. L'ascète Maḥrīma tint un discours plus habile : « Prononcé par vous, le châtiment aurait paru acceptable ; mais les deux fils de Ziād ont voulu humilier en nous la faveur que vous nous témoignez. Vous êtes placé entre Dieu et nous, pour nous rendre justice. Que nos services passés intercèdent en notre faveur ! ».

En réalité le cas d'Ibn Mofarriḡ était plus compliqué que la députation n'en voulait convenir. Brutalement le poète avait jeté l'honneur de la dynastie en pâture à ses adversaires. Comment le souverain pourrait-il demeurer indifférent à cette injure ? Le calife le fit observer à ses interlocuteurs et aussi comment, escomptant sa double qualité de Yéménite et de

(1) Cf. *Mo'āwīa*, 165, 277, 432.

*halîf* qoraisite (1), Ibn Mofarrig s'était promis l'impunité. « Mais enfin, ajouta-t-il, je vous accorde son pardon ; mon plus ardent désir est de vous être agréable ! » Aussitôt il expédia des ordres pour faire rendre la liberté au poète, rebâtir sa maison et lui restituer ses biens confisqués. Un envoyé spécial du calife devait surveiller l'exécution de ces mesures.

Cette solution libérale aurait dû terminer l'incident. L'orgueil d'Ibn Mofarrig ne voulut pas s'en contenter. Il accourut se présenter au calife. « Prince, dit-il, donnez-moi le choix entre trois propositions : le pouvoir du talion contre 'Obaidallah, ou le droit de continuer mes attaques ; sinon tranchez-moi la tête ! » Le calife lui répondit : « J'avais une meilleure opinion de ton intelligence. Le talion contre 'Obaidallah, jamais je ne te l'accorderai. Sans aucun motif, tu as provoqué ton supérieur, tu as sali son honneur et le mien à la fois. Continuer tes satires contre lui ? Autant t'autoriser à t'en prendre à ma propre famille. Ta tête ? Je n'en ai que faire. Je ne me crois pas le droit de mettre à mort un musulman innocent. Mais voici une combinaison infiniment plus conforme à tes propres intérêts. Puisqu'on avait voulu ta mort, je te paie le prix de ton sang. A l'avenir prends garde de jamais mentionner la famille de Ziâd. Voici 10,000 dî-nârs avec le droit de séjourner où il te plaira » ! Le poète se le tint pour dit (2).

Je me demande si le *hilm* proverbial de Mo'âwia lui aurait suggéré une plus heureuse solution à cette épineuse affaire, qui après avoir troublé le *Ma'sriq* menaçait la paix de la Syrie. L'attitude de Yazîd nous offre un curieux mélange de condescendance et de fermeté. Par moments on croit deviner la lutte entre le caractère bouillant du souverain et les leçons paternelles sur l'art de gouverner. Sa condescendance, tempérée d'une certaine hauteur, contraste avec la bonhomie sceptique du fondateur de la dynastie. Tout en pardonnant, Mo'âwia ne résistait pas toujours à la tentation de tendre un traquenard, acculant le coupable au châtiment qu'il avait mérité. Cette dernière modalité du *hilm* chez Mo'â-

(1) Elle lui valut une intervention des Qoraisites ; voir *Ağ.* XVII, *loc. cit.*

(2) Cf. *Ağ.*, XVII, 62-64.

wia a été fréquemment célébrée par les auteurs arabes (1). Sous ce rapport Yazîd ne rappelait pas son père. Pour tout le reste ses relations avec les Arabes de Syrie dénotent chez le second des Sofîânides le sérieux de l'esprit, l'application requise pour connaître et ménager le caractère ombrageux de ses sujets (2), enfin le flair exercé, lui dictant, au moment opportun et sans péril pour son prestige, la solution appropriée. Décidé à pardonner, il entend se réserver le choix de l'heure et du mode. Il saura éviter l'apparence de céder aux menaces, présenter comme un acte de clémence souveraine, comme un égard pour les services passés une amnistie, imposée par la raison d'état. Ce mélange de souplesse et de fermeté lui vaudra l'attachement des Arabes syriens : ils le prouveront à l'une des heures les plus critiques dans l'existence de la dynastie omaïyade. Lorsqu'il s'agira de dompter la révolte des villes saintes, ils ne montreront pas moins d'élan que pour les razzias en Romanie. Moins de trois ans avaient suffi au jeune souverain pour s'assurer ce résultat. Que ne pouvait-il se promettre, si la mort lui en eût laissé le temps ?

## XXI

### POLITIQUE MILITAIRE

---

MO'ÂWIA ET LA GUERRE CONTRE BYZANCE. ATTITUDE DE YAZÎD : IL SE BORNE A LA DÉFENSIVE. CONQUÊTES EN AFRIQUE DE 'OQBA IBN NÂFÎ'. YAZÎD AU SIÈGE D'ANTIOCHE. ORGANISATION DES CONFINS MILITAIRES.

Ces incidents forment seulement des épisodes dans la vie publique de

---

(1) Cf. *Mo'âwia*, 69-70

(2) Il lui fournit l'occasion d'intervenir dans l'Iraq. Chez les Bakrites, le célèbre Mâlik ibn Misma' occupe la position de *saiyd* principal, *كان مملوكا عليهم*. *Asîam* (أشيم) ibn *Šaqiq* lui dispute la position et agit auprès de Yazid en ce sens. Alors Yazid كتب له *أشيم* ; Tab., *Annales*, II, 448.

Yazîd. Les Arabes de Syrie ont pu lui fournir d'autres occasions d'intervenir dans l'organisation de leurs tribus, généralement plus disciplinées et infiniment plus actives que celles de l'Iraq. Mais les chronographes du *Ma'sriq* répugnent (1) à s'occuper de la Syrie, surtout à propos d'un calife, aussi impopulaire que le protecteur de 'Obaidallah. Ce souverain ne leur rappelait que des impressions pénibles : l'humiliation de leurs ancêtres, trahissant Hosain et les siens à la journée de Karbalâ, le joug syrien, rendu plus pesant pour l'Iraq asservi. Au Hîgâz on n'en avait pas gardé un moins funeste souvenir. « Règne fatal ! » ainsi fait-on parler l'ascète Ibn Mosaiyab (2). La première année Hosain fut tué avec les membres de la sainte maison ; la seconde, on viola la cité de Mahomet ; la troisième, le sang coula dans le haram d'Allah et le monde musulman assista à l'incendie de la Ka'ba ! » (3). En face de ces catastrophes, quelle plume serait demeurée assez maîtresse d'elle-même pour tenir à jour la chronique, enregistrer les événements se passant dans l'entourage du souverain, quand par ailleurs ces faits n'intéressaient pas directement les provinces, sises au Sud et à l'Orient de la Syrie ? Chez tous nos annalistes on constate le parti pris d'ignorer Yazîd. Si une exception est faite, c'est lorsqu'elle fournit l'occasion d'insister sur son impiété, sur la dissolution de ses mœurs.

Aḥnaf ibn Qais, le très avisé sayd de Tamîm, avait loué chez Yazîd, alors prince héritier, l'activité et la ténacité (4). Nous avons vu combien il avait pris goût aux expéditions guerrières, pendant la dernière moitié du règne de Mo'âwia (5). Yazîd contribua pour sa part aux gloires mili-

(1) Saif semble faire exception ; mais c'est afin de revendiquer pour l'Iraq la conquête de la Syrie ; cf. Wellhausen, *Skizzen*, VI, 64 etc.

(2) Graphie préférable à la forme Mosaiyib بن مسعود, d'après Nawawî, *Šarḥ Moslim*, I, 103, a (ms. Instit. biblique, Rome).

(3) Ya'qoubî, *Hist.*, II, 302.

(4) *زند ابن أثير*, *Kāmil*, III, 216 ; comp. le jugement d'Ibn 'Abbās 'Iqd', II, 247.

(5) Cf. notre *Mo'âwia* 442 etc. ; comp. un document poétique, traduit par Wellhausen, dans *Zeits. f. Assyr.*, XXVI, 287-89, se rapportant à ces campagnes d'Asie-Mineure.

taires, qui illustrèrent le califat du pacifique fils d'Aboû Sofân. Elle dut être bien puissante l'attraction exercée sur les Arabes par l'Occident, puisqu'elle ne laissa pas en repos ce monarque, le plus calculateur des hommes d'état. Tenir ses troupes en haleine, entretenir le patriotisme parmi ses Syriens, occuper l'ennemi chez lui pour n'avoir pas à le combattre sur son propre territoire : toutes ces raisons ont pu inspirer sa politique militaire. Elle n'en demeure pas moins déconcertante, quand on considère le résultat final du militarisme de Mo'âwia.

Deux fois par an, à tout le moins pendant la saison d'été, les troupes syriennes passaient l'Amanus et le Taurus. Devant elles, les obstacles, accumulés par la nature dans les replis de ces âpres montagnes, semblaient s'aplanir, les multiples *Pyles* syriennes, amaniques, ciliciennes, tauriques s'ouvrir à volonté. Pénétrant au cœur de la Romanie, les envahisseurs arabes pillaient, dévastaient, incendiaient. Seul le canal de l'Hellespont paraissait capable de les arrêter ! A deux reprises, l'armée syrienne s'était établie en permanence sur les rives du détroit, menaçant la cité impériale. D'ordinaire pourtant les hardis cavaliers se décidaient à la retraite, avant que la neige n'eût fermé les passes du Taurus. Ils reparaissaient sur le versant oriental de l'Amanus, ployant sous le butin, poussant devant eux des troupeaux d'esclaves. Pour les survivants de ces fantastiques chevauchées, c'était la richesse, « la razzia valait une fortune الغزو القرب لثقي (1) », disaient leurs poètes. Mais combien ne retournaient plus : demeurés ensevelis dans les neiges et les glaces des hauts-plateaux de la Romanie, ou couchés au pied « des donjons anatoliens aux solides assises, alternées de briques, de ciment et de pierres ».

كانها برز رومي يشيده  
بجس وأجر واحجار

C'étaient au reste des campagnes tumultueuses, entreprises sans plan de guerre, sans intention de conquête stable (2). La valeur du butin rap-

(1) Tab. *Annales*, II, 1084, 2. La pittoresque expression se trouve ainsi déformée dans 'Iqd, II, 37, 11 d. 1. العرف القرب لثقي (sic).

(2) Pour caractériser une expédition aventureuse on disait : كما تدخل صوائف الروم ; Balâdori, *Fotoûh*, 237, 1. Terreur que les Pyles inspirent au calife 'Omar ; Ya'qoubi, *Hist.*, II, 178, bas. Le vers de Aljâl est cité dans Tab., *Tafsir*, XXIX, 129.

porté, l'importance des positions, « incessamment perdues et reprises par les Byzantins » (1), ne compensaient pas les sacrifices d'argent et de vies humaines.

Mo'âwia ne pouvait manquer de s'en rendre compte. La dernière année de son califat, les escadres arabes reçurent l'ordre de rentrer dans les ports d'Égypte et de Phénicie. Les garnisons, lointaines et exposées de Rhodes et des îles de la Mer Egée, se virent rappelées (2). Il s'en faisait temps ! Dans l'Hellespont, leur position était devenue intenable. Depuis près de sept ans, ils y occupaient l'île de Cyzique, *Arwâd*, comme l'appellent les Arabes (3). Chaque printemps, ils reparaissaient sous les murs de Constantinople, pour s'y épuiser en assauts, toujours repoussés. A Rhodes la situation paraissait à peine plus favorable. Les Arabes s'y maintenaient péniblement dans le fortin, élevé par eux. La confusion chronologique de nos auteurs (4) ne permet pas de décider, si ce mouvement de retraite appartient aux derniers mois de Mo'âwia ou aux débuts du règne suivant. L'année même de sa mort, le vieux monarque avait envoyé son fils à la tête d'un *ša'ifa* en Anatolie (5), à moins que Yazîd ne fût chargé, en opérant une diversion, de favoriser le retour en Syrie des troupes, revenant du camp de Cyzique. Pour le retrait de la flotte devant Constantinople, il semble bien que « Mo'âwia ait ouvert et mené à terme les négociations », relatives à cette affaire (6). L'exécution, ou si l'on aime mieux, le retour de l'escadre arabe dans les eaux de la Méditerranée orientale, a pu coïncider avec les débuts du califat de Yazîd.

Au moment où elle allait le représenter en lutte contre la famille du Prophète, la Tradition préfère rejeter sur le second des Sofîânides toute la responsabilité de cette interruption du *ghîhâd*. Elle se garde bien de dé-

(1) *أمر بزل يفتح و تغلب عليه الروم*, Balâdori, *Fotoûh*, 184, 13.

(2) Balâdori, *Fotoûh*, 153 ; Tab., *Annales*, II, 157, 20 ; Ibn Haldoun, III, 18, 5, 8.

(3) Tab. *Annales*, II, 163, 14 etc, 196 ; Balâdori. *Fotoûh*, 236 ; Wellhausen, *Die Kämpfe der Araber mit der Romaeer in der Zeit der Umayyden* (dans *Nachrichten... Goettingen*, 1901), p. 424.

(4) Balâdori, *Fotoûh*, 236.

(5) *Aj.*, XVI, 33, 34.

(6) Wellhausen, *Kämpfe*, 426 ; de Goeje dans *Homenaje a D. Fr. Codera*, p. 94.

brouiller l'enchevêtrement de la chronologie, puisque la mémoire de Yazîd doit en souffrir. Ses insinuations ne s'arrêtent pas là. Pour l'évacuation de Chypre, il aurait même accepté une forte somme de l'ennemi, et donné aux Arabes l'ordre de détruire avant leur départ la ville et les mosquées, bâties par eux (1). Cet ordre de destruction — s'il a existé — n'a pu leur coûter beaucoup. A cette époque les mosquées étaient rares et fort primitives : de simples lieux de réunion, où le Vendredi l'on accomplissait la prière publique.

En réalité Chypre n'avait pas encore été conquise. A la suite des incursions de la flotte arabe sous Mo'âwia, les insulaires avaient acheté la paix au prix de la modeste contribution annuelle de 7200 dinârs. Ce chiffre dérisoire ne permet pas de penser à une conquête. Une petite garnison arabe veillait à l'exécution de la clause. La contribution chypriote ne suffisait pas à son entretien. Yazîd crut devoir la rappeler sans renoncer pourtant au tribut de l'île. Après son départ, le *fostât*, camp qui l'avait abrité, tomba en ruines avec la mosquée, où les moqatila avaient coutume de se réunir. Voilà tout !

Le service, imposé à l'armée de Syrie, comptait parmi les plus pénibles de tout l'empire. Pour faire rentrer dans l'ordre les mutins de l'Iraq, la menace suffit de s'y voir incorporer. Dans les postes éloignés de Rhodes et de Cyzique la vie devenait spécialement dure. Le ravitaillement de ces garnisons, la rénovation incessante des cadres pesaient lourdement sur le trésor (2). Que l'ordre ait émané de Mo'âwia ou de Yazîd, les contemporains paraissent l'avoir accueilli avec bonheur. Que ce dernier se soit laissé acheter par l'ennemi, c'est une accusation trop facilement enregistrée par Balâdori. Pour cet historien, le fils de Mo'âwia est, nous le savons, l'émir des mécréants *امير الفاسقين*.

Grâce à sa propre expérience des guerres d'Anatolie, Yazîd savait par le menu ce que rapportait à l'Etat la croisade ininterrompue contre l'em-

(1) Balâdori, *Fotoûh*, 153-54.

(2) Cf. Balâdori, *loc. cit.* ; *Mo'âwia*, 266 etc. Pour le tribut de Chypre voir Elias Nisibenus, éd. Brooks (*CSO*, coll. Chabot) 137 ; Agapius Mabbugensis (éd. Cheiko' *CSO*) 333, 13 ; 355.



pire grec. Dans la succession de Mo'âwia, cette liquidation de 15 années d'hostilités, ne formait pas la charge la moins lourde. Dès son accession au trône, Yazîd se montra résolu à y mettre fin. Sa ḥoṭba d'inauguration avait annoncé cette résolution, celle surtout de renoncer aux pénibles hivernages sur les hauts-plateaux anatoliens. Au lieu d'étendre indéfiniment les frontières de l'empire, il crut le temps venu de songer à l'organiser, à le coloniser, à le pacifier. Ce n'est pas sa faute, si les intrigues des 'Alides, des Zobairides, des Anṣârs, des mécontents de Koûfa sont venues se mettre à la traverse de cette généreuse politique. Elle ne pouvait être soupçonnée par nos auteurs. Ils préférèrent la rattacher à la honteuse inaction, qu'il leur plaît d'attribuer au nouveau calife, plus occupé de chasse, de plaisirs, de persécutions à exercer contre les « gens de la maison » que de la guerre sainte ! Pour ce qui regarde Chypre, Yazîd, pense Wellhausen (1), a été calomnié. Quelques années plus tard, nous verrons 'Abdalmalik partager avec les Byzantins le tribut de cette île, sans qu'une nouvelle conquête arabe soit intervenue. Cette convention atteste le maintien du *statu quo* depuis la période sofiânide.

Parmi les grands capitaines du règne de Mo'âwia, la plupart étaient morts : tels 'Abdarrahmân ibn Hâlid, Abou'l A'war le Solaimite, Ḥabîb ibn Maslama, surnommé le Ḥabîb de Romanie حبيب الروم, parce qu'il ne cessa de guerroyer contre les Grecs (2). Le fougueux Bosr ibn Arṭaa avait survécu à son souverain. Mais nous ignorons les motifs réels de la rentrée dans la vie privée du plus remuant des anciens lieutenants de Mo'âwia, très dévoué aux Omayyades. Les auteurs śī'ites le disent frappé de folie. Muslim ibn 'Oqba aspirait au repos. Restait Ḍaḥḥâk ibn Qais, personnage important, mais d'une fidélité moins éprouvée que le Morrite, son collègue pendant l'inter règne. Ce Qoraïsîte devait avoir dépassé 70 ans si, comme tout invite à le croire, il avait pris part au siège de Damas par les Arabes (3). Il n'y a pas d'exagération à lui attribuer la vingtaine au moment

(1) Cf. *Kaempfe*, loc. cit.

(2) لكثرة دخولو اليهم ويليهم منهم ; Maqdisi, *Ansab al-Qoraṣiyyin* (ms. cité).

(3) On le fait assister aux funérailles d'Abou 'Obaida ; Nowairi, *Nihdia* (ms. Leiden). 85 bas ; Šafadi, *Toḥfa*, (ms. Paris) 18. Il serait né « 2 ou 9 ans avant la mort du Pro-

de son arrivée en Syrie. Les troubles intérieurs ne devaient pas tarder à distraire de l'Anatolie les pensées du calife. Il semble pourtant que les razzias ne furent jamais complètement interrompues. Pour la première année de Yazîd (l'an 61 H. = 680-81), Ya'qûbî (1) cite même une campagne d'été dans la montueuse région de l'Isaurie. Wâqidî (2) en place une dans la même province, mais l'année précédente. Le changement entre les deux règnes s'étant opéré en Raġab 60, c'est-à-dire au milieu de l'année, les annalistes n'en ont pas tenu compte pour leurs calculs chronologiques.

En Afrique les conquêtes reprirent de plus belle. Le soin d'étendre en cette partie du monde les frontières de l'empire incombait à l'armée d'Égypte. On pouvait lui laisser la liberté de ses mouvements, sans imposer un nouveau fardeau aux milices de Syrie, surmenées, décimées par les précédentes campagnes d'Asie-Mineure.

'Oqba ibn Nâfi', le fondateur de Qairawân, une personnalité à moitié légendaire, vivait dans la retraite. Un des premiers actes de Yazîd fut de le rétablir dans le poste de gouverneur du Maġrib (3). Lui commanda-t-il de reprendre son ancien plan de conquêtes ? Nous l'ignorons. D'ailleurs l'aventureux capitaine fihrite n'avait pas besoin de cet encouragement. Dans les provinces éloignées, à la périphérie de l'empire, à l'Orient ou à l'Occident, dans l'Afrîqia comme au Ḥorâsân, les fonctionnaires en prenaient à leur aise avec les ordres de la cour. L'autorité métropolitaine arrivait seulement à s'y faire sentir par à-coups.

Depuis les quatre premiers califes, la centralisation avait réalisé certains progrès au sein de l'empire arabe. A force d'intelligence et de souplesse, en s'assurant le concours de lieutenants énergiques et dévoués (4),

---

phète »; sa notice dans Ibn 'Asâkir, VIII; Maqdisi *Ansâb al-Qorašîyin* (ms. Constantinople). Les chiffres les moins élevés sont inspirés par le désir de lui refuser, comme aux autres lieutenants de Mo'âwia, la qualité de Ṣaḥâbî; comp. notre *Zîd ibn Abîhi*, 16; extrait de la *Rivista degli studi orientali*, IV.

(1) *Hist.*, II, 302; *Osd.*, V, 228, 9.

(2) *Tab.*, *Annales*, II, 196.

(3) D'après Ya'qûbî, *Hist.*, II, 272, Mo'âwia l'aurait rétabli avant sa mort. Pour la légende de 'Oqba, voir Ibn Abî Dinâr, *op. cit.*

(4) Voir notre *Zîd ibn Abîhi*.

Mo'âwia réussit à s'assurer une autorité plus réelle que son prédécesseur 'Omar, écrasé sous l'énorme tâche, gêné par l'incessante intervention des *Mobaššara*, autoritaires et jaloux. L'image du second calife s'imposant par son prestige personnel, à force de vertus héroïques, l'orientalisme l'a acceptée sans contrôle de la tradition orthodoxe. 'Omar paiera par la mort — c'est l'opinion du prince Caetani — ses efforts pour assurer l'indépendance du pouvoir central. Le même sort attend 'Otmân. Par malheur la réforme administrative, entreprise sous Mo'âwia, avait seulement atteint les provinces voisines de la Syrie: l'Égypte, le Hîgâz et ajoutons l'Iraq, grâce surtout à l'énergique famille de Ziâd. Ailleurs la situation s'annonçait moins brillante. Nous en trouvons la preuve dans la carrière de 'Oqba ibn Nâfi'. Son successeur Ibn al-Mohâgîr refusa d'habiter Qairawân, bâtie par 'Oqba; il la fit évacuer pour construire une nouvelle résidence. 'Oqba jura de se venger. Quand il se vit rétabli par Yazîd, il ordonna de jeter Ibn al-Mohâgîr en prison et de détruire la ville élevée par son rival (1). On imagine difficilement plus grande anarchie, surtout dans les sphères gouvernementales !

Un tel personnage était décidé à suivre ses propres inspirations. 'Oqba profita de sa nomination pour se diriger vers l'Occident, pénétrer, assure-t-on, jusqu'aux rivages de l'Atlantique (2). Promenade militaire, embellie par l'imagination des annalistes du Mağrib, désireux d'exalter le grand saint de l'*Afrîqia* (3). Mais, on le voit, les armes musulmanes ne reposèrent pas du vivant de Yazîd. Le poète Aḥṭal a donc eu raison de lui dire que sur toutes les frontières, il avait lancé ses bataillons (4). En lutte contre les révoltes intérieures, ce souverain a pu donner l'ordre d'abandonner certaines îles de la Méditerranée, même Cyzique. Le maintien de cette position avancée était sans doute une bravade; elle ne constituait plus

(1) Ibn Abî Dinâr, *المؤنس في اخبار افريقية وتونس* (Tunis, 1286 H.), p. 26-27.

(2) Balâdîrî, *Fotoûḥ* 228-29; Ya'qûbî, *Géogr.* (éd. de Goeje) 347; *Osd*, III, 421.

(3) Wellhausen, *Kaempfe*, 425-28; Ibn al-Aṭîr, *Kâmil*, IV, 45-46; Ibn Abî Dinâr, *Mou'nis*, 26-28.

(4) Aḥṭal, *Diwân* (éd. Salhani) 95, 7 (comp. l'édition d'après le ms. de Bagdad, p. 7). Comme le montre le vers précédent, la pièce appartient en réalité au califat de Yazîd.

une menace sérieuse pour Byzance. Comme fera plus tard 'Omar II, Yazîd « ne pouvait, pour des raisons de principe, renoncer au *jihâd* contre l'empereur. Mais il sacrifia les postes avancés et opéra la concentration des garnisons sur un ligne plus rapprochée » (1). Cette sage manœuvre, rien ne pousse qu'elle ne fût commencée, à tout le moins conseillée par Mo'âwia. Son fils ne négligea jamais de veiller sur les frontières de la Syrie. Cette préoccupation lui inspira le projet de constituer en *gond* distinct les régions au nord de l'Oronte. La tâche était moins aisée qu'on ne le soupçonnerait en parcourant les annalistes arabes, plus attentifs à tenir la liste des razzias en Anatolie que celle des invasions byzantines au nord de la Syrie. Jusque sous le règne de Yazîd, nous le verrons plus loin, la domination arabe demeura précaire en cette région. Mo'âwia y avait rebâti et fortifié Mar'âs ; son fils maintint la garnison, la ville fut abandonnée seulement après sa mort (2).

'Imrânî, un auteur sî'ite, nous a transmis un détail inédit sur l'histoire militaire de Yazîd (3). Lorsque, après Karbalâ, on lui apporta la tête de Hosain, le calife « campait devant Antioche, occupé au siège de cette ville ». (4) Les chroniqueurs iraqains, les annalistes de la *Šî'a* ont varié à l'infini la scène de la tête de Hosain (5). Généralement ils s'accordent à placer le théâtre de cette scène à Damas ou sur un autre point de la Syrie centrale. Mais le renseignement de 'Imrânî en complète un autre également d'origine sî'ite. Cette dernière donnée fait passer par Alep et par la Haute-Syrie la caravane des survivants 'alides de Karbalâ. Itinéraire invraisemblable, surtout dans d'aussi tristes circonstances. Mais les Sî'ites d'Alep tenaient à justifier l'existence de leur sanctuaire local de

(1) Wellhausen, *Reich*, 167.

(2) Balâdori, *Fotoûh*, 188.

(3) Dans *كتاب الانبياء في تاريخ الخلفاء* (ms. Leiden, n° 595), p. 17. L'auteur sî'ite épargne pourtant à Yazîd le *لعن الله* ou le *لا رضي الله عنه*, dont il accompagne toujours la mention de Hağğâğ.

(4) كان نازلاً على أنطاكية محاصراً لها.

(5) Voir plus haut, 171-72 ; comp. notre *Zidd ibn Abihi*, 111.

*Šaiḥ Moḥassin* (1). Yâqoût (2) connaît lui aussi la tradition 'alide sur le voyage de la tête de Ḥosain. Si elle est fondée, l'Antioche assiégée par Yazîd, devrait être cherchée, non en Anatolie—les cités homonymes y abondent (3)—mais en Syrie. Le souvenir ne nous a pas été conservé d'une *razia* au-delà du Taurus, commandée par Yazîd, pendant son califat. Cette campagne en Anatolie s'expliquerait mal à l'époque de Karbalâ. Le souverain n'a pu commettre l'imprudence de s'éloigner pendant une période aussi critique. Nous le trouvons, d'ailleurs, en correspondance suivie avec son représentant dans l'Iraq, et de résidence, semble-t-il, à Damas, ou du moins à proximité du Bâdiat as-Šâm. Il faudrait alors admettre une révolte de la métropole syrienne de l'Oronte, peut-être même sa reprise momentanée par les Grecs (4). La pénurie de renseignements, le laconisme des documents sur cette période ne nous permettent pas de nous prononcer.

L'expédition d'Antioche a pu se rattacher à un ensemble d'opérations militaires, préalables à l'organisation d'un gouvernement stable en ces parages. La situation mal définie de la domination arabe dans la Syrie septentrionale suffirait pour expliquer l'attention, accordée par Yazîd à cette partie de ses Etats et sa résolution d'y établir un gouvernement militaire. Nous aurons à revenir plus loin sur cette question, à propos de l'origine des *ḡond* syriens : importante création, destinée à préserver d'un coup de main le centre de l'empire arabe.

En tenant constamment l'ennemi en haleine, en l'inquiétant par d'incessantes attaques sur son propre territoire, jusqu'à menacer la capitale de l'empire grec—les Byzantins adopteront la même tactique en lançant les Ġarâḡima-Mardaïtes au cœur de la Syrie (5)—le sage Mo'âwia

(1) Cf. M. Sobernheim, *Das Heiligtum Shaikh Muhassin in Aleppo* (1-12 pp.). Extrait des « Mélanges Hartwig Dénenbourg ».

(2) *Mo'ḡam*, II, 155-56.

(3) Plusieurs furent assiégées par les Arabes ; pour l'an 48 H. voir p. ex. Tab., *Annales*, II, 83, 85, 9. Pour les Antioche d'Asie-Mineure, cf. Pauly-Wissowa, *Realencycl.*, I, c. 2445 etc ; Ya'qoûbî, *Hist.*, II, 285.

(4) A moins de songer à Antioche du Taurus, aujourd'hui 'Aintâb. D'après Yâqoût, *Mo'ḡdm*, III, 759, 'Aintâb serait le nom moderne de l'ancienne Doloúk = Doliche.

(5) Agapius Mabbugensis (éd. Cheikho), 350 ; cf. *Mo'âwia*, 14-22.

pensa avoir résolu le problème de la défense de la Syrie : solution pleine d'imprévus, féconde en surprises, ruineuse pour le trésor et entraînant un énorme déchet de vies humaines. Le premier, Yazîd chercha une solution méthodique, en créant un organisme administratif, une véritable province frontière, sorte de confins militaires ou *λίμνον*. Le gônd de Qinnisrîn, confié à un général de carrière, disposant de garnisons permanentes, appuyé sur un système de places fortes et de centres arabes, aurait pour objectif principal la défense des provinces ciseuphratésiennes (1). L'exécution de ce plan permettrait d'y promouvoir activement l'occupation arabe et la colonisation du pays, ruiné par un demi-siècle de guerre et d'invasions étrangères. Ici encore la mort viendra se mettre à la traverse de ce dessein digne d'un véritable chef d'Etat. « *Non omnis moriar* », se plaisait à dire Mo'âwî; ; puisque Yazîd est destiné à me survivre » (2).

## XXII

### YAZID ET LES NAĞRANITES

NAĞRÂN : POSITION, TERRITOIRE, IMPORTANCE ÉCONOMIQUE.

UNE RÉPUBLIQUE CHRÉTIENNE EN ARABIE. SITUATION DES JUIFS A NAĞRÂN. TRIUMVIRAT ; L'ÉVÊQUE, LA KA'BA DE NAĞRÂN. LA « MOBÂHALA ». CONVENTION ET RAPPORTS AVEC MAHOMET. EXPULSÉS PAR 'OMAR, LES NAĞRÂNITES S'ÉTABLISSENT DANS L'IRAQ. LEURS INFORTUNES. 'OṬMÂN, 'ALÎ ET LES NAĞRÂNITES. PRESSURÉS PAR LE FISC, ILS S'ADRESSENT A YAZÎD. DÉCISION DU CALIFE.

« Combattez ceux qui ne croient pas en Allah.... et les gens du Livre,

(1) Comp. Streck, dans *Enzycl. des Islam*, I, 535 s. v. 'Awâṣim.

(2) Ṭab., *Annales*, II, 214, 5.

ne pratiquant pas la religion de vérité, jusqu'à ce que vaincus (1), ils se résignent à payer tribut » (2). Au courage des fidèles, le Qoran propose comme objectif, non la conversion, mais l'exploitation financière des infidèles. Ce programme réaliste devait séduire les anciens marchands de Qorais. Aussi se sont-ils contentés d'emprunter aux civilisations antérieures tout l'ensemble de leurs institutions fiscales. Des générations d'après légistes, acharnés sur la *misera contribuens plebs*, avaient, dans un travail séculaire, créé pièce par pièce cet organisme merveilleux, mais d'un maniement trop délicat pour l'inexpérience des Arabes. Bientôt la machine compliquée éprouva le sort des locomotives modernes, confiées aux inepes mécaniciens des pays semi-barbares. Fonctionnement irrégulier, arrêts brusques : autant d'accidents insoupçonnés par les hommes d'Etat novices auxquels le hasard des armes venait de confier le sort des plus belles provinces de l'Orient. Si le mécanisme financier ne s'arrêta jamais complètement, s'il continua à fonctionner par à-coups, on le doit à l'intervention d'une armée de conseillers, de techniciens, choisis parmi les tributaires.

A son avènement, Yazîd se trouva en face de cette situation compliquée, lourd héritage du passé. Comment se figurer le chaos, formé à cette époque par la législation fiscale, régissant l'empire arabe ? La jurisprudence de Ctésiphon et de Byzance, les édits de Chosroès, les Constitutions, les Nouvelles des Césars s'y heurtaient, en un pêle-mêle indescriptible, à tout un ensemble de stipulations disparates, de conventions, de capitulations incohérentes, de privilèges mal définis, d'exemptions imprudemment accordées *sine die*, sans limites de temps. C'était le legs malheureux de la tumultueuse période des conquêtes arabes et de l'imprévoyance des pre-

(1) صاغرون, plutôt que *humiliés* ; comp. *Concordance* du Qoran s. v. صغر. Ce dernier sens a été préféré plus tard ; on lui doit les modalités humiliantes, accompagnant l'acquiescement du tribut sous les 'Abbâsides. Comp. M. Hartmann dans *Kultur der Gegenwart*, II, partie II<sup>1</sup>, p. 55.

(2) Qoran, 9, 29. On en a déduit l'axiome : يَتَأْتِ اِهْلُ الْكِتَابِ عَلَى الْجَزْيَةِ ; Yaḥiâ ibn âdam, *Harîq*, (éd. Juynboll) 12, I. 12 ; réaction contre cette tendance. Boḥârî, *Ṣaḥîḥ* (Krehl), II, 280, n° 10. Remarquez dans le Qoran, *ḡizîa* = tribut ; cf. C. H. Becker, *Papyri Schott-Reinhardt* (PSR), 38.

miers califes. La faculté créatrice leur fit défaut, la souplesse non moins enviable pour assimiler et adapter. Tous furent trop peu avisés ou incapables d'arrêter la prescription. L'anarchie était encore augmentée par la prétention, commençant à se faire jour, d'accorder ce désordre avec les stipulations du Qoran. Voilà seulement une partie des difficultés, dressées devant Yazîd. Pensionnés par l'Etat, les Arabes entendaient se soustraire à toute obligation fiscale. Comment satisfaire à ces exigences, sans écraser les races conquises (1), base financière de l'empire ?

Il s'agissait de résoudre ces problèmes, de mettre de l'ordre dans cette anarchie, tant admirée par la Tradition et par elle proposée, comme un idéal, aux générations futures. Un incident soulevé par une intéressante population chrétienne d'Arabie, allait mettre Yazîd en face de la réforme à réaliser.

\*  
\* \*

Sur le versant oriental des monts du Yémen, à la hauteur du pays de Haulân, en face des mornes solitudes d'Al-Ahqâf, s'ouvre la vallée de Nağrân. La profonde faille, pratiquée par les pluies de la période pré-historique dans le flanc des massifs yéméniques, s'élargissait en un vaste éventail de vallons accidentés, de terres limoneuses, de gras pâturages, à mesure qu'on descendait vers la plaine. La ville elle-même occupait le milieu de cette dépression (2). En Arabie, l'existence, la prospérité des oasis dépendent de la richesse en humidité du sous-sol. Celui de Nağrân

(1) يَكْتُمُوا فَوْقَ طَائِفِهِمْ (1) fait-on dire aux premiers califes. Yaḥiâ ibn âdam, *Harâğ*, 54, 55, 56 et passim. Comp. Boḥârî, *Ṣaḥîḥ*, (Krehl) II, 399, 5 ; 431 : opprimés les tributaires يَمْنَعُونَ مَا فِي أَيْدِيهِمْ. Ils sont رَزَقَ عَلَيْهِمُ, dit-on aux Arabes, Boḥârî, *loc. cit.*, II, 293. Avec eux, la justice est الْمَالُ لِأَهْلِ الْبَيْتِ وَأَوْفَرُ لِبَيْتِ. Abou Yûsof, 60, 24 : cf. 63, 25 ; même pensée chez Qorra ibn Šarîk ; C. H. Becker, *PSR*, 74, 8-11.

(2) Maqdisî, *Géographie* (éd. de Goeje), 94 la place dans la montagne, c.-à-d. conformément à la division adoptée par lui, dans le Nağd (= monts du) Yémen par opposition au Tihâma (= parties basses) du Yémen. D'après Bakrî, *Mo'ğam*, 306, 6 d. l. le terrain s'abaissait au delà de Nağrân. باسفل نجران ; vallée aboutissant à Nağrân يفرغ في نجران ; Yaḡûṭ, *Mo'ğam*, I, 152, 835 ; Hamdâni, *Ğazîra*, 152, 22 ; 178, 10.



emmagasinait en abondance l'excédant des abondantes pluies de la mousson, drainées sur la déclivité orientale des montagnes voisines. A la suite d'hivers, exceptionnellement humides, les eaux se réunissaient jusqu'à former de véritables cours d'eau (1). Aussi toute la région, couverte de villages, était-elle célèbre pour sa fertilité. On l'appelait « la Naḡrān des cultures » (2). Ses jardins produisaient des variétés de fruits, inconnus au reste de l'Arabie (3). Marché important, Naḡrān possédait un pèlerinage très populaire parmi les tribus des environs. Il coïncidait, comme dans le reste de l'Arabie, avec la tenue de foires, assidûment visitées par les Bédouins (4). Jouissant de tous les avantages, qui, à cette époque, constituaient la fortune de la Mecque, « la molle cité » (5), — ainsi l'avait appelée le poète Ḥoṭai'a, — y joignait celui d'un site enchanteur, d'une nature féconde ; autant d'attractions pour les misérables nomades. Pendant tou-

(1) Comp. حور = غور, eaux profondes ; près de Naḡrān, cours d'eau. I. Hisām, *Strā*, 24, 7 ; *Aḡ.*, X, 145, 2 ; Yāqūt *Mo'ḡam*, III, 585, 2.

(2) نجران الحقل, vers d'un poète ; Bakri, *Mo'ḡam*, 480. Comp. *Aḡ.* X, 145, 2. Le sous-sol saturé d'humidité constituait la terre Ba'ḷ : البعل الذي من غير سقي ; Abou 'Obaid, (ms. cité) *Ḡarīb*, 192a ; Tab., *Annales*, I, 1728, d. l. البعل ما كان ... قد ذهب : 86 : surtout 86 : عروقه في الارض الى الله فلا يحتاج الى السقي.

Description de la vallée de Naḡrān ; elle recueille les eaux des montagnes voisines ; Hamdāni, *Ḡaztra* (éd. D. H. Müller), 83, 110, 2 ; 114, 12 ; eaux courantes ; Hamdāni, *op. cit.*, 117, 2 ; 169, 1-2. Le « Naḡd de Naḡrān » désigne la vallée supérieure ; Ibn Rosteh, *A'lāq* (éd. de Goeje), 184. Les poètes mentionnent les نجران, citation dans Hamdāni, *op. cit.*, 161, 10 ; les sources syriaques et grecques le Wādi de Naḡrān ; Fell, *Die Christenverfolgung in Südarabien* ; *ZDMG*, XXXV, 61, n. 2 ; sur fertilité, étendue de la région, *ibid.*, 51, 54 ; Hogarh, *The penetration of Arabia*, 200-03. M. Halévy mentionne un « cours d'eau considérable, qui ne tarit jamais ; chose inouïe en Arabie... nous étions en plein été ». Voir la description de ce cours d'eau dans son récit de voyage ; *Jour. Asiat.*, 1872<sup>1</sup>, 27-29 ; pour la vallée et les environs de Naḡrān, *ibid.* 37 etc. ; Wellhausen, *Skizzen*, VI, 27.

(3) Ibn Rosteh, *A'lāq* (éd. de Goeje) 24, 2-4 ; Hamdāni, *Ḡaztra*, 164, 22 ; 196-201, surtout 200, 2 etc. ; Maqdisi, *Géogr.*, 87, 3 ; Yāqūt, *Mo'ḡam*, I, 152, 835, 909 ; son marché ; Hamdāni, *op. cit.*, 180, 1.

(4) Bakri, *Mo'ḡam*, 367-68 ; Ibn Rosteh, *op. cit.*, 58.

(5) بلد رخى ; Yāqūt, *Mo'ḡam*, III, 699, 2.

te la période préislamite, Nağrân forma un poste avancé de l'antique civilisation yéménite, une des dernières haltes, sur la route menant aux espaces désertiques de l'Arabie centrale (1), ou surveillant l'accès de cette autre Arabie, appelée heureuse par l'antiquité classique.

Si l'on en excepte les trois agglomérations urbaines du Ḥiğâz : la Mecque, Médine et Tâïf, aucune cité arabe ne nous devrait être mieux connue : grâce à une documentation écrite véritablement abondante. Son nom se trouve souvent cité, comme point de repère pour apprécier les distances dans l'inhospitalière Arabie (2). Cet emploi dénote un centre fréquenté par les caravanes (3). Sur Nağrân la tradition islamite a accumulé les détails. Ces renseignements jouissent de la même authenticité que l'ensemble du ḥadîṭ. Nous tenons à le déclarer ici, pour prévenir tout malentendu sur leur valeur critique. Le dossier nağrânite de nos annalistes a été composé au moyen de la *Sîra* et d'une source, malheureusement perdue, la collection des anciens divans poétiques. La prospérité, la richesse des Nağrânites n'inspirèrent pas, il est facile de s'en apercevoir, la seule muse de A'sâ. A son imitation, les confrères du barde voyageur ont dû reprendre annuellement la route de Nağrân (4), où l'on savait si magnifiquement récompenser le talent poétique. Mais on s'abuserait, en attribuant cette prolixe documentation à l'importance même du site de Nağrân, à sa signification économique. Nos auteurs demeurent étrangers aux considérations géographiques, ou ils se refusent à admettre qu'à cette époque il y ait eu place en Arabie pour une activité commerciale, supérieure à

(1) Pour la région de Nağrân voir Bakrî, *Mo'ğam*, (à l'index s. v. Nağrân) surtout 266, 306, 356 ; Yâqûṭ, *Mo'ğam*, II, 304, 334, 478, 611 ; IV, 319, 17, 450, 516, 562 ; *Ağ.*, V, 190, 191.

(2) Cf. Aḥṭal, *Divan* (éd. Salhani) 110, 3 ; Amrou'l Qais et Šammâḥ avaient fait de même ; *Ağ.*, VIII, 69, 10 ; Yâqûṭ, *Mo'ğam*, II, 187, 12 ; Tab., *Annales*, I, 913, 5. Nağrân, indiquée comme une des limites de l'Arabie ; *Iqd'*, III, 294, 8.

(3) Même remarque pour Ġarbâ' et Adroḥ. Les moḥaddiṭ utilisent ces toponymes pour indiquer les dimensions du *bassîn*, بحر. Comme ils n'en connaissent plus la position exacte, ils ont dû les rencontrer dans d'anciens routiers ; Moslim, *Šaḥîḥ*<sup>2</sup>, II, 286.

(4) Sur ces voyages, sur la générosité des Nağrânites, cf. *Ağ.*, X, 140 ; 145, 20 ; Hamdâni, *op. cit.*, 224, 2.

celle des Qoraisites (1). Leur curiosité reste surtout subjective. Au 10<sup>e</sup> siècle, si l'avisé géographe Maqdisî commence son ouvrage par la description de l'Arabie, c'est « parce qu'elle renferme la sainte maison d'Allah, la ville du Prophète, le berceau de l'islam » (2). Autant de considérations décisives en matière chorographique !

Quels motifs ont donc pu attirer sur Nağrân l'attention de nos auteurs ? C'est pour avoir été de bonne heure mise en relation avec plusieurs versets du Qoran. Motif primordial ! La *Sîra* doit son origine à des préoccupations exégétiques (3). Nağrân fut-elle en réalité plus importante que Tabâla et Ġoraś ? Discussion secondaire pour nos auteurs. Mais, désignée dans le Livre d'Allah, Nağrân prenait aussitôt aux yeux des interprètes une signification exceptionnelle. Sur ce point on ne pouvait, à leur avis, projeter trop de lumières (4). Ensuite Nağrân s'était vue l'objet d'une mesure arbitraire du calife 'Omar, celle-là même destinée à provoquer l'intervention de Yazîd. Or, après l'auteur du Qoran, la personnalité du successeur d'Aboû Bakr a eu le don de fasciner les regards de la Tradition, médinoise surtout. Sous bénéfice de ces remarques, il nous paraît pourtant,

(1) Bonnes remarques de Caetani, *Studi di storia orientale*, I, 312-13. Omaiya ibn Abî's Salt a chanté les 'Abdalnağân de Nağrân. Voir son *Divan*, publié par Schulthess, pièce XX.

(2) Maqdisî, *Géogr.*, p. 67.

(3) Cf. Lammens, *L'âge de Mahomet et la chronologie de la Sîra*, *Jour. Asiat.*, 1911<sup>1</sup>, 246.

(4) Résumons, d'après nos auteurs, quelques données sur la période préislamique de Nağrân. Elle fut la résidence des anciens géants, contemporains des patriarches bibliques ; du prophète Barağiâ, au temps de Nabuchodonosor, du grand arbitre des Arabes *أبي الجرحي* ; Ya'qoûbi, *Hist.*, I, 19, 255 ; Tab., *Annales*, I, 671, 12, 1109. A tort on a voulu voir dans le célèbre Qoss ibn Sâ'ida un évêque de Nağrân ; Cheikho, *Mağāni*, IV, 296 ; Sprenger, *Mohammed*, I, 43 (lequel le déclare en outre *Rakoûsi*) 45, 102 etc. : il était de la tribu de Iyâd. Les anciennes sources ignorent ses relations avec Nağrân ; Qotaiba, *Ma'arîf* (Wüstenf.) 29 ; Mas'ôûdi, *Prairies*, I, 132, III, 246 ; Goldziher, *Abhandlungen*, II, 90 (arabe) 64 (commentaire) ; Bohtori, *Hamasa* (Cheikho), n° 450 ; Ağ., XIV, 41-44 ; Ya'qoûbi, *Hist.*, I, 300. Ibn Hişâm, *Sîra*, Ibn Doraïd, *Istiqdq*, ne prennent pas la peine de le mentionner. Pour les références des auteurs classiques, relatives à Nağrân, cf. Mordtman, *ZDMG*, XXXV, 701.

à treize siècles de distance, que la cité yéménite méritait l'attention, que lui a accordée l'ancienne historiographie islamite.

On eût difficilement rencontré en Arabie une agglomération plus originale. La population se composait exclusivement de chrétiens. De son sein seraient sortis (1) les « aṣḥāb al-oḥḍoūd, les martyrs de la fosse », célébrés par le Qoran (2). On y remarquait aussi une colonie Juive (3), attirée à Naḡrān par le mouvement des affaires. Elle s'y trouvait astreinte à payer une capitation spéciale, un ḥarāg : mesure générale, appliquée partout en Arabie aux étrangers (4), avant tout aux marchands (5). Dans les cités du Ḥiǧāz et du Yémen, ces deux mots étaient devenus pratiquement synonymes. Seul l'espoir d'un gain à réaliser pouvait amener ou retenir dans l'inclément Arabie. La mesure, adoptée par les Naḡrānites, se

(1) Voir les difficultés soulevées par Loth, *ZDMG*, XXXV, 610-22. Comp. Tab., *Tafsir*, XXX, 72-74.

(2) Certains croient y reconnaître les trois enfants de la fournaise de Babylone ; interprétation plausible. Mais la tradition musulmane se déclare pour la première. *Aǧ.*, XVI, 71 ; XX, 8 ; Yaǧoūt, *Mo'ǧam*, IV, 755 ; Tab., I, 919-21. Comp. *ZDMG*, XXXV, 610 etc.

(3) Tab., *Annales*, I, 2595 ; Caetani, *Annali*, IV, 359 ; Sprenger, *Moḥammed*, III, 502 n. 2. M. Lidzbarski, *De prophetis legendis*, 46, note, avoue n'avoir rien trouvé dans les auteurs arabes au sujet des Juifs de Naḡrān. Comme le prouvent les documents syriaques et grecs, (Sprenger, *op. cit.*, III, 489 ; C. de Perceval, *Essai*, index, s. v.) le christianisme à Naḡrān étant antérieur à la conquête abyssine du Yémen, inutile de supposer que les chrétiens auraient « violemment expulsé les habitants juifs » ; Caetani, *Annali*, IV, 356. En interdisant la propagande musulmane auprès des chrétiens et des juifs de Naḡrān (Tab., I, 1729, 7), le Prophète affirme la présence de ces derniers ; voir plus bas leur expulsion de la ville sous 'Omar. Les auteurs arabes font rayonner de Naḡrān le christianisme sur le centre de la Péninsule ; (les détails fournis remontent tous à Wahb ibn Monabbih) ; Tab., I, 919, 15 : أصل ذلك الدين بنجران وهي بأوسط أرض العرب ; cf. Halévy, *La persécution des chrétiens de Nadjran*, dans *Rev. étud. juives*, XVIII, 23.

(4) Même situation des Juifs à Ṭāif (cf. notre *Ṭāif*, p. 8), à Damas ; Balāḡori, *Fotoūh*, 124, bas, (où ils sont compris dans la capitulation, accordée aux chrétiens) ; à Alexandrie ; Ibn Baṭrīq (éd. Cheikho) II, 26, 8 ; taxe imposée par le Prophète à un chrétien (un marchand étranger) à la Mecque ; Yaḥiâ, *Ḥardḡ*, 53, 17. En dehors de la Péninsule, on applique la même mesure aux marchands arabes ; Fell, *op. cit.*, 15, note.

(5) Cf. Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, V, 34, 2, où *itāwi* = marchand ambulant, voyageant en caravane : les musulmans imposent la *dime* aux marchands étrangers ; Yaḥiâ, *Ḥardḡ*, 125, 20-21 : voir encore Ġāḥiẓ, *Tria Opuscula*, 61, 1, 62, 13 etc.

trouvait d'accord avec l'ancien code commercial de la Péninsule. A l'époque préislamique, cet impôt s'appelait *itâwa*. C'était comme une taxe de séjour, en retour de la sécurité, de la liberté des transactions (1), en même temps une mesure protectionniste, destinée à écarter ou à atténuer la concurrence de l'extérieur.

L'*itâwa* devait peser assez lourdement sur les colonies étrangères ; à en juger par l'empressement de leurs membres à rechercher les titres de *ḥalîf* et de *maulâ* (2), lorsqu'ils possédaient des intérêts considérables et permanents dans un centre arabe. En obtenant les privilèges du *ḥilf*, on en acceptait également les obligations, celle entre autres de contribuer aux charges (3) de la communauté, où l'on venait d'entrer. A Médine (4) la condition des Juifs (5) se présentait autrement avantageuse. L'*itâwa* ne pouvait les atteindre. N'étaient-ils pas les plus anciens maîtres de la cité ? Si les Banoû Qaila y avaient trouvé accès, c'est uniquement en qualité de *ḥalîf* ; une situation volontairement ou inconsciemment intervertie par la Tradition au profit des Anṣârs (6). Lorsque Mahomet s'installa à Médine, la blessure la plus cruelle pour son amour-propre fut le vers de la Médinoise 'Aṣmâ' interpellant ainsi ses compatriotes, si fiers de leurs origines yéménites :

(1) Ġāḥiẓ, *Ḥatawin*, I, 159, bas ; VI, 44, 5 d. l.

(2) Synonymes dans l'ancienne langue. Mahomet impose un dinâr annuel ; Yaḥiâ., *Ḥarâğ*, 53, 17.

(3) Comme la *diya*, les frais de guerre etc.

(4) Cf. Wensinck, *op. sup. cit.* ; R. Leszynsky, *Die Juden in Arabien*. Sur *itâwa*, voir Fraenkel, *Aram. Fremdw.*, 283 (corrigez citat. Ya'qoûbi, *Hist.*, I, 235, 9) ; notre *République marchande*, 5 ; I. Hiṣâm, *Sira*, 72, 2-3 ; *Iqd'*, II, 45, 16.

(5) A la Mecque : كان في جوار عبد المطلب يهودي يتسوق في أسواق تهامة بهاء ; il est tué par Ḥarb ibn Omaïya ; Balâğori, *Anṣâb*, 42 b. Comme on le voit, les marchands étrangers cherchaient — en la payant — une protection efficace. Les dictionnaires vocalisent *itâwa*, mais admettent la triple voyelle pour la hamza initiale dans le relatif. Rien ne prouve qu'il faille rattacher ce vocable, avec les lexicographes, au verbe *atâ*.

(6) Les Juifs auraient été leurs *ḥalîf*. Le contraire me paraît avoir été vrai, au moins antérieurement à l'hégire. Comp. Ya'qoûbi, *Hist.*, I, 234-35, accueil fait aux Qodâ'a, arrivant en Syrie. Les Juifs n'auraient-ils pas traité de même les B. Qaila de Médine ?

« Vous avez accepté la suprématie d'un tributaire (1), d'un étranger n'ayant rien de commun ni avec Morâd ni avec Maḍḥiġ » (2).

(3) اطفتم اناوي من غيركم فلا من مراد ولا مذحجر.

Le poignard se chargea de répondre à l'audacieuse poétesse. L'orgueil des Arabes, on le comprendra, ne s'accommoda jamais de l'*itāwa*. Un poète anonyme de Taġlib, qualifié aussi de Hârîgite (4), sans doute à cause de la vivacité de son langage, stigmatisa ainsi le maintien de cette contribution après l'hégire :

« Eh quoi ! nos souverains ne rougiront-ils pas de fouler aux pieds nos droits sacrés : le sang ne guérit pas le sang !

Sur tous les marchés de l'Iraq (triomphe) l'*itāwa*. Sur toute transaction pèse la surtaxe d'un dirhem ! » (5).

Il est opportun de noter dès maintenant cette égalité de tous les contribuables devant le fisc, sans acception de personnes ni de religion. La constatation est à retenir, pour le moment, où nous aurons à aborder la question épineuse du *ḥarâġ*, laquelle attend encore une solution définitive. A Naġrân, la population industrielle (6), principalement les banquiers, ont dû éprouver le besoin de se protéger contre la concurrence des Israélites. Elle a pu apparaître spécialement redoutable, si, comme pense le prince Caetani (7), la Péninsule arabe n'est pas étrangère au développement

(1) Ou marchand ; cf. Ġāḥiẓ, *Ḥaiawân*, V, 34, 2-6. D'après Aboû 'Obaid, citant Al-Kisâ'î, *الأنبياء الذين في غير وطنهم*, *Ġarib* 244a.

(2) Deux nobles tribus yéménites, citées à ce titre et aussi pour la mesure et la rime avec *خزرج* (le clan médinois).

(3) Commentaire de Ġāḥiẓ, *Ḥaiawân* V, 34 ; cf. I. S. *Ṭabaq.*, II<sup>1</sup>, 18.

(4) Les Rabi'a généralement qualifiés de chrétiens ou de hârîgites. 'Iqd<sup>4</sup>, III, 295, 3 d. l. On vise spécialement les Taġlib, comme le montre la mention du Hâboûr, *loc. cit.*

(5) Ġāḥiẓ, *op. cit.*, I, 159, VI, 44. La taxe sur les marchandises ne devait pas être exigée des musulmans ; Yaḥiâ ibn Âdam, *Ḥarâġ*, 10-11 ; 46 ; pour *maks*, taxe sur les marchands, cf. Becker, *PSR*, 53, Ibn Sîda cité par Becker aura emprunté sa définition du *maks* à notre poète de Taġlib.

(6) Fabrication des armes ; *Aj. X.*, 145, 20-21. Industrie du cuir ; Maqdisi, *Géogr.*, 87, 94. Pour les tissus, voir plus bas.

(7) *Studi*, I, 284.

financier d'une race qui, « grâce à l'arme subtile, mystérieuse, mais d'une incalculable efficace, de l'argent, a réussi à étendre un filet invisible, impossible à rompre, enveloppant dans des mailles inégalement serrées la meilleure portion de la société moderne ».

L'organisation de Nağrân marquait un notable progrès sur le régime politique, observé dans les cités du Hîgâz. On y reconnaît de véritables institutions municipales, et non pas seulement l'ombre d'autorité, incarnée par le *Dâr an-Nadwa* à la Mecque (1). D'une originalité unique peut-être au monde, ces institutions en faisaient à la fois une république, une ville libre et une sorte d'Etat ecclésiastique. Un triumvirat d'une composition extrêmement pittoresque y assumait le pouvoir, au nom, semble-t-il, d'une puissante oligarchie de financiers, d'industriels, de commerçants. Des trois personnages constituant le gouvernement, aucun ne paraît avoir possédé une autorité prépondérante sur ses collègues. Tous se faisaient plutôt équilibre et seules leurs décisions collectives obtenaient force de loi, toutefois après avoir été contrôlées par le conseil, *malâ'*, des anciens. Cette condition se trouve toujours sous-entendue en Arabie, où les chefs de famille ne renoncent jamais à leur droit de *veto*, dressant l'intérêt privé en face du bien public.

Au sein du triumvirat de Nağrân, le *saiyd* n'occupait donc pas la première place. La charge aurait été monopolisée par les Balhârit ibn Ka'b, le clan aristocratique de la cité. Ils continuèrent à résider en Arabie, après l'expulsion de leurs compatriotes et la dissolution violente de la communauté. Comme depuis lors on ne retrouve plus à Nağrâniya de Koûfa, la mention d'un *saiyd*, nous croyons cette induction suffisamment fondée. Les Balhârit, en majorité demeurés nomades, alliés aux grandes

(1) Cf. notre *République marchande*, 8-11. Voir la très ingénieuse théorie de M. Hartmann dans *Zeit. f. Assyriol.*, XXVII, 44-47. Le *Dâr an-Nadwa* serait un sanctuaire du dieu Qoşaiy. A rapprocher, Balâdori, *Ansâb*, 30 a : كان امرؤ ثقي عند قريش ديناً يعاملون به : a. Nous nous proposons de revenir à la question dans une étude sur le concept primitif du *masjid*. Le sénat romain tenait lui aussi ses séances dans les temples. Rappelons de nouveau la synonymie *mağlis*, *masjid*. [Depuis que ces lignes ont été écrites le travail sur le concept primitif du *masjid* a été communiqué au XVI<sup>e</sup> congrès des Orientalistes à Athènes, Avril, 1912].

tribus des environs, disposaient de la sorte d'un nombreux personnel de guides, de convoyeurs. Leurs troupeaux de chameaux fournissaient en abondance des moyens de locomotion. On comprendra donc comment à leur chef, investi des fonctions de *saiyd* de Nağrân, ressortissait l'organisation des caravanes, des transports, conséquemment les foires (1) et toutes les questions intéressant le développement du commerce local. Il réunissait ainsi les fonctions de ministre du commerce et des affaires étrangères à Nağrân. Il ouvrait des négociations avec les pays voisins, en vue d'obtenir des saufs-conduits, des lettres de sécurité, le passage libre pour les caravanes, en un mot, de conclure de véritables traités de commerce avec le gouvernement de Ctésiphon, avec les roitelets et petits dynastes d'Arabie, *qails* du Yén.en, *saiħ* de l'Arabie centrale, émirs de Ġassân, de Ĥîra, du Baħrain, de Maħra et du Ĥadramaut. Pas plus qu'à la Mecque (2), l'oligarchie nağrânite ne perdait de vue la conquête (3) et la conservation des marchés étrangers (4). Profitant de la communauté de croyances, elle savait intéresser à son sort la cour de Byzance, par l'entremise de son troisième magistrat. La protection du *basileus* devait lui permettre, en dépit de la distance plus considérable, de lutter contre la concurrence qoraisite dans les bazars de cette Syrie, d'où Nağrân avait reçu ses premiers apôtres (5). On voit l'importance des fonctions, dévolues au *saiyd* dans cette république marchande.

Une plus grande part de responsabilité et — si l'on peut s'exprimer de la sorte — de pouvoir, paraît avoir été réservée à un second personnage, qualifié du titre énigmatique de *'Aqib* (6). C'était lui à proprement parler

(1) Surveillance du marché, taxe à lever sur les étrangers ; cf. Fell, *ZDMG*, XXXV, 15 note.

(2) Cf. notre *République marchande*, 4-6.

(3) Rien de fréquent comme la mention des routes, partant de Nağrân ; par ex. Aġ., I, 155, 3 ; Yâqout, *Moġam*, III, 467, 516 et passim ; Mas'oudi, *Tanbih* (de Goeje) 261, 13 ; voir plus bas les autres références.

(4) Cette même politique a dû inspirer Mahomet dans ses traités, conclus avec Aila, Adroħ et les villes du limes syrien.

(5) Cf. I. Hišâm, *Sira*, 21 etc. ; Yâqout, *Moġam*, IV, 752 ; Tab., I, 919-20.

(6) Voir les explications enfantines de *Tâj al-'Aroûs*, I, 319, où l'on cherche à deviner le sens d'après le contexte des ĥadîth, relatifs à Nağrân.



l'administrateur civil, le *syndic*, chargé du régime intérieur, de la police de la cité. Magistrature purement *citadine* ; elle ne conférait pas le droit de s'immiscer, comme le *saiyd*, dans les affaires du commerce, alimentant la vie économique de la communauté. Les pouvoirs du *'âqib* expiraient aux limites du territoire de Nağrân. Celles du *saiyd* s'étendaient aussi loin que pénétraient les caravanes et les agents nağrânites : ces derniers relevant du *saiyd* et soumis à son contrôle.

Une troisième personnalité, l'évêque (1) complétait ce consortium. Sorte de trait d'union entre ses collègues, il jouissait d'une autorité purement territoriale, comme le *'âqib*, mais supérieure à la sienne, grâce au prestige d'une religion universelle, apparaissant aux nomades comme la plus haute expression de la civilisation. Son titre spirituel, son degré dans la hiérarchie ecclésiastique lui permettaient de seconder efficacement l'action des deux autres magistrats. Par son entremise, le *saiyd* entraînait en relations avec les empereurs de Byzance. Ces princes le comblaient de présents et l'auraient même aidé à construire des églises (2). L'exercice de ce *protectorat* byzantin n'étonnera aucun érudit, au courant de l'histoire du Bas-Empire (3). Pouvoir pondérateur ! Outre les progrès de l'instruction publique et les intérêts spirituels de ses ouailles (4), l'évêque se trouvait associé à l'exercice du gouvernement ; aucune décision ne pouvant être prise sans son intervention.

(1) Evêque de Nağrân, nommé sans autre détail ; Ġāhiz, *Ḥazawin*, III, 27, 7 d. l. ; un autre évêque de Nağrân converse avec 'Abdalmoṭṭalib, près de la Ka'ba ; Ibn 'Aqila, *عنوان السادة* (ms. 'Asir eff.) ; Qalqaṣandi, *Nihāya* (ms. Paris) 97 b, mentionne les بنو ذهل. Cf. C. de Perceval, *Essai*, III, *index* s. v. *Nadjrân*. Yāqūt, *Mo'jam*, II, 703 appelle lui aussi إلیا, Iliya, l'évêque intervenu à la *mobāhala* ; Tab., I, 1988, 1 ; lettre de Mahomet, adressée à l'évêque de Nağrân ; Ya'qūbī, *Hist.*, II, 89.

(2) I. Hiṣām, *Sira*, 401 ; détails reproduits dans toutes les rédactions de la *Sira*, se copiant toutes servilement. Les plus récentes brillent surtout par leur absence de sens historique.

(3) La conquête abyssine du Yémen est provoquée par Byzance, à l'occasion des Nağrânites. Cf. *Ağ.*, XVI, 71 ; XX, 8 ; Fell, *op. cit.*

(4) I. Hiṣām, *loc. cit.* استغفر وجبره وامامهم وصاحب مدارسهم. Comp. le glossaire de Balāḍori, *Fotoṭḥ*, s. v. عاقب pour l'étymologie de عاقب. Nöldeke ne parle pas de cet emprunt

Voilà ce triumvirat original, où les représentants des trois puissances : l'état, la religion, les intérêts matériels, étroitement unis, contribuaient fraternellement, chacun dans sa sphère, au bien général. N'est-ce pas l'idéal ? Cet idéal, sans doute trop beau pour notre monde sublunaire, l'anarchique Arabie l'aurait réalisé ! Comment réprimer un mouvement de scepticisme ? Surtout lorsqu'on voit des auteurs, comme celui de l'Agâni, transformer en évêques les trois magistrats de Nağrân, sauf à proclamer *rois* le *saiyd* et le *'âqib*, سكّان (1). Nos annalistes réservent de ces surprises au lecteur ingénu. Au moment, où il croit les tenir, pouvoir fixer la synthèse de leurs renseignements, un trait inattendu vient troubler l'harmonie du tableau, laborieusement combiné et trahir l'incohérence des renseignements obtenus.

Dans les auteurs arabes les allusions à l'évêque de Nağrân sont loin d'être rares, mais assez vagues — on l'a vu — pour éveiller le soupçon qu'ils n'ont connu l'existence du prélat chrétien que par la *Sira*. Ils ne négligent aucune occasion d'attester, de rendre moins précaire la crédibilité de cette compilation. De là l'étalage de leur pseudo-érudition, l'affectation de mettre en avant les représentants d'une religion (2), par ailleurs antipathique à ces annalistes. La maladresse leur fait alors commettre de lamentables confusions. L'institution épiscopale paraît avoir survécu à l'apparition de l'islam et aux malheurs de la chrétienté nağrânite. Ainsi nous voyons leur évêque adresser une réclamation au calife 'Otmân (3). Un demi-siècle plus tard, le successeur de ce prélat se trouve en rapports d'affaires avec Moṣ'ab ibn Zobair. L'évêque qualifiant ce dernier d'émir, la scène doit se passer dans l'Iraq, pendant le gouverne-

---

éthiopien dans ses *Neue Beitr. zur semit. Sprachwiss.*, 46-60. Incontestablement le terme est d'origine étrangère. En l'insérant parmi les noms, attribués au prophète, le *ḥadīṭ* trahit son impuissance à l'interpréter par l'arabe.

(1) *Ag.*, VI, 73, 9, copié par Yâqût, *Mo'ham*, IV, 438.

(2) La *Sira* affecte de mettre les évêques chrétiens en relation avec le Prophète. Ainsi l'évêque de Ġazza se présente à Tabouk ; I. S. *Ṭabaq* ; IV<sup>1</sup>, 12. Parfois aussi on a transformé en évêque le chef d'Aila, en rapports avec Mahomet.

(3) Balâḡori, *Fotoûḥ*, 66.

ment de Moṣ'ab, au nom de son frère l'anticalife Ibn Zobair (1).

A Naḡrân, un clergé, en majeure partie composé de moines, assistait l'évêque de la cité ; c'était généralement le cas dans les communautés chrétiennes d'Arabie. Malgré sa médiocre propension à l'ascétisme (2), l'Arabe a toujours admiré l'austérité des moines. Les plus effrontés satiriques de la ḡāhiliya ne se sont jamais permis une plaisanterie à leur sujet. Pour tous, ils étaient l'objet d'une véritable vénération. Les Bédouins aimaient à jurer par « la double tunique » des moines (3), rencontrés au cours de leurs pérégrinations, dans les grands monastères de Syrie et du Sinaï. Ceux de Naḡrân sortaient du célèbre couvent de cette ville, longuement décrit par les géographes : descriptions fantaisistes et où se trahit la confusion avec le temple principal de la cité. Ce sanctuaire, la Ka'ba, comme ils l'appellent — un nom fourni par le poète A'sâ — nos auteurs se demandent si c'était une bâtisse ou un énorme pavillon, formé de trois cents peaux (4). Pendant les temps anciens la Ka'ba de Naḡrân, à l'instar du Tabernacle d'Israël, a pu être une tente (5). Dans l'habitude de revêtir d'étoffes la Ka'ba de la Mecque, Wellhausen croit découvrir la preuve d'une origine analogue pour le sanctuaire qoraïsité (6). Une ex-

(1) *Kutub al-Faḍl* (ms. Beyrouth), 485. Il faudra procéder avec prudence avant d'utiliser les renseignements arabes pour la révision de l'*Oriens christianus* de Lequien. Isolés, je doute que ces témoignages puissent prévaloir. Certains de leurs auteurs parlent d'évêques, résidant à Doumat al-Ḡandal ou même parmi la tribu de Tamim.

(2) La *raḥbāniya*, une exagération, inventée par les chrétiens ; Tab., *Tafsir* II, 5, l. 13. Voir plus haut, 187. Sur les couvents de Naḡrân, cf. Fell, *op. cit.*, 32.

(3) *الراحمي* et *الراحم* (Sinaï) *الطور*. Au lieu de A's-Sâm on trouve aussi *الطور* (Sinaï) *الطور* ; Bakri, *Mo'jam*, 489 ; Yāqūt, *Mo'jam*, II, 703 ; cf. WZKM, XVI, 137 (gracieusement signalé par Goldziher) ; nos *Yézidis de Syrie*, dans MFO, II, 378 ; comp. le serment usité *في الجاهلية لا وثوري الوليد الخلق منهم والبريد* ; il s'agit du Maḡzoumite Walid ibn al-Moḡira ; Ibn Rosteh, *A'itq* (éd. de Goeje) 191. Défense de tuer les moines ; Yāḥiā, *Harāḡ*, 34, 16 ; la comparaison *كلابيس توكي زور* (Moslim, *Ṣaḥiḥ*<sup>2</sup> II, 228, 13) ne peut être rapprochée.

(4) *Aj.*, X, 142, 144-45 ; Balāḍori, *Fotoūh*, 64, 13 ; Ibn Ḥaḡar, *Iṣḡba*, II, 428. prêtre-médecin à Naḡrân ; moines, Tab, I, 1988, 1.

(5) Cf. Cheikho, *Maḡānī'l adab*, V, 67.

(6) *Reste*<sup>2</sup>, 73.

plication plausible, quand il s'agit de nomades, passés à la vie sédentaire, comme la population des agglomérations arabes.

Mais depuis l'introduction du christianisme à Naḡrān, une église avait remplacé le tabernacle archaïque. Elle nous est décrite d'une richesse extraordinaire, toute étincelante de mosaïques, cadeaux des empereurs de Constantinople (1). Les dépenses des chrétiens pour l'ornementation de leurs églises, leur empressement à acheter des croix d'or exciteront plus tard l'étonnement de Ḡāḥiz (*Ḥaiawān*, I, 28-29). Dans ce cadre fastueux, les évêques de Naḡrān pontifiaient, coiffés de mitres splendides (2). On devine si le spectacle de cette pompe religieuse devait attirer les Bédouins, naïfs admirateurs des images (3) et des églises byzantines. Aussi la cité chrétienne était-elle devenue un centre de pèlerinage pour les tribus des environs, détournées ainsi du ḥaḡḡ qoraïsīte. Dominés par la constante préoccupation de faire graviter toute l'Arabie préislamique dans l'orbite de la Mecque (4), nos auteurs parlent ici de concurrence déloyale. Le terme de Ka'ba devait soulever ce soupçon. Il a pu susciter la jalousie des Qoraïsītes ; celle-ci attendra le califat de 'Omar pour éclater.

La Ka'ba de Naḡrān servait en même temps de lieu de refuge ; on y hospitalisait généreusement les malheureux. Les opprimés se trouvaient assurés de rencontrer secours et protection au sein de la puissante et opulente famille des Banoū 'Abdalmaḍān. Les vers de A'sā ont immortalisé

(1) Bakri, *Mo'ham*, 756.

(2) *أساقفة يثرب*, Yāqūt, IV, 756 ; *Ag.*, X, 142 lit : *فيها أساقفة يثرب*.

(3) Moslim, *Ṣaḥiḥ*<sup>2</sup>, II, 200 ; Fraenkel, *Aram. Fremdw.*, 271-72, nombreuses références ; (pour les images *صُور* de Naḡrān, voir Balāḡori, *Fotoūḥ*, 65, 12, 13), Omaiya ibn Abī's Ṣalt, *Divan* (éd. Schulthess), XXIX, 6 ; XLI, 14 ; I. S. *Ṭabaq.*, II<sup>1</sup> 34, 18 ; Ḡāḥiz, *Maḥāsin*, 342, 6.

(4) La Ka'ba mecquoise était un sanctuaire national pour le Ḥiḡāz et le Naḡd limitrophe. Les autres Arabes n'y venaient qu'à l'occasion de leurs visites aux marchés voisins. On a voulu attribuer à la Ka'ba, pendant la *ḡāḥiliya*, le même rôle qu'après l'hégire. (Voir observation de Wellhausen, *Reste*<sup>2</sup>, 91). C'est une projection en arrière des théories impérialistes, inspirées par Qoraïs. Elles tendaient à présenter la Mecque, comme le centre politique et religieux de l'Arabie préislamique.

tous ces souvenirs (1). Nos compilateurs n'ont pas manqué d'aller se documenter dans son divan et dans d'autres productions poétiques, aujourd'hui perdues. La précision technique de leurs développements n'y a pas gagné, mais nous aurions tort de nous plaindre. Sans ce procédé que saurions-nous de l'histoire préislamique ? A nous de réduire l'énorme grossissement, causé par l'abus de cette méthode empirique.

Ibn Hisâm déclare les Nağrânites على دين الباسليين « de la religion du basileus », c'est-à-dire membres de l'église orthodoxe ou melkite, celle de l'empereur de Byzance (2). L'expression inexacte doit trouver son explication dans le protectorat, exercé par les Césars grecs. Plus vraisemblablement ils appartenaient à la communion monophysite, comme les célèbres martyrs de Nağrân (3) et comme les chrétiens de Bakr ibn Wâ'il. Leur évêque Aboû Hâriṭa se rattachait lui-même à cette tribu (4), probablement à la fraction fixée dans la Mésopotamie, où le christianisme avait réalisé de notables progrès. Si nous avons bien compris : le clergé supérieur se recrutait dans les régions araméennes, au Nord de la Péninsule. Que pour gouverner une église arabe on ait choisi un titulaire au sein de la puissante tribu de Bakr, rien de plus vraisemblable.

Nous avons vu la Tradition s'intéresser à l'évêque de Nağrân. Cette concession lui a été arrachée en vue de la *Sîra*. Donnant libre carrière à son ressentiment contre les chrétiens de Nağrân, elle les fait proclamer par Mahomet, conjointement avec les Tağlib, les plus malheureux des Arabes (5). Cette dernière addition trahit la date et l'origine du ḥadîṭ

(1) Aġ., X, 142 ; Bakrî, *Mo'ğam*, 368 ; Yâqoût, *Mo'ğam*, III, 438 ; Omaiya ibn Abi's Šalt, *Divan* (Schulthess), XX.

(2) Ibn Hisâm, *Sîra*, 403, 1. Je ne me rappelle aucun texte de l'ancienne école médinoise, où l'on distingue les confessions chrétiennes. Le vocable *Rakoûsi*, très obscur, appartient à la légende de 'Adi ibn Hâtîm et je la crois d'origine iraqaine.

(3) Voir le travail de Fell cité plus haut. Par ailleurs la politique impériale a successivement favorisé l'orthodoxie, le monothélisme et même le monophysisme. En dehors de l'empire, le basileus apparaissait comme le protecteur-né des intérêts de la chrétienté. A Nağrân les controverses christologiques devaient tenir peu de place.

(4) Monophysite, comme celle de Tağlib ; I. Hisâm, *Sîra*, 401. Aboû Hâriṭa me paraît un nom quelconque.

(5) Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 387.

tendancieux. Il est postérieur à la lutte sanglante entre Qais et la vaillante tribu mésopotamienne. C'est une revanche de la Tradition, inspirée par les Qaisites, contre les chrétiens d'Arabie, coupables de n'avoir pas voulu embrasser la religion nationale (1).

En réalité les Arabes préislamites les tenaient en haute estime. On en retrouve des traces jusque dans le *ḥadīṭ*. Mahomet prétendait connaître les noms de quatre localités privilégiées (2) : « la Mecque, Médine, Jérusalem, (Iliâ), Nağrân ». Aux époques de crise, les Bédouins s'empresaient de confier à leur loyauté famille et fortune (3). On recherchait avec eux les alliances matrimoniales (4). Sous le rapport de la noblesse, on les plaçait même au-dessus du fameux 'Amir ibn at-Tofail (5). Leur prospérité économique, la sagesse de leurs institutions municipales avaient favorisé le développement de la population au point d'impressionner le calife 'Omar. Il feindra du moins d'y découvrir un danger pour l'islam (6). Au nombre ils ajoutaient le prestige de grandes richesses. Ils dominaient le marché financier du Yémen oriental et de l'Arabie centrale. Cette supériorité économique leur vaudra de l'école médinoise l'accusation d'usure (7).

La moindre source de leurs richesses consistait dans le rendement de leurs domaines agricoles. Certains produisaient pourtant l'énorme revenu annuel de 10,000 dînârs (8). Nağrân était non seulement une ville com-

(1) Même explication pour la double *dîme*, imposée aux Tağlib. Voir plus loin. De là l'invention d'une 1½ dîme pour Nağrân : Yâqout, *Mo'jam*, IV, 756.

(2) إلى عربهم وساكني الأرض من غير Nağrân قُرَى مَحْفُوتَة ; Tab., *Annales*, I, 1858, 2. Ces derniers seraient-ils des marchands étrangers ? La supposition, que pour les Arabes il n'y a que le choix entre l'islam ou la mort, dérive de la théorie impérialiste de l'islam, religion nationale. Comp. Bell, *Aphrodito Papyri*, n° 1375, l. 7 : Ἀφρόδιτον τε καὶ Χριστιανισμόν, où Arabes = musulmans.

(3) Balâđori, *Fotoûh*, 68, 5 ; *Ağ.*, X, 145 ; XV, 45, 2.

(4) *Ağ.*, IX, 17, 3 d. l.

(5) *Ağ.*, X, 145 ; XVII, 105 d. l. ; XVIII, 160-61 ; comp. *Iqd*<sup>1</sup>, I, 105.

(6) Balâđori, *Fotoûh*, 66, 6 : كَثُرُوا وَخَافَهُمْ عَلَى الْإِسْلَامِ.

(7) Balâđori, *Fotoûh*, 64, 14 ; 65 ; insinuation sournoise pour légitimer l'arbitraire de 'Omar. Elle fait sourire, étant inspirée par les fils des usuriers qoraisites.

(8) *Ağ.*, X, 145, 2.

mercante, un marché fréquenté par les tribus environnantes, mais une ville de banquiers et d'industriels. On y fabriquait des étoffes de prix (1), et des armes ; on façonnait le cuir. Les montagnes voisines renfermaient des minerais, transformés par les actifs Nağrânites (2). Rien d'étonnant si les notables de la cité paraissaient en public, couverts d'or et de soie (3). Ainsi se montrèrent-ils pour la première fois au Prophète, provoquant les murmures des austères Compagnons de Mahomet, scandalisés par cette fastueuse exhibition (4).

La *Sira* (5) s'est donné le tort de rendre inutilisable sa proluxe description de cette entrevue fameuse, en l'enjolivant de détails enfantins. De nouveau elle a cédé à sa manie. Il s'agissait d'amorcer le commentaire des versets qoraniques, relatifs à la *mobâhala*. Sans cesse sa passion exégétique l'entraîne à multiplier les anecdotes, à répandre une vie factice sur les allusions obscures du Qoran (6). Les premières générations islamites avaient souffert de ces énigmes, des devinettes historiques, semées à profusion dans le Livre d'Allah, déconcertantes pour le croyant, surtout lorsqu'on les compare à la sublime et lumineuse simplicité de l'Evangile. Pieusement la *Sira* a assumé la mission d'enlever ces pierres d'achoppe-

(1) Ibn Sikkit, *Tahdîb* (éd. Cheikho) 210, 5 ; chaque pièce d'étoffe à livrer par les Nağrânites à Mahomet était estimée à 40 dirhems ; sous les 'Abbâsides la remise de 200 de ces pièces équivalait à un rabais de 800,000 dirhems ; Balâdori, *Fotoûh*, 64, 4 ; 68, 7. Mahomet porte des tuniques de Nağrân. Une de ces tuniques—une holla rouge, d'abord utilisée par lui, — lui sert de linceul ; I. S. *Tabaq.*, II<sup>1</sup>, 65, 19 ; 67, 5. Boğari, *Şahîh* (Krehl), 78, 3. L'exemple du Prophète est destiné à prouver que le fidèle peut porter des étoffes *infidèles*. Cette tendance a inspiré les proluxes détails sur la garde-robe d'Aboû'l Qâsim. Voir notre monographie consacrée à Fâtima, 69-72.

(2) Balâdori, *Fotoûh*, 14, 4 ; 64-66 ; *Osd*, II, 279 ; Hanbal, *Mosnad*, III, 210, 10 ; I. S. *Tabaq.*, III<sup>1</sup>, 18, 16 ; Işğaluri, *Géogr.* (éd. de Goeje) 24, 4 ; Hamdâni, *Ğazira*, 166, 6-7 ; cuir de Nağrân parfois appelé cuir de Haulân ; Moslim, *Şahîh*<sup>2</sup>, I, 522, 5.

(3) I. Hişâm, *Sira*, 401-03 ; Hanbal, *Mosnad*, III, 14 ; Ya'qoubî, *Hist.*, II, 90.

(4) I. Hişâm, *loc. cit.*

(5) La version d'Ağdni, X, 143-44, est spécialement défigurée par les traits d'esprit à l'adresse des Juifs et des chrétiens ; Ibn Hişâm gagne à la comparaison ; Ya'qoubî, *Hist.*, II, 90.

(6) Comp. notre *Fâtima*, 97.

ment. Louable initiative, si elle ne venait à être gâtée par la prétention de tout expliquer. « ان لا ادري من العلم » ; un aveu d'ignorance est une preuve de savoir » (1). Par ailleurs les fabricants attitrés de *ḥadīṭ véridiques* (*ṣaḥīḥ*), affectent d'étaler leur ignorance, quand il s'agit de détails insignifiants. Ils hésitent devant une forme grammaticale, devant des synonymes ; il leur arrive d'oublier les noms d'un ou plusieurs personnages. Ces hésitations de commande sont destinées à produire une impression d'authenticité. Comment suspecter des écrivains, aussi ouvertement candides ? Tous ces procédés appartiennent au répertoire des *artifices de rédaction*, à la stylistique, propres aux *Ṣaḥīḥ* et aux *Mosnad* (2). Au moyen de ces procédés, les rédacteurs ont faussé la signification de la *Sīra* et lancé sur de fausses pistes des générations d'orientalistes.

Nous croyons à l'existence d'un accord entre la république de Naḡrān et Aboû'l Qāsim, devenu le souverain de l'état médinois. Quant à l'encadrement historique de cette donnée, il ne nous inspire aucune confiance. Le *'ahd* ou capitulation, conclue à ce propos, nous semble au contraire une des pièces les plus authentiques de ce genre. Le fond (3) reflète un ordre d'idées, antérieures à la rédaction définitive de la *Sīra*. On y voit

(1) A l'outrecuidance des faqīh contemporains, Al-Bābī, *Nazḥat an-Nizārīn*, (ms. Instit. biblique, Rome), p. 7, aime à opposer la réserve des anciens. Ils savaient dire : j'ignore.

(2) Ces procédés mériteraient d'être examinés en détail. Je me contente des exemples, qui me tombent sous la main. *Oublis* : Moslim, *Ṣaḥīḥ*<sup>2</sup>, I, 483 d. l. ; Boḥārī, *Ṣaḥīḥ* (Krehl), II, 373, 4 d. l. ; I. S. *Ṭabaq.*, II<sup>2</sup>, 35, 20 ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*<sup>2</sup>, I, 117, bas ; 483, d. l. ; II, 91, 9 d. l. ; *Manière archaisante* de rendre les chiffres : I. S. *Ṭabaq.*, II<sup>2</sup>, 88, 15, 20, 27. *Synonymes* : *وَيْحَكَ* et *وَيْلَكَ*, *اَظْفَرُ* et *اَظْفَارُ* ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*<sup>2</sup>, I, 44 ; I. S. *Ṭabaq.*, II<sup>2</sup>, 99, 13 ; Boḥārī, *op. cit.*, IV, 128, 7-10 ; 152 ; *الحياة* ou *الحيا* ; Moslim<sup>2</sup>, I, 90, 7 ; 493, 3 ( *بل* et *اراق* ), 492, 497, 17 ; 506, 15 ; 511, 4 ; 521, 1-2 ; 528 ; II, 280, 5 ; 288, bas ; 299, 8 ; 301, 7 d. l. *Emploi de termes archaïques*, qu'on paraît ne plus comprendre ; Yaḥiā, *Ḥardī*, 62, 15 etc ( *عرق طائر* ) ; 63, 5, etc. *Inversion de termes* ; Moslim<sup>2</sup>, I, 516, 10. *Hésitation dans leur emploi* ; Moslim<sup>2</sup>, II, 205, 4 d. l. ; 234, 17 ; 251, 5 d. l. *Pittoresque sui generis* : Moslim<sup>2</sup>, I, 153, 2, le *ضراط* du démon ; 178, 7 d. l.

(3) Pour le fond, non pour la rédaction traditionnelle, nous revendiquons une véritable authenticité. Ces remaniements postérieurs se proposaient de l'adapter au goût du public, sous les Abbāsides. Ce même public, gâté par la lecture de la *Sīra*, ne comprenait pas davantage le *'ahd* de Ḥodaibiya, en réalité un succès diplomatique.



les parties contractantes négocier sur le pied d'égalité, toutes deux entendues en affaires, pesant la valeur des expressions, calculer la portée des articles composant l'accord (1). A Mahomet les Nağrânites céderont annuellement 2000 pièces d'étoffe, sorties de leurs manufactures, et cela en deux livraisons semestrielles. Le montant de chaque tunique ou étoffe est évalué en monnaie, l'once du Hîgâz avec sa contre-valeur en *dirhems* étrangers. Ceci pour éviter toute contestation. On prévoit jusqu'à l'es-compte. Ainsi, si Nağrân livre des étoffes d'un prix supérieur, le surplus sera déduit de la somme totale. On défalquera également le coût des armes (2), des chevaux et autres montures, qu'ils pourraient être invités à fournir, en leur qualité *d'alliés*. En temps de guerre, ils s'engagent, s'ils y sont requis, à contribuer à l'équipement des troupes musulmanes, opérant dans le Yémen ; à titre de prêt seulement, n'étant pas des tributaires. En cas de perte, le prix de l'équipement serait restitué intégralement. Il demeurerait interdit aux troupes musulmanes de traverser leur territoire (3). Ni eux ni leurs troupeaux ne seraient soumis à aucune dîme ni taxe fiscale. Pour tous les autres cas, personne n'avait le droit de s'immiscer dans leurs affaires intérieures ni de troubler l'exercice de leur culte ou de se livrer à Nağrân à un acte de propagande religieuse (4), même auprès des Juifs leurs tributaires (5).

Il était difficile de s'exprimer avec plus d'indépendance. Nous tenons ici le protocole d'une sorte d'alliance, conclue entre deux puissances, traitant d'égale à égale. Cette conception ne pouvait faire le compte de nos annalistes. Dans notre document ils ont voulu lire l'assujettissement politique de Nağrân. Ils parlent même d'une conquête pure et simple de la ville ; elle aurait été soumise au paiement d'une *dime et demie* (6). L'af-

(1) Comme à Hodaibiya ; cf. notre *République marchande de la Mecque*, p. 5.

(2) Sorties des manufactures nağrânites.

(3) Rares au Hîgâz : d'où nécessité de prévoir le cas.

(4) Balâdori, *Fotoûh*, 65, 5. d. 1 ; mauvaises variantes dans Ya'qoubi, *Hist.*, II, 91-92.

(5) Balâdori, *op. cit.*, 64 ; Tab., *Annales*, I, 1729, 7.

(6) Yâqout, *Mo'jam*, IV, 756, فتح نجران... على النبي وعلى ان يتاسموا المشرك ونصف المير. Cette affirmation vise l'assurance, donnée dans la capitulation : لا يعثرون ; Balâdori, *Fotoûh*, 65, 16 ; conquise par Hâlid ibn al-Walid ; Tab., I, 1724 ; voir plus bas.

firmation est à rapprocher du traitement, infligé d'après la Tradition à la tribu de Taglib.

Les intérêts économiques des Naǧrânites (1) exigeaient une entente avec Médine. La continuation de leurs transactions dans l'Arabie occidentale, la préservation de leurs capitaux engagés au Ḥigâz (2), les amenèrent facilement à faire les concessions, stipulées dans la capitulation. 80,000 dirhems, le prix fort, commercial, habilement inscrit par eux dans l'acte, eût été une lourde charge pour une communauté restreinte, moins riche que la leur. Ce sacrifice leur obtenait la sécurité de leurs opérations, assurait la productivité de leur argent. Dans la vie on se trouve toujours être l'inférieur de quelqu'un. Au désert une seule alternative se présente : être allié ou ennemi. Dans cette société, basée sur la force, la protection d'un chef puissant s'impose (3). Au Ḥigâz, vers l'an 10 de l'hégire, personne n'était plus libre de refuser l'alliance de Mahomet. Précédemment ils s'étaient vus forcés d'acheter en détail la neutralité ou l'amitié de leurs voisins bédouins. Le chiffre, inscrit sous ce titre au budget annuel du *saiyd* de Naǧrân, ne devait pas être notablement inférieur à 80,000 dirhems (4). La protection du potentat de Médine ne leur coûtait pas plus cher et elle avait l'avantage de se montrer plus efficace !

C'est donc s'égarer de les considérer comme ayant reconnu la supré-

(1) De même Aila obtient la « liberté de la mer », بحرهم لهم بحرية, Boḥârî, = *Ṣaḥiḥ* (Kr.), II, 293, n° 2. D'après le contexte, il s'agit principalement d'une alliance ; il y a échange de cadeaux ; Moslim, *Ṣaḥiḥ*<sup>2</sup>, II, 280.

(2) Ils leur vaudront sous 'Omar l'accusation d'usure.

(3) Voir plus haut l'étude sur les B. Ġodām. Ainsi les Banou Ġaṭafân étaient devenus les alliés des juifs de Haibar ; C. de Perceval, *Essai*, III, 218. Les sédentaires se voyaient dans l'obligation de contracter ces alliances avec leurs voisins nomades.

(4) A Médine, pour l'impôt du Yémen on préférait les étoffes, la raison donnée est la suivante : انه اخرون عليهم وخير لهم اجرين بالمدينة. Yahyâ ibn Âdam, *Harâʾ*, 107-08 ; Moslim, *Ṣaḥiḥ*<sup>2</sup>, II, 205. La combinaison satisfait les deux partis. Aux Naǧrânites elle était moins odieuse qu'une somme d'argent. Elle revenait à deux dirhems par tête, si, comme nous le pensons, la communauté comptait 40,000 hommes en état de porter les armes. Voir plus loin. Pour la livraison des étoffes, comp. Bell, *Aphrodito Papyri*, 312. Le Prophète porte un manteau de Naǧrân « à grosse bordure ». Cette حاشية غليظة « marque sur son cou », quand les Bédouins le tirent vigoureusement, selon leurs habitudes — le *ḡafḍ* ! — par le manteau ; Moslim, *Ṣaḥiḥ*<sup>2</sup>, I, 388.

matie politique de l'état musulman, encore plus, d'être passés, même en partie, à l'islam. Le texte de la convention proteste contre ces conclusions. Des vaincus, des néophytes ne dictent pas leurs conditions, ainsi que nous le voyons faire aux Nağrânites. Ils ont pu accepter parmi eux un représentant de Mahomet. Sa présence devait faciliter le règlement des incidents, des malentendus, pouvant survenir dans l'application de la capitulation. Cette institution d'agents diplomatiques, très appréciée par Mahomet (1), pourrait bien avoir été empruntée par lui à l'organisation politique des grandes cités commerçantes de l'Arabie occidentale. On en retrouverait la trace dans l'histoire préislamique de la Mecque (2). Nos auteurs n'en ont pas gardé un souvenir précis. Mais leur curiosité — ne l'oublions pas — s'est éveillée seulement à partir du mouvement islamique. On ne pourra jamais exagérer l'influence sur Aboû'l Qâsim de son éducation qoraïsité.

Représentant diplomatique et commercial, agent chargé d'informer et d'éclairer le bureau politique de Médine, les élus de Mahomet cumulaient ces offices divers. Aboû 'Obaida fut destiné à Nağrân; il aurait reçu alors la qualification de *amîl*, l'homme de confiance de la nation musulmane. Ce titre pompeux, la Tradition le souligne pour masquer la médiocrité d'un personnage, destiné à compléter le fameux Triumvirat historique (3). Mahomet aimait à récompenser par des emplois le zèle islamique et les services politiques de ses amis (4). Le poste de Nağrân, cité opulente, devait être particulièrement lucratif (5) et permettre au fils d'al-Ğarrâh, appartenant à une des plus indigentes familles de Qoraïs, de se

(1) La *Sira* les a transformés en *'amîl*, en donnant à ce terme générique, *agent*, la valeur de *gouverneur*; cf. Wellhausen, *Skizzen*, VI, 7, 29, 30.

(2) Elle a dû posséder ses résidents dans les centres importants, comme les grandes familles de la Mecque avaient leurs *halîf* sur différents points de l'Arabie, intéressés dans leurs affaires commerciales.

(3) Tab., I, 1818, 1; cf. notre *Triumvirat* (extrait de *MFO*, IV), 117; Moslim, *Şahîh*<sup>2</sup>, II, 330.

(4) Moğira ibn Šo'ba a pu être du nombre. Les Nağrânites lui objectent l'anachronisme de Marie, confondue avec la sœur de Moïse; Moslim, *Şahîh*<sup>2</sup>, II, 230, 10.

(5) Il est ambitionné par tous les Compagnons; Moslim, *Şahîh*<sup>2</sup>, II, 330.

créer des ressources. Aboû'l Qâsim connaissait les siens. Voilà pourquoi la nouvelle mission fut ambitionnée par les Compagnons, y compris les plus qualifiés : Aboû Bakr et 'Omar. Contre toute vraisemblance, on tient pourtant à faire conquérir Nağrân par Hâlid ibn al-Walîd. Certaines versions se contentent de l'y envoyer en qualité de prédicateur. D'autres prononcent ici les noms de 'Alî et d'Aboû Sofîân. Nous ne pouvons nous arrêter à discuter la valeur très faible de ces assertions (1).

Telle fut la situation de Nağrân, jusqu'à la mort de Mahomet ; situation analogue à celle des villes, situées au nord du Hîgâz : Maqnâ, Aila, Adroḥ (2), Ġarbâ'. Relations amicales, protection pour le commerce extérieur, dans toute l'étendue des territoires, relevant de l'état médinois ou dans sa mouvance. Le tout contre livraison de produits manufacturés : simples cadeaux, ou si l'on aime mieux compensation pour la liberté du transit, pour la protection obtenue en territoire étranger. De nos jours encore et dans nos sociétés civilisées, ces avantages doivent se payer et font l'objet des traités de commerce. Mais jamais leur concession n'a été considérée comme une marque de vassalité. Voilà pourquoi, au *fatḥ* de la Mecque, les ennemis du Prophète (3) se réfugient à Nağrân (4) comme dans un asile inviolable.

(1) Mas'ûdî, *Tanbih* (éd. de Goeje) 274 ; I. S. *Tabaq.*, II<sup>e</sup>, 122. I. Hîsâm, *Sira*, 958-59, 967, 2. La liste des *résidents* médinois à Nağrân est variée. Hâlid la soumet par les armes, puis l'évangélise (?), évangélisation, complétée par l'Ansârien 'Amrou ibn Ḥazm (longue instruction apocryphe de Mahomet), *Tab.*, *Annales*, I, 1724, 1727, 1852, 1983. Aboû Sofîân, adjoint comme collègue à 'Amrou et chargé des *ṣadaqât*. On insiste sur ce point pour faire croire à la conversion : Yahyâ ibn Adam, *op. cit.*, 83-84 ; Ibn Rosteh, *A'liq*, 202, 20 ; Ya'qûbî, *Hist.*, II, 136 ; une lettre de Mahomet spécifie même la *ḡizta* ; Ya'qûbî, *op. cit.*, II, 89 ; Wellhausen, *Skizzen*, VI, 29.

(2) Dans *Biblische Zeitschrift* (1912, p. 129) le Prof. A. Musil pense devoir maintenir *Adroḥ* (avec deux o) à tout le moins comme « une forme dialectale ». Ma petite enquête dans la région Ma'ân-Petra m'a seulement permis de découvrir l'existence d'un *a* très bref dans la première syllabe de Adroḥ.

(3) Ibn Hîsâm, *Sira*, 862 ; Wâqidî (Wellhausen), 343, où il est question de forteresse et d'enceinte à Nağrân. Un de ces réfugiés mecquois continue à y résider et y meurt *kāfir* (chrétien ?) ; I. Hîsâm, *Sira*, 828, 2.

(4) *Tab.*, *Annales*, I, 1446 ; cf. Ḥassân ibn Tâbit, *Divan* (éd. Hirschfeld), CXLII, 1, d'où la donnée a pu être déduite, d'après la méthode bien connue.

L'affaire de la *ridda* achèvera de préciser la situation diplomatique de Nağrân. Comme toutes les autres tribus, entrées en relations avec le Prophète, elle avait conclu avec lui un accord strictement *personnel*, susceptible de rescision après sa mort. Aboû'l Qâsim disparu, ces Arabes s'empressèrent de dénoncer la convention (1). Ils prétendirent n'avoir rien à démêler avec Aboû Bakr ni à tenir compte du coup d'état, accompli par le Triumvirat. Parmi eux une infime minorité continua à accepter l'islam, mais en se déclarant libre de toute contribution fiscale, qualifiée bien à tort de *ṣadaqa* par des annalistes prévenus (2). Leurs poètes le proclamèrent sans ambages :

« Nous avons obéi à l'envoyé d'Allah, tant qu'il vécut parmi nous. Mais, serviteurs d'Allah, de quoi se mêle Aboû Bakr ?

« Le Prophète, s'il vient à mourir, nous transmettra-t-il en héritage après lui à une chamelle (3) ? Par Dieu ! ce serait le comble du déshonneur (4). »

La première, Nağrân aurait donné le signal de la *ridda*, en chassant le représentant de Médine : c'était une façon expressive de dénoncer l'alliance. Plus tard elle renouvela avec Aboû Bakr le traité, conclu avec Mahomet. On y a fait insérer la défense de la coexistence de deux religions en Arabie (5). Tous les moyens sont légitimes pour justifier d'avance un odieux coup de force. On se figure en diminuer l'odieux en y associant le prédécesseur de 'Omar

Aboû Bakr ne sentit pas le besoin d'innover, ni son successeur 'Omar jusqu'à ce que vers la fin de son califat, il vît la Syrie devenue comme « miel et froment » — pour employer ici le style de Hâlid ibn al-Walîd — (6) et la conquête de l'Égypte sur le point d'aboutir. Soudain le fils de Haṭṭâb, débarrassé de préoccupations extérieures, libre de remanier la carte d'Arabie au gré de sa politique si étroitement nationaliste, se rappela

(1) Tab., *Annales* I, 1874, 7.

(2) Tab., I, 1870, 7; 1873.

(3) Jeu de mots sur le nom d'Aboû Bakr.

(4) Tab., I, 1875.

(5) Tab., I, 1796, 1987.

(6) Aboû 'Obaid, cité dans De Goeje, *Conquête de Syrie*, 172.

une recommandation, laissée par le Prophète mourant : « dans la Péninsule il n'y avait pas place pour deux religions (1) ». Nous n'avons pas à examiner l'authenticité de cette tradition. Le prince Caetani s'en est acquitté avec sa compétence accoutumée. Fidèle à sa méthode, il a réuni tout le dossier de la question. Nous nous contentons d'y renvoyer (2).

L'existence de cette enclave chrétienne riche, nombreuse (3) et prospère devait être une épine pour les musulmans, partout ailleurs triomphants. Juifs du Hîgâz, chrétiens du Yémen, leur fidélité obstinée à leur religion parut une bravade à l'adresse de l'impérialisme arabe, savourant alors ses premières victoires. En sévissant contre ces parias (4), 'Omar pouvait compter sur l'approbation de l'opinion islamite.

Pour faire diversion, on a lancé contre les Nağrânites l'accusation d'usure (5). Elle me paraît un trait lumineux au milieu de cette ténébreuse affaire. J'y crois retrouver la preuve que leurs capitaux continuaient à trouver placement jusque dans le Hîgâz. Un des *Mobaššara*, 'Abdarrahmân ibn 'Auf exerçait lui-même, et du vivant de Mahomet, le *ribâ*, reproché aux chrétiens Yéménites (6). Les banquiers nağrânites ont dû compter parmi leurs débiteurs les Şahâbîs de Médine, bons vivants, grands dépensiers et fréquemment criblés de dettes (7). Il est permis de se demander

(1) Dans son refus aux Nağrânites, 'Alî allègue seulement l'ordre de 'Omar ; voilà pourquoi on affirme que ce serait une des premières mesures de 'Omar ; Tab., I, 2162, 2165.

(2) *Annali*, IV, 354-59.

(3) Elle aurait compté 40,000 habitants. Tab., *Annales*, I, 1987, 7 ; Balâdori, *Fotoûh*, 67, 7. Voir plus bas.

(4) A tort la Tradition place cet arbitraire parmi les premiers actes de 'Omar. Il fallait donner à entendre qu'il agissait conformément aux ordres de Mahomet ; C. de Perceval, *Essai*, III, 444 ; Caetani, *Annali*, V, § 813, note ; I. S. *Tabaq.*, III<sup>1</sup>, 203, 17 ; précédemment les Nağrânites auraient reconnu à un signe que 'Omar les expulserait ; *Ibid.*, 236, 7. La portée précise du fait raconté I. S. *Tabaq.*, III<sup>1</sup>, 208, 12 etc., m'échappe ; il s'agit d'une parenté avec les Nağrânites.

(5) On y voit déjà faire allusion dans le 'ahd, accordé par Mahomet ; Balâdori, *Fotoûh*, 64, 65 ; d'avance il fallait trouver des motifs de rescision. La Tradition trahit son embarras pour légitimer l'arbitraire.

(6) Cf. *République marchande*, 19, 20.

(7) De là toute une littérature sur le paiement des dettes, dans les *Şahîh* et les *Mosnad* ; cf. Boğâri, *Şahîh* (Krehl), II, 85 ; Moslim<sup>2</sup>, II, 4 ; 132-33.

s'ils n'ont pas inspiré ce déni de justice. Ainsi les Anşârs assisteront impas-sibles au massacre des Juifs de Médine, leurs alliés, mais leurs créanciers (Wâqidî, Kremer, 191, 8). Ne voyons-nous pas un grand seigneur yéménite, comme As'at ibn Qais (1) profiter de sa conversion à l'islam pour re-fuser le restant du prix de sa rançon (2) ? Le millionnaire Zobair ibn al-'Awwâm mourra sans savoir si le passif, laissé par lui (3), ne surpasse pas le total de son immense fortune (4). Au moment peut-être, où Yazîd accueillait les doléances des Nağrânites (5), il acquittait un million de dettes, contractées par Ibn Ġa'far. On se demande, comment le grand seigneur hâsimite réussissait à s'endetter avec une pension annuelle de quatre mil-lions, cadeau gracieux du souverain (6) ? 'Omar lui-même expirera, re-devable envers le trésor public (7) de 86,000 dirhems.

Une ère de tribulations allait s'ouvrir pour les chrétiens de Nağrân. Un décret de 'Omar (8) les expulsa de l'Arabie, les autorisant à s'établir en Iraq ou en Syrie. On leur accordait d'y défricher des terres incultes, en compensation de leurs domaines arabes confisqués. Ce n'était pas une fa-veur. Le premier-venu acquérait la propriété des *agri deserti* (mawât), à condition de les mettre en valeur (9). Reçurent-ils des indemnités ? Rien

(1) Ibn Rosteh, *A'laq*, 229, 17.

(2) C'est peut-être une charge ; voir *Mo'awia*, *index* s. v. As'at ibn Qais.

(3) قضاها الله تعالى عنه ; Ša'rānī, *Lawāqih al-anwār*, 19 (msc. Institut biblique), le-quel place Zobair au nombre des ascètes ; *ibid.* ; I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>1</sup>, 76.

(4) Boḥārī, *Šaḥiḥ*, (Krehl), II, 281, 10 ; il ne laisse « ni dinār ni dirhem » ; *ibid.*, 281, 4 d. l., mais plus de 2 millions de dettes ; le seul Ibn Ġa'far avait sur lui une créance de 400,000 dirhems, *ibid.*, 282.

(5) Voir plus bas.

(6) *Iqd'*, I, 118, bas. Les Šaḥiḥ nous présentent constamment les Anşârs et même A. Qāsim, comme créanciers des Juifs ; Boḥārī, (Krehl), II, 84, 85, 1 ; I. S. *Ṭabaq.*, II<sup>2</sup>, 88-89. 'Omar se trouve incessamment débiteur envers le trésor : I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>1</sup>, 198, 10-13 ; 244.

(7) Même cas pour Abou Bakr ; *Iqd'*, II, 209 ; Boḥārī, 432 ; I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>1</sup>, 137.

(8) Il les aurait également accusés d'avoir apostasié (Bakrī, *Mo'gam*, 419, 10 etc.). Voilà pourquoi on affirme parfois leur conversion. Balāḡorī ne connaît rien de pareil. Mais en commettant l'usure, ils ont déchiré le pacte avec Mahomet, ils sont hors la loi, parce que اجزاء القوم انه من تقص عهدا فلا ذمة له ; Balāḡorī, *op. cit.*, 66, 6 ; 67, 4 ; 156, 6.

(9) Cf. Yaḥiā ibn Adam, *Ḥardj*, 61-65 ; *Mo'awia*, 225, etc ; notre *Ziād ibn Abihi*, 57-68.

ne l'indique. (1) Quant à l'exemption de deux ans d'impôts sur les terres à cultiver par eux — une disposition empruntée au droit romain — elle était accordée à tous les propriétaires, revivifiant des terres en friche. Aux Naǧrânites elle annonçait qu'à l'expiration du terme, ils tomberaient sous le régime humiliant du *ḥarāj*. On n'osa pas pourtant les soumettre à la capitation. Sur ce point ils se virent mis sur le même pied que les Banoû Taǧlib (2).

Le décret d'expulsion devait atteindre tous les habitants non-musulmans, Juifs et chrétiens. On ne comprend pas comment Wāqidī, Elie de Nisibe et Ibn al-Aǧīr (3), en rapportant cette mesure, ont pensé aux seuls Israélites. La confusion peut provenir de l'exception admise, croyons-nous, en faveur des familles principales, entr'autres celle des Banoû 'Abdalmadân. On les trouve encore fixés à Naǧrân l'an 40 H. (4) et, semble-t-il, demeurés chrétiens (5). Du moins lorsque cette même année le terrible Bosr ibn Artāa, lieutenant de Mo'âwia, passa par Naǧrân, il qualifia de chrétiens tous les habitants de la cité (6).

Parmi les exilés un petit nombre prit le chemin de la Syrie (7). Le

(1) 'Otmân avouera plus tard qu'en leur faisant une remise de 200 *ḥolla*, il entendait accorder une compensation pour leurs terres confisquées. عَتَمِي لَهُمْ مِنْ اَرْضِهِمْ ; Balāḡori, *op. cit.*, 68, 8, 15 ; comp. 66, 8.

(2) Tab., *Annales*, I, 2595 ; Ibn al-Aǧīr, *Kāmil* E, II, 240, Elias Nisibenus (*C.S.O.* collect. Chabot), p. 65 ; (134 du texte syro-arabe).

(3) La franchise fiscale était généralement de trois ans ; cf. Becker, *Die Entstehung von..... Ḥarāj-Land in Aegypten*, dans *Zeits. f. Assyr.*, XVIII, 312 ; Abou Yūsuf, *Ḥarāj*, 69-70.

(4) Aǧ., XV, 45, 2.

(5) Ya'qoubī, *Hist.*, II, 233, 2 ; 234, 7 : les textes ne sont pas décisifs.

(6) يا اخوان النصراني Ya'qoubī, *Hist.*, II, 234, 7 : une ironie peut-être ? Quoique le rude Qoraisite ait toujours dédaigné l'ironie ; cf. *Mo'âwia*, 42-49. 'Abdalmadân est lieutenant de 'Obaidallah fils de 'Abbās au Yémen, il est tué par Bosr ; après lui, le général de 'Alī promène le feu à Naǧrân به حرقه et y exécute de nombreux 'Otmāniya, (lisez des chrétiens ?) ; Tab., I, 3452.

(7) Leurs anciennes relations avec l'Iraq, avec les Bakrites, la possibilité d'y trouver plus aisément des terres vacantes qu'en Syrie ont dû les engager à préférer l'Iraq.



gros de la communauté se fixa dans la province de Koûfa (1). Ils y donnèrent au nouvel établissement, fondé par eux, le nom de Nağrân ou Nağrâniya, en souvenir de la lointaine patrie arabe. Cette colonie chrétienne, établie dans la Babylonie, nos géographes se montrent embarrassés pour en indiquer l'emplacement précis. Ils s'accordent généralement à le situer à deux journées de Koûfa sur la route de la future cité de Wâsit (2). Les colons y bâtirent des églises et le couvent des S.S. Sergius et Bacchus (3), deux martyrs très populaires parmi les chrétiens d'Orient, peut-être les patrons de l'ancienne cathédrale de Nağrân.

Ils ne se trouvaient qu'au début de leurs infortunes. Le coup le plus grave c'était la dissolution de la communauté. Leur dispersion, leur séparation en trois groupes, fixés en Arabie, en Syrie, en Babylonie, toutes ces nouvelles conditions d'existence marquèrent pour eux le commencement de la décadence. Il en est des sociétés humaines comme de certaines plantes. Leur développement dépend du milieu. Le centre désolé de la Mecque ne fut-il pas redevable de son expansion à sa situation près du carrefour des plus importantes routes commerciales de l'Arabie occidentale (4) ? Quand on analyse les éléments de l'ancienne prospérité de Nağrân, toutes les considérations nous ramènent vers son heureuse position géographique, vers le groupement et l'organisation politique supérieure de la population, au milieu d'une société primitive. La fortune de Nağrân se trouvait indissolublement unie à cet ensemble, aux relations d'affaires, créées parmi les Bédouins, leurs clients séculaires. Leur patience industrielle avait su transformer les vallées orientales du Yémen, les solitudes de l'Arabie centrale en fiefs économiques de Nağrân. Le décret de 'Omar anéantissait tous ces résultats, ruinait l'édifice, élevé par les aïeux.

Ils ne seraient plus désormais que des déracinés, des déportés, des suspects au milieu de l'immense empire en formation. Dans ces conditions

(1) Tab., *Annales*, II, 922, 9 ; Balâdori, *loc. cit.* ; I. S. *Tabaq.*, III<sup>1</sup>, 203.

(2) Yâqout, *Mo'jam*, II, 456, 7 ; IV, 756 ; un des nombreux endroits où l'on place le tombeau de 'Alî : cf. Yâqout, IV, 758.

(3) Yâqout, *Mo'jam*, II, 667.

(4) Cf. notre *République marchande*, 3-4, 28-29.

il ne pouvait être question pour eux de renouer avec leur glorieux passé. Leurs institutions municipales avaient contribué à la prospérité de leur patrie arabe : elles auraient constitué un anachronisme dans leur nouvelle existence. Pour assurer le succès de leurs entreprises économiques et industrielles, il fallait le milieu, fourni jadis à leur activité par la vallée de Nağrân, carrefour et débouché des routes du Bağrain, du Yamâma, du Ḥadramaut, du Ḥiğâz et du Yémen maritime (1). Bientôt leur cité serait rayée de la liste des grands marchés d'Arabie (2) ; elle descendrait au niveau de sa voisine Ġorâs ; sa prospérité passerait à Ṣa'da, héritière de ses plus lucratives industries, celle du cuir surtout (3). Enfin elle se verrait réduite à devenir une dépendance de Ṣan'â', tout en continuant à être comptée parmi les *métropoles* مَمَارِث du Yémen (4). A ce titre et aussi en souvenir de sa célébrité passée, les routiers, les recueils géographiques continuent à enregistrer son nom pour fixer les positions, pour réperer les distances (5).

Confinés désormais à Nağrâniya de Babylonie, forcés de se créer une situation, à laquelle rien ne les avait préparés, ils s'y virent submergés dans la mer des tributaires chrétiens et mazdéistes, à la merci des *dihqâns* (6), obligés à mettre en valeur pour le compte de ces *latifondistes* des terres jusque-là improductives. Le noyau principal de leur tribu, le clan le plus nombreux et le plus aristocratique, celui des Balḥârîṭ ou Banoûl

(1) Routes de 'Aden à la Mecque, du Yamâma au Yémen etc., cf. Iṣṭahri, *Géogr.* (éd. de Goeje), 28 ; Hordâlibeh, *Masâlik* (éd. de Goeje), 153, 2 ; 193 ; surtout Hamdâni, *Gazira*, 84, 8-2 ; 128, 21-24 ; 189, 1. (Voir les références données plus haut).

(2) Hamdâni, *op. cit.*, 180, 1. Comme à la Mecque, à Taïf, l'islam agit en qualité de dissolvant. Toute l'Arabie s'appauvrit en hommes, en argent. Il faut également mettre en ligne de compte l'extension exagérée de l'empire arabe.

(3) Iṣṭahri, *Géogr.*, 24 ; Maqdisi, *Géogr.*, 87.

(4) Maqdisi, *Géogr.*, 53, 7 ; 59, 70.

(5) Ibn Faqih, *Géogr.* (éd. de Goeje), 28, 37, 128 ; Hamdâni, *Gazira*, 165, 12 ; 207, 239.

(6) Cf. Balâdori, *Fotouḥ*, 66, 15 (sur ce texte voir plus loin) ; ils sont persécutés par les dihqâns ; Balâdori, *loc. cit.* ; 'Omar leur concède pourtant que ما اعتسأوا من شيء فهو لهم مكان أرضهم باليمن ; *Ibid.*, 66, 8.

Hârit paraissent avoir hésité à accompagner leur exil (1). 'Omar s'était contenté de recommander les expulsés à la bienveillance des fonctionnaires iraqains. Mais il avait énervé cette recommandation banale en reniant la signature du Prophète, quand par ailleurs il se retranche volontiers derrière cette haute autorité et s'interdit de toucher aux privilèges concédés par Mahomet (2). C'était d'un exemple déplorable ; il ne passera pas inaperçu. Le vieil Aboû Sofiân nous paraît avoir été mieux inspiré. Il conseillera plus tard au calife 'Otmân de ne pas revenir sur un acte arbitraire de 'Omar, quoique commis au détriment de son propre fils 'Olba. « Ainsi, ajouta-t-il, vos successeurs apprendront à respecter vos propres décisions » (3). Parmi les autorités locales, personne ne s'intéressera aux exilés chrétiens. Ils durent à leur seule énergie, s'ils réussirent à trouver un abri (4).

Malgré leur dispersion, malgré la diminution de leur nombre, l'obligation des 2 000 *holla* continuait à peser sur la communauté. Bientôt les califes les utiliseront pour revêtir la Ka'ba (5). C'étaient donc des étoffes de prix. Au début de la dynastie 'abbaside, leur valeur avait plus que décuplé (6). Cette hausse énorme s'est opérée graduellement. Elle est due vraisemblablement aux exigences d'un fisc insatiable : avec ces parias, on n'avait plus de ménagements à garder ! A ces complications, ajoutez celle de leur installation au milieu d'un pays, où ils paraissent avoir été accueillis avec une hostilité marquée.

(1) Toujours mentionnés par la suite comme demeurés à Nağrân ; *Ağ.*, XV, 45, 2 ; Hamdâni, *Ğazira*, 117, 125 et *passim*, voir l'index s. v. *Balḥarīt*. Dès le début et sous Mahomet ils paraissent avoir fait bande à part ; cf. Wellhausen, *Skizzen*, VI, 29. Balâdori, *Fotoûḥ*, 67, 5 parle de divisions *تصادروا* dans leur sein. 'Omar a pu s'en prévaloir, ou bien une minorité provoquer la fatale mesure. On pourrait interpréter de la sorte leur requête à 'Omar : *قلوا الجنا* ; Balâdori, *loc. cit.*

(2) Yaḥiâ, *Harâğ*, 65, 20 ; ailleurs, 67, 10, il confisque une *qat'i'a*, accordée par Mahomet.

(3) Tab., *Annales*, I, 2766, 11.

(4) Comparez Yâqoût, cité plus bas.

(5) Balâdori, *Fotoûḥ*, 47. Mahomet, les Compagnons les estimaient de même, on l'a vu.

(6) Nous parlons de la contre-valeur en monnaie courante, en dirhems, comme parle le *'ahd* du Prophète aux Nağrânites.

'Omar avait promis de leur fournir dans l'Iraq des terres vacantes en compensation des confiscations, opérées en Arabie. Cet engagement ne fut pas pris au sérieux par les autorités locales. Longtemps les Nağrânites vaguèrent à la recherche d'une installation (1). Ils finirent par s'établir dans une région du vaste gouvernement de Koûfa, au milieu des Dailam (2), une des plus remuantes populations de l'Iraq. Ce fut pour eux le signal d'une série de vexations. Leurs voisins élevèrent des protestations auprès de 'Omar contre leur présence. Ce calife mourut avant d'avoir pu régler l'incident. La solution fit partie de la succession compliquée, léguée à 'Otmân. L'évêque et le *'ağib* des Nağrânites partirent pour Médine afin d'y soutenir les intérêts de leurs contribuables. Ils se virent accueillis avec bienveillance par l'excellent 'Otmân. Des informations furent demandées à 'Otmân ibn Honaif, précédemment chargé par 'Omar d'enregistrer les possessions du domaine dans l'Iraq (3), dont les terres vacantes faisaient partie. L'enquête tourna au désavantage des Nağrânites.

Sur les traces des plénipotentiaires chrétiens, les dihqâns babyloniens n'avaient pas manqué d'envoyer leurs agents à Médine (4), en vue de travailler l'entourage du calife ; en particulier, les conseillers écoutés (5), quand il s'agissait de la fiscalité iraquaine. Les *latifondistes* perses (6), du moins les plus importants, possédaient d'ailleurs leurs représentants, leurs fondés de pouvoir auprès des gouverneurs provinciaux et, nous croyons

(1) C'est le sens de la variante ܢܥܬܪܬܐ, préférable à celle du texte : Yâqûût, *Mo'jam*, IV, 758.

(2) Ġāhiz, *Trta Opuscula*, 49, 14.

(3) J'y trouve une nouvelle preuve de la justesse de l'induction (Cf. notre *Mo'ducta*, 228, 236), sur la nature limitée des opérations cadastrales d'Ibn Honaif en Iraq: Balâdori, *Fotoûh*, 66.

(4) Voilà des chrétiens et des païens, séjournant longuement à Médine ; des centaines d'autres étaient amenés au Hîğâz pour les mêmes motifs. Que reste-t-il de la prétendue interdiction de séjour, portée par 'Omar contre les infidèles ? Juifs à Médine sous 'Omar ; cf. Moslim, *Şahîh*<sup>2</sup>, II, 545 ; Caetani, *Annali*, V, § 791.

(5) Ce poste avait été longtemps occupé par l'ancien dihqân perse Hormozân, pensionné et retraits à Médine: Cf. *Mo'da'ia*, 80, 278, 394 ; Boḥârî, *Şahîh* (Krehl), II, 292, 16.

(6) Dihqâns, grands propriétaires fonciers ; Yaḥiâ ibn Adam, *Harûğ*, 42-43.

pouvoir ajouter, auprès des califes. 'Omar mourant désignait peut-être ces intermédiaires, quand il se plaignait de la multitude des « A'âgim », présents à Médine. Cette situation a été mise en lumière par les papyrus d'Égypte, publiés par M. Bell (1). Les textes désignent ces agents sous le nom de *halîfu* et d'ἡποκριτάριος (2). Ils prenaient les intérêts de leurs commettants et avaient en outre à répondre de la solvabilité des dihqâns, chargés de la rentrée des impôts en leur district.

Ces derniers se prétendaient lésés par les colons chrétiens <sup>اردعهم عن ارضهم</sup>. L'objection élevée par eux me paraît loin d'être claire. Quelle était la nature du dommage, causé aux seigneurs terriens ? Les Nağrânites se dérobaient-ils au rôle de serfs de la glèbe — contre les prétentions des dihqâns — ou bien leur voisinage éloignait-il les paysans, fermiers des gros propriétaires (3) ? Comme nous l'apprend l'histoire de la fiscalité byzantine, ceux-ci cherchèrent toujours à réduire à leur merci les colons demeurés indépendants (4). Tous les torts ne devaient pas se trouver du côté des cultivateurs chrétiens. Sans quoi 'Otmân n'aurait pas, contre l'avis de son conseil, compris la nécessité de leur accorder au moins une satisfaction partielle. Ils pouvaient exhiber deux documents importants en leur faveur : l'écrit de Mahomet et la *charte* (5) de 'Omar. Ce terme manque en ce sens à nos lexiques (6). Il suggère l'existence d'une sorte de diplô-

(1) Cf. *Aphrodito Papyri*, n° 1360.

(2) Bell, *loc. cit.* La tyrannie des dihqâns ne devait pas moins se faire sentir en Iraq, que celle des pagarques, tous latifondistes, en Égypte ; cf. Bell, *Introduction*, p. XXXV-VI.

(3) Cf. Yâqout, *Mo'ğam*, IV, 758.

(4) Cf. M. Gelzer, *Studien zur byzantin. Verwaltung Aegyptens*, 73 etc.

(5) <sup>اردني شرط عمر</sup> ; Balâdori, *Fotoûh*, 66.

(6) Cf. *Tâğ 'arous*, V, 166 ; Dozy, *Supplément s. v.* شرط, I, 746. Je le crois dérivé de ὁρίτης, lequel a déjà fourni قرطاس (sur ce mot cf. Fraenkel, *Aram. Fremdw.*, 245-46). Le sens de *condition* (il faudrait au moins شروط) ne peut convenir au contexte de Balâdori. Comme le montrent les lexiques, شرط désigne d'abord un contract de vente. Pour la permutation philologique, comp. شرط de ὁρίτης, ὁρίτης (comp. Fraenkel, *op. cit.*, 239). cf. I. Doraid, *Itiqâq*, 160, 294-95. A Hodaibiya, 'Ali يكتب الشرط, écrit la *convention* ; Boḥâri (Krehl), *Ṣaḥîh*, II, 300, 7, 7 ; (comp. I. Hišâm, *Sira*, 747, 2, où كتاب = شرط). 'Iqd<sup>4</sup>,

me, délivré par la chancellerie du second calife (1), probablement une recommandation, adressée aux fonctionnaires de la Syrie et de l'Iraq, attestant le droit des Naǧrânites à une compensation immobilière.

Le bon 'Otmân n'en demanda pas davantage. Il écrivit donc au gouverneur de Koufa, Walid ibn 'Oqba : « J'ai décidé de leur accorder une remise de 200 *holla* sur leur contribution globale, en vue d'Allah, et *comme compensation* pour leurs anciennes possessions. Je vous recommande leur communauté ; elle possède des titres exceptionnels à notre protection » (2). Le ton était bienveillant et l'expression, croyons-nous, sincère. On voit de quelle haute antiquité peut se réclamer l'onctueuse phraséologie officielle, dont la bureaucratie ne s'est jamais montrée avare dans les pays islamites. De retour à Koufa porteurs de cette pièce, les députés constatèrent le départ de Walid, expulsé par ses administrés (3). Convaincus désormais de l'impuissance de l'administration, ils résolurent de s'aider eux-mêmes et à force d'énergie finirent par conquérir la position disputée (4).

Les troubles de l'Iraq, les perpétuels changements de gouverneurs à

II, 238, 7, 8. Dans les textes anciens شرط et le verbe اشترط désignent toujours un acte écrit, fréquemment une convention diplomatique : I. S. *Tabaq.*, II<sup>1</sup>, 74 ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*<sup>2</sup>, II, 87, 3, 17 ; 252 ; كتب et اشترط *inter se convertuntur*, comme كاتب répond à Χαρτογράφος dans les papyrus et dans les documents correspondants (tel Severus ibn al-Moqaffa'). Cf. Bell, *Aphrodito Papyri*, Introd., XXI, n° 1352 ; comp. p. 312 et la l. 77.

(1) On en trouve des fragments défigurés, Tab., *Annales*, I, 2165 : instruction de 'Omar pour régler la déportation des Naǧrânites ; essai maladroit pour en atténuer l'odieux. Tous les non-musulmans devaient partir ; خيّرهم البلدان ... نعطيهن أرضاً كارضهن ; اقراهن لهم بالحق على أنفسنا.

(2) Balâdîrî, *Fotoûḥ*, 66 ; قوبر لهم ذمة. Cette *dimma* (le terme n'a pas été choisi au hasard ; le ḥadîṭ s'obstinant à présenter les Naǧrânites non comme des alliés, mais comme des tributaires, *dimis*) c'est la capitulation de Mahomet : اتوني بكتاب رسول الله صلعم : شرط = كتاب.

(3) Yâqout, *Mo'gam*, IV, 758.

(4) Yâqout, *loc. cit.* Les califes omaïyades ont pu reprendre la politique des empereurs byzantins, heureux de soutenir contre les *latifondistes* les colons indépendants. (Cf. M. Gelzer, *op. cit.*, 75). Il n'était pas dans leur intérêt de fortifier la position des dihqâns, représentants de l'ancienne aristocratie iranienne.

Koufa ne permirent pas aux Nağrânites de jouir immédiatement de la remise, accordée par 'Otmân. C'était un bien léger adoucissement. Outre les 1,800 *holla*, ils se virent, au bout des deux années de franchise fiscale, concédée par 'Omar, assujettis à payer la contribution des terres, défrichées par eux. Ce cumul injustifié de charges les mettait au-dessous des populations, conquises à main armée. Leur triste situation les engagea à adresser de nouvelles réclamations à 'Alî, successeur de 'Otmân. L'inspiration était malheureuse. Si l'on peut en croire la Tradition, 'Alî devait connaître Nağrân. Mahomet l'y aurait envoyé pour recueillir la *şadaga* et la *ğizîa* (1). L'addition du dernier vocable est injustifiée, les Nağrânites, y compris les chrétiens, n'y ayant jamais été astreints en Arabie. Les 'Abbâsides eux-mêmes ne lèveront pas de *ğizîa*, quand il s'agit d'Arabes chrétiens, même fixés en dehors de la Péninsule (2). Mais ne fallait-il pas rendre vraisemblable l'existence d'une fraction musulmane à Nağrân, tirer 'Alî de l'oubli, où l'avait laissé son beau-père depuis Haibar ? (3) La mission de 'Alî au Yémen correspond à toutes ces préoccupations.

L'orthodoxie, et beaucoup plus la Šî'a (4), relève chez le quatrième calife une dureté marquée à l'égard des chrétiens (5). Par ailleurs nous le connaissons intraitable et obstiné en matière d'impôts. Il ne cesse de harceler ses fonctionnaires à ce sujet. « De l'argent, encore de l'argent ! » Voilà le canevas d'innombrables dépêches à ses gouverneurs. Sa correspondance administrative est celle d'un marchand, âpre au gain (6). Non

(1) Tab., *Annales*, I, 1750 ; I. Hišâm, *Sira*, 967 ; Yaḥiâ, *Harâğ*, 9 ; il doit s'agir de son envoi au Yémen, partout attesté et vraisemblablement historique.

(2) Comp. le cas des Tağlibites.

(3) Comme aussi mettre Fâtîma en évidence ; cette mission du mari est combinée avec la présence de Fâtîma au dernier pèlerinage ; cf. I. S. *Tabaq.*, II<sup>a</sup>, 122.

(4) En vue de justifier sa propre intolérance à l'endroit des hétérodoxes ? Il est à propos de lui opposer le libéralisme plus intelligent des Omayyades. Avant l'envoi au Yémen, Mahomet impose la *imâma* à 'Alî, signe du commandement, comme il l'avait fait devant Haibar ; lui-même la porte au jour du *fath* de la Mecque ; *Tabaq.*, II<sup>a</sup>, 49, 7 ; 101 ; 122 ; comp. plus haut p. 217 etc.

(5) Il défend de les saluer le premier ; Moslim, *Şahîḥ*<sup>2</sup>, II, 240. Voir plus tard la situation de Tağlib : il y ajoute l'insulte ; *Iqd*<sup>4</sup>, III, 294.

(6) Ya'qûbî (son admirateur !), *Hist.*, II, 235, bas ; 236, 1, 8 ; 237, 4 ; 238, 241. A tous les califes 'Alî arrache des concessions de domaines.

que personnellement il se trouvât à l'étroit. « Bien avant l'assassinat de 'Otmân, le seul revenu de ses terres lui rapportait annuellement 100,000 dirhems » (1). Le montant de cette rente, appréciable chez un Mecquois, arrivé vingt ans auparavant pieds-nus (2) à Médine, n'a pu diminuer sous son califat. Ses reproches, ses mercuriales n'épargnent pas les plus intelligents, les plus loyaux de ses représentants, comme Ziâd ibn Abihi (3). Tous lui paraissent suspects, de préférence les 'Abbâsides. L'avidité de leur père 'Abbâs avait effrayé le Prophète (4). Instruit par une malheureuse expérience, 'Alî paraît toujours redouter d'arriver trop tard, le lendemain du jour, où ses gouverneurs (5) ont disparu avec la caisse provinciale. A ces reproches, certains fonctionnaires — tels Ibn 'Abbâs — répondraient impudemment : « J'aurais eu le droit de me tailler la part plus belle » (6). Un pareil souverain ne pouvait comprendre le bien-fondé des réclamations des Nağrânites. Ils les écarta brutalement (7).

Leur situation venait pourtant d'empirer. Au régime byzantin, le califat avait emprunté le concept de la responsabilité des groupes cadastraux. Cette théorie répondait merveilleusement à la mentalité spéciale des nomades, habitués à considérer l'humanité, comme partagée en tribus.

(1) Yaḥiâ, *Harâḡ*, 61, 2 : « ما قُتِلَ ابنُ عَفَّافٍ حتى بَلَغَتْ غَلَّةُ عليٍّ مائة ألف ». Cela n'empêche pas Mas'ûdî, *Prairies*, IV, 441, d'affirmer que 'Alî n'a pas possédé de domaine, *da'a*. D'après Balâḡori, *Ansâb*, 431 a : « كانت غلة عليٍّ از مروت الف دينار فجعلها صدقة ». Il en constitua *sa'ṣadaqa*, sorte de domaines, de biens-fonds inaliénables, de *waqf*, comme on dira plus tard.

(2) Ou ensanglantés, comme s'exprime la *Sirâ*, *تَعَطَّرَتْ قَدَمَاهُ* ; Ibn Aṭîr, *Kâmil*, II, 44.

(3) Balâḡori, *Ansâb*, 445 b, 446 b ; notre *Ziâd ibn Abihi*, 102.

(4) Boḥârî, *Ṣaḥîḥ* (Krehl), II, 294.

(5) Comme Ibn 'Abbâs ; cf. Ya'qûbî, *Hist.*, II, 236, 237 ; il emportait six millions. *Iqd'*, II, 242 bas. 'Omar redoute de même l'avidité d'Ibn 'Abbâs, *op. et loc. cit.* Chaque semaine on fait vider le trésor par 'Alî, parce que dans le concept théocratique, il était *مال المكين* ; *Iqd'*, II, 214. La même idée se retrouve à la base des ḥadîṭ, où l'on représente le Prophète mourant endetté et ses premiers successeurs après lui, (références données plus haut). Contestations d'intérêt entre 'Alî et 'Abbâs pour la *ṣadaqa* du Prophète, voir Moslim, *Ṣaḥîḥ*<sup>2</sup>, II, 71, 73 ; ils s'insultent grossièrement en présence de 'Omar et des *Mobaṣṣara*.

(6) Balâḡori, *Ansâb*, 451 a ; *Iqd'*, II, 243. 6 d. l. D'après *Iqd'*, II, 242, 8, Ibn 'Abbâs dérivait ce droit prétendu de Qoran, 8, 42.

(7) Yaḥiâ, *Harâḡ*, 9 ; Balâḡori, *Fotoûḥ*, 67 ; Yâqûṭ, *Mo'gam*, IV, 757.



En dépit des vicissitudes, arrivant à modifier la force, la composition, la capacité productive d'une de ces collectivités fiscales, celles-ci demeuraient solidaires pour les obligations contractées à une époque antérieure. Le conquérant s'obstinait à en réclamer l'acquittement intégral. Il entendait rentrer dans son dû (1), comme il l'appelait, sans s'inquiéter des ressources financières du groupe de contribuables, de la diminution, de l'appauvrissement de ses membres. Devant lui les chefs de la collectivité devaient répondre pour leurs inférieurs.

L'agglomération principale des Nağrânites de la province de Koûfa, continuait à être gouvernée par un 'Âqib et par l'évêque (2). Ces deux personnages envoyaient annuellement des agents en Syrie et dans les autres pays, ayant accueilli leurs compatriotes, afin de recueillir auprès de chacun sa quote-part de contribution pour l'acquittement du tribut des 1,800 pièces d'étoffe (3). Leur nombre avait diminué « par suite de la mort, du passage à l'islam de plusieurs (4). En outre ils demeuraient exposés aux razzias des Bédouins, aux vexations injustifiées des fonctionnaires » (5).

L'exil décrété par 'Omar contre les Nağrânites n'était qu'un article du vaste programme nationaliste du second calife, un régime d'exception, inauguré par lui, pour débarrasser la terre arabe d'éléments non-islamites. Que l'application n'en ait pas été intégrale, il n'importe ! Des chrétiens continueront à résider à Nağrân, comme les Juifs demeurèrent par grou-

(1) *Áxxov*, comme s'expriment les papyrus. Voir Bell, *Aphrodito Papyri*, index, s. v. ; notre *Ziâd ibn Abih*, 63 etc., extrait de la *Rivista degli studi orientali*, IV.

(2) Il n'est plus question du *saiyd*, (voir plus haut). L'expulsion a dû mettre fin au *triumvirat* municipal de Nağrân.

(3) Balâđori, *Fotoûh* 67, 9 etc.

(4) Surtout parmi les Balhârit, demeurés en Arabie.

(5) Requête des Nağrânites, datant de l'époque marwânide, mais décrivant une situation plus ancienne ; Balâđori, *loc. cit.* Pour le règne de 'Alî, comp. p. ex. Yaḥiâ ibn Adam, *Ḥarâğ*, 21, 6-9.

pes à Médine, (1), après leur expulsion par Mahomet (2). 'Omar visait à atteindre les chrétiens yéménites dans leur prospérité matérielle, objet d'envie pour les musulmans ; à rompre leur cohésion, secret de leur attachement à leur culte et à leur passé historique. Ce but sera malheureusement atteint.

Le cas des Naǧrânites n'a pas été étudié jusqu'ici, au point de vue de l'organisation fiscale des Arabes : il contribue à faire mieux comprendre ce sujet, toujours imparfaitement connu. A ce titre il mérite d'être examiné de plus près : les développements précédents permettront déjà de s'en rendre compte.

Voilà donc un groupe compact, homogène (3), d'environ 40,000

(1) Et même à Haibar ; Hamdâni, *Ġazira*, 130, 14. Des clans médinois, comme celui des Banoû Zoraiq, renfermaient des éléments juifs considérables. Aboû'l Qâsim se vit forcé de les tolérer ; comp. I. S. *Ṭabaq.*, II<sup>2</sup>, 4, l. 21-23. Même situation pour les Banoû'l Hâriṭa (voir plus haut, p. 247) et pour les 'Abdalašhal ; ils portent le nom très hébreu de *יושר* ; Balâdori, *Ansâb*, 17<sup>o</sup> a ; Moslim, *Ṣaḥiḥ*<sup>2</sup>, II, 76 bas. Au moment de l'hégire—Ṭabari, *Tafsir*, II, 13, 7 en convient—les Juifs formaient la majorité à Médine. On prétend Aboû Bakr empoisonné par les Juifs de Médine ; ils y seraient donc demeurés ; Tab., *Annales*, I, 2127 bas. Ce prétendu empoisonnement est destiné à lui valoir le titre de *martyr*, comme à Aboû'l Qâsim — mort des suites de l'empoisonnement de Haibar — et aux trois successeurs d'Aboû Bakr. Mahomet ensorcelé par un des « Banoû Zoraiq, ḥalif des Juifs *ḥalif li-yahūd* » ; Boḥârî, *Ṣaḥiḥ* (Krehl), IV, 128, 6. Passage intéressant ! Des Médinois étaient donc *ḥalif* Juifs ! Je l'ai-toujours-soupçonné, cette situation a dû être fréquente à Médine, plus que l'inverse, préférée par la Tradition. Comp. Ibn Hišâm, *Sira*, 178, 7 : *وكانوا لهم حكاماً* peut s'interpréter dans les deux sens, avoir comme sujet les Juifs ou le groupe Aus-Hazrağ. A la mort du Prophète, les Juifs détiennent toujours le commerce des céréales à Médine et Aboû'l Qâsim est leur client ; Boḥârî, *op. sup. cit.*, II, 9-10 ; 16.

(2) D'après le Talmud les païens devaient être exclus de Jérusalem ; *Rev. étud. Juives*, T., 63, p. 47 etc. Que la présence des hétérodoxes souille le territoire sacré, ce concept n'est pas d'origine arabe. Je soupçonne que, avec tant d'autres prescriptions, l'école de Médine l'aura emprunté à la tradition juive ; elle a mis des siècles avant de le faire accepter. Autres emprunts analogues : défense de louer les maisons à Jérusalem, d'y élever des poules ; *Rev. étud. Juives*, t. 62, p. 202, 203 ; même prescription pour les maisons de la Mecque ; Balâdori, *Fotoḥ*, 43 ; pour les poules, cf. Ġāḥiẓ, *Ḥaiawân*, I, 110,

(3) Au point de vue des mœurs, des institutions. A Naǧrân les auteurs arabes dis-

âmes ou même 40,000 hommes en état de porter les armes (1) : ces chiffres ronds sont fournis par nos sources. Pendant 15 ans environ, c'est-à-dire jusque vers la fin du règne de 'Omar, leurs obligations fiscales se réduisent à la livraison de 2 000 pièces d'étoffe d'une valeur nettement déterminée. Ils demeurent libres par ailleurs de toute autre contribution (2). Dans le cas d'une prestation extraordinaire, non prévue dans la capitulation ('*ahd*), ils ont droit à une indemnité, à une défalcation *pro-rata* sur le tribut global. Longtemps cette réglementation ne provoqua aucune protestation ; on la voit acceptée par les deux partis. C'est que les Nağrânites n'avaient pas lésiné sur le montant de leur contribution. Au temps du Prophète, 80,000 dirhems constituaient, nous l'avons observé, un apport respectable (3) pour la communauté peu fortunée de Médine.

L'arbitraire mesure de 'Omar vint à porter le trouble dans cette entente cordiale — toute à l'avantage de Médine — en dispersant la communauté, en y provoquant des troubles et une notable diminution des membres, principaux producteurs de la richesse collective.

Parmi les chrétiens conquis, le groupement, la réunion en des centres fermés, la présence de chefs religieux, gardiens vigilants de leurs traditions historiques, défenseurs autorisés de leurs privilèges, tout cet ensemble contribuait puissamment à maintenir la fidélité à la foi des an-

---

tinguent déjà une population primitive, les B. Af'â, qualifiés de Ġorhomites (à eux appartient le grand *hakam* de la ġâhiliya, افى الجرهمي, Tab., I, 1109) puis les Banou'l Hârit ; Tab., I, 1987. De là peut-être la sécession de ces derniers, au moment de la déportation.

(1) Et cela à la mort de Mahomet ; Tab., I, 1987. Pour les multiples de 4, comp. Hanbal, I, 294 : اربعة وخمسة السرايا اربعة وخمسة الجيوش اربعة آلاف ولا يغلب : اثنا عشر الف عن قلة. Pour le nombre 40, cf. ZDMG, LXI, 913 etc ; LXV, 217 etc. Pour la population et l'étendue de Nağrân, relevons la modération de nos auteurs, comparés aux sources non arabes, sur le même sujet ; ZDMG, XXXV, 50, 54, 698.

(2) لا يُعْشرون ولا يُحْشرون ; Balâdori, *Fotoûh*, 65

(3) Comp. le montant des premières contributions apportées à Médine et l'émoi provoqué à leur arrivée ; Boğâri, *Şaḥîḥ* (Krehl) II, 292, 294. Le chiffre de 100,000 dinârs, indiqué par Elias Nisibenus (coll. Chabot) pour la contribution globale de Aila et Adroḥ (et non Adroḥ) ne mérite aucune créance.

cêtres. Voilà pourquoi les villes de Syrie, peu fréquentées au début par les Arabes (1), conservèrent longtemps leur aspect caractéristique de centres chrétiens. Le modeste *masjid*, cercle politique autant que lieu de prière, élevé dans les *ḡond* ou métropoles des circonscriptions militaires (2), ne pouvait modifier le caractère de ces agglomérations, où tout rappelait le passé (3). Privés de ces avantages, les Naḡrânites, dispersés en Syrie et dans l'Iraq, c'est-à-dire, sur les terres du *ḡarāy* (4), devenaient assujettis au paiement de l'impôt. En vertu d'un axiome, de bonne heure entré dans le droit fiscal des conquérants, ils suivaient la nature du sol, où ils se trouvaient fixés. En Arabie, terre impérialiste, les taxes foncières étaient inconnues, parce que les nomades du Hîḡâz ignoraient la propriété territoriale. Hors des limites de la Péninsule privilégiée, la fiscalité saisissait sa proie. Simultanément on continuait à faire peser sur les exilés chrétiens la contribution, stipulée par Mahomet. Ce cumul odieux et injustifiable réunissait deux situations, ou états juridiques incompatibles : celle d'*allîs*, comme les avait traités Aboû'l Qâsim, celle de *tributaires*, où les réduisait l'arbitraire de 'Omar.

Rien d'étonnant s'ils ont vu leurs rangs s'éclaircir par des défections. Nous pouvons les en croire sur parole, puisqu'ils en conviennent dans une requête à Yazîd I (5). Son avènement paraît avoir été salué avec bonheur par les Naḡrânites, comme par les autres chrétiens de l'empire. *Vir gratissime habitus* ! Ainsi le jugera quelques années plus tard un anonyme chrétien. Le nouveau souverain s'entourait volontiers, ils le savaient, de leurs

(1) Cf. notre *Bidia*, (dans *MFO*, IV), 91 etc.

(2) Les *masjid qaum* étaient en réalité des cercles privés, réservés aux membres du clan, de la tribu. On y priait, comme on aurait prié chez soi, mais en forme *privée*. Ces *masjid-qaum*, multipliés dans les établissements plus arabes de Koufa, Baṣra, étaient rares en Syrie, en Egypte ; en ces pays les conquérants ayant préféré demeurer groupés en dehors des villes.

(3) Cf. *Ziâd ibn Abihî*, 88 etc. Nous reviendrons sur ce sujet en publiant notre communication au XVI<sup>e</sup> congrès des Orientalistes (Athènes, Avril 1912) sur *le concept primitif du vocable masjid mosque*.

(4) Cf. *Ziâd ibn Abihî*, 61 etc.

(5) Sous 'Omar II, ils se verront réduits au dixième de leur total primitif, *وُجِدُوا عَلَى الشَّرِّ مِنْ عَدَّتِهِمُ الْأَوَّلَى* ; Balâḡori, *Fotoûḥ*, 67.

coreligionnaires au point de soulever les récriminations des musulmans (1). Tous connaissaient les noms d'Ibn Sargôûn et de Alḥṭal, le premier comme l'influent ministre, le second comme poète favori de l'émir des croyants. Le Taḡlibite appartenait en outre à la fraction des monophysites (2), celle des Naḡrânites. Le moine Mariânos, le précepteur de son fils Ḥâlid, son secrétaire ou directeur de sa chancellerie (*kâtib*), Ḥasan ibn Wabḥ, étaient également chrétiens. Ḥasan avait déjà rempli cette fonction sous Mo'âwia. Ce monarque en mourant l'avait recommandé à son fils. Quand la mort enleva ce vieux serviteur de la dynastie, Yazîd le remplaça par son fils Qais ibn Ḥasan (3). C'est seulement sous les Marwânides qu'on peut constater une réaction contre les fonctionnaires chrétiens.

Tout cet ensemble attestait suffisamment le libéralisme du fils de la chrétienne Maisoûn, comptant encore des *oncles*, demeurés chrétiens, parmi les Kalbites de Syrie (4). Pourquoi les Naḡrânites n'en feraient-ils pas l'épreuve ? A son inauguration, chaque calife, en don de joyeux avènement, faisait à ses sujets une remise d'impôts (5). Les exilés de Naḡrâniya se contentaient de réclamer justice. Ont-ils espéré se voir délivrés de l'impôt des tributaires, du *ḥarâḡ*, spécialement odieux à des Arabes ? Nous ne le pensons pas. Mais l'esprit ouvert, le cœur généreux du souverain comprendraient l'iniqité, commise à leur égard, quand on maintenait pour eux la lourde obligation des 1,800 *ḥolla*. Leurs espérances ne furent pas entièrement frustrées. En consultant l'histoire financière du califat (6),

(1) Cf. *Mo'âwia*, 299 ; il aime à séjourner dans des districts chrétiens ; *Mo'âwia*, 381-82.

(2) Voir le travail de Halévy, cité plus haut, dans *Rev. étud. Juives*, XVIII. Prospérité des Coptes (monophysites) sous le califat de Yazîd ; cf. Severus ibn el-Moqaffa' (éd. Seybold, dans *C. S. A. coll. Chabot*), 122, 16-17 ; comp. les judicieuses remarques de C. H. Becker dans *Der Islam*, II, 364-65.

(3) *Fihrist* (éd. Fluegel) 122, 6-8.

(4) Cf. *Mo'âwia*, 299, 305 ; voir plus haut, p. 33.

(5) Wellhausen, *Reich*, 106.

(6) L'exemple laissé par 'Otmân, très vénéré par les Sofiânides — ils se considéraient comme ses continuateurs immédiats — n'a pas dû être indifférent à la décision de Yazîd. Parallèlement à la *sonna* de 'Omar et de 'Alî, on leur prête l'intention d'établir une *sonna* de 'Otmân ; ils recommandent à leurs représentants de la répandre ; cf. notre *Zidd ibn Abihi*, 9.

Yazîd y rencontrait deux antécédents : il avait le choix entre la solution adoptée par 'Otmân et celle de 'Alî. Il faut féliciter le fils de Mo'âwia d'avoir préféré la première : il accorda aux suppliants une nouvelle réduction de 200 *holla*. Jointe à la précédente réduction, elle leur laissait encore à livrer 1,600 pièces d'étoffe (1).

Il est dans la nature du fisc de ne plus lâcher ses victimes. En bonne justice, il aurait fallu supprimer les charges, résultant de la convention avec Mahomet, puisqu'on en avait annulé les avantages. Réduits à la condition de tributaires, les Nağrânites ne devraient plus connaître que le *harâğ*. Or que constatons-nous ? On déchire la convention du Prophète, garantissant leurs propriétés, leurs institutions d'Arabie. On les dépouille de l'héritage des ancêtres, sous la promesse aléatoire d'une compensation territoriale en dehors de la Péninsule. Encore se voient-ils obligés de conquérir, pour ainsi dire, de vive force une place au soleil. Quand un acte, liant deux parties, est déclaré nul, cette déclaration doit atteindre tout le contenu. Aucun pouvoir n'a le droit d'y maintenir arbitrairement les stipulations à son avantage. Cette règle de sens commun se trouva violée (2). Dans le privilège prophétique proclamé caduc par la politique chauviniste du second calife, le pouvoir arabe prétendit conserver la partie odieuse, la contribution imposée aux Nağrânites. Je me demande s'il est possible d'imaginer un plus criant abus de justice (3).

Malgré la relative humanité exercée une seconde fois par les Omayyades, ces princes ne virent pas la nécessité ou ne se sentirent pas le courage d'être équitables jusqu'au bout. On diminua le poids de la chaîne, mais sans la supprimer et en maintenant ferme le principe de la solidarité

(1) Balâdori, *Fotoûh*, 67. On nous permettra de préférer ici de nouveau la solution omayyade à celle de 'Alî ; préférence où M. Casanova, *Mahomet et la fin du monde*, 58-59, croit découvrir ma « tendresse chrétienne exagérée. »

(2) « La nécessité de vivre fit taire tous les scrupules et violer toutes les lois » ; voilà comment Caetani, *Annali*, V, parag. 664, résume son jugement sur les innombrables injustices de ce genre, commises alors par le gouvernement arabe, en matière fiscale.

(3) Fâqihî (éd. Wüstenfeld), 50, 4 d. 1. l'appelle *نكاح* ; nom déjà donné par lui à l'accord entre Mahomet et Nağrân, *ibid.*, loc. cit. *Ubi solitudinem faciunt pacem appellant.*

de tout le groupe fiscal pour chacun de ses membres. Le cas des Nağrânites a certainement échappé aux panégyristes inconsidérés du système gouvernemental, introduit par les Arabes ; ou bien ils n'ont pas su dégager les enseignements qu'il comporte.

Cet exemple n'a pu être isolé. Que pour les nombreux accords conclus par la chancellerie d'Aboû'l Qâsim avec les autres communautés non-musulmanes de l'Arabie : avec Maqnâ, Aila, Taimâ', etc. (1) puis par ses premiers successeurs, diplomates inexperts, et par les généraux ; que pour les centaines d'actes, énorme *Corpus* des capitulations, immunités, stipulations financières, se répartissant chronologiquement sur la première décade des tumultueuses conquêtes arabes, les gouvernants de Médine aient montré plus de respect, cherché partout une conciliation impartiale et sereine entre les droits de la justice et les exigences d'un impérialisme impatient, il faudrait, pour le prétendre, ignorer la mentalité déconcertante des nomades et l'histoire de cette période de convulsions, de violente réaction sémitique contre la civilisation de l'ancien monde classique (2). Pour les raisons, résumées en tête de ce chapitre, le cas des Nağrânites nous est mieux connu et illustré par une documentation, méritant confiance, comme peu d'autres épisodes des primitives annales musulmanes. Nous n'avons pas cru devoir mesurer l'espace à cette monographie, au risque d'être soupçonnés de « tendresse chrétienne exagérée » (3). De cette tendresse nous n'éprouvons aucun embarras à convenir, sauf l'exagération. Nous n'ignorons pas les lacunes du christianisme fruste des monophysites de la Péninsule. Mais victimes de l'arbitraire, vedettes perdues d'une civilisation supérieure, ils ont droit à nos sympathies. Pourquoi refuser d'y associer les Omayyades, s'efforçant, par de timides dégrèvements, de reconnaître le bon droit des opprimés ? Et en premier lieu, le plus calomnié de tous, le libéral Yazîd I<sup>er</sup> ?

Par leur partialité, les vieux annalistes ont fait tort à Yazîd I<sup>er</sup>. La sécheresse intentionnelle de leurs renseignements sur son administration

---

(1) Leur histoire formerait la matière d'intéressantes monographies.

(2) Cf. Caetani, *Studi*, I, 20 etc.

(3) P. Casanova, cité plus haut.

a donné le change sur la signification de ce règne. Les mésaventures des Naǧrânites montrent la gravité des problèmes, en face desquels il se vit placé. Elles forment un paragraphe d'un livre à écrire: l'histoire de la fiscalité arabe (1). Nous aurons à dire ailleurs comment nous nous représentons la situation financière, léguée à Yazîd après un demi-siècle de régime islamique, à nous orienter à travers l'anarchie administrative, où l'esprit pratique d'un 'Omar et d'un Mo'âwia n'avaient pu réussir à mettre de l'ordre.

Episode intéressant dans la vie d'un souverain, systématiquement ignoré ou méconnu, le cas des Naǧrânites nous servira de repère au milieu du maquis historique de la fiscalité arabe. Plus nous avancerons, plus nous aurons occasion de constater combien ce « système financier avec ses totalités déterminées tend à devenir graduellement un fardeau plus intolérable; chaque fuite de paysan, abandonnant son district, rend plus lourde la quote-part des autres contribuants » (2). Les aventures des Naǧrânites nous ont permis de le saisir sur le vif. D'autre part leur situation était trop spéciale, elle se présentait avec des modalités historiques trop peu communes pour ne pas mériter un examen à part. Il déchargera d'autant l'étude, consacrée aux institutions financières du califat arabe.

---

(1) Les essais de Von Kremer en cette matière étaient à tout le moins prématurés. Il faudra marcher dans la voie, ouverte par les travaux du Prof. C.-H. Becker.

(2) H. I. Bell, *The Aphroditè Papyri*, Introd., XLI.





## XXIII

## LES SAMARITAINS SOUS YAZID.

NOMBRE RESTREINT DES APOSTASIES CHRÉTIENNES. MANQUE D'UNITÉ AU SEIN DU CALIFAT. CARACTÈRE DE LA CONQUÊTE ARABE. INCOHÉRENCE DES CAPITULATIONS ACCORDÉES. EMBARRAS CAUSÉS PAR LES EXEMPTIONS YAZÏD ET LA RÉFORME FINANCIÈRE. LES SAMARITAINS AU 7<sup>e</sup> SIÈCLE : LEUR EXTENSION GÉOGRAPHIQUE EN SYRIE. ILS SE JOIGNENT AUX CONQUÉRANTS ARABES, EN OBTIENNENT DES FRANCHISES FISCALES, SUPPRIMÉES PAR YAZÏD.

Le système des groupes fiscaux, impliquant la solidarité de tous les membres, était une conception savamment élaborée par les légistes de Byzance. Elle ligotait à la terre l'immense majorité des campagnards, justement appelés *adscriptitii*, ἐπὶ ἀνάγκῃ (1). On serait mal venu de reprocher aux Arabes de l'avoir adoptée. Cet expédient boiteux n'était qu'un numéro isolé de tout un programme financier. Qu'aurait pu lui substituer l'inexpérience des Arabes en matière administrative ? Ce serait leur faire un honneur immérité de leur attribuer la claire perception des inconvénients d'une organisation (2) aussi défectueuse, menant fatalement à la ruine du colonat et des campagnes. Aussi bien les inconvénients devinrent surtout sensibles sous les Marwânides avec l'augmentation des apostasies chrétiennes. A notre avis, celles-ci ne furent pas particulièrement nombreuses, à l'occident de la double vallée du Tigre et de l'Euphrate (3).

L'exemple des Nagréânites ne peut nous être opposé. Chez eux, les

(1) M. Gelzer, *Stud. z. byzantin. Verwaltung Aegyptens*, 70.

(2) Intégralement maintenue sous les Marwânides, comme le montrent les *Aphro-  
duo Papyri* ; comp. notre *Qorra ibn Sarik*.

(3) C'est également l'opinion — en ce qui regarde l'Egypte — de M. Bell, *Aphro-  
duo Papyri*, Introd. XXXVI. Du principe : « la terre harâgi ne change pas de condition  
fiscale » (cf. Yaḥiâ, *Harâj*, 31, 17-19 ; 32, 10 ; 33, 16-17 et passim), je crois pouvoir

défections se constatèrent surtout parmi les membres nomades de la communauté : les Balhârit, les 'Abdalmadân, très imparfaitement gagnés (1) aux idées et aux croyances de l'Évangile. Leur christianisme manqua de la profondeur nécessaire, pour les décider à lui sacrifier leur patrie, leurs institutions. Dans l'ensemble, les Nağrânites se trouvaient, on en conviendra, dans une situation spécialement déplorable, à la suite de l'arbitraire de 'Omar. Dispersés, errants, à la recherche d'un établissement, capable de soutenir la comparaison avec la riche vallée et l'heureuse situation de Nağrân, ils ne pouvaient opposer à la pénétration de l'islam, grandi par ses succès militaires et politiques, la résistance de leurs coreligionnaires de Syrie et d'Égypte; ces derniers, groupés autour de leurs chefs religieux et fréquemment gouvernés par des fonctionnaires, choisis en leur sein pendant la majeure partie de la période omaiyade (2).

On se forme parfois une conception fort inadéquate de l'empire arabe en ce premier demi-siècle de son existence. Privé de toute centralisation efficace, d'institutions gouvernementales nettement déterminées, au moins dans les grandes lignes, le califat, lorsque Mo'âwia le recueillit des mains inhabiles de 'Alî, formait un conglomerat cahotique de peuples, de nationalités, aggrégés à la collectivité arabo-islamite, violemment subordonnés à une infime minorité de conquérants. Cette aggrégation s'était effectuée tumultueusement, avec des modalités, des conditions très diverses, imposées par les circonstances historiques, où s'étaient accomplies les conquêtes arabes.

Ces conquêtes, le jeune empire ne les devait pas exclusivement à l'habileté transcendante de ses stratèges novices(3), à la valeur, d'ailleurs

---

inférer que les conversions furent peu nombreuses sous les Sofîânides, époque où ce principe ne paraît pas appliqué. Sinon il eût été mis en vigueur dès les premières années, après la conquête.

(1) Comme presque tous les nomades, privés de hiérarchie ecclésiastique et conséquemment de culte : éléments importants pour la formation religieuse des masses !

(2) Pour l'Égypte, voir Severus ibn al-Moqaffa' (éd. Seybold) coll. Chabot, et les observations à ce propos de C. H. Becker dans *Der Islam*, II, 364.

(3) En général, il nous paraît sage de majorer la durée des sièges ; Ya'qoubî, *Hist.*, II, 158 d. l. parle d'un an pour celui de Damas.

réelle, de ses soldats (1). Des districts entiers, de véritables provinces furent gagnées sans coup férir. Des indigènes avaient d'abord pactisé avec les envahisseurs, conclu avec eux des accords, d'un caractère temporaire, ils l'espéraient du moins ! Les conquérants s'étaient vus forcés d'acheter des complicités, d'accorder des immunités, prix de la trahison. Avec la belle insouciance, caractérisant les nomades, égarés au sein de la civilisation, éblouis par des succès faciles, dans les débuts, personne parmi eux ne calcula les suites de cette politique au jour le jour. Etourdis, les envahisseurs pensaient au présent ; ils se demandaient si le lendemain ne dissiperait pas le rêve de la veille. Contre la griserie du succès, les Arabes ont négligé de se prémunir ! En cas d'échec, on les aurait vus réintégrer leurs déserts, le cœur aussi léger qu'ils en étaient sortis, mais décidés à reprendre la partie.

Les Mecquois appréciaient la valeur des instruments diplomatiques (2). Mais, aux pieds des remparts syriens, leurs chefs paraissent avoir manqué de prévoyance, du calme requis pour s'assurer cet avantage. Nulle part on ne les voit, comme Mahomet à Hodaibiya, lutter de finesse, peser la valeur de chaque terme, en calculer les conséquences, rejeter les rédactions compromettantes, restrictives de leur liberté d'action, enfin garder un *duplicata* (3) des conventions, mûrement examinées. On les dirait plutôt en proie au fatalisme, à l'insouciance, propres à l'homme du désert. Fréquemment pour de grandes cités, comme Bosrâ, une des clefs de l'Arabie, on se contenta d'un accord verbal. Nous connaissons d'autres exemples encore plus stupéfiants. « A Râs al-'Ain, raconte Balâdori, le général arabe se contenta de crier à la population : « Confiance, confiance ! A moi, à moi ! » Ce fut tout l'accord » (4). A quoi bon noircir des parche-

(1) Cf. Caetani, *Studi di storia orientale*, I, 338, 358. J'hésite pourtant à souscrire au jugement trop favorable sur le courage du Bédouin, p. 390. A la « psicologia delle grande vittoria musulmane » (*Ibid.*, 289-400), il manque un chapitre : la part importante revenant aux anciennes tribus arabes de Syrie. La tradition médinoise l'a laissée volontairement dans l'ombre au profit des Compagnons du Hîgâz.

(2) Cf. notre *République marchande*, 4-5.

(3) Balâdori, *Ansab*, 221, b.

(4) « لا بأس لا بأس اليّ اليّ فكان ذلك امانا لهم » ; Balâdori, *Fotoûh*, 177, 5.

mins ? Dans les deux camps, personne ne croyait à la prolongation d'une situation aussi anormale. Arabes et indigènes s'attendaient à une prochaine offensive des troupes impériales (1). Ces derniers songeaient à se débarrasser (2) à bon compte d'hôtes encombrants. En vue de la même éventualité, les Arabes s'inquiétaient de ne pas rentrer, les mains vides, dans leurs âpres solitudes.

Leurs chefs allèrent au plus pressé ; s'assurer des vivres, encaisser des contributions de guerre. Ces préoccupations ne leur laissèrent pas la liberté d'esprit pour en fixer le montant, afin de les mettre en rapport avec le chiffre de la population. Pour ce calcul les données faisaient défaut ; on ne disposait ni des registres du recensement ni des dossiers du cadastre ; grimoires indéchiffrables pour des nomades illettrés ! En aucune façon, les informations obtenues des habitants n'étaient de nature à y suppléer. L'Oriental-garde jalousement ses secrets. Derrière chaque interrogation posée par un étranger, il flairait un piège, il découvrait une aggravation de charges. Tous les jours, les voyageurs, les explorateurs se heurtent à cette difficulté, quand ils s'efforcent d'obtenir des renseignements statistiques. Cent fois nous en avons fait l'expérience. Interpellé sur le nombre des habitants, sur les ressources du pays, l'indigène proclame ne rien savoir. On peut s'estimer heureux, s'il se déclare en mesure de vous indiquer la forme exacte du nom de son village (3). Pressées de recueillir « les dépouilles des Grecs », promises par Aboû Bakr (4), les hordes arabes, battant la campagne, n'ont pas dû marchander longtemps le montant de la rançon.

(1) Cf. De Goeje, *Conquête de Syrie*, 86-87.

(2) Les magistrats municipaux, les évêques ouvrent eux-mêmes des négociations avec les Arabes. Comp. dans *Mo'âwja*, 386-92 le rôle d'Ibn Sarğoun au siège de Damas ; Agapius Mabbugensis (coll. Chabot), éd. Cheikho, 344, 5 : exemple de la Mésopotamie. Nous aurons à y revenir dans la suite.

(3) Cf. notre article, *Au pays des Noçairis*, 12-14, extrait de *ROC.*, 1899.

(4) غنائم الروم ; Balâdori, *Fotoûh*, 107, 8 d. l. Les Arabes étaient partis — il est à propos de le rappeler — avec l'idée d'exécuter une razzia, comme celle d'Osâma ibn Zaid, peu après la mort de Mohamet et non de faire une conquête. Les premières bandes, qui s'avisèrent de renouveler l'essai après lui, durent rentrer précipitamment en Arabie ; cf. Agapius Mabbugensis. *op. cit.*, 340-41. Même dans la *Sira*, le récit de la razzia d'Osâma ne laisse pas l'impression d'un succès militaire.

Encore moins les chefs ont-ils songé à réserver l'avenir, dans les capitulations, accordées à l'indigène.

L'avenir ! Contre l'attente de tous, ce devait être le lendemain. Trois ans après l'entrée en Syrie, la puissance militaire de Byzance s'y trouvait brisée. En réalité aucune cité n'avait été emportée, ni occupée par une garnison. Mais de Gaza jusqu'aux rives de l'Oronte, rien ne pouvait plus s'opposer à la marche en avant des Arabes, depuis qu' Héraclius avait repassé l'Amanus. Six ans seulement séparent le congrès de Gâbia de la première invasion. Que tous les accords séparés fussent alors révisés, coordonnés, qu'on les ait adaptés à je ne sais quels principes qoraniques, ignorés des conquérants eux-mêmes, les plus déterminés admirateurs du calife 'Omar n'oseraient le prétendre. On se contenta pour lors d'un examen superficiel, d'une homologation hâtive ; on s'empessa de déterminer, au pied levé, certains principes, concernant la rentrée des impôts, de rendre définitives, valables pour toujours les rares conventions écrites. C'est peut-être s'avancer beaucoup en prêtant cette activité législative, même ainsi restreinte, aux congressistes de Gâbia. A en juger par les rares échos, parvenus jusqu'à nous, on y gaspilla le temps en disputes stériles, en âpres revendications sur la répartition du butin, de la dotation officielle. L'incident des Godâmites(1) permet de deviner le caractère orageux(2) de la réunion de Gâbia, يومر جابية (3). Il serait dans l'histoire de l'organisation des pays conquis par les Arabes, le pendant du pèlerinage d'adieu, حجّة الوداع, de Mahomet.

Cette indécision a dû se prolonger longtemps. Elle participait de la situation anormale au milieu de laquelle s'était développée la conquête arabe. L'institution des *gond*, l'établissement de circonscriptions administratives en Syrie remontent-elles à 'Omar ? Nous croyons avoir de sérieux

(1) Voir plus haut ; et Ibn 'Asâkir (ms. Damas), 136 a, 139 b.

(2) On aura manqué du calme requis pour légiférer : tous les esprits étaient en ébullition. Si l'on a trop facilement supposé le contraire, c'est pour avoir admis l'autorité incontestée de 'Omar et le prétendu détachement des Compagnons. Le calife amena avec lui son sénat médinois pour s'imposer plus facilement aux généraux syriens. Il avait suffisamment éprouvé leurs velléités indépendantes.

(3) Voir ce mot à l'index de *Mo'awia*, et ici, 49, 88, 160.

ses raisons pour en douter (1). Les vieux annalistes ont vite fait d'écrire : *مَضَرَ الْأَمْصَارُ وَجُنْدُ الْأَجْنَادِ*. Mais dans cette généralisation prématurée nous retenons seulement comme prouvé l'établissement des *mīṣr* de l'Iraq. En Syrie, l'occupation militaire de la contrée, la concentration des conquérants en des camps spéciaux présentaient des avantages incontestables pour tenir le pays en respect et repousser une intervention du dehors. C'était la solution la plus simple, suggérée par les circonstances à une nation en voie de formation, sans traditions administratives. Une solution ? Disons mieux : un expédient. Son caractère provisoire ne pouvait suppléer l'absence de gouvernements régulièrement constitués. On pensa y avoir pourvu en abandonnant l'obligation de recueillir les impôts aux communautés indigènes. A vrai dire, sous les Byzantins les groupes fiscaux, les *curies* avaient déjà assumé cette responsabilité (2). Mais ces groupes trouvaient leur place marquée dans une organisation savante, très complète, exerçant un contrôle incessant. Cette machine perfectionnée, l'invasion arabe venait de la briser sans lui rien substituer. Pratiquement on demeurait à la merci des fonctionnaires indigènes, seuls gardiens des traditions (3) gouvernementales.

Au lieu de traités, régulièrement conclus, de capitulations précises et intelligemment rédigées, matériaux utilisables pour un futur *Corpus* de droit administratif, on se voyait en face de stipulations apocryphes ou douteuses, de privilèges imprudemment accordés. Il avait fallu payer les guides, les espions, acheter la neutralité des magistrats locaux ou leur complicité. Les immunités, concédées alors, quand elles étaient attestées par écrit, non seulement ne portaient pas de date (4), mais la rédaction de ces pièces ne mentionnait aucune limite de temps. Aux conquérants la ressource restait de les considérer comme *in perpetuum valituras* (5) ou

(1) Elles seront développées plus tard à l'occasion de la création par Yazid du gond de Qinnisrîn.

(2) Cf. M. Gelzer, *op. sup. cit.*, 36-63.

(3) Les *Aphrodito Papyri* en fournissent la preuve. Sans cesse Qorra ibn Šarīk doit par ses dépêches stimuler le zèle des pagarkes en retard pour les impôts.

(4) Balāḡorī, *Fotoḥ*, 124, 8.

(5) Cf. Balāḡorī *op. cit.*, 129, bas ; 131, 9.

de renier leur signature. Chaque général avait obéi à son inspiration personnelle. Nulle part on n'aperçoit une entente, une tendance pour arriver à l'uniformité. Poussés par l'esprit de jalousie, une des caractéristiques des Mecquois (1), les capitaines qoraïsites se montraient pressés d'encaisser, afin de retenir sous leurs drapeaux leurs compagnons d'armes, rudes Bédouins, fermés aux abstractions juridiques, avides de jouissances immédiates. Les décisions incohérentes de ces diplomates improvisés allaient se trouver à la base du futur droit musulman. Le législateur devrait en tenir compte (2) pour déterminer le sort des tributaires et les ressources financières de l'empire.

L'inextricable problème dépassa peut-être la capacité trop vantée de 'Omar. Il manqua de sang-froid. S'est-il cru lié par la signature de ses généraux ? Il est permis d'en douter, quand nous le voyons, à Nağrân, à Haibar, récuser celle du Prophète. Ils s'abstinrent généralement de le consulter. Le contraire a été supposé par la Tradition, empressée de prêter aux contemporains d'Ibn al-Haṭṭâb le respect superstitieux, que ce nom lui inspire. A Médine, son entourage l'accusait déjà de ne pas manquer une occasion d'imposer ses caprices tyranniques aux Compagnons du Prophète : يا ابن الخطاب لا تكون عذاباً على اصحاب رسول الله صلعم : (3). Son successeur, le calife 'Otmân n'eut ni le temps, ni le prestige requis pour accomplir l'irritante réforme, pour empêcher la prescription des privilèges, imprudemment concédés. Sous le califat de 'Alî, l'autorité du pouvoir central se trouva débordée. Profitant de sa faiblesse, les Arabes de l'Iraq se permirent les plus grands excès aux dépens des tributaires. Le mari de Fâṭima assista impuissant et découragé à cette dilapidation de la fortune publique (4). On voit la source de ses incessants embarras financiers. Issu de la révolution, son gouvernement manquait d'autorité pour réagir contre l'anarchie. Au sortir des cinq années de luttes intestines, après la révolte des Hârigites,

(1) وكان أهل مكة قوماً حذراً, jugement d'Ibn 'Abbâs ; Moslim, *Ṣaḥiḥ*<sup>2</sup>, I, 486, 11.

(2) De là les rédactions embarrassées des anciens *Kitâb al-Harâğ*, des premiers *Fotoûḥ* : bien différentes de la majestueuse uniformité des *Aḥkâm solṭāniya* d'un Mâwardî.

(3) Moslim, *Ṣaḥiḥ*<sup>2</sup>, II, 236 ; ḥadīṭ plusieurs fois répétés en cette page. Petite conspiration des *Mobaśṣara* contre 'Omar ; *Iqd*<sup>4</sup>, 212, 10.

(4) Cf. Yaḥiâ, *Harâğ*, 31, 6 ; cf. p. 30.

après la conférence de Adroḥ, après l'assassinat des trois califes, le pouvoir central achevait de perdre les derniers restes de la mince considération, dont il avait joui jusque-là. Il devenait temps de voir une main plus ferme saisir la direction des affaires. Cette conviction, de plus en plus accréditée parini les contemporains, contribua plus efficacement au succès de la cause omaiyade que n'eût fait une victoire de Siffin.

Ici comme en d'autres branches de l'administration, les premières réformes sérieuses sont dues à Mo'âwia. L'imputation, parfaitement justifiée, d'avoir introduit le système du *molḥ* (1), au sein de l'islam, n'a pas d'autre sens.

Nous y reconnaissons l'écho des rancunes de Médine. Les descendants des Mobaśśara, enrichis par le pillage de la caisse centrale, ont inspiré au ḥadīṭ leur ressentiment. Dans la Tradition, le *molḥ* désigne un gouvernement régulier, complètement organisé, comme le possédaient la Perse et Byzance, par opposition au laisser-aller du califat patriarcal. Ce laisser-aller a duré jusqu'à l'avènement des Sofīânides. Témoin cet autre dicton, attribué à Mahomet : « après moi le califat durera 30 ans, puis viendra le *molḥ* ». Difficilement on eût pu faire un plus bel éloge des initiatives fécondes de Mo'âwia ! Un texte très instructif de Ya'qûbî (2) lui attribue la priorité de nombreuses institutions administratives, principalement d'ordre financier : institution d'un *divan* spécial pour la signature des documents officiels, révision des pensions, établissement d'une liste civile et d'un domaine de la couronne (3).

Ses vingt années, passées en Syrie comme gouverneur, lui avaient permis d'en comprendre la nécessité et laissé le temps d'étudier un vaste plan d'organisation. Aussi le voyons-nous, devenu calife, s'empresser d'ordonner un recensement en Palestine (4). Cette mesure, ayant porté sur les tributaires, c'est suffisamment indiquer son caractère fiscal. Conseillé par les membres de la famille des Manşoûr (5), le prévoyant souverain,

(1) Comp., *Mo'âwia*, 189-213.

(2) *Hist.*, II, 276, 7 etc.

(3) Cf. *Mo'âwia*, 189-213, 251.

(4) Cf. *Mo'âwia*, 48, 235-36.

(5) Cf. *Mo'âwia*, index, s. v. Damascène, Ibn Sarġoûn.



très économe, très regardant en matière de finances, a dû s'efforcer de compléter la réforme administrative. Nous avons signalé son empressement à se constituer de vastes domaines privés, l'*istisfâ* (1). C'était, non une usurpation, un acte arbitraire, comme l'insinuent les annalistes, mais l'application du privilège du *şafi*, reconnu au chef de l'Etat et constamment revendiqué par le Prophète (2), l'analogue de l'*ἐξαιρέτων*, de *eximiae*, privilège reconnu par le droit romain à l'*imperator* dans le partage du butin (3). Le *şafi* en temps de guerre, la constitution des domaines *şawâfi* (4) ne sont autres que l'introduction de ce principe dans le droit arabe. L'établissement de l'*istisfâ* suppose une autre mesure, celle d'un cadastre exact (5). A cet effet Mo'âwia s'entoura d'un état-major de fonctionnaires chrétiens, de *kâtib* (6), c'est à dire, d'employés attachés au ministère des finances, de *καρτογράφοι*, comme s'expriment les papyrus grecs de la période omayyade (7). La formation de ces bureaux contribua à le fixer définitivement à Damas (8) et l'amena à délaisser les anciens centres arabes, comme le camp de Gâbia.

(1) Ya'qoubî, *Hist.*, II, 276, 12.

(2) Voir la *Sira*. Le nom de Şafiya, l'épouse réservée au Prophète à Haibar, pourrait bien n'avoir pas d'autre origine.

(3) Cf. Fr. Schmidt, *Die Occupatio im islamisch. Recht*, 13, 15 (extrait de la revue *Der Islam*, I). comp. Balâdori, *Ansâb*, 337, b, *كان لرسول صفي من الغنم حضر رسول الله أو غاب قبل الخمس جارية وإن شاء ما شاء . . . كان لرسول صفي*. Cet *ἐξαιρέτων* devait être mis à part, avant le 5<sup>e</sup> du butin et sans détriment de cette dernière part. Ainsi avait-il obtenu l'épée Dou'l Fiqâr, l'esclave Raihâna etc. Les chefs de la gâhiliya auraient (?) déjà connu ce privilège ; cf. Gâhiz, *Avars* 239, 1 : *رئيس وصاحب الإرباء* : *والصفي وفصول القاسم*.

(4) *Şafi*, *Şawâfi* sont la traduction des termes gréco-latins.

(5) Cf. *Mo'dwta*, 48, 235-36.

(6) *استكتب النصارى*, Ya'qoubî, *loc. cit.*

(7) Cf. Bell, *Aphrodito Papyri*, *Introd.*, XXI. Severus ibn al-Moqaffa', éd. Seybold les appelle toujours *kâtib*. C'étaient des fonctionnaires supérieurs. *Χάρτα* correspond à *kitâb* et est aussi transcrit en arabe par *شرط* ; Tab., I, 2045, 5, 8 ; voir surtout l. 10 *واحد من الشرطين*.

(8) La traduction allemande de mon article *Bâdiya* (*Enzykl. des Islam*, I, 579) me fait dire que les « califes, en particulier Mo'âwia, habitaient hors de Damas ». J'ai

Où en était l'œuvre de la réforme financière, lorsque Yazîd recueillit la succession paternelle ? Nous n'avons rien de nouveau à ajouter aux renseignements, donnés dans nos *Etudes sur le règne du calife Mo'âwia* (1). Mais un incident, celui des Samaritains, va montrer combien il restait encore à réaliser en cette matière. Il ne prouvera pas moins l'esprit éveillé du second Sofîânide et sa détermination d'achever l'organisation intérieure de ses Etats. Cette résolution a pu l'engager à liquider promptement la situation militaire, capable de le distraire d'une occupation, primordiale à ses yeux. Dans cette résolution, digne de Mo'âwia, on ne reconnaîtra pas sans doute l'esprit inquiet, l'insouciance, la soif du sang, que lui prête gratuitement la Tradition. Raison de plus d'insister, de reprendre les questions de plus haut, de grossir au besoin certains « détails microscopiques » (2). Seule cette méthode nous permettra de réformer le portrait moral d'un souverain, étrangement méconnu. Après les Arabes de Syrie, après les chrétiens de Nağrân, nous allons demander aux annales des Samaritains de témoigner en faveur de son activité administrative. Dans la première partie de notre travail nous n'avons pas mesuré l'espace à l'histoire-bataille. On n'a pas voulu voir autre chose dans ce règne malheureux. Cette série d'études monographiques se propose de pousser plus loin, de réunir les matériaux pour un chapitre inédit, consacré à l'histoire gouvernementale et diplomatique du second Sofîânide.

\*  
\* \*

On connaît les difficultés, créées dans les pays du Levant par le régime des *capitulations*. Le califat omaïyade ne se trouva pas moins embarras-

---

toujours affirmé le contraire. Que les Arabes n'ont pas occupé Damas en nombre, antérieurement aux 'Abbâsides, je crois en retrouver une preuve nouvelle dans l'absence presque complète de la mention de la rivière Baradâ chez les poètes omaïyades, à l'encontre de ce que l'on observe plus tard ; voir notre article *Baradâ* dans *Enzyk. d. Islam*, I, 679.

(1) Voix index, s. v. *finances*.

(2) Je reprends l'expression « mikroskopische Verwertung », employée par le Prof.

sé en face des corporations privilégiées, familles, clans, nationalités (1), partiellement ou complètement soustraites aux obligations fiscales, pesant sur les tributaires ; et ce, en vertu de véritables capitulations, obtenues pendant la période des conquêtes. La crainte ou l'intérêt d'une part, par ailleurs la haine contre les anciens maîtres avaient valu aux Arabes de nombreuses complicités parmi les populations sémites. Des magistrats, des évêques même avaient négocié pour épargner à leurs commettants et ouailles les horreurs de la famine et d'une prise d'assaut ou simplement pour éloigner le fléau de la guerre. Dans tous ces accords, conclus sans son aveu, le césarisme byzantin affecta de voir de véritables trahisons, des crimes de lèse-empire. Il eût été mieux inspiré de mettre en cause les abus de son administration et son infériorité militaire dans la lutte contre les barbares du désert. Abandonnées de leurs protecteurs séculaires, les populations du Levant durent pourvoir à leur propre sécurité.

Parmi les tenants des hétérodoxies orientales, plusieurs avaient ouvertement pactisé avec les envahisseurs, fourni des informations, facilité au besoin l'entrée des villes. Presque partout les Juifs s'étaient bruyamment déclarés en leur faveur. On connaît leur attitude pendant l'invasion perse en Syrie, enfin leur rôle au siège de Césarée par les Arabes (2). Leur nombre était considérable en Palestine et ils se trouvaient fort irrités contre l'empereur Héraclius (3). Le vainqueur des Perses paraît les avoir particulièrement maltraités. Au dire de Sévérus ibn al-Moqaffa' (4), il les aurait fait baptiser de force conjointement avec les Samaritains (5).

Goldziher pour caractériser la méthode des *Etudes sur le règne du calife omayyade Mo'awia 1<sup>er</sup>*.

(1) Voir les privilèges accordés par Hâlid ibn al-Walid, par Mo'awia, à propos des sièges de Damas et de Césarée ; Balâdori, *Fotoûh*, 129, bas ; 141, bas.

(2) De Goeje, *Conquête de Syrie*, 167.

(3) Ibn Baṭṭiq, éd. Cheikho, II, 5, l. 11 ; 6, bas.

(4) Ed. Seybold. (coll. Chabot) ; 107, 8. Il demeure difficile de discerner la vérité dans ces assertions. Eutychius = Ibn al-Baṭṭiq est suspect de partialité aux dépens d'Héraclius, accusé par lui d'être Maronite. Pour les événements, étrangers à l'histoire d'Egypte, Sévérus doit être contrôlé de près.

(5) Comp. encore Agapius Mabbugensis, éd. Cheikho, (coll. Chabot) 339. La situation juridique des Juifs se trouve bien résumée dans R. Janin, *Les Juifs dans l'empire byzantin*, dans *Echos d'Orient*, XV, 126-34.

Les Samaritains allaient, après les Nagréânites, attirer sur eux l'attention de Yazîd, décidé à réformer les finances de l'empire. Cette fois lui-même prendra l'initiative.

Quelle se trouvait être vers le milieu du 7<sup>e</sup> siècle, la situation de ces représentants du judaïsme le plus arriéré ? On eût difficilement rencontré dans l'Asie antérieure une peuplade plus universellement détestée de ses voisins. Cette hostilité tenait à l'isolement farouche, où ils se confinaient obstinément. Mas'ôûdî (1) le rappelle en ces termes. « Ce sont eux, assure-t-il, qui disent : ne me touchez pas (2) ! » Ces dernières paroles font allusion à l'énigmatique Sâmirî du Qoran (20, 96), perpétuellement condamné à crier : لا يَمَسُّنِي, *Noli me tangere* ! Aucune expression ne pouvait les caractériser plus heureusement (3). Nulle, parmi les sectes juives, ne poussa aussi loin la superstition de la pureté lévitique. Tout contact avec les hétérodoxes était réputé une souillure !

Rien de pittoresque comme les impressions de voyage, recueillies par le pseudo-Antonin de Plaisance au pays des Samaritains. En les relisant je n'ai pu m'empêcher de me rappeler mes rapports avec les Métoualis du Liban et de la Haute-Galilée, héritiers directs, dirait-on, des Samaritains pour le principe de *Lâ Misâsa* (4). « Comme nous traversions leur district, relate Antonin, partout sur notre passage — ils agissent de même pour les Juifs — les Samaritains brûlaient de la paille. Tellement ils exècrent Juifs et Chrétiens ! Aux Chrétiens, s'arrêtant pour marchander un objet, ils imposent l'obligation de déboursier avant de toucher l'objet demandé (5). Si l'on a le malheur de ne pas se prêter à leurs caprices, on provoque un éclat (*mox scandalum*). Préalablement l'argent doit avoir traversé

(1) *Prairies*, I, 114-15.

(2) وهو الذي يقولون لا يمسسني ; cf. Tab., *Tafsîr*, XVI, 137.

(3) Cf. Goldziher, *Lâ Misâsa* extrait de *Revue africaine*, 1908, 23-28 ; comp. Halévy, *Revue sémitique*, *Les Samaritains dans le Qoran*, 1908, 418-29 ; Tab., *Tafsîr*, loc. cit.

(4) Cf. notre article, *Sur la frontière nord de la Terre Promise*, p. 7, 11, 19-20 ; extrait des *Études de Paris*, 20 Fév. et 5 Mars, 1899 ; R. Hartmann dans *Archiv f. Religionswiss.*, 1912, 152.

(5) Cf. *Iqdâ*, II, 119, 12 d. 1.

l'eau, jamais ils ne l'accepteraient de main à main. Avant d'entrer dans leurs villages, ils vous intiment de ne pas cracher, si l'on veut s'épargner une scène (*generas scanlalum*). Le soir venu, ils recourent aux ablutions et, purifiés de la sorte, ils peuvent réintégrer leurs villes et leurs villages » (1).

Une longue trace de feu et de sang marque le passage des Samaritains dans l'histoire du Bas-Empire. Aux vexations des fonctionnaires byzantins, ces forcenés répondent par la révolte, massacrant leurs voisins, incendiant de préférence les églises et les couvents. L'an 484, réunis au nombre de 100,000, ils emportent la grande cité de Césarée. L'empire se voit contraint de lâcher contre eux les Arabes de Gassân. Décimés, ils profitent de la première complication politique, des embarras extérieurs de Byzance pour tenter une nouvelle révolte (2). Voilà leur situation aux environs de l'hégire. Cette peuplade, prolongeant sous nos yeux sa longue agonie (3), paraît avoir joui pour lors d'une extraordinaire vitalité.

On la trouvait répartie dans la Syro-Palestine, depuis la Chalcidique ou région de Qinnisrîn jusque vers les frontières de l'Égypte. Au 16<sup>e</sup> siècle une communauté samaritaine subsistait encore à Damas. On en rencontrait dans la Syrie du Nord, à Tripoli, à Hamâ, à Alep (4). Près du mont Carmel, Antonin de Plaisance signale leurs nombreux villages (5). On les trouve également à Acre, à Safad et dans les environs. Leur centre le plus considérable doit évidemment être cherché dans la province palestinienne, conservant encore leur nom (6). Ils formaient en outre une partie notable de la population dans le *ğond* arabe du Jourdain, c'est-à-

(1) Geyer, *Itinera Hierosolymitana*, 164-65.

(2) Cf. Caetani, *Annali*. II, 1041, 1044, 1143. Pendant l'invasion perse, « Chosroès fit crucifier un grand nombre de Samaritains » ; *Chronique samaritaine* dans *Jour. Asiat.*, 1869<sup>2</sup>, 445. Baedeker, *Palaestina*<sup>7</sup>, 204.

(3) On en compterait de nos jours moins de 200 ; cf. Baedeker, *op. cit.*, 204.

(4) Cf. *ZDMG*, XLVIII, 635 ; *Chronique samaritaine*, 448, 451, 453, 454, 461, 465.

(5) Geyer, *op. cit.* p. 160.

(6) Cf. Yâqoût, *Mo'ğam*. III, 557 ; IV, 272 ; *Chronique*, 448.

dire, dans la Haute et Basse Galilée (1). Sur plus d'un point les Métoualis et les Druses paraissent leur avoir succédé en ces parages et adopté — les premiers du moins — leur attitude de farouche intolérance et leurs mœurs inhospitalières (2). Ils n'étaient pas moins répandus dans la Palestine méridionale, surtout dans la Philistée, à l'encontre de la Judée propre, où comme aux temps évangéliques (Luc, X, 33), on les voit seulement en passant. A Ramla, au dire de Ya'qoubî (3) ils constituaient la *dimma*, en d'autres termes le fond de la population non-musulmane. Il en était de même à Yabnâ (4), à Gazza, à Ascalon ; l'épigraphie en témoigne (5). L'occupation de ces postes avancés, près des limites de l'ancien Negeb, explique (6) comment ils eurent à soutenir le premier choc de l'invasion arabe, le long de cette marche mouvante, frontières sans cesse déplacées par les progrès des nomades.

Pénétrant par le midi de la Palestine, par les plaines ouvertes, où, entre la Méditerranée et les derniers gradins des monts de Judée, s'élèvent les antiques cités philistines, les bandes conduites par 'Amrou ibn al-'Âsi s'avancèrent, pillant et supprimant brutalement toute résistance. C'était la razzia bédouine de grand style, en toute sa splendide horreur, s'abatant sur des populations surprises et sans défense. Les Samaritains s'y virent enveloppés avec leurs voisins. Ils comptèrent leurs victimes parmi

(1) Ibn al-Faqih (de Goeje) 116 ; Mas'oudi, *Prairies*, I, 114-15 ; Istahri (de Goeje) 58 ; Ibn Hauqal (de Goeje) 113 ; Balâdori, *Fotoûh*, 158. On les trouve également à Ba'albakk ; *Chronique*, 461.

(2) Voir notre article, *Sur la frontière nord de la Terre promise*.

(3) Balâdori, *Fotoûh*, 158 ; Ya'qoubî, *Géogr.*, 328. Ils jouissent de la faveur des Fâtimides d'Égypte, lesquels leur confient des fonctions ; *Chronique*, 446-47 ; 458-59 ; 460, 461, 464.

(4) Ya'qoubî, *Géogr.*, 329, 1, 7.

(5) *Rev. biblique*, 1906, 91 ; *Chronique*, 457, 461. A la p. 463 : اسم منقوش على الاحجار : signifie : « son nom se trouve gravé sur les pierres » et non, comme a traduit Neubauer : « on l'appelle encore aujourd'hui Manqash sur la pierre du milieu ».

(6) Rien n'oblige à supposer (cf. Caetani, *Annali*, II, 1143), que, dans les premières semaines de l'invasion, les Arabes soient remontés jusqu'en Samarie. Les Samaritains, massacrés alors, sont ceux de la Philistée et de la Palestine méridionale. Au début les bandes arabes s'éloignèrent peu de la lisière désertique.

les 4 000 campagnards tués alors (1) : Juifs, chrétiens, Samaritains. C'est en chiffres grossis sans doute, le bilan funèbre pour les premiers mois de l'invasion arabe. Toutes les classes, toutes les confessions se trouvèrent impartialement confondues dans l'œuvre de destruction, irrésistible et inconsciente, comme le *semoum* du désert. Surpris, les Samaritains s'unirent d'abord dans la défense aux habitants de la Palestine et aux troupes gouvernementales (2).

Les succès rapides des nomades changèrent bientôt la face des choses. Gorgés de butin, assagis par leurs propres victoires, les vainqueurs songèrent à exploiter méthodiquement cette terre, « où coulaient le lait et le miel ». Les chefs firent accepter des conseils de modération. Le pillage cessa ; on pensa à conclure des accords, à lever des contributions de guerre. Ce changement d'attitude ralluma dans l'âme des Samaritains les haines toujours vivaces contre les Byzantins et les chrétiens. Ils découvrirent dans les Arabes des alliés, venus pour les délivrer d'un joug détesté, dans Mahomet un *bienfaiteur* de leur nationalité (3). Avec un ensemble, une spontanéité trahissant l'intensité de leurs rancunes, ils passèrent en masse au service des envahisseurs. Acquis désormais à l'idée d'une politique conquérante, les Arabes non seulement ne refusaient aucun concours, mais ils savaient le provoquer à l'occasion. Promesses, concession de privilèges, rien n'était épargné. Pour ces immunités les conquérants ont pu se montrer généreux. Ils se bornèrent à stipuler en vue d'un avenir, toujours entouré d'incertitude. A leurs yeux, l'important — et en ceci on ne saurait

(1) Michel le Syrien est seul à noter ces détails. Ils concordent avec les instructions, données par Mahomet peu avant sa mort à Osâma ibn Zaid : « tue et incendie ». Les premières invasions arabes, antérieurement au plan de conquête, n'eurent pas d'autre programme : piller avant tout et tuer en cas de résistance. Rien ne s'oppose donc à ce que les premiers chiffres des victimes aient été considérables. La douceur *relative* date de plus tard.

(2) Michel le Syrien, (éd. Chabot) II, 413.

(3) « Mahomet fit du bien aux Samaritains » : *Chronique Samaritaine*, 443 ; cf. Goldziher, *La Misâra*, 28. A part les 50 premières années, consécutives à la Conquête, je ne sache pas qu'ils aient été l'objet d'un traitement de faveur de la part des musulmans. Pourtant ils gagnèrent, je crois, à échanger leur domination contre celle des Byzantins, particulièrement tyrannique pour les Samaritains, plus encore que pour les Juifs. Voir R. Jamin, *op. sup. cit.*

leur donner tort — c'était d'assurer le présent. Les luttes passées des Samaritains contre les Byzantins témoignaient de leur courage. Ils connaissaient le pays et y possédaient des intelligences. Le concours prêté par de tels auxiliaires fut hautement apprécié et magnifiquement récompensé par les vainqueurs.

Voici les renseignements, conservés à ce sujet par Balâdori (1). « Dans les districts du Jourdain et de Palestine, les Samaritains avaient servi de guides et d'espions aux musulmans ». C'est là, croyons-nous, une façon trop discrète d'indiquer leurs services. Rien n'empêche d'en imaginer d'autres d'un caractère plus actif, mais volontiers laissés dans l'ombre par les chroniqueurs, au temps des 'Abbâsides. A cette époque l'impérialisme arabe entendait réserver aux compatriotes la gloire exclusive de l'épopée nationale des conquêtes. Le Prophète, disait-on alors, aurait refusé d'utiliser les services des infidèles dans ses campagnes. Ainsi l'affirmait la Tradition (2). Les Şahâbis savaient à quoi s'en tenir à cet égard. Ils avaient vu les « ralliés » païens de Qorais et du Nağd combattre dans leurs rangs à Honain (3), et au siège de Tâif. Le Prophète leur avait emprunté de l'argent pour ses campagnes et ensuite accordé la meilleure part du butin : à chacun 300 chameaux, alors que les dévoués Anşâriens demeurèrent les mains vides. Les Banoû Ğođâm (4) et les autres *Mosta'riba* de Syrie avaient été admis en la même qualité avant et après la bataille du Yarmouk. Si plus tard ils se résignèrent au sacrifice de leurs croyances, ce fut pour voir leurs noms inscrits au *divan* des dotations. On n'estimera jamais assez haut le chiffre des auxiliaires, gagnés par cette politique libérale. Un siècle après la mort du Prophète, les Arabes n'éprouvaient encore aucune difficulté à admettre des infidèles, nommons les Ğarâğima,

(1) *Fotoûh*, 158.

(2) Moslim, *Şahîh*<sup>2</sup>, II, 106 : comme elle fait défendre par le Prophète d'emporter le Qoran — n'existant pas encore comme recueil en pays étranger ; *ibid.*, II, 127. [Dans les renvois précédents à Moslim, je crains de n'avoir pas toujours distingué l'édition consultée. Jusqu'à p. 269 c'est exclusivement la 1<sup>re</sup> ; celle de 1327 H. sera accompagnée de l'exposant <sup>2</sup>].

(3) Cf. Moslim, *Şahîh*<sup>2</sup>, I, 389-92.

(4) Voir plus haut le chap. relatif à Ğođâm ; Moslim, *Şahîh*<sup>2</sup>, II, 290, bas.



les Taglib, les Tanoûh dans leurs rangs. Les Samaritains possédaient des armes ; puisque nous les avons vus les employer d'abord contre les envahisseurs du désert. Ralliés de cœur au nouveau régime, ils n'ont pas dû hésiter à les tourner contre leurs anciens oppresseurs, les Byzantins et contre leurs voisins chrétiens. Seuls des services exceptionnels expliquent les privilèges exorbitants, obtenus des Arabes.

Donc, continue Balâdorî (*loc. cit.*), Aboû 'Obaida—ce nom nous ramène au califat de 'Omar—« Aboû 'Obaida leur accorda la convention suivante : ils paieraient la capitation, *gizia*, et leurs terres demeureraient libres de toute imposition *اطقتهم ارضهم* ». Voilà une rédaction fort originale. Elle rappelle la série de documents (1), où certains gouverneurs se voient autorisés à disposer des revenus de leurs provinces, sans avoir de comptes à rendre, sans redouter la *môqâsama*, après l'expiration de leur mandat, ou l'obligation d'envoyer l'excédent des impôts à la caisse centrale du califat. Ainsi à 'Amrou ibn al-'Âsi (2) on abandonne « l'Egypte à manger, *اطقتهم مصر* ». Privilège énorme, destiné à récompenser des services extraordinaires et trahissant de nouveau l'anarchie administrative, même sous un souverain, aussi avisé que Mo'âwia. Dans la capitulation samaritaine, je crois distinguer une partie vraisemblablement primitive, c'est le dégrèvement complet du sol. Sous les 'Abbâsides, à aucun juriste, à aucun mohaddîf ne serait venue l'idée d'imaginer un pareil privilège. Pour les non-musulmans, la limite de la concession paraissait être une double *ṣadaga*, au maximum une *ṣadaga* et demie. A aucun prix, l'infidèle ne pouvait se trouver plus favorisé que les islamites, ceux-là assujettis à la dîme. Ce fut pourtant le cas des Samaritains. Si malgré toutes ces préventions, les annalistes l'ont admis, ils ont dû s'y voir contraints par l'évidence des documents utilisés par eux ; surtout à une époque, où les Samaritains ne jouissaient plus de la sympathie, témoignée par les compagnons d'Aboû 'Obaida, trop voisins des événements pour perdre le souvenir des obligations contractées

(1) Cf. *Mo'dwia*, index, s. v. *طبعة*. L'expression *اطقتهم ارضهم* doit signifier qu'on leur laissait l'entière disposition de leurs terres, le revenu complet, libre de charges fiscales.

(2) Voir ce nom dans l'index de *Mo'dwia*.

Que les premiers conquérants se soient fait scrupule d'adresser les premiers les salutations d'usage aux infidèles, qu'ils les aient forcés à céder le pas, à se ranger en rencontrant les Arabes, c'est là une des nombreuses inventions, mises sous le patronage de 'Alî (1). Mais on les voit fiers de se laisser servir par les représentants de l'aristocratie indigène (2). Cette humiliation flattait leur impérialisme naissant. Bientôt leurs descendants demanderont la révision des privilèges, accordés à leurs sujets. Ibn 'Omar lui-même se prêtera à la comédie, imaginée par son père pour amener la dépossession et l'expulsion des Juifs de Haïbar (3). Les Samaritains allaient subir le contre-coup de ce revirement.

Ne discutait-on pas au 2<sup>e</sup> siècle de l'hégire, s'il était licite de manger des victimes, immolées par les sectaires de Samarie (4)? Par ailleurs, en énumérant les obligations fiscales des non-musulmans, Aboû Yoûsof (5) les place sur la même ligne que « les mages, les adorateurs des idoles, du feu et des pierres, tous astreints à la *ğizia* ». Rien de plus exact pour son époque. L'affirmer pour celle d'Aboû 'Obaida, c'est commettre un anachronisme ; la distinction entre la *ğizia* et le *hardğ* étant postérieure aux Sofiânides. Selon la judicieuse remarque du Prof. C. H. Becker, « les conquérants avaient affaire, non avec le pays, mais avec les habitants ; les gens payaient, non la terre » (6). Dans les documents les plus anciens *ğizia*, *hardğ* sont complètement synonymes ; ou bien on les trouve employés isolément, *hardğ*, surtout dans l'Iraq, *ğizia* à l'occident de l'Euphrate (7), jamais opposés l'un à l'autre, comme représentant des concepts distincts. Tous deux désignent un tribut, un chiffre global, atteignant la population, possessions mobilières et immobilières. Dans les capitulations, *ahd*, accordées aux villes ou à des collectivités, ils signifient fréquemment la contribution de guerre, frappant tout un territoire.

(1) Moslim, *Şahîh*<sup>2</sup>, II, 240.

(2) Moslim, *Şahîh*<sup>2</sup>, II, 204, 17.

(3) Boḥârî, *Şahîh* (Krehl), II, 175-76.

(4) I. S. *Tabaq.*, V, 260.

(5) *Hardğ*, 73, 22 etc.

(6) *Beitraege z. Geschichte Aegyptens*, 85.

(7) Surtout en Syrie principalement peuplée de Yéménites. On pourrait y reconnaître une confirmation de l'origine sud-arabe de *ğizia*, proposée par le Prof. H. Grimme, *Ueber einige Klassen süd-arabischer Lehnwoerter im Koran*, dans *Zeits. f. Assyr.*, XXVI, 161.

A l'époque où furent rédigés les *Fotoûh*, on avait perdu de vue cette distinction ; l'usage avait réservé pour la capitation le terme de *gizia*. Or la capitation passait pour spécialement humiliante, pour la marque de la sujétion politique. A ce titre elle ne devait pas atteindre le musulman, tandis qu'en certaines circonstances une terre possédée par lui, pouvait demeurer assujettie au *harâg* (1). Ce dernier n'atteignait que la propriété extérieure ; la *gizia*, capitation s'attachait à la personne, comme une flétrissure, une *diminutio capitis*. Sous les 'Abbâsides, l'opinion musulmane se consolait de la perte des libertés publiques, en considérant les tributaires encore plus humiliés. Volontiers elle cherchait à se persuader que cette situation remontait aux origines mêmes de l'islam. Échos de cette opinion, nos annalistes se refusent à admettre que, pour l'exemption de la *gizia*, il ait pu exister, à aucune époque, égalité de traitement entre la race élue des conquérants et les vaincus, « pauvres égarés, objets de la colère divine » *الغضب عليهم والظالين* (2). Si donc le renseignement, transmis par Balâdorî, offre un sens, ce doit être le suivant : en considération des services rendus, les Samaritains auraient été déchargés de tout impôt, de n'importe quelle contribution, pesant sur les sujets, sans excepter les plus favorisés.

Cette franchise fiscale dura (3) jusqu'au règne de Yazîd. Pourquoi fut-elle supprimée alors ? Sur ce point, nous nous voyons réduits aux conjectures. Ce privilège exorbitant ne pouvait se prolonger. Le jour où le pouvoir arabe se montrerait fatigué de l'incohérence administrative, il était facile de prévoir sa disparition. Personne ne prendrait la défense des Samaritains : pas leurs voisins, Juifs, chrétiens. Les Arabes ? Ils devaient être choqués de cette inégalité de traitement, favorisant des tributaires. Les fils des conquérants ne demandaient d'ailleurs qu'à oublier leurs obligations vis-à-vis d'auxiliaires, aussi peu intéressants : on se croit quitte volontiers envers les espions ! Ils commençaient à lier une connaissance

(1) Cf. Yahîâ, *Harâg*, passim.

(2) Sourate I. Comp. Qoran, 9, 29, *حتى يمتطوا الجزية عن يد وهم صاغرون*. Ces deux versets ont beaucoup contribué à établir la persuasion de la supériorité politique du musulman, vis-à-vis du fisc (voir plus haut). Non seulement le *dimmi* devait payer, mais il devait être humilié, *صاغرون*, avant tout par inégalité dans la contribution.

(3) Cette durée montre avec quelle lenteur se poursuivait la réforme administrative. Rien de la majestueuse uniformité, introduite par 'Omar.

plus intime avec le Livre d'Allah. Ils ont dû y remarquer le Sâmîrî, personnage à l'attitude louche et suspecte (Qoran, 20, 87, 90, 96), comme ses homonymes de Palestine. Ce rapprochement ne pouvait être de nature à relever ceux-ci dans leur estime. La légende populaire du Sâmîrî s'était peut-être déjà enrichie de traits, empruntés à celle du Juif-Errant (1). Dès lors également le qualificatif de *Samaritain* chez les contemporains de Yazîd ne paraît pas avoir eu une signification plus glorieuse qu'aux temps évangéliques. (2).

Le fisc arabe n'avait pas attendu l'avènement de ce prince pour faire sentir ses exigences aux tributaires. Le ḥadîṭ pense devoir protester contre ces sévérités outrées. Il signale en particulier la Syrie, la Palestine, la région de Homs, comme théâtre de ces rigueurs. On y aurait mis à la torture des contribuables en retard pour leurs impôts (3). Nous ne nous croyons pas le droit de supposer ici ces informations en défaut : elles vont à l'encontre de la glorification du régime. Les progrès de la centralisation devaient en premier lieu menacer les privilèges, les situations exceptionnelles, comme celle des Samaritains, occupant les provinces syriennes mentionnées.

En les frappant, en les ramenant au droit commun, le fisc se sentait assuré de ne soulever aucune protestation gênante. Un demi-siècle de franchise a pu paraître une compensation suffisante pour un passé déjà lointain. Les guerres de Mo'âwia avaient épuisé le trésor ; l'agitation, régnant au Ḥigâz, permettait de prévoir comme prochaine une nouvelle expédition ; elle nécessiterait des dépenses considérables. Pourquoi n'en pas faire retomber une partie sur des tributaires, par ailleurs antipathiques à tous leurs voisins ? Ibn Sargôûn, les *kâtib* chrétiens sous ses ordres, fon-

(1) *Naqâ'id Garîr* (Bevan) 331, 7 cité dans *Lâ Misâra* de Goldziher. Comp. Tab., *Tafsîr*, XVI, 137.

(2) *Aj.*, XVII, 156, 11. La comparaison appartient au temps des 'Abbâsides, mais elle devait être courante précédemment, à en juger par l'usage fait ici. Sur les versets qoraniques, relatifs au Sâmîrî, voir le pauvre commentaire de Tabarî, *Tafsîr*, XVI, 129-37. L'anachronisme du Sâmîrî, contemporain de Moïse, n'y est pas même discuté. A Nağrân on ne manque pas d'objecter à Moğira ibn Šo'ba celui de Marie, sœur de Moïse ; Moslim, *Šaḥîḥ*<sup>2</sup>, II, 230, 10

(3) Moslim, *Šaḥîḥ*<sup>2</sup>, II, 397-98 ; Hanbal, *Mosnad*, II, 403, 404.

tionnaires attachés depuis le califat de Mo'âwia à l'œuvre de la réforme financière, conseillers écoutés de Yazîd, n'avaient aucune raison de repousser la combinaison, si même ils ne l'ont suggérée en insistant sur ses avantages pour le trésor. Il leur restait à régler avec les Samaritains un long arriéré de comptes : le sang de leurs coreligionnaires, massacrés dans les guerres de l'empire. Enrichis depuis la conquête arabe, les Samaritains présentaient à l'avidité du fisc une imposante surface taxable. Ils étaient devenus légion ; et à voir avec quelle décision, après les sanglantes répressions des Byzantins, ils reprennent l'offensive, ils devaient être remarquablement prolifiques. A cet égard, on peut s'en tenir aux renseignements utilisés plus haut, sans recourir au chiffre, évidemment grossi, de 30,000 hommes (1), indiqué pour le total de leur communauté à Césarée. Un siècle auparavant ils avaient pu mettre sur pied une armée de 100,000 combattants contre les impériaux, emporter d'assaut cette importante métropole !

En outre, dans la dernière moitié du 7<sup>me</sup> siècle, ils paraissent avoir considérablement étendu l'ensemble de leurs possessions territoriales, probablement en s'attribuant les domaines de leurs voisins, morts ou en fuite, depuis les *Fotoûh* arabes (2). Or la terre a toujours offert une proie facile aux promoteurs d'impositions nouvelles. Longtemps elle constitua la principale ressource du trésor des califes. Voilà pourquoi les nomades, ignorant la propriété territoriale, demeuraient pratiquement insaisissables pour le fisc, même lorsque, comme les Taglib, ils professaient le christianisme. Que dans sa réforme des finances, Yazîd ait voulu supprimer les privilèges archaïques, les exemptions caduques et non justifiées, rien de plus naturel ! Quoiqu'il en soit des motifs, ayant inspiré le fils de Mo'âwia, il donna ordre de soumettre désormais les Samaritains au paiement du tribut.

Quel était le montant de ce tribut ? Un renseignement, également

(1) Balâdori, *Fotoûh*, 141., comme tous les chiffres donnés en cet endroit et ailleurs pour la population de Césarée. Ils prouvent l'importance de cette conquête aux yeux des Arabes, probablement leur premier succès poliorcétique. De là le grossissement.

(2) *ارض من مات ومن هرب*, comme s'expriment Balâdori, *Fotoûh* et Ya'hiâ, *Harâg*, *passim* ; *ما كان لأكل كسرى ومن مال معبر عن القتل في دارو* ; Tab., *Annales*, I, 2051, 3, 13.

conservé par Balâdorî (*op. cit.*, 158) va nous l'apprendre. L'auteur prétend le tenir d'informateurs « bien au courant des événements passés dans les deux *ğond* de Palestine et du Jourdain » (1). Le vague de cette formule (2) ne permet pas de déterminer l'âge du renseignement, destiné sans doute à justifier la pratique courante au temps des 'Abbâsides. Rédigés sous leurs yeux, les « Livres du *Harâğ* » se trouvent encombrés de documents de cette nature ; légitimer l'arbitraire de « la dynastie bénie » ! Yazîd aurait donc appliqué un traitement différent aux Samaritains de Palestine et à ceux du Jourdain. En vertu de cette ordonnance, outre la taxe foncière sur leurs possessions immobilières, il aurait frappé d'une capitation de *deux* dinârs les Samaritains du Jourdain et de *cinq* dinârs leurs coreligionnaires de Palestine. Aucune glose ne vient ici expliquer cette inégalité pour les membres d'une même nationalité. Le chiffre de 5 dinârs paraîtra surtout exorbitant. L'échelle différentielle, avec plus ou moins de fondement attribuée à Omar et destinée à proportionner le montant de la capitation aux revenus individuels (3), n'ose pas dépasser le total de quatre dinârs, — considéré comme un maximum pour les plus fortunés ! Aussi voudrait-on croire à une erreur de transcription dans le texte de Balâdorî. Cette explication ne semble pas admissible.

En effet sous le califat de Motawakkil, l'an 246/860, les Samaritains de Bait Mâmâ, village dépendant de Naplouse, obtinrent de voir leur ancienne capitation de cinq dinârs réduite à trois (4). Le chiffre moyen de la capitation était un dinâr par tête ou même par chef de famille, femmes

(1) Vraisemblablement des voisins des Samaritains et mal disposés à leur égard, comme il arrive entre voisins.

(2) Elle montre que l'auteur ne connaissait pas de tradition écrite à ce sujet.

(3) Balâdorî, *Fotoûh*. 158. En le copiant — il est désigné ici comme « l'auteur des *Fotoûh*, صاحب الفتوح » — Yâqûût, *Mo'ğam* E, II, 225 parle même de dix dinârs de capitation pour les Samaritains. L'édition de Wüstenfeld, I, 781 porte le même chiffre et comme variantes (cf. V, 96) renvoie à Balâdorî, *op. cit.* Notre encyclopédiste aura-t-il trouvé le dernier chiffre dans son exemplaire des *Fotoûh* ?

(4) Inconnu au droit romain ; cf. Becker, *Beitrage*, 96 ; avec les références arabes citées. Ce devait être une mesure nouvelle, puisque les musulmans se trouvent embarrassés pour la justifier ; Boğâri, *Şahîh*, (Krehl) II, 291, 8 d. l. D'après cette explication, ce serait une sorte d'impôt sur le revenu.

et enfants compris, comme il est fréquemment spécifié (1). La cote foncière, il va sans dire, fut rétablie pour les Samaritains. Quant à la hausse de la capitation imposée aux Samaritains, elle nous paraît intéressante à noter. Nous croyons y découvrir le début d'une évolution fiscale. Le pouvoir arabe s'essaye à modifier la taxe uniforme pour la capitation, empruntée au droit romain.

C'est le premier pas dans la voie, qui aboutira à la découverte de la cote différentielle, mise sous le patronage de 'Omar. Jointe à l'impôt foncier, l'augmentation de deux dinârs devait constituer un revenu fort appréciable pour le trésor. Si nous supposons une moyenne de 100,000 Samaritains contribuables—ce chiffre ne semble pas exagéré—elle valait au fisc un supplément annuel de 200,000 dinârs. La situation se présentait encore plus brillante, si nous tenons compte de la taxe de 5 dinârs. Celle-ci peut seulement se comprendre à titre de représailles, de châtiment. On se confirme dans cette supposition en constatant que ce maximum n'atteignit que les Samaritains de Palestine. Ceux de Naplouse(2) se sont fréquemment distingués par leur fanatisme (3). Dans cette ville l'intolérance règne à l'état endémique. Peut-être, pressentant la mesure destinée à les frapper, quand ils connurent les dispositions à leur égard du calife, *gratissime habitus*, ami des chrétiens, se laissèrent-ils entraîner à une de ces révoltes, si communes dans l'histoire de leurs rapports avec l'empire grec. Malheureusement la chronique intérieure de la Syrie, sous le règne de Yazîd, n'a pas été conservée. Elle nous aurait sans doute fourni l'explication toute locale de ce traitement, infligé aux Samaritains. Dans la réforme financière, poursuivie par le successeur de Mo'âwia, ils se trouvèrent durement atteints. Il n'est pas inutile d'opposer à cette rigueur la diminution, accordée aux chrétiens de Nağrân.

---

(1) Balâdîrî *Fotoûh*, 124 ; 130, 9 ; 131, 8 ; 173, 174, 218.

(2) Compris dans le gônd de Palestine.

(3) Cf. Baedeker, *Palaestina*<sup>7</sup>, 203.

## XXIV

## ADMINISTRATION ET FINANCES AVANT LES OMAIYADES

CAPACITÉ UNIVERSELLE ATTRIBUÉE A 'OMAR ET A SES AUXILIAIRES.

ÉCHECS ET TÂTONNEMENTS DANS LA CONQUÊTE ARABE. ABSENCE DE LÉGISLATION. ANARCHIE DANS LES FINANCES. MO'ÂWIA S'EFFORCE

D'Y METTRE DE L'ORDRE.

Grâce aux dernières recherches, nommons celles du Prof. C. H. Becker et du prince Caetani, nous commençons à nous former une conception plus adéquate des conquêtes arabes. Ces savants ont mis en lumière le côté réaliste de ce mouvement d'expansion et réagi sagement contre l'idéalisme exagéré des théories, trop facilement acceptées jusqu'à nos jours. En particulier les conclusions de l'auteur des *Annali dell' islam* tendent à diminuer notablement l'intervention de Médine et des premiers califes, الراشدون.

Sur les pas de la tradition musulmane, les islamisants occidentaux se plaisaient à représenter Aboû Bakr et 'Omar en communication constante avec leurs généraux, leurs gouverneurs — tels nos chefs d'Etat modernes, penchés sur le télégraphe, l'oreille collée au téléphone — les tenant en haleine par leurs missives, leur prescrivant non seulement le plan de campagne, toute la suite des opérations militaires, mais l'organisation administrative, l'exploitation économique des futures conquêtes. Ces consultations incessantes venaient compléter utilement les instructions gouvernementales, les programmes détaillés, emportés au départ par les chefs des corps d'expédition. Ceux-ci se gardent d'ailleurs de laisser le calife en repos. Dociles comme des écoliers, leurs demandes pour des suppléments d'information se croisent avec les réponses, avec les solutions, venues de Médine. Dans cette entreprise, conçue avec une aussi implacable, aussi persévérante méthode, rien n'est abandonné à l'arbitraire, au hasard des



inspirations personnelles. Tout est réglé, prévu d'avance, et d'abord la gestion financière, la répartition, la rentrée des impôts. On détermine minutieusement le fonctionnement de ce mécanisme délicat, jusque-là demeuré complètement inconnu aux hommes de Médine. Mais rien ne vient nous apprendre où l'entourage de 'Omar avait acquis cette familiarité, cette sûreté de coup d'œil, trahissant les gens du métier.

Poids, mesures, espèces monétaires se trouvent déterminés, conformément aux systèmes en vigueur dans les divers pays de conquête. Comment s'en étonner ? Le Prophète (1) n'avait-il pas prévenu ses Compagnons ? Il leur avait prédit « l'attachement de l'Iraq à son dirhem, à son qafiz, de la Syrie à son modd et à son dinâr, de l'Egypte à son ardabb » (2). Abou Bakr et 'Omar se sont inspirés de ces recommandations si autorisées. Leurs instructions précisent les rations exactes pour les prestations, les livraisons en nature, jusqu'au fourrage des chevaux. Avec une aisance, à peine surpassée par un Abou Yousof, un Yahîâ ibn Âdam ils dissertent sur la *jiz'ia* et le *harâg*, sur les rapports entre la capitation et l'impôt foncier.

Dans cette réglementation minutieuse, digne des légistes de Byzance, la part du lion revient—il fallait s'y attendre—au calife 'Omar. Ce nom ne se trouve-t-il pas à l'origine de toutes les institutions, de celles surtout qu'on ne peut décemment endosser au Prophète ? « L'ère arabe, l'édition du Qoran, la célébration du Ramadan, la réglementation de la flagellation pour le délit d'ivresse, le port de la cravache, le cadastre de la Babylonie, l'établissement des *misr* et des *hond*, des juges, du *diwân* des pensions des généalogies des tribus. » Cette longue énumération représente un côté seulement de la dévorante activité, prêtée au grand calife. Au dire de Mahomet (3) ne possédait-il pas « les neuf dixièmes de la science » ? (4)

L'orthodoxie s'est empressée d'utiliser cette capacité universelle. La haute personnalité de 'Omar, son austère figure dominant son entourage

(1) Il connaît exactement les liqueurs particulières en usage dans l'Arabie orientale ; Moslim *Ṣaḥīḥ*<sup>2</sup>, I, 27-28.

(2) Moslim, *Ṣaḥīḥ*<sup>2</sup>, II, 499.

(3) Fréquemment le ḥadīṭ charge 'Omar d'arrêter les imprudentes concessions, arrachées au Prophète ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*<sup>2</sup>, I, 32.

(4) I. S. *Ṭabaq.*, II<sup>2</sup>, 99, 100, 4.

et s'imposent aux contemporains de la période héroïque. Elles fascinent surtout les anciens annalistes et leurs copistes complaisants, les rédacteurs de *Ṣaḥīḥ* et de *Mosnad*, les compilateurs attardés de la période 'abbâsīde. 'Omar se voit d'ailleurs merveilleusement secondé. Ses lieutenants, heureux mortels, non seulement les Mecquois, partiellement initiés à la vie publique par leur éducation qoraïsīte, mais les Anṣâriens et jusqu'aux rudes Bédouins du Naǧd, tous ces hommes possèdent des talents à peine moins variés (1), ils déploient toutes les capacités : généraux, hommes d'Etat, diplomates, financiers, économistes. L'histoire ne présente aucune période où une société atteint, sans stade intermédiaire et comme d'un bond, sa pleine évolution politique. On a beau accorder à nos documents la confiance d'un Caussin de Perceval, d'un Von Kremer, il est malaisé de ne pas demeurer impressionné par cette constatation.

On exagérera difficilement l'heureuse influence exercée par les *Muhammedanische Studien* du Prof. Goldziher. Leur apparition a provoqué, note le prince Caetani (2) « une prodigieuse hécatombe de traditions, de notices, jusque-là acceptées comme vérités historiques, admises pour ainsi dire sans examen. De nos jours, au contraire, tout est remis en discussion, tout est soumis à la critique la plus implacable, la plus minutieuse. Quoi d'étonnant si, lancée sur cette voie—nous l'appellerions volontiers iconoclaste—la critique court risque d'excéder, et si, au lieu de retrancher des superfétations artificielles, elle taille dans le vif et supprime des données historiques ? Nulle part ce danger n'apparaît plus réel que dans le cas de 'Omar ».

Cette réaction ne me semble pas à redouter pour le moment. A 13 siècles de distance, l'image traditionnelle continue à éblouir les orientalistes, comme aux temps d'Ibn Sa'd, d'Ibn Hanbal, et de Ṭabarī. Aux qualités des grands hommes d'Etat et des souverains éminents, le fils d'al-Ḥaṭṭāb réunit les plus belles vertus morales : il est austère, désintéressé, dominé, presque écrasé par le sentiment de sa responsabilité (3). C'est la première

(1) Cf. notre *Ziād ibn Abīhi*, p. 4.

(2) Dans le V<sup>e</sup> vol. des *Annali*.

(3) Ṭab., *Annales*, I, 2753, 4-6 ; 2754-55 ; I. S. *Ṭabaq.* III<sup>1</sup>, 197, 198, 201, 210, 215, 218, 219, 220.

apparition de ce motif dans la conscience du peuple arabe. Dans le cas de 'Omar, la manière dont nos auteurs ont pensé devoir le développer, trahit des influences chrétiennes. Administrateur-délégué, fondé de pouvoirs des musulmans, — ainsi il se serait jugé lui-même, — il se sent l'obligation de veiller sur la fortune publique, propriété collective des islamites, sur l'accroissement de leurs revenus, de ménager les forces productives des tributaires, non par philanthropie, mais afin d'assurer l'exploitation méthodique, durable, de ce capital, « fonds de réserve des familles musulmanes », comme il les qualifie sur son lit de mort (1). Cette double préoccupation inspire ses appels incessants, ses instructions réitérées à ses représentants dans les provinces, afin de leur inculquer ces nouveaux principes d'économie politique.

Aussi quand, au siècle des 'Abbâsides, les juristes orthodoxes, les Abou Yousof, les Yahîâ ibn Âdam et les autres auteurs de *Kitâb al-Harâdj* ont voulu fixer l'idéal d'une administration financière, d'après le plus pur esprit du Qoran, tracer l'esquisse d'une Salente islamique, ils se sont bornés à compulser, disons mieux, à alléguer la pseudo-correspondance de 'Omar, les soi-disant *Regesta* du second calife : volumineux dossier, où tous les cas se trouvaient prévus, discutés, combinés, illustrés par une multitude d'exemples. Ces décisions représentent une partie de l'énorme *sonna* gouvernementale de 'Omar, la plus sainte après celle du Prophète. L'élaboration des deux collections a marché de front ; elles ont suivi un développement parallèle, destinées à se compléter de manière à former un vrai *Corpus juris*. Celle de 'Omar a été rédigée de façon à préciser la première, surtout dans le cas, où, pour éviter des anachronismes trop criants on n'a pas osé mettre en avant le nom de Mahomet. En ces occurrences, 'Omar doit venir à la rescousse et il n'a garde de se dérober. D'avance la *Sîra* lui a prêté une activité exubérante, n'hésitant pas à s'imposer au Prophète lui-même. Devenu calife, « incessamment on l'oblige à jouer le rôle de précurseur. Pour toutes les questions (2) il a d'avance fixé la règle à sui-

(1) ارزاق عيالكم ; I. S. *Tabaq.*, III<sup>e</sup>, 243, d. 1.

(2) On voudrait lui attribuer la décision au sujet des *Ma'gouls* de Perse ; sont-ils, oui ou non, *ahl Kitâb* ? Un *hadîth*, désireux de réserver cet honneur à 'Ali, l'homme de

vire » (1). Jamais on ne s'est demandé si, de son vivant, ces questions avaient été soulevées, s'il a joui de la liberté d'esprit suffisante pour développer cette virtuosité législative. Nous le voyons en réalité vivre d'expédients, louvoyer entre l'opposition insidieuse de ses conseillers et les difficultés, créées dans les provinces par la situation précaire de la domination arabe. Incessamment il se sent forcé de continuer des conquêtes, commencées sans son aveu, d'envoyer des renforts à des généraux malheureux ou imprudents. Le meilleur de son énergie s'usa dans la louche politique du *ta'lif*, consistant à gorger les *Mobassara* et les Compagnons remuants, sans leur permettre de s'éloigner. Si, sur ses représentants dans les provinces, il conserve un semblant d'autorité, ce fut en les faisant surveiller de près et en les tenant sous la menace d'une destitution.

Admironons la prodigieuse activité, la fécondité littéraire des premières générations islamiques, leur intelligence, leur sens pratique des besoins du jeune empire. Cet hommage rendu, que penser du rôle assigné aux premiers califes dans la fixation du droit financier ? Aussi bien la concession de Yazîd aux Nağrânites, son intervention dans les affaires des Samaritains nous ont déjà amené à poser cette question.

Quand on examine les documents les plus anciens, non plus avec la confiance des orientalistes du siècle passé, mais avec le souci de se rapprocher des origines islamiques, l'image traditionnelle de 'Omar, examinée de plus près, avec des yeux, libres de préventions, perd énormément de son relief conventionnel. Au lieu de l'envahissante personnalité, popularisée par les *Ṣaḥīḥ*, au lieu de retrouver partout la trace de son intervention, on ne peut s'empêcher de constater l'isolement du gouvernement de Médine. S'il intervient, c'est trop souvent pour constater le fait accompli, légitimer le passé, opérer une *sanatio in radice*, mettre son visa à des actes, accomplis en dehors de son inspiration, parfois même à l'encontre des ordres, émanés du souverain. Fréquemment, il s'empresse d'exécuter

---

l'Iraq, avoue pourtant que la question ne fut agitée qu'après la mort de 'Omar ; *Ṭab., Taḥṣīr*, XXX 72 bas. Il est encore plus invraisemblable de faire intervenir ici le Prophète ; pour lui et dans le *Qoran*, *Kitāb* = Bible.

(1) Wellhausen, *Reich*, 182.

cette démarche, afin de garder le contact avec des esprits aventureux et de leur rappeler, par cette complaisance, l'existence de liens hiérarchiques. Peut-être voudra-t-on bien reconnaître un jour dans cette souplesse, arrivant à ses fins et sauvegardant l'unité de l'empire, le véritable mérite de 'Omar. Cette politique ondoyante a préparé l'éducation publique des Arabes. Il n'en pouvait aller autrement au sein de cette primitive société, terrain si peu favorable à l'évolution normale des institutions politiques.

Issu du hasard, ou plutôt d'un coup de force, le califat s'essayait à vivre ; il aspirait à devenir un pouvoir pondérateur, capable d'introduire un commencement d'ordre dans l'anarchie, consécutive à la mort du Prophète, dans le chaos administratif, issu des conquêtes. Pour surprendre les traces certaines d'une action plus effective, il faudra attendre l'avènement des Omayyades. Les descendants de l'habile Aboû Sofân bénéficièrent de la lassitude, venant saisir les plus fermes esprits, au sortir de 30 ans d'une situation incertaine, exactement la durée du califat prophétique, خلافة النبوة, prôné par la Tradition.

Si 'Amrou ibn al-'Âsi n'a pas entrepris la conquête de l'Égypte à l'insu et contre l'intention de 'Omar, lui et ses collègues des provinces ont agi avec une grande indépendance, dans la sphère, ouverte à leur activité. Après la mort de Yazîd, on félicite parfois 'Omar d'avoir su découvrir Mo'âwia et le nommer à la place de son frère. Si nous connaissions mieux la situation respective des partis à Médine, nous trouverions sans doute le mérite moins grand. A tous égards le choix était heureux. Il resterait à déterminer quelle part y eut l'initiative de 'Omar et s'il ne lui fut pas imposé par les Omayyades et par le désir de ménager l'aristocratie qoraisite, mécontente de la déposition du Maḥzoumite Hâlid. En dehors de l'Arabie, les généraux ont pris surtout conseil d'eux-mêmes et des circonstances, et il faudrait plutôt les en féliciter. L'envoi en Syrie d'Aboû 'Obaida, « l'homme de confiance de la nation », ou plutôt du *triumvirat*, se proposa précisément de contenir cette indépendance. Malheureusement le délégué manquait du prestige voulu.

A moins d'avoir sur les yeux le bandeau des annalistes orthodoxes, on ne voit pas en quoi les conseils du sénat médinois auraient avancé les

progrès de la conquête. S'il était présidé par un 'Omar, on y rencontrerait encore plus d'hommes de la capacité de 'Alî, un soldat, « n'entendant rien aux grandes opérations militaires », assuraient les contemporains, et désireux avant tout de contrecarrer 'Omar. Non seulement les généraux ne se sont pas souciés de s'accorder avec Médine ; ils ne se sont pas mieux entendus avec leurs frères d'armes, avec les autres chefs de bandes. Ceux-ci ont opéré isolément, chacun pour son compte, s'ingéniant à razzier leur district, sauf à réclamer des secours, quand l'audace les avait emportés trop loin et placés dans une situation critique. L'on ne peut plus admettre, comme autrefois, l'existence d'un plan de campagne, d'avance combiné à Médine par un état-major inexistant. De même « aucun des conquérants n'avait emporté un programme fiscal » (1) ; pour la raison bien simple que l'éventualité d'une conquête stable en dehors de l'Arabie ne fut pas même envisagée dans les débuts. On voulait tenter la fortune, courir les aventures, espérant bien ne jamais perdre complètement le contact du *limes* syro-arabe.

Comme précédemment, Zaid ibn Hârita et son fils Osâma, au temps du Prophète, les généraux d'Aboû Bakr, en quittant Médine, se proposèrent de razzier les districts envahis. De la guerre, les Arabes ne s'étaient jamais formé une conception différente. Aussi les voyons-nous retourner au Hîgâz au bout d'une absence plus ou moins prolongée. Agapius de Manbig- (2) l'affirme avec infiniment de vraisemblance, à l'encontre des *Kitâb al-Fotoûh*. Ces recueils oublient de raconter les vicissitudes, éprouvées par les « onze chefs de bande », expédiés par Aboû Bakr, au début de son califat (3). Tout au plus se souviennent-ils d'un échec, éprouvé par Hâlid ibn Sa'îd, un Omayyade, dans les Mašârif de Syrie. Le retour précipité d'Osâma produit également l'impression d'une retraite sans gloire. Cette constatation confirme notre précédente observation sur l'issue malheureuse des expéditions musulmanes, tentées jusque-là au nord du Hîgâz. De ces échecs un témoin autorisé, 'Amrou ibn al-'Âsi, paraît avoir gardé une

(1) Becker, *Beiträge*, 83.

(2) CSO, (coll. Chabot) éd. Cheikho, 340, 341.

(3) Tab., *Annales*, I, 1880.

mémoire plus exacte. Comme on mentionnait les Byzantins en sa présence, il s'empessa de rendre hommage « à leurs connaissances militaires, à leur promptitude à se ressaisir après une défaite et à revenir à la charge, après la déroute ». (1)

L'obstination arabe devait finir par triompher. Lentement la razzia tumultueuse se transforma en guerre de conquête. Au lieu de piller on songea à occuper, à exploiter. Evolution progressive, période du *tamşîr*, de l'établissement des camps permanents, d'où sortirait plus tard l'institution des *ğond* ou gouvernements militaires. Mais, comme le prouve cette concentration, comme le donne à supposer la méthode du *tamşîr*, l'Arabe éprouvait le besoin de se recueillir plus que de s'étendre et de conquérir; il ne se sentait pas encore préparé pour la grande guerre, pour la marche méthodique en avant. Quant aux progrès de cette évolution, personne, parmi les contemporains, ne s'en était rendu compte.

Dans le courant de l'année consécutive à la mort de Mahomet, des bandes étaient parties du Hîgâz. Plusieurs étaient commandées par des chefs de fortune, reconnus plus tard par l'autorité califale. Šorahbîl ibn Ḥasana a pu être du nombre de ces aventuriers, pourvus ensuite d'un brevet régulier. C'est peut-être l'explication la plus logique pour la nomination, pour l'entrée en scène d'un soldat, inconnu la veille. Ces hordes indisciplinées, on se les figure trop aisément, comme nos troupes européennes, s'embarquant pour une expédition coloniale avec un état-major de fonctionnaires, dressés à leur rôle futur, avec des proclamations, un programme détaillé de mesures bureaucratiques. Lâchés dans les campagnes syro-palestiniennes, les brigands de Gifâr, d'Aslam, de Daus, les nomades, chassés par la faim et l'anarchie du Yémen, ne se souciaient pas d'apporter aux pays envahis un idéal religieux, ni une forme de gouvernement. Des années s'écoulèrent avant que leurs chefs aient envisagé cette éventualité et discuté l'opportunité d'une conquête. De ces préoccupations, nulle part on ne retrouve la trace assurée dans les accords conclus, dans l'intervalle, avec les villes et les particuliers. A Médine, l'ahurissement

(1) Moslim, *Šaḥiḥ*<sup>2</sup> II, 500 : أحمر الناس عند فتنة واسرعهم افالة بعد مصيبة وادشكهم كربة بعد فرة.

produit par les premiers succès arabes, avait été, s'il se peut, encore plus grand que sur les vainqueurs eux-mêmes

'Omar et ses conseillers, grandis dans les bazars de la Mecque, se sentirent débordés, pris au dépourvu en face d'une situation aussi inattendue. On le serait à moins, même après avoir passé par l'école du grand politique Aboû'l Qâsim. « Quand vous verrez les va-nu-pieds devenus les rois de l'univers, habiter des palais, attendez-vous à la fin du monde » (1). Ce dicton, attribué à Mahomet, montre combien peu à Médine on se trouvait préparé à la révolution survenue et en mesure d'y faire face. Le cas des Nağrânites confirme également cette conclusion. La solution violente, adoptée par 'Omar, trahit l'arbitraire, ayant longtemps dominé les conseils du califat. L'accord de Mahomet avec la cité chrétienne avait été rédigé pour le milieu social, où avait grandi le modeste état de Médine. Le Prophète ne paraît pas avoir deviné le développement futur de son œuvre. En moins de quinze ans les événements s'étaient précipités, modifiant toutes les anciennes relations. Aboû'l Qâsim s'était préoccupé de trouver des alliés et des ressources pour son budget restreint. Ces successeurs se virent brusquement chargés de plusieurs millions de sujets à gouverner. Cette perspective leur fit perdre la notion de la réalité. Le bon sens aurait dû leur conseiller de déclarer caduc le traité, conclu par le Prophète, du moment qu'ils se sentaient décidés à lui substituer une législation plus en rapport, pensaient-ils, avec les exigences impérialistes. A défaut d'autre mérite, cette attitude avait au moins celui de la franchise. Au lieu d'entrer résolument en cette voie, on supposa une nouvelle décision de Mahomet (2). Tout en affectant plus de bienveillance, le gouvernement de 'Otmân ne se montra pas plus logique, non par respect pour le Prophète, mais parce qu'à Médine on ne parvenait pas à dominer le désordre financier, l'anarchie administrative. Et c'est cette période que les juristes 'abbâsides, théoriciens infatigables, présentent à leurs contemporains, comme le modèle à suivre.

---

(1) Moslim, *Ṣaḥiḥ*<sup>2</sup>, I, 23-24.

(2) Dans le but de la rendre moins invraisemblable, on la glisse partout. Moslim, *Ṣaḥiḥ*<sup>2</sup>, II, 14.



Or à ces débuts de l'empire arabe, c'est précisément l'absence d'une législation fixe, qui frappe l'observateur impartial. Partout l'arbitraire, l'improvisation. L'établissement du *diwān* des pensions est rapporté aux trois dernières années de 'Omar. A quoi avaient été employées jusque-là les sommes accumulées dans les caisses de Médine et des provinces. Aucun annaliste ne songe à nous l'apprendre. Leur disparition explique peut-être l'origine des fortunes fabuleuses, amassées par les Mobaássara et par les familles des deux premiers califes. Le gouvernement de ces derniers vivait d'expédients et aussi d'abus, de solutions archaïques et contradictoires, d'emprunts aux législations byzantine et sassanide, maladroitement amalgamés avec des prescriptions qoraniques et le droit contumier du désert. Ce chaos devait offrir une abondante matière à l'activité législative de 'Omar.

Ainsi entre l'Egypte et la Syrie, entre la Mésopotamie et l'Iraq arabe les douanes seront maintenues. On continuera à y percevoir les taxes anciennes, comme avant l'existence du califat. Appuyés sur leurs *mişr* de l'Iraq, sur leurs camps retranchés de Syrie et d'Egypte, les Arabes se contentaient de surveiller le pays, d'en drainer les ressources financières, sans s'inquiéter d'introduire dans l'administration les réformes, les modifications, nécessitées par le nouvel état de choses. Leur principale préoccupation paraît avoir été de s'épargner les soucis du gouvernement. Dans plusieurs provinces, — nommons la Mésopotamie et la Cyrénaïque, — les Arabes s'étaient engagés à ne pas pénétrer, contre la promesse d'un tribut déterminé (1). Les magistrats locaux, les anciens latifondistes demeurèrent chargés de la rentrée de ces taxes, sous leur propre responsabilité. Mais ils stipulèrent qu'on les mettrait à l'abri de toute ingérence arabe dans l'administration de leurs districts. (2). Une pareille stipulation a pu être comprise dans les capitulations, conclues avec les cités syriennes. Elle au-

(1) Voir Agapius Mabbugensis (éd. Cheikho), 344. 5. Comp. Wellhausen, *Skizzen*, VI. 85-86. Comme le montre la mention des « sept *mişr* et des 4000 cavaliers en permanence à Koufa », la conquête de la Mésopotamie est postérieure au califat de 'Omar. On a antidaté, sous l'influence de la formule *فتة القتر*. Elle a été accordée à Mo'awia comme gouvernement, parce qu'il l'a organisée le premier ; Balâdori, *Fotoûh*, 183.

(2) Tab., *Annales*, I, 2050, 2051, 2055, 7.

rait contribué pendant une période assez longue à éloigner les Arabes du séjour dans les cités. (1). Partout leur inexpérience administrative les avait forcés à maintenir les anciens fonctionnaires du fisc. Ceux-ci n'avaient aucun intérêt à promouvoir l'unification des lois financières, l'abolition des exemptions et des conventions particulières. Plus le désordre augmenterait, plus leur concours deviendrait indispensable.

Un membre de la dynastie financière des Sargôûnides est qualifié de *maulâ* de Yazîd, c'est-à-dire d'affilié à la famille de ce calife. Nous avons déjà mentionné leur intimité et la faveur constante des Damascènes auprès des Sofîânides (2). Dans leurs conférences, ils n'ont pu manquer d'aborder le problème fiscal. C'était d'ailleurs le département, confié à sa famille, depuis l'installation des califes à Damas. Après de longs, laborieux tâtonnements, il finira par organiser le ministère des finances. Aux débuts, le ressort de ce nouvel organisme sera plutôt restreint. Son action expirait en réalité aux bornes de la Syrie ; et même dans ce pays elle atteignait seulement les districts, effectivement occupés par les Arabes.

Les autres gouvernements de l'empire jouissaient de leur comptabilité spéciale, administraient leurs finances provinciales, où l'on ne remarquait pas un moindre chaos qu'en Syrie. Cette confusion tenait en majeure partie aux principes que l'administration des premiers califes avait laissé passer en règle. Ainsi parmi les Bédouins le produit de l'impôt devait être distribué sur place aux indigents des tribus. C'est du moins la théorie, préconisée par la Tradition : on peut y reconnaître un aveu indirect de l'impuissance du pouvoir central pour encaisser les taxes légères, demandées aux nomades. Dans les provinces le califat ne pouvait disposer des revenus, sans l'agrément des Mohâgîr locaux ou de leurs *asraf*. Cette situation équivalait à la mise en tutelle de l'autorité métropolitaine, déjà paralysée par la surveillance jalouse de son sénat médinois, où figuraient les plus influents Şahâbîs. Ici le transport du califat hors de l'Arabie marquait un progrès. Mais à Koûfa, l'infortuné 'Alî ne fit que changer de tyrannie ; il retomba sous celle de l'aristocratie arabe, établie dans l'Iraq. A Damas

---

(1) Cf. notre *Bâdia*, dans *MFO*, IV, 91.

(2) Voir notre *Mo'dawia*, chap. XIX.

seulement, l'empire retrouvera l'indépendance voulue, un milieu propre à son développement progressif.

A force d'adresse et de prestige personnel, le grand Mo'âwia réussira à imposer aux provinces une part proportionnelle dans les dépenses générales de l'empire, du moins à envoyer à Damas un excédent quelconque, prélevé sur leurs recettes. Dans l'Iraq cette prétention, légitime à tant de titres, provoque toujours des protestations. On ne manque jamais de la taxer d'abus, d'en appeler aux *hadîth* du Prophète, prescrivant l'emploi des revenus en faveur des besoins et des indigents locaux (1). C'était en réalité une limite, opposée aux dilapidations des *asrâf*. L'orthodoxie aurait mieux fait de le reconnaître. Ce courant d'opposition à une sage centralisation, favorisée par les Omayyades, a pu contribuer alors à la fabrication de ce cycle de traditions, toutes marquées au coin de cet égalitarisme arabe, une des caractéristiques des *mišr* iraqains. Le Prophète qoraisite, très avisé en matière de finances (2), a dû y regarder avant de formuler définitivement une doctrine aussi antiéconomique. On peut, il est vrai, la dégager des plus anciennes sourates, celles de la Mecque. D'autre part la prédication médinoise développe des considérations moins compromettantes et insiste fréquemment sur l'obligation de concourir aux charges communes de l'Etat. Cette évolution du langage atteste celle survenue dans les préoccupations d'Aboû'l Qâsim, chef de Médine (3). Des instructions en ce sens ont dû être transmises par lui à ses *mošaddiq*, envoyés dans les tribus et recueillies par ses successeurs éventuels, les « deux Omar ». Elles seront reprises par les souverains sofiânides, surtout par Mo'âwia. Les plus énergiques de leurs représentants dans les provinces essaieront de réagir efficacement contre l'indiscipline arabe, en préconisant des principes moins

(1) Boḥâri, *Ṣaḥîḥ*, II, 433, 7 d. l. *Aḡ.*, XX. 172, 9 d. l. 157, haut ; Tirmidî, *Ṣaḥîḥ*, I, 126, 12 ; Moslim, *Ṣaḥîḥ*<sup>2</sup>, I, 29 ; Ṭab., *Annales*, I, 2776, 1 ; I. S., *Ṭabaq*, III<sup>1</sup>, 234, 7 ; 346, 4 ; cf. notre *Mahomet fut-il sincère*, p. 34 ; *Osd*, II, 29, 12.

(2) Sans cesse il recommande d'économiser son capital, Moslim, *Ṣaḥîḥ*<sup>2</sup>, II, 55, 56.

(3) Cf. notre *Fd'iṣma*, 61-62.

égoïstes. Ils affecteront d'appeler l'impôt, حق امير المؤمنين, τὸ δίκαιον τοῦ Ἀμὴρ μουσουλμῶν (1). Langage nouveau, formule inconnue au style administratif de 'Omar, étranger même, croyons-nous, à sa mentalité. Formé directement à l'école d'Aboû'l Qâsim, à ses yeux le califat se bornait à être l'extension de l'Etat médinois, fondé par le Maître. Il a pu mourir avant d'avoir soupçonné le *molk*. Son impérialisme inconscient coïncida trop souvent avec un étroit nationalisme.

---

(1) Cf. Becker, *PSR*, 60, 3 ; Bell, *Aphrodito Papyri*, n° 1380, l. 11 ; et index s. v. δίκαιον ; cf. خراج امير المؤمنين, *Ag.*, II., 153, haut.



## XXV

## SOUS LES SOFIANIDES

SITUATION FINANCIÈRE A L'AVÈNEMENT DE MO'ÂWIA. LA RÉFORME FISCALE ;  
 SES PRINCIPES ; DIFFICULTÉS ET OPPOSITIONS. TRANSFORMATION DU DÎWÂN EN  
 CAISSE MILITAIRE. SUPPRESSION DES PENSIONS IMMÉRITÉES. CHOIX  
 DE GOUVERNEURS ÉNERGIQUES, CHARGÉS D'APPLIQUER  
 LA RÉFORME.  
 POLITIQUE AGRAIRE. LES IMPÔTS ET LES PROPRIÉTAIRES  
 MUSULMANS.

---

Elle était lamentable la situation financière, héritée par le calife Mo'âwia. Avant de tomber sous le poignard d'Ibn Molgam, le malheureux 'Alî avait vidé le trésor du califat oriental (1). Non par détachement — ainsi le voudrait la tradition orthodoxe — mais parce qu'il se vit forcé de le laisser piller, de l'utiliser, pour affermir les dévouements chancelants et empêcher ses derniers partisans de rejoindre son habile rival, le fils d'Abou Sofiân. Le futur martyr ší'ite, Hoğr ibn 'Adî profita de la situation pour se faire octroyer une pension de 2,500 dirhems (2). Cet exemple ne demeura pas isolé (3).

---

(1) D'après la tradition, il le vidait chaque semaine. D'autre part, trahi par ses fonctionnaires, il ordonne de leur couper les doigts ; Ibn Doraid, *Istiqâq*, 166, haut. Pour le chaos de la fiscalité, voir plus haut, p. 328-29 ; Abou Yousouf, *Harâğ*, 21, 8.

(2) Cf. *Zidd ibn Abihi*, 71.

(3) Le dévouement 'alide de certains *asraf* iraqains n'avait pas d'autre origine. Avec l'avènement des Omayyades, c'était l'ordre dans les finances, la révision des pensions, l'envoi à Damas de l'excédent des caisses provinciales. 'Alî se voit dominé par son entourage ; Kindi, *Governors of Egypt*, 22, 5.

Dans toutes les provinces, relevant de l'ancien califat 'alide, régnait le même désarroi. A Bašra le gouverneur Ibn 'Abbās était parti avec la caisse de l'Etat (1), non sans avoir distribué de nombreuses largesses aux partisans, chargés de faciliter son évasion. L'an 41 de l'hégire, « l'année de la réunion », Mo'āwia pouvait seulement compter sur les revenus de la Syrie (2). Le système de la *ṭo'ma* l'avait forcé de donner carte blanche en Egypte à son lieutenant 'Amrou ibn al 'Āṣi (3). La Mésopotamie (4) jouissait d'une organisation fiscale particulière. Des districts étendus y conservaient en fait leur autonomie financière et administrative ; ils étaient uniquement astreints au paiement annuel d'une contribution globale, l'ancien impôt de guerre, datant de la période des conquêtes. Ailleurs, d'autres groupes demeuraient encore affranchis de toute charge financière : nous avons nommé les Samaritains.

Partout, à cette époque, la question financière se dresse pour paralyser l'activité des fonctionnaires les plus consciencieux ou les plus retors. Elle déconcerta la prodigieuse habileté, l'esprit fécond en ressources de Moğīra ibn Šo'ba beaucoup plus que la révolte des Hārīgites (5). Ces complications tenaient à la douloureuse loyauté du gouverneur ṭaqafite, mais encore plus à la confusion, dominant la matière, à l'absence de législation fixe et uniforme. Cette lacune elle-même ouvrait le champ à l'arbitraire des gouverneurs, si général à cette époque (6).

(1) Reproche que lui adresse 'Alī : Qotaiba, *'Oyoūn*, 469.

(2) Là encore plusieurs districts étaient demeurés indépendants. Pour la Mésopotamie voir plus haut, p. 402. Elle est généralement signalée comme le centre des Hārīgites : Ġāḥiḡ, *Tria opuscula*, 9 ; *'Iqd'*, III, 294, c.-à-d. qu'on y a longtemps défendu les anciennes immunités.

(3) Ya'qoubī, *Hist.*, II, 216, 4 d. l. Comp. Kindī, *Governors of Egypt* (Guest), 31, وكانت مصر جُيِلَتْ لهُ طُعْمَةٌ بَعْدَ عَطَا جُنْدِهَا وَالنَّفَقَةُ عَلَى مَصْلَحَتِهَا. Le reliquat demeurait au gouverneur.

(4) Yād ibn Ġaum n'en a jamais été gouverneur ; cf. Caetani, *Annali*, IV, 29.

(5) Cf. *Ziād ibn Abihi*, 8 sqq. Même situation pour No'mān ibn Bašīr ; voir plus haut, p. 121-22. 'Alī se trouve toujours à court d'argent ; voir plus haut, p. 360-61. Anarchie dans l'Iraq sous son califat ; Yaḥiā, *Ḥarāğ*, 3, 17. Parmi les difficultés de sa position, Ziād énumère en première ligne الخراج ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 312, 7.

(6) Voir plus haut, p. 121-22. Les tributaires accourent dans le Ḥiğāz auprès de 'Omar pour se plaindre des injustices ; Abou Yūsuf, *Ḥarāğ*, 79.

Par leurs représentants, les Sofîânides feront proclamer la nécessité d'une réforme fiscale. Ils énonceront la nécessité pour les provinces de contribuer aux charges générales du califat (1), de constituer la caisse de l'Etat, le مال الله. La lutte sera longue. Fréquemment les gouverneurs omayyades se verront forcés de reculer devant la révolte de leurs administrés, sans en excepter des hommes de la trempe d'un Ziâd ibn Abîhi (2). Mais leur attitude décidée, le geste de Ziâd, sortant le glaive du fourreau (3), finiront par impressionner les Arabes. Quand Ḥasan, le fils de 'Alî, voudra emporter les revenus du district iraqain, à lui concédés par Mo'âwia, les Baṣriotes s'y opposent les armes à la main. « C'est notre bien », s'écrieront-ils (4). Cette éventualité, vraisemblablement entrevue par le calife syrien, le laissa indifférent (5). Il avait cherché principalement l'occasion de proclamer les droits de la couronne. A quelles vicissitudes ce concept se trouve exposé, nous le voyons un demi-siècle plus tard, lorsque 'Omar II décida d'affecter les impôts du Ḥorâsân aux besoins exclusifs de cette province (6). Dans sa ḥoṭba inaugurale, le calife Yazîd III doit s'engager à ne pas toucher aux caisses provinciales (7). Voilà à quelles concessions se voyait réduite, en Syrie, la plus disciplinée des provinces islamiques, l'autorité métropolitaine, après le passage au pouvoir de souverains comme Mo'âwia, 'Abdalmalik, Walîd, Hišâm, tous appliqués à promouvoir l'éducation politique de leurs sujets.

(1) Dinawari, *Aḥbâr*, 236, haut. C'est le حق امير المؤمنين ; voir plus haut, p. 405 ; Kindi, *Governors of Egypt* (Guest), 61, 8.

(2) *Aḡ.*, XX, 17 ; cf. *Ziâd ibn Abîhi*, 103-104.

(3) Cf. *Ziâd ibn Abîhi*, 48. Voir avec quelle hauteur répond le gouverneur du Ḥorâsân à la demande de Mo'âwia de lui envoyer le صني, les *eximiae* du butin ; Ḡâḥiẓ, *Bayân*, II, 28.

(4) Ibn al-Aṭîr, *Kāmil*, III, 175, d. 1.

(5) On ne voit pas qu'il ait prêté à Ḥasan l'appui de son autorité en cette circonstance. Il lui donna de larges compensations par ailleurs.

(6) Tab. *Annales*, II, 1366.

(7) Ḡâḥiẓ, *Bayân*, I, 201 *البند رخصاة اهلو* Comp. Yaḥiâ, *Ḥarâḡ*, 53, 54. La tendance de ces ḥadiṭ voudrait prouver qu'il ne faut pas toucher aux revenus des provinces ; elle préconise le maintien de l'ancienne anarchie fiscale. « On ne doit prendre que l'excédent et avec l'assentiment des provinciaux ; لا يؤخذ من غير الا فاضله عن رضا منهم » ; Abou Yousof, *Ḥarâḡ*, 8, l. 17.

Devant ces esprits indociles, des agitateurs n'avaient pas en vain assimilé, le *mâl Allah*, la caisse de l'Etat, au *mâl al-moslimîn*, c'est-à-dire la propriété collective de la communauté musulmane, ou plutôt de la race conquérante (1). La théorie était séduisante ; elle correspondait merveilleusement aux concepts communistes des Bédouins ; elle flattait trop les appétits des masses, pour ne pas se voir accueillie avec faveur. Le service des pensions (2) — on commençait alors à en parler comme d'une institution de 'Omar — devait contribuer à accréditer cette conception antigouvernementale.

L'avènement des Omayyades marqua une réaction intelligente, un commencement de restauration de l'autorité centrale, un essai d'ordre introduit dans les finances. On comprendra maintenant pourquoi un des premiers soucis de Mo'âwia fut la réorganisation de l'administration des pensions. Vingt années d'anarchie (3) y avaient fait fleurir les plus criants abus. L'équilibre budgétaire devenait impossible sans cette réforme. Lambeau par lambeau, il s'agissait de reprendre la prérogative souveraine : celle de fixer en sa pleine indépendance la rétribution des services, rendus à la chose publique. Or, observe Balâdori, « 'Otmân s'était trouvé dans la nécessité de sacrifier ce privilège. Les gouvernants (4) après lui ne surent pas manœuvrer mieux ; ainsi s'était établie la transmission, une sorte de survivance des pensions. Celles-ci passèrent à des héritiers, ne possédant aucun titre à figurer au registre des dotations ; فامضى عثمانُ وممن بعده من الولاة ذلك » (5) « وجعلوها موروثَةً يرثها الميت مِنّ ليس في العطاء ».

(1) Un Bédouin chez 'Abdalmalik réclame un secours en ces termes : عندك اموال فان ; وكانت لله فادفعوها الى عباد الله وان كانت لعباد الله فادفعوها اليهم ; Ġāhiz, *Baydn*, I, 176. Voir plus haut, p. 396.

(2) Nous comptons l'étudier ailleurs.

(3) La tentative de 'Otmân, pendant la seconde partie de son califat, avait échoué contre la révolte fomentée par les *Mobašsara*.

(4) Comprenez 'Ali et son régime. Remarquez la tendance à mettre en avant la faiblesse de 'Otmân : la cause remontait plus haut.

(5) Balâdori, *Fotoûh*, 458. 'Otmân essaya pourtant de réagir. Ainsi il séquestre la pension d'Ibn Mas'oud ; I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>e</sup> 114, 1. Je crois reconnaître une allusion à ces tentatives dans cette parole, attribuée à 'Omar : « un temps viendra où ... يتخذون ».



Revenir sur ce passé, supprimer une institution, comptant de 25 à 30 ans de prescription — la Tradition qualifie cette période de califat prophétique, خلافة النبوة (1) — il n'y fallait pas songer. Arrachée au pouvoir, mesure temporaire, mise à l'essai, un aussi long passé lui avait conféré pour ainsi dire des titres légaux. Le plus sage, le seul parti à prendre, c'était de la réformer, de l'organiser, de manière à en tirer une institution gouvernementale. Tous les efforts du sage Mo'âwia tendront vers cette fin (2). Adroitement reprise, il parviendra à la transformer en instrument de règne et même de centralisation. Imposée au pouvoir souverain, à l'inexpérience d'hommes d'Etat novices (3), elle avait diminué le prestige et l'influence de l'autorité. Le fils d'Abou Sofîân saura s'en servir pour renforcer la sienne, pour organiser le *molk*, selon l'expression préférée par les annalistes de la période 'abbâside.

Secondé par ses représentants dans les provinces, il tiendra désormais en laisse les *asrâf*, les membres les plus remuants de l'aristocratie arabe. La menace d'une interruption (4) dans la distribution de la manne gouvernementale, les réduira à sa merci, eux et leurs partisans. Elle les rangera à ses côtés pour appuyer les plus utiles réformes administratives.

الصدقة منقرا l'impôt sera transformé en amende ». Allusion aux réformes des Omayyades ? Ya'qoubi, *Hist.*, II, 247, 3 d. l.

(1) اهل بر وتقوى, ainsi Mahomet qualifie la génération des 40 premières années de l'islam ; Ibn Mâgâ, *Sonun*, E, II, 261, 3. D'autre part Abou Bakr au lit de mort conseillera à 'Omar de « se défier de ces Compagnons du Prophète à la bedaine rebondie, aux yeux étincelants » de convoitise الذين صلبر الله رسول الله احذر هؤلاء النفر من اصحاب رسول الله الذين صلبر الله رسول الله ; Aboû Yousof, *Harâdj*, 7, l. 11. Le hadîth vise-t-il les *Moba'ssara* ? D'après une version, Mahomet aurait ainsi caractérisé les divers régimes, destinés à lui succéder : الخلافة بعدى ثلاثون سنة نبوة ورحمة ثم خلافة ورحمة ثم ملك ثم جبرية وطواغيت ثم : Mohibb at-Tabari, *Manâqib al-'Asara* (éd. Caire) I, 33. Dans cette répartition, la caractéristique رحمة semblerait devoir désigner les Sofîânides, à tout le moins le califat de Mo'âwia.

(2) Voir *Pensions*, à l'index de *Mo'âwia*.

(3) Nous pensons aux quatre califes راخذون. On ne peut plus admettre la conception grandiose prêtée au calife 'Omar, par Abou Yousof, dans son *Kutâb al-Harâdj*.

(4) Ziâd ibn Abihi, son fils 'Obaidallah y recourait dans les moments de crise. 'Omar lui-même se voit soupçonner d'utiliser le *diwan* pour s'assurer des complaisances ; Moslim, *Ṣaḥîḥ*, I, 369, 4.

Cette réorganisation amènera la suppression des pensions aux habitants des villes saintes (1). On leur donnera à opter entre la pension et le service militaire (2). Jusque-là les Ṣaḥābīs oisifs de la Mecque et de Médine continuaient à émarger au budget. Les Omayyades travailleront à élargir le concept de *Mohāǧir* (3). Désormais aura seul droit à ce titre, partant à la pension, le soldat en activité de service (4). La même règle sera appliquée aux Bédouins, « la matière de l'islam, مادة الاسلام » — mais combien rebelle ! Pour retenir les vétérans sous les drapeaux, les tenir en haleine, obtenir des troupes suffisamment entraînées, le *ta'arrob*, le retour au désert, sera presque égalé à l'apostasie, (5), à tout le moins présenté comme une dérogation.

Insensiblement le *diwān* deviendra la caisse militaire. Grâce à ces mesures, le gouvernement pourra renouveler incessamment les cadres de son armée, exercer une action directe sur les nomades et sur les habitants indisciplinés de l'Arabie (6).

Mo'āwia n'en demeura pas là. Il continua la chasse aux abus, introduits sous le couvert de cette institution. Non seulement les Arabes avaient réussi à obtenir des pensions, mais ils prétendaient communiquer ce privilège à leurs enfants en bas âge, aux membres de leurs harems, sans cesse renouvelés (7), à leurs *maulās* ou affranchis. Bientôt les convertis émettront les mêmes exigences. Fréquemment on s'était vu dans l'obligation d'acheter leur concours. Nous connaissons ainsi toute une série de *dihqāns*

---

(1) Autres suppressions après la mort des premiers bénéficiaires; Caetani, *Annali*, IV, 374.

(2) Balāḍori, *Fotoûh*, 458.

(3) Cf. notre *Bādia*, 93. On le fait dire aux Bédouins par Mahomet : « ils n'y ont aucun droit » : « لا ان يحاربوا »; Dārimī (éd. des Indes), 322.

(4) Cf. Caetani, *Annali*, IV, 372.

(5) Cf. *Bādia*, 93. Les Bédouins doivent être invités à la *hiǧra*; ici, le service militaire; Dārimī, *Sonān*, loc. cit.

(6) Les gouverneurs omayyades y interviennent par leurs gendarmes, les *بحارية* de Ziād; Qotaiba, *Oyoûn*, 164, 8 sqq. Cf. notre *Berceau de l'islam*, I, 158. sqq.

(7) Protestations de 'Omar contre l'extension des harems et de la domesticité; Tab., *Annales*, I, 2755.

pensionnés par 'Omar (1). Principe dangereux : c'était les placer sur le pied d'égalité avec les conquérants, créer pour l'Etat des charges nouvelles, dont personne ne pouvait prévoir l'extension (2). En réalité 'Omar se vit débordé (3). Son inexpérience en matière de finances ne lui avait pas permis de discerner ces conséquences, ou s'il les aperçut, il manqua d'autorité pour réagir.

Au début le *diwân* aboutit principalement à surexciter la cupidité des Arabes, à leur assurer comme une prime, un encouragement à l'inaction. Aboû Sofîân l'avait prévu : « Personne, lui dit le vieux chef, ne travaillera plus, on négligera le commerce » (4). 'Amrou ibn al-'Âsi avait conseillé « d'épargner la chamelle en vue de ses petits » (5). La chamelle, en l'occurrence, c'était la masse des tributaires. Ces conseils semblaient dictés par la sagesse. Abandonné à lui-même, 'Omar demandait seulement à s'y conformer. Mais il se sentit poussé, harcelé par les convoitises de son entourage (6). Il ne demeurerait plus le maître de retirer les imprudentes concessions, d'empêcher les gratifications pécuniaires, les rentes viagères sur le trésor de se transformer en pensions héréditaires. La cravache de 'Omar est une création des annalistes. Ce calife a pourtant essayé de réagir : de là ses décisions contradictoires. Tantôt elles élargissent la liste des pensionnés, de manière à y comprendre jusqu'aux néophytes (7), tantôt elles la

(1) Balâdori, *Fotoûh*, 457, 458 ; Šâfi'i, *Kitâb al-Omm*, VII, 325 ; Yaḥiâ, *Hardg*, 42, 43 : il s'agit de la forte pension de 2000 dirhems.

(2) Les Marwânides souffriront de cette organisation, surtout dans l'Iraq. La crise éclatera sous Ḥaġġâġ.

(3) Le prince Caetani admet maintenant ce point de vue, comme il me l'a déclaré. Voir d'ailleurs *Annali*, IV, 154 : « Jamais 'Omar ne put imposer sa volonté, quand ses subordonnés préféraient lui résister ».

(4) Balâdori, *Fotoûh*, 457, 5 d. l.

(5) Ya'qoubî, *Hist.*, II, 189, bas.

(6) Telle fut en particulier la situation du malheureux 'Ali, dominé par le parti, l'ayant porté au pouvoir.

(7) On fait conseiller à 'Omar par 'Ali *بالعدل بين الأحمر والأسود*, Ya'qoubî, II, 246, 10 (tendance persane). Ailleurs 'Ali engage 'Omar à tout distribuer ; Tab., *Annales*, I, 2570. Une autre tendance persane, c'est celle où 'Ali démontre à 'Omar comment les « Mages » rentrent dans la catégorie des *Kitâbis* ; Aboû Yoûsof, *Hardg*, 74-75. 'Ali ayant été proclamé par Mahomet *أقضى* le meilleur jurisconsulte parmi les Šaḥâbis (Mo-

restreignent aux soldats en activité de service (1). Ces fluctuations légueront une situation difficile à ses successeurs, à commencer par l'infortuné 'Oimân (2), une figure odieusement travestie par les anciens chroniqueurs, échos des rancunes médinoises.

Les Sofîânides s'efforceront d'établir ce principe : la pension doit récompenser les services, rendus à l'Etat. Ils puiseront dans le *diwân* les appointements des fonctionnaires. Les Bédouins, demeurés dans leurs tribus « perdront tout droit au butin et à la pension » (3). Voilà la doctrine, dès lors attribuée au Prophète (4). Elle complète la nouvelle interprétation, donnée au concept de la *hijra* ou émigration. Les califes de Damas utiliseront surtout le *diwân* pour solder les troupes. Ces réformes leur vaudront l'hostilité des Anşârs et des pieux fainéants de Médine. A l'imprudente prétention, prêtée à 'Omar, de pensionner tous les Arabes, sans en excepter les veuves et les enfants (5), à l'affirmation que la *ṣadaqa* doit être distribuée sur place aux pauvres de la tribu (6), que le trésor a été créé pour récompenser les vertus islamiques, (7), que les provinces ne peuvent être forcées à contribuer de leur excédent aux charges du califat (8), ils substitueront des principes nouveaux, une réglementation précise facile à justifier. Elle affirmait la solidarité, l'unité de tout l'empire arabe. A partir de « cette année de la

---

ḥibb at-Ṭabari, *Manāqib al-'Asara*, E, I, 25), c'est toujours lui qui suggère à 'Omar la décision opportune et non devinée par ce dernier ; Abou-Yousouf, *Harāğ*, 65, bas.

(1) Balālori, *Fotoûh*, 458-59.

(2) Le prochain volume des *Annali* de Caetani permettra de le mieux juger.

(3) Etre كاعراب المساميت signifie : n'avoir aucun droit à la pension ; Ibn Mâğā, *Sonan*, E, II, 103, bas ; Yaḥiā, *Harāğ*, pp. 5, 6.

(4) Moslim, *Ṣaḥiḥ*<sup>2</sup>, II, 63, 13.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>1</sup>, 244, 6 ; pensions aux nourrissons ; Abou Yousouf, *Harāğ*, 27.

(6) I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>1</sup>, 239, 7 ; 246, 4 ; Šāfi'i, *Kitāb al-Omm*, II, 67 ; Nasā'i, *Sonan*, E, I, 384 ; Yaḥiā, *Harāğ*, 52, 13. Voir plus haut, p. 404. Abou Yousouf, *Harāğ*, 8, l. 19 ; interprétation atténuée ; *ibid.*, 64, 16. *Ağ.*, XX, 157, 3.

(7) I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>1</sup>, 203, 2 ; Balālori, *Fotoûh*, 450-51, et tout le chap. 85 du même auteur p. 448-61 ; Abou Yousouf, *Harāğ*, 24.

(8) I. S. *Ṭabaq.*, III<sup>1</sup>, 246, 1.

réunion», il ne devait plus être question du royaume de l'Iraq, ملك العراق (1) du trône d'Occident et d'Orient, المنبر الغربي والشرقي.

Ces instructions, Mo'âwia les inculquera à ses lieutenants. Il a pu les placer dès lors sous le patronage de 'Otmân, de la *sonna*, du *dîn* de ce calife, si malheureux dans sa tentative de réforme. Nous savons avec quel zèle le Sofiânide travailla à relever le prestige de cet ancêtre politique de sa dynastie (2). Il contrôlera soigneusement la comptabilité des gouverneurs (3), affirmant ainsi les droits de l'autorité métropolitaine et l'obligation des provinces de concourir aux dépenses d'intérêt général. De là ses efforts pour découvrir des fonctionnaires, complètement sous sa main, comme Ziâd ibn Abîhi. Avec ces collaborateurs dévoués, il ne se voyait pas forcé de recourir à l'anarchique système de la *to'ma*. Aussi laissera-t-il Ziâd en position jusqu'à sa mort. Il remplira par les membres de sa famille, et fréquemment par des Taqafites (4), les vacances à mesure qu'elles se produiront dans la haute administration. Dans le même but, il accorda sa confiance à la famille des Sargôûnides, en les chargeant de la partie technique de l'organisation financière.

Dans notre *Ziâd ibn Abîhi* (5), nous avons montré la sollicitude, témoignée par le régime omayyade aux « terres du ḥarâġ », districts indigènes, terres de plein rapport, une des meilleures et plus sûres ressources pour le fisc. A ces domaines, ضيعة, constitués et mis en valeur par l'activité des générations précédentes, s'appliquait le dicton, devenu bientôt un axiome ju-

(1) Ou ملك العراقين = Baṣra et Koufa ; Dinawari, *Aḥbâr*, 170, 14 ; 171, 1 ; Qotaiba, *Oyoûn*, 79, 16 ; index de *Mo'âwia* s. v. *minbar* ; Ġâḥiẓ, *Bayân*, II, 24, 34.

(2) Cf. *Ziâd ibn Abîhi*, 9 ; cf. *Mo'âwia*, 123-25. Sur la طعمة voir encore Ibn Doraid, *Istiqdâq*, 239.

(3) Tab., *Annales*, II, 206, 4.

(4) Cf. *Ziâd ibn Abîhi*, p. 1. Yazid agira de même ; voir plus haut, pp. 33, 120. L'Anṣârien Maslama ibn Moḥallad gouverna pendant 15 ans l'Égypte jusqu'à sa mort ; Kindi, *Governors of Egypt* (éd. Guest), 39-40. Yazid eut la main moins heureuse dans le choix du successeur de Maslama ; Kindi, *op. cit.*, 40-41.

(5) P. 61 sqq. On y trouvera les références. Les Omayyades paraissent avoir favorisé le développement de la petite propriété ; voir plus haut p. 359, n. 4. 'Omar fait les concessions sur les صرافي ou domaines d'Etat ; Abou Yousouf, *Ḥarâġ*, 32.



Les divergences entre les écoles perpétuent jusqu'à nos jours l'écho de cette discussion (1). Parmi les anciens docteurs, plusieurs répugnent à l'achat d'une terre *ḥarāḡ*. D'autres déclarent licite cette aliénation, mais imposent au propriétaire musulman l'acquittement des impôts anciens. Les deux tendances représentent, chacune pour leur part, les principes, ayant dirigé la politique agraire et fiscale des Omayyades. Ils favorisaient le maintien de la petite propriété indigène et prévenaient la constitution d'une nouvelle aristocratie terrienne, assez puissante pour tenir tête au gouvernement. Les prétentions de ces landlords islamites, réclamant incessamment des dégrèvements d'impôts, causeront les plus graves embarras au régime omayyade. Nous étudierons à propos de Ḥaḡḡāḡ la solution, adoptée par cet énergique homme d'Etat.

---

(1) Šāfi'i, *op. cit.*, VII, 325. Le propriétaire musulman paie le *ḥarāḡ* et le 'osr ; Yaḥiā, *Ḥarāḡ*, 118-20. L'école de Baṣra refuse de reconnaître la licéité de ce cumul d'impôts ; Yaḥiā, *op. cit.*, 120, 121. Seulement le cas est hypothétique ; le propriétaire musulman ne récoltant pas, mais bien ses fermiers ! Répugnance à acheter terres du *ḥarāḡ* ; mais en tout cas, le *ḥarāḡ* doit être acquitté. Yaḥiā, *op. cit.*, 9, 1 ; 10, 1-2 ; je crois y reconnaître l'application de la loi byzantine contre l'extension du *patrocinium* ; cf. M. Gelzer, *Byzantin. Verwaltung Aegyptiens*, 73-77. Ša'bi traite d'usure « l'achat d'une terre *ḥarāḡ* » ; Yaḥiā, *op. cit.*, 40, d. 1. Il doit de nouveau être question du *patrocinium*, parce que l'acquisition de la terre s'obtenait pour rien ou par une vente fictive. Comp. le cas indiqué, Yaḥiā, *op. cit.*, 39, 12. اغترى مني ارضي على ان تكفيني خراجها. Comment on fait protester 'Omar contre l'acquisition des domaines ضياء par les Arabes ; Ḡāḥiẓ, *Bayān*, II, 25, 5. Les califes promettent de veiller à la tranquillité des tributaires, pour favoriser leur production ; Ḡāḥiẓ, *Bayān*, I, 201, 5 : ou, comme s'exprime Abou Yūsuf, *Ḥarāḡ*, 120, 9 : « فَرَّغُوهُمْ لَخَرَاجِهِمْ », afin qu'ils soient libres de vaquer à la production du *ḥarāḡ* ». Recommandations souverainement réalistes. Défense de transformer une terre-*ḥarāḡ* en 'osri ; Abou Yūsuf, *Ḥarāḡ*, 49, 9 d. 1. Cet auteur, p 35, cite de nombreux Ṣaḥābis, acquittant le *ḥarāḡ*.

## XXVI

## ACTIVITE GOUVERNEMENTALE DE YAZID

LA SITUATION AU HORÂSÂN. PREMIER ESSAI DE COLONISATION PAR ZIÂD. SALM  
IBN ZIÂD. INTERVENTION DE YAZÎD POUR ORGANISER LES FINANCES DU  
HORÂSÂN. MOTIFS DE SES GÉNÉROSITÉS AUX HÂSIMITES. YAZÎD ET  
L'AGRICULTURE. CONCESSIONS DE DOMAINES. IRRIGATION ET  
RÉGIME DES EAUX DANS LA DAMASCÈNE. YAZÎD, « INGÉ-  
NIEUR HYDROGRAPHE ». IL CREUSE LE « NAHR YA-  
ZÎD ». AVANTAGES DE L'ENTREPRISE POUR LA  
PLAINE DE DANAS.

Yazîd se conforma, on l'a vu (1), au programme fiscal de Mo'âwia : réorganisation, unification des services financiers, suppression des privilèges et des immunités caduques. Les Samaritains l'avaient appris à leurs dépens. Ils ne devaient pas rester les seuls à éprouver les effets de la réforme (2).

La lointaine province du Horâsân — ou plutôt le vaste complexe de contrées, englobées sous cette vague dénomination — avait jusque-là conservé une situation très spéciale (3). Les relations avec la métropole de-

(1) Voir les chap. consacrés à Nağrân et aux Samaritains. Pour ces derniers cf. Abou Yûsof. *Harûğ*, 69, 7 d. l.; 71, 4; 73, 3 d. l. Dans ce dernier passage ils sont de nouveau énumérés avec les « polythéistes ».

(2) En Egypte le successeur de Maslama ibn Moğallad n'a plus l'administration des finances; Kindî, *Governors of Egypt* (Guest), 40. Les détails font défaut. La tradition égyptienne fort favorable à 'Amrou ibn al-'âsi (voir sa fin édifiante, Kindî, *op. cit.*, 33-34) affirme qu'à sa mort il n'aurait laissé que « sept dinârs »; Kindî, *op. cit.*, 34. C'est le même esprit qui fait mourir endettés les califes Abou Bakr, 'Omar, et aussi Zobair.

(3) Voir le chap. 8. de Wellhausen, *Reich*, 247-306, comp. Ya'qûbî, *Géogr.*, 297-98.



meuraient intermittentes et mal définies. Pratiquement elle était une dépendance de Baṣra. L'influence de ce dernier centre s'y faisait plus vivement sentir que celle de Damas. Impossible de dresser pour cette période la liste des dignitaires (1), chargés d'administrer cette frontière mouvante, conquête nominale de l'empire arabe. Par moments on découvre deux gouverneurs, simultanément en fonctions. Encore a-t-on pris soin d'en faire empoisonner par Ziâd, comme Hâlid ibn Mo'ammar as-Sadoûsî (2). C'est l'image de la confusion, régnant sur certains points extrêmes du califat, trop éloignés du gouvernement central et imparfaitement domptés par les armes arabes.

Le Ḥorâsân représentait en réalité un vaste champ de bataille, jalonné par une série de camps retranchés, abris temporaires pour les moqâtillas, envoyés de Baṣra (3). Un nombre restreint de ces guerriers s'établissaient définitivement dans cette inhospitalière contrée, périodiquement dévastée par les armées aux prises. En y expédiant, avec femmes et enfants, un formidable contingent de 50,000 Arabes de l'Iraq, Ziâd ibn Abîhi avait formé le projet de les obliger à coloniser cette marche militaire (4). L'état des finances était à l'avenant de cette précaire situation. Mo'âwia pensa à y remédier en nommant un intendant spécial des finances. Excellente idée ! (5) Au Ḥorâsân elle ajouta encore à la confusion, en amenant des conflits entre l'intendant et le gouverneur de la province. Ce dernier voulait disposer à sa guise du trésor de son district.

(1) En réalité il n'y a eu que des chefs de razzias, munis de pouvoirs discrectionnaires. Avec leur noms on a plus tard cherché à composer des listes de gouverneurs.

(2) Ya'qoubî, *Géogr.*, 297, 10.

(3) Sur tous les points on constate chez l'Arabe la même lenteur, l'hésitation à passer du concept de la razzia à celui de l'occupation. Les historiens des conquêtes ont trop négligé cette différence et adopté l'exposition schématique des anciens annalistes. Au sortir de ses déserts, le Bédouin doit se faire violence pour s'arracher à l'obsession de la *razzia*, la seule forme de la guerre, entrevue par lui. Sur ce point le Prophète a dû penser comme ses compatriotes. Rien ne prouve qu'il ait sérieusement envisagé l'éventualité de conquêtes en dehors de l'Arabie.

(4) Cf. *Ziâd ibn Abîhi*, 110.

(5) Périodiquement reprise par tous les califes, après certaines dilapidations trop retentissantes. De là, tantôt la séparation, tantôt la réunion du *خراج* et de la *صلاة* = administration civile.

L'autre s'y refusait, prétendant ne relever que de Bašra (1), ou bien il prenait, avec la caisse, le chemin de cette ville. D'autres fois on entrevoit une intrigue, ourdie entre le préposé aux finances et le gouverneur de Bašra, pour amener la destitution d'un fonctionnaire, nommé directement par le calife (2). Telle apparaît la situation dans les dernières années de Mo'âwia.

A son avènement, Yazîd confia le Ḥorâsân au sympathique Salm, le fils de Ziâd ibn Abîhi (3). Les principaux personnages de Bašra, Ṭalḥat aṭ-Ṭalḥât, l'illustre capitaine Mohallab, 'Abdallah ibn Ḥâzim et d'autres, tous destinés à la célébrité, voulurent l'accompagner dans sa nouvelle province. La grande générosité de Salm l'avait rendu populaire (4). Cet empressement de l'aristocratie de l'Iraq montre combien peu on y faisait le vide autour de la famille de Ziâd, comme la tradition 'alide le prétend (5). 'Obaidallah, le puissant vice-roi, se trouvait en mauvais termes avec son frère Salm. Il prit ombrage de cette manifestation de sympathie et de sa désignation directe par le calife. Remarquons jusque chez les plus dévoués des fonctionnaires omaïyades la répugnance à céder au pouvoir souverain ce qu'ils considéraient comme un privilège de leur charge (6). Dépité, 'Obaidallah donna l'ordre de détruire les demeures des personnages, partis avec Salm. Mais le calife Yazîd lui envoya l'ordre de les rebâtir à ses frais et plus luxueusement qu'elles n'étaient auparavant (7).

(1) Ya'qûbî, *Géogr.*, 298, haut.

(2) Ya'qûbî, *loc. cit.* Insolente réponse du gouverneur du Ḥorâsân à une demande de Mo'âwia ; Gâhiz, *Bayân*, II, 28 : il refuse la part du butin réclamée.

(3) Qotaiba, *Oyoûn*, 137, 8 : célébré par Aḥṭal, *Divan*, 262. En envoyant Salm au Ḥorâsân, Yazîd fait l'éloge de son père Ziâd, dont il avait pourtant eu à se plaindre ; Gâhiz, *Bayân*, I, 204. Voir plus haut, p. 174, n. 3. Sa notice dans Ibn 'Asâkir, vol. VII, ms. de Damas.

(4) Qotaiba, *Ma'drif* (Wüst.), 177. Comp. le vers d'Ibn 'Arâda :

عَتَبْتُ عَلَى سَلْمٍ فَلَمَّا هَجَرْتُهُ  
وَعَانَطْتُ اقْوَامًا بِكَيْتٍ عَلَى سَلْمٍ

Qotaiba, *loc. cit.* ; Aḡ., VIII, 190 ; XIV, 63 ; XIX, 8 ; Tab., *Annales*, II, 392.

(5) Cf. *Ziâd ibn Abîhi*, 112.

(6) Ainsi 'Abdal'azîz destitue un gouverneur, nommé par son frère le calife 'Abdalmalik ; *Governors of Egypt* (Guest), 52, bas.

(7) Ya'qûbî, *Géogr.*, 298-99. La plupart des demeures de Bašra

Dans la fiscalité du Horâsân, Yazîd s'efforça d'introduire une certaine uniformité. En vertu des capitulations, conclues avec les princes indigènes, plusieurs se voyaient autorisés à payer leur tribut (1) en nature : esclaves, chevaux, marchandises. Le calife estima sans doute la combinaison peu avantageuse au trésor, principalement pour la part, réservée à la caisse de Damas. Avant de parvenir à destination, ces convois se trouvaient exposés à trop de risques, en traversant un empire imparfaitement pacifié (2). Désormais il commanda d'acquitter les contributions en espèces (3). On le voit, les troubles intérieurs ne détournaient pas son attention des provinces les plus lointaines. Le regard exercé du souverain savait découvrir, dans leur administration ébauchée, le point, comportant une réforme susceptible d'aboutir.

Qu'on veuille bien le remarquer : Naǧrânites (4), Samaritains, tributaires du Horâsân, dans toutes ces interventions, il s'agit toujours des peuples conquis. Ils formaient l'unique base financière (5), la *châmelles* laitière de l'empire. L'Arabe ne produisait pas, il consommait, il vivait aux

---

étaient en terre battue. On avait la coutume de brûler le *dâr* et le *maǧlis* des suspects ; Dinawari, *Aḥbâr*, 171 d. l. ; Kindî, *Governors of Egypt* (Guest), 27. Voir plus haut, p. 316.

(1) Plus exactement : la contribution de guerre.

(2) On pille jusqu'aux convois de Zîâd ; Qotaiba, *Oyoûn*, 212, 9. Ḥosain fils, de 'Alî, en partant pour Karbalâ, commence par s'approprier une caravane, destinée au calife Yazîd.

(3) Balâdori, *Fotoûḥ*, 406.

(4) Aussi les ḥoḏba d'intronisation promettent, non de les convertir, mais de veiller à leur accroissement, à leur tranquillité, de manière à leur épargner la tentation de l'émigration ; Ġâḥiẓ, *Bayân*, I, 201 : ما اجليهم يو (tributaires) ولا احمّل على اهل جزيتكم (tributaires). On constate ici la persistance des motifs économiques. D'après 'Omar, la vie des tributaires, leur conservation ont pour but *ان ياكلهم المسلمون ما داموا احياء*. On constate ici la persistance des motifs économiques. D'après 'Omar, la vie des tributaires, leur conservation ont pour but *ان ياكلهم المسلمون ما داموا احياء*. Impossible de s'exprimer avec plus de cynisme. Et ceci sous la plume de l'onctueux Abou Yousof !

(5) Pour Naǧrân, Abou Yousof, *Harâġ*, 40 sqq., précise et complète les détails, donnés précédemment. La diminution, consentie par 'Otmân, est seulement de 30 *holla* ; *Harâġ*, 42, 5. Ils auraient demandé à 'Alî l'autorisation de retourner en Arabie. Si 'Omar les « redoute pour les musulmans », c'est parce que *كانوا اتخذوا الخيل واللاح في ارضهم* *ibid*, 42, 13. Mais cette situation remonte au Prophète : ce dernier leur emprunte de la

dépens des populations assujetties. A elles de le nourrir ! A mesure que reculaient les frontières de l'empire, ses besoins, son appétit croissaient. Au souverain d'assouvir cette cupidité (1), de remplir les caisses du trésor, incessamment vidées par les pensions, les subventions accordées aux moqâtila, ou réclamées par l'oisiveté coûteuse des derniers Compagnons de Mahomet. Si, pour plusieurs (2), les Sofânides crurent devoir supprimer ou réduire les trop grasses dotations, arrachées à la faiblesse de leurs prédécesseurs, ces princes ne s'interdirent pas d'exercer royalement la générosité, continuant les fastueuses traditions des grands saïyd du désert. Les annales de Mo'âwia et de Yazîd (3) nous en fournissent les preuves, pour ainsi dire à chaque page.

Sans cesse les sollicitations de ces témoins du passé venaient importuner le souverain (4). Le flot doré de sa munificence ne coulait pas aussi abondamment que l'eussent exigé leurs folles dépenses. Leur dépit s'exhale en récriminations contre l'impiété, contre la tyrannie des Omayyades, récriminations reprises plus tard par le fougueux orateur hârigite Aboû Hamza dans la chaire de Médine (5). Alors on a dû commencer à mettre en circulation les dictons, attribués à 'Omar (6). A chaque Arabe, le successeur d'Aboû Bakr ne désespérait pas d'arriver à assurer une rente an-

---

cavalerie et des armures. Dans les diverses versions du dossier naġrânite, citées par Aboû Yoûsof, *ibid.*, 41, 42, le terme شرط (non pas شروط) paraît bien avoir le sens non de condition, mais de convention, d'instrument diplomatiques. Naġrân aurait été assimilé à Taġlib pour le paiement d'une double dîme ; cf. Aboû Yoûsof, *op. cit.*, 69, 14. Les exilés n'auraient donc pas été assujettis au ħaraġ, comme nous le supposons.

(1) Le célèbre agitateur Hoġr ibn 'Alî commence par réclamer de l'argent aux Omayyades ; Dinawarî, *Aġbâr*, 236.

(2) Spécialement aux Anṣâriens. De là leurs plaintes incessantes et leur appel à la وصية du Prophète.

(3) Voir plus haut les fortes dotations, accordées aux Hâsimites.

(4) Mo'âwia écrit : *ان سؤل اهل الحجاز وزوار العراق قد كثروا عليّ وليس عندي فضل* ; Dinawarî, *Aġbâr*, 236, 1-2. Ces mendiants de l'Iraq et du Hîġâz se révolteront contre son fils Yazîd ; mais ils commenceront par recueillir les énormes générosités du souverain ; voir plus haut, pp. 213-14.

(5) Ġâhîz, *Bayân*, I, 195.

(6) Tab., *Annales*, I, 2753 sqq.

nuelle de 4,000 dirhems. Même pour leurs nourrissons, les Baṣriens prétendaient tenir de 'Omar la promesse d'une pension (1). Si nous admettons l'authenticité de ces théories communistes, elles prouveraient surtout chez le fils d'al-Ḥaṭṭâb l'ignorance totale de la science économique. Certaines agglomérations, nommons Baṣra et Koufa, comptaient dès lors de 70 à 80,000 moqâtila (2). Pensionner ces masses était un projet que Yazîd ne caressa pas même en rêve. Mais il nous permet de deviner les exigences auxquelles le calife sofiânide se vit sommé de satisfaire (3).

Vis-à-vis des Naḡrânites, il ne paraît pas s'être rendu compte que l'équité lui commandait d'aller au-delà d'un allègement de leur fardeau (4). Nous connaissons les sommes considérables, accordées par lui à Ibn Ġa'far, à Ibn al-Ḥanaḡiḡa, aux Anṣâriens (5), aux descendants des grandes familles de l'islam. Chaînes dorées, forçant ces saints personnages à respecter la paix de l'empire. Pour Ibn Ġa'far, il arriva à tripler sa dotation annuelle ; de 500,000 dirhems — chiffre atteint sous Mo'âwia — il l'éleva successivement jusqu'à deux millions (6). Le cadeau était d'importance. Mais par Ibn Ġa'far, Yazîd tenait toute la tourbe des parasites, des musiciens, des poètes, groupés autour de lui et vivant des miettes, abandonnées par cet épicurien hâsimite, par ailleurs si peu intéressant. On s'en aperçut pendant la révolte de Ḥosain, pendant celle de Médine. Ibn Ġa'far s'employa efficacement à restreindre les ravages de cet incendie, menaçant l'avenir de ses riches dotations. Nous croyons devoir expliquer de même l'abstention des 'Alides du Ḥiḡâz, à l'époque de la Ḥarra, leur neutralité bienveillante à l'égard des Omaiyyades (7). Eux aussi tenaient à conserver

(1) Balâḡori, *Fotoûḡ*, 356, bas.

(2) Ṭab., *Annales*, II, 435, 436. Vraisemblablement il s'agit des circonscriptions administratives, et non de l'agglomération, de ces cités ; cf. *Mo'âwia*, 251-52.

(3) Dinawari, *Aḡḡâr*, 236, haut.

(4) Comp. la sévérité, recommandée par 'Alî à ses agents, dans la perception du *ḡarḡ* ; Abou Yousof, *Ḥurḡ*, 8, l. 15.

(5) Aux députés de Médine, antérieurement à la Ḥarra. Voir plus haut, p. 212.

(6) Balâḡori, *Anṣab*, 402.

(7) Voir plus haut, p. 215, 218. Ibn al-Ḥanaḡiḡa prend sa défense et lui décerne un certificat de foi musulmane ; *ibid*, 218.

leurs pensions. L'avare Ibn Zobair s'apprêtait à les supprimer.

Quoi d'étonnant si Yazîd, généreux par nature, mais financier comme tous les vrais Omayyades, s'est ingénié par une minutieuse révision des redevances et des impôts, à augmenter ses ressources, au risque de pressurer certaines catégories de sujets : tels les Samaritains (1). Il a voulu, je crois, expérimenter sur les moins sympathiques des tributaires le rendement de nouvelles contributions, achever enfin la réforme financière. Voilà, du moins, ce que le laconisme des sources nous semble insinuer.

\*  
\* \*

Après les finances, l'état de l'agriculture (2) attira l'attention de Yazîd.

Comme chez la plupart de ses prédécesseurs, cette sollicitude se manifesta d'abord par l'octroi de concessions (3). Elles étaient destinées à réveiller l'apathie de ses sujets arabes et à tourner vers les industries de la paix l'excédent de leur inquiète activité (4). Depuis le règne de Mo'âwia, principalement, depuis le passage au gouvernement de Ziâd ibn Abîhi, on pouvait constater dans l'Iraq une véritable fièvre d'exploitations agricoles, presque une chasse aux concessions domaniales. Partout les capitalistes musulmans, en particulier les maulâs, attachés à la personne des hauts fonctionnaires (5), se tenaient à l'affût pour découvrir les terres

(1) Cf. Abou Yûsof, *Harâj*, 73, bas, où on les voit insidieusement confondus avec les polythéistes.

(2) Ziâd recommandait de favoriser les agriculteurs ; Qotaiba, *Oyoûn*. 26.

(3) Voir dans *Mo'âwia*, chap. XII, *Politique agraire de Mo'âwia*.

(4) Cf. *Ziâd ibn Abîhi*, 57 sqq. Ces concessions portaient sur des terres, demeurées en friche, *موات*, *agri deserti*, de préférence aux *ضياء*, terres de plein rapport, exploitées par les tributaires. On taillait également dans les *صوافي*, domaines d'Etat, biens confisqués ; voir l'énumération de ces *صوافي* dans Abou Yûsof, *Harâj*, 32.

(5) Comp. plus haut, pp. 142-43. On est surpris de ne pas voir les livres de droit s'occuper des « serfs de la glèbe », désignés, croyons-nous, dans le *hadîth* et les papyrus par l'expression *أهل الأرض* ; Abou Yûsof, *Harâj*, 10, l. 13 ; 49 ; voir surtout 73, 16 *دفعهم إلى الدهاقين*, où on les remet aux propriétaires fonciers.

vacantes ou demeurées en friche. La négligence dans l'entretien des canaux, dans la surveillance de l'irrigation, assurant la prospérité de la basse Babylonie, changeait en espaces désertiques ou rendait à la brousse, au maquis les campagnes jadis les plus florissantes (1).

Un certain Qâsim ibn Solaimân, ancien maulâ de Ziâd, jeta son dévolu sur une terre du gouvernement de Bašra, d'où « l'eau s'était retirée » (2). Il fabriqua un acte, où le calife Yazîd était censé lui en octroyer la concession. Telle fut du moins la version, accréditée par ses ennemis. Leurs insinuations ne purent l'empêcher de la mettre en valeur et de l'appeler de son nom Al-Qâsimiya (3). Acte vrai on supposé ? La ruse n'eût présenté aucune chance de succès, si l'on n'avait su le calife sofiânide habitué à concéder des terres, en vue d'exploitations agricoles. On le connaissait d'ailleurs disposé à favoriser, principalement dans l'Iraq, les partisans omaïyades ou les 'Otmâniya, appellation volontiers adoptée par eux en ces parages (4). Le maulâ de Ziâd a pu spéculer sur cette réunion de circonstances pour la réussite de son stratagème, si stratagème il y a.

Yazîd ne se contenta pas d'encouragements, accordés à l'agriculture. Lui-même voulut prêcher d'exemple. La légèreté de son caractère, si complaisamment exagérée par les annalistes hostiles, ne l'empêcha pas d'avoir hérité les goûts de son père Mo'âwia pour l'amélioration et l'agrandissement de ses domaines (5).

La prospérité de cette merveilleuse oasis de la Damascène dépend d'un ingénieux système d'irrigation, trouvé par l'industrielle activité

(1) نضب عنه الماء ; Balâdori, *Fotoûh*, 368 ; cf. *Ziâd ibn Abihî*, loc. cit.

(2) Par suite de la négligence à entretenir les canaux. Cf. Abou Yousouf, *Harâdj*, 53 sqq.

(3) Balâdori, *Fotoûh*, 369. Voir *ibid.*, chap. تصدير الصرة, 358 sqq. nombreuses exploitations, portant les noms de propriétaires musulmans, qui les avaient mises en valeur.

(4) Balâdori, *Fotoûh*, 308, 4, 10. Même quand il accorde une concession royale, il tient à s'assurer d'abord lui-même de la valeur du cadeau ; Mas'oudi, *Prairies*, V, 156 ; Balâdori, *Fotoûh*, 35

(5) Cf. *Mo'âwia*, chap. XII. Balâdori, *Fotoûh*, 35, 9 doit être contrôlé par Mas'oudi, *Prairies*, V, 156.

des populations araméennes (1). Après elles, les Gréco-Romains avaient pris soin de l'entretenir et d'en étendre progressivement le réseau. Ici encore les Arabes se bornèrent à recueillir l'héritage économique des générations antérieures. L'intelligence de celles-ci, leur énergie, triomphant des forces aveugles de la nature, avaient créé cet ensemble merveilleux de travaux, permis d'utiliser les masses d'eau, tombées sur les pentes de l'Antiliban et recueillies par le lit du Baradâ. Yazîd (2) conçut le projet de compléter ces ouvrages (3). L'histoire de sa jeunesse nous a montré combien il affectionnait le séjour de la Ġoûṭa. Il y possédait la ravissante villa de Dair Marrân (4) et de nombreux villages (5).

Parmi tous les califes arabes, à lui seul la Tradition décerne le titre de *mohandis*. D'après le lexicographe Ġawâlîqî (6). المهندس الذي يُقترَر مجاري الفَيّ، حيث تُحفر، c'est « l'ingénieur hydrographe, chargé de présider au creusement des canaux » (7). Dans l'histoire, peu de souverains ont, à ma connaissance, mérité une qualification aussi peu banale. Elle déconcerte, quand on la voit appliquée au second calife sofiânide, le prétendu monarque fainéant, capable tout au plus de déployer une hystérique activité dans la poursuite de plaisirs et de distractions excentriques (8). Le titre de *mohandis* (9) suppose une variété de connaissances, une tournure d'esprit si différentes de son milieu d'origine arabe, que l'on doit se demander où le royal titulaire a pu puiser ces connaissances techniques.

(1) Cf. notre article *Baradâ* dans *Enzyk. d. Islâm*, I, 679. Les noms des canaux damasquins indiquent leur antériorité aux Arabes.

(2) Arculfe, dans Geyer, *Itinera Hierosolymitana*, 276, énumère seulement pour Damas « magna IV flumina » ; le *nahr Yazîd*, ayant été creusé peu après. Arculfe visita la Damascène vers 670. C'est une confirmation indirecte de l'activité de Yazîd.

(3) Cf. K. Ritter, *Denkmalen des noerdlichen Syriens*, 354-55. Von Kremer, *Culturgeschichte*, I, 114, 136.

(4) Comp. *Mo'dawia*, voir ce nom à l'index.

(5) Comme Bait Sâba من اقليم بيت الآبار عند جرمانوس ; Yâqût, *Mo'jam* (W.), I, 778 ; pour Bait al-Abâr, cf. *ibid.*, I, 775. Propriétés omayyades dans la Ġoûṭa ; Yâqût, E.V, 81, 82.

(6) Sachau, *Mo'arrab*, 154.

(7) Cf. *Tâq al-Aroûs*, IV, 275.

(8) يزيد القروى يزيد النهرود. Voir plus bas, le chap. *Distractions du calife*.

(9) Son fils Hâlid a également la réputation de s'être occupé d'alchimie et de sciences ; voir ce nom à l'index de *Mo'dawia*.



La réponse devient embarrassante. Rappelons pourtant le charme, trouvé par lui dans la société des chrétiens : kalbites, taġlibites, ou Syriens tributaires (1). De toute antiquité, les habitants de la Syro-Palestine se sont étudiés à remédier aux caprices de la pluviométrie de leur climat. Les plus belles ruines du pays attestent leur maîtrise en ce genre : canaux, aqueducs, puits monumentaux, citernes creusées dans la roche vive (2). Il s'en souvint le calife 'Omâr, si peu porté par ailleurs à ouvrir aux infidèles l'accès des villes saintes, le jour, où pour préserver la Mecque des ravages de l'inondation, il appela au Hîgâz des ingénieurs syriens (3). Yazîd ne pouvait ignorer ces antécédents et l'habileté de ses sujets chrétiens.

L'entretien des canaux, gloire de la capitale syrienne, (4), le soin de surveiller le fonctionnement régulier de l'ingénieux système hydrographique, auquel la luxuriante végétation de la Damascène doit son existence, sont demeurés jusqu'à nos jours le monopole de quelques familles chrétiennes. Elles en conservent jalousement le secret. De toute nécessité, il faut recourir à leur intervention, lorsqu'il s'agit de toucher à ce mécanisme délicat, procurant aux plus humbles intérieurs damasquins des eaux abondantes et y multipliant le luxe des bassins et des jets d'eau. Dans les troubles politiques, venant périodiquement secouer l'antique cité, le fanatisme populaire (5), habitué à se décharger sur les chrétiens, s'interdit de toucher à ces familles. Leur conservation semble liée à celle de la ville.

Cette situation remonte assez haut pour pouvoir la dire antérieure à la conquête arabe (6). Les Sofîânides, protecteurs des Sargôûnides —

(1) Cf. *Mo'âwia*, chap. XXI : Yazid et la société des chrétiens.

(2) Cf. notre article *Le climat syro-palestinien, autrefois et aujourd'hui*, p. 21, extrait de la revue *les Etudes*, 20 Sept. 1898.

(3) Balâdîrî, *Fotoûh*, 11, 3 sqq. Comp. Snouck Hurgronje, *Mekka*, I, 19. Les chrétiens accourent se plaindre à lui des exactions, commises à leur détriment ; Abou Yousouf, *Harâîğ*, 97.

(4) Maqdisî, *Géogr.*, 157, 1 l'appelle بَنَدَقْد خَرَقَتِ الْأَنْهَارَ ; il vante فَوَارَاتِهَا, ses fontaines jaillissantes, *ibid.*, 157. 3. Par contre Aġṭal, *Divan*, 121, 6 mentionne la fièvre de Damas. Comp. R. Hartmann, *Damascus* dans *Enzyk. d. Islam*, I. 941 sqq. Iṣṭahîrî, *Géogr.*, 59-60 : يَجْرِي الْمَاءُ فِي عَائَةِ دَوْرِهِمْ وَسُكْنِهِمْ وَحِمَايَتِهِمْ.

(5) Rappelons les massacres de 1860.

(6) Von Kremer, *Culturgeschichte*, I, 136, 137 ; cf. G. Graf, *Sprachgebrauch*, 94.

leurs conseillers écoutés dans les questions économiques—ont certainement favorisé l'intéressante corporation chrétienne, chargée de veiller sur les trésors aquatiques de la Damascène. Yazîd lui doit sans doute ses connaissances d'hydrographe et la direction indispensable pour les mettre en œuvre.

Or, sur les pentes inférieures du mont Qâsioûn, dominant de sa masse blanche la sombre verdure de la Goûta, la ligne de ses derniers escarpements se relève brusquement (1) pour rejoindre la plaine et les florissants vergers de Damas. Sur ce point le fils de Mo'âwia possédait un domaine, une bande de terrain, beaucoup plus longue que large. Ancienne propriété de deux frères, morts sans héritiers (2), puis adjugée à la liste civile du premier calife omaiyade, elle avait passé à Yazîd. La terre touchait à la gorge du Baradâ, là où le fleuve déborde de son étroite vallée pour fertiliser la Damascène. Sa direction courait ensuite vers le Nord-Est, entre les derniers vallonnements de l'Antiliban et le rideau de jardins rejoignant les remparts de la cité, au niveau où s'arrête la dernière goutte d'eau, amenée par les canaux supérieurs du Baradâ. Avec douleur, Yazîd voyait son domaine demeurer en friche, l'élévation du terrain ne permettant pas d'y amener l'humidité fécondante. Il existait bien au sommet de la plaine une modeste dérivation du Baradâ, jadis ouverte par les Araméens (3); elle suffisait à arroser les cultures de deux hameaux. Mais les eaux ne pouvaient atteindre la propriété du monarque, située à un plan supérieur. Le seul remède, c'était de pratiquer en amont du lit de la rivière une nouvelle saignée (4). Le calife n'hésita plus devant les difficultés de l'entre-

(1) Au dessus du faubourg actuel de Šâlîlîya; cf. notre article *Daṭr Marrân* dans *Enzyk. d. Islâm*, I, 936.

(2) Le fisc devenait leur héritier. Mais une démarcation exacte n'avait pas encore été établie entre la caisse d'Etat et la liste civile du calife. 'Omar puisait indistinctement dans les deux; la Tradition a voulu y voir de simples emprunts. Ainsi le maître est légataire universel de son maulâ, mort sans héritiers; Ibn Mâgâ, *Sonan*, E, II, 86.

(3) كان نهرًا نبطيًا. « Araméens ou Nabatéens » نبط الشام, désigne habituellement les indigènes de Syrie; Abou Yousof, *Hardj*, 109.

(4) فنظر الى ارض واسعة ليس بها ماء وكان مهندسًا. Yazîd avait donc l'intention de faire profiter le public de son travail et de prolonger vers le Nord-Est l'irrigation de la Damascène.

prise. Ce nouveau canal, le plus élevé des émissaires du Baradâ, mesurait un mètre et demi de largeur (1), sur une profondeur légèrement supérieure. Il coulait à pleins bords, quel que fût l'étiage de la rivière (2). Construit aux frais du calife, من ماله, il s'amorçait au lit du collecteur principal à un niveau, sensiblement supérieur à celui des canalisations précédentes. Puis, contournant sur la gauche les pentes du Qâsioun, il créait partout la fécondité sur son passage et élevait les eaux du Baradâ à une hauteur, où le Taurâ, l'ancienne coupure, n'avait pu atteindre (3). On y rattacha plus tard les embranchements de Mizza et de Qanât (4). Depuis lors, cette œuvre d'art porte le nom de *Nahr Yazîd*, canal de Yazîd, et perpétue l'esprit d'initiative du second des califes sofiânides (5).

Elle aurait dû valoir au souverain la reconnaissance de ses sujets. Tel ne fut pas le cas, du moins dans les débuts. L'entreprise suscita tout d'abord les mêmes critiques égoïstes que dans l'Iraq, où l'esprit de parti s'obstinait à dénigrer l'activité agricole des Omayyades (6). Les riverains entendaient bien bénéficier de la nouvelle canalisation, mais ils craignirent de voir modifier l'impôt de leurs terres, proportionnellement à leur plus-value (7). Il s'agit évidemment de propriétaires musulmans, assujettis au seul paiement de la dîme. Ils se demandaient avec inquiétude si le fisc n'allait pas réviser leurs titres de possession, rechercher l'origine de ce privilège de la dîme, appliqué à des terres de plein rapport, pour les ramener à leur condition primitive, celle antérieure à la conquête; lui substi-

(1) نهر عظيم اجراه : 59 ; Ibn Hâuqal, *Géogr.*, 114 ; comp. Iṣṭaḥrî, *Géogr.*, 59 : يغوص الرجل فيو ; يزيد بن معاوية يعرض في كثير يغوص الرجل فيو عجمًا

(2) احتفر نهرًا في سعة سعة اشجار وله من جنيتهو

(3) يسقي ما لا يوصل اليو مياه بردي ولا ماء ثورا ; Yâqoût, *Mo'jam*, IV, 10 18 ; cf. *Enzyk. d. Islâm*, I, 679.

(4) يخرج منه نهر المزة ونهر القتا ; Ibn Hâuqal, *Géogr.*, 114. Plus tard grandit pour Damas l'importance de l'embranchement de Mizza; Qotaiba, *Oyoûn*, 237, 11; Iṣṭaḥrî, *Géogr.*, 59.

(5) Cf. Von Kremer, *Culturgeschichte*, I, 136.

(6) Cf. Zîâd ibn Abihi, 57, sqq.

(7) C'était une tradition fiscale, héritée des régimes antérieurs. Comp. Yalîâ, *Harâg*, 11, 10 : كل شيء سقته انهار الخراج او سقته اليو الماء فهو ارض الخراج ; cf. 11, 14.

tuer finalement le *ḥarāḡ*, c'est-à-dire la contribution complète (1). Le calife se serait senti en droit de prendre cette mesure, puisque, grâce à son initiative, la valeur de leurs terres avait triplé. (2). Non content de les rassurer, il s'engagea, en outre, à leur payer pendant une année entière le revenu entier de leurs plus riches domaines (3). Cette condescendance réussit à les apaiser.

L'épisode projette une lumière assez inattendue sur le caractère de Yazīd, sur sa manière de comprendre son rôle de souverain. Nous en devons la conservation au zèle pieux de l'école syrienne. En montrant dans Yazīd le continuateur de Mo'āwīa, une alliance rare d'intelligentes initiatives et d'adroite diplomatie, je me demande si elle n'a pas prétendu répondre aux insinuations perfides, aux accusations de l'Iraq ? Ce dialogisme *sui generis*, ces polémiques, à travers l'espace et le temps, abondent dans la littérature du ḥadīṭ (4) et dans l'ancienne annalistique de l'islam, aux procédés déroutants pour notre objectivité moderne.

Quelle est l'antiquité de cette dénomination de *Nahr Yazīd* ? Le second calife sofiānide en est-il vraiment l'auteur, ou bien le souvenir populaire l'a-t-il substitué à un homonyme (5), à un titulaire moins illustre de ce nom, alors si fréquemment porté ? (6). A cet égard nos témoigna-

(1) Cf. *Zu'id ibn Abihī*, 61 sqq. Voir les hésitations pour la définition précise de la « terre ḥarāḡ » ; cf. Yaḥiā, *op. cit.*, p. 11.

(2) Une terre devient *ḥarāḡ* quand elle est arrosée par l'eau du *ḥarāḡ* ; Abou Yūsuf, *Ḥarāḡ*, 33, 3 ; 37, 8 d. l. L'Etat ou le propriétaire ont droit à se voir indemnisés pour les frais de creusement et d'entretien.

(3) (3) فلفظ بهر علی ان ضمن لهم خراج سنتهم من مالو, Ibn 'Saddād, *برق الشام* (ms. Leiden), 164 ; Ibn 'Asākir (ms. Damas), I, 175 b, 176 ; Ibn Kannān, *المروج السندیة* (ms. Berlin), 5, a-b ; *Journ. Asiat.*, 1896<sup>1</sup>, 400, 420, 440, 448. Après la mort de Yazīd, la propriété du *nahr* passa à sa fille, la célèbre 'Ātika ; Ibn 'Asākir, *loc. cit.* ; Iṣṭaḥrī, *Géogr.*, 59, 114.

(4) Nombreux exemples dans *Faṭīma* ; voir p. ex. p. 58, n. 1.

(5) A Damas, la mosquée d'Al-Ġarrāḥ, près du cimetière de Bāb aṣ-ṣaḡīr, a été attribuée à Abou 'Obaida ibn al-Ġarrāḥ. On fait boire Mahomet dans un verre pour répondre à ceux qui en interdisaient l'usage ; Ibn Māḡā, *Sonun*, E, II, 177, bas. Les prolixes détails sur les robes exotiques du Prophète (voir *Faṭīma*, 71 sqq.) doivent prévenir la préoccupation qu'il est illicite de porter des étoffes, tissées par des infidèles, ornées de figures et pendant la prière.

(6) Ainsi, à la bataille du Kolāb, tous les *ʿaṣrāf* yéménites s'appellent Yazīd ; *Nagā'id Ḡarīr*, 150.

ges ne remontent pas antérieurement au 4<sup>e</sup> siècle de l'hégire (1). A cette époque, la mémoire des grands califes syriens était demeurée en honneur à Damas (2). Vraie ou fausse, l'attribution prouverait du moins que, parmi tous les souverains omayyades, l'opinion syrienne se croyait autorisée à attribuer ce beau travail au fils du grand Mo'âwia. D'après le témoignage du chroniqueur syriaque, le patriarche Michel le Syrien, il commença des entreprises analogues sur d'autres points de l'empire. Sa mort prématurée l'empêcha de les mener à terme (3).

## XXVII

### LA BAI'A DE MO'AWIA II

LE POÈTE IBN HAMMÂM ET LA BAI'A. POURQUOI YAZÎD TIENT A L'ÉCART  
MARWÂN IBN AL-HAKAM. INTERVENTION DES POÈTES, AMIS DE YA-  
ZÎD. LE JEUNE MO'ÂWIA FUT-IL DÉSIGNÉ PAR SON GRAND-  
PÈRE ? LA TRADITION DU DOUBLE SUCCESSEUR. HÉSITA-  
TIONS DES SYRIENS. OPPOSITION DES QAISITES.  
MO'ÂWIA II RECONNU COMME HÉRITIER  
PRÉSOMPTIF.

Au milieu de ces travaux d'utilité publique, bien dignes d'absorber l'attention d'un pasteur de peuples راعي أهل الدين — ainsi l'avait appelé 'Abdallah ibn Hammâm—Yazîd ne perdait pas de vue une question capitale pour l'avenir de la dynastie et la sécurité du califat.

Au jour de son intronisation, le poète iraquain s'était écrié :

(1) Cf. *Mo'âwia*, 378.

(2) Cf. *Mo'âwia*, 14.

(3) Michel le Syrien, *Chronique* (éd. Chabot), II, 470. Il s'agit peut-être du Wâdî'l Ahrâr en Mésopotamie. Voir plus bas le chap. : « Les déplacements du calife ».

« Dans Mo'âwia te survivant, nous trouverons un successeur, quand tu ne seras plus...! »

وفي معاوية الباقي لنا تناف إذا فُتيت ولا نسوم بجمالك (1)

Non content de cette insinuation, par ailleurs si claire, Ibn Hamâm (2) se serait exprimé encore plus librement. Rappelant les vicissitudes de l'existence, il fit presque un devoir au souverain de se prémunir contre les surprises du sort :

« Descendants de Harb, supportez avec stoïcisme votre deuil. Qui donc peut se promettre l'immortalité ?

Défendez le califat de votre Seigneur et ne l'exposez pas aux risques d'un avenir éloigné (3).

Yazîd l'a recueilli après son père. Reçois, ô Mo'âwia, le pouvoir des mains de Yazîd. »

تلقها يزيد عن ابيه فخذها يا معاوية عن يزيدا (4)

Cette invitation, disent nos auteurs (5), aurait impressionné le nouveau souverain. Elle répondait trop à la nature de ses propres pensées, pour ne pas recevoir son approbation. Quant aux vers eux-mêmes, ils font en réalité partie d'une élégie (6), composée à la mort de Yazîd. Ils se bornent à constater la succession du pouvoir, échue à son fils Mo'âwia II. Il devait suffire à Yazîd de repasser les souvenirs de sa jeunesse. Que de luttes n'avait pas demandées à son père sa reconnaissance comme héritier présomptif ! (7) Que serait devenue la dynastie, si l'adroite diploma-

(1) Ġāhiz, *Bayān*, I, 198; voir plus haut, p. 112, où la tirade est citée. Elle servira désormais de thème protocolaire pour les discours d'apparat, adressés aux califes le jour de leur intronisation; (cf. Ġāhiz, I, 219). On admirait surtout l'heureuse combinaison du double motif : condoléances et félicitations.

(2) Dans certaines recensions ces vers se trouvent au milieu d'une pièce, hostile aux Omayyades, attribués à 'Oqāba ibn Hobāira; *Ḥizāna*, I, 343-44, ou même à 'Abdallāh ibn Zabīr (*ibid.*, I, 344, 9), ce dernier, partisan des califes syriens.

(3) Ne remettez pas la *ba'ā* à plus tard !

(4) Abū Tammām, *Ḥamāsa*, 507; cf. Mas'ūdī, *Prairies*, V, 126, lequel supprime la leçon *خلات رية*. Chez cet auteur le *تشم* montre toujours le bout de l'oreille.

(5) *Ḥamāsa*, loc. cit.

(6) Nous la citons plus loin.

(7) Cf. *Mo'âwia*, 61; et plus haut, pp. 97 sq.

tie du grand Sofîânide n'avait su la mener à bon terme ? Pendant son absence en Anatolie (1), Damas, la Syrie, livrées aux intrigues fomentées par les 'Alides et les Zobairides, auraient-elles consenti à reconnaître le fils de Mo'âwia, trop éloigné pour soutenir ses droits ? Cette absence ne devait-elle pas exposer, quelques années plus tôt, le régent Daḥḥāk ibn Qais aux tentations de l'ambition, comme il lui arrivera après la mort de Mo'âwia II ? (2) Avant de mourir, le grand Mo'âwia n'avait pu que poser le principe dynastique. Mais le temps avait manqué pour permettre à l'idée de pénétrer les intelligences de ses sujets, naturellement hostiles à cette innovation considérable (3).

Yazīd n'accepta pas d'exposer l'inexpérience de son successeur à ces redoutables éventualités. Le califat étant demeuré électif, il voulut lui-même, suivant l'exemple donné par son père, présider à la *baï'a*, à la cérémonie d'investiture en faveur de son fils Mo'âwia, à peine sorti des années de l'enfance. Libre de déterminer son choix, il l'eût sans doute porté sur Ḥālid, son autre fils, son véritable héritier intellectuel (4). Mais l'âge trop tendre du petit prince (5) ne lui permit pas de le proposer aux suffrages des Syriens. Leurs répugnances pour les souverains enfants lui étaient suffisamment connues (6). Jadis elles s'étaient dressées contre sa propre candidature. Ces difficultés subsistaient toujours, même parmi les Syriens fidèles. Il fallait compromettre d'avance le loyalisme de ces partisans, demeurés encore trop Arabes, les lier par une *baï'a* (7) solennelle à la cause

(1) Au moment de la mort de son père.

(2) Daḥḥāk posera alors sa propre candidature.

(3) Voir plus haut, p. 92 sqq.

(4) Il en portait la *konia* d'Abou Ḥālid. Ḥālid préside à ses funérailles de préférence au valétudinaire Mo'âwia. Yazīd le met volontiers en avant, voir plus haut, p. 178.

(5) Voir plus loin, chap. XXX, les détails sur les enfants de Yazīd. Le grand Mo'âwia a dû penser à son petit-fils homonyme, en émettant cette réflexion : *أبي لا كره البكاره* : في السيد ; Qotaiba, *Oyoân*, 271, 4.

(6) Voir plus haut, p. 88 sqq. Cette répugnance s'adressait surtout aux premiers-nés, comme Mo'âwia II ; cf. *Mo'âwia*, 323, *Additions* ; Qotaiba, *Oyoân*, 453.

(7) Voilà pourquoi il se refuse à lui conférer le gouvernement de Médine, pendant les troubles du Ḥiǧāz. Seules des préoccupations dynastiques peuvent expliquer cet ostracisme ; voir plus haut, p. 175.

d'un Sofîânide, si l'on voulait les empêcher d'égarer, après sa mort, leurs voix sur un autre Omayyade, entouré du prestige d'un long passé, offrant les garanties, capables d'impressionner ces hommes d'action. Marwân ibn al-Ḥakam continuait à inquiéter Yazîd (1), comme il avait préoccupé les dernières années de son père. Entre le chef des Omayyades du Ḥigâz, mêlé aux affaires publiques depuis le califat de 'Otmân, et un adolescent valétudinaire de 15 à 17 ans, quel Arabe aurait hésité ? Voilà sans doute pourquoi Yazîd s'efforça de tenir à l'écart le parent de Médine (2), espérant bien le faire oublier. Et cela, au fort de la crise la plus aiguë, traversée par l'empire, alors que seules l'expérience, l'énergie du Ḥakamide paraissaient à la hauteur de la redoutable situation. Qu'il ne s'en soit pas aperçu, qu'il n'ait pas entrevu la grave responsabilité, alors assumée par lui, serait reconnaître sa perspicacité. Le cœur du père, les préoccupations du chef de dynastie ne permirent pas au calife de suivre les conseils d'une prudence plus désintéressée.

Grâce à l'initiative, prise par 'Abdallah ibn Hammâm, la candidature du jeune Mo'âwia se trouvait lancée. La solennité du jour — celui de l'intronisation de Yazîd (3) — choisi pour cette manifestation politique montre combien elle répondait à la pensée intime du souverain. Désormais l'idée trouverait son chemin. De retour chez eux, les chefs des *ḡond* syriens, les députés des *miṣr* de l'Iraq, en entretiendraient leurs administrés et leurs commettants. Pendant plusieurs mois, les *maḡlis* des clans (4), les

(1) L'héritier présomptif avait-il droit au titre de calife ? Dans une élégie, 'Abdal'azîz est qualifié de la sorte, au lendemain de sa mort. Peut-être le poète a-t-il voulu protester contre 'Abdalmalik, travaillant à dépouiller son frère de ses droits à la succession ; Kindi, *Governors of Egypt* (Guest), 50, 5.

(2) Préférant nommer de tout jeunes gouverneurs, les changer incessamment, voir plus haut, pp. 210-11.

(3) Voir plus haut, p. 112.

(4) Chaque clan comptait le sien dans les villes ; cf. *Zîd ibn Abihi*, 89 sqq. Pour la mosquée, centre de réunions politiques, voir *ibid.* loc. cit. Voilà pourquoi les femmes, les esclaves sont dispensés de l'assistance à la liturgie du Vendredi. Celle-ci se compose exclusivement de personnes, jouissant de *droits politiques*. C'est le concept primitif ! Voir l'explication moins complète de E. Mittwoch, *Zur Entstehungsgeschichte des islamischen Gebets und Kultus*, 35-36. Voilà pourquoi les centres des *ḡond*, les *miṣr* furent d'a-



*saqifa*, halles des mosquées retentiraient des discussions, soulevées à ce propos. L'improvisation poétique d'Ibn Hammâm, évidemment approuvée par Yazîd, avait dispensé le souverain de se découvrir. Avec du tact et de la patience, on devait aboutir. Ce sera au tour des collègues d'Ibn Hammâm d'intervenir, d'avancer la maturité du projet.

Yazîd les connaissait de longue date. Il savait s'y prendre pour leur délier la langue. De bonne heure, sa générosité, son empressement à épouser leurs querelles lui avaient gagné les sympathies de leur remuante corporation. Même dans l'Iraq, le calife, poète lui-même, comptait parmi les poètes de ferventes amitiés (1).

Choyés, fêtés dans les *bâdias* de Hawwârîn, de Gîlîq, de Dair Marrân, comblés de cadeaux, de gratifications, protégés à la cour de Damas contre les suites de leurs incartades (2), comment auraient-ils marchandé leur concours à un prince, presque leur confrère, généreux jusqu'à la prodigalité, chevaleresque, artiste, ami du plaisir, du bon vin et si juste appréciateur des beaux vers ? En s'assurant les bonnes grâces des poètes, en se déclarant leur patron, leur Mécène, le prince héritier n'avait évidemment pas perdu son temps. Intimité, relations parfois gênantes pour la politique pacificatrice du sage Mo'âwia ! Fréquemment il se voyait forcé d'intervenir pour réprimer les saillies des imprudents protégés de son fils. Le *hilm* du vieux monarque s'entendait merveilleusement à tout composer, sans s'aliéner des auxiliaires aussi disciplinés.

Ces gais compagnons s'embarrassaient médiocrement des discussions d'école, des querelles pieuses sur la *soûrâ* (3), sur les droits problématiques des « gens de la maison », personnellement si peu intéressants, enfermés dans leur harem—tel Hasan(4)— ou allant se faire tuer sans gloire sur

---

bord seuls à posséder des *مسجد جماعة*, parce que seulement en ces endroits se trouvaient groupés des conquérants.

(1) Cf. *Mo'âwia*, 383-84.

(2) *Mo'âwia*, loc. sup. cit. Yazîd recommande les poètes à 'Obaidallah ibn Ziâd ; *Aj.*, XIII, 38, bas.

(3) Le caractère électif du califat.

(4) Cf. *Mo'âwia*, 148. Parmi les *خصائص*, accordés à lui et aux siens, 'Alî vante la *حظرة عند النساء* ; *Ġāhiz*, *Bayân*, I, 186, 9 d. l.

les bords de l'Euphrate, comme son frère Hosain (1) Quant aux déclamations des derniers *Compagnons*, réfugiés au Hîgâz, elles les laissaient froids. Le califat était-il un régime électif ou dynastique ? La tradition « des Césars et des Chosroès » (2) convenait-elle à la démocratie arabe, à l'esprit du Qoran ? A quoi pouvaient bien rimer ces futilités discussions, perpétuant la division au sein d'une société, aspirant à la paix ? Yazîd était leur homme. « Jamais en vain ils n'avaient imploré son intervention » (3). Sa dynastie gardait le droit d'escompter leur concours.

Cet appoint devenait précieux, dans un milieu si profondément imprégné de préjugés arabes, où l'absolutisme 'abbâside n'avait pas encore confisqué l'opinion publique. Celle-ci demandait à être préparée. Sans cette précaution il eût été imprudent au gouvernement de se découvrir, même en Syrie. Nous l'avons constaté à propos de l'incident d'Ibn Mofarriğ (4).

Au sein de la dynastie, parmi les membres de la famille régnante, l'opposition aux Sofîânides n'avait pas désarmé. Cette sourde obstruction explique l'attitude réciproque du calife et de ses parents du Hîgâz (5). Pour opérer la réunion, obtenir l'oubli de vingt années de froissements, il faudra la conflagration générale, l'effondrement du pouvoir omaïyade dans « les provinces bénies ». En sa qualité de Sofîânide, Walîd ibn 'Otba, cousin germain de Yazîd (6), se rallierait, on pouvait le prévoir, à la candi-

(1) Pas plus que de leur mère Fâṭima (cf. *Fâṭima*, 134) la poésie contemporaine ne s'occupe des « deux Ḥasan ». Cette constatation cadre mal avec la réputation de générosité, prodiguée aux 'Alides et contre laquelle proteste Ḥosain ; Qotaiba, *'Oyoṭn*, 236, 11-14.

(2) Voir plus haut, p. 94-95.

(3) Alḥṭal (ms. de Bagdad), *Divan*, 5, l. 10. Le vers a été cité plus haut, p. 218. Nous étudierons ailleurs les relations de Yazîd avec les poètes. Pendant son séjour à la Faculté orientale de Beyrouth le Dr. Ign. Kratchkowsky avait formé le projet d'éditer le *divan* poétique de ce calife. La Bibl. Nationale, Paris, Fonds arabe, 3430, contient une poésie, attribuée à Yazîd. C'est un mauvais pastiche, n'ayant rien de commun avec ce calife.

(4) Voir plus haut, p. 312 sqq.

(5) Pendant les troubles de cette province. Voir plus haut, pp. 30-31, 94-95.

(6) Héritier du loyalisme de son père 'Otba. Pourtant en nommant ce frère au gouvernement de l'Égypte, Mo'âwia enlève à 'Otba l'administration des finances ; Kindi,

dature du jeune Mo'âwia. Al-Ašdaq, fonctionnaire du calife, ennemi personnel de Marwân, ne pouvait souhaiter l'avènement de ce dernier. Mais si, à ce moment, le fils de Ḥakam se fût trouvé à la tête du Ḥigâz, il aurait difficilement accepté la mission d'amener sa province à acclamer la continuité de la dynastie sofiânide. Il avait fallu toute l'énergie du premier Mo'âwia pour le forcer à proposer dans la chaire de Médine la candidature de Yazîd. L'Iraq frémissait depuis la répression de Karbalâ ; l'aristocratie arabe y aspirait au moment, où elle pourrait venger son humiliation (1), beaucoup plus que le sang de Ḥosain. Dans cette province, on pouvait compter sur l'obéissance de 'Obaidallah, mais non sur son enthousiasme. Regrettait-il d'avoir, à propos de Karbalâ, déployé un zèle intempestif ? Gardait-il rancune au calife de ses récriminations à l'issue de cette malheureuse équipée ? Le fils de Ziâd boudait la cour de Damas (2), où on lui reprochait sa maladresse dans l'échauffourée de Karbalâ ! On s'en apercevra après la mort de Yazîd.

D'après un passage du *I'lam* de Bayâsî (3), Mo'âwia, en proclamant Yazîd comme héritier présomptif, aurait dès lors désigné son petit-fils Mo'âwia en qualité de successeur éventuel. A défaut d'une nomination formelle — elle ne se trouve pas attestée ailleurs — le fils d'Aboû Sofiân a certainement pu prévoir le cas. Cette prévision fournirait le meilleur commentaire aux vers de 'Abdallah ibn Hammân. Au jour de l'intronisation du second calife syrien (4), le barde iraquin ne se contenta pas d'insinuer, il affirma la candidature de l'aîné de Yazîd, comme un fait accompli. Fiction poétique ! dira-t-on. Ces rimeurs possédaient à fond l'art de hausser la valeur de leur marchandise. D'après le Qoran, « seuls les imprudents s'attachaient aux poètes, rêveurs emportés au gré de leur

---

*Governors of Egypt* (Guest), 35, 36. Après le régime indépendant de 'Amrou ibn al-'Âsi, Mo'âwia voulait affirmer son intervention dans le régime intérieur des provinces.

(1) Dans cette province le seul point, réunissant tous les partis : amis de 'Ali et Ḥarîgites, c'est l'opposition à la Syrie.

(2) Cf. Tab., *Annales*, II, 437, 6. Voir plus bas.

(3) Ms. B. Kh., II, 46.

(4) Voir plus haut, p. 112.

imagination ; ils affirmaient mais n'agissaient pas (1) ». Sous ce rapport, Ibn Hammâm prétendait se séparer de ses confrères ; il entendait voir prendre au sérieux ses assertions. Témoin ce distique :

« Lorsqu'à un solliciteur j'ai répondu : oui, j'exécute aussitôt, voilà mon caractère !

Si j'ai dit : non, je coupe tout espoir, sans l'amuser avec des renvois et des délais » (2).

Le choix d'Ibn Hammâm, comme porte-parole de la dynastie, atteste une véritable habileté. Le ton décidé de sa poésie, l'énergie, la loyauté de son caractère, son habitude de dénoncer les abus et les oppresseurs (3), sa qualité d'Iraqain enfin, tout cet ensemble devait finir par impressionner l'opinion, par lui persuader que les provinces orientales elles-mêmes étaient gagnées à la combinaison (4).

L'habitude de prévoir deux successeurs entrainait d'ailleurs dans les mœurs arabes (5). Avant d'engager la bataille, les généraux avaient soin de désigner au moins deux remplaçants éventuels. Mahomet s'en était souvenu (6) pour l'expédition de Moûta (7). N'était-ce pas à leur imitation que les califes prenaient, de leur vivant, la même précaution ? A partir de Marwân (8), cet usage deviendra une véritable institution d'Etat ;

(1) Qoran, 26, 224-26. En quel cas le tribunal peut-il accepter la déposition des poètes ? Šâfi'i, *Kitâb al-Omm*, VI, 212.

(2) Boḥtorî, *Ḥamâsa*, n° 749.

(3) Cf. Zîd ibn Abîhi, 119 ; *Ağ.*, XIV, 120-21 ; 170 ; Qotaiba, *Poests*, 412-13 ; Boḥtorî, *Ḥamâsa*, n° 939, 940, 941, 942. Il vaudrait la peine d'étudier à part, le rôle politique des poètes du premier siècle. L'éclat, jeté par la triade Aḥṭal-Ġarîr-Farazdaq, a fait tort à leurs confrères.

(4) Cette supposition devait impressionner les chefs de parti, réfugiés au Ḥigâz.

(5) Avant le départ pour le Ḥigâz, Yazîd désigne le remplaçant éventuel de Moslim ibn 'Oqba. Voir plus haut, p. 95.

(6) Par ailleurs on a pu le supposer afin de mettre en relief l'ingrate figure de Ġa'far « aux deux ailes ».

(7) 'Omar en désigne quatre pour la guerre de Perse ; Dinawarî, *Aḥbâr*, 143. Contrairement à la Tradition, ce calife semble compter médiocrement sur l'efficacité d'instructions ultérieures.

(8) Marwân et après lui 'Abdalmalik se choisissent deux successeurs. Complications politiques, occasionnées par cet usage, sous les Marwânides, voir plus haut, p. 90-92 ; Kindî, *Governors of Egypt* (Guest), 54.

des Omayyades elle passera aux 'Abbâsides. Le poète Isma'il ibn Yasâr le rappellera plus tard au marwânide 'Abdalmalik : dans leur nombreuse postérité, les califes désignaient pour ainsi dire une *réserve*, afin d'assurer *l'avenir* de leur succession :

جملت ههنا والوكيل ذخيرة  
والتين للعهد الوثيق المؤخر (1)

Si les Syriens répugnaient à se voir gouvernés par un calife adolescent, ils n'en demeuraient pas moins inébranlables dans leur attachement à la dynastie omayyade, gage assuré de la suprématie de leur pays. Parmi les branches de la famille omayyade, leurs préférences s'adressaient aux Sofîânides. Depuis plus de 40 ans, ils les voyaient à l'œuvre (2). Mo'âwia les avait distingués, comblés de toute façon, établissant l'hégémonie de la Syrie sur les autres provinces. Avec lui, ils avaient lutté sur tous les champs de bataille de l'Asie Antérieure. Yazîd marchait sur les traces de son père, au point de transformer la branche sofîânide en une dynastie nationale (3). En regard de ces privilèges, quels avantages auraient pu leur offrir les Omayyades du Hîgâz ? Pendant la dernière campagne contre Médine, nous avons constaté les médiocres sympathies des Syriens pour ces parents du calife (4). Leur séjour prolongé dans la Péninsule les avait presque rendus étrangers à la Syrie, où ils ne comptaient guère de partisans. Depuis un quart de siècle seulement, Médine venait de perdre son titre de capitale. Marwân ne serait-il pas tenté d'y reporter le centre de l'empire ? (5) A cette translation les Syriens ne pouvaient consentir, sous peine de souscrire à leur suicide politique.

Le grand, l'unique obstacle résidait dans l'âge du futur candidat (6). Comment se lier envers un prince, « qu'on n'accepterait pas com-

(1) *Ağ.*, IV. 125, 6.

(2) Cf. *Mo'âwia*, 268 sqq.

(3) Cette persuasion produirait plus tard la légende du *Sofîânî*, héros national syrien. Voir plus haut, p. 17.

(4) Voir plus haut, p. 252.

(5) Après la mort de Yazîd et sa propre expulsion du Hîgâz, il faudra l'intervention de 'Obaidallah ibn Ziâd pour empêcher Marwân de regagner l'Arabie.

(6) Pour prouver que Mo'âwia II avait été reconnu du vivant de Yazîd, on renvoie parfois à Tab., *Annales*, II, 430. Ce renvoi doit viser les paroles, attribuées à Ibn Zo-

me imâm pour la prière, ou comme témoin devant le tribunal ; كيف الباية من لا (1) ». Cette difficulté, formulée plus tard, dans un cas analogue, par Hâlid al-Qasrî, n'eût pas arrêté la majorité des Syriens. Leurs objections portaient de motifs plus réalistes. On était au moment où, après l'échauffourée de Karbalâ, les moins prévoyants s'attendaient à la révolte des villes saintes. Yazîd venant à succomber, s'il leur fallait affronter le soulèvement des provinces, ils voulaient voir à leur tête un chef dans la maturité de l'âge. Les Qaisites de Syrie reprochaient en outre au jeune Mo'âwia son origine kalbite (2). Le reconnaître, autant valait à leurs yeux perpétuer l'odieuse suprématie de leurs rivaux de Kalb. Pour la seconde fois, cette puissante tribu syrienne venait de donner une mère au souverain de l'empire (3). Mais ces Qaisites n'osèrent trop mettre ce motif en avant, à l'exception d'une infime minorité. Celle-ci aurait déjà protesté contre la personne même de Yazîd (4). Si tous les Qais de Syrie avaient partagé ces préventions, Mo'âwia au lit de mort n'aurait pu nommer le Qaisite Moslim ibn 'Oqba corégent de l'empire (5), ni Yazîd placer ce général à la tête de l'armée du Hîgâz, mission où il donna les preuves de son loyalisme (6). D'accord avec les autres Arabes de Syrie, ces Qaisites insistaient sur l'inconvénient de se lier à la fortune

bair et adressées aux soldats syriens de Ḥoşain ibn Nomair, lorsqu'on apprit à la Mecque la mort de Yazid : فَمِنْ شَأْنِ مَنْكُرٍ أَنْ يَدْخُلَ فِيهَا دَخْلَ فَيُؤَيِّدَ النَّاسَ فَيُغْتَلَبَ. Ici Ibn Zobair fait allusion à sa propre élection : الناس = les électeurs d'Ibn Zobair.

(1) Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, V, 112, 4. Le témoignage d'un غلام n'est pas recevable ; Šāfi'i, *Kitāb al-Omm*, VII, 44 ; il ne peut présider la prière ; Šāfi'i, *op. cit.*, I, 171, haut. Protestations de 'Omar contre le gouvernement des enfants ; Ya'qoubi, *Hist.*, II, 247, 2 d. l. Signe des derniers temps, d'après Mahomet ; Ibn Māğā, *Sonān*, E, II, 253 d. l.

(2) Voir *Kalb* et *Qais* à l'index de *Mo'âwia*. C'est la rivalité entre les tribus, depuis longtemps établies en Syrie, et les derniers émigrés de l'Arabie centrale.

(3) La mère du jeune Mo'âwia était Kalbite.

(4) Abou Tammām, *Ḥamṣa*, 319, 658. Voir plus haut, p. 109. Dans Kindī, *Governors of Egypt* (Guest), 42, le Qaisite Zofar ibn al-Ḥārīt figure par erreur dans l'armée du calife Marwān, chargée de conquérir l'Égypte. Ce Zofar, un des vaincus de Marğ Rāhiṭ, ne se réconcilia que longtemps après avec 'Abdalmalik ; voir notre *Chantre*, 144 sqq.

(5) Voir plus haut, p. 5.

(6) Voir plus haut, chap. XVII et XVIII.

d'un enfant. « Si l'on nous oppose un vieux général, il nous répugnerait de marcher sous la bannière d'un adolescent » (1). Ainsi affectaient-ils de raisonner.

Comment manœuvra Yazîd pour tourner ces difficultés ? Nous l'ignorons. Il réussit pourtant à rallier à la candidature de son aîné (2), non seulement la Syrie, mais les autres provinces. A la mort de Yazîd, le fait de cette reconnaissance était public, à la Mecque comme ailleurs (3). Quand on apprend dans cette dernière ville la mort du calife, on n'ignore pas que Mo'âwia lui a succédé. Plusieurs provinces avaient même déjà envoyé leur adhésion officielle (4). Pourtant l'attitude hésitante du général syrien (5), au siège de la Mecque, engagerait à douter que cette reconnaissance ait été générale, ou du moins qu'on lui ait attribué la valeur d'une *baï'a* irrévocable (6).

En cette occurrence, le calife aura développé les arguments, repris plus tard par un de ses successeurs, Walîd II, pour faire accepter le règlement anticipé de la succession, gage de sécurité pour l'empire (7). En considération de Yazîd, les Syriens refoulèrent leurs répugnances. Par ailleurs l'enthousiasme paraît avoir été absent (8). La proposition, adressée par Ḥoşain ibn Nomair à Ibn Zobair, de le reconnaître en qualité de calife, permet de conclure que l'hostilité d'une partie des Syriens, des Qaisites en particulier, était notoire. Yazîd compta sur l'avenir pour réduire l'opposition et parfaire l'œuvre commencée. La mort ne lui en laissa pas

(1) Tab., *Annales*, II, 473 sqq.

(2) Ibn 'Asâkir (ms. de Damas), vol. XVI, notice de Mo'âwia II : *وکیل عهد ابیه*.

(3) Azraqi (Wüst.), 140, 16 ; comp. Barhebraeus, *Dynasties* (Salhani), 190 ; à la p. 189, 2, au lieu de *Yazîd*, lire *Mo'âwia*.

(4) I. S. *Tabaq.*, V, 27, 5-6 ; comp. IV<sup>1</sup>, 125, 3-6.

(5) Voir plus haut, p. 268.

(6) Voir plus haut, p. 96-97. D'après Tab., *Annales*, III, 2333, 21, on aurait considéré « *الامير شوري* », l'empire sans titulaire », du moins au Hîgâz.

(7) Tab., *Annales*, II, 1760-61. Il est de nouveau question de nommer deux successeurs éventuels.

(8) On le devine au sobriquet Abou Lailâ, porté par le jeune Mo'âwia ; Tab., *Annales*, II, 428-29.

le temps. Son fils manqua malheureusement des qualités requises pour assumer la lourde succession des deux premiers souverains sofânides. Tout cet ensemble réduisait notablement l'importance du succès diplomatique, remporté par Yazîd.

## XXVIII

### LE GOND DE QINNISRIN

LA SITUATION POLITIQUE DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE. ETABLISSEMENT DU GOND DE QINNISRÎN. POURQUOI LA SYRIE COMPTE CINQ GOND ? LIMITES DU GOND DE QINNISRÎN, FORMÉ AUX DÉPENS DE LA CIRCONSCRIPTION DE HOMS. IMPORTANCE DE CETTE DERNIÈRE. POURQUOI LE CHOIX DE QINNISRÎN COMME CAPITALE ? MOTIFS DE LA NOUVELLE CRÉATION.

A son avènement au trône, Yazîd se montra décidé à consacrer toute son attention à l'organisation de ses Etats. Cette résolution l'avait déterminé à ralentir le mouvement des expéditions lointaines, à rappeler les garnisons, inutilement exposées aux attaques de l'ennemi. Les complications, causées par les troubles intérieurs, ont pu le confirmer dans cette politique de recueillement, modeste tentative, essai de colonisation intérieure. Pour leur plus grand malheur, les Etats musulmans, sous toutes les latitudes, se sont d'ordinaire refusés à comprendre la nécessité de cette politique. Elle demandait, il est vrai, pour devenir efficace, d'être combinée avec le système de la fusion des races : et la constitution de ces Etats, issus de la force (1), s'y est toujours opposée.

(1) Voir plus haut la discussion à propos du صغار. Les tributaires devaient être non seulement assujettis, mais humiliés. C'est postérieurement aux Sofânides qu'on voit poindre les premiers indices de cette théorie, inconciliable avec la fusion. On y arrivera en forçant le sens de صاغرون dans le Qoran ; voir plus haut, p. 328, n. 1. Abou Youssef, *Harâg*, 23, 10 affirme que le صغار, modalités humiliantes, doivent accompagner l'acquittement du tribut.



La région de Qinnisrîn devait d'abord attirer l'attention de Yazîd. Le souverain se promit de mettre un terme à l'anarchie, qui l'avait désolée jusqu'alors (1). Toute la section occidentale, voisine de l'Amanus, la Cyrrestique, se trouvaient transformées en un véritable désert. C'étaient les ضراحي, la route classique des invasions, ayant pour objectif la Syrie ou l'Anatolie. Chaque expédition musulmane ne manquait pas de provoquer une contre-attaque des Impériaux. Le passage incessant des bandes, arabes et grecques, leurs dévastations en avaient chassé les habitants : ceux-ci s'étaient décidés à céder la place aux lions et aux fauves (2). Cette situation désespérée inspira à Mo'âwia ses essais de repeuplement. Afin d'y réussir, il dut recourir au système de la déportation. Il en fit une colonie pénitentiaire (3), sorte de Cayenne arabe, imparfaitement protégée par des compagnies de discipline et un nombre restreint de places-fortes (4).

Yazîd se décida à établir dans cette région un gouvernement militaire, le système du *ğond* (5). « Qinnisrîn, ainsi s'exprime Balâdorî (6), se trouva compris dans le gouvernement de Homs jusqu'au règne de Yazîd. Ce calife réunit Qinnisrîn, Antioche, Manbig et leurs dépendances (7) pour en former un *ğond* distinct ». Ce renseignement si précis se trouve confirmé par toute la tradition arabe (8). Nous croyons devoir insister,

(1) Les marchands de Manbig أهل منبج قور من أهل الحرب وراء البحر demandent à 'Omar l'autorisation de commercer à l'intérieur du califat ; Abou Yousof, *Harâğ*, 78, 7 d. l. La région n'était donc pas encore conquise العرب قور من أهل الحرب. J'ignore d'ailleurs comment on a pu ajouter وراء البحر. S'agit-il de l'Euphrate = بحر ?

(2) Tab., *Annales*, I, 2390 ; II, 1317, 17. Zamahşari, explique الضاحية par الغارحة عن المعارة ; cf. Lexique de Balâdorî, *Fotoûh* s. v. ضحي, et celui de Tab., *Annales*, CCCXXX. L'application des حدود, pénalités pour les transgressions légales, demeurait suspendue parmi les troupes, tant qu'on n'avait pas repassé ces parages. Le pouvoir arabe s'y sentait trop peu sûr. Abou Yousof, *Harâğ*, 109, 7.

(3) C'est là que fut exilé Abou Darr ; Ya'qoubî, *Hist.*, II, 199 ; comp. *Mo'dwia*, 19.

(4) Comme Mar'as.

(5) Nous étudierons ailleurs l'origine des *ğond* syriens. Leur attribution à l'initiative universelle de 'Omar nous paraît très douteuse.

(6) *Fotoûh*, 132.

(7) Donc toute la Syrie du Nord, correspondant à peu près au vilayet actuel d'Alep.

(8) Ibn Rosteh, *Géogr.*, 107, 11 ; Ibn Şihna, *تذمة النواظر* (ms. Leiden), 3-4 ; Ya'qout *Mo'jam*, I, 136 ; III, 742. Seul Dimaşqi attribue la mesure à Mo'âwia. Mais

plus qu'on n'a fait, sur cette unanimité, significative surtout quand on pense à la médiocre sympathie des chroniqueurs primitifs pour Yazîd. C'est, depuis la très vague affirmation attribuant en bloc à 'Omar l'origine des *ğond* (1), la première mention circonstanciée pour la formation d'un gouvernement syrien. 'Omar est le *deus ex machina*, chargé d'expliquer la genèse de toutes les institutions islamiques. Chez les chroniqueurs, la mise en avant de cette envahissante personnalité équivaut à un aveu d'impuissance.

Vraisemblablement, la constitution du *ğond* de Qinnisrîn fut seulement la conséquence d'une réorganisation administrative plus étendue, appliquée par Yazîd à la Syrie entière. Si la division en *ğond* remontait à 'Omar, ou à la période voisine des conquêtes, nous devrions trouver le pays découpé en *dîr* compartiments, correspondant aux *dîr* éparchies byzantines (2). Au lieu de quatre *ğond* nous en compterions dix, peut-être même trois Palestines, deux Phénicies, l'une maritime, l'autre libanaise, conformément à la liste des éparchies syriennes (3), à l'époque des *fotoûh*.

Si nous constatons le contraire, il ne paraît pas malaisé d'en deviner la raison. D'abord cette numérotation, adoptée pour les circonscriptions, a dû paraître trop subtile aux conquérants (4). Ensuite, jusqu'à l'entrée en scène de Mo'âwia, les éparchies de Phénicie maritime, de l'Euphratèse, de la première et de la seconde Syrie, de Théodoriade ne leur appartenaient pas de fait ; elles n'avaient pas été occupées d'une façon perma-

---

alors on devrait connaître des gouverneurs de Qinnisrîn, antérieurs à Yazîd. Cf. H. Grimme, *Palmyrae sive Tadmor urbis fata*, p. 16.

(1) *أقاليم*. Voir le texte étrange de Ya'qoubî, *Hist.*, II, 176 où il énumère 4 *ğond* créés par 'Omar: la Palestine, la Mésopotamie, Maûsil (sic) et Qinnisrîn. Ailleurs, II, 186, 2. il ne connaît sous 'Omar, en Syrie, que deux circonscriptions administratives : Damas et Homs ; pour cette dernière, le nom de l'Anşârien 'Omar ibn Sa'd est une invention médinoise pour neutraliser celui de Mo'âwia.

(2) Établies au moment de l'invasion arabe.

(3) Cf. M. Hartmann dans ZDPV, XXII, 153-54. Voir les traces de cette division dans *Iqd'*, III, 295. Malheureusement ce recueil, conformément à sa coutume, n'indique pas la source plus ancienne, utilisée par lui.

(4) Le *Iqd'*, loc cit, s'y perd ; il réussit à compter « cinq Syries, شامات ». Faut-il y voir le total de l'addition des deux Phénicies et des trois Palestines ?

nente et définitive. Dans ces régions, qualifiées de « petite conquête, *الفتح الصغير* » (1), les Arabes réussissaient, non sans peine, à lever des contributions de guerre (2). Encore se voyaient-ils couper ces ressources, à chaque retour offensif de l'armée ou de la flotte byzantines (3). Ces essais de restauration impériale coïncident fréquemment avec les révoltes des indigènes, révoltes encouragées par la présence d'irréguliers, à la solde du Bas-Empire. Rappelons les Ġarâgima-Mardaïtes, acculant Mo'âwia à une paix humiliante avec Constantinople (4). Quant à l'éparchie d'Arabie, l'ancienne *Provincia Arabia* de Trajan, elle a dû paraître aux Bédouins, ethnographes novices, une dénomination vide de sens ou une dérision. Les conquérants ne pouvaient décemment se résigner à l'adopter (5).

Avec le califat de Mo'âwia, l'occupation, jusque-là nominale de la Syrie occidentale, tendit à devenir une réalité (6). Mais en quarante ans, on avait eu le temps de perdre de vue les appellations sonores, inventées par les théoriciens de l'administration byzantine : telle la Théodoriade, la Palestine *salutaire*, l'Euphratèse et l'éparchie d'Hagiopolis. Au moment d'opérer la refonte administrative (7), les Arabes se décidèrent pour le régime des *ğond*. Le nom et le système leur furent suggérés par les camps retranchés (8), centres principaux de leur occupation. A l'ancienne ter-

(1) Balâdori, *Fotoûh*, 116, 126; Yâqoût, *Mo'ğam*, I, 202. Cet euphémisme *فتح صغير* doit correspondre à peu près à ce que nous appellerions *sphère d'influence*.

(2) Mo'âwia le premier essaya d'établir en permanence des garnisons sur la côte maritime de la Syrie centrale.

(3) Ou quand les Mardaïtes, établis dans les montagnes, coupaient les communications avec la côte.

(4) *Mo'âwia*, 14-22.

(5) Pour eux la Syrie commençait à Tabouk. D'autre part c'eût été reconnaître l'asservissement antérieur de l'Arabie : conception antipathique à l'impérialisme.

(6) Balâdori, *Fotoûh*, 127.

(7) Certainement postérieure à 'Omar. Voir plus haut, p. 400.

(8) En Syrie, Ġâbia en fournissait le type principal. Pour dire que l'Egypte relevait de 'Alî (et non de Mo'âwia), Kindi, *Governors of Egypt*, 20, d. 1. s'exprime ainsi : « دعوني ادخل على جندي. » *صانت مصر من « جيش علي* ». Kindi, *op. cit.*, 17, 7, demande Ibn Abi Sarh. A cette époque, c'est le concept du régime militaire, qui domine partout. Pratiquement, tous les Arabes en dehors de la Péninsule

minologie exotique, ils préférèrent les noms bien sémitiques de Palestine, Jourdain, *Šām*, Homs et enfin Qinnisrîn (1). Chacune de ces vieilles dénominations avait fini par correspondre à un groupement caractéristique, déterminé par la prédominance de tribus arabes, apparentées entre elles. Ainsi les Ġoḏām(2) l'emportaient en Palestine, les Qais au pays de Qinnisrîn, les Yéménites dans l'Emésène, les Kalbites et les Ġoḏām dans la Damascène et dans le bassin, arrosé par le Jourdain et ses affluents.

A propos de l'érection des *ḡond* par les Arabes, on a prononcé le mot de chef-d'œuvre (3). Pour notre part, nous croyons y découvrir plus d'empirisme que d'originalité. Assimilation, adaptation : voilà le genre d'originalité, accessible à l'inexpérience politique de cette race, par ailleurs intelligente et avide de progrès. Cette innovation fut le résultat de longs tâtonnements ; une solution, imposée par les événements (4). Une bonne part de l'honneur, quel qu'il soit, en revient à Yazîd. Il se donna le mérite d'en comprendre la nécessité et de la mener à terme, pendant un règne remarquablement court et orageux. L'organisation se maintiendra jusqu'à la transformation par les 'Abbâsides du *ḡond* de Qinnisrîn (5).

La nouvelle circonscription fut, au dire de Balâḏorî (6), formée en réunissant les territoires de Qinnisrîn, d'Antioche et de Manbig (7). Les autres annalistes négligent de compléter ce renseignement précieux, mais

---

sont des *moqâtila*. L'islam, le gouvernement du califat consistent en une série de camps, chargés de surveiller la rentrée des impôts et des contributions de guerre. Au demeurant, on laisse les indigènes se débrouiller entre eux. Voir Bell, *Aphrodito Papyri*. Pour *كناز* = gouvernement, voir encore Kindi, *op. cit.*, 36, 40, 84.

(1) A part ce dernier, tous ces noms leur étaient connus par la poésie préislamique.

(2) Voir plus haut, p. 298. Pour l'habitat syrien des Kalbites, voir ce mot à l'index de *Mo'dawia*.

(3) Cf. ZDPV, XXII, 153-54.

(4) On voulut grouper ensemble les tribus de même origine. Cette combinaison prévint les luttes, ensanglantant les *miṣr* de l'Iraq, où toutes les tribus de l'Arabie orientale et centrale se trouvaient mêlées.

(5) Cf. Streck, *ʿAwdām*, dans *Enzyk. des Islam*, I, 535-36.

(6) *Fototh*, 132.

(7) Il n'est pas question de la Cyrrestique propre, ou région de Cyrrestus, encore à conquérir.

laconique. Deux cents ans après la mort de Yazîd, les écrivains 'abbâsides ne se souciaient plus des anciennes limites administratives; il leur manqua l'acribie, peut-être aussi les moyens pour satisfaire notre curiosité à cet égard (1). Ces auteurs ajoutent pourtant un détail significatif: la Mésopotamie relevait du *ğond* de Qinnisrîn. Comprenons: la Mésopotamie continuait à jouir d'une véritable autonomie administrative. Si elle se trouvait rattachée au reste du califat, c'est par les liens assez relâchés d'une sorte de protectorat, par le paiement d'un tribut. Cette situation spéciale devait échapper à la perspicacité de ces auteurs, unanimes à attribuer toutes les conquêtes dans l'Asie sémitique au règne de 'Omar. Incapables d'autre part de rétablir la liste des gouverneurs de la Mésopotamie (2), antérieurement à la période marwânide, ils s'en sont tirés en rattachant ce pays au *ğond* de Qinnisrîn. C'était peut-être la façon la moins inexacte de préciser une situation mal définie.

Pour tout le reste, les annalistes confondent fréquemment cette province omaiyade avec la circonscription 'abbâsides des 'Awâsim, quand ils ne nous donnent pas une description de date encore plus récente (3). Du côté de l'occident, le nouveau *ğond* rejoignait la mer, et au sud, la vallée de l'Oronthe. Il devient plus difficile de déterminer les frontières le rattachant au

(1) Yâqout, *Mo'ğam*, IV, 184, ne se pose même pas la question des limites des *ğond* syriens. *Iqd'*, III, 295, 9 d. l. observe que la ville principale du *ğond* de Qinnisrîn est Alep « حيث السلطان », c.-à-d. à son époque.

(2) Ils ont parfois essayé de transformer en gouverneurs réguliers les chefs de *raid*, chargés de percevoir militairement le tribut, quand il était en retard. Ainsi pour Yâd ibn Ġanm; voir plus haut. Comparez les notices incertaines, réunies sur la conquête de la Syro-Mésopotamie par Aboû Yoûsof, *Harâğ*, 22 sqq. Elles remontent à un « šaiḥ anonyme de Hira ». On y voit que la Mésopotamie payait un impôt fixe, une somme globale; *ibid.*, 23, 14. Ce pays proteste plus tard contre le changement de tribut; *ibid.*, 23, 9 d. l. Il semble bien que l'impôt régulier, le *harâğ*, y date seulement de 'Abd-almalik, parce qu'alors la région commença à être occupée et administrée directement; *ibid.*, 23 bas, 24 haut. On comprend pourquoi ce calife y nomma gouverneur un homme de la valeur de Moḥammad, son propre frère. Comp. dans notre *Chantre*, 127, les détails sur la réforme fiscale appelée *ta'dil* et introduite alors.

(3) Ainsi, d'après Ibn Šiḥna, *ترجمة النواضر* (ms. Leiden), p. 81, Ĥamâ aurait relevé de Qinnisrîn; Maqdisî, *Géogr.*, 154 en dit autant de Ġoûsia, de Rafaniya; il dépeint la situation existant sous les Ĥamdânides. C'est également le cas du *Iqd'*, cité précédemment.

gond de Ḥomṣ (1). Vers le nord, les limites variaient avec les vicissitudes, subies par l'occupation arabe.

Jusque vers le milieu du règne de Mo'âwia, la ville et le district de Ḥomṣ avaient servi de centre et de point d'appui principal à la pénétration arabe dans la Syrie septentrionale (2). L'occupation effective du pays ne dépassa guère les limites de l'Emésène. A mesure qu'on redescendait la vallée de l'Oronte, l'autorité du califat devenait moins sensible. Dans la région montagneuse, située entre le fleuve et la Méditerranée, l'actuel pays des Noṣairīs (3), les envahisseurs ne réussirent pas à prendre pied. De l'Emésène, leurs armes étaient chargées de surveiller la Mésopotamie occidentale (4), sans parler des conquêtes éphémères dans la Cyrrestique et dans les districts, dominés par le double versant de l'Amarus. Au sud, la frontière de ce gond atteignait Qârâ et Howwârîn (5), où elle rencontrait la Damascène. A l'orient, il englobait toute la Palmyrène et le désert syrien, jusqu'à l'Euphrate, vaste steppe, parsemée de minuscules oasis et de localités habitées. A l'occident, la circonscription de Ḥomṣ assumait la garde de la côte maritime, la relève des garnisons, exposées aux attaques des croisières byzantines (6), à partir de la place forte d'Antaradus (7). Cette situation complexe en faisait le plus étendu, le plus difficile à contenir, le moins soumis des gond syriens.

Aussi le voit-on confié à des hommes de la valeur de 'Abdarrahmân ibn Hâlid, de Šorahbîl ibn as-Simt (8), de Ḥoṣain ibn Nomair, possédant tous

(1) Cf. Ya'qûbî, *Géogr.*, 323 d. l., 324.

(2) Cf. *Mo'âwia*, 8 sqq.

(3) Cf. *Mo'âwia*, 14-22.

(4) L'ancienne Mésopotamie grecque, comme s'exprime Abou Yûsof, *Harâğ*, 22.

(5) Nos auteurs ignorent si ces cités relèvent de Ḥomṣ ou de Damas.

(6) Balâdori, *Fotûḥ*, 127.

(7) Références dans Guy Le Strange, *Palestine*, 35-36 ; Yâqût, *Mo'ğam*, I, 388 ; Ya'qûbî, *Géogr.*, 325.

(8) Sur l'influence de Šorahbîl, voir Dinawari, *Aḥbâr*, 169. 'Omar aurait songé à confier Ḥomṣ à Ibn 'Abbâs ; mise en scène légendaire, pour permettre de développer le programme du grand calife (Abou Yûsof, *Harâğ*, 64-65) et aussi pour atténuer son ostracisme contre les Hâsimites. Comme le Prophète, il se refusa à utiliser leurs talents.

le prestige d'un glorieux passé militaire, et pouvant compter sur l'appui des puissantes tribus, d'où ils étaient issus. Ces personnages, devons-nous les considérer comme des gouverneurs, dans le sens ordinaire du mot, révocables à volonté, dépendant du bon plaisir du calife ? Il semble permis d'en douter. Pour plusieurs, le pouvoir central semble s'être borné à ratifier le choix des *mogâtîla* et des notables du gônd. Nous retrouvons chez 'Abdarrahmân les allures hautaines et indépendantes (1) de son illustre père. Elles avaient causé de sérieuses appréhensions à Mo'âwia, et précédemment à 'Omar. Dans l'Emésène on parlait ouvertement de la candidature du fils de Hâlid à la succession du calife (2). Ce dernier doit laisser carte blanche à des fonctionnaires aussi indociles, les laisser en place, parfois attendre de la mort une solution, qu'on le soupçonne aussi d'avoir accélérée au moyen du poison (3). Cette situation irrégulière, mal définie, explique le désordre, régnant dans les listes gouvernementales du gônd de Homs, antérieurement au califat de Yazîd. Nos annalistes les ont combinées, en y inscrivant les personnages les plus influents de la région.

Maintenir l'ordre, le respect de la suprématie arabe, faciliter la rentrée des impôts — l'administration des conquérants ne visait pas plus haut — l'exécution de ce programme compliqué devenait malaisée sur un district aussi démesurément étendu, englobant la Syrie du centre et du nord. Le voisinage des garnisons grecques, des bandes d'irréguliers à

(1) C'était, au jugement de Mo'âwia, la caractéristique des Mahzoumites ; Qotai-ba, *Oyoûn*, 236, 12 ; comment 'Abdarrahmân traite Mo'âwia, voir *ibid.*, 265, 11.

(2) Cf. *Mo'âwia*, 7 sqq. ; Gâhîz, *Haïawân*, VI, 21, 2 d. l. المَكْرُورِينَ مِنَ النَّاسِ بِالْكِبَرِ ثَمْرٌ. من قُرَيْشِ بَنُو مَخْزُومٍ وَبَنُو أُمَيَّةٍ. On conçoit malaisément un fonctionnaire, contrecarrant à ce point la politique de son souverain.

(3) Cf. *Mo'âwia*, 9 sqq., 219-22. Le chrétien Ibn Oqâl a pu être placé par Mo'âwia près de 'Abdarrahmân pour réorganiser les finances, subsidiairement pour surveiller le gouverneur. Il n'est pas question de poison dans les nombreuses versions sur la mort d'Astar, dans Kindi, *Governors of Egypt*, éd. Guest, 23-24. Cette accusation provient, croyons-nous, d'un hémistiché, tiré d'une élégie sur Astar : رُذِيفٌ لَّهُ سُرٌّ مِنَ الدَّوْتِ حَانَتْ (Kindi, *op. cit.*, 26, 2), où l'on fait allusion, non à un poison mortel, mais au poison de la mort. Le même recueil (p. 23) montre combien Astar était devenu à charge à 'Ali, et l'indifférence de ce dernier en apprenant sa mort.

leur solde<sup>(1)</sup> exigeait une surveillance spéciale, surtout depuis la suppression par Yazîd des razzias annuelles en Romanie. Cette interruption laissait à l'ennemi la libre disposition de ses forces militaires en Anatolie et des croisières <sup>(2)</sup> dans la Méditerranée orientale. Vers cette époque, la création des thèmes byzantins en Asie Mineure <sup>(3)</sup> a dû paraître à Yazîd comme un avertissement, une invitation à assurer la défense de la frontière commune. Le monarque sentit la nécessité de partager en deux sections l'ancien gouvernement de Homs. La section du nord comprit toute la région, connue plus tard sous le nom de 'Awâsim, avec capitale Qinnisrîn. L'importance d'Alep date de plus tard. Déjà bien déchue, Antioche <sup>(4)</sup> était demeurée trop grecque, trop voisine de cette Méditerranée sillonnée par les escadres ennemies, trop éloignée enfin de Damas et du désert, « cette réserve de l'islam, مائة الاسلام ». Antioche, avec son enceinte trop étendue <sup>(5)</sup> et d'une défense compliquée, ne pouvait convenir aux Arabes. Malgré la déportation des Perses et l'introduction d'éléments étrangers dans l'Antiochène, cette ville resta presque exclusivement chrétienne <sup>(6)</sup>.

On échappait à tous ces inconvénients avec le choix de Qinnisrîn, la *Chalcis* des Gréco-Romains, située au milieu d'une région depuis longtemps arabisée, peuplée par les clans de Tanoûh, de Taġlib, de Bahrâ'.

---

(1) Comme les Mardaïtes. Rigoureuses précautions, exercées aux frontières pour le passage des non-musulmans, أهل الحرب ; Aboû Yousof, *Harâġ*, 115 sqq.

(2) Gênées par l'occupation de Rhodes sous Mo'âwia, et encore plus par la présence de la flotte arabe dans les eaux de Cyzique.

(3) Gelzer, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung*. On peut en constater les débuts sous Héraclius, du moins pour les provinces d'Orient.

(4) Objections des Arabes contre le climat d'Antioche ; Ġâhîz, *Haiawân*, III, 45, haut.

(5) Cf. Lammens, *Promenades dans l'Amanus et dans la région d'Antioche*, p. 37 sqq. Comp. *Iqd'*, III, 295, 8-7 d. l.

(6) Même situation dans la plupart des grandes cités syriennes. De *Fragment. hist. arab.* (de Goeje) I, 5, d. l., V. Kremer, *Culturgeschichte*, I, 125 conclut pour Damas, sous Walid I, à une population de 45,000 musulmans pensionnés. Ce calcul confond malheureusement la ville avec le *ġond* de Damas. Pour les Perses de Syrie, cf. Kindî, *Governors of Egypt* (Guest), 19, 18 ; voir plus haut, p. 365.



D'après Ya'qoubî (1), les établissements de ces tribus empiétaient sur les limites des deux gônd. Aḥṭal (2) nomme Manbig, comme formant le point extrême du territoire de sa tribu. Ces Arabes étaient en majorité demeurés chrétiens. Mais le régime omaïyade n'éprouvait pas à leur endroit les défiances manifestées par la tradition postérieure contre les *Mosta'riba*. Jusque sous 'Omar II, on retrouve des chrétiens à l'armée (3). Aux côtés des *Mosta'riba*, des tribus qaisites (4) vivaient dans la région de Qinnisrîn. Elles s'étaient de préférence établies dans ce district, pour avoir trouvé le reste de la Syrie occupé par des Arabes Yéménites et Kalbites. Ceux-ci se montrèrent peu disposés à partager avec ces remuants voisins (5) leurs plantureux cantonnements et les pensions, distribuées par la caisse du *diwân*. A ces derniers venus ils abandonnèrent les districts les moins pacifiques de la Syrie septentrionale, leur laissant (6) le soin de s'y créer une patrie. Les Syro-Arabs de l'Emésène ont dû voir sans regret la création du gônd de Qinnisrîn. Elle les débarrassait de la proximité de leurs ennemis de Qais, ensuite de la garde incommode du *limes* byzantin. Sous ce rapport, la nouvelle organisation devenait doublement avantageuse. Elle a peut-être moins favorisé les intérêts de la dynastie sofiânide, en réunissant en Syrie des groupes de Bédouins mécontents. On s'en apercevra après la mort de Mo'âwia II.

Quoiqu'il en soit, à partir du règne de Yazîd, nous voyons assigner des gouverneurs au district de Qinnisrîn. Le premier titulaire paraît avoir

(1) *Géogr.*, 324, haut. Les B. Taḡlib près Manbig ; Yâqout, E, V, 158.

(2) *Divan* (Ṣalḥani) 307 ; cf. notre *Poète royal*, p. 60. Le poète décrit les localités voisines de Manbig ; *Divan*, 87, 4. Sa patrie paraît bien devoir être cherchée dans cette partie de l'ancienne Parapotamie et de la Palmyrène du nord.

(3) I. S. *Ṭabaq.*, V, 262, 9. 'Omar aurait recommandé la sévérité à l'égard des Taḡlibites ; il leur aurait contesté la qualité de « Kitâbis » ; Abou Yousof, *Ḥarâḡ*, 69, 7 ; 78. La situation fiscale privilégiée des Taḡlib irrite visiblement les anciens juristes.

(4) Un demi-siècle plus tard, sous Hiṣâm, elles pénètrent en Egypte ; Kindi, *Governors of Egypt* (Guest), 76-77.

(5) Ya'qoubî, *Géogr.*, 324. Cet exclusivisme précipitera l'explosion des haines qaisites contre les Kalbites.

(6) A condition, comme pour les Qaisites d'Egypte (Kindi, *op. cit.*, 76, 15), « de ne point briser le ḥarâḡ » c.-à-d. d'occuper des terres sans propriétaires.

été Sa'îd, l'oncle maternel du calife (1). Ce fonctionnaire kalbite a pu recevoir la mission de surveiller les Qaisites. Il deviendra une des premières victimes de leur levée de boucliers contre les Sofîânides, parents et fauteurs des Banoû Kalb. Par la création du nouveau district, véritables confins militaires, (2), le monarque pensa avoir résolu le problème de la défense de la Syrie, province impériale, plus efficacement qu'en reprenant l'ancienne méthode des razzias annuelles, et des *raids* dévastateurs dans la Romanie, système préféré par son prédécesseur.

## XXIX

### LES DISTRACTIONS DU CALIFE.

ACCUSATIONS EXAGÉRÉES. LE VIN ET LES MUSICIENS A LA COUR DE YAZÎD.

LA MERCURIALE D'ABOÛ HANZA. YAZÎD ET LA CHASSE. CHASSE ET

CHIENS DANS L'ANCIENNE ARABIE. LE CHIEN ET AUTRES ANI-

MAUX DANS L'ONOMASTIQUE. ELOGE DU CHIEN CHEZ LES

POÈTES. LE PROPHÈTE ET LES CHIENS. LE CHIEN

CONSIDÉRÉ COMME IMPUR. INFLUENCE JUIVE.

LA POULÉ, LE COQ, LE GUÉPARD. LE SINGE

DE YAZÎD.

« Le premier parmi les souverains de l'islam, Yazîd mit à la mode les divertissements et accueillit auprès de lui les musiciens. Publiquement il afficha ces excès et but du vin en compagnie du chrétien Sargôûn(3), son client (maulâ), et du poète Aḥṭal (4). »

(1) *Ag.*, XVII, 111, 6.

(2) Voir plus haut, p. 326 sqq.

(3) Cf. *Mo'âwia*, 384 sqq.

(4) *Ag.*, XVI, 70 : كان يزيد بن معاوية أول من سن العلاحى في الاسلام من الخلفاء وأرى الجفّين واطهر الفتك وشرب الخمر وكان يشادهم عليها سرحون (سرحون) مولاه والاخلطل. L'incise « le premier parmi les califes » doit disculper les 'Abbâsides et leurs folles prodigalités en faveur des artistes. Le mauvais exemple serait parti de Yazîd ! Dans le califat arabe, le côté profane n'est-il pas l'œuvre des Omayyades ? Ce motif sera repris plus tard par des orientalistes.

Voilà le réquisitoire, composé par l'auteur de l'Aġāni contre le calife sofiânide, odieux à tous les amis des 'Alides. La bienveillance, l'impartialité n'en forment pas les traits caractéristiques. Il a pourtant paru trop bénin aux compilateurs postérieurs. En le reprenant à leur compte, chacun s'est empressé d'y ajouter un trait, destiné à accabler le persécuteur de la famille prophétique. Ainsi de nos jours le passant se croit obligé de jeter une pierre sur son prétendu tombeau, près de Bâb aş-şagîr à Damas (1).

Dans son inappréciable recueil, destiné à nous détailler les amusements de la haute société musulmane, Aboû'l Farâġ, si indulgent pour les divertissements les plus risqués, quand il s'agit des héros de l'islam, ne pouvait décemment se scandaliser de l'attitude de Yazîd. Mais pour un partisan de 'Alî, comment résister à la tentation d'éclabousser une mémoire aussi détestée ? Le *premier* il aurait introduit à la cour les distractions, patronnées par les plus saints personnages du Hîġâz, par 'Abdarrahmân le fils du calife Aboû Bakr, par Ibn Ġa'far (2), par Ibn Abi 'Atîq. Ce licencieux petit-fils d'Aboû Bakr, la Tradition l'a transformé en « homme de bien, mais facétieux, » (3) « كان امرأ صالحاً وكانت فيه دعاية » (3). Le fils de Mo'âwia n'aurait donc été que le premier dans la longue série des califes, amis du plaisir !

Avec cette atténuation, l'accusation, articulée contre Yazîd, devient recevable. Elle évite du moins l'exagération de Mas'ôûdî, attribuant au funeste exemple de Yazîd la première apparition de la musique à Médine et à la Mecque (4). Devant cet aveuglement de la passion sî'ite, nous de-

(1) Voir plus haut, p. 27. Pour l'habitude de lapider les tombes, comp. Dozy, *Die Israeliten zu Mekka*, 119.

(2) Mo'âwia, voir ces noms à l'*index*. Le calife 'Omar commande à ses généraux de s'emparer de la jeune Syrienne dont s'était amouraché 'Abdarrahmân et de l'expédier à Médine. Celui-ci la renvoya quand elle tomba malade ; Zobair ibn Bakkâr, *Nasab Qorai's* (ms. Kuprulu), 92.

(3) Zobair ibn Bakkâr, *Nasab Qorai's* (ms. Kuprulu), 100 a. C'est que la famille d'Aboû Bakr comptait — privilège unique ! — « quatre générations ayant contemplé le prophète » ; Moġibb aş-Tabarî, *Maniqib al-A'sara*, I, 186.

(4) *Prairies*, V, 157. Pénalités contre le vin et la musique ; Ibn Mâġâ, *Sonan*, E, II, 254. Voir plus haut, p. 29.

vons presque savoir gré à Aboû'l Faraǧ de n'avoir pas relevé l'accusation d'inceste (1), si légèrement accueillie dans d'autres recueils.

Les goûts austères de Mo'âwia nous sont connus. Antérieurement aux Sofîânides, il ne peut être question de l'organisation d'une cour. Mais, nous l'avons observé ailleurs (2), en fait de plaisirs, Yazîd n'eut pas à innover ; il lui suffit de marcher sur les traces de la joyeuse société, réunie à Médine (3). C'est la ville sainte, qui se charge de former et de lui envoyer des musiciens (4), une corporation d'artistes, médiocrement appréciés par la Syrie arabe (5).

Le calife ne paraît pas avoir élargi le cercle des distractions, avidement recherchées par les descendants des grands *Compagnons*. Le vin (6) — la boisson des rois, شراب الشيخ كرى, et des grands saïyd — ne pouvait en être absent, surtout dans un pays, possédant des crus aussi estimés que la Syrie. Médine ne les appréciait pas moins, sans en excepter le *vin d'or* du Liban, celui auquel Alḥtal, le commensal de Yazîd, comparaît « l'œil du coq » (7). Cette réputation d'intrépide buveur doit probablement son origine au *divan* de Yazîd, recueil composite de chants bachiques de provenance diverse (8). Nous autorise-t-il à en tirer des conclusions extrêmes ? Ou faut-il avec un rimeur sî'ite, retourné depuis à l'orthodoxie, affirmer que « l'accusation d'ivrognerie et d'inconduite, portée contre Yazîd, est une pure calomnie ? »

واقول ان يزيد ما شرب الخمر ولا فجز (9)

(1) I. S. *Tabaq.*, V, 47, رجل ينكح الإماء والبنات والاختوات. Voir plus haut, p. 212.

(2) *Mo'âwia*, 407.

(3) Malgré les défenses attribuées au Prophète : il interdit d'acheter des esclaves musiciens, et la musique, même في غير فاجعة ; Ibn Mâgâ, *Sonan*, E, I, 69, 2 ; II, 7.

(4) *Aǧ.*, XVI, 171, 2.

(5) *Mo'âwia*, 373, 374 ; voir plus haut, p. 123.

(6) Daus Damîri, *Ḥaiawân*, I, 51 (éd. Caire, 1321 H.) au lieu de يثرب الخمر, lisez : عاب يزيد يثرب الخمر. Le grand faqîh syrien Raǧâ ibn Ḥaiwa se montre sévère pour la musique ; Gâḥiz, *Buyân*, II, 37, 1.

(7) *Aǧ.*, VII, 176 ; *Chantre*, 146, *Mo'âwia*, 415, note, et l'*index* s. v. *vin*.

(8) La question d'authenticité complique toute étude systématique des poésies attribuées à Yazîd.

(9) Cité dans Goldziher, *Litterat. der Sî'a*, p. 84.

La question n'a pas l'importance, imaginée par les chronographes 'abbâsides. Au premier siècle de l'islam, on a passé tacitement l'éponge sur ces faiblesses. Placé devant une outre de vin, Walid, « l'épée d'Allah », le prie de le changer en vinaigre. Et cette prière se vit exaucée incontinent (1) ! Le miracle n'a pas dû se renouveler, puisque l'abus de la boisson valut au vaillant capitaine les sévères remontrances de 'Omar : *اني اظنكم آل النعيرة ذرا الذر* (2). Le terrible calife déclarait tisons d'enfer les Mahzoûmites, ses oncles pourtant, au dire de certaine tradition. Pour tout composer, on a d'avance présenté le Prophète, prenant la défense de Hâlid : « Les hommes sont injustes pour lui ; n'a-t-il pas consacré ses esclaves (3), toutes ses montures au service d'Allah ? » (4) L'inconduite notoire de Mo'âwîra ibn So'ba empêche-t-elle les bons musulmans de lui accorder la prérogative de la *tarqîa* ? En plein cinquième siècle H., il s'est rencontré un hanbalite pour écrire un livre sur « les vertus de Yazîd » (5). Ce bon Samaritain islamite devait pourtant connaître le vers d'Ibn 'Arâda, dépeignant la mort de Yazîd et « près de son chevet des coupes et une outre, enluminant le bout du nez » :

طَرَقَتْ مَنِيَّةٌ وَعِنْدَ رِجَالِهِ  
كُوبٌ وَزِقٌّ رَأَتْهُ مَرْتُومٌ (6)

Au début du second siècle H., dans la chaire de Médine le chef hârigite Aboû Hamza se chargea d'instruire le procès du fils de Mo'âwia. De cette composition oratoire, pleine de vie et de chaleur, on peut affirmer qu'elle est ancienne. Mais le morceau a été retouché dans le style (7) et

(1) Dahabî, *Tarih*, (ms. Paris), 137, b.

(2) Aboû 'Obaid, *Ġarîb* (ms. Kuprulu), 225 b. Il se serait agi d'un onguent, préparé avec du vin. Essai d'atténuation !

(3) On fait prédire par Mahomet qu'aucune nation ne possèdera autant d'esclaves que les musulmans ; Ibn Mâğâ, *Sonan*, E, II, 207, 2.

(4) *جمل رقيقه ودوابه في سبيل الله* ; Aboû 'Obaid, *Ġarîb*, 100, b.

(5) Cf. Goldziher, *M. S.*, II, 97, note. Voir plus loin.

(6) Tab., *Annales*, II, 488. Ce vers très authentique, mais où l'on vise au trait, a dû contribuer à la réputation de buveur chez notre calife.

(7) Par ex. l'introduction du *sağ* ; *Ağ.*, XX, 106. Cet *ornement* manque aux anciennes compositions oratoires. Voir p. ex. la *hoṭba batra* de Ziâd ; cf. *Ziâd ibn Abih*, 36 sqq. Ġâhiz, *Bayân*, I, 173 en conserve une rédaction différente, mais toujours sans accompagnement de cadences rimées.

avec les idées courantes à l'époque 'abbâsîde. Dans ce rapide coup d'œil (1), jeté sur le passé de l'islam par un orateur hârigite, découpons le portrait de notre calife: «Yazîd, l'ami de la boisson, l'ami des faucons (2) et des guépards (فهد) ; Yazîd, ami de la chasse, Yazîd le compagnon des singes ! Le scélérat ! Il se mit en opposition avec le Qoran pour s'attacher aux *kâhîn*, devins (3). Comme commensal, il élut un singe et s'abandonna à ses passions jusqu'à son dernier soupir. Allah le maudisse et l'écrase ! » (4) Mas'ûdî (5) s'est approprié tout le morceau, se contentant de le démarquer, en y supprimant les désinences rythmées, *sağ*.

Dans ce réquisitoire passionné, l'accusation (6), revenant avec une insistance marquée, est celle de la chasse. La répugnance pour ce divertissement présente un trait, nouveau dans la psychologie des Arabes. Impossible d'en relever des traces certaines, antérieurement à l'hégire. Nous voyons les héros, les paladins de l'antiquité (7) s'y livrer avec passion (8). C'était le sport favori du prince-poète Amrou'l Qais, du fameux saïyd tağlibite Kolaib. Dans l'immensité des solitudes désertiques, ce grand seigneur bédouin s'était même réservé des districts de chasse (9).

(1) Les orateurs hârigites affectionnaient ces aperçus historiques.

(2) Comp. *Ağ.*, VII, 145, l'Omayyade Al-'Arğî part pour la chasse en compagnie de *كلاب و صقور و فهد و ريواريه*. Sur le faucon cf. Damîrî, *Ḥatawân* (Caire, 1321), I, 91; le *فهد*, Qotaiba, *Oyoîn*, 470.

(3) De nouveau le *sağ*: *كهنات - قران*: antithèse-peu réussie !

(4) *Ağ.*, XX, 106 ; *Iqd'*, II, 161-62, où l'on trouvera une édition expurgée, allégée des injures à l'adresse des califes. Voir plus bas.

(5) *Prairies*, V, 156.

(6) On le fait également jouer au *زد*, distraction vue de très mauvais œil par le *ḥadîṭ* ; Qaramâni (en marge d'Ibn al-Aṭîr, *Kāmil*), I, 281.

(7) Comme 'Adî fils de Ḥâtîm ; Nasâ'i, *Sonan*, II, 193, 194.

(8) Beaucoup de *ḥadîṭ* de chasse sont attribués à 'Adî ibn Ḥâtîm ; Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 377-79. Le poète Šammâḥ était *أرضف الثمراء للحمير* ; (Qotaiba, *Poesis*, 178), éloge analogue du grand A'sâ, *أرضف للخنز والخمر*, c.-à-d. pour la chasse aux onagres. A Médine, chasses des jeunes Anṣâriens ; Schultness, *Mowaffaqiyât*, dans ZDMG, LIV, 437 ; G. Jacob, *Beduinenleben*, 113. Tribus vivant de la chasse ; un motif de satire, parce qu'il donne à entendre que, manquant de troupeaux, la misère les a réduites à cette situation ; Ġāḥiẓ, *Ḥatawân*, V, 172, bas.

(9) C'était le *ḥimâ* ; cf. *Fâtîma*, 78-79 ; Ġāḥiẓ, *Ḥatawân*, I, 156 ; II, 8-10.

Celle-ci constituait pour le fidèle, ainsi en convient le Qoran (5, 95), une délicate tentation (1), pendant la période du pèlerinage (2). Ce recueil la suppose donc comme une distraction recherchée. Le conflit incessant entre cette passion et les interdictions nouvelles, la casuistique compliquée, développée à ce propos par les docteurs de l'islam, suffisent à le prouver (3).

Dans les poètes préislamiques (4), les scènes de chasse abondent. Divertissement aristocratique, elle offrait au nomade de condition modeste, grand amateur de viande (5) et peu difficile sur la qualité, l'occasion d'améliorer son maigre ordinaire. Fréquemment elle devenait une nécessité dans sa rude existence. La lutte contre les fauves (6) s'imposait à cet enfant de la nature, perdu avec les siens dans les steppes sans limites. La Bédouine, en quittant sa tente pour aller puiser l'eau à un puits éloigné, se demandait avec anxiété, si au retour elle retrouverait le nourrisson, demeuré sous la tente (7).

Dans ses parties de chasse, le compagnon ordinaire du nomade, antérieurement à l'islam, était le chien. Eprouvait-il dès lors contre cet auxiliaire les répugnances, constatées à partir de l'hégire ?

L'ancienne onomastique insinue plutôt le contraire (8). Innombra-

(1) لَيْتَاؤُكُمْ اللَّهُ بِشَيْءٍ مِنَ الصَّيْدِ تَنَاوَأَيْدِيكُمْ وَمَاخِظٍ : Qoran, *loc. cit.*

(2) La solitude de رِبَار, terrain de chasse inviolé ; Bakrî, *Mo'jam*, 835-36 ; Qotaiba, *Pocsis*, 495. Cf. notre *Berceau de l'islam*, I, 116.

(3) Comp. Šâfi'i, *Kitâb al-Omm*, II, 160 sqq. intéressant à ce sujet, quoique très vide de données historiques. On vendait publiquement à la Mecque la chair de l'hyène ; *ibid.*, II, 208 ; comp. Ibn Mâgâ, *Sonân*, II, 136, haut. La chair du chien, déclarée mauvaise ; Šo'arâ' (Cheikho), 635, 4.

(4) Ġâhîz, *Bayân*, II, 25, 17 sqq.

(5) Nourriture du Paradis, d'après Mahomet ; Ibn Mâgâ, *Sonân*, E, I, 162, 4. Cf. Šâfi'i, *Kitâb al-Omm*, II, 208 ; 'Ali aurait condamné la chasse avec des meutes ; Ya'qoubî, *Hist.*, II, 240, 9.

(6) Excepté pourtant les lions, rares en Arabie. Cf. notre *Berceau*, 127.

(7) Cf. Balâdîrî, *Fotoûh*, 356.

(8) Cf. Ibn Doraid, *Is'tiqâq*, 13-14 et *index* ; Naqâ'îl Ġarîr, III, 202 ; G. Jacob, *Bédouinenleben*, 83-84 ; Ġâhîz, *Ĥaiawân*, I, 152. Voir les indemnités à payer pour le meurtre d'un chien ; elles varient avec la qualité : chien de chasse, des champs... ; Ġâhîz, *Ĥaiawân*, I, 142. L'islam n'a pu supprimer ces usages. Ils attestent l'estime du Bédouin pour son chien.

bles sont, dans les listes généalogiques, les dénominations, dérivées de la racine *kalb*. Toute la richesse des formes grammaticales y passe. Elles s'appliquent non seulement à des individus, mais à des tribus (1) entières (2). Des femmes n'éprouvent aucun embarras à porter le nom de *Kalba*, chienne, ni leur père la *konia* d'*Aboû Kalba* (3). Des clans bédouins s'appelaient « fils de la chienne », *Banoû'l Kalba*, et les poètes accompagnaient cette savoureuse dénomination des plus sonores épithètes :

« Les fiers héros des Banoû'l Kalba à la haute stature te défendront contre les lâches fils de Nizâr » :

سيكفيك من ابني نزار اواغب بنو الكتابة الشمر الطوال الاشاجر (4)

L'homme incarnant toutes les prétentions aristocratiques dans l'Arabie préislamique s'appelait *Kolaib*, caniche (5). Assurément la malignité des rimeurs a parfois cherché dans ce nom la matière d'un trait satirique ; c'était indiqué ! Encore cette malice a-t-elle attendu l'apparition de l'islam (6). Le célèbre coursier de 'Âmir ibn at-Tofail répondait au nom de *Kalb* (7). Un des notables de la Mecque, Aboû'l 'Âsi, le mari de Zainab, fille du Prophète, était surnommé « le caniche du Baṭḥâ », « جرير البطحا » (8). En célébrant ses succès militaires contre les Kalbites, le chef qaisite Zofar ibn al-Hârit y trouve l'occasion d'un jeu de mot poétique. Il appuie, non sur le sens injurieux du terme chien, mais sur celui de la racine *kaliba*,

(1) Une partie du Nağd s'appelait نجد الكلبة ; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, I, 152.

(2) Voir les index d'*Ağāni* et d'Ibn Doraid, *Istiqāq* ; ainsi Banoû Kilāb, Banoû Kolaib, etc., انب الصلب, nom propre ; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, I, 152 ; 155 ; 7.

(3) Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, I, 151-52 ; II, 67-68 ; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 213 ; *Nağd'id Ġarir*, 645, 7. Par ailleurs A. Kalba peut être une *konia* sur le type d'A. Horaira, sans rapport avec la paternité. عمرو ذو الكلب, nom de poète ; *Ağ.*, XX, 22.

(4) Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, I, 152, 1.

(5) Depuis lors, les plus grands saïyd adoptent volontiers la *konia* honorifique d'*Aboû Kolaib* ; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, II, 67 d. 1.

(6) Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, I, 122-23.

(7) Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, I, 153.

(8) Baṭḥâ', la vallée de la Mecque : كان من معدودي . . . اي ابن البطحا . . . كان يُلقب جرير البطحا ; Balāḍorī, *Ansāb*, 254 ; جرير, nom propre ; Kindī, *Governors of Egypt* (Gnest), 66, d. 1.



être dur : « يا كلب قد كلب الزمان عليكم » ; ô Kalbites, la fortune s'est montrée impitoyable à votre égard ! » (1) La signification désobligeante ne s'imposait donc pas alors comme de nos jours. Pour les poètes, le chien, on peut le dire, était un favori. Volontiers ils lui empruntent leurs comparaisons. Le guerrier

« S'avance, enveloppé dans son armure ; ses yeux en feu rappellent ceux du chien (2). »

Avec quelle tendresse, ces éternels vagabonds ont célébré le chien gardien de la tente, de la famille (3), veillant sur la sécurité de la tribu, et surtout le chien de l'hôte, de l'amphitryon, les accueillant de son aboiement joyeux, de ses manifestations caressantes ; « encore un peu, il parlerait » :

يَكاد إذا ما ابصرَ الضيفَ مُتَبَلِّلاً      يَكَلِّمُهُ مِنْ حَيْوٍ وَهَوٍ أَعْجَبُ (4)

Ces faméliques quémandeurs se devaient de consacrer ce souvenir ému (5) à cet ami des heures mauvaises, alors que, pendant les orageuses nuits d'hiver, il avait répondu à leur appel désespéré, leur fournissant le moyen de retrouver la tente hospitalière (6). Eux-mêmes s'appelaient volontiers les « chiens de la tribu », et non pas à la façon des « canes muti, non valentes latrare » d'Isaïe (LVI, 10). Car ils prétendaient veiller sur l'honneur de leurs contribules et de leurs protecteurs (7).

Nulle part le Qoran n'a médité des chiens. Il mentionne avantageusement celui des Sept Dormants (8). Un seul verset compare les incrédu-

(1) Ġāhiz, *Ḥaiawān*, I, 153 ; comp. Qotaiba, 'Oyoūn, 79, 16.

(2) Ġāhiz, *Ḥaiawān*, I, 151 ; 6 d. l. ; éloges du chien ; Bakrī, *Mo'jam*, 459, 741.

(3) Les Arabes admirent son attachement à son maître ; Qotaiba, 'Oyoūn, 196, 12. Son éloge, spécialement de son intelligence ; il reconnaît les amis de son maître, les gens de mérite ; Damiri, *Ḥaiawān* (Caire, 1321), II, 224, 250. Dictons favorables au chien ; Qotaiba, 'Oyoūn, 465.

(4) Ġāhiz, *Ḥaiawān*, I, 190 ; le chien familial avec les hôtes ; Ġāhiz, *Avares*, 265, 266 ; Aḥṭal, *Divan*, 34, 12.

(5) Voir plus haut, p. 193.

(6) Ġāhiz, *Ḥaiawān*, I, 190, 191-95. On aboyait pour faire répondre les chiens ; Ġāhiz, *Avares*, 263, 267.

(7) Ġāhiz, *Ḥaiawān*, I, 172.

(8) Qoran, 18, 17, 21. Comp. Damiri, *Ḥaiawān* (éd. Caire, 1321), II, 230, 231 ; on en a fait un lion, même un homme ; ce chien est au Paradis ; Damiri, *loc. cit.*

les au chien : « Qu'on le menace, qu'on le laisse en paix, il sort la langue » (1). Ce rapprochement fort innocent ne fait aucune allusion à une impureté quelconque. Sinon l'âne, beaucoup plus maltraité par le Qoran (2), devrait tomber sous la même réprobation.

Assurément les Arabes ont également adopté le nom d'*âne*, de *cochon* (3). En les portant, ils pensèrent s'approprier une partie des qualités d'endurance, de vigueur, constatées par eux chez ces animaux. Cette considération, les écrivains arabes (4) l'ont signalée bien avant nos modernes folkloristes (5). « La superstition leur fait croire, observe Chardin, que le nom fait beaucoup à la destinée » (6). Quoiqu'en dise Ġāhiz, nous retrouverions dans l'onomastique des anciens Bédouins le nom de *Baḡl*, si le mulet avait été suffisamment connu (7) dans l'Arabie préislamique (8). Mais jamais les noms de *Ḥaḥs*, *Ḡoḥaiṣ*, *Ḥimār*, *Ḥomaiyir* (9), *Ḥinzīr*, le dernier surtout (10) n'ont joui de la faveur, réservée à *Kalb* (11). On ne connaît pas de Banoû Ḥinzīr. A l'exception de l'âne peut-être, aucun animal ne pénétrait plus profondément dans leur intimité. Aucun ne donnait, à l'égal du chien, des preuves d'intelligent attachement à ses maîtres. Voilà pourquoi ils l'ont fréquemment traité comme leurs che-

(1) Qoran, 7, 172 ; cf. Ġāhiz, *Ḥatawin*, IV, 12.

(2) Voir les concordances s. v. حمار.

(3) — Ou plutôt du sanglier ; les Arabes admirent l'impétuosité de son attaque ; Qotaiba, *Oyoān*, 144, 2.

(4) Cf. Aḡ., XIV, 164 ; l'imposition d'un nom approprié est un privilège d'Allah ; Qoran. 2, 29, 30.

(5) Ġāhiz, *Ḥatawin*, I, 158. Dans les anciens poètes aucune idée défavorable ne s'attache au cochon ; nombreuses citations poétiques ; Ġāhiz, *op. cit.*, I, 61.

(6) Chardin, *Voyages*, éd. Langlois, IX, 193.

(7) Cf. *Filḥma*, 81, 82.

(8) Zaḡḡāḡi, *Amālī*, 35 : plaisante histoire à ce propos.

(9) Ḥimār ibn Abi Ḥimār ; *Naqā'id Ḡarir*, 54, 16 ; 55, 1 ; Ibn Doraïd, *Istiqāq*, 147 ; 182 ; Boḥtorī, *Ḥamisa*, n° 369, 1435. Les fils d'Aboû Ḥimār s'appellent *âne* et *anon* ; جَيْش, *Naqā'id Ḡarir*, 2 ; 10 ; 11 ; 12 ; Yāqoût, E, III, 304, 454.

(10) *Naqā'id Ḡarir*, 820, 19 ; 822 ; Ġāhiz, *Ḥatawin*, I, 61, 3.

(11) D'après Ġāhiz, *Ḥatawin*, I, 99, *ولا يستوزعها بقرّة*... *يستخرج المرأة ناقة* ; pourtant *بقرّة*, génisse, nom de femme ; Hanbal, *Mosnad*, VI, 439, 378.

vaux (1). Ils ont conservé les noms des chiens les plus célèbres (2). Pour certaines variétés plus fameuses on a même rédigé des généalogies. Les soins les plus minutieux sont apportés pour veiller à la pureté de la race ; (3) انساب قانمة ودواوين 'مخانة واعراق محفوظة ومواليدهم محصاة.

Ennemi des sports violents, médiocre cavalier (4), Mahomet affligé d'un embonpoint précoce (5) ne s'est jamais livré au divertissement de la chasse. Mais, à l'instar des autres maisons de Médine, son *dâr* possédait un chien de garde. On rencontre des chiens jusque dans les appartements privés du Prophète. Un caniche servait aux amusements de ses petits-fils, « les deux Hasan ». Il ne paraît pas en avoir pris ombrage (6). Gabriel se chargea de l'avertir : « Les anges ne visitent pas une demeure, abritant un chien » (7). Ici la réaction théologique s'est abritée derrière l'archaïsme. Elle naquit vraisemblablement dans le milieu de Médine, tout saturé de préjugés rabbiniques. Se proposa-t-elle d'attaquer un abus déterminé ? A cette distance des événements, il devient difficile de décider. A ce propos, le sagace Ġâhiz met en avant la fureur du jeu, sévissant à Médine : chiens, coqs, pigeons, tout servait à l'alimenter (8). L'inter-

(1) En parlant d'un cheval, on trouve ان فلان ; *Naqd'ul Ġarir*, 145, 10. On connaît des guerres entre tribus, occasionnées par la mort d'une chienne ; Ġâhiz, *op. cit.*, I, 152.

(2) Ġâhiz, *Ĥaiawân*, II, 7-10.

(3) Ġâhiz, *Ĥaiawân*, II, 7.

(4) Cf. *Fâtima*, 82.

(5) Cf. *Mo'dwîa*, 368-69.

(6) Moslim, *Ṣaḥîḥ*<sup>2</sup>, II, 219 ; pas plus que des chiens, circulant dans la mosquée (Damfri, *Ĥaiawân*) Caire, 1321), II, 246) et s'y accordant toutes les libertés, familières à ces bêtes. Cet accident devait être fréquent avec la forme des anciennes mosquées, enceintes ouvertes : voir *Ziâd ibn Abîhi*, 88 sqq.

(7) Cf. *Fâtima*, 75 ; Nasâ'i, *Sonan*, E, II, 194 ; Moslim, *Ṣaḥîḥ*<sup>2</sup>, II, 218-19 ; Ibn Mâgâ, *Sonan*, E, II, 202.

(8) *Ĥaiawân*, I, 144. Contre la colombophilie ; Ibn Mâgâ, *Sonan*, E, II, 215 ; Ġâhiz, *Ĥaiawân*, III, 58, 59 : désordres occasionnés par ce dernier sport ; comp. I, 142, 8. Paris sur les chiens ; *ibid.*, I, 144, 6. C'est bien la passion du jeu, qui dicte aux premiers califes l'ordre de tuer les chiens ; *ibid.*, I, 148, 7. Peut-être la même mesure, attribuée au Prophète, se réduit-elle à une simple *anticipation* ; un phénomène fréquemment observé dans le ḥadîṭ. Mahomet appelle « cheval du diable » le coursier الذي يتأمر أو يراهن

diction a pu aussi bien viser la passion de la chasse, très en faveur parmi la jeunesse dorée de la ville sainte et devenue l'occasion de folles dépenses (1). On ne se contentait plus de chiens ; on leur adjoignit des animaux rares, des faucons (2), des guépards (3), dressés pour la chasse. Ce dressage réclamait des spécialistes étrangers (4).

Mahomet aurait — on l'assure du moins — donné l'ordre de tuer tous les chiens de Médine (5). Quand on voit cet édit renouvelé par les premiers califes, et les pigeons enveloppés dans la proscription, on incline à chercher dans la passion du jeu le motif de la réaction. La colombophilie a toujours été mal vue dans le monde islamique (6), où elle donne lieu à des paris ruineux. Un témoin, suspecté de jouer avec les chiens et les faucons, se voit récuser par le qâdi. Ce dernier retire son opposition, quand le témoin affirme que ces animaux lui servent pour la chasse (7). Une

---

عليه ; Hanbal, *Mosnad*, I, 395, 7 d. l. 'Oimân, du haut de la chaire, intime de tuer les chiens et les pigeons ; Hanbal, *op. cit.*, I, 72.

(1) Hanbal, *Mosnad*, I, 350. Mahomet maudit qui vend ou achète un chien ; Šâfi'i, *Kitâb al-Omm*, III, 9 sqq.

(2) M. Mainzer, *Ueber Jagd ... bei den Juden in der tannaïtschen Zeit* (dissertation), p. 34.

(3) Le *فهد* encore utilisé par les Bédouins pour la chasse ; Z. Biever dans *Conférences de S<sup>t</sup> Etienne* (Jérusalem) 1910-11, p. 282. Les *beys* du pays de 'Akkâr (Syrie) continuent à élever des faucons pour la chasse. Damiri, *Harawân* (Caire 1321), I, 181.

(4) L'envoi de faucons est un cadeau princier. Le César de Byzance en expédie aux Mamloûks ; voir nos *Correspondances diplomatiques entre les sultans mamloûks d'Égypte et les puissances chrétiennes*, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1904, p. 361 et 389 (texte arabe) ; Jaussen, *Pays de Moab*, 282-83.

(5) Moslim, *Šaḥîḥ*, I, 461-62 ; Hanbal, *Mosnad*, II, 23, 37 ; III, 326, Qotaiba, *Moḥtalif al-ḥadiṯ*, 164-65, essaie de concilier ces contradictions ; Nasâ'i, *Sonan*, E, II, 194.

(6) Cette réprobation y subsiste toujours.

(7) Ġâḥiẓ, *Harawân*, II, 68 ; Ibn Magâ, *Sonan*, E, II, 215. Méfaits attribués aux colombophiles : le détail est fort intéressant ; Ġâḥiẓ, *Harawân* III, 58. Cette passion cause des homicides involontaires. Le meurtrier demeurant inconnu, « le sang n'est ni vengé ni racheté ». A la suite des plaintes générales, 'Oimân interdit ce sport ; Ġâḥiẓ, *op. cit.*, III, 59.

exception est admise pour les chiens de berger et ceux, affectés à la garde des champs (1).

La défaveur se trouve en définitive restreinte au chien de maison. Un propriétaire musulman devient inexcusable de le garder sous son toit. Tous les jours, la somme de ses mérites diminuerait d'un *qîrât*. « Chaque *qîrât* équivalant au mont Ohod, le malheureux ne pouvait tarder à se voir au bout de ses actes méritoires » (2). Ainsi raisonne le malicieux Ġâhîz, heureux de relever l'inconsistance (3) de ces traditions et de réhabiliter les animaux dans son *Bestiaire*. Une piquante anecdote doit achever la démonstration : « Des Compagnons du Prophète vont visiter un Anṣârien malade. En pénétrant dans la cour (dâr) de la demeure, ils sont accueillis par les aboiements furieux d'une troupe de molosses. Les Ṣaḥâbîs se retirent désolés : « Que restera-t-il à notre ami, si chaque chien lui enlève journellement un *qîrât* de ses mérites » ? (4)

Quand l'école médinoise se familiarisa de plus près avec la législation talmudique, elle y découvrit les prescriptions relatives aux chiens. Toutes concluent au caractère impur de ces animaux et à leur proscription totale (5). Entièrement dominés par les maîtres juifs, les *faqîh* anṣâriens — plusieurs descendaient d'ancêtres israélites (6) — s'empressèrent

(1) Ġâhîz, *Ḥaiawân*, I, 142; et enfin des chiens de chasse ; Nasâ'i, *Sonan*, E, II, 196 ; Ibn Mâgâ, *Sonan*, E, II, 150.

(2) Ġâhîz, *Ḥaiawân*, I, 143, 180. Ṣâfi'i, *Kitâb al-Omm*, II, 192 déclare le chien « plus impur que le faucon et les oiseaux de chasse » ; l. 15 : « il existe deux seuls animaux impurs de leur vivant : le chien et le cochon » ; *ibid.*, IV, 179.

(3) Primitivement la perte était de deux *qîrât* ; cf. Nasâ'i, *Sonan*, E, II, 195 ; comp. la glose marginale ; Ṣâfi'i, *Kitâb al-Omm*, III, 9 sqq. ; essai de conciliation dans Damiri, *Ḥaiawân* (Caire, 1321), II, 246.

(4) Ġâhîz, *Ḥaiawân*, I, 143.

(5) Cf. S. Krauss, *Talmudische Archaeologie*, II, 143 ; la chasse est mal vue par le Talmud ; *ibid.*

(6) Je ne crois pas à l'extermination totale par Mahomet des Juifs de Yaṭrib. Tous les clans médinois comprenaient des prosélytes juifs. Nous le montrerons ailleurs. Zobri (un Mecquois) n'admet pas l'impureté du chien, opinion partagée par de rares docteurs ; Damiri, *Ḥaiawân* (Caire, 1321), II, 245. Dans le principe de l'islam on paraît avoir été moins rigoureux à cet égard. Voir les ḥadîṭ, rappelés par Damiri, *op. cit.*, II, 246, haut.

d'adopter ces dispositions. C'était l'époque où, dans le Higâz, on travaillait fébrilement à la rédaction d'un code islamique, destiné à combler les lacunes du Qoran. Peu s'en fallut — et ici, de nouveau (1), se trahit clairement l'influence juive — que la proscription n'englobât les poules (2), animaux se nourrissant d'immondices (3).

La nouvelle législation ne s'introduisit pas partout sans difficulté : la mentalité bédouine se refusant à en reconnaître le bien-fondé. Aussi l'imâm Šâfi'î doit-il se donner beaucoup de mal pour établir l'impureté légale du chien. Il croit y arriver en accumulant une série d'arguments *a priori* ; il table sur l'abstinence de la viande du chien chez les anciens Arabes. Ceux-ci l'auraient donc considérée comme impure (4). Cette conclusion ne s'impose pas. Si les Bédouins s'abstiennent de manger leurs chiens, c'est en considération des services, rendus par ces animaux. Par contre l'hyène, animal infiniment plus répugnant (5), figurait sur leurs

(1) Cette influence se trahit dans une multitude de détails : ainsi les *Šaḥīḥ* recommandent d'enlever les épines du chemin ; Ibn Mâgâ, *Sonan*, E, II, 205-06 ; Krauss, *op. cit.*, II, 252, 324. Enterrements précipités et nocturnes au début de l'islam (cf. *Fâtima*, 118), la mutilation d'un esclave lui assure la liberté ; se lever devant la bière du mort etc. comp. Krauss, *op. cit.*, II, 62, 64, 97. Pour d'autres emprunts, voir E. Mittwoch, *Zur Entstehungsgeschichte des islam. Gebets und Kultus*, extrait de *Abh. Koentg. preus. Akad. Wissensch.*, 1913, n. 2. Pour l'interdiction de louer les maisons à la Mecque ; voir plus haut, p. 363. On voulait conférer à la Jérusalem-islamite une sainteté idéale, pouvant rivaliser avec celle de la Jérusalem juive.

(2) Les *ḥadīṭ* à ce sujet sont toujours attribués à Aboû Moûsâ al-Aš'arî ; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawân*, I, 110, 143. Précautions de Mahomet avant de manger une poule ; Damiri, *Ḥaiawân* (Caire, 1321), 277, 278.

(3) Cf. S. Krauss, *Talmud. Archæol.*, II, 137 ; Qotaiba, *Poesis*, 377 ; beaucoup de *Šaḥīḥ* contiennent un paragraphe sur la licéité de la chair de la poule, quoique se nourrissant d'immondices ; Nasâ'î, *Sonan* (ms. Nourî 'Oṭmânî) ; II, 200 (éd. Caire). Il est parfois question du coq de Mahomet ; Qotaiba, *'Oyoûn*, 475 ; Damiri, *Ḥaiawân* (Caire, 1321), I, 289 ; on peut manger du coq ; Damiri, *op. cit.*, I, 290 ; voir plus haut, p. 363.

(4) *Kitâb al-Omm*, II, 208 ; Cf. II, 192, 218 ; Damiri, *op. cit.*, II, 245.

(5) Ses mœurs répugnantes, sa *konîa* امر القبح ; Damiri, *op. cit.*, II, 65, 66.

menus (1) : c'est qu'ils n'éprouvaient pas les mêmes raisons d'épargner ce carnassier (2).

Ajoutez à cette impureté, attribuée au chien, une autre considération ; elle acheva de déprécier la chasse. Non seulement le chien, animal immonde, en touchant à la proie l'avait rendue impure, mais le chasseur s'exposait à manger la *maïta*, un animal immolé irrégulièrement et en dehors de la mention du nom divin (3). Ces scrupules, inconnus aux anciens Bédouins, se lisent clairement dans les collections canoniques et à travers les multiples précautions, prescrites aux chasseurs, avant de lancer des chiens (4). La situation s'aggravait encore, quand on opérait à l'aide de carnassiers dressés, comme les guépards *فهد* (5). Comment les empêcher de prendre leur part de la proie : et alors celle-ci ne rentrait-elle pas dans la catégorie des viandes interdites par le Qoran, *ما كان الميتة* (6) ? Sans oser ouvertement proscrire une distraction, en somme innocente, nos recueils se livrent à des prodiges d'ingéniosité pour concilier la pratique avec les préjugés d'origine rabbinique (7). Pourrait-on l'interdire ? Le Qoran l'avait autorisée expressément, en dehors de l'époque des pèlerinages (8). Mais le *Kitâb Allah*, ayant gardé le silence sur les accessoires, sur les auxiliaires de la chasse, la réaction médinoise prit sa revanche en ces chapitres.

(1) Šâfi'i, *op. cit.*, 220-21 ; Damiri, II, 66. Il est permis de consommer le gibier, même retrouvé après trois jours ; Nasâ'i, *Sonan*, E, II, 197.

(2) Pas plus que leurs chiens, les Arabes ne mangeaient leurs chats ; on attribue cette interdiction à Mahomet ; Ibn Mâgâ, *Sonan*, E, II, 155 ; même interdiction pour les mulets ; Ibn Mâgâ, I, 149 ; Ġâhiz, *Haïawân*, III, 58, 3 d. l.

(3) Cf. Qoran, 5, 4. Un Bédouin apporte sa chasse à Mahomet ; a-t-il prononcé le nom d'Allah ? « Prononce-le maintenant, crie le Prophète, et mange ». Nasâ'i, ms. cité ; II, 193 sqq. (éd. du Caire) : Šâfi'i, *loc. cit.* ; Tirmidî, *Šâhih*, I, 277-78 ; Hanbal, *Mosnad*, II, 184. Comp. Jaussen, *Pays de Moab*, 278-79.

(4) Nasâ'i, *Sonan*, E, II, 197-98.

(5) Sur leur valeur à la chasse, cf. Ġâhiz, *Haïawân*, IV, 16 ; description poétique des *فهد* du calife 'Abdalmalik ; Qotaiba, *Poesis*, 384 ; Damiri, *op. cit.* (Caire 1321), II, 181.

(6) Qoran, 5, 4.

(7) Ibn Mâgâ, *Sonan*, E, II, 151-52.

(8) Qoran, 5, 3, 96, 97.

A l'époque de Yazîd, cette doctrine se trouvait à peine en formation. Avant la sévère leçon de la Harra, les *tâbi's* de Médine s'occupaient plus de politique que de l'élaboration du futur droit musulman (1). Même au Hîgâz, les contemporains du calife n'ont pas dû se scandaliser de ses penchants cynégétiques. Comme il est arrivé trop souvent, les théologiens peu courageux de la période 'abbâsîde se sont mis à couvert derrière ce nom odieux, pour élever une timide protestation contre les dispendieuses chasses à courre, où les souverains de Bagdad reprenaient les traditions de « Chosroès ».

Al- 'Ainî (*op. cit.* 46) mentionne chez Yazîd le goût pour les combats de coq. Ici l'insinuation malveillante prend à peine le soin de se déguiser. C'était un jeu fort en honneur à Médine. Les premiers califes durent prendre des mesures sévères pour l'interdire. On nomme surtout 'Otmân, peut-être à cause de son fils 'Abdallah tué, dit-on, par un coq (2). Gâhîz cite toute une collection de méfaits, attribués aux coqs d'Arabie (3), célèbres, semble-t-il, par leur férocité et capables de tenir tête aux chiens (4). « La mort de 'Abdallah, le petit-fils du Prophète, عترة رسول الله, dépasse assurément les plus regrettables excès, mis sur le compte des chiens » (5). Ce passé compromettant n'était pas de nature à assurer au coq les sympathies des pieux musulmans.

Dans le réquisitoire, dressé contre les désordres de Yazîd, le singe occupe une place importante. L'origine de cette accusation se trouve peut-

(1) Voir plus haut, chap. XIV et XV. Comp. l'introduction d'E. Sachau à Ibn Sa'd, *Tabaqât*, III<sup>e</sup>, p. VI sqq.

(2) Damîrî, *op. cit.* (Caire 1221), I, 291 ; Gâhîz, *Haïawân*, III, 58, 5 d. l. Paris sur les coqs ; Gâhîz, *ibid.*, I, 143, 8 d. l. ; 'Omar donne ordre de les tuer ; *ibid.*, I, 143, au lieu de *جاء* lisez *جاء*. Défense d'élever des poules pour ne pas ressembler aux paysans et aux tributaires ; *ibid.*, I, 143, bas.

(3) Il en est rarement question, ainsi que de poules, antérieurement à l'hégire. Les *hadîth* où l'on fait manger des poules au Prophète (Nasâ'i, *Sunan*. E, II, 200) ont été trouvés après coup pour rassurer les scrupuleux, amateurs de viande blanche.

(4) Gâhîz, *Haïawân*, I, 144, 5 ; 189.

(5) Gâhîz, *Haïawân*, I, 189, 2. Sur l'existence de cet 'Abdallah, voir notre *Faṭîma*, 2, 130. Pour l'introduction du coq, cf. *Rev. archéol.*, 1912<sup>e</sup>, 431.



être dans l'éloquente diatribe, prononcée par le hârigite Aboû Hamza (1). Dans cette succession de *saïj'* (bouts-rimés), *goroûd*, singes, alterne avec *fohoûd*, guépards. Seulement l'orateur revient sur ce parallèle : à l'en croire, Yazîd aurait adopté un singe en qualité de commensal. Dans des courses, il imagina de faire figurer son singe favori, Aboû Qais, monté sur une ânesse. La preuve, on pensait l'avoir découverte dans certains vers, décrivant une scène aussi grotesque (2). Ces vers, composés par un rimeur syrien anonyme بعض شعراء الشام, on a jugé plus plaisant de les attribuer à Yazîd, peut-être avec l'arrière-pensée de ravalier son talent poétique, reconnu par ailleurs (3).

« Tiens ferme, Aboû Qais, le bout de ta bride, rien ne garantit contre une chute.

Venez voir le singe, sur son ânesse, devançant les coursiers de l'émir des croyants (4). »

Le surnom d'Aboû Qais (5) n'a pas exigé des frais d'invention : c'était la *konia*, réservée aux singes (6). On peut en dire autant des vers, destinés à éterniser ce fait glorieux. Dans l'abondante production de poésie burlesque, à l'époque 'abbaside, il n'a pas fallu un effort considérable pour découvrir un distique, célébrant un singe, monté sur une ânesse. Tout cet ensemble mérite, pensons-nous, le même degré de croyance que le cycle de légendes, développées autour du nom de Ya'for, l'âne du Prophète. « Ya'for descendait d'une génération d'ânes, ayant toujours servi de montures

(1) *Ağ.*, XX, 106. Voir plus haut, p. 212, où on la fait relever par la députation médinoise. Cette anticipation ne rend pas l'accusation plus certaine.

(2) Rien n'y fait allusion à Yazîd. On y célèbre un singe, guidant une ânesse, capable de devancer les meilleurs coursiers, même ceux du calife. Le trait consiste dans cette antithèse.

(3) *Ağ.*, IV, 119, d. 1.

(4) Mas'ouîdi, *Prairies*, V, 157-58; Ġāhiz, *Ḥatawān*, IV, 23. Nombreuses variantes, comme il arrive aux morceaux anonymes, circulant de recueil en recueil.

(5) *Ağ.*, IV, 119, d. 1.

(6) Cette *konia* n'est pas mentionnée dans Damiri, ni dans Ġāhiz, *Ḥatawān*, II, 291 ; ce dernier indique comme *konia* du singe : A. *Ḥabib*, A. *Ḥolaf*, A. *Rabba*, (ربّة), A. *Qis'a*, (قيسة). Damiri, *op. cit.* (Caire, 1321), II, 95, lequel au lieu de *ابورّة* donne *ابورّة*. Pour les multiples *konia*s des animaux, voir celles du coq ; Damiri, *op. cit.*, I, 288.

à des envoyés d'Allah. A la mort du Prophète, de désespoir il se jeta dans un puits... Mon aïeul (1), ajoute Sibṭ ibn al-Ġauzī, a stigmatisé ces légendes dans son travail sur les *Mawḍū'āt* ou Apocryphes » (2).

Pour les ennemis de Yazīd, l'important c'était de retenir le lecteur en arrêt devant le spectacle de la frivolité d'un calife (3). L'indigne successeur des 'Omar, des 'Alī, vivait en compagnie d'animaux, spécialement déconsidérés par le Qoran (4), anciens Juifs, métamorphosés en punition de leurs crimes ! Devant cet acharnement systématique, on demeure presque surpris que les adversaires n'aient pas poussé plus loin, le long de la piste, indiquée par le recueil d'Aboū'l Qâsim. « Dans tout le règne animal, observe Ġâḥiẓ (5), il est uniquement question de métamorphose à propos du singe et du cochon. C'était apparemment, conclut cet auteur, pour souligner plus énergiquement le dégoût, inspiré par ces animaux ». Les Arabes connaissaient déjà l'expression : « laid comme un singe ». (6). Une aussi hideuse compagnie était digne du meurtrier de Ḥosain (7). Pour achever : Yazīd aurait, dit-on, composé une élégie sur la fin d'Aboū Qays (8). Par ailleurs, d'après Balâḍorī, cité par al-'Ainī (p. 47), le prince serait mort d'une chute pendant une course, où son favori montait une ânesse. Autant de développements grotesques d'un thème identique, destiné à discréditer le souverain. On lui a également attribué l'introduction des eunuques à la cour (9). Je ne crois pas cette assertion mieux fondée que

(1) Il s'agit d'Ibn al-Ġauzī, l'auteur des *Mawḍū'āt* et du *Montaẓam*.

(2) Sibṭ ibn al-Ġauzī, *Mw'āt* (ms. Kuprulu), 39, a-b. ; cf. *Fāṭima*, 46, 81, 83. Comme exemple de longévitè on cite l'âne d'Aboū Saiyāra, sur lequel, pendant 40 ans, il guida le pèlerinage ; Ġâḥiẓ, *Bayān*, I, 119, 5.

(3) Voir plus haut, p. 29, 120.

(4) Voir les concordances s. v. ٥٣. Comp. Damirī, *op. cit.* (Caire, 1321), II, 197.

(5) *Ḥaiawān*, IV, 13. D'après Mahomet, les lézards seraient également des juifs métamorphosés ; Ibn Mâgâ, *Sonān*, E, II, 154.

(6) Ġâḥiẓ, *Ḥaiawān*, I, 115, 11 ; IV, 17, 9 ; 23, 9 ; Damirī, *op. cit.*, II, 198. La tradition mentionne encore d'autres métamorphoses : chiens, pigeons, souris.... 'Iqd', III, 292 ; Ġâḥiẓ *Ḥaiawān*, III, 58.

(7) Mas'ūdī, *Prairies*, V, 157-58.

(8) 'Ainī, *op. cit.*, 46-47.

(9) Salmoūnī, *Tārīḥ al-ma'drif* (ms. Paris, n° 1608), p. 28.

pour Mo'âwia (1). La présence des eunuques dans l'entourage des califes me paraît postérieure à l'avènement de la dynastie sofiânide.

### XXX

#### LES DEPLACEMENTS DE YAZID.

LA PALMYRÈNE ET LA RÉGION DE HOWWÂRÎN. TIBÉRIADE. ANTIOCHE.  
EN MÉSOPOTAMIE ; COLONISATION INTÉRIEURE. YAZÎD ET LA KA'BA.  
SOLLICITUDE POUR LE HIGÂZ. YAZÎD ET LE HADÎT. FABRICATION DES TRADITIONS APOCRYPHES.

Yazîd institua, nous le savons par Aḥṭal (2), des courses de chevaux, dans la région de Ḥomṣ. Il s'agit vraisemblablement de la Palmyrène méridionale, des plaines, comprises entre cette dernière ville et Ḥowwârîn, pays où s'écoula son enfance. Au cours de son califat, il a dû reparaitre dans la dernière localité (3). Entre elle et le prince, nos chroniqueurs établissent des relations incessantes, impossibles à contrôler ; nous avons eu l'occasion de le remarquer (4). A leurs yeux, la question topographique possède une importance assez minime (5). Le théâtre, où s'est passé un fait, se réduit fréquemment pour eux aux proportions banales d'un développement littéraire. La mort de Yazîd à Ḥowwârîn se trouvant attestée par la poésie, leur grande source d'informations, ils se sont crus autorisés à rattacher au territoire de la petite cité la majorité des événements d'un règne si court. Yazîd séjourna également dans la région de Tibériade,

(1) Cf. *Mo'âwia*, 211 ; Ġāḥiẓ, *Ḥatawân*, I, 82, 5 montre également un eunuque chez Mo'âwia. Ces écrivains 'abbâsides ne concevaient pas autrement la cour.

(2) *Diwan* (Salhani), 236-37.

(3) Tab., *Annales*, II, 203, 14 ; 427, d. 1. ; 488, 4. Comp. *Mo'âwia*, 381-82.

(4) Voir plus haut, p. 107-108.

(5) Ainsi pour le congrès de Adroḥ ; *Mo'âwia*, chap. VII.

probablement à Sinnabra, une villégiature d'hiver inaugurée par son père (1). Nous y avons noté sa présence avant et pendant la révolte des Médinois (2).

Plus haut (p. 326), il a été question d'une apparition de Yazîd au siège d'Antioche. Le souvenir nous en a été conservé par l'auteur *šfite* 'Imrânî. Peut-être faut-il y reconnaître une tentative détournée pour justifier l'authenticité du sanctuaire 'alide de *Šaiḥ Mohassin* dans les environs d'Alep (3).

On mentionne également une visite de Yazîd en Mésopotamie, au pays de Mauzan dans le Diâr Moḏar. Ce district était habité par le clan qoraïsîte des Banoû 'Âmir ibn Lo'ay. A l'occasion de son passage, le calife aurait donné à ce district le nom de *Wādî'l-Aḥrâr* (4). Le motif de ce déplacement ne se trouve indiqué nulle part. Je serais tenté de le rattacher aux plans de réorganisation administrative de la Syro-Mésopotamie (5), à la politique d'expansion intérieure, au dessin, manifesté par Yazîd, de rendre plus effective la souveraineté arabe par la suppression des dernières autonomies et des privilèges archaïques. Combien cette politique lui tenait à cœur, il l'avait montré par son intervention au Ḥorâsân, dans les affaires des Samaritains et surtout par la constitution du *gond*-frontière de Qinnisrîn. La pénétration des Qaisites (6) en Mésopotamie ne me paraît pas attestée antérieurement au règne de Yazîd. Il a pu favoriser cette colonisation qaisite, afin de renforcer dans ce district, de-

(1) Cf. *Mo'awia*, 380.

(2) Voir plus haut, p. 212.

(3) Autres hypothèses, énumérées plus haut, p. 325-27.

(4) Cf. Ibn Qais ar-Roqaiyât, *Divan*, scolion, 192 ; Yâqoût, *Mo'jam*, IV (W), 680, 875. Walid ibn 'Oqba s'était établi précédemment à Raqqa ; cf. *Mo'awia*, 195. Depuis les Sofîânides, commence en Mésopotamie la pénétration des tribus non-rabi'îtes.

(5) Se rappeler que la Mésopotamie fut rattachée au *gond* de Qinnisrîn. Ainsi, de nos jours, le vilayet ottoman d'Alep comprend les deux rives de l'Euphrate et correspond assez exactement au *gond* de Qinnisrîn.

(6) Elle amènera sous les Marwânides les luttes sanglantes entre Qais et Taġlib ; cf. notre *Chantre*, 130-47. Les Banoû Kalb paraissent également avoir voulu prendre pied en Mésopotamie, au grand déplaisir des tribus de Rabi'a. Cette mauvaise humeur éclate dans les poésies de Aḥṭal ; voir *Chantre*, 132.

meuré semi-indépendant, l'élément arabe. Il prit la même mesure dans sa nouvelle province de la Syrie septentrionale.

Jeune prince, Yazîd avait accompli le pèlerinage des lieux saints (1). Devenu calife, il se promit de reprendre cette visite. Il se souvenait du testament de son père : « Aie l'œil ouvert sur les habitants du Hîgâz ; ils sont ta race, comble-les de prévenances » (2). Les troubles de son règne ne lui permirent pas d'exécuter ce dessein (3). Il s'efforça d'y suppléer en quelque façon, en accablant de cadeaux les principaux personnages du Hîgâz : encore une des recommandations, contenues dans le testament de Mo'âwia (4). Avant tout il tint à manifester sa vénération pour la principale relique de l'islam, le vieux sanctuaire de la Ka'ba (5). « La coutume, remontant aux temps païens, de revêtir la *Maison* était demeurée en vigueur. A la place des étoffes yéménites ordinaires, les premiers califes couvrirent la Ka'ba de fins tissus égyptiens. Le luxe croissant ne tarda pas à introduire les lourdes étoffes de soie » (6). Yazîd franchit ce dernier pas. Il revêtit la Ka'ba d'une variété de soie brodée, extrêmement riche, appelée *hasrawânî* (7). Avec non moins de sollicitude, il veilla sur la prospérité matérielle des villes saintes. Il rétablit les expéditions de céréales, envoyées d'Egypte à Médine, convois interrompus pendant les révolutions d'Arabie (8).

Ce respect, accordé à « la vieille Maison » de la Mecque, témoignait sans doute d'une heureuse inspiration politique. Que le sentiment reli-

(1) Cf. *Mo'âwia*, chap. XX. Voir plus haut, p. 224-25.

(2) Voir plus haut, p. 5.

(3) Ainsi juge Al-'Aini, ms. cité, p. 47.

(4) Voir plus haut, p. 5.

(5) Les personnages les plus décriés de cette époque manifestent la plus profonde foi musulmane. Voir la mort édifiante de 'Amrou ibn al-'Âsi dans Kindi, *Governors of Egypt* (Guest), 33-34.

(6) Snouck Hurgronje, *Mekka*, I, 5.

(7) Balâdori, *Fotoûh*, 47 ; Pseudo-Balhi (éd. Cl. Huart), IV, 84.

(8) Balâdori, *Fotoûh*, 216. On détourna sur le Hîgâz les envois de blé, ayant jusqu'alors pris le chemin de Constantinople.

gieux en ait été absent (1), rien ne le prouve. Les orientalistes agiraient sagement, en laissant tomber les reproches surannés « de splendeur païenne », adressés à la cour de Damas (2). Ces accusations reproduisent et perpétuent une des moins heureuses trouvailles de la période 'abbâsîde, vulgarisées en Occident par les Dozy et les Von Kremer (3). Yazîd pratiqua l'islam de son époque ; il le comprit à la façon de ses contemporains les plus éclairés et les plus sincères, c'est à dire une religion, non encore alourdie de surcharges, dues au zèle intempestif des âges postérieurs.

S'est-il également occupé de ḥadîṭ ? Al-'Ainî l'affirme (4). La question présente une assez mince importance et nous manquons de renseignements pour lui donner une réponse satisfaisante. Dans son *Ġarîb*, Abou 'Ohaïd (5) cite et commente des traditions, remontant à 'Obaidallah ibn Ziâd et au terrible Ḥaġġâġ, deux noms sinistrement célèbres dans l'estime de l'orthodoxie. Rien de plus fréquemment (6) mentionné que le zèle pour le ḥadîṭ de Marwân ibn al-Ḥakam. Pour des musulmans, aussi rapprochés de l'âge héroïque, l'imagination des siècles postérieurs n'a pu inventer d'occupation plus intéressante. Le jeune Yazîd s'était trouvé en mesure de fréquenter les héros de l'islam primitif, des milliers de *Compagnons* loquaces et plus ou moins authentiques, de recueillir des lèvres de son père les souvenirs les plus précis sur la période prophétique. Mais quel moḥaddiṭ aurait osé glisser dans la chaîne de l'*isnâd* ce nom impopulaire ?

(1) Yazîd aurait introduit la séparation entre les « deux ḥoṭba » du Vendredi ; *Aġ.*, VIII, 182, 19.

(2) « Heidnische Herrlichkeit » ; Ibn Qais ar-Roqaiyât, *Divan*, p. 1. Je prends la première citation me tombant sous la main.

(3) Goldziher, *Vorlesungen über den Islam*, 49, 83, élève les mêmes protestations. Nous reconnaissons par ailleurs les grands mérites de Dozy et de Von Kremer.

(4) *Op. cit.*, p. 48 ; cf. *Mo'awia*, 346-47.

(5) Manusc. cité, p. 362, 363. Yazîd n'est pas mentionné par Daulâbî, الكنى والاسماء (éd. Haiderabad) lequel cite 'Abdal'azîz I, 110, frère du calife 'Abdalmalik. Autres moḥaddiṭ omayyades, voir plus haut, p. 19.

(6) Cf. Moza'ffari, فوائد الحديث, (ms. Leiden, n° 500), 2<sup>e</sup> partie ; Ḥanbal, *Mosnad*, VI, 184, 299, 317, 319, 405, 415, 432. 'Alî fils de Ḥosain transmet des traditions d'après Marwân ibn al-Ḥakam ; *ibid.*, I, 95.

Je ne me rappelle aucun exemple d'une tentative aussi risquée (1). C'eût été déconsidérer d'avance leurs récits (2), s'obliger à prendre position dans la question épineuse de la malédiction attachée, semble-t-il, à la mémoire du Sofîânide.

Celui-ci se vit obligé de réprimer, on s'en souvient, le zèle suspect pour le ḥadîṭ de 'Abdallah, le fils de 'Amrou ibn al-'Âṣi (3). A cette époque, on commençait déjà à revêtir de cette forme les doctrines, auxquelles on souhaitait une plus large diffusion. Les Médinois, les partisans de 'Alî (4) donnaient l'exemple avec une absence complète de scrupules. Peu d'années après la mort de Yazîd, le fameux agitateur Moḥtâr offrira une prime de 100, 000 dirhems, destinés à récompenser l'auteur d'un ḥadîṭ, favorable à ses prétentions (5). Le polygraphe Soyôûṭî signale d'honnêtes musulmans, auteurs de collections de 10, 000, de 50, 000 ḥadîṭ, tous apocryphes (6). La classe des *qoṣṣâṣ*, ou prédicateurs ambulants, déployait une merveilleuse fécondité en ce genre. Leur faconde intéressée montrait une spéciale prédilection pour « les récits émouvants, destinés à provoquer de larges générosités » à leur égard, *أحاديث شتى وثرى* (7). Sur le compte de ces narrateurs Ibn al-Ġauzî portait le jugement suivant : « mieux vaut s'établir détrousseur de grand chemin que de contribuer à propager les mensonges de ces faussaires, *لأن اقظم الطريق أحب إلي من أن اروي عن* » (8).

(1) Al-'Aini, *loc. cit.*, cite de lui deux ḥadîṭ. D'après Abou Zor'a de Damas, il en aurait existé d'autres. Al-'Aini ajoute : *روى عن أبيه معاوية وروى عنه ابنه خالد وعبد الملك بن مروان*. Dans les milliers d'*isnâd*, passés sous mes yeux, je n'ai jamais rencontré le nom de Yazîd.

(2) L'imâm Aṣ-Ṣâfi'i récusait le témoignage de Mo'âwia, de Ziâd, de 'Amrou ibn al-'Âṣi, etc. ; voir plus haut, p. 24. Que dire alors de Yazîd ? Vraisemblablement Ṣâfi'i ne connaissait pas l'existence de ḥadîṭ, conservant le nom du second calife sofiânide.

(3) Voir plus haut, p. 114. Ḥanbal, *Mosnad*, II, 167, 198 ; IV, 94.

(4) Voir plus haut, p. 131 ; comp. *Faḥima*, 131, note 4.

(5) Soyôûṭî, *Aḥādîṭ ma'nou'a*, (section ḥadîṭ, n° 60, ms. B. Kh) non paginé.

(6) Soyôûṭî, *ms. cit.*. Abou Horaira invente un ḥadîṭ pour faciliter l'écoulement d'une marchandise ; Ḥanbal, *Mosnad*, II, 445, haut.

(7) Soyôûṭî, *op. cit.*,

(8) Ibn al-Ġauzî, *Mawḍû'ât*, (section ḥadîṭ, n° 488, ms. B. Kh.), comp. les fines

## XXXI

## MORT DE YAZID

JUGEMENTS SUR YAZÎD. MANQUA-T-IL D'ÉNERGIE ? MALADIE ET MORT.

LA VERSION ŠĪ'ITE. MORT A HOWWÂRÎN. DONNÉES CHRONOLOGIQUES ;

LEUR VALEUR. ENTERRÉ A HOWWÂRÎN. ELÉGIES DE AḤṬAL,

D'IBN HAMMÂM. CARACTÉRISTIQUE DE CETTE DERNIÈRE.

OPINION DES CHRÉTIENS SUR YAZÎD. SA LOYAUTÉ ;

SES FILS.

« Tout bien considéré, Yazîd ne fut pas un tyran. Il laissa l'épée au fourreau, aussi longtemps qu'on voulut le lui permettre. Il mit fin à l'interminable guerre contre Byzance. Un reproche peut lui être adressé : le manque d'énergie et d'intérêt pour les affaires publiques. Spécialement comme prince, il afficha à cet égard une véritable indifférence (1)... A son corps défendant, il prit part, l'an 49, à la grande expédition contre Constantinople. Devenu calife, il paraît s'être quelque peu rangé, sans toutefois renoncer à ses distractions favorites : le vin, la musique, la chasse et autres sports analogues. »

En ces termes, l'auteur de l'ouvrage classique, *Das arabische Reich und sein Sturz* (p. 105), résume ses impressions sur le règne de l'infortuné fils de Mo'âwia. Beaucoup plus favorable est le jugement d'Ibn 'Abbâs. Recueilli par l'auteur du *'Iqd al-farîd* (2), il reflète vraisemblablement l'opinion de l'Andalousie omaiyade. Selon les procédés familiers à l'an-

remarques de Ġâhîz, *Ḥuṭawān*, I, 166. Fabricants de ḥadîṭ : Ġâhîz, *Bayān*, I, 137, 12. Sur le zèle d'Ibn al-Ġauzî contre l'apocryphe, cf. Brockelmann, *Ibn Ġauzî's Kitāb al-Wa-fa'*, dans *Beitr. zur Assyriologie*, III, 2.

(1) Sage dicton attribué à Yazîd ; Qotaiba, *'Oyoân*, 309, 1-2. A l'encontre de Mo'âwia, les auteurs de *nawādir* et de *ḥikam* le citent fort rarement. Le calife Solaimân louait sa ténacité كات يزيـد صـبراً ; voir plus haut, p. 33.

(2) *'Iqd*, II, 245, 7 d. l.



nalistique arabe, il a été attribué à un adversaire de la dynastie, dans le but d'en rehausser la valeur : « كان في خير سبيلو وكان أبوه قد أحسنه وأمره ونهاه فتعلق بذلك وسلك طريقه مذلة » ; Yazīd suivit le bon sentier, tracé par son père. Mo'āwia l'avait formé, n'épargnant ni recommandations ni défenses. Il sut y conformer sa conduite et trouver la voie, destinée à aplanir les difficultés » (1).

Manqua-t-il d'énergie et d'intérêt pour les affaires publiques ? (2) Seul l'égoïsme d'un Sybarite a pu inspirer le distique célébrant les frais ombrages de Dair Morrân, en compagnie de la belle Omm Koltoûm (3). Mais pour formuler cette accusation, suffit-il d'un badinage poétique, en contradiction d'ailleurs avec l'activité militaire (4), déployée par notre héros depuis le siège de Constantinople ? Surtout quand, pour les productions poétiques de Yazīd, il y a toujours lieu de poser la question d'authenticité. Les noms de Hind et de Maisoûn (5) attestent avec quelle facilité on retournait contre les Sofîânides l'anonyme de certaines tirades compromettantes. Si toutefois nous avons bien compris les très maigres renseignements, transmis sur son activité gouvernementale, le nouveau calife paraît avoir pris au sérieux ses devoirs de souverain. Nous avons essayé de mettre en valeur ces minces glanes historiques.

Le malheur de Yazīd fut de voir son règne coïncider avec la crise de croissance de l'empire. Le califat date en réalité — constatation déjà faite par

(1) Est-ce bien le sens de *مذلة* ?

(2) Grief incessamment articulé ; voir plus haut, p. 28, 29, 120. Taġribardī, malgré son hostilité, l'appelle *بني أمية* ; *من عظماء خلفاء بني أمية* ; voir *البحر الزاخر* (ms. Paris), 192-93.

(3) Cf. Mo'āwia, 444-45.

(4) L'éloge d'Ibn Hammâm (voir plus bas) loue l'énergie de Yazīd. Autres preuves données plus haut, p. 108, 317. Voir le chap., consacré à son activité gouvernementale.

(5) Sans parler de Mo'āwia ; cf. plus haut, p. 30 ; voir aussi le nom de Maisoûn à l'index de *Mo'āwia*, et les vers, consacrés au singe Aboû Qais, cités plus haut. Comp. remarque d'Al-'Aini, *ms. sup. cit.*, 49 : [lisez *منحول* *المتحول*]. Les copieux extraits, cités par cet auteur pp. 50-51, produisent l'impression de l'apocryphe. Vers sur le *جانب الطيبين* attribués à Yazīd, à 'Omar ibn Abi Rabī'a et à Ibn Qais ar-Roqaiyât (Balâdori, *Ansab*, 32a), c.-à-d. aux trois principaux poètes de Qorais depuis l'islam.

le prince Caetani (1) — de Mo'âwia (2), Omar et les soi-disant خلفاء راشدوت durent se contenter d'être les premiers dans une oligarchie anarchique, se résolvant fatalement dans l'assassinat du chef de ce *consortium* mal assorti. Au moment, où Yazîd pouvait légitimement se promettre la fin des convulsions politiques, et recueillir le fruit de ses réformes courageuses, la mort vint brusquement se mettre à la traverse de ces espérances.

Quand il envoya au Hîgâz une expédition pour mater la révolte des villes saintes, le calife avait commencé la quatrième année de son règne. Rien ne permettait de prévoir une fin prochaine, lorsque le 14 Rabî' 1<sup>er</sup>, l'an 64 (mardi, 11 Nov. 683) Yazîd expira. De quelle maladie ? Inutile de le demander à nos chroniqueurs. Dans une partie de chasse, d'une chute de cheval, d'excès de boisson, d'une angine compliquée de pleurésie (3).... Chaque auteur croit devoir donner son explication. Les compilateurs postérieurs se montrent — c'était à prévoir — les plus explicites. Aboû Ma'âsar, Wâqidî, les annalistes anciens, utilisés par Tabarî, ne s'occupent pas de la question, du moins dans les fragments, parvenus jusqu'à nous. Ce silence devait exalter la fantaisie des écrivains śī'ites.

Pour le meurtrier de Hosain, ils ont inventé la mort la plus effrayante, celle par le feu, « le châtement (4) réservé à Allah, عذاب الله » au dire de la Tradition (5). Assurément la haine suffisait à leur suggérer cette inspiration. Mais je suppose l'auteur de la très curieuse version śī'ite, publiée par le Prof. Goldziher (6), d'avoir été mis sur la voie par une parole,

(1) Dans une communication écrite de Caetani ; voir précédemment p. 49, note.

(2) Comp. *Mo'âwia*, 277 sqq. ; Mo'âwia — on l'a vu plus haut, p. 327 — comptait sur Yazîd pour assurer l'avenir de sa dynastie.

(3) Tombé de cheval pour avoir trop bu ; Aḥmad Al-Ġamrî (m. B. Kh. *Târîḥ*, n° 104) ; *Ḥamîs*, II, 300, bas ; 'Askarî, غدرات الذمب (ms. B. Kh.), 77 ; Samhoûdi (ms. Beyrouth), 38 b. ذات الجنب , considéré comme châtement ; I. S. *Ṭabaq.*, II<sup>2</sup>, 31, 9, 14 ; 32, 1, 6.

(4) 'Alî en abuse contre ses ennemis ; les 'Oṡmâniya le reprochent aux Śī'ites ; Boḥârî, *Ṣaḥîḥ* (Kr.) II, 251, n° 149 ; 268, 7 sqq ; Ḥanbal, *Mosnad*, I, 217, 322. 'Alî brûle les زنادقة avec leurs livres, les apostats musulmans ; *ibid.*, I, 282. La Tradition appuie lourdement sur l'intolérance de 'Alî. Le feu, châtement réservé à Allah ; Ġâḥîz, *Ḥaiawân*, IV, 149.

(5) Il rappelle le feu de l'enfer.

(6) *Tod und Andenken des Chalifen Jezid I*, dans ZDMG, LXVI, 139-43.

attribuée à Mahomet: « L'homme, assez audacieux pour menacer Médine, Allah le fera fondre, comme le sel dans l'eau, *الله كما يذوب الملح في الماء* » (1). De là à livrer aux flammes l'auteur responsable de la Harra, du sac de Médine et de l'incendie de la Ka'ba (2), la transition se trouvait indiquée. Recevant familièrement à sa table un hôte, Yazîd s'était levé pour arranger un flambeau. « Dans l'opération, son doigt prit feu ; il essaya de souffler. En un moment la flamme, pénétrant par sa bouche, s'insinua dans tout son corps. On se trouva bientôt devant un cadavre carbonisé » (3). Comment ne pas voir dans cette mort atroce l'accomplissement de la menace du Prophète ? Par malheur les contemporains de Yazîd ne semblent pas en avoir eu connaissance. Un adversaire de la dynastie omaïyade (4), le poète Ibn 'Arâda le laisse tranquillement expirer dans son lit, à côté d'une coupe à moitié vidée.

Le fils de Mo'âwia mourut à Howwârîn, une localité située à deux journées au nord de Damas entre cette ville et Homs (5). Son fils Hâlid, ainsi nous l'apprend le fragment élégiaque de Aḥṭal (6), conduisit le deuil ou, comme s'expriment les chroniqueurs, « il pria sur lui (7) ». Hâlid avait donc dépassé les limites de la puberté. Une fonction aussi solennelle ne pouvait être présidée par un enfant. On se demande pourtant pourquoi Mo'âwia ne s'acquitta pas de ce devoir, revenant de droit à l'aîné et au premier personnage de l'Etat. Était-il absent de Howwârîn, ou déjà atteint du mal, destiné à emporter quelques mois plus tard le dernier des souverains sofiânides ?

(1) Moslim, *Ṣaḥiḥ*<sup>2</sup>, I, 528, 8 ; item dans Ibn Mâgâ, *Sonan*, E, II, 139, avec un isnâd différent, mais remontant également à Aboû Horaira, la ressource habituelle des moḥaddith.

(2) Pour cet incendie, voir plus haut.

(3) Goldziher, *op. cit.*, 140-41. Autre variante, dans *Der Islam*, IV, 80 sqq.

(4) Cité plus haut.

(5) *Mo'âwia*, 381-82.

(6) *Divan* (Salhani), 289.

(7) *Ṣaḥarât ad-dahab* (ms. cit.), p. 77, nomme Hâlid ou Mo'âwia. Tab., *Annales*, II, 428 (d'après Aboû Ma'sar) fait intervenir Mo'âwia. Contre cette assertion l'affirmation de Aḥṭal (témoin oculaire ?) doit prévaloir.

A Howwârîn les habitants montrent encore une ruine romaine, appelée par eux « Qaşr Yazîd, château de Yazîd ». Il faut éviter, croyons-nous, d'insister sur la valeur de cette tradition locale (1). Au temps de ce calife et jusque vers la fin du moyen âge, toute cette région était peuplée de chrétiens. Sous 'Abdalmalik, on y signale une population de *Nabit*, c'est-à-dire de cultivateurs araméens (2). Nous connaissons les favorables dispositions du calife pour les chrétiens. Pourtant l'attraction exercée par Howwârîn sur le fils de Maisoûn nous paraît devoir être cherchée dans le voisinage de la Palmyrène et de la Samâwa, déserts occupés par ses *oncles* de Kalb.

On ne se trouve pas d'accord sur la longueur de sa vie. L'incertitude chronologique est le fléau de l'histoire, pour le premier siècle de l'hégire (3). Les données oscillent entre 35 et 43 ans (4). Ce dernier chiffre, enregistré par le seul Ibn ar-Râhib (5), nous paraît le plus acceptable. Nous n'accordons aucune confiance aux dates diverses, assignées à la naissance de Yazîd (6). Ces chiffres ne relèvent pas d'une information indépendante : on les a obtenus par l'application de la méthode *régressive*. En d'autres termes : chaque écrivain a commencé par adopter un total pour la vie de Yazîd (7). Ensuite il a déduit de cette somme la prétendue date de naissance. Généralement nos auteurs évitent de reculer cette date, de la rapprocher de l'hégire. Pour légitimer les protestations des contemporains contre sa candidature au trône, on éprouvait le besoin d'insister sur son jeune âge (8). Les annalistes, choisissant l'an 22 pour la naissance de

(1) Elle aura été suggérée aux habitants de Howwârîn par un littérateur, connaissant les vers d'Alğal et d'Ibn 'Arâda. Par ailleurs nous savons que les Omayyades utilisèrent pour leur *bâdia* des castella romains ; voir notre *Badia* dans MFO, IV, 104.

(2) Yâqûd, *Moğam*, II, 355.

(3) Comp. Zîad ibn Abihi, 127-28 ; 136.

(4) Comp. Nöldeke dans ZDMG, LV, 683.

(5) Edit. L. Cheikho dans CSO, coll. Chabot.

(6) Cf. *Moğawia*, 325 ; Caetani, *Chronographia islamica*, I, année 22 H., p. 253.

(7) Comp. *Fâtima*, 8, 31.

(8) A l'époque du siège de Constantinople, il devait avoir atteint sinon dépassé la trentaine. Il déploie dès lors les talents, la vigueur de la maturité. Il paraît également avoir été l'aîné de 'Abdalmalik, son troisième successeur. Depuis son accession au

Yazîd (1), se rapprochent le mieux de l'âge total, enregistré par Ibn ar-Râhib. Si, comme nous le pensons, le règne de Yazîd a commencé, fin d'Avril 680, il aurait légèrement dépassé la durée de trois ans et demi (2).

Il fut enterré à Howwârîn même. Ainsi le voulait l'usage. Des vers contemporains en témoignent. Citons Aḥṭal, ami du prince (3) :

« A Howwârîn repose Yazîd, séjour qu'il ne quittera plus. Que les ondées matinales rafraîchissent la tombe et l'hôte qu'elle abrite ! »

Ajoutez une attestation hostile, celle du poète Ibn 'Arâda, résidant alors au Horâsân :

« Fils d'Omaïya, votre pouvoir a expiré avec le cadavre, enfoui à Howwârîn (4). »

Ces témoignages si précis paraissent devoir l'emporter sur l'assertion de chronographes tardifs. Ils inclinent à placer cette tombe à Damas, où le corps aurait été transporté (5). Pour le premier siècle de l'hégire, je ne connais aucun exemple de transfert de cadavre à une aussi forte distance (6). La coutume se montrait plutôt favorable aux enterrements précipités. On cite, il est vrai, des *Mobaššara*, morts au 'Aqîq et enterrés à Médine ; mais le 'Aqîq était devenu pour ainsi dire un faubourg de cette

trône, il n'est plus question de sa jeunesse. Tout cet ensemble suggère un minimum de 43-45 ans.

(1) Né l'an 24 ou 26 H. d'après Ibn Ġauzi, *Montaẓam* (ms. 'Asîr eff.), 87 b.

(2) Voir plus haut, p. 109. Barhebraeus, *Dynasties* (Salhani), 190, parle de trois ans et demi.

(3) Mas'ouîdi, *Prairies*, V, 126-27 ; *Iqd'*, II, 250, bas ; Aḥṭal, *Divan*, 289, 6 ; Yâqout, *Mo'jam*, II, 255 ; Ibn 'Asâkir (ms. Damas), X (notice de 'Obaidallah ibn Zîâd) fait mourir Yazîd à Ḥoms, comprenez dans la région de Ḥoms, à laquelle Howwârîn se trouve fréquemment rattaché. Entre les gonds de Ḥoms et de Damas la délimitation de la frontière a été fixée plus tard.

(4) Tab., *Annales*, II, 488, 14.

(5) Ya'qoubi, *Hist.*, II, 301 ; Mas'ouîdi, *Prairies*, V, 472 ; *Hamis*, II, 300 ; Ġâḥiẓ, *Ḥaiawân*, V, 58. C'est à Howwârîn que les 'Abbâsides font violer le tombeau de Yazîd. Leur haine n'a pu se tromper.

(6) 'Abdarrahmân fils d'Abou Bakr meurt près de la Mecque. Sa sœur 'Aîsa le fait enterrer dans le périmètre du ḥaram ; Moḥibb aṭ-Ṭabarî, *Manûqib al-'Asara*, I, 186.

ville (1). Ces auteurs, généralement de tendances 'alides, se seront laissés impressionner par la présence à Damas des tombes de plusieurs califes omaïyades. Vraisemblablement on y montrait dès le troisième siècle H. l'emplacement légendaire de la sépulture d'un prince, odieux aux Ši'ites (2).

Dans notre *Chantre des Omiades* (p. 46-47) nous avons cité l'élégie, consacrée par Aḥṭal à la mort de Yazîd. Un fragment évidemment, et assez terne, le seul essai élégiaque, conservé par son divan ! Le Taḡlibite, virtuose dans le panégyrique et la satire, se sentait apparemment moins à l'aise dans les chants funèbres. Il a pourtant voulu payer son tribut d'hommages à la mémoire de son royal protecteur. 'Abdallah ibn Hammâm as-Saloûlî avait salué l'avènement du prince. Sa mort l'amena à rompre le silence, qu'il semble avoir gardé pendant le règne du calife. Ce témoignage, rendu alors à Yazîd, acquiert une signification spéciale. La pièce a dû être composée, au milieu des troubles, qui signalèrent le changement de règne dans les turbulentes cités de l'Iraq. Cet événement marqua le commencement d'une ère d'anxiété, chacun s'interrogeant sur le sort, réservé à la succession califale.

« Consolez-vous, demeurez inébranlables, ô descendants de Ḥarb : qui donc ici-bas peut se promettre l'immortalité ?

« J'en jure par Celui, au nom duquel on pratique la station au val de Ġam' (3), vous venez de rendre les suprêmes devoirs à un prince regretté (4).

(1) Cf. *Mo'awia*, index s. v. *Aḡiq* ; pour les exhumations, voir *ibid.*, 243. 'Abdal-'azîz, frère du calife 'Abdalmalik, est transporté « en une nuit » de Ḥolwân à Fostât, la capitale officielle ; Kindî, *Governors of Egypt* (Guest), 55, 2.

(2) *قبره الآن مزيته*, dit le Damasquin šî'ite Aḥmad Šalabî, auteur d'un *أخبار الدول* (ms. Kuprulu). L'usage de lapider la tombe de Yazîd doit être postérieur au 3<sup>e</sup> siècle. Mas'ouîdî ne le mentionne pas. A cette époque la population de Damas, encore dévouée aux Omaïyades, n'eût pas toléré cette profanation. Voir plus haut, p. 14.

(3) Littéralement : en l'honneur de qui on fait agenouiller les chameaux ( *لِعَزْوٍ* ) ; Ġam', station du pèlerinage à Mozdalifa, près de la Mecque ; Bakrî, *Mo'jam*, 243. Comp. la formule si fréquente en poésie, « وَرَبِّ الرَّاكِبَاتِ إِلَى » ; Par le Dieu des chamelles, se dirigeant vers... ! ».

(4) *نقيد*. Dans la littérature élégiaque ce terme signifie : homme de mérite, regretté pour sa valeur personnelle.

« La tombe, creusée par vous, a enfoui la générosité, la munificence, et une fermeté incomparable.

« Aux ennemis nous l'avons trouvé redoutable, chéri, honoré parmi ses sujets.

« Loyal, inspirant la confiance. Personne n'avait à redouter ses mesures, la droiture de ses intentions.

« L'ennemi désormais demeure libre de crainte ; l'homme de bien se sent frappé par sa perte (1).

« Puisse Dieu susciter parmi vous (2) un soutien aux amis de la religion, rétablir votre califat avec une splendeur nouvelle.

« A l'abri de toutes les surprises du sort, pour ramener les perspectives de bonheur et de félicité.

« Le califat de Votre Seigneur ! (3). Lions intrépides, veillez, comme par le passé, sur ce privilège !

« Vos anciens formeront les plus jeunes (4) ; jusqu'à ce que s'abaissent et se soumettent les bras (de l'opposition).

« (Cet héritage) Yazîd l'avait reçu de son père ; recueille-le, ô Mo'âwia des mains de Yazîd !... (5) »

Voilà une complainte, sortant du ton habituel à l'élégie arabe. Est-ce pour avoir été de préférence cultivée par les femmes ? (6) Chez les Bédouins, ce genre littéraire se traîne trop souvent au milieu de la banalité des lieux communs. Même le fragment conservé de Alḥṭal (7) n'échappe pas à ce reproche. Si la suite de son élégie n'avait péri, peut-être aurait-elle atténué cette impression. Motif nouveau dans le Parnasse

(1) قد اضحى القتي به عبيدا.

(2) Nous rendre un calife, choisi parmi les Omayyades !

(3) Je lis : رتبكم au lieu de رتبهم.

(4) Appel à l'union, réponse aux objections contre la jeunesse de Mo'âwia II.

(5) W. Wright, *Opuscula arabica*, 118-19. Le dernier vers affirme le principe dynastique.

(6) Collection d'élégies masculines, dans Wright, *op. cit.*, 98 sqq.

(7) Voir plus haut. Sur les procédés de l'élégie arabe, voir le travail de N. Rhodokanakis, *Al-Hansa' und ihre Trauerlieder*, 18-80.

arabe ; Ibn Hammâm relève la noblesse de caractère (1) du prince, pleuré par lui. Cette valeur morale avait donc impressionné les observateurs intelligents. Ces appréciateurs impartiaux du mérite personnel, savaient établir la responsabilité, revenant aux temps calamiteux, où parut le fils de Mo'âwia, trait d'union entre un prédécesseur, trop habile politique, trop constamment heureux (2) et un successeur manifestement incapable. Le poète proclame Yazîd « aimé, digne d'éloge parmi ses sujets حبيب في رعيتي حميد ». Involontairement on songe au portrait, tracé par la *Continuatio byzantino-arabica* (3), du calife sofîânide : « Yzit... jucundissimus et cunctis nationibus regni ejus subditis vir gratissime habitus, qui nullam unquam, ut omnibus moris est (4), sibi regalis fastigii causa gloriam appetivit sed communis cum omnibus civiliter (5) vixit ». C'est, si je ne m'abuse, la même inspiration, le même trait de caractère, fixé par le portraitiste Ibn Hammâm. On peut se demander si la coïncidence est fortuite. Cet accord entre un obscur chroniqueur monophysite de Syrie (6) et un poète musulman ne serait-il pas l'écho fidèle de l'opinion contemporaine au sujet de Yazîd ?

Précédemment nous avons appelé l'attention sur le côté loyal, ouvert

(1) Et non les dimensions des « chaudières », comme on le fait encore pour 'Abdal-'aziz, le sympathique frère du calife 'Abdalmalik; cf. Kindi, *Governors of Egypt* (Guest), 56-57.

(2) Moabia... omnes plebes Hismaelitarum oboedientes summa cum felicitate peregit », dit fort justement de lui la *Continuatio byzantino-arabica*, p. 343. La durée du succès caractérise toute la carrière publique de Mo'âwia. Ses quarante ans de vie publique marquent une ascension incessante.

(3) Dans les *Monumenta Germaniae historica*, t. XI, 345, éd. Mommsen. Plus haut nous l'avons à tort attribué à Isidore de Béja.

(4) « Ut hominibus moris est », porte ici le texte parallèle de la *Continuatio Hispanica*.

(5) C.-à-d. il se conduisit comme un simple particulier ; comp. p. 345 : Mo'âwia pendant cinq ans « civiliter vixit » ; il s'agit des années écoulées entre son califat et le meurtre de 'Otmân. Sur la durée du califat de Yazîd, la *Continuatio* (345) s'exprime ainsi : « Yzit obtinuit locum annis III ». Pour sa simplicité, la version sî'ite de sa mort fournit un trait nouveau.

(6) Voir la note de Nöldeke à la fin de la *Continuatio*, p. 368-69.



du caractère de Yazîd (1). Nous ne nous attendions pas alors à retrouver le même signalement chez un rimeur de l'Iraq. A lui aussi le calife sofîânide était apparu comme le type de la loyauté, du parfait honnête homme, inspirant et méritant confiance, sans aucune de ces surprises fâcheuses, communes aux caractères tyranniques, déformés par l'exercice du pouvoir absolu :

امينا مؤمنا لم يقض امرأ فيوجد غنة إلا رشيدها

Parmi les éloges, consacrés à la mémoire des califes, nous n'en connaissons aucun, où ce motif se trouve si heureusement mis en relief, pas même Mo'âwia I<sup>er</sup>. Dans les souples replis de son *hilm* proverbial, le père de Yazîd savait dissimuler un piège, adroitement tendu aux adversaires (2). Ceux-ci se laissaient prendre à son inaltérable bonne humeur, au sourire ne le quittant jamais, même quand on provoquait sa colère. A bon droit un tel homme, aussi maître de lui-même, avait paru redoutable au grand 'Omar : احذروا, disait-il à son entourage, (3), آدم قريش وابن كريبهما من لا يتأمر إلا على الرضا ويضحك في الغضب ويأخذ ما أوفقه من تجو. Ibn Hammâm se forme une autre idée du prince, pleuré par lui. « Keinem anderen wird ein solches Lob erteilt, es kommt von Herzen ». N'est-ce pas le cas de rééditer ici cette appréciation de Wellhausen (4), à propos du texte de la *Continuatio* ?

Depuis l'intronisation de Yazîd, aucun indice ne nous a révélé la présence d'Ibn Hammâm en Syrie. Vraisemblablement l'élégie fut composée à Koufa, la patrie du poète, où, depuis l'humiliation de Karbalâ, on maudissait secrètement le calife. La nouvelle de sa mort y souleva les esprits

(1) « Mohabiam filium dereliquit [Yazid] paternis moribus similem », dit la *Continuatio* de Mo'âwia II, confirmant ainsi l'éloge précédent. Voir plus haut, pp. 212, 218.

(2) Voir *Mo'âwia*, 69-70. On soupçonne fréquemment un piège sous la magnanimité de Mo'âwia ; Qotaiba, *Oyoûn*, 238-39. Sa loyauté paraît souvent douteuse ; comp. Kindî, *Governors of Egypt* (Guest), 19 ; 21-22. Nos auteurs ne signalent rien de pareil chez Yazîd.

(3) Qotaiba, *Oyoûn*, 26. Yazîd paraît avoir eu l'humeur moins facile ; voir plus haut, p. 315 et les pages suivantes, où se trahit la franchise de son caractère.

(4) *Reich*, 105. Rapprochez l'éloge, accordé par Al-Ainî, *op. cit.*, 46 : كانت فيه خصال : حميدة من الكرم... والشجاعة والرأي في الملك وحسن المعاشرة. Le dernier trait, « la sociabilité, l'affabilité » du calife rappelle de nouveau le « civiliter vixit » de la *Continuatio*.

contre le régime omaiyade. En quelques jours leur autorité s'y trouva anéantie. En Syrie même, son débile successeur ne semblait pas de taille à affronter l'orage. Avec ce calife valétudinaire, la dynastie sofiânide courait à sa ruine. Impossible de s'illusionner sur ce point, dans l'Iraq moins que partout ailleurs. Il eût suffi d'observer la volte-face, exécutée par le trop habile vice-roi 'Obaidallah. L'intérêt n'a donc pu inspirer notre poète. S'il fut dévoué aux Omayyades, nous le connaissons également comme patriote iraqain, comme un caractère indépendant (1). Les successeurs de Ziâd s'en souvenaient encore. « Aux flatteurs répondez par une poignée de poussière ! » (2) aurait dit le Prophète. Mais quel profit à espérer du panégyrique d'un souverain, détesté dans l'Iraq, d'une dynastie, trahie par ses propres représentants dans les provinces. 'Obaidallah, en annonçant en chaire la mort de Yazîd, céda à la malheureuse inspiration de desservir la mémoire de son maître (3). Attitude d'un opportunisme, dénué de grandeur ! Concluons : le calife, objet de ces éloges, a dû posséder de réelles qualités. Ce sont celles-là même, croyons-nous, relevées, à moins d'un demi-siècle d'intervalle, par un poète arabe et par l'auteur chrétien de la *Continuatio*.

Il devient malaisé de dresser la liste exacte des garçons, laissés par Yazîd : douze ou treize ? (4) L'aîné, Mo'âwia, allait lui succéder. Parmi les autres, Hâlid seul conquerra la notoriété. Nous aurons à nous occuper de lui sous les Marwânides (5). Après lui, 'Abdallah—on vante ses talents

(1) Qotaiba, 'Oyoûn, 105. Comp. Zîid ibn Abihi, 119.

(2) Ibn Mâgâ, Sonan, E, II, 213.

(3) Ibn al-A'tîr, Kâmil, IV, 55, 5 d. l.; Tab., Annales, II, 437, 6. تقي يزید وعرض بشابه ; comp. Naqû'idî Ġarîr, 722, 4.

(4) Mas'ouîdî, Prairies, V, 208 ; Tab., Annales, II, 428-29 ; Ibn 'Asâkir (ms. Damas), XI (notice de 'Otmân ibn Yazîd) signale un fils du calife, 'Otmân, généralement omis sur les autres listes, à ma connaissance. Yazîd s'occupe de l'éducation de ses enfants ; voir plus haut, p. 30.

(5) من فضلاء الرجال وساداتهم على ورأى وعتلا ; Maqdisî, Ansâb al-Qoraştyîn (ms. 'Asîr effendi, Constantinople). Yazîd portait la konia Aboû Hâlid. Dans le principe, je le soupçonne du moins, on a évité de prendre la konia de l'aîné ; les premiers-nés étant de mauvais augure. Pour la finesse de Hâlid, voir Qotaiba, 'Oyoûn, 239, bas. Sur la konia de l'aîné, cf. notre Berceau de l'islam, I, 330.

comme archer ارمى العرب (1), — est le plus fréquemment cité. Un vers a conservé son surnom *Al-Oswâr* (2). Il avait pour mère Omm Koltoûm, une fille d'Ibn 'Âmir. Cet avantage le rendait donc Omayyade « par les deux bouts, من كلا الطرفين ». Aussi les poètes (3) — sans doute sur les instigations de la mère — ont-ils tenté de le mettre en évidence. 'Abdarrahmân fils de Yazîd s'est assuré une illustration plus inattendue dans ce milieu omayyade, tel du moins que l'historiographie hostile a voulu le représenter : la réputation de piété et d'ascétisme (4). Nous savons avec quelle facilité on la prodiguait à cette époque. Cette prodigalité gratuite a pour but de voiler le côté, demeuré très profane, de l'islam au premier siècle, période d'organisation et de conquêtes. Un autre fils de Yazîd et d'Omm Koltoûm mourut foudroyé et mérita l'honneur d'une élégie de 'Abdallah ibn Hammâm :

« Vertueux 'Omar, si semblable à son père (5) : si tu peux vivre, tu succèderas à Yazîd. »

عمر الخير يا غيبه ابيو انت او عشت خلفت يزيدا (6)

'Omar mourut-il (7) avant son père ? Yazîd songea-t-il à lui pour sa succession, de préférence à l'insignifiant Mo'âwia ? Nous connaissons trop peu l'histoire de la vie familiale de Yazîd pour décider. Les autres fils du calife ne sont plus même cités dans la suite. Furent-ils emportés en bas-

(1) Al-'Aini, *op. cit.*, 49, le nomme 'Obaidallah : ارمى العرب فارس صاحب حيل ; faut-il lire خيل chevaux ? Ce manuscrit d'Al-'Aini est passablement incorrect.

(2) Tab., *Annales*, II, 429. 'Abdallah jouera un rôle sous 'Abdalmalik ; Tab., *Annales*, II, 704 ; 786-87.

(3) Tab., II, 429.

(4) Qotaiba, *Ma'ârif* E, 120 ; Ibn al-Ğauzî, *Şafwat aş-Şafwa* (ms. B. Kh.), VI, 51, a-b., le cite parmi « les hommes remarquables et pieux de la -Syrie ». 'Aini, *op. cit.*, 49 ; 'Iqd', II, 251, 1. 'Aini à la qualification de *nâsik* ajoute, comme pour son frère Hâlid : من صالحى القوم .

(5) C.-à-d. aux généreuses qualités de Yazîd. Nouvelle coïncidence avec le « pater-nis moribus similis » de la *Continuatio*, à propos de son frère aîné Mo'âwia. Ce rappel constant à la valeur morale de Yazîd est assez inattendu.

(6) 'Aini, *op. cit.* Le violent et frivole Moḥammad, fils du calife Aboû Bakr, est من نساء قريش ; Moḥibb at-Ṭabari, *Manâqib al-'Asara*, I, 186.

(7) Il aurait dû mourir fort jeune et l'on s'explique mal l'enthousiasme du poète. L'incapacité notoire de Mo'âwia devait encourager les intrigues de harem. Ce 'Omar se moquait du pèlerinage ; Yâqout, *Mo'ğam*, E. III, 4, bas.

âge ? Pour la plupart, issus d'unions *ancillaires*, fils de mères esclaves, *omm ualad* (1), ils ont dû passer inaperçus dans un milieu, où la sage politique des Omayyades, en écartant du trône les descendants de la femme esclave, maintenait le niveau de la dignité féminine. La défiance de 'Abdalmalik s'appliquera d'ailleurs à les tenir tous dans l'ombre, surtout Hâlid, le plus en vue de ses frères. La fin tragique de 'Amrou'l Asdaq a dû contribuer à étouffer chez ces cousins des Marwânides les dangereuses suggestions de l'ambition. En supprimant froidement son rival, le successeur de Marwân a voulu sans doute donner un avertissement aux princes de la branche aînée.

## XXXII

### LA MEMOIRE DE YAZID

FAISCEAU DE HAINES CONJURÉES CONTRE YAZÎD. ATTITUDE DE L'ORTHO-  
DOXIE, SES HÉSITATIONS. LA QUERELLE ENTRE IBN AL-ĞAUZÎ ET  
'ABDALMOĞÎT. L'ÉCOLE D'IBN HANBAL ET YAZÎD. LES PARTI-  
SANS DE CE CALIFE. LES « MÉTOUALIS ». TRADITIONS APO-  
CRYPHES POUR COMPROMETTRE YAZÎD. NEUTRALITÉ  
DES ŠAFÎTES. OPINIONS EXTRÊMES PARMİ LES  
ORTHODOXES. YAZÎD « LE PHARAON DE  
L'ISLAM ».  
LE NOM DE YAZÎD DANS UNE FORMULE D'ABJURATION.  
CONCLUSION.

Que la Šî'a ait maudit Yazîd, on aurait tort de s'en montrer surpris. L'opinion orthodoxe demandait seulement à la suivre en cette voie, à

---

(1) Cf. Tab., *Annales*, II, 429, 12. Parmi les filles de Yazîd, 'Atika fut la plus célèbre من اشرف نساء قريش ; Aini, *op. cit.*, 49. Il en sera question sous le règne de 'Abdalmalik. Elle offre, à l'époque des Marwânides, le type de la grande dame arabe كانت تظم خمارها بين يدي ١٢ خليفة كانوا لها محرر ; Aini, *loc. cit.* 'Iqd', II, 310 ; Qalqasandi, *Šobh* (éd. Caire), I, 262 ; sa notice dans Ibn 'Asâkir (ms. Damas), vol. XIX. Au sortir d'une de

épouser les rancunes de l'Iraq, du Hîgâz et des tribus qaisites, tous conjurés contre le fils de la Kalbite Maisoûn. Ils le rendaient responsable de la journée de Karbalâ et de la profanation des villes saintes. Yazîd a donc servi de bouc émissaire, condamné à expier les succès du long règne de Mo'âwia. On a chargé sa tête de tous les ressentiments, accumulés pendant le siècle d'hégémonie exercée, « par les corbeaux de Syrie, بَعْدَ أَهْلِ الشَّامِ » (1). Une fois de plus les passions politiques sont venues attiser la flamme du fanatisme religieux.

Dans cette explosion de haines, la *Sonna* n'a pourtant pas perdu entièrement le sens des réalités. Yazîd, le grand criminel, se trouvait être un *tâbî'i*, fils de deux générations de Ṣaḥâbis, neveu d'Omm Ḥabîba, « la mère des croyants ». Pendant plusieurs années, il conserva la succession du Prophète et, en cette qualité, il s'était vu « le pasteur de tous les fidèles, رَاعِي أَهْلِ الدِّينِ ». Ainsi l'avait salué le poète Ibn Hammâm (2) au jour de son avènement. Il fallait tenir compte de ces prérogatives. De grand cœur on eût accolé au groupe *Yazîd ibn Mo'âwia* l'imprécation لَعْنَةُ اللَّهِ, Allah le maudisse ! Mais, étant donné la conformation philologique de la phrase arabe, la malédiction pouvait frapper le dernier aussi bien que le premier de ces deux noms propres. Elle semblait même de préférence atteindre Mo'âwia, dont elle se trouvait plus rapprochée. Or Mo'âwia, en sa qualité de *Ṣaḥâbi*, avait droit à l'eulogie رَضِيَ اللَّهُ عَنْهُ et le Prophète avait défendu de maudire ses Compagnons (3). Autant de raisons, capables d'impressionner les musulmans timorés et tous ceux que n'aveuglaient pas les pré-

---

ses audiences le célèbre Rauh ibn Zinbâc s'écrie : « J'ai cru voir le grand Mo'âwia dans sa gloire ! » Elle conserva un pieux attachement à la mémoire de Yazid et disposa de son immense fortune en faveur des Sofîanides, aux dépens de ses propres enfants.

(1) قيل للأعراب ابدتم اذا كان فيو بياض وهو اخبث ما يكون من الغربان فصار مثلاً لكل خبث (1). Abou 'Obaid, *Ġarīb*, 306, b. Corbeaux ! c'était le sobriquet, désignant dans l'Iraq les Syriens. Dans l'ouvrage si'ite *Al-'Omda*, consacré aux généalogies des 'Alides, la malédiction لعنه الله accompagne toujours le nom de Yazid. Le calife Walid II est appelé ابن كلب يزيد. L'auteur a dû penser à Yazid I.

(2) Comp. dans l'élégie du même, consacrée à Yazid : فَمَا نَحْنُ إِلَّا أَهْلُ الدِّينِ مِنْكُمْ ; Wright, *Opuscula arabica*, 119, 7. Sur la signification du titre de calife pour la *ġamâ'a*, voir plus haut, p. 25.

(3) Voir plus haut, p. 20 sqq.

jugés politiques. Elles obligèrent de mettre une sourdine à l'expression de la haine, à s'ingénier pour découvrir un tempérament, un savant procédé de dosage (1), dans l'énonciation de sentiments inconciliables. Il sera donc intéressant d'étudier le biais, adopté par nos auteurs pour se tirer d'embarras, au milieu de ces tiraillements (2).

Le numéro 959 du fonds arabe de la bibliothèque de Leyde conserve un manuscrit intitulé : « رسالة في جواز اللعن على يزيد », Traité sur la licéité de la malédiction de Yazîd ». Cette composition se trouve attribuée à Ibn al-Ġauzî, non sans une certaine hésitation. Hésitation louable dans le principe, mais malheureusement infondée, contrairement à mes premiers soupçons (3). En effet, le fécond polygraphe hanbalite s'est beaucoup occupé de la question, développée par lui dans le traité, conservé à Leyde. Ibn al-Ġauzî y serait revenu pour répondre à un confrère hanbalite 'Abdalmoġîṭ ibn Zohair al-Ḥarbî, auteur d'une dissertation sur « les vertus de Yazîd, مناقب يزيد » et d'une autre, où il se prononçait contre les expressions malsonnantes à l'adresse de ce calife, في منكر ذم يزيد. Ce dernier écrit provoqua une riposte d'Ibn al-Ġauzî : « الرد على المتعصب العنيد المانع في ذم يزيد », Réplique au fanatique obstiné, interdisant de blâmer Yazîd » (4). Au dire d'Ibn al-Ġauzî, rien n'empêche de maudire ce calife. Dans cette matière, notre auteur s'est avancé beaucoup plus loin que ses collègues. L'école hanbalite se borne à anathématiser en bloc les impies et les tyrans, mais elle évite de les désigner, de les atteindre d'une façon plus explicite, إمن الظالمين جملة (5). Contente

(1) Peut-être pensa-t-on y arriver en adoptant la formule قَبِيحُ اللَّهِ, employée par Ahmad Gamri, *Dahirat al-islām* (ms. B. Kb.) et autres.

(2) Nous avons signalé plus haut, *loc. cit.*, le même conflit de sentiments à propos de Mo'âwia. Ce dernier doit à son titre de Ṣaḥâbî d'être sorti vainqueur de la lutte, du moins au sein de la *Sonna*.

(3) Définitivement écartés par le travail du Prof. Goldziher sur la fin de Yazîd dans *ZDMG*.

(4) Comp. Goldziher, *ZDMG*, LXVI, 142. 'Abdalmoġîṭ devait également réprouver les formules قَبِيحُ اللَّهِ et d'autres, comme بني امية وانجاسهم, de Taġribardi, البحر البخر (ms. Paris), 192-93.

(5) Cf. Goldziher, *loc. cit.* Cette attitude est remarquable chez le plus étroit des quatre *maḏhab* orthodoxes.

d'une censure générale, elle recule devant l'excommunication nominative et personnelle.

S'il faut en croire la *Risâla* de Leyde (p. 2), le célèbre Ibn Hanbal (1) aurait approuvé l'usage de maudire Yazîd. Cette opinion, l'imâm Aḥmad n'a certainement pu l'émettre dans son volumineux *Mosnad*. Je ne l'y ai jamais rencontrée, même après l'avoir dépouillé à trois reprises, la plume à la main. C'est également l'avis du *Tabaqât al-Hanâbila*, l'organe autorisé des opinions de l'école (2). Ce *madḥab*, observe le Prof. Goldziher, « se montre en général favorable à l'apologie des Omayyades, comme représentant la continuité de la *Sonna* ; il s'abstient conséquemment d'attaquer la mémoire de Yazîd » (3).

La *Risâla* d'Ibn al-Ġauzî (p. 4) nous a conservé une curieuse notice, concernant « les partisans, dévoués à la mémoire de Yazîd, قوم يثبتون الى توالي زيد ». On souhaiterait des précisions à cet égard, connaître de plus près le nombre, le pays d'origine (4) de ces fervents amis de l'infortuné fils de Mo'âwia. Je n'ai pu découvrir ailleurs des renseignements complémentaires. Peut-être s'agit-il en réalité d'orthodoxes modérés, imbus de l'esprit d'Ibn Hanbal (5). Ces continuateurs des *Mo'tazila*, au premier demi-siècle de l'hégire (6), ne voyaient aucune raison de refuser à Yazîd le

(1) Cet imâm est odieux aux Ši'ites. Il concède deux pages au *mosnad* de Fâtîma contre plus de 230, accordées à celui de 'Aîsa ; *Fâtîma*, 15. Un Ši'ite, entendant citer un ḥadîṭ d'Ibn Hanbal, en faveur de 'Ali, s'écrit : *قد اخرجت نطف ما كان في قاي على احمد بن حنبل* ; *من البعض* ; Ibn Ġauzî, *Montazam*, II<sup>e</sup> vol. (ms. 'Omoûmiya, Constantinople). Livre d'Ibn Hanbal sur les *Manâqib* de 'Ali, mentionné par Moḥibb aṭ-Ṭabari, *Manâqib al-A'sara*, I, 4 (éd. Caire, 1327). Outre les *Nawâṣib*, les *Hanbaliya* sont parfois énumérés parmi les *amis* de Yazîd ; *Zeits. f. Assy.*, XXVI, 202. Pour les Hanbalites, il peut seulement être question de neutralité. Je retrouve la neutralité dans *Iqd'*, II, 162, lorsque, dans la mercuriale ḥârîgite d'Aboû Ḥamza, il supprime les invectives contre Yazîd.

(2) Cf. Goldziher, *ZDMG*, LXVI, 142. Je ne me rappelle dans le *Mosnad* d'Ibn Hanbal aucune allusion défavorable à Yazîd.

(3) Goldziher, *loc. cit.*

(4) Si, comme pour les *ḡolât* de Mo'âwia (voir plus haut), on les rencontrait en dehors de la Syrie.

(5) Cf. *Zeits. f. Assy.*, XXVI, 202.

(6) Cf. *Mo'dawia*, chap. VI, 109 sqq. Il faut éviter de rappeler les dissensions des Mobaššara ; « 'Otmân et 'Ali ont été créés de la même motte d'argile » ; Moḥibb aṭ-Ṭabari, *Manâqib al-A'sara*, I, 11-13 ; 30 (éd. Caire).

bénéfice des circonstances atténuantes, servant à excuser les déplorables divisions des *Mobuṣṣara*, comme 'Alī, Zobair et Ṭalḥa, sans parler de 'Aīsa (1). Il appartenait sans doute au cercle des partisans dévoués de Yazīd le poète anonyme, apostrophant ainsi la tombe du calife :

« O mort, enseveli à Ḥowwārīn (2), tu es le meilleur de tous les hommes. » (3)

Ġāḥiẓ lui-même, si indulgent pour toutes les excentricités littéraires et doctrinales (4), croit pourtant devoir se scandaliser de cet éloge. Pour en neutraliser l'effet, on a fabriqué une riposte, une *naqīda*, calquée sur le vers précédent :

« O tombeau (creusé) à Ḥowwārīn, tu renfermes le plus exécrable de de tous les mortels ! » (5)

L'expression *تَوَالِي* d'Ibn al-Ġauzī doit d'être soulignée. C'est celle-là même, servant à exprimer la vénération idolâtrique des Šī'ites pour « les gens de la maison ». En Syrie les Šī'ites s'appellent *Motawālī*, au pluriel *Motawāla* (6), c'est-à-dire, amis, partisans (de 'Alī). D'où la déformation, fréquemment en usage au Levant, parmi les résidents francs, de *Métoualis*, pour désigner les « Duodécimans » du Liban et de la Galilée septentrionale. Nos lexiques connaissent la forme *tawallā*, celle-ci également employée pour exprimer l'attachement aux 'Alides (7) ; mais *tawālā* n'avait

(1) *Mo'awia*, 143. Comp. la réponse de 'Omar II à propos de Šiffin et du *chameau*. Ġāḥiẓ, *Bayān*, II, 26, 3. Vainqueurs et vaincus de ces journées, tous réunis au ciel ; *Osd*, II, 144.

(2) Nouvelle preuve de la présence du tombeau en cette localité.

(3) Ġāḥiẓ, *Ḥotawān*, V, 58 ; il le déclare *تَبِيح*.

(4) Quand il cite des hétérodoxies, on ne sait jamais à quel point il les approuve. Cet auteur affecte de jouer avec toutes les expressions de la pensée. Il en profite pour étaler la souplesse de son esprit et les richesses de son étonnante érudition.

(5) Vers attribué à un Bédouin de 'Anaza ; Mas'ouđi, *Prairies*, V, 127.

(6) Comp. Ḍahabī, *Tadhkira al-ḥuffāz*, I, 288, à propos d'un *ḥāfiẓ* : « كان متواليًا... شيعيًا » (texte gracieusement indiqué par Goldziher) ; voir du même : *Vorlesungen über den Islam*, 244 ; notre article, *Sur la frontière Nord de la Terre Promise*, extrait de la revue *Les Etudes*, 20 Fév., 3 Mars 1899.

(7) متوالي لابي تراب ; Mas'ouđi, *Prairies*, V, 16, d. l. ; *تولى اهل البيت* ; Dinawari, *Aḥbār*, 249, 19 ; Qotaiba, *Ma'drif* (E) 73, 17 ; *تولى عليًا*, *Aj.*, XVIII, 146, 8 ; cf. Ṭab., *Annales*,



pas encore été enregistré avec ce sens spécial (1). Elle nous fournit l'étymologie (2) naturelle de la transcription « Métouali », déformation franque de *Motawâli*.

Mo'âwia, père de Yazîd, possédait, nous le savons, ses *ğolât*, partisans fanatiques du génial politique (3), après 'Omar, le véritable fondateur du califat arabe (4). Son fils a dû se contenter d'amis plus modérés, de simples *motawâli* (5). Sans être de leur nombre, le célèbre Gazâlî se montrait respectueux envers la mémoire, non seulement de Mo'âwia, mais de Yazîd (6). Voici comment il s'exprimait sur le compte de ce dernier : « Sa profession de l'islam est prouvée. Le reste ne l'est pas, à savoir qu'il ait ordonné ou approuvé Karbalâ (7). Il me paraît donc interdit de le maudire. Mais il est licite, préférable même d'appeler sur lui la miséricorde divine *التَّوَكُّلُ عَلَيْهِ فَجَائِزٌ بِلِ مُسْتَحَبٍّ* » (8). Aux *motawâli* de Yazîd il suffisait de développer ce genre d'argumentation et d'en déduire toutes les conséquences. L'écrit sur les « Manâqib de Yazîd » enregistrerait sans doute le résultat de ces déductions (9).

Leurs sympathies pour Yazîd rivalisaient-elles avec le culte des Mé-

---

II, 141, 1. I. S. *Tabaq.*, V, 241, 11 ; dans *Maqâtil at-talibiyyin* (attribué à l'auteur de l'*Ağâni*) p. 10, الرائي, ami de 'Alî.

(1) Le *Tâğ al-'Aroûs* ne la connaît pas. Voir pourtant Dozy, *Supplément*, II, 843, 2 col. : « prétendre être client de », ou mieux : être partisan, ami de...

(2) On a pensé encore à متأول ; car تأول est employé pour désigner le système sî'ite ; *Iqd'*, II, 274 ; cf. M. Hartmann, ZDPV, XXIV, 188. note. Enfin on a proposé le grec *ἐπίμαχον* 'Alî, dans la revue *Études de théologie* (Paris) 1859, I, 543.

(3) Voir plus haut, p. 18.

(4) Cf. *Mo'âwia*, 271-80.

(5) Littéral. des affectionnés.

(6) Cf. Goldziher, *op. cit.*, 141.

(7) وما صبر قتلًا للحسين ولا امره ولا أرضاه ذلك. Le Prophète défend de maudire, même d'injurier un simple musulman ; Ibn Mâgâ, *Sonan*, E, II, 240.

(8) Cf. Aḥmad Šalabî, *اختيار السؤل* (ms. n° 1002, Kruprulu, Constantinople) ; 'Askari, *Šaḍarât* (ms. B. Kh.), p. 74. Sur la modération de Ġazâlî, voir Goldziher, *Religion des Islam* (dans *Kultur der Gegenwart*), p. 117 ; idem, ZDMG, LVI, 142. Pour l'opinion de Ġazâlî sur Yazîd et sa discussion avec Al-Kaiyâ al-Harrâsî, voir Damiri, *Ḥatawân*, II, 181 (éd. Caire, 1321 H.), article فهد.

(9) Il a dû être aussi vide de données historiques que le « Kitâb Faḍâ'il Mo'âwia ».

toualis pour 'Alī ? Nous hésitons à le supposer. Ils nous apparaissent comme des modérés, défendant de le maudire, « *لئلا يُجتمَلَ وسيلةً إلى أبيه أو أحد الصحابة* », de peur d'atteindre par ricochet son père Mo'âwia ou un autre Compagnon » (1). Cette considération était de nature à impressionner tous les croyants de bonne foi. « Yazīd fut musulman, il s'était acquitté du devoir de la prière » (2). Autant de titres suffisants à la miséricorde d'Allah ! Ces « partisans » ont dû observer que la majorité des ḥadīṭ prophétiques, où Yazīd se trouve nommé, sont apocryphes et ne présentent aucune garantie d'authenticité : « Nous en avons cité les moins mauvais, dit Al-'Ainī, et ceux-là même ne valent rien » (3). Ainsi Mahomet maudit un jour Yazīd, porté entre les bras de Mo'âwia.

Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né ?

Telle eût été sans doute la réponse de Yazīd (4), s'il avait eu connaissance de ces récits tendancieux. Al-'Ainī ne manque pas d'insister sur l'énormité de l'anachronisme. Elle n'a pas empêché le calife Mo'taḍid d'incorporer ces pitoyables *mauḍū'āt* dans son édit, prescrivant de maudire les Omaiyyades (5). Une citation achèvera de montrer la valeur de cette collection. Le Prophète rencontre Mo'âwia, conduisant le petit Yazīd, monté sur un âne ; il s'empresse d'anathématiser tout le convoi : « *لَعَنَ اللَّهُ الرَّكْبَ وَالْقَتَدَ وَالنَّاسَ* » (6). D'aussi maladroites inventions n'ont pu embarrasser les amis de Yazīd. Leur nombre a toujours dû demeurer restreint.

(1) Al-'Ainī, *op. cit.*, 48. Pour l'attitude de Damas envers la mémoire de Yazīd, voir plus haut, p. 27-28. Le faubourg de Ṣālihiya, peuplé de Ḥanbalites ; Yāqūt, E. V, 333.

(2) *من المسلمين الصّالحين* ; Taḡribardī, *البحر الزاخر*, 193. Ḡazālī développe les mêmes arguments.

(3) Al-'Ainī, *op. cit.*, 49 : *لا يصحّ منها شيء. واجود ما ذكرناه على ضعف أسانيدِهِ وإتطاء بعضه*. Yazīd est également maudit par l'auteur du Pseudo-Balḥī (éd. Cl. Huart) ; voir plus haut, p. 26.

(4) Aucun auteur ne place sa naissance antérieurement à l'an 22 H., donc plus de dix ans après la mort de Mahomet. Al-Kaiyā al-Harrāsī, très hostile à Yazīd, le fait naître sous le califat de 'Otmān ; Qarmānī, *Aḥbār* (en marge d'Ibn al-Aṭīr), I, 281 ; Damīrī, *Ḥaiawdn*, I, 52 : II, 181.

(5) Voir plus haut, p. 18.

(6) Ṭab., *Annales*, III, 2169, 2170. On ne saisit pas la différence que le rédacteur a voulu mettre entre *قَتَد* et *نَاس*. Voir plus haut, p. 26, pour la malédiction de Mo'âwia.

Nous entendons parler de l'époque 'abbâside. Antérieurement il ne fût venu à l'esprit de personne de soulever ces misérables discussions.

Depuis l'avènement de la « dynastie bénie » les orthodoxes modérés devaient se contenter d'ajouter après le nom de Yazīd la formule opportuniste « عليه ما يستحق », à lui ce qui lui revient ! » (1) Expédient peu courageux ! Il permettait de dépister les rigueurs de la censure 'abbâside. A ces âmes timorées il paraissait préférable de se renfermer en une prudente neutralité (2), sans exprimer ni l'amour ni la haine, *sine ira et studio*. Ainsi, outre les Hanbalites, beaucoup de Šāfi'ites s'abstenaient de maudire Yazīd (3). 'Askarī, après avoir mentionné cette opinion mitoyenne, ajoute : « Je ne crois pas qu'il existe de nos jours un musulman favorable à Yazīd » (4). Quelques lignes auparavant, le même auteur avait pensé devoir résumer le verdict de la majorité islamite : celle-ci autorise la révolte contre des tyrans du genre de Yazīd et de Ḥaġġāġ (5). Sa'd ad-dīn at-Taftazānī se déclare ouvertement pour l'obligation de la malédiction (6). Taġribardī adopte la même attitude. C'est encore l'avis d'un autre auteur égyptien, beaucoup plus moderne, un certain Šobrāwī (7). Tous ces écrivains, pour fortifier leur opinion, se voient forcés de recou-

(1) Ainsi Aḥmad Šalabī dans *Aḥbār ad-Dowal*, ms. cité ; Taġribardī dans البحر الزاخر, 194, b. ; Qarmānī, *Aḥbār ad-Dowal* (en marge d'Ibn al-Aṭīr), I, 279. Comme variante on rencontre عليه من الله ما يستحق.

(2) Voir plus haut, p. 26. Au ḥadīṭ de Moslim, I, 528 : « Qui attaque Médine, Dieu le fera fondre comme le sel dans l'eau », Qarmānī, *op. cit.*, I, 281 fait ajouter par le Prophète, et sous le couvert de Moslim, cette finale : « Allah et les anges le maudissent ». Cette addition manque dans le *Šaḥīḥ* de Moslim, loc. cit., où toutes les variantes du ḥadīṭ se trouvent reproduites.

(3) Cf. Goldziher, ZDMG, LXVI, 141. Pourtant le Šāfi'ite al-Kaiyā al-Harrāsi se montre foncièrement hostile à Yazīd ; Damirī, *op. cit.*, I, 52 ; II, 181.

(4) 'Askarī, *غزوات الذهب* (ms. B. Kh.), p. 72. D'après le *Fihrist* (Plügel), 209, 18 ; Šāfi'ī *في التغيير* ; il est hostile à Mo'āwīa ; voir plus haut, p. 24.

(5) *الجمهور رأوا جواز الخروج على من كان مثل يزيد والحجاج* ; 'Askarī, *Šaḍardt*, loc. cit.

(6) *Šaḍardt*, 72 ; cf. Goldziher, *op. cit.*, 142, n. 1. L'auteur du *Faḥrī* use après le nom de Yazīd du لعنة الله.

(7) Auteur d'un livre *كتاب الاتحاف في حب الاشراق* ; p. 62 sqq., long chapitre *في حصر لمن* ; à la p. 67, il fait naître Yazīd à دريل (sic), localité que je n'arrive pas à identifier.

rir à l'apocryphe. Ainsi le pieux Omayyade 'Omar II aurait condamné à 20 coups de fouet un musulman, assez osé pour qualifier de calife le second des souverains sofiânides (1). Les seules épithètes, convenant à Yazîd, sont celles de بغيض, l'odieux, de خاير, de débauché, de désavoué par la « catholicité », *ġamā'a* islamite, comme jadis les tribus du désert désavouaient et mettaient au ban de la famille arabe les membres incorrigibles, ou compromettant l'honneur de la collectivité. Enfin Yazîd passe pour « le Pharaon » (2) de l'islam. Encore Pharaon était-il en comparaison de ce calife « un modèle de justice parmi ses sujets, بل كان فرعون اعدل في رعيته » (3). Nous terminerons par ce trait cette enquête sur le souvenir, laissé par le fils de Mo'âwia au sein de la société musulmane.

On a vu plus haut (p. 476) comment le jugèrent ses sujets chrétiens. En dehors des frontières du califat, l'opinion de la chrétienté paraît s'être montrée moins favorable ; elle aurait même fait écho aux imprécations du monde musulman.

Dans la formule grecque d'abjuration, imposée aux néophytes mahométans, avant leur admission au baptême (4), ceux-ci se voient invités à anathématiser, parmi plusieurs autres, le nom de 'Ιζιτ. M. Fr. Cumont propose d'y reconnaître notre calife (5). J'hésite à suivre sur ce point le savant archéologue. Parmi les nombreux personnages, figurant dans cette profession de foi, aucun (6) ne me paraît pouvoir être attribué d'une

(1) Taġribardi, البحر الزاخر (ms. Paris) p. 193 : Qarmānī, *Aḥbār* (en marge d'Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*) I, 284. Ce dernier auteur évite de lui donner le titre de calife ; voir plus haut, p. 25-26. En réalité 'Omar II s'est montré toujours bon Omayyade ; voir plus haut, p. 20.

(2) Le Pharaon de Moïse : le Qoran en a fait le type de l'obstination et de la tyrannie. D'après certains ḥadīṭ, il portait le nom de Walīd ; un nouveau trait à l'adresse des Omayyades.

(3) Ġāḥiẓ, رسالة في البغية, 1171, 5, d. I. ; *Ḥumīs*, II, 299, 2 ; Mas'ūdī, *Prairies*, V, 160 ; Damīrī, *Ḥaiaẓn*, I, 73. Voir plus haut, p. 26.

(4) Publié par M. Montet dans *Rev. hist. religions*, 1906<sup>1</sup>, p. 145, lequel identifie également notre Yazīd avec 'Ιζιτ.

(5) *L'origine de la formule grecque d'abjuration imposée aux musulmans*, extrait de *Rev. hist. religions*, 1911, pp. 1-8.

(6) Le 'Αβδελλῆς me semble un 'Abdallah quelconque et non 'Abdallah ibn Zobair

manière certaine aux années, postérieures à Mo'âwia. Dans cette constatation on voudrait retrouver un point de repère, servant à renseigner sur « la rédaction définitive » de la formule. Cette conclusion serait permise, si la confection du document témoignait d'une information, d'une compétence moins primitives. Or, dans sa forme actuelle, la compilation produit plutôt l'effet d'une véritable macédoine, combinée au petit bonheur, en opérant sur l'onomastique du premier siècle de l'hégire. Les doublets et les quiproquos y abondent. Ainsi le calife Aboû Bakr se trouve confondu avec le Taqafite Aboû Bakra, le frère de Ziâd ibn Abîhi (1). Ces erreurs substantielles me paraissent difficiles à expliquer, si le document date du 7<sup>e</sup> siècle de notre ère. Encore plus, si l'on suppose que le rédacteur de la formule d'abjuration a eu sous les yeux le *De Hæresibus* de S. Jean Damascène ou une source commune à tous les deux (2). L'écrit de Damascène dénote une profonde connaissance des choses de l'islam primitif (3), éloge s'adaptant malaisément à la compilation grecque (4).

Un document, rédigé en Syrie avant la fin du 7<sup>e</sup> siècle, eût difficilement désigné Yazîd aux anathèmes des néophytes. Ce nom n'inspirait aux chrétiens, on l'a vu plus haut, aucune répugnance, et moins qu'à personne, aux Sargôûnides (5), si intimement liés avec la famille d'Aboû So-

---

l'anticalife. Ce personnage, réfugié en Arabie, ne s'est jamais trouvé en contact avec les chrétiens. Ceux-ci ne pouvaient lui en vouloir.

(1) Cf. *Ziâd ibn Abîhi*, 19-20. Omm Kolthûm, fille, devient la femme de Mahomet.

(2) Voir Cumont, *loc. cit.*

(3) Cf. C. H. Becker dans *Zeits. f. Assyriol.* XXVI, 177 sqq. : *Christliche Polemik und islamische Dogmatik*.

(4) Si la formule grecque appartient au 7<sup>e</sup> siècle, elle contiendrait la plus ancienne attestation écrite des *ḥadîṭ* eschatologiques ; voir *Rev. hist. relig.*, 1906<sup>1</sup>, pp. 149, 150, 151.

(5) Cf. *Mo'âwia*, voir *Damascène* à l'index.

fiân. A notre avis, la rédaction de la pièce byzantine est postérieure à la chute des Omayyades. 'Iẓīr me paraît un nom pris au hasard dans l'onomastique du premier siècle de l'hégire, où il figure si fréquemment. Le choix date vraisemblablement de la période 'abbâside, époque où le nom de Yazîd était devenu synonyme de tyran. Si toutefois il a eu en vue un personnage déterminé, le compilateur grec a dû songer de préférence à Yazîd, le frère aîné de Mo'âwia, un des conquérants de Damas et de la Syrie (1). A ces titres, son nom a pu se graver dans la mémoire des Byzantins. Rien de pareil avec le fils de Mo'âwia. A l'égard des Impériaux, sa politique militaire se borna à la défensive (2), sauf à entretenir avec eux des relations pacifiques.

\*  
\* \*

Tel fut le règne de ce prince. On y surprend l'action incessante de la fatalité, accumulant une série de catastrophes, inouïes dans les annales musulmanes. Le sixième successeur de Mahomet ne fit que passer, et à une heure néfaste, sur un trône, ensanglanté par la fin tragique de trois califes. Il aurait fallu le génie de Mo'âwia pour marquer une halte momentanée dans la dangereuse crise de croissance, traversée par l'empire arabe. A Yazîd la coalition antiomaiyade avait juré de faire expier l'interminable règne et les trop constants succès de son père. Tout se retourna contre le nouveau souverain, jusqu'à la période de paix profonde, assurée au califat par cet incomparable homme d'Etat. Préjugés religieux, calculs d'ambition déjoués, prétentions dynastiques des descendants de Mahomet, protestations des provinces (3), se disant sacrifiées à l'hégémonie

(1) Voir *Yazîd ibn Abi Sofîan* à l'index de Mo'âwia.

(2) Voir plus haut.

(3) On y semble persuadé que tous les grands postes sont, de droit, réservés aux Syriens, اشراف اهل الشام ; cf. Tab., *Annales*, II, 190, 14.

de la Syrie : tout ce faisceau de haines, de rancunes, bridées par la souple ténacité de Mo'âwia, éclata à l'avènement de Yazîd. Leur violence prit à l'improviste son successeur ; leur opiniâtreté explique ses malheurs, l'échec complet de son incontestable bonne volonté et de ses remarquables dons d'intelligence. Il usa son énergie très réelle dans la répression d'incessantes guerres civiles. Mené de Karbalâ à la Harra, de l'Iraq au Hîgâz, de Médine à la Mecque, pas un instant il ne put laisser en repos le glaive, rentré au fourreau depuis « l'année de la réunion », par son père, véritable *princeps pacis* au dedans des limites du califat.

La valeur des armes syriennes, en forçant la révolte dans son dernier retranchement, allait lui permettre de reprendre la politique pacificatrice de Mo'âwia. Rêve prématuré ! Pour le réaliser, il avait conclu la paix avec Byzance, afin de se vouer à l'expansion intérieure, au relèvement de l'agriculture, à la réforme de l'administration. Trois ans et demi de déceptions, épreuve cruelle pour « la fougue omaiyade, وثبة اعموية » du calife, n'avaient pu triompher de cette détermination. A ce moment, il se vit brusquement arrêté par la mort, coïncidant avec l'incendie de la Ka'ba (1).

C'en était trop pour la mémoire d'un souverain, déjà rendu responsable de la mort de Hosain et du sac de Médine. Jusqu'au dernier moment, la fatalité s'acharnera sur le fils de l'heureux politique que fut Mo'âwia. On a vu plus haut comment l'opinion musulmane s'obstine à lui en demander compte, comment elle associe son nom à celui des plus odieux tyrans. Rien ne me paraît mieux résumer les impressions, laissées par cette tragique histoire, que la mélancolique épitaphe, gravée sur une tombe romaine de la Renaissance (2) :

*Proh dolor, quantum refert in quae tempora vel optimi cujusque virtus incidat !*

(1) Cf. *Nagâ'ir Garir* 486, 18. Sur cette coïncidence plus ou moins exacte, voir Wellhausen, *Reich*, 104.

(2) Voir L. Pastor, *Storia dei Papi : Papi del Rinascimento*, IV, 140.

L'histoire impartiale reformera sans doute les jugements passionnés des contemporains. Après Mo'âwia, le calife Yazîd bénéficiera lui aussi d'un revirement d'opinion en faveur des Omayyades (1).

---

(1) Le Prof. Goldziher m'écrit plaisamment qu'au **لعمري الله** nous pouvons désormais substituer le **رضي الله عنه** après le nom de Yazid. Souhaitons que l'opinion musulmane donne son adhésion à ce verdict de notre **امير المؤمنين في الحديث** !

---



## LE CALIFAT DE YAZID I<sup>er</sup>

PAR H. LAMMENS, S. J.

(cf. *MFO*, IV, 232 sqq. ; V<sup>1</sup>, 79 sqq. ; V<sup>2</sup>, 589 sqq. ; VI, 401 sqq.).

### ADDITIONS \*

P. 16, ligne 3. Mo'âwia qualifié de *Mobaššar*. Allah compte trois *amîn* : à savoir : Gabriel, Mahomet, Mo'âwia ; Dahabî, *Mizân*, E. I, 233 ; II, 133 ; III, 15.

P. 22, note 5. Le Prof. Goldziher m'écrit que dans la formule لا تصلوا عليهم il reconnaît non la *tašlia* mais la صلاة الجنائر Comp. la prédiction attribuée à Mahomet: «Un temps viendra où يصلون فيه على المجاج » *Montahab kanz al-'Ommâl*, V, 454, bas. Pour la *tašlia* accordée à des profanes, même après l'hégire, cf. Aboû Dahbal al-Gomahî, *Divan* (Krenkow), III, 9; Has-sân ibn Tâbit, *Divan*, LXXV, 1. I. S. *Tabaq'*, VI, 25, 4 (vers) صلى على com-  
porte le sens de prier *derrière* et celui de : prononcer la *tašlia* = reconnais-  
sance politique. Pour صلى الله عليه cf. Nöldeke, *Neue Beitr. z. sem. Sprach-  
wiss.*, 29.

P. 62, ligne 1. Voir notre *Faṭima*, p. 1 sqq.

---

\* Les chiffres renvoient à la pagination des Tirages à part, celle qui est marquée avec un crochet [ ].

P. 62, n. 6. Par ailleurs les Arabes considéraient les jumeaux comme physiquement plus débiles; cf. Goldziher, *Hotai'a*, *Divan*, LXVIII, v. 7. *نَجْبَة مَذْكَار* femme ayant beaucoup d'enfants mâles; *Naqā'id Garīr*, 871, 6 v. Exemples de familles prolifiques; Qotaiba, *Ma'arīf*, E. 97, 100, 102, 205.

P. 65, ligne 13 sqq. Ajoutez les dictons attribués au Prophète: *ان لقریش علیکم حقاً*; Hanbal, *Mosnad*, II, 270, 4; *الملك في قریش* et il ajoute (donc *post eventum*) *الاذان في الحبشة* (allusion au muezzin Bilal); *ibid.*, II, 344, 3; *الحلاقة في قریش والحكم في الانتصار والدعوة في الحبشة*; *ibid.*, IV, 185. S'il ne redoutait d'exalter la présomption de Qorais, Mahomet leur révélerait *ما لها [Qorais] عند الله*. Défense aux Bédouins de maudire Qorais; *ibid.*, IV, 185; VI, 384, bas. Autre *ḥadīṭ* sur l'hégémonie de Qorais, suivi de neuf lettres isolées. Son fils, éditeur du *Mosnad* (IV, 91, 15), les accompagne de cette remarque: *كذا كان في كتاب أبي مقطع*.

P. 74, l. 3. Sur la date de la conversion de 'Alī, voir les réserves articulées dans *Faṭīma*, 24-26.

P. 81, note 1. Cf. notre *Berceau de l'islam*, I, 276 sqq., où on les retrouvera.

P. 88, note 5. Ajoutez le dicton de Mahomet: « la perte de ma nation sera *روئس امراء أغيلة سفهاء* من قریش », variante: *على يد غلبة سفهاء* من قریش; Hanbal, *Mosnad*, II, 288, 299, 824, bas. Ces *ḥadīṭ* prétendent viser les Omayyades.

P. 94, vers 3°. Le Prof. Ign. Guidi (*Riv. stud. or.*, VI, 187) cite la variante de l'édition du Caire de *Maṣ'ūdī* (II, 55): « *أه! لو أن لنا الوفا* »: « si nous étions des milliers! ». Pour le cinquième vers, au lieu de *خشبنا النبط* il propose de lire *خشبنا الغيظ* et ensuite de traduire: « siamo pieni e ricolmi di sdegno ». Ces deux corrections ou variantes méritent considération.

P. 97, note 4. Pour le chiffre de quatre remplaçants éventuels, ajoutez *Balāḍorī*, *Fotoūh*, 302-303.

P. 100, ligne 3. Pour le cérémonial de la *ba'i'a* comp. Hanbal, *Mosnad*, IV, 152, 2 d. l. Il est dit de Mahomet que *مَسَحَ عَلَى يَدِهِ*. Après l'abdication de Hasan fils de 'Alī, l'Anṣārien Qais fait à contre-cœur la *ba'i'a* au calife Mo'āwīa: *فَأَلْفَى لِقَيْسٍ كُرْبِيٍّ وَجَلَسَ مَعَاوِيَةَ عَلَى سَرِيرِهِ... فَوَضَعَ [قَيْسٌ] يَدَهُ عَلَى فُخْذِهِ*: Mo'āwīa.

ولم يدها الى معاوية فجثا معاوية على سريريه واكب على قيس حتى مسح يده على يده فما رفع قيس يده  
*Maqâtîl at-Tâlibiyyîn*, p. 39.

P. 105, n. 2. Pour l'attribution de ce traité à Ibn Gauzî voir plus haut, p. 482.

P. 109, l. 15. Il vaut mieux traduire : « Voilà le Bédouin auquel il a confié le souverain pouvoir. » Les Qaisites affectent de croire que le califat va être gouverné par un Kalbite. Cet Ibn Baḥdal est Ḥassân ibn Mâlik; voir notre notice dans *Encyclop. de l'islam*, II, s. v.

P. 114. 'Abdallah ibn 'Amrou aurait pendant plusieurs années gouverné l'Égypte; Tab., *Annales*, II, 84. Son embonpoint; Qotaiba, *Ma'ârif*, E. 97; ses austérités; Ḥanbal, *Mosnad*, II, 164, 165, 188, 197. Mo'âwia lui avait déjà interdit de répandre ses ḥadîṭ; Ḥanbal, *Mosnad*, II, 167, 198; avec raison! Il annonçait انه سيكون ملك من قحطان. Lui et 'Anbasa, frère de Mo'âwia, se disputent un domaine les armes en main; Ḥanbal, *Mosnad*, II, 206; IV, 94, haut.

P. 118, l. 3. Comp. Ḥanbal, *Mosnad*, III, 110; autre comparaison « comme une ورقة بيضاء »; *ibid.*, 202 (récit parallèle).

P. 125, n. 1. Pour 'Obaidallah et la grammaire, le Prof. Goldziher y voit avec raison une réplique à la légende šī'ite, attribuant le même rôle à 'Alī. (lettre particulière). On avait déjà fait le même honneur à Ziad, le père de 'Obaidallah.

P. 129-130. A la place d'Aboû Barza, on nomme aussi son frère 'Abdallah; I. S. *Tabaq.*, IV<sup>2</sup>, 35, 23. Avant sa conversion, il avait exercé les fonctions de *kāhin* et de juge parmi les Juifs. Il y aurait donc eu des Juifs parmi les Banoû Aslam, tribu voisine de Médine; cf. Wāḥidī, *Asbāb an-nozoûl*, 119, 121.

P. 130, n. 1. Ajoutez Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 421. A un autre Compagnon fort obscur, 'A'id ibn 'Amrou, notre 'Obaidallah aurait dit : انك لمن حثالة اصحاب محمد صلم; scandale de l'interpellé; Qotaiba, *Ma'ârif*, E. 101, 11.

P. 131, n. 1. Après Tab., *Annales*, ajoutez I. S. *Tabaq.*, VI, 116.

P. 136, l. 13. La mère de Moslim était une esclave syrienne : *Maqātil at-Ṭālibiyīn*, 31.

P. 136, n. 7. Lisez : حَرَمَتْنَا, *ḥaramtanā*, tu nous a privés, laissés dans le besoin.

P. 146, l. 2. Lisez : incendie de la Ka'ba.

P. 156, n. 4. Cette note doit être placée avant la note 1.

P. 161, n. 2. Cette même augmentation aurait été accordée par 'Alī, après la journée du Chameau et par son fils Hasan à son avènement ; « depuis lors, continue le *Maqātil at-Ṭālibiyīn*, tous les califes agirent de même » (p. 21).

P. 161, n. 4. Le premier Moharram — d'après le *Maqātil*, p. 31 — serait un mercredi, اخرجنا ذلك بالحساب الهندي من سائر الاربعات, par conséquent, affirme ce recueil, « le 18 Moharram ne peut être un lundi. »

P. 163, l. 1. Wellhausen, *Reste*<sup>2</sup>, 128, propose une autre explication pour le geste de Hosain. Voir aussi *Imbalsamazione preventiva* dans G. Meloni, *Saggi di filologia semitica*, p. 274-83.

P. 163, n. 1. Ajoutez Wāqidī, Kr., 222, 229, 347; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 259, 5; Bakrī, *Mo'gam*, 224.

P. 167, n. 1. A la 4<sup>e</sup> ligne supprimez la virgule après Mo'āwia ; il s'agit du fils et successeur de Yazīd 1<sup>er</sup>. Pour le sens de *dīn* ajoutez le vers cité, I. S. *Tabaq.*, VI, 324, 11. A ceux qui s'apprêtent à piller ses tentes à Karbala, Hosain dit : « n'avez-vous pas de *dīn* ? » *Maqātil at-Ṭālibiyīn*, 48.

P. 169, 4 a. d. l. Au lieu de mouton, lisez : chameau (جَزور).

P. 178, n. 4. Pour la soif des 'Alides à Karbala, comp. la réflexion de Baḡdādī (citée par Friedländer, *Jour. Amer. or. soc.*, XXX, 30) : وقد مات ابنُ الحسين واصحابه بكربلاء عطشاً ولم ينبع لهم ماء فضلاً عن عسلٍ وسمنٍ. Les Šī'ites parlaient d'une source « de miel et de beurre réservée à 'Alī. »

P. 183, l. 1-5. Aboū Dahbal al-Ġomaḥī est un des rares poètes qui aient loué Hosain ; Yāqoūt, *Mo'gam*, E. VI, 52. Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divan*, 184, 1-2 mentionne قَتْلَى بِالطَّنْفِ mais sans nommer Hosain. Pour expliquer la rareté des élégies consacrées à Karbalā et à Hosain, l'auteur

des *Mağâtîl*, 49, bas, l'attribue à la crainte des Omayyades. Il ne connaît en ce genre que جماعة من متأخري الشعراء. Encore ne prend-il pas la peine de préciser. Les morts de la Harra ont trouvé plus de faveur auprès des poètes.

P. 185, n. 1. Corrigez : *Moraṣṣa'* (Seybold).

P. 187, l. 21 sqq. Le silence accompagne le jeûne ; I. S. *Tabaq.*, VI, 212, 9, Le silence est une pratique recommandée les jours de jeûne. Il est spécialement interdit ان يحمل (où حمل se trouve expliqué par سب) ; Hanbal, *Mosnad*, II, 245 ; 286, 10 ; 420. Protestations contre l'adjonction du silence au jeûne ; cette réaction affirme la réalité de la pratique ; Hanbal, *Mosnad*, IV, 168, 10 ; VI, 244, 5. Quand Mahomet jeûne, il observe le silence et évite même de répondre aux salutations ; *ibid.*, VI, 310, 7 ; Ibn Māga, *Sonan*, E. I, 266. Pour Qoran, 19, 27, cf. *Tab.*, *Tafsîr*, XVI, 50, يعني بالصوم الصمت.

P. 188, l. 8. Aboû Horaira, encore un ascète ventru et corpulent, كان به ثقل. En compagnie du Prophète et appuyé sur lui, il essaie de monter un âne ; tous trois roulent par terre ; cf. Maqdisî, خلاصة السيد (ms. B.Kh.) 18 b, 19 a. Moṣ'ab, frère d'Ibn Zobair, qualifié de *nāsik* dans la même pièce où on le montre fauchant les têtes ; Ibn Qais ar-Roqayyât, *Divan*, 230, v. 2.

P. 188, n. 2. Le صوم الدهر consiste à jeûner les 13, 14, 15 du mois ; ce sont les غر ou أيام بيض ; Ibn al-Aṭîr, *Gāmi' al-Oṣūl*, (ms. Berlin) 163 b, 185. Comp. Hanbal, *Mosnad*, II, 188, صيام شهره وقيامه où قيام = prière ; IV, 22 « jeûner trois jours par mois » est un صيام حسن.

P. 188, n. 3. Stations en prières auprès des colonnes (on trouve aussi في هذا العمود) ; I. S. *Tabaq.*, VI, 131, 3 ; Hanbal, *Mosnad*, II, 167 ; 198, 11 ; IV, 138 d. l. ; VI, 4.

P. 191, n. 2. Comp. la « très fière nation des Sarrasins » ; *Martyrologe romain*, 7 Février, à propos de Māwia, reine des Arabes.

P. 192-193. Comp. notre *Berceau de l'islam*, I, 77-78, 79 sqq. ; Ibn Qais ar-Roqayyât, *Divan*, LIX, 10 ; Aboû Dahbal, *Divan*, III, 12.

P. 201, l. 1 sqq. Après l'expulsion des Banoû Qoraiza, les Anṣārs, et tout le premier le généreux Aboû Talḥa, réclament à Mahomet les

palmyres qu'ils lui avaient cédés; Hanbal, III, 219, 3 sqq. Comp. Caetani, *Studi di storia orientale*, III, 77 sqq. Au début de leur séjour à Médine les « musulmans demeurent jour et nuit sous les armes »; ils se sentent mal vus; Wāhidi, *Asbāb an-nozo'ul*, 247, 248.

P. 204, l. 2. Ces *otm* auraient encore subsisté à Médine sous le califat de Mo'āwīa; Ḥassān ibn Tābit, *Divān*, (Hirschfeld); scolion sur CIII: p. 77. حائط fortifiés à Médine « en forme de *handug* », شبه الخندقين; *ibid.*, scolion, p. 83. Sur leur destruction, cf. Mas'ūdī, *Tanbih*, 206, 20. Voir sur les *otm*, renseignements réunis par Kowalski, *Diwān des Qais ibn al-Ḥaṭim*, XV sqq.

P. 205, n. 1. Comprenez : la colère d'A. Bakr.

P. 211, l. 11. Lisez : 'Oṭmān ibn Moḥammad ibn abi Sofān. Comp. Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 118; 4. تنحى به أهلها [Médine] ففي سبيل كانت وقعة الحرة. Plus extraordinaire paraît l'appréciation du même, p. 118. 5, sur 'Otba, le frère de Mo'āwīa : « كان يصفى », il manquait d'intelligence »!

P. 217, n. 2. Supprimez la correction; lire : *Aḡ.*, I, 12; Ya'-qūbī, etc.

P. 220, n. 1. Dans la colère on jette la '*imāma*'; Abou Dahbal al-Ḡomahī, *Divān*, VIII, 3; femme furieuse l'arrache à son mari; Hanbal, *Mosnad*, IV, 427, 429. 'Alī détache son turban et se proclame innocent du sang de 'Oṭmān; I. S. *Tabaq*; III<sup>2</sup>, 47, bas.

P. 220, n. 7. Avant Oḥod, Abou Bakr et 'Omar l'imposent à Mahomet; Wāqidi, Kr; 213, 3. Le Prophète la confère à 'Abdarrahmān ibn 'Auf avant l'expédition contre Doūmat al-Ḡandal; نعيم سؤد = sayyid; Omayya ibn abi's-Salt, *Divān* (Schulthess), p. 29, v. 6. Comp. *Montaḥab kanz al-'ommāl*, VI, 200.

P. 221, n. 4. Ibn al-Gaṣīl se fait prêter l'hommage, *ba'i'a*; Hanbal, *Mosnad*, IV, 1. « La coutume du *خلع* se maintint longtemps. Voici un texte de Sobki, طبقات الشافعية, II, 175, concernant l'époque d'Ibn Ṭoūloūn : وقف « عند المنبر يوم الجمعة وقال أبا الحسن أشهدكم أني خلعت أبا أحمد كما يخلع الخاتم من الأصبع » (Lettre du Prof. Goldziher). 'Amrou ibn al-'Aṣi au congrès de Adroḥ : « Je dépose 'Alī comme je dépose ma sandale »; Balāḍorī, *Ansāb*, 524 b.

P. 227, n. 4. Un Morrite est افتك الناس; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 175, 1.

Comp. la notice de l'impitoyable Morrite Hâriṭ ibn Zālim; *Ag.*, X, 17, etc.

P. 228, n. 3. Lisez *Misma'*. Pour les généraux borgnes, ajoutez : I. S. *Tabaq.*, VI, 13.

P. 238, n. 1. Lisez : Yāqoūt, *Mo'gam*, II, 252, etc. Propriétés à Médine au milieu de la *harra* : une حديقة; Ḥanbal, *Mosnad*, II, 296, 5 ; النخلات بين الحرتين ; *ibid.*, II, 306, bas pâturages ; *ibid.*, III, 233, 15.

P. 240. Sur les Wādis de Médine, voir Ya'qoūbī, *Géogr.*, 312; sous Mahomet, le Boṭhān, concurremment avec le 'Aqīq, est utilisé comme terrain de pacage; Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 154, bas ; après Oḥod le lit du Qanāt change de direction et passe sur les tombes des martyrs; Wāqidi, Kr, 246, 10.

P. 243, n. 3. Ajoutez : Ibn Rosteh, *Géogr.*, 198, 3 d. 1. Le chef médinois Ibn Obaïy possède son minbar ; Wāqidi, Kr., 309, 2 d. 1.

P. 247, n. 4. Ils auraient pris la fuite à Oḥod ; Wāqidi, Kr., 279, 9 ; 310, d. 1.

P. 248, l. 1. Pour la guerre, le Prophète s'habille également de soie ; Ibn Māga, *Sonan*, E. 98. Comp. *Fātima*, 71-72.

P. 261, n. 2. Morrites établis au Haurān ; Ya'qoūbī, *Géogr.*, 326, 7.

P. 265, n. 1. Ce ḥadīṭ de Ḥanbal, VI, 90, est attribué à Omm Salama, morte l'an 59 H.

P. 266, l. 10 sqq. Ibn Qais ar-Roqaiyât, *Divan*, 182, v. 5, le panégyriste d'Ibn Zobair, attribua plus tard l'incendie aux « hommes de Laḥm, de 'Akk, de Godām, de Himiar et de Ṣodā' ». Nos annalistes se seront inspirés de ce vers pour déterminer (voir plus haut) la composition du corps expéditionnaire syrien.

P. 275, 3. l. Pour la généalogie vacillante de Qodā'a, voir *Nagā'id Garīr*, 104, v. 24; Ġāhiz, *Ḥaiawān*, IV, 107, bas.

P. 276, n. 5. Lisez : *guère*. Comme l'indique l'expression *Kitāb Allah*, les vers sont difficilement antérieurs à la période préislamique. On les a attribués à 'Abīd, comme au plus en vue parmi les poètes Asadites. Mais on leur assigne également d'autres auteurs parmi les Banoū Asad ;

cf. *Divan* de 'Abid ibn al-Abras (éd. Lyall), 87, 3.

P. 278, l. 10. « J'éprouve de la peine à croire que les tribus qaisites, au temps des Sofiânides, n'aient pas déjà joué un rôle dans le désert de Syrie. Beaucoup d'indices me paraissent montrer que leur avance vers le Nord avait alors fortement commencé. Sinon ils n'auraient pu, immédiatement après la chute de cette dynastie, opérer une aussi retentissante entrée en scène. Peu s'en est fallu que la bataille décisive pour Ibn Zobair ne fût gagnée par les Qais, c'est-à-dire par des partisans antérieurs des Sofiânides. » (*Lettre* de Nöldeke). En une fois Mo'âwia pensionne 4,000 Qaisites de l'armée syrienne; *Ağ.*, XVIII, 70, 3-4.

P. 283, n. 7. Pour la délimitation du Higâz, cf. notre *Berceau de l'islam*, I, 13 sqq; notre article *L'ancienne frontière entre la Syrie et le Higâz* dans *Bulletin de l'Institut français du Caire*, T. XIV, 69-96.

P. 286, bas. Propagande juive à Médine. Les clans juifs et ansâriens y sont fréquemment apparentés; Wāhidī, *Asbāb an-nozūl*, 88, 6, d. l. Quand les Médinoises craignaient pour la vie de leurs nourrissons, elles les vouaient au judaïsme; Wāhidī, *op. cit.*, 58, كانت المرأة من نساء الانصار تكون مقلاة فتجعل على نفسها ان عاش لها ولد ان تحوذة. Ces enfants grandissent et vivent ensuite parmi les Juifs. Wāhidī, *loc. cit.*, 59; cf. notre mémoire *Les Juifs à la Mecque*, dans *Recherches de sc. relig.*, VIII, 145 sqq.

P. 290, l. 4. Cf. *Berceau de l'islam*, I, 320, n. 2.

P. 290, l. 19. « Tué en Syrie par les chrétiens »; Qotaiba, *Ma'arif*, E. 20, 83.

P. 294, l. 17. « Je croirais volontiers que dans la nomination d'O-sāma un des motifs a été d'inspirer au chef un zèle spécial pour le devoir de la vengeance. » (*Lettre* de Nöldeke). La remarque est subtile!

P. 299, l. 18. Lisez : ... وقد نزل. Sur le christianisme des Tanoūh de Syrie, à l'époque de l'hégire, cf. Hanbal, *Mosnad*, IV, 75, 7-9.

P. 299, n. 8. 'Abdalmadān musulmans, d'après Ibn Doraid, *Istiqāq*, 238.

P. 303, l. 20. Le trait est attribué au père de Zinbā', l'aïeul de Raub, dans Ibn Māga, *Sonan*, E. I, 78.

P. 304, n. 4. Lisez : *Haiwān*, VI, 31; comp. I, 122.



P. 304, n. 5. Ajoutez: Ibn al-Aṭīr, *Nihāia*, IV, 149, Zinbā' aurait maltraité le futur calife 'Omar (antérieurement à l'hégire); lequel essayait de frauder à la frontière syrienne; Māwardī, *A'lām an-nobouwa*, 137. *Inde irae!*

P. 305, n. 3. Ajoutez: Ġāhiz, *Bayān*, I, 137, 5; Qotaiba, 'Oyoūn, 127, 4. Eloquence de Rauḥ; Ġāhiz, *Bayān*, I, 132, 137. Rauḥ dans l'intimité de Mo'āwia; *Aḡ.*, XV, 30.

P. 317, n. 2. Cf. *Naḡā'id Ḡarīr*, 428, 14.

P. 320, n. 3. Pour Arwād = Cyzique, cf. *Der Islam*, IV, 153. Pour l'occupation de Rhodes, voir Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 75.

P. 323, l. 5. Si toutefois on n'a pas confondu *Isaurie* et *Syrie*, confusion dont on connaît des exemples (cf. Tab., *Annales*, I, 1568, 4-6) et facilitée par la graphie arabe: سوربة et سوربة.

P. 328, n. 1. Comp. 'Amir ibn at-Ṭofail, *Divan* (éd. Lyall), II, 29; il s'agit du tribut:

يُؤَدُّهُ عَلَى رَغَمِ صَفَارًا وَيُعْطُونَا الْمَقَادَةَ وَالرِّمَامَا

P. 331, n. 4. Cf. Omaiya ibn Abi's-Salt, *Divan*, la pièce XX.

P. 333, l. 3 sqq. Sur Naḡrān, on pourra consulter *Leges Homeritarum* dans P. G. Migne, T. LXXXVI.

P. 334, n. 5. « A mon avis, *itāwa* vient de أتي, nouveau-venu, étranger. De même أتي désigne une inondation soudaine. » (Nöldeke, *lettre*). *Itāwa* signifierait donc dans le principe une taxe sur les étrangers; comp. la note 5, p. 333. Pour *ati*, inondation, comp. كَمْوَجِ الْإِثْيِ الْمَزِيدِ التَّرَاكِبِ; Qais ibn al-Ḥaṭīm, *Divan*, IV, 14; XIII, 18.

P. 335, l. 6 sqq. Le Prof. Nöldeke me fait remarquer que le vers est *ḡāhili*; Ġāhiz, *Ḥaiawān*, VI, 44 le déclare formellement. Je me suis laissé égarer par la qualification de *hārīgī*. Le souverain visé est donc, observe Nöldeke, le roi de Perse et le poète جابر بن حنّى التغلبي. Cf. *Mosaddaliyāt*, Thorbeke, n° 35; Qotaiba, *Poesis*, 40, 2 sqq., auxquels renvoie Nöldeke.

P. 338, n. 1. Evêques de Naḡrān: Wāḥidī, *Asbāb an-nozoūl*, 300 Ibn Doraid, *Istiqāq*, 259, 5.

P. 338, n. 4. « Je croirais volontiers que dans cette signification spéciale عاقب est d'origine sabéenne ou du moins sud-arabe. Le وزن فاعل n'est pas d'usage en éthiopien pour cette sorte de substantifs. » (Nöldeke).

P. 340, n. 3. Supplication « par les deux habits » du calife ; *Aḡ*, XII, 32, 15.

P. 343, n. 7. « Il me semble hautement probable que les marchands de Naḡrān ont prélevé des intérêts et même assez élevés pour que ce با ait pu facilement être retourné contre eux. » (Nöldeke).

P. 344, n. 1. 800,000 dirhems pour 200 *holla* semble un chiffre exorbitant ; mais Balāḡorī, *Fotoḡh*, 68, 7 est formel ! La fin de cette note a été imprimée peu après la publication de *Fāṭima*. Nous ne conservons donc aucune illusion sur la faible *valeur historique* des prolixes détails sur la garde-robe d'Aboūl-Qāsim, enregistrés dans *Fāṭima*, 69-72. Comp. *Yazīd*, 424, et *Berceau*, I, p. XII. On peut prier avec des habits tissés par un infidèle ; Šāfi'ī, *Kitāb al-Omm*, I, 47.

P. 357, n. 4. Chrétiens à Médine, sous 'Omar, viennent se plaindre des exactions ; Aboū Yoūsof, *Harāḡ*, 79. Marchands Coptes y résident à la même époque : Maqrīzī, *Hiṭat*, E. II, 121, 35.

P. 358, n. 6. « Cette dérivation me paraît hardie. » (Snouck Hurgronje, *lettre*). Pour كتاب = شرط cf. Azraqī, *Wüst.*, 151, 6 d. l. ; 166, 4 ; Aboū Yoūsof, *Harāḡ*, 129, il s'agit de la convention de Ḥodaibiya.

P. 360, n. 5. 'Alī et les chrétiens arabes ; Šāfi'ī, *Kitāb al-Omm*, II, 196.

P. 362, 3 a. d. l. Aux chrétiens arabes 'Omar conteste la qualité de Kitābīs ; cf. Šāfi'ī, *op. cit.* II, 196.

P. 362, n. 1. Juif du clan médinois des Banoū Zafar ; Šāfi'ī, *Kitāb al-Omm*, III, 82, 7.

P. 363, n. 2. La poule, animal étranger pour les anciens poètes ; cf. Cheikho, *Maṣriq*, 1913, p. 683. Sainteté idéale de la Mecque ; Azraqī, *Wüst.*, 361 sqq. (comp. 364-65). Même le commerce du blé y serait vu de mauvais œil, *ibid.*, 391 sqq., 393 ; *Chroniken Wüst*, III, 16-17, la location des maisons serait seulement tolérée. Or les Mecquois en vivent ; Maqdisī, *Géogr.*, 74, 6.

P. 369, n. 2. D'après Balāḍorī, *Fotoūh*, 66, 2, la communauté des Naḡrānites aurait subsisté jusqu'au temps du juriste Yaḥiā ibn Adam.

P. 378, n. 3. A la 3<sup>e</sup> l., lire : رسول الله. Pour la note précédente, comp. Aboū Yoūsof, *Harāḡ*, 13, 12 : كان الصفي يوم خيبر صفيّة.

P. 381, n. 3. Comp. 'Iqd', II, 97, 6 d. 1. : قال أسامري انت لا تمس. Samaritains nommés dans *Naqā'id Garīr*, 165, 17; 331, 6. Cf. 'Omari, *At-ta'rif fi'l-mostalah as-sarīf*, 144, 154.

P. 391, n. 4. Yāqoūt, E. III, 330. Les Arabes de Syrie «nā'ib de César», lèvent dans leurs districts un dinar de capitation.

P. 393, bas. 'Omar sans cesse consulté par ses fonctionnaires; Yaḥiā, *Harāḡ*, 32, 111, 125, 126 et *passim*.

P. 397, l. 8. Cf. Ya'qoūbī, *Hist.*, II, 176, 12 : 'Omar avoue qu'il a usé du *ta'līf* pour accorder des passe-droits et garder les mains libres.

P. 397, 2 d. l. 'Amrou ibn al-'Aṣī part pour l'Égypte sans son autorisation; Kindī, *Governors of Egypt*, (Guest), 8. Les « Arabes s'étaient lancés à l'étourdie dans cette aventure »; J. Maspero, *Organisation militaire de l'Égypte byzantine*, 33-34. 'Omar s'avoue impuissant pour dominer l'anarchie de l'Iraq; Qotaiba, *Ma'arīf*, E. 136, 8 d. l. Il a peur des Arabes; Tab., *Annales*, I, 2746, 13 : لَأَنَا إِشْدَ مِنْهُمْ فَرَقًا مِنْهُمْ مَنِي.

P. 400, l. 17. Ce Šorāḥbil me paraît avoir été un de ces condottieri étrangers, de ces *Aḥābīs* bédouins, *ḥalīf* vrai ou supposé de Qoraīs. Voir notre étude sur les *Aḥābīs* dans *Jour. Asiat.* Nov. 1916, 425 sqq.

P. 415, l. 1. Le ḥarāḡ ne doit pas être augmenté, mais on en répartira le total sur l'ensemble de l'unité cadastrale de façon à maintenir la somme globale primitive, sans tenir compte des morts, des conversions; Yaḥiā, *Harāḡ*, p. 7, l. 7, 10, 11; comp. p. 12. Pas de *qaṭī'a*, concession de terre, sur les districts du ḥarāḡ; *ibid.*, 57, 58. Si le converti conserve sa terre, il payera le ḥarāḡ; *ibid.*, 42-44; comp. 32, 10; 33, 16-17.

P. 416, l. 3. Nos juristes ne s'entendent pas sur la définition de la terre-ḥarāḡ. De là cette explication empirique et tautologique أرض الحراج ما الحراج وضع عليه الحراج; Yaḥiā, *Harāḡ*, 11, l. 7. C'était la terre cultivée, donc cadastrée et imposée au temps de la conquête arabe. Ici, comme ailleurs, les envahisseurs ont accepté la situation de fait.

P. 418, l. 19. Lisez : pensa y remédier. *Ibid.*, n. 5 pour اهل الارض, serf de la glèbe, cf. Becker, *Papyri S. R.*, 66, 3; 68, 15, 16; 70, 1, 2, 16, 19, 22; 71, 1; 74, 7; 76; 78. etc.

P. 420. La note 5 doit précéder la note 4.

P. 425, l. 10. Dair Morrān; item p. 434, l. 11. Ibn Baṭrīq (éd. Cheikho) II, 72, 9 mentionne دير مران على خمر ثوره. Indication topographique à retenir.

P. 427, l. 14. La construction manque de clarté. Lire : Ce bien-fonds s'étendait ensuite dans la direction du Nord-Est...

P. 429, n. 5. A la d. l. lire : ornées de figures, même pendant la prière. Ibn Māga, ici et *passim*, orthographié à tort Māgā, avec prolongation sur la dernière lettre.

P. 432, n. 7. Cette note doit venir après la 1<sup>re</sup> de la p. 433.

P. 435, n. 3. Le Prof. Goldziher m'écrit : « *Tamarāt al-awrāq* (على هامش محاضرات الادباء للراغب الاصفهاني) II, 111) cite une qaṣīda de Yazīd débutant ainsi : ... وشرب كمين الديك, en ajoutant la remarque : وهي عزيمة الوجود

P. 442, n. 1. M. Nöldeke m'expose ses difficultés et ses réserves au sujet de ce texte étrange d'Aboū Yoūsof. La leçon منبج est certaine. Quant au trait lui-même, il a dû être inventé « zur Nachahmung in ähnlichen Fällen. » On s'en aperçoit à la conclusion du ḥadīṭ : فكانوا أول من عُشِرَ : من اهل الحرب (Aboū Yoūsof, *loc. cit.*)

P. 442, n. 3. Il s'agit du premier exil en Syrie, non de l'internement à Rabāḍa, où mourut Aboū Darr.

P. 442, n. 2. 'Iyād ibn Ġanm est cité par Ibn Qais ar-Roqaiyāt, *Divan*, 181, n. 3, comme une gloire de Qoraïs.

P. 451, n. 4. M. Nöldeke me fait observer que « l'auteur de l'*Āḡānī* nomme lui-même Isma'īl ibn Yoūnos الشيبى comme son garant immédiat. En ajoutant cette qualification, lui-même semble se placer en dehors de la Šī'a et abandonner le renseignement au jugement du lecteur. A combien de partis ne faudrait-il pas rattacher Aboū'l-Faraḡ, si on garde le droit de l'identifier avec la tendance de ses récits ! C'est sans doute par cette méthode qu'on a abouti à transformer en Šī'ite un écrivain d'origine

omaiyade. S'il avait été Šī'ite authentique (même avec l'atténuation du تشيع *ṭašī'ī*) aurait-il enregistré les injures du Hārīgite (*Ağ.*, XX, 106) à l'adresse de 'Alī ? » Voir pourtant l'accusation formelle de Dahabī, *Mizān*, II, 223, 4, lequel s'en étonne chez un Omaiyade ! Comp. *passim* dans l'*Ağānī* la *tašīya* et même le *ṣalām* prodigués aux 'Alides, V, 173; VI, 167; XVI, 135; XIX, 60, 141, 143, 144, 161; XX, 135, 147, etc. Sans avoir été šī'ite, Aboū'l-Farağ montre dans son recueil une indéniable hostilité contre les Omaiyades, sans tomber pourtant dans les exagérations d'un Mas'ouḍī et surtout d'un Ya'qoūbī. Encore cette très relative retenue tient-elle à son dilettantisme littéraire.

P. 456, n. 3. « Pour les chiens, les Mālikites se sont montrés très indulgents. Maqdisī parle de marchés de viande canine au Maghrib. » (Snouck Hurgronje, *lettre*).

P. 457, n. 7. Le cheval de 'Amir ibn at-Ṭofail, (voir son *Divan* (Lyall), XXXIII), s'appelait plutôt *Kolaib*.

P. 458, l. 1. Hémistiche emprunté à 'Amir ibn at-Ṭofail, *Divan*, VIII, 5.

P. 459, l. 3. *Ḥinzir*, nom propre; Ibn Doraid, *Istiqāq*. 292. Nöldeke me renvoie à I *Paralip.*, XXIV, 15; *Neh.*, X, 21, les « Hezir » de notre Vulgate.

P. 460, n. 5. Hanbal, *Mosnad*, IV, 92, 98.

P. 461, l. 8. « Vous connaissez la colombophilie de la Mecque; elle ne saurait s'expliquer exclusivement par la sainteté du lieu. Les colombes sont nourries dans le حرم deux fois par jour aux dépens d'*awqāf* spéciaux. A Médine on a imité cette coutume. » (Snouck Hurgronje, *lettre*). Ḥadīṭ colombophile forgé en faveur du calife Al-Mahdī; *Chroniken*, Wüst.; III, 98. Pigeons nourris à la Mecque; compensation à payer pour leur mort; Azraqī, Wüst., 371-72; 375.

P. 462, l. 1. Le chien de chasse est autorisé; Hāzimī, *Nāsiḥ wa mansūḥ*, 238. L'interdiction vise surtout le chien noir; « c'est un démon; sa présence invalide *يُطْع* la prière » (Mahomet); Hāzimī, *op. cit.*, 76, 3-5.

P. 462, l. 17. M. Goldziher (*lettre*) y découvre plutôt « une réac-

tion contre la vénération accordée au chien dans le Parsisme; *R.H.R.*, T. 43, p. 17-20. Dans le rabbinisme le chien n'est point متنجس au point de vue rituel. »

P. 462, n. 4. Hanbal, *Mosnad*, IV, 85, bas.

P. 467, n. 6. Cf. R. Smith, *Religion of the Semites*, 88.

P. 468. De même, pp. 473, 477, 478, 489, lire partout Howwārīn (avec ح) non Howwārīn (avec خ).

474, l. 3. Lisez: مُدَالَلَان, *modallalan* et traduisez l. 5.: «... trouver une voie libre d'obstacles. »

P. 482, l. 6. M. Martin Hartmann propose de lire غِبَّه dans le sens de بَعْدَهُ et M. Goldziher فَيُوجَد, au subjonctif.

P. 482, l. 12. Sur le sourire de Mo'āwīa, cf. notre *Berceau*, I, p. XVI. Il ferme les yeux en écoutant les conversations; Hanbal, *Mosnad*, IV, 99.

P. 483, n. 4. Ajoutez: Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 120. Le même auteur, *loc cit.*, nomme trois 'Abdāllah fils de Yazīd, le 3<sup>e</sup> surnommé اصغر الاصغر.

P. 484, l. 15. Traduisez: «.... si ta vie se fût prolongée, tu aurais succédé à Yazīd. »

P. 488, l. 7. Nous avons donné, p. 18-19, les textes de Maqdisī *Géogr.*, sur les « partisans de Mo'āwīa ». J'avais oublié de noter — la suggestion m'est venue de Goldziher — que parmi eux on rencontrait: غَوَالٍ حَتَابَةٍ يَفْرَطُونَ فِي حَبِّ مَعَاوِيَةَ; Maqdisī, 384, 14; comp. 126, 14.

P. 488, l. 13. Dans تَوَالِي Nöldeke (*lettre*) voit le pluriel de تَالٍ (de تَلَا), suivant, partisan. Le sens serait: «qui sont rangés parmi les partisans de Yazīd. » (1)

P. 489, l. 16. Plus exactement *Motāwila*, vulgairement *Motāw'la*. Pour تَوَالِي = être partisan de... ajoutez aux citations de la n. 6: Mas'ūdī, *Prairies*, VI, 93, 3; Qalānisī, *Histoire de Damas* (éd. Amedroz), 296, 10; تَوَالِي = être partisan de 'Alī; *Ağ.*, XV, 129, 5; Moṭahhar al-Maqdisī (éd. Cl. Huart), V, 139, 2.

(1) Les remarques de Nöldeke ont été traduites par moi (H. L.).

P. 491, l. 2. Jé transcris ici une longue et intéressante communication du Prof. Snouck Hurgronje (*lettre du 14 Avril 1914*): « A propos du *ترضى*, du *لن* de Mo'âwia, il vous intéressera de savoir que dans ces dernières années la question a formé l'objet d'une discussion assez violente entre deux sayyds du Ḥaḍramaut, appartenant à la même famille et au maḍhab ṣāfi'ite. D'abord il a paru à Singapour une brochure de 226 pages imprimée à Bombay sans date, ayant pour auteur le sayyḍ Moḥammad b. 'Aqīl b. 'Abdallah b. 'Omar b. Yaḥiā al-'Alawī, avec ce titre كتاب النصاب (1). On y cite un nombre considérable de traditions pour démontrer que la qualité de *صحابي* n'a pas protégé tous les bénéficiaires de ce titre des plus grands vices et que Mo'âwia a été condamné et maudit par les principales autorités. Parmi ses vices et méfaits il spécifie *دعاه عباد الله الى ابنه يزيد الكثير الحميم صاحب الديوك والقروء والفهود واخذ البيعة له على خيار المسلمين بالقهر والسوة والتوعيد والاخافة والتهديد والوهبة وهو يعلم منتهى وبطلع على حُبّه*. L'an 1329 H. le sayyḍ 'Oṭmān b. 'Abdallah b. 'Aqīl b. Yaḥiā al-'Alawī de Batavia (que j'ai connu très intimement, mort octogénaire il y a quelques mois) a combattu ces points de vue dans un petit livre de 112 pages, paru à Batavia sous le titre كتاب اغانة المسترشدين على اجتناب البدع في الدين. Il y défend l'orthodoxie, en guise d'introduction contre les hérésies des Ṣī'ites aussi bien que des Wāḥḥābites. Car ce sont les *غلاة الشيعة* qui maudissent Mo'âwia, et les Wāḥḥābīs soutiennent qu'on n'a pas besoin d'un *taqlīd* envers un maḍhab, hérésie sur laquelle on fonde le droit d'avoir sur Mo'âwia, etc., des jugements moins favorables que ceux de son imām, (p. e. Aṣ-Ṣāfi'). Comme preuves principales le sayyḍ 'Oṭmān allègue 1° les traditions qui réclament pour tous les *صحابه* une vénération sensiblement égale; 2° celles qui défendent *المحوض فيما اختلف فيه الصحابة*. Les deux sayyds manquent également de sens historique. Mais il est curieux de constater comment ces questions conservent toujours le pouvoir d'exciter l'opinion musulmane. » Comment les Zaidites du Yémen détestent Mo'âwia, voir Burckhardt, *Voyages*, I, 325.

(1) Voir la réplique de Ḡamāl ad-dīn al-Qāsimī ad-dimaṣqī, كتاب نقد النصاب الكافية, Damas, 1328 H., 44 pp. (H. L.).

P. 492, l. 9. « Les *Yazīdiya* sont des Šāfi'ites admirateurs déclarés de Yazīd. » Ainsi écrit en termes formels, Ibn ad-Dā'i auteur šī'ite vers 650=1252 en son *تبصرة العوام*, éd. lithographiée, Téhéran, 1313, p. 392. Il faut les rapprocher, je crois, de ceux que le même auteur, *op. cit.*, même page, qualifie de « Hāriġites des Šāfi'ites », c. à. d. de Šāfi'ites ayant écrit contre 'Ali. Le plus connu est *ابو الحسن الكرايبي*, puis on cite *ابو سعيد الاصطخري* et *ابن سريج*. . . (Communication de M. L. Massignon). Pour Yazīd et la secte des Yézīdīs, cf. *Der Islam*, IV, 78.

P. 497, n. 1. Pour le titre de *امير المؤمنين في الحديث*, cf. Tirmidī, *Ṣaḥīḥ* (Dehli), II, 238; Ḍahabī, *Mizān*, II, 36, 139; III, 21, 254; cf. I, 278.

---



## TABLE DES MATIÈRES (\*).

### I. LES DERNIERS JOURS D'UN GRAND RÈGNE, 1-27.

Dernière maladie de Mo'âwia. Son âge, 1-3. Date de sa mort. Ses sentiments religieux, 4. A qui il confie la régence, 5. Son testament politique ; valeur de ce document. Nullité d'Ibn 'Omar (6°). Hosain fils de 'Ali, Ibn Zobair. Comment il juge ces compétiteurs éventuels de Yazîd, 6-10. Sa carrière publique ; repères chronologiques, 10-11 (cf. p. 3). Enterré à Damas. Description du monument funéraire, 12-13. Souvenir que lui gardent les Syriens, 14-15. La légende syrienne de Mo'âwia, 15-16. Le « Sofîānî », le « Qah-tānî », les héros nationaux, 16-17. La réaction 'abbaside contre la mémoire des Omayyades ; destruction des monuments élevés par ces califes.

Les « gōlāt » ou partisans exaltés de Mo'âwia, 18-20. Les *eulogies*, leur classification, celles réservées aux prophètes (21) ; *tarîza*, *taslim*, *tašlîa*, 21-24. Eulogies et formules laudatives accompagnant le nom de Mo'âwia, 24. Son titre de calife, 25. Position adoptée par la *Sonna*, par Ibn Hanbal, 26-27.

### II. CARACTÈRE DU NOUVEAU SOUVERAIN, 27-37.

Sa tombe prétendue à Damas. L'habitude de lapider les tombes, 27 ; (voir plus loin, p. 262-263). Difficulté de tracer son portrait ; préventions accumulées, 27-28. Qualités et défauts, 29. Largeur d'esprit, générosité, esprit chevaleresque. Attitude de Yazîd envers les Omayyades, 30-31. Yazîd et les 'Otmânides, 31. Yazîd et la famille de Zîād, 32-33. Goûts littéraires, affabilité, 33. Favorable aux chrétiens, 34. Son *hilm* ou magnanimité, 34. Trait de la jeunesse de Yazîd. Sa mère Maisoûn ; son frère 'Abdallah. Comment Mo'âwia le met à l'épreuve, 35-36. L'historien omayyade, Al-'Otbi. Son portrait physique, 36-37. Où en était la question dynastique, l'élection des califes, à la veille de son avènement ? 37. La boulimie de Mo'âwia, 37<sup>1</sup>.

(\*) Les chiffres renvoient à la pagination du Tirage à part ; les *exposants*, aux notes en bas des pages.

### III. LA SITUATION DE QORAIÏ DANS L'ARABIE

#### PRÉISLAMITE, 38-55.

Les anciens Arabes reconnaissaient-ils la supériorité de Qoraiï ? 38. Leur suprématie religieuse, 39. Les couleurs *ethnographiques* chez les Arabes, 39<sup>1-2</sup>, (cf. 86<sup>7</sup>). Chrétiens arabes au pèlerinage de la Mecque, 39-40. Supériorité intellectuelle. Dialecte qoraiïte ; était-il considéré comme classique ? 40-41. Organisation politique et sociale, 41. La poésie à la Mecque. Théorie de K. Vollers. La poésie et les citadins. Pas de grands poètes à la Mecque avant l'hégire, 41-43. Ce qu'on reprochait aux Mecquois, 44. Prétendu rôle d'arbitres, 44. Ce que les Bédouins pensent de la ville et de la population de la Mecque. Méprisés comme citadins, commerçants ; les Qoraiï accusés de lâcheté, 44-45. Opinions des poètes bédouins. Qoraiï « mangeurs de pollenta », 45. Sous les Omayyades, on continue à contester la suprématie de Qoraiï. Intervention de Mo'awia, des Marwānides, 46. Ostentation des Bédouins, 47. Le cas de 'Aqil ibn 'Ollafa, se proclame l'égal des Omayyades ; les gendres bédouins (48<sup>2</sup>) des califes, 47-49. Il est le type du Bédouin, demeuré impatient de toute autorité. Ahtal et le pouvoir de Qoraiï, 49. Chaque tribu se proclame la première, chaque Bédouin le premier dans sa tribu. Les députés de Tamīm et Mahomet, 50. Ġanī et Bāhila, tribus peu estimées, 51<sup>4</sup>. Le Prophète, « prince des descendants d'Adam ». Réflexion des Qoraiïtes à cette occasion ; la comparaison avec « le palmier s'élevant sur un tas d'ordures ». Les oncles de Mahomet, 51-52. Les Tayyītes de Syrie, « les plus nobles des Arabes ». Les poètes continuent à protester contre la suprématie de Qoraiï, les Bédouins à se proclamer rois, 53-54. La situation à la mort du Prophète, 54-55.

#### IV. LES DROITS DES QORAIÏTES AU CALIFAT, 55-80.

Désaccord entre *Mohāğirs* et Anṣārs, 55. Ils se disputent la succession du Prophète. La réunion à 'la *saqifa* des Banoū Sā'ida. Le discours prononcé par Abou Bakr, rédactions variées, 56. Arguments développés par l'orateur pour établir les droits de Qoraiï au califat, 56-57; *أشبه*, en généalogie ; 57<sup>1</sup>. Avantages physiques réclamés en faveur des Mecquois, 58. Plus prolifiques que les Anṣārs, 59-60. La *Waṣyya* en faveur des Anṣārs, 60<sup>5</sup>. — Estime de la fécondité chez les Arabes (59<sup>4</sup>), Mahomet fut *abtar*, sans postérité mâle, 61-62. Exemples de familles mecquoises prolifiques ; prédominance des mâles (61<sup>4</sup>; 62<sup>6</sup>) ; les 'Alides « remplissent l'Orient et l'Occident », 62-64. Les Mecquois alliés par le mariage à toutes les tribus, 64. Comment on cherche à établir que Mahomet avait décidé en faveur des Qoraiï. Valeur des *ḥadīṭ* allégués, 65-68. Mo'awia et le primat qoraiïte, 66. Le Qoran muet à cet égard, 66-67. Mahomet a évité de se prononcer, 68-69. Il choisit Médine pour sa capitale ; le choix entretient les illusions des Anṣārs ; les prétentions d'Obayy ibn Ka'b, 69-70. La candidature de Zaid ibn Ḥārīṭa, 70. Plan des Anṣārs, leurs projets sécessionnistes, quand ils se réunissent à la *saqifa*, 70. Ils acceptent de partager avec les Qoraiï. Leur chef Sa'd ibn 'Obāda refuse de reconnaître un calife mecquois, 71-72. Illustres personnages enlevés par les *ġinn*, 72<sup>7</sup>. Attitude des Ḥārīğites, 72 ; des 'Alides et

des Sî'ites. Raisonnement de Komait, 73. Arguments personnels développés par Abou Bakr. Il veut proclamer 'Omar ou Abou 'Obaida, 73-74. Défaut de son argumentation. « Les prophètes ne laissent pas d'héritiers » (Mahomet). Comment A. Bakr abuse de ce dicton, 75-76. 'Omar comptait laisser sa succession à Abou 'Obaida. Les autres candidats de 'Omar ne sont pas tous Qoraisîtes, ni même Arabes. Origine de Şohaib ibn Sinân, 76-79. Le suffrage populaire devait désigner le candidat au pouvoir. Accord en ce point des Şo'oubites et des Hârîgites, 80 (cf. 81<sup>3</sup>).

#### V. LA SUCCESSION CHEZ LES OMAIYADES, 81-98.

Ils adoptent les principes arabes et le monopole qoraisîte, 81. Première condition : naissance libre, 82. A l'encontre des Omayyades, les califes 'abbâsides, fils d'esclaves. Attitude de Mo'âwia, il blâme chez les 'Alides, la fréquence des mariages *ancillaires*, 83. Dépréciation de la mère au sein de la société musulmane. La politique omayyade en arrête le progrès, 84-85. Les Omayyades, fils d'esclaves, sont moins considérés. Exemples de Maslama, 'Abbâs, Marwân II.... Comment, sous les 'Abbâsides, on cherche à les expliquer, 85-86. Les exceptions à la règle, sous les Omayyades, furent peu heureuses, 87. Le principe du *seniorat*, nouvelle condition ; celle de la maturité de l'âge, *كابر عن كابر*. Les premiers-nés peu estimés. Pas de calife-enfant : Dictons de Mahomet, 88. Les Arabes de Syrie et les candidatures de Yazîd et de son fils Hâlid, 89. Collision du principe du *seniorat* avec les sentiments de la nature, 90. Bizarries dans l'ordre de succession, irrégularité dans la suite dynastique, 91. Tableau généalogique des califes omayyades, 92. Troisième principe : pas d'hérédité en ligne directe. Craintes de se voir à la discrétion d'une famille, 93. Exclusion du principe dynastique, « celui de Chosroès et d'Héraclius », 94-95. Caractère électif du califat, 96. Efforts des Omayyades pour le combiner avec l'hérédité. Comment ils y réussirent. Habileté de Mo'âwia, président de son vivant à l'élection de son successeur, 97-98.

#### VI. RECONNAISSANCE DE YAZÏD COMME HÉRITIER PRÉSUMPTIF, 98-106.

Caractère de la *bai'a*. La *bai'a* et Mahomet. Elle crée un lien exclusivement *personnel* envers le prince ; non envers la famille, 98-99. Cérémonial de la *bai'a*. Antérieurement aux Omayyades, toutes les *bai'a* consacrent le monopole qoraisîte, 100. Obstacles à la candidature de Yazîd. Les ambitions rivales, opposition des chefs de faction : 'Alides, Hâsîmites, etc. La personne même de Yazîd. La perfection morale n'est pas requise chez le calife ; la légitimité suffit, 100-102. On ne veut pas se lier envers un jeune prince, restreindre la liberté du choix, 102. Comment s'y prend Mo'âwia. Rôle de Moğîra et de Ziâd, 103. Mo'âwia n'a pas employé la violence, 103-104. Précisions chronologiques. Intervention des poètes, de Marwân, 104. La réunion de Damas. On y acclame la candidature de Yazîd. Hosain et Ibn Zobair s'abstiennent, 105-106. La titulature de *προτοσύμβουλος* et *σύμβουλος*, 106.

## VII. DÉBUTS DU CALIFAT DE YAZĪD, 107-116.

Son absence à la mort de son père. Où il se trouvait, 107-108. Ses goûts militaires. Retenu dans le nord de la Syrie. Date de son arrivée à Damas. Le régent Ḍaḥḥāk. Entrée de Yazīd, les Kalbites, 108-109. La « prière générale » et le cérémonial de l'intronisation. Le discours du trône, 110. Engagements pris. Yazīd affirme son indépendance, 111. Accueille les condoléances et les vœux de ses sujets, 112. Ibn 'Abbās prononce l'éloge de Mo'āwīa, 113. Reconnaissance du souverain dans les provinces : 'Abdallah ibn 'Amrou s'abstient : valeur de ce personnage, 113-114. Incidents à Médine, quand on y apprend le changement de règne, 115. La faiblesse du gouverneur permet à Ḥosain, à Ibn Zobair de se réfugier à la Mecque, 115-116.

## VIII. LA SITUATION DANS L'IRAQ, 117-130.

Ḥosain et les intrigues des Iraquains. Ḥoḡr ibn 'Adī pousse à la révolte. Mo'āwīa défend d'inquiéter Ḥosain, 116-117. Walid ibn 'Otba, gouverneur de Médine, 117-118. Les Iraquains appellent Ḥosain, réfugié à la Mecque, 118. Yazīd s'occupe de l'Iraq. Koufa, nid de conspirateurs. Son gouverneur, No'mān ibn Baṣīr. Ses titres, son passé au service des Omayyades, 119-120. Caractère viril de Yazīd. Il adopte la politique, conserve les conseillers de son père, 120-121. Ibn Sarḡūn. Le sens de *maulā*, 121<sup>3</sup>. Démêlés anciens entre Yazīd et No'mān, 121. Ce dernier mal vu à Koufa, 122. Il affiche ses sympathies 'alides, 123. Yazīd le remplace par 'Obaidallah fils de Zīād. Antécédents du nouveau gouverneur ; éducation, carrière administrative, 124-126. Comment il agrandit la mosquée de Baṣra, 126-127. Ses démêlés avec le poète Mofarriḡ, Yazīd doit intervenir, 127-128. 'Obaidallah s'efforce de réprimer l'intempérance des traditionnistes. Abou Barza al-Aslamī, 129-130.

## IX. 'OBAIDALLAH, VICE-ROI DE L'IRAQ, 131-144.

Valeur des traditions šī'ites, 131. Jeunesse et éducation de Ḥosain ibn 'Alī. Sa mère Faṭīma ; son père 'Alī est *مجرد* borné, 132. Ibn 'Abbās abuse de l'impéritie politique de 'Alī, 133. Comment 'Alī juge ses deux aînés, 134. Ḥosain ressemble intellectuellement à son père. La révolte de l'Iraq, un mouvement politique, inspiré par des ambitions personnelles et locales, 134-135. (cf. 164). Comment les Iraquains avaient traité jusque-là les 'Alides, 135. Ḥosain fait sonder le terrain par un cousin. 'Alī et son frère 'Aqīl ; parallèle, 135-136 : Moslim ibn Aqīl part pour l'Iraq. Attitude adoptée par les familles ḥāšimītes en face de l'aventure iraquaine : 'alides, 'abbāsides, ḡa'farides, 136-137. Moslim accueilli à Koufa. 'Obaidallah fils de Zīād part pour Koufa avec la mission d'arrêter Moslim, 137. Prolixité, absence de précision des sources anciennes. La version d'Abou Miḥnaf, 138-139. Existence d'une sorte de roman historique ; procédés mis en œuvre, 139-140. Odyssée de 'Obaidallah ; son arrivée imprévue à Koufa. Discussion du récit, 140-142. Comment on découvre la retraite de Moslim. Il meurt abandonné de ses partisans, 143-144.

## X. KARBALĀ, 145-161.

Le règne de Yazīd, un drame en trois actes. La mort de Moslim forme le prologue. Vers d'Ibn Zabīr, 145-146. 'Amrou al-Aṣḍaq, nommé à Médine. Son portrait, 146. Ignorant le sort de Moslim, Ḥosain part pour Koufa, 146. Les 160 pages consacrées par Tabarī à Karbalā, 147-148. Pourquoi la tradition s'est acharnée contre Yazīd, 149. Ḥosain principal responsable de la catastrophe, sa légèreté, son fatalisme, 149-150. Son manque de décision. La nouvelle de la mort de Moslim achève de le démoraliser, 151. Il se heurte aux troupes envoyées de Koufa, 151. Elles ont ordre de surveiller tous ses mouvements. Attitude peu héroïque de Ḥosain. Convoyé par les soldats de Koufa, il arrive à Karbalā, 151-152. Son inertie. On lui interdit l'accès de l'Euphrate, pour le réduire par la soif, 153. 'Omar fils de Sa'd, ibn Abi Waqqāṣ, son passé, 154. 'Obaidallah lui confie les troupes opposées à Ḥosain ; raisons de ce choix, 154-156. Rien ne permettait de prévoir un épilogue sanglant. Obstination de 'Obaidallah, 157. Son mauvais génie, Šamir ibn Dīl-Ġausān. Comment on le décrit, 157-158. Ses déportements à Karbalā. Il influence 'Obaidallah, 159-160. 'Omar, à la tête de forces considérables, arrive à Karbalā. Ḥosain refuse de se rendre à discrétion, 160-161. La date du dix de Moḥarram, 161<sup>4</sup>.

## XI. MORT DE ḤOSAIN, 162-170.

Raisons du refus de Ḥosain. Comment il emploie ses dernières heures, s'inonde de parfums (cf. 162<sup>3</sup>). Embaument préventif, 162-163. Inactivité de Ḥosain ; laisse ses partisans combattre pour lui, 163. 'Omar commande la charge finale, 164. Le boutte-selle « Cavaliers d'Allah » ! 164<sup>2-3</sup>. Mobilité des soldats iraqains, tous secrètement partisans de Ḥosain, 164-165. Péripéties de la lutte. Ḥosain ne fut pas un héros ; « sa mort est un mélodrame » (Wellhausen), 165-166. Intervention de Šamir. Comment succombe Ḥosain. Le pillage. Dégoût de 'Omar, 166. *Allah, dīn*, sens de ces vocables au 1<sup>er</sup> siècle, 168<sup>6-7</sup>. Le *dīn* de 'Alī, de 'Otmān, etc., 167-168. Ḥaġġāġ et Moḥtār, 169. La version syrienne de Karbalā ; le rapport envoyé à Yazīd, 169. Comment s'est déroulée l'action, simple opération de police, coup de filet, destiné à prendre au dépourvu des conspirateurs. Efforts des Šī'ites pour masquer cet effondrement, 169-170.

## XII. AU LENDEMAIN DE KARBALĀ, 171-182.

Nombre des victimes. Le drame de Karbalā chez les Šī'ites, 171. 'Obaidallah et la tête de Ḥosain, scène plus tard transportée à Damas, 171-172. Mécontentement de Yazīd. Comment il traite la tête de Ḥosain, les survivants 'alides de Karbalā. La protestation de Zainab, sœur de Ḥosain, 173. Les 'Alides ramenés à Médine, 174. Rancune du souverain contre 'Obaidallah, 174. La responsabilité de Yazīd. Il s'est laissé surprendre par la révolte 'alide ; il négligea de nommer à Médine des gouverneurs compétents. Changement incessant de fonctionnaires ; leurs intrigues ; ils détruisent l'œuvre de leur

prédécesseur, 174-176. Pourquoi Marwān ne fut pas nommé, 175-176. Imprévoyance des gouverneurs de Médine, 176. La répression prompte, presque pacifique, de la révolte de Moslim avait rassuré l'autorité. Elle ne prévint pas l'obstination fataliste de Hosain. Voilà comment la manœuvre enveloppante de Karbalā aboutit à une catastrophe, 177. Comment Yazīd s'efforça de la réparer. Alḥal célèbre Karbalā, 177-178. Le 'Alide 'Omar et Hālid, fils de Yazīd. Le terme de *serpent* dans la vieille poésie, 178, 179<sup>1</sup>. Ibn al-Hanaḥfiya, son attitude envers Hosain et Yazīd. Il accepte les générosités de la cour, 179. Conduite équivoque de ce «Mahdī» šī'ite ; donne l'exemple et le précepte de la *taqiya*, 180. Chronologie de la révolte de Hosain. Le synchronisme du 10 Moḥarram ; la coïncidence avec la fête de 'Aṣūra a servi de point de départ. Absence de correspondance entre les jours de la semaine et les dates mensuelles, 181. Inconsistance de la chronologie adoptée, 181<sup>6</sup>.

### XIII. UN ANTICALIFE, 182-200.

Karbolā ; les impressions des contemporains, 183. Les prétentions des 'Alides, comment on les juge dans les provinces : au Ḥigāz, en Syrie, parmi les Anṣārs. Importance de la Syrie, 183. Ibn Zobair, ses antécédents, son âge (184<sup>2</sup>) ; ses titres, ceux de ses parents, 184-185. Favori de 'Aīsa (185<sup>3</sup> ; cf. 197<sup>1</sup>). Ses vertus ; ascétisme, courage, 186. Ascétisme et dévotion dans l'islam primitif ; la quintuple prière ; les lotions quotidiennes et le Qoran, 186-187. Comment le Bédouin envisage le jeûne. Le jeûne qoranique et le *silence*, 187. Les prières nocturnes. Luxe des anciens ascètes, des Compagnons ; ascètes omayyades, 188. Le terme *مِرْثَى* et la station debout dans la prière, 188<sup>3</sup>. Longues prières d'Ibn Zobair, 189. Tenu à l'écart par 'Alī, par Mo'āwīa. Son ambition, son éloquence, comparée à celles des Omayyades, 189-190. Fin politique, *dāhīa*. Dur pour ses enfants, 190. Le concept de la générosité bédouine. Elle est tapageuse, recherche la réclame. Ḥatīm Ṭaiy. Clichés des poètes, 191-93. Vertus arabes, mélange de qualités et de défauts. On le rencontre également dans le courage bédouin, 194-195. Explication de ce phénomène, 195. Ḥatīm et les Rakūsiya, 195<sup>6</sup>. Avarice sordide d'Ibn Zobair ; ses richesses colossales, 196-197. Sa ladronerie lui attire l'hostilité des poètes, raillant ses prétentions ascétiques, 197. Après Karbalā, il s'apprête à jouer un rôle politique ; son âge. Les circonstances le favorisent, 198. Réfugié à la Mecque, il intrigue contre les Omayyades, 199-200.

### XIV. ANṢĀRS ET QORAIŚ, 200-209.

Leur mésintelligence remonte aux débuts de l'hégire, 200 (cf. 55). Mahomet, accueilli à Médine par une minorité ; ses compagnons tolérés ; leur arrogance révolte les Médinois. Proportion considérable de l'élément juif dans l'ethnographie médinoise, 201. Les Anṣārs traités de juifs, 201-202. L'influence de Mahomet n'arrive pas à rétablir l'entente. Anṣārs tenus à l'écart par le Prophète et les premiers califes, 202-203. Leurs protestations. Mo'āwīa continue la tradition qoraiśite, leur dénie tout droit à un traitement de faveur, 204 (cf. 206). Pour faire pièce à Koufa et à Damas, les Anṣārs

travaillent à la diffusion de la légende des « deux 'Omars », à établir la prééminence de Médine, 205. Eux aussi voudront profiter des troubles politiques, 206. Intervention, auprès de Mo'āwia, de No'mān ibn Ba'sīr ; écho de leurs réclamations, 207-208. Comme avec Ḥosain, I. Zobair, ici encore les motifs religieux, mis en avant, servent de prétexte. Désabusés, ils sont résolus à travailler pour leur propre compte, (208-209), au profit de Médine.

### XV. RÉVOLTE DE MÉDINE, 210-225.

Changements et succession de gouverneurs à Médine. Causes de leurs insuccès, 210-211. Le nouveau gouverneur 'Otmān ibn Moḥammad. Il envoie à Damas une députation médinoise ; composition de la députation, 212. Elle trouve Yazīd à Šinnabra, 212. Rénovation de la *ba'ā*, hommage-lige au calife, 221<sup>3</sup>. Reproches élevés contre le calife par les députés de retour, 212-213. Luxe des habits chez les ascètes, 213. L'Anṣārien Ibn al-Ġasīl ; origine du surnom. Médiocre valeur, cupidité du personnage (cf. 212<sup>3</sup>), 213-214. Les révoltés médinois se donnent comme chef Ibn al-Ġasīl, 214. Pourquoi Médine avait cessé d'être la capitale du califat ? 215. Yazīd essaie la conciliation ; envoi d'une mission syrienne au Ḥiġāz. No'mān ibn Ba'sīr, chef de la mission, 215. Après Médine, elle visite la Mecque ; entrevue avec Ibn Zobair, 216. Les Hāsimites gardent la neutralité ; leurs motifs, 217. Intervention d'Ibn Ġa'far, ami de Yazīd. Loyauté et générosité du calife ; vers de Aḥṭal, 218. Ibn al-Ḥanaṣīya prend sa défense, 218-219. Conditions obtenues par Ibn Ġa'far, 219. Les Médinois proclament la déchéance de Yazīd. Cérémonie à la grande mosquée. Importance du turban, 219-220. Chefs adjoints à Ibn al-Ġasīl, 221-222. Les Omayyades expulsés de Médine ; leur nombre. Ils implorent le secours de Yazīd, 223. Humanité de 'Alī fils de Ḥosain, 223-224. Mécontentement de Yazīd contre les Omayyades expulsés, 224.

### XVI. EXPÉDITION DU ḤIĠĀZ, 225-237.

Difficulté de trouver un chef. Délicatesse de la mission. Les personnages sondés par Yazīd se dérobent, 226-227. Moslim ibn 'Oqba, son passé ; portrait physique ; honoré de la confiance de Mo'āwia, 227-228. Les borgnes dans la littérature arabe, 228<sup>2-3</sup>. Moslim n'estime que les Syriens, 229 (cf. 227). Sa loyauté, son désintéressement, 229. Yazīd lui confie l'expédition, 230. Sa préparation fut laborieuse ; sa composition. Des Taġlibites chrétiens en font partie ; vers de Aḥṭal, 231. Le corps expéditionnaire, en majorité des Yéménites. La scission séparant Qaisites et Yéménites, 231-232. Force numérique de l'expédition ; organisation, équipement. Revue passée par Yazīd, 232. Départ de l'armée. Le couloir de Wādi'l-Qorā, 233. La valeur du serment en Arabie, 233-234. Moslim et les Omayyades, demeurés à Wādi'l-Qorā. Le jeune 'Abdalmalik, 234-235. Marwān accompagne l'expédition. Sentiments et conduite des autres familles omayyades. Critique des sources, 235-237.

## XVII. BATAILLE DE LA HARRA, 237-257.

Situation géographique de Médine. Les moyens de défense. Les « harra », 237-238. Le « handaq » du Prophète ; son histoire, son emplacement. Il n'y eut pas de tranchée, de circonvallation continue, 239-240. Le réseau hydrographique du bassin médinois. Les cours d'eau : 'Aqīq, Boṭnān, etc., leurs débordements (240<sup>4</sup>). Comment on les utilisa pour la défense, 239-241. Comment disparut le handaq, 241. Comment les rebelles fortifient leur ville, 242-243. Moslim ouvre les négociations ; conditions offertes par Yazīd, 242-243. Il prend ses dispositions de combat ; la tribune des généraux arabes, *minbar*, *ṣarīr*, etc., 243-244. La maladie de Moslim. Les sources historiques, 244. La date, la saison ; neige expédiée aux soldats syriens, 245. Les rebelles, divisés en trois corps. Ibn al-Ḥanafiya pendant le combat, 245-246. Début de l'action, favorable aux rebelles. La fuite de Ḥaḡḡāḡ (246<sup>3</sup>). Manœuvre de la cavalerie, 246-247. Les Banou Ḥārīṭa, leur rôle pendant le combat. Les Syriens prennent les Médinois à revers, 247. Combattants nègres, 247<sup>4</sup>. La mort d'Ibn al-Ḡāsil. Son sommeil mystérieux. 247-248. Les Syriens pénètrent dans Médine. Commencement de pillage, 247-249. Attitude de Moslim, 249. La légende des trois jours de pillage, 249-250. Activité de Moslim ; son rapport à Yazīd, 250. Prestation du serment d'hommage de la population. Incidents variés ; comment on les a dramatisés. Sévérité de Moslim envers les Omayyades de Médine, 251-252. Il maintient la discipline, protège les 'Alides, 253-254. Le nombre des victimes a été exagéré ; chiffres fournis, 254-255. Influence de la poésie sur l'historiographie. La poésie d'Ibn Zabīr, 255-256. Fin du prestige, de l'opposition politique des Anṣārs. Exagérations de Dozy, 256. Les Omayyades de Médine s'établissent en Syrie, regrets qui les accompagnent, 257.

## XVIII. SIÈGE DE LA MECQUE, 257-269.

Moslim malade prend le chemin de la Mecque. Terrassé par le mal, s'arrête à Moṣallal. Omayyades demeurés à la Mecque, 258. Les Qaisites dans son armée ; nommé comme remplaçant Ḥoṣain ibn Nomair, 259. Antécédents de Ḥoṣain, 259-260. Allocution de Moslim ; ses recommandations à Ḥoṣain. Un médecin chrétien accompagne l'armée, 260-261. Testament de Moslim ; il meurt pauvre. (cf. 229) Ses derniers moments. Moslim, type du loyalisme omayyade. Exécré par la Tradition ; sa tombe violée et lapidée, 262-263. Les vaincus, survivants de la Harra, se réfugient à la Mecque. Les Ḥārīgites accourent la défendre, 263. Politique cauteleuse d'Ibn Zobair, se joue de tous les partis. Moḥtār ibn Abi 'Obaid arrive à la Mecque, 264. Ressources dont dispose Ibn Zobair, 265. Siège de la Mecque ; débuts pénibles. Bombardement de la ville. La grande mosquée, transformée en quartier général. Les mosquées et les opérations de milice, 265-266. Incendie de la Ka'ba, causée par l'imprudence d'Ibn Zobair. La date, 266. Le siège continue, 267. On apprend la mort de Yazīd. La nouvelle met fin au siège, 267-268. Etant donné le caractère personnel de la *ba'i'a* (cf. 98-99), les troupes se croient dégagées du serment de



fidélité. Négociations avec I. Zobair. Hoḡain s'engage à le proclamer calife, s'il consent à se transporter en Syrie. Refus de l'anticalife, 268. Retraite de l'armée syrienne, 269.

### XIX. UNE TRIBU ARABE SYRIENNE SOUS LES SOFIÂNIDES, 270-300.

Erreur des chroniqueurs arabes dans leurs appréciations sur le règne de Yazīd. Rarement il y est question de la Syrie, de Damas ; Koufa usurpe leur place ; ensuite les personnages de l'Iraq, du Hīgāz, 270-271. Nécessité d'étudier dans Yazīd le souverain, 271. Comment se renouvelle la population syrienne ; infiltration de l'élément arabe ; les tribus syriennes, 272. Les Banou Ḡodām ; arbre et discussions généalogiques, 273. Banou 'Amila, sous-tribu de Ḡodām. Rapports de Laḡm et de Ḡodām, 273-274. Les trois fractions principales de la race arabe. Moḡar cherche à s'annexer les Qoḡā'a que se disputent les Yéménites. Arguments employés ; vers apocryphes, 274-276. Médiocre valeur des généalogies arabes (cf. 306-307), 275-77. Arguments en faveur de l'origine yéménite des B. Ḡodām. Intervention d'Ibn ar-Riqā', 277-278. Importance des Ḡodām. Leurs relations avec les Juifs des B. Naḡir, 278-279. Ils sont chrétiens : étendue de leur territoire ; sédentaires ou nomades ? 279-280. Importance commerciale de leur pays, 281. Relations avec les sédentaires. Localités qu'on leur a attribuées (280). Les Banou Ṣaḡr descendants de Ḡodām (cf. 282<sup>3</sup>), 282-283. Les Ḡodām dans la *Sīra*. Syrie et terre de Ḡodām, synonymes, 283-284, (298). Descendants des Madianites ; « gendres de Moïse ». Le Messie et Ḡolām. Successeurs des Nabatéens ; commerçants, 284-285. Intermédiaires entre l'Arabie et Byzance ; alliés des deux ; surveillants du *limes*, 285-286. (cf. 292) La propagande juive en Arabie et parmi les Ḡolām, 286-287. Leur christianisme superficiel. *Mosta'riba*, 287-288. Pourquoi les Juifs d'Arabie ont mieux résisté à l'islam que les Bédouins chrétiens ? 288<sup>2</sup>. Premiers rapports avec l'islam. Accusations de Ḥassān ibn Ṭābit contre les Ḡolām, 288-290. Poètes médiocres, 290. Attaquent les caravanes musulmanes. Assassinent les ḡanīf Zaid et Warāqa, 290-291. Attaqués par Mahomet. Certains de leurs chefs s'entendent avec le Prophète, 291-292. Les Ḡolām et la bataille de Mouṭa. L'expédition de Tabouk. Mahomet et la conquête de la Syrie, 293-294. Attitude adoptée alors par les Ḡolām, L'exode des *Mosta'riba* et des Ḡassānides. Ce qu'il faut en penser, 295-296. Leur intervention dans la conquête de Syrie ; au congrès de Ḡābia, 296-298. Se répandent en Palestine. Leur importance sous les Omāyades, 298-299. Les Tanouḡh et les tribus, démembrées chrétiennes en Syrie. Le cas des B. Ḡodām, 299-300.

### XX. YAZĪD ET LES TRIBUS DE SYRIE, 301-317.

Importance des chefs dans les tribus syriennes. Rivalités qu'elle provoque, 301-302. Celle de Rauḡ ibn Zinbā' et de Nātil ibn Qais. Passé de ce dernier, 302-303. Les « gālia du Hīgāz », 303. Zinbā', le père de Rauḡ et le Prophète. La *syrophobie* dans le ḡadīt. Conditions pour mériter le titre de *Compagnon*, 303. Zinbā' et les Byzantins. Les

anciens Arabes reconnaissent la supériorité des autres peuples, 304. Démêlés entre Zinbâ' et le calife 'Omar, 304. Rauḥ sous Mo'âwia et Yazîd, 305-306. Arabes du Nord et du Sud ; relations, rapports généalogiques (cf. 274, etc). La poésie fournit l'état-civil, les parchemins généalogiques des Arabes *ديوان العرب*, 307. Evaluation numérique des B. Ḡodâm, 307. Rauḥ et leur origine moḏarite. Ses qualités ; accusations portées contre lui. Comment il se défend, 308-309. Les réunions du Vendredi à la mosquée, 309. Yazîd à la mosquée de Damas, 309-310. Rauḥ veut lui faire trancher le différend généalogique. Vers d'Ibn ar-Riqâ', 310. Intervention de Nâtil. Palinodie d'Ibn ar-Riqâ', 311-312. L'incident du poète Mofarriḡ (cf. 127) et les Yéménites syriens, 312-313. Ceux de Homs interviennent, 314. Le silence dans l'ascétisme musulman (cf. 187), 314-315. Entrevue des Yéménites avec Yazîd. La solution adoptée par le calife. Orgueil d'Ibn Mofarriḡ. Yazîd le met à la raison. Habileté déployée par lui dans cette épineuse affaire, 315-317.

## XXI. POLITIQUE MILITAIRE, 317-327.

Les annalistes iraqains ignorent Yazîd, 318 (270-71). Mo'âwia et la guerre contre Byzance. Nature, médiocres résultats des campagnes anatoliennes, 319-320. Les escadres arabes reçoivent l'ordre de rentrer. Rhodes, Cyzique (Arwâd), (324). Les négociations de paix, entamées par Mo'âwia, 320. En quoi consista la conquête de Chypre, 321. Accusations portées contre Yazîd, lequel mena à terme les négociations commencées par son père, 321-322. Capitaines du règne de Mo'âwia ; ceux qui survivaient. Age de Daḥḥâk ibn Kais. Razzias en Anatolie, en Afrique, au temps de Yazîd. 'Oqba ibn Nâfi', 322-324. Mo'âwia possède une autorité plus réelle que 'Omar. Anarchie en certaines provinces. La guerre extérieure ne fut jamais entièrement suspendue. Yazîd opéra la concentration des forces militaires, 325. L'expédition contre Antioche 325. Antioche de Syrie, d'Anatolie, Antioche du Taurus = 'Aintâb = Doloûk = Doliche, 326<sup>4</sup>. Nouvelle organisation militaire entrevue par Yazîd, 325-327.

## XXII. YAZÎD ET LES NAGRÂNITES, 327-369.

Système financier, hérité de Byzance ; mécanisme trop compliqué pour l'inexpérience des Arabes. C'est un des problèmes posés devant Yazîd, 328-329. Position géographique de Naḡrân. « Terre ba'l » ; (330). Son importance ; poste avancé de la civilisation yéménite, 330-331. Documentation abondante ; la médiocre valeur de ce dossier, 331-332. Histoire préislamique de Naḡrân ; Qoss ibn Sâ'ida, prétendu évêque de la ville, 332<sup>4</sup>. La *Sîra* (344) ; la personnalité de 'Omar ont valu cette célébrité à Naḡrân, 332-333. Sa population chrétienne. Les Juifs à Naḡrân (333<sup>3</sup>). Ils sont soumis au « ḥarâḡ » en Arabie, 332-333. Taxe imposée aux colonies étrangères ou *ilâwa*. Mahômet et la poétesse 'Aṣmâ', 334-335. La concurrence juive, 335-336. Organisation politique de la ville ; triumvirat naḡrânite. Le *sayyid*, charge monopolisée par les Balḥârîṭ ; ses fonctions, 336-337. Celles du 'aḡîb, de l'évêque. Relations de ce dernier avec l'Empereur grec ; traces d'un protectorat byzantin, 338, (342). Incessantes allusions à cet évêque et fréquentes

confusions (338<sup>1</sup>), 339. Difficilement utilisables pour la révision de l'*Oriens christianus*, 340<sup>1</sup>. Le clergé : les moines, les couvents, le sanctuaire ou Ka'ba de Naḡrān. Le serment par « la double tunique » des moines (cf. variantes, 340<sup>3</sup>). Richesse de l'église principale. Centre d'un pèlerinage ; droit d'asyle, 340-342. Les habitants sont monophysites. Jugement de Mahomet sur les Naḡrānites et les Taḡlibites, 342-343. Estimés par les anciens Arabes. Sources de leurs richesses, 343-344. Industries diverses. Etoffes de Naḡrān (344<sup>1</sup>). *Artifices de rédaction* (345<sup>2</sup>) dans la *Sīra*, 344-345. Convention avec Mahomet, 345-346. Ses stipulations ; ils n'ont pas reconnu la suprématie de Médine, 347-348. Abou 'Obaida à Naḡrān et autres résidents musulmans, 349. La liste de ces résidents n'est pas à l'abri de la critique, 349<sup>1</sup>. Après la mort du Prophète, la défection, 350. 'Omar dénonce la convention ; prétextes ; l'accusation d'usure, 351-352. Expulsés par 'Omar, 352. Etablis dans l'Iraq, en Syrie, 353-354. Décadence des exilés, 354-355. Leurs charges fiscales écrasantes. Difficultés d'installation. Nombreux étrangers à Médine sous 'Omar, 356-358. *Apocristaire* ; nom des agents étrangers auprès du calife. Allègement accordé par 'Otmān, 358-359. 'Alī et les Naḡrānites ; sa dureté pour les chrétiens. Les Arabes chrétiens jamais astreints à la *ḡizā*. Embarras financiers de 'Alī ; déloyauté d'Ibn 'Abbās et des fonctionnaires, 360-361. Les tributaires responsables pour l'ensemble, le montant intégral de l'impôt, 361-362. Programme de 'Omar : expulser les non-musulmans d'Arabie. Exécution incomplète ; ils continuent à résider à Médine (363<sup>1</sup>), à Naḡrān, 362-363. Les Juifs à Médine, après la mort du Prophète. Emprunts talmudiques dans le ḥadīṭ, 363<sup>1-2</sup> (cf. 463). Le total des Naḡrānites et leurs obligations fiscales. Injustice de la mesure de 'Omar, 364-365. Défections en leurs rangs. Ils s'adressent à Yazīd ; son libéralisme, son entourage chrétien, 365-366. Nouvelle diminution, 367. Importance du cas des Naḡrānites pour l'étude des institutions fiscales du califat ; il contribue à faire mieux connaître Yazīd, 368-369.

### XXIII. LES SAMARITAINS SOUS YAZĪD, 370-392.

Groupes fiscaux ; les *adscripti* ; système financier hérité de Byzance, 370. Nombre restreint des apostasies chrétiennes, 370-371. Manque d'unité au sein du califat, 371. Comment s'était opérée la conquête de la Syrie. Incohérence des capitulations accordées. Impéritie diplomatique des envahisseurs et de leurs chefs. Congrès de Ḡābia, intervention de 'Omar, 371-374. 'Omar et l'institution des *ḡond*, un simple expédient, 375. Embarras causés par la multiplicité des exemptions, 375-376. Caractère autoritaire de 'Omar. Anarchie sous 'Alī, 376-377. Premières réformes de Mo'āwīa, assisté de fonctionnaires chrétiens. Constitution de domaines de la couronne ; les *eximiae*, *ἐξαιρέτων*. Bureaux transportés de Ḡābia, 377-378. Où en était la réforme sous Yazīd, 379. Les Sofīānides et les immunités obtenues pendant la conquête. Rôle des Juifs pendant cette période. Eux et les Samaritains, les gens du « noli me tangere ». Le *Sāmīrī* du Qoran, (389). Témoignage du Voyageur de Plaisance, 380-381. Leurs excès, leur nombre ; leur extension géographique, 382-383. Ils se joignent aux envahisseurs arabes, 384-385.

Mahomet a-t-il refusé le concours militaire des infidèles ? Chrétiens arabes, Mardaites, etc. dans les armées musulmanes, 385-386. Privilèges obtenus par les Samaritains, 386. La *ṭo'ma*, 386. (402). Réaction contre leurs exemptions. Distinction entre *ḡizza* et *ḥarāj*, 387. Elle date de l'époque 'abbāsīde, 388. Rigueurs du fisc pour les tributaires, 389. Prospérité, richesses des Samaritains. Yazīd supprime leurs privilèges, les astreint au tribut, 390-391. 'Omar et la cote différentielle. Ce que la nouvelle mesure rapporte au trésor. Les Samaritains et le fanatisme à Naplouse, 391-392.

#### XXIV. ADMINISTRATION ET FINANCES AVANT LES OMAIYADES, 393-405.

Capacité universelle attribuée à 'Omar. Il a tout institué, tout prévu, 393-395. La réaction contre cette conception, 395. Tout remonte à la *Sonna* de 'Omar. Son activité réelle, son isolement, ses luttes, ses concessions ; avec les Omayyades, avec 'Amrou ibn al-'Aṣī, les généraux, 396-398. Chaque général opère isolément ; rien n'avait été prévu, 399-400. Comment 'Omar et ses conseillers remédient à l'anarchie primitive, 401. Le désordre persiste ; absence de législation fixe. On se contente de l'exploitation financière des provinces. Cas spécial de la Mésopotamie, de la Cyrénaïque ; ne paient qu'une contribution de guerre ; conquête sous les Omayyades. Maintien des douanes provinciales, des anciens fonctionnaires, 401-403. La dynastie financière des Sargūnides. Ils débrouillent le problème fiscal. Exemptions, privilèges réclamés par les provinces, par les Bédouins, 403-404. Mo'āwia réagit contre l'indiscipline arabe, les dilapidations des *āṣirāf* ou notables, 404-405.

#### XXV. SOUS LES SOFIÂNIDES, 406-416.

Le trésor vidé par 'Alī ; obligé d'acheter le dévouement de ses partisans. ~~Concessions des fonctionnaires ; exemptions des provinces, 406-407. Les Sofiânides constituent~~ la caisse centrale de l'Etat, مال الله. Energie de Ziād ; opposition des provinces à la réforme, 408. Elles y opposent la conception du مال المسلمين, la propriété collective des musulmans. Centralisation favorisée par les Omayyades. Abus des pensions, 409. Mo'āwia les révisé, en fait un instrument de règne, 410. Elles récompenseront les services militaires (413). Infidèles pensionnés sous 'Omar, 411. Tiraillements sous 'Omar, ses contradictions, 412. Innovations, principes nouveaux sous Mo'āwia. Il les met sous le patronage de 'Otmān. La *sonna*, le *dīn* de ce calife. Ziād et les gouverneurs *ṭaqafites*, 414. Intérêt témoigné aux « terres du *ḥarāj* ». Défense de les vendre ; d'entamer ces *unités cadastrales*. Les propriétaires musulmans refusaient de payer les impositions foncières, trouvées humiliantes. Le *صنار* du Qoran. Distinction trouvée par les financiers omayyades pour faire accepter l'impôt foncier. Echo de ces discussions, se perpétuant à travers les écoles juridiques, 415-416. L'école de Baṣra. Le droit du *patrocinium* dans la législation byzantine, 416'.

## XXVI. ACTIVITÉ GOUVERNEMENTALE DE YAZÎD, 417-430.

La situation au Horâsân. Premier essai de colonisation sous Ziâd. Yazîd y envoie Salm frère de Ziâd, 417-419. Intervention de Yazîd pour organiser les finances du Horâsân; il supprime les prestations en nature, 420. Les tributaires, base financière de l'Etat. L'Arabe ne produit pas, il consomme. Eviter donc de troubler le travail des tributaires par un prosélytisme intempestif, (416<sup>1</sup>, 420<sup>4</sup>). Aux vaincus de nourrir les conquérants, 420-421. Générosités de Yazîd. Leur motif. Sommes énormes accordées aux Hâsimites, à Ibn Ga'far. Ces libéralités garantissaient la tranquillité publique, 422-423. Yazîd et l'agriculture. Concessions de domaines, principalement dans l'Iraq; terres vacantes, demeurées en friche, 423-424. Yazîd prêche d'exemple. La Damascène, son système d'irrigation (426), perfectionné par les populations syriennes, pour utiliser les eaux du Baradâ. Dair Morrân (cf. *Additions*) et les possessions de Yazîd dans la Gôûta, 424-425, (427). Yazîd, « ingénieur hydrographe ». Comment les Syriens ont cherché à remédier aux caprices de la pluviométrie. Omar appelle leurs ingénieurs à la Mecque. Luxe des eaux à Damas, 426. Dérivations et canaux du Baradâ. Yazîd y pratique une nouvelle saignée. Le *Nahr Yazîd*: sa situation. Avantages qu'en recueille l'oasis de Damas. Incidents à cette occasion. Libéralisme du prince. Le *Nahr Yazîd* rappelle-t-il vraiment le second calife sofîânide? 427-430.

## XXVII. LA BAI'A DE MO'ÂWIA II, 430-441.

Le poète Ibn Hammâm et la *bai'a*, 431. Yazîd songe à régler sa succession, 432. Pourquoi son choix se porte sur Mo'âwia de préférence à Hâlid? Il continue à tenir à l'écart Marwân ibn al-Hakam, 432-433. Appel fait aux poètes. Leurs relations incessantes avec le prince et le souverain, leur protecteur, leur Mécène. Il les gagne à son projet dynastique, 434-435. Le divan poétique de Yazîd, 435<sup>3</sup> (cf. 474<sup>3</sup>). Opposition qu'il rencontre au sein de la famille omayyade, 435-436. Le second Mo'âwia fut-il désigné par son grand-père? Ibn Hammâm, adroitement choisi comme porte-parole de Yazîd, 436-437. L'habitude chez les capitaines arabes de désigner deux remplaçants éventuels; elle devient une tradition du califat, 437-438. Hésitations des Syriens, malgré leur attachement aux Sofîânides. L'obstacle principal, l'âge du jeune Mo'âwia; la situation critique après Karbalâ. Opposition des Qaisites, 438-439. Mo'âwia reconnu comme héritier présomptif; défaut d'unanimité et d'enthousiasme, 440-441.

## XXVIII. LE GOND DE QINNISRÎN, 441-451.

Yazid et l'organisation intérieure de ses Etats. Absence de colonisation intérieure, de fusion des races, 441. La situation dans la Syrie septentrionale. Anarchie dans la région, dévastée par la guerre. Mo'âwia et le système de la déportation ; colonie pénitentiaire, 442. Etablissement du *gond* de Qinnisrîn ; ses dépendances (445). 'Omar et les *gond* de Syrie ; pourquoi elle en compte cinq. Les dix *éparchies* byzantines, 442-443. La « petite conquête » ; la « provincia Arabia » de Trajan et les dénominations provinciales des Byzantins, 443-444. Pourquoi les Arabes se décident pour le système des *gond* ; reprirent les anciennes dénominations sémitiques : Jourdain, Palestine, Qinnisrîn... Solution empirique. La part de Yazid, son intervention dans la réorganisation administrative, 444-445. La Mésopotamie relève de Qinnisrîn, jouit d'un régime particulier (cf. 446<sup>2</sup>) ; modification sous les Abbâsides. Les « Awâsim ». Frontières méridionales du *gond* de Qinnisrîn (446-447), formé aux dépens du gouvernement de Hom̄s. Importance de ce dernier ; son extension ; limites vers le Sud. Jadis le plus étendu, le moins soumis des *gond*. Choix des gouverneurs de Hom̄s ; la liste est imparfaitement établie, 447-448. Création des thèmes byzantins. Yazid s'en est-il inspiré ? 449. Pourquoi le choix de Qinnisrîn comme capitale ? au lieu d'Antioche. La population musulmane de Damas à cette époque ; calcul erroné (449<sup>6</sup>). Région peuplée par des Arabes chrétiens et par des Qaisites. Motifs, avantages de la nouvelle création, 450-451.

## XXIX. LES DISTRACTIONS DU CALIFE, 451-468.

Réquisitoire contre Yazid et l'auteur de l'*Ağāni*, 451-452. Le vin et le *divan* de Yazid (435<sup>3</sup>). Défendu par un rimeur *si'ite*, 453. « Les vertus de Yazid », compilation d'un Hanbalite, 454. La mercuriale d'Abou Hamza ; les charges contre Yazid, 454-455. La passion pour la chasse. Chasse et chiens dans l'Arabie préislamique. La chasse et le Qoran, 455-456. Le chien, l'âne dans le Qoran, dans la poésie, 457-459. Les noms d'animaux ; âne, cochon.... dans l'ancienne onomastique, 456. La colomphilie, 460<sup>3</sup>, 461. Le Prophète et les chiens, 461-462. Le chien, considéré comme impur. Influence du Talmud et des prosélytes juifs. La poule, (463, 465 cf. 363<sup>2</sup>), le coq, le guépard, l'hyène, 462-463. Carnassiers, dressés pour la chasse ; la *maitu*, chair d'un animal immolé irrégulièrement, en dehors des prescriptions rituelles : nouveau préjugé contre la chasse, 464-465. Les combats de coqs, 465. Le singe de Yazid, 466. L'âne Ya'for, 466-467. Le singe et la métamorphose. Yazid et l'introduction des eunuques, 467-468.

## XXX. LES DÉPLACEMENTS DE YAZĪD, 468-472.

Yazid et les courses de chevaux, 468. Régions où il séjourne. La Palmyrène ; Howwārīn ; Tibériade ; Šinnabra (212) ; Antioche (cf. 325), 468-469. Yazid en Mésopo-

amie. Colonisation intérieure (441). Les Qaisites en Mésopotamie, 469. Yazid et le culte de la Ka'ba. Sollicitude pour le Higâz, 470-471. Les accusations de « splendeur païenne », élevées contre les Omayyades. Yazid et le hadîf. Pourquoi son nom n'y figure pas ? Zèle mieux attesté chez Marwân ibn al-Hakam, 471-472. La fabrication des hadîf apocryphes. Les *Qoṣṣā* ou prédicateurs populaires, 472.

### XXXI. MORT DE YAZĪD, 473-485.

Jugements sur Yazid : Wellhausen, Ibn 'Abbās, 473, 474. Manqua-t-il d'énergie ? Badinage poétique sur le siège de Constantinople, 474. Crise de croissance du califat ; elle coïncida avec le règne de Yazid, 474-475. Maladie et mort ; la date, 475. Version šī'ite de la fin de Yazid. Le châtimeut du feu. 'Alī en abusa (475<sup>4</sup>). La menace de Mahomet contre ceux qui attaquent Médine. Yazid fut-il brûlé vif ? 475-476. Mort à Howwârîn, 476-477. Données chronologiques ; durée de sa vie. La *méthode régressive*. Valeur de ces calculs, 377-378. Enterré à Howwârîn. Les transferts de cadavre et les exhumations (479<sup>1</sup>). La tombe présumée à Damas, 478-479. Elégie d'Aḥṭal, d'Ibn Hammâm. Valeur de cette dernière, 479-480. Opinion des chrétiens ; jugement de la *Continuatio byzantino-arabica*, 481. Loyauté de Yazid ; contraste avec son père, 582. Sincérité d'Ibn Hammâm, 483. Les fils de Yazid ; leur nombre, 483-485. Sa fille 'Atika, 485<sup>1</sup>.

### XXXII. LA MÉMOIRE DE YAZĪD, 485-497.

Faisceau de haines conjurées contre Yazid. Hésitations de l'orthodoxie, 486-487. Est-il permis de maudire Yazid ? Discussions entre écoles. Les « vertus de Yazid » (454). Attitude des Hanbalites, 487. Ibn Hanbal odieux aux Šī'ites, 488<sup>1</sup>. Les partisans de Yazid, 488. Les *Métoualis*, étymologie du nom, 489-490. (Cf. les *Additions*). Opinion de Ġazālī sur Yazid, 490. Traditions apocryphes pour compromettre Yazid, 491. Neutralité de certains Šāfi'ites. Opinions extrêmes parmi les orthodoxes. (Comp. les *Additions*, note du Pr. Snouck Hurgronje) Les « Yazīdiya » (*Additions*, p. 512). Yazid, le « Pharaon de l'islam », 492-493. Le nom de Yazid dans une formule chrétienne d'abjuration. Antiquité de ce document, vraisemblablement postérieur aux Omayyades, 493-495. Conclusions et jugement d'ensemble, 495-497.

## ERRATA

P. 3, n. 4,	Au lieu de :	الزاهر	lire :	الزاهر
P. 12, n. 2,	»	<i>Ogoûn</i>	»	<i>Oyoûn</i>
P. 24, n. 1,	»	يتوئل	»	يتوئل
P. 61, n. 4, l. 3 a. f.,	»	ذعيت يزيد	»	ذعيت يزيد
P. 98, n. 4,	»	l'accession	»	la succession
P. 112, n. 4,	»	Mohallib	»	Mohallab
P. 112, n. 5,	»	<i>Kâmil</i>	»	Mobarrad, <i>Kâmil</i>
P. 120, n. 3,	»	Mohallid	»	Mohallad
P. 123, n. 5,	»	Abou Barzâ'	»	Abou Barza
P. 124, n. 4,	»	qualifié	»	qualifiée
P. 128, d. l.,	»	Ziâd	»	Yazid
P. 129, 130,	»	Abou Barzâ'	»	Abou Barza
P. 137, l. 4,	»	oncle	»	cousin
P. 137, l. 7,	»	cher	»	chez
P. 141, l. 16,	»	Koûfa	»	Başra
P. 144, n. 4,	»	<i>Mo'âwia</i> , s. v.	»	<i>Mo'âwia</i> , index, s. v.
P. 147, 3 a. d. l.,	»	traduction	»	tradition
P. 149, n. 1,	»	'Abdallah	»	'Obaidallah
P. 150, l. 6,	»	avait	»	avaient
P. 153, l. 5,	»	arrive à	»	arrive de
P. 159, n. 1,	»	الطويلة	»	الطوال
P. 159, n. 3,	»	Ḥosain	»	Ḥosain (av. ṣad)
P. 161, l. 4,	»	'arif	»	'arif (عريف)
P. 168, n. 6, l. 5,	»	par اهل دعوتنا	»	اهل دعوتنا
P. 169, n. 3,	»	971	»	271
<hr/>				
P. 172, l. 10,	»	te j'avais	»	je t'avais
P. 172, n. 1,	»	Abou Barzâ'	»	Abou Barza
P. 179, l. 1,	»	reconnais, la	»	reconnais la
P. 184, l. 12,	»	ḥowwâri	»	ḥawâri
P. 187, n. 6,	»	Maḥrama	»	Maḥrama
P. 188, l. 8,	»	A. Barzâ'	»	Abou Barza
P. 196, l. 14,	»	ḥowwâriyoun	»	ḥawâriyoun



P. 197, n. 2,	au lieu de :	<i>Hamâsa</i>	lire :	Abou Tammâm, <i>Hamâsa</i>
P. 203, l. 10,	»	Yamâna,	»	Yamâna
P. 211, n. 2,	»	<i>Flâm</i> , 34 a,	»	<i>Flâm</i> , II, 84 a
P. 216, l. 7,	»	avait connu comme	»	avait comme
P. 218, l. 1,	»	escompter	»	escompta
P. 230, l. 12,	»	révoltes	»	révoltés
P. 231, l. 7,	»	al-Hârîṭ	»	al-Hârîṭ
P. 235, n. 1, l. 4,	»	il ne	»	il se
P. 239, l. 14,	»	ce	»	de
P. 255, l. 12,	»	howwâri	»	hawâri
P. 263, l. 13,	»	ibn Motî'	»	ibn Moṭî'
P. 264, l. 8,	»	général	»	génial
P. 265, n. 3,	»	Mas'ada	»	ibn Mas'ada
P. 276, n. 2,	»	<i>al-Alfâz</i> , <i>Ansdb</i> ,	»	<i>al-Alfâz</i>
P. 281, n. 3,	»	Başra	»	Bosrâ (Syrie)
P. 299, l. 18,	»	نزل	»	نزل
P. 304, n. 4,	»	VI, 122	»	VI, 31 ; comp. I, 122
P. 309, n. 5,	»	يحب	»	يحب
P. 313, d. l.,	»	douleurs	»	douleurs (8)....
P. 314, l. 3, 418,	»	Mahrîma	»	Mahrîma
P. 314, l. 2 a. d. l.,	»	ordnaires	»	ordinaires
P. 315, l. 3, 22,	»	Mahrîma	»	Mahrîma
P. 320, n. 3,	»	<i>der Romæer</i>	»	<i>den Romæern</i>
P. 325, l. 5,	»	pouve	»	prouve
P. 330, l. 1,	»	abondantes pluies	»	pluies
P. 346, l. 10,	»	des chevaux	»	des chevaux (3)
P. 346, l. 15,	»	territoire (3)	»	territoire.
P. 352, n. 7,	»	Boḥârî, 432	»	Boḥârî. <i>Ṣaḥîḥ</i> , Kr., 22
P. 352, n. 8,	»	نقص	»	نقص
P. 361, n. 1, l. 1,	»	ابن عثاف	»	ابن عثاف
P. 372, n. 1,	»	psicologia	»	psicologia
P. 373, n. 4,	»	Mohamet	»	Mahomet
P. 374, n. 1,	»	136 a	»	I, 136 a
P. 376, l. 19,	»	لا تكون	»	لا تكون
P. 376, n. 3,	»	212, 10	»	II, 212, 10
P. 384, n. 3,	»	R. Jamin	»	R. Janin
P. 401, l. 17,	»	Ces	»	Ses
P. 418, l. 19,	»	pensa à y	»	pensa y
P. 421, n. 1,	»	'Alî	»	'Adî
P. 424, n. 3,	»	الصرة	»	البصرة
P. 429, l. 5,	»	revenu entier de	»	revenu de

P. 429, n. 5, etc.,	au lieu de :	Ibn Māgā	lire :	Ibn Māgā
P. 429, n. 5, d. l.,	»	et	»	même
P. 433, n. 1,	»	50,5	»	56,5
P. 434, l. 11, etc.,	»	Ḥawwārīn	»	Ḥowwārīn
P. 448, n. 2,	»	المذكورون	»	المذكورون
P. 453, n. 3,	»	musiciens	»	musiciennes
P. 453, n. 3,	»	et la	»	et prohibe la
P. 454, l. 3,	»	Walid	»	Ḥālid
P. 463, n. 2,	»	277, 278	»	1, 277, 278
P. 467, n. 9,	»	ma'drif	»	Ma'drif
P. 468 sqq.,	»	Ḥowwārīn	»	Ḥowwārīn
P. 479, n. 3,	»	الراقصات	»	الراقصات
P. 482, n. 1,	»	de Mo'āwia	»	au sujet de Mo'āwia
P. 485, n. 1, l. 4,	»	كثير	»	كثير

